

PRÉCIS
DE
GRAMMAIRE COMPARÉE
DU GREC ET DU LATIN

PRÉCIS

DE

BIBLIOTECA PEDAGOGICA
N° 10952

67124

GRAMMAIRE COMPARÉE

DU GREC ET DU LATIN

PAR

VICTOR HENRY

Professeur adjoint de Philologie classique
à la Faculté des Lettres de Lille,
Lauréat de l'Institut.

25250x



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1888

Droits de propriété et de traduction réservés.

131524

1956

Biblioteca Centrală Universitară
BUCUREȘTI
Cota 67124
Inventar 131524

RC62/02

B.C.U. Bucuresti



C131524

PRÉFACE.

Ce livre est le résumé d'un enseignement de quatre années (1884-87), professé à la Faculté des Lettres de Douai. Plus d'une fois, au cours de mes leçons, il m'est arrivé de regretter que les élèves n'eussent pas entre les mains quelque manuel de grammaire comparée, qui leur permît, soit de repasser les notions incomplètement saisies, soit d'acquérir par eux-mêmes celles que l'abondance des matières me forçait à écarter du programme de l'année. Tout au moins avaient-ils la ressource de se procurer les cahiers de notes des années précédentes ; mais cette ressource précaire et insuffisante faisait défaut aux maîtres du dehors, qui souvent, faute de documents, traitaient à faux ou s'abstenaient de traiter les questions proposées à leur étude. Car les ouvrages allemands, au premier rang desquels se place la *Grammaire Grecque* de M. G. Meyer, ne sont guère accessibles à la plupart d'entre eux, et d'ouvrage d'ensemble composé ou traduit en français, il n'en est point qui mette à leur portée les découvertes de ces dix dernières années, si fécondes pour la science⁽¹⁾. Toutes ces considérations, et par dessus tout les bienveillants encouragements de MM. Bréal et Bergaigne, m'ont décidé à essayer de combler cette lacune.

(1) J'en excepte, bien entendu, le *Dictionnaire* de MM. Bréal et Bailly, qui n'est point une grammaire et ne saurait en tenir lieu, et la 2^e édition du *Manuel* de M. S. Reinach (t. II), où la grammaire comparée n'occupe naturellement qu'une place restreinte.

Puisse le livre , une fois paru , ne pas démériter des suffrages qui l'ont accueilli avant sa naissance !

Visant avant tout à écrire un ouvrage élémentaire , je me suis scrupuleusement interdit la controverse. En général , sur chaque question , je me borne à indiquer la solution qui me paraît préférable , sans combattre et parfois sans mentionner les autres. Beaucoup de graves difficultés ne sont qu'effleurées , quelques-unes esquivées , les points trop douteux entièrement passés sous silence. A peine de me noyer dans le détail , j'ai dû me résigner à ces sacrifices. Peut-être ont-ils passé la mesure : c'est à la critique à m'en avertir , et je souscris d'avance à son jugement ; mais , indulgente et de bonne foi , elle me fera l'honneur de ne pas mettre ma résignation sur le compte de l'ignorance.

Par la même raison , l'on ne doit s'attendre à rencontrer dans ces pages aucune donnée nouvelle , aucun fait qui n'ait été antérieurement publié. Leur seul mérite , si elles en ont , est d'avoir été mises et tenues rigoureusement au courant de l'état actuel de la linguistique indo-européenne , et je désarmerai le reproche de plagiat , qui coûte si peu à la loyauté de certains censeurs , en déclarant sans ambages que je n'ai point prétendu faire œuvre personnelle , bien que je n'aie presque jamais renvoyé aux sources , craignant de surcharger et de compliquer outre mesure un texte d'un aspect déjà peu attrayant. Pour suppléer autant que possible au manque de références , j'insère à la suite de cette préface une bibliographie des ouvrages auxquels je suis le plus redevable. Cette liste , si incomplète soit-elle , aura en même temps l'avantage d'indiquer aux étudiants et aux professeurs les livres les plus propres à développer en eux le goût de la linguistique en général ou les notions spéciales puisées à mon enseignement⁽¹⁾.

A ceux-ci je rappellerai avant tout qu'il ne leur servirait de rien , qu'il leur serait plutôt nuisible d'aborder l'étude de la

(1) A cet effet , j'y ai compris divers ouvrages étrangers à la grammaire comparée du grec et du latin , mais que j'ai crus de nature à éveiller chez le débutant quelques idées générales sur l'évolution du langage ou à lui fournir des termes de comparaison tirés de la langue qui lui est familière.

grammaire comparée, sans s'être rendus parfaitement maîtres de la grammaire élémentaire du grec et du latin. Ce point supposé acquis, j'engagerai le débutant à lire cette grammaire d'un bout à l'autre, sans rien passer, mais sans trop s'arrêter aux passages qui lui paraîtront obscurs ou difficiles : dans une première initiation, l'intelligence de chaque détail importe beaucoup moins qu'une vue succincte de l'ensemble. Mais à la seconde fois il sera bon de lire la plume à la main, en notant çà et là les points essentiels, et se reportant scrupuleusement d'un paragraphe aux similaires suivant les indications des nombreux renvois dont l'ouvrage est parsemé. Une autre manière de travailler, non moins profitable, mais réservée aux plus avancés, consistera à parcourir les index alphabétiques et, toutes les fois qu'un type quelque peu insolite éveillera l'attention, à en chercher l'explication dans le corps du livre. Enfin, l'on se trouvera très bien de préparer un morceau quelconque d'un auteur grec ou latin, en se reportant à la grammaire pour chacune des formes étymologiques ou grammaticales qu'on y rencontrera. Cet exercice, régulièrement pratiqué dans mes conférences, m'a toujours donné les meilleurs résultats.

Si l'impression d'un pareil travail ne présentait déjà par elle-même assez de difficultés matérielles, j'aurais aimé à distinguer, par deux types d'impression différents, les données fondamentales qu'il est indispensable de retenir et les mille détails secondaires pour lesquels il suffira d'une lecture attentive. Je suis forcé de m'en remettre là-dessus au discernement de l'élève, qui y trouvera matière à s'exercer et à se former. A plus forte raison m'en remettrai-je au tact et à la mesure des maîtres de nos lycées et de nos collèges, quant au choix des notions élémentaires de grammaire comparée dont il conviendrait de faire profiter leur propre enseignement. Il ne saurait s'agir, bien entendu, d'enseigner, même sommairement, les méthodes linguistiques à des élèves de seconde. Mais si, au cours d'une explication, d'une correction de devoir, le professeur trouve à placer un rapprochement sûr, heureux, aisément intelligible, il y gagnera de satisfaire l'esprit de l'enfant, toujours amoureux de logique et de clarté, et — qui sait ? — d'éveiller peut-être à

son insu quelque vocation qui s'ignore. L'important n'est pas d'initier l'élève à tel ou tel détail aussitôt oublié qu'appris, mais de soulever discrètement le voile du temple, de faire entrevoir par une brève échappée la beauté de cette science encore trop méconnue, qui, pour emprunter les paroles d'un de ses plus savants et sympathiques interprètes⁽¹⁾, « placée aux confins des deux grands domaines, le mouvement et la pensée, tenant aux sciences naturelles par son élément matériel, le son, aux sciences morales par son objet dernier, l'expression de l'idée, plonge par ses racines dans l'histoire naturelle, et s'épanouit par sa fleur en pleine psychologie. »

Douai, 5 juin 1887.

V. HENRY.

(1) J. Darmesteter, *Essais Orientaux*, p. 30.

BIBLIOGRAPHIE ⁽¹⁾.

ADAM (L.). Les Classifications, l'objet, la méthode, les conclusions de la Linguistique. Paris, Maisonneuve, 1882.

*AHRENS (H. L.). Griechische Formenlehre des Homerischen und Attischen Dialektes. 2^{te} Auflage. Göttingen, 1868.

American Philological Association (Transactions of the), voll. I-XVII. Cambridge, J. Wilson, 1869-86.

ASCOLI (G. I.). Lezioni di Fonologia comparata. Torino e Firenze, 1870.

ASCOLI (G. I.). Studj critici. Milano, 1861 sq.

BAUDRY (Fr.). Grammaire comparée des Langues classiques, 1^{re} partie (seule parue). Paris, Hachette, 1868.

BAUNACK (J. und Th.). Studien auf dem Gebiete des Griechischen und der Arischen Sprachen, I, 1. Leipzig, Hirzel, 1886.

BECHTEL (Fr.). Ueber die Bezeichnungen der sinnlichen Wahrnehmungen in den indogermanischen Sprachen. Weimar, Böhlau, 1879.

⁽²⁾Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen, herausgegeben von Dr. Ad. Bezzenberger. Bdd. I-XIII. Göttingen, 1877-87.

Beiträge zur vergleichenden Sprachforschung, herausgegeben von Ad. Kuhn und A. Schleicher. Bdd. I-VIII. Berlin, 1858-76.

(1) L'astérisque indique les ouvrages que les étudiants liront ou consulteront avec le plus de fruit; le double astérisque, ceux dont le secours leur est indispensable.

(2) Parmi les articles, la plupart de très haute valeur, qui composent cet excellent recueil, je signalerai spécialement: Collitz, *die flexion der nomina mit dreifacher stammabstufung* (X, 1).

BERGAIGNE (A.). Manuel pour étudier la Langue Sanscrite. Paris, Vieweg, 1884.

*BERGAIGNE (A.). De Conjunctivi et Optativi in Indoeuropaeis Linguis informatione et vi antiquissima. Parisiis, Vieweg, 1877.

BERSU (Ph.). Die Gutturalen und ihre Verbindung mit *v* im Lateinischen. Berlin, Weidmann, 1886.

*BLASS (F.). Ueber die Aussprache des Griechischen. 2^{te} Aufl. Berlin, Weidmann, 1882.

*BOPP (Fr.), trad. M. BRÉAL. Grammaire comparée des Langues Indo-européennes. Paris, Impr. Imp. (Nat.), 1866-74.

BRAMBACH (W.). Die Neugestaltung der Lateinischen Orthographie in ihrem Verhältniss zur Schule. Leipzig, 1868.

*BRÉAL (M.). Mélanges de Mythologie et de Linguistique. Paris, Hachette, 1877.

*BRÉAL (M.). Les Tables Eugubines. Paris, Vieweg, 1875.

*BRÉAL (M.) et BAILLY (A.). Dictionnaire étymologique latin. Paris, Hachette, 1885.

BRÉAL (M.). Comment les Langues réparent les points faibles de leur grammaire. (Mélanges Renier, p. 233.) Paris, Vieweg, 1887.

*BRÜCKE (E.). Grundzüge der Physiologie und Systematik der Sprachlaute. 2^{te} Aufl. Wien, C. Gerold, 1876.

BRUGMAN (K.). Ein Problem der homerischen Textkritik und der vergleichenden Sprachwissenschaft. Leipzig, 1876.

BRUGMANN (K.). Zum heutigen Stand der Sprachwissenschaft. Strassburg, Trübner, 1885.

*BRUGMANN (K.). Griechische Grammatik. (Handbuch der Klassischen Altertumswissenschaft, herausgegeben von Dr. I. Müller. II. Nördlingen, Beck, 1885).

*BRUGMANN (K.). Grundriss der vergleichenden Grammatik der Indogermanischen Sprachen. I. Strassburg, Trübner, 1886.

BRUGMAN (K.). — V. sous Osthoff.

*BRUNOT (F.). Grammaire Historique de la Langue Française. Paris, G. Masson, 1887.

*BÜCHELER (Fr.), trad. L. HAVET. Précis de la Déclinaison Latine. Paris, Vieweg, 1875.

BYRNE (J.). General Principles of the Structure of Language. London, Trübner, 1885.

*CAUER (P.). *Delectus Inscriptionum Graecarum propter dialectum memorabilium*. Ed. II. Lipsiae, Hirzel, 1883.

CAUER (P.). *Homeri Odyssea, scholarum in usum edidit*. Lipsiae, Freytag, 1886-87.

CHAIGNET (A.-Ed.). *La Philosophie de la Science du Langage étudiée dans la formation des mots*. Paris, Didier, 1875.

CHAIGNET (A.-Ed.). *Théorie de la Déclinaison des noms en grec et en latin*. Paris, Thorin, 1875.

COLLITZ (H.). *Sammlung der Griechischen Dialekt-Inschriften, von F. Bechtel, etc. Bdd. I-IV*. Göttingen, 1883-87.

CORSSEN (W.). *Kritische Beiträge zur Lateinischen Formenlehre*. Leipzig, Teubner, 1863.

CORSSEN (W.). *Kritische Nachträge zur Lateinischen Formenlehre*. Leipzig, Teubner, 1866.

CORSSEN (W.). *Ueber Aussprache, Vocalismus und Betonung der Lateinischen Sprache*. 2^{te} auf. Leipzig, Teubner, 1868-70.

CORSSEN (W.). *Beiträge zur Italischen Sprachkunde*. Leipzig, Teubner, 1876.

CURTIUS (G.), trad. A. BERGAIGNE. *La Chronologie dans la formation des langues indogermaniques*. Paris, Vieweg, 1869.

CURTIUS (G.). *Grundzüge der Griechischen Etymologie*. 5^{te} auf. Leipzig, Teubner, 1879.

*CURTIUS (G.). *Das Verbum der Griechischen Sprache seinem Baue nach dargestellt*. Leipzig, Hirzel, 1877-80.

CURTIUS (G.). *Zur Kritik der neuesten Sprachforschung*. Leipzig, Hirzel, 1885.

CURTIUS (G.), trad. P. CLAIRIN. *Grammaire grecque classique*. Paris, Vieweg, 1884.

*DARMESTER (A.). *Traité de la formation des mots composés dans la langue française*. Paris, Vieweg, 1874.

*DARMESTER (A.). *De la Création actuelle de mots nouveaux dans la langue française*. Paris, Vieweg, 1877.

*DARMESTER (A.). *La Vie des Mots étudiée dans leurs significations*. Paris, Delagrave, 1887.

*DARMESTER (J.). *Essais Orientaux*. Paris, A. Lévy, 1883.

*DELBRÜCK (B.). *Einleitung in das Sprachstudium*. 2^{te} auf. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1884.

DELBRÜCK (B.) und WINDISCH (E.). Syntaktische Forschungen. Halle, 1871-78.

EGGER (E.). Notions élémentaires de Grammaire comparée. 7^e éd. Paris, Durand, 1875.

ERNAULT (E.). Le Parfait en grec et en latin. Paris, Vieweg, 1887.

FICK (A.). Vergleichendes Wörterbuch der Indogermanischen Sprachen. 3^{te} Aufl. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1874-76.

FICK (A.). Die ehemalige Spracheinheit der Indogermanen Europas. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1873.

FICK (A.). Die homerische Odyssee in der ursprünglichen Sprachform wiederhergestellt. Göttingen, Peppmüller, 1883.

FICK (A.). Die homerische Ilias in der ursprünglichen Sprachform wiederhergestellt. Göttingen, Vandenh., 1886.

Grammatici Latini ex recensione H. Keilii. Voll. I-VII. Lipsiae, Teubner, 1857-80.

GRASSMANN (H.). Wörterbuch zum Rig-Veda. Leipzig, Brockhaus, 1873.

*HAVET (L.). De Saturnio Latinorum Versu. Parisiis, Vieweg, 1880.

**HAVET (L.). Cours élémentaire de Métrique Grecque et Latine, rédigé par L. Duvau. Paris, Delagrave, 1886.

*HAVET (L.). Abrégé de Grammaire Latine. Paris, Hachette, 1886.

HAVET (L.). — V. sous Bücheler.

HENRY (V.). Étude sur l'Analogie en général et sur les Formations analogiques de la Langue Grecque. Paris, Maisonneuve, 1883.

HENRY (V.). Esquisses Morphologiques (4 fascicules, extraits du Muséon). Lille et Douai, 1882-87.

HESYCHI Lexicon edidit M. Schmidt. Jena, Mauk, 1858-62.

*HOVELACQUE (A.). La Linguistique, 2^e éd. Paris, Reinwald, 1877.

*HÜBSCHMANN (H.). Das Indogermanische Vocalsystem. Strassburg, Trübner, 1885.

*JOHANSSON (K. F.). De derivatis Verbis contractis Linguae Graecae Quaestiones. Upsaliae, Berling, 1886.

JOHANSSON (K. F.). Nagra ord om dialekter specielt de grekiska. Upsala, 1887.

*KOCH (E.), trad. J. L. ROUFF. Grammaire Grecque. Paris, A. Colin, s. d. (1887).

*KÜHNER (R.). Ausführliche Grammatik der Griechischen Sprache. 2^{te} aufl. Hannover, Hahn, 1869-70.

Lexicon totius Latinitatis Forcellini, Facciolati, etc. Patavii, typis seminarii, 1874 sq.

MAHLOW (G. H.). Die langen Vocale A E O in den Europäischen Sprachen. Berlin, 1879.

*MEISTER (R.). Die Griechischen Dialekte. I (Asiatisch-äolisch, etc.). Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1882.

MEISTERHANS (K.). Grammatik der Attischen Inschriften. Berlin, 1885.

MERLO (P.). Appunti critici sulla Genesi delle Desinenze personali. (Rivista di Filologia.) 1883 sq.

MERLO (P.). Cenni sullo stato presente della Grammatica Ariana. (Rivista di Filologia.) 1885.

MERLO (P.). Considerazioni fisiologiche sulla storia delle Gutturali Ariane. (Rendiconti dell' Istituto Lombardo.) Milano, 1886.

MEUNIER (Fr.). Les Composés syntactiques en grec, en latin, en français, etc. Paris, Durand, 1873.

*MEYER (G.). Griechische Grammatik. 2^{te} aufl. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1886.

MEYER (L.). Vergleichende Grammatik der Griechischen und Lateinischen Sprache. Berlin, Weidmann, 1861-65.

⁽¹⁾MÜLLER (Fr.). Grundriss der Sprachwissenschaft. Wien, Hölder, 1876-87.

MÜLLER (M.), trad. HARRIS et PERROT. La Science du Langage. Paris, Durand, 1867.

MÜLLER (M.), trad. HARRIS et PERROT. Nouvelles leçons sur la science du langage. Paris, Durand, 1867-68.

MÜLLER (M.), trad. L. HAVET. La Stratification du Langage. Paris, Vieweg, 1869.

(1) Cet ouvrage, véritable monument scientifique, est précédé de considérations générales qu'on ne saurait trop recommander à l'attention.

*NEUE (Fr.). Formenlehre der Lateinischen Sprache. Berlin, Calvary, 1875-77.

OSTHOFF (H.). Forschungen im Gebiete der Indogermanischen nominalen Stammbildung. Jena, Costenoble, 1875-76.

*OSTHOFF (H.). Das Verbum in der Nominalcomposition. Jena, Costenoble, 1878.

*OSTHOFF (H.) und BRUGMAN (K.). Morphologische Untersuchungen. Leipzig, Hirzel, 1878-80.

*OSTHOFF (H.). Zur Geschichte des Perfects im Indogermanischen. Strassburg und London, Trübner, 1884.

*PAUL (H.). Principien der Sprachgeschichte. 2^{te} Aufl. Halle, Niemeyer, 1886.

PERSSON (P.). Studia Etymologica. Upsaliae, Berling, 1886.

POTT (A.-Fr.). Etymologische Forschungen auf dem Gebiete der Indogermanischen Sprachen. 2^{te} Aufl. Lemgo, 1859-61.

POTT (A.-Fr.). Wurzelwörterbuch der Indogermanischen Sprachen. Detmold, 1867-73.

*PSICHARI (J.). Essais de Grammaire historique néo-grecque. I. Paris, Leroux, 1886.

REGNAUD (P.). Essais de Linguistique évolutionniste. Paris, Leroux, 1885.

*REGNIER (Ad.). Traité de la Formation et de la Composition des mots dans la langue grecque. 2^e éd. Paris, Hachette, 1855.

*REINACH (S.). Manuel de Philologie classique. 2^e éd.⁽¹⁾. Paris, Hachette, 1883-84.

REINACH (S.). Traité d'Épigraphie Grecque. Paris, Leroux, 1885.

RENAN (E.). De l'Origine du Langage. 3^e éd. Paris, M. Lévy, s. d. (1862).

Revue de Linguistique et de Philologie comparée (publiée successivement par MM. Chavée, Girard de Rialle, E. Picot, J. Vinson, A. Hovelacque). T. I-XX. Paris, Maisonneuve, 1867-87.

⁽²⁾Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire anciennes

(1) On ne devra consulter le tome I^{er} qu'en tenant compte des *additamenta* consignés au tome II.

(2) A noter spécialement : O. Riemann, *le Dialecte Attique d'après les inscriptions*, V, p. 145. et X, p. 49.

(publiée successivement par MM. E. Tournier, L. Havet, Ch. Thurot, Ch. Graux, O. Riemann, E. Chatelain). T. I-XI. Paris, Klincksieck, 1877-87.

**Romania*, recueil trimestriel consacré à l'étude des langues et des littératures romanes, publié par P. Meyer et G. Paris. T. I-XVI. Paris, Vieweg, 1872-87.

*SAUSSURE (F. de). Mémoire sur le Système primitif des Voyelles dans les Langues indo-européennes. Leipsick, Teubner, 1879.

*SAUSSURE (F. de). Une loi rythmique de la langue grecque. (Mélanges Graux, p. 737). Paris, Thorin, 1884.

*SAYCE (A. H.), trad. E. JOVY. Principes de Philologie comparée. Paris, Delagrave, 1884.

SCHERER (W.). Zur Geschichte der Deutschen Sprache. 2^{te} ausg. Leipzig, Weidmann, 1878.

SCHLEICHER (A.). Compendium der vergleichenden Grammatik der Indogermanischen Sprachen. 4^{te} auf. Weimar, Böhlau, 1876.

SCHLEICHER (A.). Indogermanische Chrestomathie. Weimar, Böhlau, 1869.

SCHMIDT (J.). Zur Geschichte des Indogermanischen Vocalismus. Weimar, Böhlau, 1871-75.

*SCHMIDT (J.). Die Verwandtschaftsverhältnisse der Indogermanischen Sprachen. Weimar, Böhlau, 1872.

*SCHUCHARDT (H.). Der Vokalismus des Vulgärlateins. Leipzig, Teubner, 1866-68.

SCHUCHARDT (H.). Ueber die Lautgesetze. Gegen die Junggrammatiker. Berlin, Oppenheim, 1885.

SEELMANN (E.). Die Aussprache des Latein nach physiologisch-historischen Grundsätzen. Heilbronn, 1885.

SIEVERS (Ed.). Grundzüge der Phonetik. 3^{te} auf. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1885.

*Société de Linguistique de Paris (Bulletin et Mémoires de la). T. I-VI. Paris, Vieweg, 1869-87.

*STADELMANN (J.). De Quantitate Vocalium latinas voces terminantium. Lucernae, 1884.

*STOLZ (Fr.) und SCHMALZ (J. H.). Lateinische Grammatik (Hdb. d. Klass. Altertumswissenschaft. II). V. sous Brugmann

*Studien zur Griechischen und Lateinischen Grammatik, herausgegeben von G. Curtius. I-X. Leipzig, Hirzel, 1868-78.

Thesaurus Graecae Linguae ab H. Stephano constructus, etc. Parisiis, Didot, 1831-65.

THURNEYSEN (R.). Ueber Herkunft und Bildung der Lateinischen Verba auf *-io*. Leipzig, Hirschfeld, 1879.

**TOURNIER (Ed.) et RIEMANN (O.). Premiers éléments de Grammaire Grecque. Paris, Hachette, 1882.

VANICEK (A.). Griechisch-Lateinisches etymologisches Wörterbuch. Leipzig, 1877.

WESTPHAL (R.). Die Verbalflexion der Lateinischen Sprache. Jena, 1873.

*WHEELER (B. I.). Der Griechische Nominalaccent. Strassburg, Trübner, 1885.

*WHITNEY (W. D.). La Vie du Langage. Paris, Germer Bailière, 1875.

*WHITNEY (W. D.). A Sanskrit Grammar. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1879.

WINDISCH (E.). — V. sous Delbrück.

WINKLER (H.). Zur Sprachgeschichte. Berlin, Dümmler, 1887.

*WORDSWORTH (J.). Fragments and Specimens of early Latin. Oxford, Clarendon Press, 1884.

ZACHER (K.). Zur Griechischen Nominalcomposition. Breslau, Köbner, 1886.

⁽¹⁾Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung, herausgegeben von (Th. Aufrecht,) Ad. Kuhn (,E. Kuhn und J. Schmidt). Bdd. I-XXVIII. Berlin, Dümmler, 1852-87.

ZIEMER (H.). Vergleichende Syntax der Indogermanischen Comparison. Berlin, Dümmler, 1884.

*ZWETAIEFF (J.). Inscriptiones Italiae Inferioris dialecticae. Mosquae, Herbeck, 1886.

⁽¹⁾ Dans cette imposante collection, où se reflète tout le mouvement linguistique du siècle, on lira surtout avec profit les volumes des dix dernières années, et notamment les articles de MM. J. Schmidt, Wackernagel, Hübschmann, Osthoff, Brugmann et K. Verner.

SIGNES CONVENTIONNELS.

abl.	ablatif.	lesb.	lesbien.
acc.	accusatif.	loc.	locatif.
adv.	adverbe.	mod.	moderne.
all.	allemand.	moy.	moyen.
angl.	anglais.	msc.	masculin.
aor.	aoriste.	nom.	nominatif.
arch.	archaïque.	nt.	neutre.
att.	attique.	ombr.	ombrien.
béot.	béotien.	osq.	osque.
Carm. Arv.	Chant des Arvales.	pass.	passif.
cf.	comparer.	pf.	parfait.
col. rostr.	inscription de la colonne rostrale.	pl.	pluriel.
cypr.	cypriote.	pl. 1, 2, 3.	1 ^{re} , 2 ^e , 3 ^e personne du pluriel.
dat.	datif.	plqpf.	plus-que-parfait.
dor.	dorien.	prés.	présent.
du.	duel.	rac.	racine.
éol.	éolien.	sct. Bacch.	sénatusconsulte des Bacchanales.
ep. Scip.	épitaphes des Scipions.	sg.	singulier.
fm.	féminin.	sg. 1, 2, 3.	1 ^{re} , 2 ^e , 3 ^e personne du singulier.
fr.	français.	sk.	sanscrit.
fut.	futur.	subj.	subjonctif.
gén.	génitif.	subst.	substantif.
germ.	germanique.	suff.	suffixe.
goth.	gothique.	tab. Mumm.	table triomphale du consul Mummius.
gr.	grec.	th.	thème.
hom.	homérique.	vb.	verbe.
i.-e.	indo-européen.	véd.	védique.
impf.	imparfait.	v. g.	par exemple.
ind.	indicatif.	voc.	vocatif.
inf.	infinitif.	zd.	zend.
instr.	instrumental.		
ion.	ionien.		
lat.	latin.		

Toutes autres abréviations s'expliqueront d'elles-mêmes.

Le signe d'égalité entre deux formes en implique l'identité : $\varphi\acute{\epsilon}\rho\omega = fer\bar{o}$. — Employé concurremment avec le signe :, il indique une proportion, soit $urbibus : urb\bar{i} = avibus : av\bar{i}$ (lire *urbibus* est à *urbī* comme *avibus* est à *avī*).

L'astérisque devant une forme indique qu'elle ne repose pas sur un témoignage historique et qu'on la restitue par conjecture.

Le trait d'union, placé soit avant soit après, indique une forme qui, à l'état isolé, n'apparaît jamais dans le langage, à savoir, respectivement, un suffixe séparé de son thème, ou un thème dépourvu de suffixe : soit $-\mu\epsilon\nu$, désinence de pl. 1 des verbes grecs, et $\varphi\acute{\epsilon}\rho\text{-}\sigma$ -, thème du vb. $\varphi\acute{\epsilon}\rho\omega$.

Dans les transcriptions sanscrites, le simple trait de longueur indique la longue atone, *bhārāmi* (je porte); l'accent circonflexe, la longue accentuée, *vêda* (je sais); *c* et *j* se prononceraient respectivement *tch* et *dj*; *ś* vaut partout fr. *ch* (all. *sch*)⁽¹⁾; les cérébrales (cacuminales) sont transcrites en caractère romain dans le texte italique.

En grec, la quantité est marquée partout (ἑλύσα), sauf quand elle concourt avec l'accent, auquel cas on a cru devoir en général la sacrifier à l'accentuation (ἐλύσαμεν).

Suivies d'un chiffre, les majuscules grecques indiquent les chants de l'Iliade; les minuscules grecques, les chants de l'Odyssée.

L'ouvrage a été divisé en 300 numéros, dont chacun forme un ensemble aussi homogène que possible. C'est à ces numéros, imprimés en marge, que renvoient toutes les références indiquées par les mots *supra* et *infra*.

Voir les index à la fin du volume.

(1) Et de même *z* se lira *j* français.

PRÉCIS
DE
GRAMMAIRE COMPARÉE
DU GREC ET DU LATIN.

INTRODUCTION GÉNÉRALE.

(1) La grammaire de toute langue, envisagée isolément, nous apparaît comme un recueil purement empirique de règles arbitraires, traversées d'exceptions plus arbitraires encore, qu'elle se borne à formuler sans pouvoir même en faire soupçonner la raison d'être. Ainsi la grammaire française nous apprend qu'on forme le pluriel des substantifs en ajoutant un *s* au singulier : d'où vient cet *s*? et comment a-t-il la vertu de transformer un singulier en pluriel? elle l'ignore. Elle enseigne qu'on tire les adverbes des adjectifs en ajoutant au féminin la terminaison *ment*, *long longuement*, mais que par exception ceux en *ent* changent cette finale en *em* devant *ment*, *prudent prudemment* : que signifie cette syllabe *ment*? pourquoi exige-t-elle le féminin pour *long* et ne l'exige-t-elle pas pour *prudent*? c'est ce dont la grammaire française à elle seule ne saurait nous instruire.

Mais, si nous nous reportons au latin, nous y voyons un accusatif singulier *caballum* et un accusatif pluriel *caballōs*, qui nous renseignent sur l'origine de l'*s* dans le pluriel *les*

chevals. Nous y voyons un mot *ménte*, ablatif d'un nom féminin, qui, dans une expression telle que *lóngā ménte*, littéralement « d'une manière longue », régissait le féminin de l'adjectif variable *lóngus*, mais ne pouvait naturellement faire varier l'invariable *prūdēns*. Ainsi, connaître le pourquoi des règles, le pourquoi des exceptions, qui à proprement parler rentrent dans la règle quand elles sont bien comprises⁽¹⁾, tel est le bénéfice qu'on retire de la comparaison scientifique de deux langues plus ou moins étroitement apparentées entre elles ; et, par cela même que la grammaire ainsi comprise demande un moindre effort à la mémoire et un plus grand au raisonnement, elle peut être à la fois plus aisément retenue et plus sûrement approfondie.

C'est là le but de la **Grammaire dite historique ou comparée**.

- (2) Le rapport de parenté entre plusieurs langues résulte, soit de ce qu'elles descendent l'une de l'autre (ainsi le français par rapport au latin), soit de ce qu'elles descendent toutes d'un auteur commun (ainsi le français, l'italien, l'espagnol, le roumain, tous issus du latin)⁽²⁾. Dans ce dernier cas, l'ancêtre peut être connu, avoir laissé une littérature plus ou moins riche, ou du moins quelques documents écrits qui nous renseignent sur les traits principaux de sa grammaire ; ou bien au contraire il peut avoir péri sans laisser d'autre trace de son existence que les idiomes mêmes qui en sont sortis et qu'on se propose d'étudier. C'est dans ce dernier sens qu'il faut entendre l'affinité du grec et du latin, qui ne descendent pas l'un de l'autre, ni d'au-

(1) Une grammaire parfaite serait celle qui ne contiendrait plus aucune exception. La linguistique n'en est pas encore là ; mais elle se rapproche de plus en plus du but, sans pouvoir se flatter de jamais l'atteindre.

(2) Rigoureusement parlant, ces expressions empruntées à la vie usuelle sont inexactes : une langue ne descend pas d'une autre ; le français n'est pas issu du latin, car il est impossible de fixer dans l'histoire un moment précis où l'on aurait cessé de parler latin et commencé à parler français. En réalité, le français est encore du latin, modifié d'âge en âge par des changements dont les générations successives n'eurent aucune conscience. L'hiatus n'apparaît que quand on envisage à la fois deux époques séparées par un long intervalle.

cune langue historiquement connue⁽¹⁾, mais qui, avec d'autres idiomes européens et asiatiques, procèdent d'une langue depuis longtemps éteinte, qui n'eut jamais d'écriture et fut parlée par une peuplade dont l'habitat primitif n'est pas même exactement connu. Cet idiome proethnique, qu'on ne peut restituer que par la comparaison des diverses formes grammaticales qui en sont issues, a reçu la désignation conventionnelle d'**indo-européen commun**.

(3) La famille indo-européenne comprend tout d'abord deux grandes divisions : **branche asiatique** ou **âryenne**, et **branche européenne**. Le critérium essentiel de distinction entre ces deux groupes, c'est que l'*e* et l'*o* proethniques se sont conservés sans corruption dans les langues européennes, tandis que les langues asiatiques les ont confondus tous deux avec l'*a* long ou bref : ainsi, au primitif **bhérōmes* (nous portons), le grec répond très exactement par φέρωμεσ (dorien), le sanscrit très imparfaitement par *bhārāmas*.

(4) I. La branche asiatique à son tour s'est scindée en deux rameaux :

1. Rameau **indien**, comprenant : — a) le sanscrit, langue morte depuis longtemps, mais conservée avec un soin jaloux dans les écoles liturgiques des brâhmanes, analysée de bonne heure par les grammairiens les plus minutieux qu'aucune littérature ait jamais connus, langue dont les monuments les plus anciens (certains hymnes du Véda) peuvent remonter au X^e siècle avant notre ère ou même par delà ; — b) le prâcrit, ou plus exactement les langues prâcritiques, langues vulgaires qui ont, bien des siècles avant notre ère, remplacé le sanscrit dans l'usage courant, et dont la mieux connue est le pâli, langue sacrée du bouddhisme ; — c) les idiomes modernes, parlés encore aujourd'hui dans une grande partie de l'Inde, hindi, hindoustani, bengali, etc.

(1) Il faut donc se garder de ces locutions vicieuses, encore trop fréquentes sous la plume des élèves : « telle forme latine *vient* du grec » ou « telle forme grecque *vient* du sanscrit ». Le sanscrit n'est pas l'ancêtre, il est tout au plus le frère aîné, non moins altéré que ses frères, sinon même davantage.

- (5) 2. Rameau **éranien**, comprenant : — a) le zend ou avestique, aussi ancien sans doute que le sanscrit, conservé dans l'Avesta et les autres livres sacrés attribués au législateur Zoroastre, fondateur mythique du culte du feu ; — b) le perse, langue des vaincus de Marathon, dont les rares documents se réduisent à quelques inscriptions cunéiformes des rois Achéménides ; — c) les langues éraniennes modernes, dont la plus importante est le persan, très corrompu par l'introduction de mots arabes et turcs.
- (6) II. La branche européenne s'est divisée en sept grands rameaux : arménien, hellénique, italique, celtique, germanique, letto-slave et albanais. Le premier et le dernier, entrés depuis peu dans la comparaison indo-européenne, n'y occupent qu'un rang très secondaire. Le deuxième et le troisième exigent un développement spécial.
- (7) 1. Au premier abord le groupe **hellénique** semble ne renfermer qu'une seule langue, la langue grecque, représentée : aux temps les plus anciens, par les poèmes homériques, dont certaines parties au moins remontent au IX^e siècle avant notre ère ; à l'époque qui précède et suit le siècle de Périclès, par la brillante floraison des littératures ionienne, attique, alexandrine ; au moyen âge, par les écrivains byzantins ; de nos jours, par le grec moderne. Mais il s'en faut de beaucoup que tous ces documents se rattachent à une langue unique, et que chacun d'eux reflète fidèlement le parler du temps et du pays où ils ont été composés : la langue des poèmes homériques est un mélange tout artificiel de formes éoliennes et ioniennes ; celle des tragiques diffère certainement beaucoup de celle que parlaient les spectateurs athéniens ; les Byzantins écrivirent en grec comme les scolastiques en latin, et aujourd'hui les journaux grecs sont écrits en une langue qui serait plus aisément comprise de Périclès lui-même que d'un contemporain tant soit peu illettré.
- La forme véritable de la langue, à une époque et dans un territoire donnés de la Grèce, nous est révélée heureusement par des témoins infaillibles, les inscriptions, qui, sauf les erreurs nécessairement limitées du graveur, nous renseignent avec une exactitude absolue, et dont on a déjà recueilli une ample mois-

son. A la lueur de ces documents, complétés par les indications des anciens grammairiens, on a pu distinguer tout d'abord dans l'unité hellénique deux groupes dialectaux, reconnaissables à ce critérium fondamental, que l'un, le groupe dit non ionien, conserve partout l' $\bar{\alpha}$ primitif, tandis que l'ionien le fait permuter en $\bar{\epsilon}$: ainsi, à l'indo-européen **sistāmi* (je place, cf. le lat. *stāre*), le dorien répond par $\tau\acute{\iota}\sigma\tau\bar{\alpha}\mu\iota$, le groupe ionien-attique par $\tau\acute{\iota}\sigma\tau\eta\mu\iota$ ⁽¹⁾.

J'indiquerai rapidement les dialectes qui se rattachent à ces deux groupes et les principaux documents qui nous en sont parvenus.

(8) A. Le groupe **non ionien** comprend :

a) Les dialectes **doriens**, dont la littérature nous fournit des spécimens, nécessairement plus ou moins altérés, dans les odes de Pindare, les fragments d'Alcman (laconien) et autres lyriques, les idylles de Théocrite (dorien de Sicile) et les chœurs des tragiques et des comiques grecs (dorien très impur). Ces dialectes sont : — α) Laconien : stèle de Damonon, etc., diverses gloses dans Hésychius ; conservé de nos jours encore dans le dialecte dit tsaconien. — β) Dorien de la Grande-Grèce : tables d'Héraclée. — γ) Messénien : inscription d'Andanie. — δ) Argien. — ϵ) Corinthien. — ζ) Mégarien. — η) Crétois, connu surtout par la longue et très importante inscription récemment découverte et désignée sous le nom de table de Gortyne. — θ) Dorien des îles (Rhodes, etc.). — ι) Achéen.

b) Les dialectes de la Grèce septentrionale, phocidien, locrien, étolien, acarnanien, etc., qui n'exercèrent aucune influence sur la langue littéraire de la Grèce.

c) Le thessalien : peu connu, quelques particularités curieuses.

d) L'éléén : inscriptions d'Olympie.

e) L'arcado-cypriote, que d'assez nombreux documents épi-

(1) Il ne faut donc pas dire que « le dorien change l' η en $\bar{\alpha}$ » ou, ce qui serait pire, « en α ». Le dorien ne change rien : à l'attique $\tau\acute{\iota}\theta\eta\mu\iota$ il répond par $\tau\acute{\iota}\sigma\tau\eta\mu\iota$ (ce mot contient un $\bar{\epsilon}$ primitif). Il garde au contraire intacte la voyelle que le grec commun a corrompue.

graphiques (inscription de Tégée, table de Dali) permettent de considérer comme une langue unique malgré la distance et les obstacles géographiques qui en séparent les deux variétés.

f) Le pamphylien (Asie Mineure) : très peu connu.

g) Le **lesbien**, langue des plus anciens lyriques, Alcée et Sapho : nombreux témoignages de grammairiens anciens⁽¹⁾.

h) Le béotien, qui paraît avoir quelque affinité avec le lesbien.

(9) B. Le groupe **ionien**, de beaucoup le plus important au point de vue littéraire, ne comprend qu'un moindre nombre de variétés.

a) En tête se place le **vieil-ionien** d'Asie Mineure (Smyrne, Chios, etc.), le plus ancien dialecte grec connu, qui fait le fond de la langue des poèmes homériques (tels du moins qu'ils nous sont parvenus) et des épopées de tous ses imitateurs plus modernes.

b) Le **néo-ionien** d'Asie Mineure, tel que nous le font connaître les écrits d'Hérodote et d'Hippocrate, ne paraît différer du précédent que par quelques particularités peu importantes ; mais les inscriptions accusent des différences plus sensibles.

c) L'ionien des îles (Cyclades, Eubée) semble le chaînon qui unit les dialectes d'Asie à celui d'Europe.

d) L'ionien d'Athènes ou **attique** diffère de l'ionien commun en un seul point essentiel : il maintient ou restitue l' $\bar{\alpha}$ primitif à la suite d'un ι ou d'un ρ : ainsi, dor. ἴστᾱμι, ion. et att. ἴστημι, dor. κόμᾱ, ion.-att. κόμη ; mais dor. σοφῖᾱ ἡμέρᾱ πρᾱσσω, ion. σοφίη ἡμέρη πρήσσω, att. σοφῖᾱ ἡμέρᾱ πρᾱττω. L'attique pur ne se trouve naturellement que dans les inscriptions, découvertes en grand nombre ; mais la langue littéraire qui s'en rapproche le plus est celle des comédies d'Aristophane et surtout des dialogues de Platon.

(1) Les grammairiens avaient imaginé une catégorie linguistique dite « dialecte éolien », où ils faisaient entrer tout ce qui n'était ni ionien ni dorien. Si ce nom doit être conservé, il ne peut s'appliquer tout au plus qu'au lesbien, au béotien et à certaines formes des poèmes homériques.

e) A l'époque de l'hégémonie d'Athènes et par suite de son influence politique, le dialecte attique se répandit par toute la Grèce, et de cette expansion naquit une langue artificielle, la κοινή διάλεκτος, qui servit de lien commun à toutes les parties du monde hellénique, et qui, à partir d'Alexandre, commença à supplanter les dialectes locaux⁽¹⁾. La κοινή, sauf quelques sons ou formes exclusivement propres au langage d'Athènes (ττ pour σσ, etc.), est au fond identique à l'attique. C'est elle qu'enseignent nos grammaires usuelles; c'est elle qu'emploient généralement les prosateurs postérieurs au siècle de Périclès, en tant du moins qu'ils n'affectent pas d'atticiser comme Lucien; c'est elle enfin qui s'est continuée par le byzantin et vit encore dans le grec contemporain. Toutefois les dialectes se sont maintenus longtemps à côté ou au-dessous d'elle et lui ont sans doute apporté, durant cette longue période, un certain contingent de formes qui a contribué à la modifier. L'un au moins de ces dialectes, le laconien, a subsisté jusqu'à nos jours, continué par le patois montagnard dit tsaconien.

(10) 2. Le groupe **italique** a pour représentant principal le **latin**, dont le plus ancien monument connu⁽²⁾, tout récemment découvert (inscription de Duenos, très obscure), remonte au IV^e siècle avant notre ère, et qui, parti d'une bourgade du Latium, puis répandu sur l'Europe et l'Afrique par la conquête romaine, règne encore, sous forme de portugais, espagnol, provençal, français, rhète, italien, sur toute l'Europe occidentale, et pousse par le roumain une pointe hardie jusque dans la vallée du bas Danube.

(1) C'est ainsi qu'à partir de l'unification monarchique de la France la langue du centre (Ile-de-France, Orléanais et Touraine), devenue seule littéraire et officielle, a peu à peu remplacé le picard, le normand, le bourguignon, le provençal et autres idiomes provinciaux.

(2) C'est ordinairement le Chant des Arvales qui est donné comme tel. Ce chant est à coup sûr très ancien; mais le texte que nous en possédons n'a été écrit qu'en 218 après J.-C., par un graveur qui n'y comprenait plus goutte. Quant aux épitaphes des Scipions, elles sont postérieures de plus d'un siècle à l'inscription de Duenos: aussi sont-elles intelligibles. Le sénatusconsulte des Bacchanales, document long et intéressant, est encore plus récent.

Le groupe italique semble au premier abord forme une unité dialectale plus compacte que l'hellénique ; mais c'est une pure illusion , qui tient à ce que , parmi les langues italiques , une seule à notre connaissance s'est élevée à la dignité littéraire, les autres n'étant connues que de l'épigraphiste. En fait plusieurs langues se partageaient l'Italie, à savoir, en allant du nord au sud :

A. Le gaulois cisalpin, de même famille que le gaulois transalpin, appartient au groupe celtique.

B. L'étrusque, langue d'une civilisation qui fut certainement brillante et qu'écrasa la barbarie romaine, a laissé de nombreuses inscriptions qu'on épèle sans pouvoir les traduire. Il paraît toutefois de plus en plus probable que l'étrusque, loin d'appartenir au groupe italique, n'est pas même un idiome indo-européen.

C. L'**ombrien**, langue italique du plateau apennin est surtout connu par le grand code liturgique mutilé qu'on désigne sous le nom de Tables Eugubines et qui a en grande partie livré ses secrets.

D. Les dialectes de la moyenne Italie intermédiaires entre l'ombrien et le latin (picentin, sabin, pélignien, marse, volsque, èque, falisque, etc.) sont encore presque inconnus. Le caractère essentiel de tous ces dialectes, partagé d'ailleurs à un moindre degré par le latin populaire, est l'assourdissement et la chute des finales conservées par le latin classique : par exemple, ombr. *pihaz* = *piātus* ou *katel* = *catulus* a déjà une physionomie toute romane.

E. Le **latin** nous est révélé dans ses particularités les plus intimes par une riche littérature qui s'espace sur huit à neuf siècles, par de nombreuses inscriptions, recueillies dans toutes les parties du monde romain, et par les témoignages multiples des grammairiens. Les langues romanes et les fouilles de Pompéi nous permettent même de pénétrer les secrets du latin parlé ou populaire.

F. L'**osque** ou le groupe osque-samnite (Italie méridionale), n'est représenté que par environ 200 inscriptions, dont deux

seulement, le cippe d'Abella et la table de Bantia, ont une certaine étendue.

On admettait autrefois, entre le groupe hellénique et le groupe italique, une affinité plus étroite qu'entre ceux-ci et les autres groupes de la famille, et l'on reconstituait dès lors, dans l'intérieur de la grande unité indo-européenne, une unité secondaire gréco-latine. Cette idée est généralement abandonnée aujourd'hui ; peut-être y reviendra-t-on un jour. Quoi qu'il en soit, ce qu'on ne saurait affirmer du grec et du latin est certainement vrai du latin et du celte, et très probablement aussi du germain et du slave.

- (11) 3. Le groupe **celtique** comprend : — a) dans l'antiquité, le gaulois, langue de nos pères, tombée en désuétude après la conquête de César, et si bien oubliée que, sauf quelques mots qu'elle a fait pénétrer par emprunt dans le latin, elle n'a laissé d'autres vestiges de son existence qu'une trentaine d'inscriptions mutilées et imparfaitement traduites ; — b) au moyen âge (à partir du VIII^e siècle), le vieil-irlandais et le cymrique, qui eurent une littérature en partie conservée ; — c) de nos jours, quelques dialectes, tels que le gaélique (Écosse), l'érse (Irlande), le cymrique (Galles) et le bas-breton (extrême ouest de la Bretagne française).
- (12) 4. Le groupe **germanique** se décompose en quatre groupes secondaires : — a) gothique, idiome éteint depuis longtemps, mais connu, sous la forme qu'il affectait au IV^e siècle de notre ère, par une traduction de la Bible, œuvre de l'évêque Ulphilas — b) norrois, occupant encore tout l'extrême nord de l'Europe (islandais, norvégien, suédois, danois) ; — c) bas-allemand, continué de nos jours par le flamand, le hollandais, le plat-allemand (dialectes de l'Allemagne septentrionale) et l'anglais (dit anglo-saxon jusqu'au XII^e siècle), ce dernier très altéré dans son lexique par l'introduction de mots français importés par la conquête normande ; — d) haut-allemand, langue de l'Europe centrale (Allemagne, Suisse presque tout entière et pays allemands de l'Autriche), distingué, suivant l'époque à laquelle on l'envisage, en vieux (VIII^e siècle), moyen (XII^e) ou moderne (XVI^e) ; le plus ancien document littéraire du haut-

allemand, le poème des Nibelungen, date du XII^e siècle dans sa rédaction actuelle.

- (13) 5. Le groupe **letto-slave** se distingue tout d'abord en **lette** et en **slave**. — Le lette ou baltique comprend trois langues (lithuanien, letton, vieux-prussien), dont la dernière est éteinte, et dont les deux autres, n'ayant pas pour support une nationalité distincte, s'acheminent vers une inévitable extinction. Néanmoins, et bien que le lette ne soit connu que depuis les temps modernes, il apporte un puissant secours à l'étude de la linguistique indo-européenne. — Le rameau slave nous fait remonter jusqu'au moyen âge par le vieux-slavon ou vieux-bulgare, langue liturgique dont un des plus anciens monuments est le célèbre Evangile d'Ostromir (IX^e siècle)⁽¹⁾. De nos jours il occupe toute la moitié orientale de l'Europe par le russe et le polonais, une partie du sud-est par les langues des pays jougo-slaves qui confinent à la Turquie ou font partie de l'empire d'Autriche (bulgare, serbe, croate, slavon, bosniaque, dalmate, etc.), et s'enfonce jusque dans le centre de l'Europe par le coin aigu de la Bohême (tchèque et morave). Tous les dialectes slaves ont entre eux de remarquables ressemblances qui en facilitent singulièrement l'étude.
- (14) Avant d'aborder l'étude comparée du grec et du latin, il a paru expédient d'assigner à ces deux idiomes la place qu'ils doivent occuper dans la grande unité linguistique à laquelle ils se rattachent. Mais les diverses langues européennes et asiatiques ci-dessus énumérées ne sauraient entrer dans le cadre étroit de cet ouvrage; tout au plus y pourront-elles être évoquées çà et là dans quelques rapprochements curieux et élémentaires. Les dialectes helléniques ou italiques eux-mêmes n'y tiendront qu'une place très accessoire. En un mot, c'est essentiellement à la *κοινή* grecque et au latin classique que se réfèrent les indications de cette grammaire.
- (15) La grammaire isolée d'une langue quelconque embrasse

(1) Cette date est celle de la traduction en vieux-slavon; mais le manuscrit n'est que du XI^e siècle. D'autres documents, entre autres l'Evangile dit *Codex Zographensis*, l'ont supplanté dans l'estime des slavissants.

quatre divisions : **Phonétique**, ou étude des sons ; **Étymologie**, ou étude de la formation des mots ; **Morphologie**, ou étude des formes grammaticales (déclinaison, conjugaison) ; **Syntaxe** enfin, ou étude de l'emploi et du groupement de ces formes dans les propositions. Tels sont aussi les quatre objets de la grammaire comparée, et tel devrait être le plan de ce livre. Toutefois la syntaxe comparée n'est pas encore une science faite, et d'ailleurs, pour être complète, elle exigerait à elle seule un ouvrage aussi volumineux que les trois autres parties réunies : force est donc bien de la mettre à part. Au surplus, la phonétique, l'étymologie et la morphologie forment un ensemble qui se suffit parfaitement à lui-même.



PREMIÈRE PARTIE

PHONÉTIQUE.

(16) La **Phonétique** gréco-latine est l'**étude des phonèmes**⁽¹⁾ des deux langues **et de leurs corrélations régulières**.

La première condition, pour envisager exactement les phonèmes d'une langue, c'est de se les représenter tels qu'ils sont ou étaient prononcés, et de ne pas les voir à travers le voile décevant de l'écriture qui les défigure. L'écriture en effet, en supposant même qu'elle fût strictement phonétique, ne serait jamais qu'une représentation fort grossière du mécanisme infiniment délicat et varié de la parole humaine. Mais de plus l'écriture n'est jamais phonétique, parce que, fixée au temps d'une certaine prononciation, elle ne suit qu'à pas tardifs les modifications que cette prononciation subit au cours des âges⁽²⁾. Prenons, par exemple, le mot français *loi* : il semble contenir une diphthongue, et il en contient une en effet, mais non pas celle qu'indique l'écriture ; car on ne prononce pas *loy*, mais

(1) Ce n'est point par une préférence pédantesque, mais par une nécessité scientifique que l'emploi de ce terme se justifie : plus précis que le mot « sons », il est en même temps plus général que les mots « voyelles » et « consonnes », et il a l'avantage d'englober l'une et l'autre catégorie ; c'est le seul enfin qui puisse désigner les émissions vocales qui sont à la fois ou tour à tour voyelles et consonnes (cf. infra 19, 6).

(2) Ainsi l'anglais se prononça jadis tel qu'il s'écrivait ; mais la prononciation a changé, l'orthographe presque pas : de là le résultat qui déconcerte si fort les débutants.

bien *wa*⁽¹⁾ ; autrement dit, la semi-voyelle qui est un *ũ*⁽²⁾ et non pas un *ĩ* précède et ne suit pas la voyelle principale, qui est un *a* et non pas un *o*. Il ne se peut pas de figuration plus inexacte. Dans le mot *autre* il n'y a pas de diphthongue du tout, car il y a longtemps qu'on ne prononce plus *awtre*, mais une voyelle simple *ō* faussement figurée par le groupe *au*. De même pour les groupes français *ou*, *eu*, *an* (voyelle nasale), et toutes les langues présentent, en plus ou moins grand nombre, de pareilles anomalies.

Ainsi comprise, la phonétique est évidemment la base de toute grammaire comparée ; car de quel droit identifierait-on deux formes quelconques, fussent-elles aussi voisines que φέρω et *ferō*, à moins d'avoir démontré, par une suffisante accumulation d'exemples semblables, qu'elles se correspondent phonème pour phonème, autrement dit, que le φ, l'ε, le ρ et l'ω grecs, l'*f*, l'*ě*, l'*r* et l'*ō* latins sont respectivement les représentants et les continuateurs légitimes du *bh*, de l'*ě*, de l'*r* et de l'*ō* indo-européen qui formaient le mot **bhérō*, restitué d'après le témoignage concordant des diverses langues de la famille ? à cet égard la saine phonétique réserve des surprises aux non initiés : en étymologie, elle sépare deux mots en apparence identiques, comme l'allemand *feuer* et le fr. *feu*, dont le premier se ramène au gr. πῦρ et le second au lat. *fōcum*⁽³⁾, et au contraire elle réunit deux mots que nul jamais ne s'aviserait de rapprocher, comme le français *larme* et l'anglais *tear* (larme), lesquels ne diffèrent que par un suffixe de plus en français⁽⁴⁾. De même en morphologie : quoi de plus semblable que πατήρ et *patrī* ? ce sont cependant deux formes tout à fait différentes, dénoncées comme telles, aux yeux du phonétiste, par la seule

(1) *y* = *j* allemand ou *y* français du mot *yeux* ; *w* = *w* anglais ou *ou* français du mot *oui* : ces phonèmes sont consonnes et non voyelles.

(2) Le signe *u* désigne toujours l'*u* allemand ou italien = *ou* français.

(3) De même l'allemand *haben* a pour corrélatif le latin *capīō* plutôt que le lat. *habēō*.

(4) L'échelle généalogique est, en partant de l'ind.-eur. **dakru* : d'une part, le latin *lacru(-ma)* ; de l'autre, le gothique *tagr* et l'anglo-saxon *taer*.

quantité de l'*z*, bref en grec, long en latin; et tout au contraire *νόκτα* et *noctem* ne sont qu'un seul et même mot, parce que l'*z* grec contient à l'état latent la nasale qui sonne en latin. Ici plus qu'ailleurs il faut se défier de l'apparence.

- (17) Cela même ne suffit pas, et une série indéfinie d'exemples analogues ne nous autoriserait pas à affirmer l'équivalence de deux phonèmes, sans une condition fondamentale, la **possibilité physiologique** de la permutation qui leur a donné naissance. Toute permutation phonétique, en effet, comme celle qui a transformé le *k* latin en *ç*⁽¹⁾ dans le français *cheval* = *cabállum*, suppose une série d'innombrables changements inconscients, et à ce point imperceptibles que ni le sujet parlant ni l'auditeur ne les ont soupçonnés au moment où ils se sont produits. Essayons d'en donner une idée, et observons d'abord que le picard, plus pur que le français, en est resté au stade *k*, *kevá* (cheval). Pour ce dernier, on conçoit que, la langue se déplaçant légèrement et venant à toucher une région du palais moins reculée que le lieu d'articulation du *k* pur, il se soit développé entre la consonne et la voyelle un phonème palatal, très peu sensible, soit à peu près celui qui a déjà été figuré par *y*, *kyě*. Ce phonème à son tour réagissant sur la consonne, le groupe est devenu à peu près *tyě*, et de là au groupe *łšě* le chemin est bien court, ainsi qu'on en peut faire l'expérience : c'est ainsi que le suédois, par exemple, prononce la syllabe qu'il orthographie encore *kjö*, et c'est à ce stade d'évolution, *łševá*, qu'est arrivée une variété septentrionale du picard, le patois de Tourcoing. Que maintenant le *t* initial se fonde et se perde dans le chuintement de la consonne suivante, et l'on aboutit à la forme française actuelle *ševál*. Il va sans dire d'ailleurs que les stades de transition indiqués ne sont eux-mêmes que des points de repère, et qu'entre chacun d'eux il serait aisé de distinguer encore des stades intermédiaires, qu'on peut désigner théoriquement par les symboles *k*₁, *k*₂, *k*₃..... *k*_{n+1}, *ky*₁, *ky*₂..... *ky*_{n+1}, et ainsi de suite.

A défaut de pouvoir restituer par la pensée une semblable

(1) Ce signe représente *ch* français, *sh* anglais, *sch* allemand.

filère, on se trouverait dans l'impossibilité absolue de concevoir et par conséquent d'admettre scientifiquement la plupart des phénomènes phonétiques, et c'est à cette condition seulement qu'ils sont susceptibles d'être traduits en loi, entendant par là l'expression de la reproduction constante et invariable d'un certain phénomène phonétique durant une des phases d'évolution d'un langage donné. **Les lois phonétiques** étant ainsi établies sur la double base de l'histoire du langage et de la physiologie, il est vrai de dire que, tout au moins au point de vue de la méthode du linguiste, elles **ne souffrent point d'exceptions**; car, une loi une fois reconnue, admettre à côté ou au-dessous d'elle des faits isolés qui auraient échappé à son action, ce serait évidemment retomber, malgré qu'on en eût, dans l'ornière des étymologies arbitraires ⁽¹⁾.

Puisque les lois phonétiques sont avant tout physiologiques, il est impossible d'en aborder l'examen, si sommaire soit-il, sans quelque connaissance de la physiologie des organes vocaux.

(1) Se garder, par conséquent, de phrases telles que celle-ci « en latin l's entre deux voyelles devient souvent un r ». Une loi phonétique est ou n'est pas, il n'y a point de milieu. Si l's intervocalique latine devient r, elle le devient toujours. Que si elle semble parfois être restée intacte, il s'agit de chercher les causes de ce maintien apparent. Ce genre de recherches a déjà été poussé fort loin, et l'on en verra de nombreux exemples.

CHAPITRE PREMIER.

ÉLÉMENTS DE PHONÉTIQUE PHYSIOLOGIQUE.

SECTION I^{re}.

L'APPAREIL VOCAL AU REPOS.

- (18) Comme tout instrument à vent, l'appareil vocal se compose d'un **soufflet**, qui émet un courant d'air, d'un **tuyau sonore**, où le courant d'air, plus ou moins contrarié, peut entrer en vibrations, et d'un **résonnateur**, qui enfle le son en le répercutant.

Le soufflet, c'est le poumon. Comme il ne peut fournir d'air que pendant l'expiration, les moments d'inspiration sont des temps d'arrêt, que figure la ponctuation. Il n'y a pas, dans nos langues du moins, de phonèmes inspiratoires.

131524
L'air expiré, s'échappant par les bronches et la trachée-artère, arrive au larynx, qui en est la terminaison supérieure et dont la saillie cartilagineuse est très sensible sur la gorge. En la regardant se mouvoir au cours de l'élocution, on peut se former une idée très superficielle du mécanisme de la parole. Le larynx à son tour s'ouvre dans l'arrière-bouche par un orifice circulaire, la glotte, dont les bords supérieurs, élastiques et durs, dits cordes vocales, sont susceptibles, en se contractant, d'opposer un obstacle au courant d'air et de vibrer à son passage.

Le résonnateur se compose de la double cavité buccale et nasale. La forme et l'étendue de cette cavité varient, de façon à modifier le son émis par la glotte, sous l'influence de trois facteurs principaux :

- 1° L'élasticité propre aux parois intérieures et extérieures

de la bouche, qui peut s'allonger en se rétrécissant et se raccourcir en s'élargissant.

2° Le jeu du voile du palais. Dans les deux tiers antérieurs de leur étendue, le nez et la bouche sont complètement isolés l'un de l'autre par la voûte osseuse du palais; mais de l'arrière-bouche aux fosses nasales il y a communication, susceptible seulement d'être interceptée par un prolongement charnu et mobile du palais très bien nommé voile du palais. Quand ce voile au repos retombe comme un rideau lâche, les deux cavités communiquent; quand il se relève et vient appuyer sur la partie postérieure de l'arrière-bouche, il isole les fosses nasales et annule ainsi toute la moitié supérieure du résonnateur. Le voile du palais se termine par un petit appendice en forme de grain de raisin, appelé la luette (*uvula*), qui joue un rôle dans la phonation (infra 21).

3° L'extrême mobilité de la langue, qui en s'appuyant successivement contre le voile du palais, la partie postérieure, médiane, antérieure de la voûte palatine, les gencives, les dents, etc., modifie à l'infini la forme et l'ouverture de la cavité buccale.

Outre que le résonnateur répercute, grossit et fait varier les **sons musicaux** émis par la glotte, les mouvements de la langue et des lèvres y engendrent des **bruits**, soit **momentanés** et de **plosion**, quand la bouche s'ouvre ou se ferme brusquement, soit **continus** et **fricatifs**, quand la bouche presque fermée en un point quelconque ne laisse échapper l'air que par un étroit couloir. Les sons musicaux sont les **voyelles**. Les bruits, accompagnés ou non de sonorité glottale, sont les **consonnes**.

SECTION II.

L'APPAREIL VOCAL EN ACTION.

- (19) 1. Avant d'entrer en action, l'appareil vocal est dans la position d'indifférence : la bouche très légèrement ouverte, le voile du palais abaissé, la langue reposant à plat sur le fond de la bouche, la glotte laissant passer l'air sans obstacle; bref,

l'attitude de la méditation profonde et du sommeil tranquille. Il ne peut alors se produire ni son ni bruit. Seulement, dans les temps d'expiration, passe le léger courant d'air qui contient en puissance l'émission d'une voyelle⁽¹⁾ : c'est ce **phonème inaudible** que certaines écritures désignent parfois par un signe particulier, l'esprit doux des Grecs, l'*h* française ou espagnole. Que si l'air est expiré avec plus d'énergie et un certain effort, on perçoit l'*h* allemande ou anglaise, très improprement dite aspirée.

2. Les organes étant dans la position 1, le voile du palais se relève et intercepte la communication avec les fosses nasales, en même temps que les cordes vocales se contractent et entrent en vibration. Il se produit alors une **voyelle pure** ou **voyelle orale**, *a, i, u*, etc.

3. Si la vibration a lieu sans que le voile du palais se relève, la voyelle résonne dans les deux cavités à la fois⁽²⁾, et l'on obtient ainsi une **voyelle nasalisée**, transcrite en français *an, in, un*, etc.

4. Si, dans la position 3, la bouche est fermée par les lèvres ou par la langue en un point quelconque de son parcours, alors, l'air expiré ne sortant que par les narines, aucune voyelle orale ne peut se produire. Le résultat est un **phonème nasal**, *m, n*, etc.

5⁽³⁾. La bouche ouverte laisse passer le courant d'air ; mais sur son passage est interposé un obstacle élastique qu'il déplace et qui revient à sa position première avec un bruit rapide et alterné de tremblement. Ce bruit est une **vibrante r** diversifiée selon l'organe qui est en jeu.

6. La bouche est ouverte, mais la langue en obstrue complè-

(1) C'est-à-dire que, la position ne changeant pas, dès que les cordes vocales entreront en vibration, on entendra une voyelle.

(2) Il est facile d'en faire l'expérience. Une glace placée devant la bouche et les narines et protégée par un écran contre le souffle de la bouche, reste limpide si l'on prononce un *o* et se ternit à la voyelle nasalisée *on*.

(3) A partir de cette position et dans toutes les suivantes, le voile du palais est relevé et par suite la cavité nasale ne joue aucun rôle, sauf chez les individus qui nasillent en parlant.

tement la partie médiane, ne laissant libres que les deux côtés : alors le courant d'air arrêté est contraint de se ramifier en deux pour trouver une issue, et vibre en se frayant un passage dans l'étroit intervalle des joues et des dents. C'est la **vibrante latérale l**.

Ces deux vibrantes ou **liquides** peuvent être accompagnées ou non d'une vibration très légère des cordes vocales. Dans le premier cas, de beaucoup le plus fréquent, elles sont dites sonores ; le second cas (vibrantes sourdes) est celui du ξ initial grec et d'un l des langues slaves.

Il y a lieu de se demander maintenant si les divers phonèmes des positions 4, 5 et 6 sont consonnes ou voyelles. Consonnes, on le sait, d'après la nomenclature usuelle, elles apparaissent telles, en effet, dans des liaisons telles que *ami*, *abri*, *tableau*, où elles ont une voyelle sur laquelle s'appuyer. Mais qu'on se donne la peine de comparer, par exemple, le mot *abri* et le mot *arbre* : tous deux sont dissyllabes évidemment, et *arbre* ne peut devenir monosyllabe que si le mot suivant fournit une voyelle d'appui à son r final, soit dans la liaison *un arbre immense*, où l'on prononce *árbri* tout comme *abri* et où l' r est encore consonne. Mais, lorsque *arbre* est dissyllabe, quelle est donc la voyelle de sa seconde syllabe ? Ce n'est pas un \tilde{e} , car on ne prononce ni *árbre* ni *árbër*, mais bien *árbɔ̃* : autrement dit, c'est l' r lui-même qui devient ici voyelle, pour appuyer la consonne précédente et parce qu'il n'a pas lui-même de consonne où s'appuyer. La comparaison de *table* et *tableau* nous amène pour le premier mot au même résultat, *táblɔ̃*, et l'on sait combien cet r et cet l , relativement rares en français, sont communs au contraire dans les finales anglaises ou allemandes, angl. *sister* (sœur) = *sístrɔ̃*, all. *mittel* (moyen) = *mítlɔ̃*. Ce sont aussi ces deux langues qui fournissent les meilleurs et les plus nombreux exemples de nasales-voyelles, surtout de l' η , v. g. angl. *haven*, all. *hafen* (port), prononcés respectivement *hévɛ̃*, *háfɛ̃*. Mais le français n'en manque pas, sans qu'il y paraisse : il y en a une dans le mot *isthme* = *ísɛ̃*, et une autre dans la phrase *je ne sais pas*, couramment prononcée *ʒnɛ́sɛ́pa*. Pour nous résumer nous dirons que **les nasales et les vibrantes sont à la fois consonnes et voyelles**, con-

sonnes lorsqu'elles s'appuient sur une voyelle, voyelles en général quand elles appuient une autre consonne et tout spécialement quand elles se trouvent entre deux consonnes.

7. Si la bouche, fermée en un point quelconque de son étendue, s'ouvre brusquement pour laisser échapper le courant d'air, ou si au contraire, s'étant ouverte pour prononcer une voyelle, elle intercepte brusquement le courant d'air en se fermant complètement sur un point quelconque de son étendue, il se produit un bruit pur, une **consonne dite momentanée, explosive ou implusive**⁽¹⁾. Si ce bruit ne s'accompagne d'aucune sonorité glottale, la **momentanée** est dite **sourde**, *k, l, p*; si la glotte, au passage du courant d'air, s'est légèrement contractée avec vibration des cordes vocales, on perçoit une **momentanée sonore**⁽²⁾, *g, d, b*.

8. Enfin, si la bouche, au lieu d'être fermée hermétiquement et de s'ouvrir toute grande, se trouve obstruée en un point quelconque de son étendue, de façon à laisser le courant expiratoire s'échapper par une fente étroite et médiane, l'air passe entre les parois de la fente avec un bruit de frottement qui est une **consonne continue, spirante ou fricative**. Selon qu'elle est ou non accompagnée de vibration glottale, cette consonne à son tour est dite sourde, *s, f*, ou sonore, *z, v*.

En somme et abstraction faite de la simple expiration (1^o), tous les phonèmes expiratoires peuvent se répartir en trois groupes, que nous dénommerons **voyelles** (2^o 3^o), **consonnes-voyelles** (4^o 5^o 6^o) et **consonnes** simples (7^o 8^o). Examinons-les de plus près.

(1) Ainsi, dans un groupe tel que *appa*, les deux *p* étant prononcés, le premier est occlusif ou implusif, le second explosif.

(2) On peut constater sur soi-même cette vibration inconsciente de la glotte qui accompagne l'articulation des consonnes improprement nommées douces. Il faut d'abord s'exercer à prononcer un *p* et un *b* par pure explosion labiale, sans les faire suivre d'aucune voyelle. Ce résultat atteint, si l'on articule le *p* en se bouchant fortement les oreilles, on n'entend aucun son; que si l'on passe au *b*, on perçoit comme un bourdonnement intense la vibration des cordes vocales qui pénètre dans l'oreille par le conduit auditif interne. Toutefois certains groupes ethniques prononcent les sonores presque sans sonorité: ainsi le *d*, le *b* de l'Allemagne du Sud, de l'Alsace, où l'oreille française croit reconnaître un *t*, un *p*.

SECTION III.

CLASSEMENT DES PHONÈMES.

§ 1^{er}. — *Voyelles.*

(20) 1^o **Voyelles orales.** — Les deux pôles du vocalisme sont l'*i*, la voyelle aiguë, et l'*u* (*ou* français), la voyelle grave par excellence. Pour l'*i* le larynx remonte et les coins de la bouche s'étirent, de façon à donner au tuyau sonore la moindre longueur possible; pour l'*u* le larynx s'abaisse⁽¹⁾ et les lèvres s'avancent, la longueur devenant ainsi maxima. Entre les deux se place la voyelle d'équilibre, l'*a*, le phonème qui se produit quand, les organes se trouvant dans la position d'indifférence⁽²⁾, le voile du palais se lève et la glotte se met à vibrer.

Entre ces trois notes principales de la gamme vocalique il y a place naturellement pour une infinité de degrés diversement nuancés : ainsi l'on montera de l'*a* à l'*i* par l'*e* ouvert (*è* français) et l'*e* fermé (*é* français), et l'on descendra de l'*a* à l'*u* par l'*o* ouvert (fr. *homme*) et l'*o* fermé (fr. *eau*). A leur tour les sons *o* et les sons *e* ont pour intermédiaires l'*ö* allemand (fr. *eu*) et notre *e* muet; et enfin, si le larynx prend la position *i*, tandis que les lèvres se placent dans la position *u*, on entend le son mixte qui est celui de l'*ü* allemand ou de l'*u* français.

2^o **Voyelles nasalisées.** — A chaque voyelle orale correspond nécessairement une voyelle nasalisée : ainsi, si l'on prononce un *a* sans relever le voile du palais, le résultat est la double nasale du mot *enfant*. Les plus communes avec celle-ci sont *en* (de *païen*, souvent transcrit *in* en français), *on* et *un* (français), correspondant respectivement à *è*, *ó* et *ö*. Mais les langues riches en nasales, le portugais par exemple, en ont beaucoup d'autres.

(1) On peut s'assurer de ces mouvements en plaçant le doigt sur la saillie du larynx tandis qu'on émet avec force ces deux sons alternés.

(2) V. supra 19, 1.

3° Diphthongues. — On définit souvent les diphthongues par la réunion de deux voyelles en une seule syllabe ; mais cette définition est vicieuse ; car deux voyelles véritables forment nécessairement deux syllabes, isolées l'une de l'autre par l'esprit doux qui, on l'a vu, précède l'émission de toute voyelle : ainsi des deux voyelles du mot *maïs*. Que si l'esprit doux manque, comme dans l'interjection française *aië*, le second phonème n'est pas, ne peut pas être une voyelle : ce n'est qu'une consonne d'un ordre particulier, qui s'appuie sur la voyelle précédente et qu'on nomme souvent **semi-voyelle** pour rappeler son origine vocalique.

Toute voyelle peut devenir semi-voyelle, l'*a* seul excepté, dont l'émission est inséparable de l'esprit doux. Mais ce sont surtout les deux extrêmes de la gamme vocalique, *i* et *u*, qui sont sujettes à cette affection : on représentera leurs semi-voyelles par *y* et *w*. La semi-voyelle d'*ü* est très sensible dans les mots français *lui*, *pluie*. Quant à celles d'*e* et d'*o*, elles confinent respectivement à celles d'*i* et d'*u*⁽¹⁾.

On voit qu'il faut distinguer avec grand soin **les diphthongues** réelles qui **se composent d'une voyelle et d'une semi-voyelle**, *ay*, ou **d'une semi-voyelle et d'une voyelle**, *ya*, unies en une syllabe, et les fausses diphthongues, qui ne paraissent telles que par l'écriture et ne sont en réalité que de simples voyelles. En français les groupes *au*, *ou* ne sont diphthongues que pour l'œil : ils représentent les voyelles *ó* (fermé), *u*. De même, en grec, on le verra, *au* était diphthongue, mais *ou* était voyelle.

4° Longues et brèves. — Toute voyelle, orale, nasalisée ou en diphthongue, peut être émise très brièvement ou prolongée autant que le permet la durée d'une expiration : de là des nuances indéfinies de quantité, qu'il est aisé d'observer dans le langage parlé ou chanté. Pour plus de simplicité, les grammairiens les ont réduites à deux, la longueur et la brièveté, *ā*, *ǎ*, et ont admis en outre que la longue a environ deux fois la durée de la brève.

(1) Ainsi le mot *seau* (dissyllabe, *e* fermé), devenu en français le monosyllabe *só* (*o* fermé), se prononce *syó* dans certains patois.

§ 2. — *Consonnes-voelles.*

- (21) 1° **Vibrantes.** — On distingue essentiellement trois sortes d'*r*, selon que l'obstacle tremblotant qui le produit se trouve être le bord supérieur de la glotte, la luette ou le bout de la langue. L'*r* **glottal**, inconnu aux langues cultivées de l'Europe, est fort commun en arabe, et on l'entend sonner aussi, bien que très impur, dans la bouche des personnes affectées de grasseyement. Le second, *r* **uvulaire**, est celui des Français du nord, que ceux du midi remplacent par l'*r* **lingual**, le seul connu également des Italiens et des Espagnols.

Il y a aussi plusieurs sortes d'*l*; mais cette distinction est beaucoup moins importante.

2° **Nasales.** — On a vu que les nasales se prononcent la bouche fermée. Or le lieu d'occlusion peut être situé en un point quelconque de la cavité buccale, du voile du palais aux lèvres. Si la langue appuie contre le voile du palais ou la voûte palatine, le phonème est dit **vélaire** ou **palatal**, *ñ* : c'est l'*ng* des finales anglaises ou allemandes, souvent nommé aussi *n* **guttural**. Si elle ferme la bouche à la hauteur des alvéoles des dents supérieures, on entend l'*n* **alvéolaire** ou *n* ordinaire. Si l'occlusion se fait en avant par les lèvres jointes, c'est la **labiale** *n*.

En tant que voyelles les vibrantes et les nasales peuvent être longues ou brèves comme les voyelles elles-mêmes.

§ 3. — *Consonnes.*

- (22) 1° **Momentanées.** — L'occlusion nécessaire à la production d'une momentanée sourde ou sonore peut être, elle aussi, **vélaire**, **palatale**, **dentale** ou **labiale**. De là quatre ordres de consonnes, entre lesquels se groupent plusieurs sous-ordres accessoires⁽¹⁾. Les deux premiers sont souvent réunis sous

(1) Cacuminales (la langue retroussée contre le sommet du palais), dorsales (le dos de la langue contre la partie antérieure du palais), alvéolaires, interdentes, etc.

l'appellation moins précise de **gutturales** : les gutturales vélaïres, *q*, *g*⁽¹⁾, sont celles qu'on entend dans les mots français *cou*, *goût*, surtout dans l'allemand *kuh* (vache) ; les palatales *k*, *g*, sont celles du français *qui*, *guigne*. Quant aux dentales, *t*, *d*, et aux labiales, *p*, *b*, elles ne requièrent aucune explication.

2° **Continues**. — Parmi les continues, les plus communes et les plus importantes sont : — a) la vélaire sourde, *ch* allemand de *dach*, *noch* : — b) la palatale sourde, *ch* allemand de *ich*, *blech* ; — c) la sourde et la sonore cacuminales (*ch* et *j* français), transcrites respectivement *ʃ* et *ʒ* ; — d) la sourde et la sonore dentales, ou mieux alvéolaires, *s* et *z* ; — e) la sourde et la sonore interdentes, *th* anglais fort et doux ; — f) enfin les deux labiales, *f* et *v* : — le tout suivant la place où s'entrouvre la fente qui donne passage à l'air.

3° **Modifications des consonnes**. — Les deux principales modifications possibles des consonnes sont l'**aspiration** et le **mouillement**.

A. L'aspiration n'affecte guère que les momentanées. Elle consiste en ce que l'explosion est plus énergique et accompagnée de la forte expiration⁽²⁾ que nous avons désignée par *h* : c'est pourquoi l'on note les consonnes de ce genre par *qh*, *kh*, *th*, *ph* pour les sourdes, *gh*, *gh*, *dh*, *bh* pour les sonores. Le *k* allemand à l'initiale est le meilleur exemple qu'on puisse donner d'une momentanée aspirée : c'est un *qh* qui sonne dans *kuh* et un *kh* qu'on entend dans *kind* (enfant).

Quand l'explosion de la momentanée vient à se fondre peu à peu dans le souffle expiratoire qui la suit, les deux phonèmes finissent par n'en faire plus qu'un, qui est la continue ou spirante correspondante : ainsi le passage est aisé de *ph* à *f*, de *th* à la sifflante alvéolaire ou interdente, et le *qh* allemand de *kuh* est devenu une spirante vélaire dans les dialectes suisses.

(1) Partout où il sera nécessaire de distinguer la vélaire sonore de la palatale sonore, on écrira celle-ci en italique, l'autre en caractère romain.

(2) Ces consonnes aussi sont donc bien improprement nommées « aspirées » (cf. supra 19, 1) ; mais on conservera cette terminologie consacrée par l'usage.

B. Le mouillement, affection plus aisée à reproduire qu'à définir, peut modifier, non seulement toutes les consonnes momentanées et continues, mais encore les nasales et les vibrantes. On connaît bien l'*l* mouillé français du mot *fille*. L'*n* mouillé sonne dans le mot *digne*. Les autres consonnes mouillées sont fréquentes surtout dans la langue hongroise et ses congénères, mais peuvent se rencontrer ailleurs : c'est une sorte de *k* mouillé, transcrit *ky*, qui nous a servi plus haut (n° 17) de stade de transition entre *caballum* et *cheval*. D'une manière générale le phonème mouillé s'accompagne d'une légère articulation dorsale⁽¹⁾.

Ces préliminaires posés, nous sommes en mesure d'aborder l'étude historique du phonétisme grec et latin : nous examinerons successivement les voyelles, semi-voyelles et diphthongues, les consonnes-voyelles, les consonnes, les effets des combinaisons de voyelles et de consonnes, et en dernier lieu l'accent tonique.

(1) Une étude toute récente et très minutieuse de ce mécanisme a paru dans la *Zeitschrift* de Kuhn (XXIX, 1).

CHAPITRE II.

LE VOCALISME GRÉCO-LATIN.

SECTION I^{re}.

VOYELLES ET DIPHTHONGUES ENVISAGÉES ISOLÉMENT DANS CHACUNE
DES DEUX LANGUES.

§ 1^{er}. — *Grec.*

(23) 1^o Voyelles. — Le grec possède cinq voyelles brèves, α , ϵ , ι , o , υ , et autant de longues corrélatives, $\bar{\alpha}$, η , $\bar{\iota}$, ω , $\bar{\upsilon}$. Il y faut joindre, comme on le verra, les deux fausses diphthongues $\epsilon\iota$ et $\omega\upsilon$.

La prononciation de l' α et de l' ι , longs ou brefs, ne souffre aucune difficulté; l' ϵ et l' o étaient un \bar{e} et un \bar{o} fermés; l' ω , un \bar{o} probablement très ouvert. Il n'y a de discussion que sur l' η et l' υ .

L' η des Grecs modernes est un i ; mais il n'est pas douteux que cette prononciation ne représente pas celle des anciens. Le fait que l' η a toujours été considéré comme la longue de l' ϵ , la transcription latine de l' η par \bar{e} ⁽¹⁾, la syllabe $\beta\eta$ par laquelle un vers du comique Cratinus figure le bêlement du mouton, d'autres témoignages encore nous autorisent à affirmer que, du moins jusqu'à l'époque classique, l' η équivalait à un \bar{e} plus ou moins ouvert. Il est possible toutefois que, dans la prononciation populaire, l'iotacisme se soit infiltré d'assez bonne heure; mais il ne paraît avoir définitivement prévalu qu'au début de la période byzantine.

Il en est de même pour l' υ , qui est aussi un i en grec moderne. On verra que l' υ est le représentant régulier de l' ω

(1) La transcription par i est de l'époque de l'expansion du christianisme, qui eut essentiellement pour organe le grec populaire.

indo-européen : première présomption en faveur d'une prononciation très ancienne *u*, qui était peut-être celle de l'époque homérique et à coup sûr celle de plusieurs dialectes, comme le prouve la transcription dialectale de cette voyelle par *ou*, béot. *οὐμέες* (vous) = *ὄμεῖς*, lacon. *μουσῶδεει*⁽¹⁾ (il parle) = **μῶθεει*. C'est aussi par un *u* que le latin rend l'ο de ses plus anciens emprunts grecs, tirés de dialectes doriens de la Grande-Grèce, v. g. *fūcus* = *φῦκος*, *purpūra* = *πορφύρα*. Mais plus tard, au siècle d'Auguste, lorsqu'il emprunte des mots à la *κοινή*, il transporte aussi dans son alphabet un signe nouveau, *y*, destiné à transcrire l'υ, ce qui indique que l'alphabet latin ne possédait pas de lettre qui pût servir à représenter exactement la voyelle grecque telle qu'elle se prononçait à cette époque. Or, le son qui manquait alors au latin, c'était le son *ü*. La conclusion s'impose : l'*u* ancien était à l'époque classique du grec devenu *ü*, et notre prononciation de l'ο se trouve ainsi pleinement justifiée. De ce stade intermédiaire il a passé à la prononciation actuelle *i*.

Le grec avait peut-être des voyelles nasalisées, et quelques dialectes en avaient certainement ; mais, comme l'écriture ne les marque pas, il est impossible d'en déterminer la prononciation précise.

- (24) 2^o Diphthongues. — L'écriture grecque figure un très grand nombre de diphthongues réelles ou apparentes. Les plus importantes de beaucoup sont celles à voyelle antécédente⁽²⁾, où il y a lieu de distinguer la série avec semi-voyelle *i* et celle avec semi-voyelle *e*.

A. Série *αι*, *ει*, *οι* — *ᾱι*, *ηι*, *ωι*.

αι et *οι* sont en néo-grec de simples voyelles, *e* et *i* ; mais cette prononciation est récente, comme le montrerait à elle seule la transcription latine par *ae* et *oe*, qui au siècle d'Auguste représentaient encore de vraies diphthongues, v. g. les mots d'emprunt *aether* et *poena*. On ne se trompe donc point de beaucoup en prononçant distinctement *ay* et *oy*.

(1) Cette prononciation persiste en tsaconien.

(2) Cf. supra 20, 3^o.

L'ει néo-grec est aussi un *i* ; mais sous cette uniformité d'écriture et de prononciation se cachent deux phonèmes bien distincts : une diphthongue ει, provenant de *ey* indo-européen (λείπω = *léyqō) ou de la contraction hellénique de ε + ι (πόλει = πόλις), et qui originairement du moins devait sonner *ey* ; et un simple ē fermé long, produit de la contraction de deux ε (φίλει = φίλεε impératif) ou du phénomène nommé allongement compensatoire (τιθείς = *τιθέντες, infra n° 47 C). Au surplus le premier ει est également devenu voyelle de bonne heure, et les transcriptions latines, qui oscillent entre ē et ī, *Ænēas*, *Tiresias*, nous renseignent sur le caractère indécis de la prononciation de cette fausse diphthongue.

Les diphthongues à voyelle longue, αῖ, ηῖ, ωῖ, ont subi un traitement particulier. L'*y* s'y faisait sans doute encore entendre au temps d'Homère, et même plus tard ; car le grec τραγωδός, emprunté de bonne heure par les Latins, fut épilé par eux *tragœdus*, tandis que μελωδίᾱ, emprunt postérieur, s'est transcrit *melōdia*. Quoi qu'il en soit, à l'époque classique, la semi-voyelle ne sonnait plus, ou à peine : d'où l'usage de ne la figurer, dans les monuments épigraphiques, que par un petit signe accolé à la voyelle longue (ι adscrit, v. g. Ηι). Notre typographie l'a remplacé par l'ι souscrit, α, η, ω, ligature empruntée aux manuscrits grecs du moyen âge.

B. Série αυ, ευ, ου — αῦ, ηῦ, ωῦ.

Ici notre prononciation est en défaut : elle fait de la plupart de ces groupes de simples voyelles, au lieu de les décomposer en voyelle + *w*, à peu près comme l'*au* allemand. Les transcriptions latines et autres (ἀυτόν pour αὐτόν et φεύγειν pour φεύγειν dans diverses inscriptions) mettent ce point hors de doute pour αυ, ευ et leurs longues⁽¹⁾, probablement aussi pour ου, diphthongue d'ailleurs fort rare. Le seul ου fait exception : c'est en néo-grec une simple voyelle *u*, et il a subi cette réduction dès l'antiquité.

Tout comme ει, ου représente historiquement deux phonèmes

(1) Confirmé en outre par la prononciation actuelle (αυ = av, ευ = ev, ηυ = iv), qui ne se concevrait pas si l'αυ s'était jamais réduit à un ā et l'ευ à un ō.

distincts : un *ou* indo-européen (λοῦω = *lówō), diphthongue primitive dont les Hellènes ont peu à peu fondu ensemble les deux éléments ; et un *ō* fermé long, produit de la contraction attique de deux *o* (δηλοῦμεν = δηλόομεν) ou de l'allongement compensatoire d'un *o* (διδούς = *διδόντες). Insensiblement l'*ō* fermé et la diphthongue sont devenus *ū* dès l'époque classique. On sait en effet que *ū* latin et *ou* grec s'équivalent absolument dans les transcriptions, Λούκιος, *Thūcydides*.

- (25) Outre ces diphthongues à voyelle antécédente, il n'est pas douteux que le grec n'ait possédé aussi de nombreuses diphthongues à semi-voyelle antécédente (type *ya* et *wa*), que dénonce surtout la prosodie : ainsi les scansions homériques de χρύσειον ou (éol.) χρύσιον dissyllabe, de Αιγυπτίους trissyllabe (v. g. δ 83), de Πηληϊάδεω (ion.) par synizèse de δεω, celles de θεῶν monosyllabe et ἀνθέων (att.) dissyllabe, très communes chez les tragiques, indiquent à n'en pas douter une prononciation semi-vocalique d'*ε* ou *ι* ; ainsi encore le mot *υἰός*, toujours dissyllabe, devait débiter par un phonème très voisin du *wh* anglais. Mais le manque de précision de l'écriture et l'absence d'autres documents ne permettent guère là-dessus que des approximations.

§ 2. — Latin.

- (26) 1^o Voyelles. — Les voyelles latines sont au nombre de cinq, *a, e, i, o, u*⁽¹⁾, et peuvent être brèves ou longues. L'alphabet latin n'a de signe particulier pour aucune longue : parfois, dans les inscriptions, la longueur est marquée par la gémiation (MAARCO)⁽²⁾, ou pour l'*i*, par l'allongement de la lettre (MARIID ablatif), ou enfin par l'emploi, d'ailleurs assez irré-

(1) L'*y*, signe emprunté, on l'a vu, ne doit jamais apparaître que dans les mots grecs que les Latins ont importés dans leur langage : on écrira donc *pyramis, byssus, xystum*, mais *silva, lacrima, inclutus* ou *inclitus*.

(2) Il faut toujours distinguer avec soin la quantité de la voyelle de celle de la syllabe : ainsi l'*e* de *vēctus* compte pour une longue à cause de sa position, mais en réalité il est bref ; au contraire dans *āgmen, tēctus, strūctus*, la voyelle est longue par elle-même et indépendamment du groupe de consonnes qui la suit.

gulier, de l'apex, sorte d'accent aigu qui affecte la voyelle longue de nature.

La prononciation des voyelles latines est beaucoup mieux connue que celle des voyelles grecques : les équivalences épigraphiques, le témoignage des grammairiens, celui des langues romanes, surtout de l'italien, ont permis d'en préciser même les nuances. L'*a* long ou bref était l'*a* normal, que l'italien a conservé très pur. L'*ĕ* avait un son plutôt ouvert que fermé, même dans les positions où nous le prononçons fermé, comme dans *lēgō*, *fērō*; l'*ē* au contraire était fermé partout, même dans les finales où nous le prononçons à tort en *ē* ouvert, comme dans *omnēs*, ce qui ressort à l'évidence des variantes purement graphiques *omnēs*, *omneis* et *omnīs*. L'*ī* côtoyait le son de l'*ĕ* fermé (*ī* anglais de *happy*), et il en faut dire autant de l'*ī* atone, souvent transcrit *ei* dans les finales, *equēis*; mais l'*ī* accentué est un *ī* pur. L'*ō* est un *ō* ouvert, l'*ō* est un *ō* fermé fort voisin de l'*ū*. L'*u*, qui n'est devenu *ū* dans aucune langue romane autre que le français, avait le son de l'*ou* français, très pur quand il était long, tirant sur l'*ō* quand il était bref. L'*y* est un *ū* ou un métis d'*i* et d'*ū*.

Le latin classique ne possédait aucune des voyelles nasalisées qu'ont développées depuis le français et le portugais. Il se peut cependant que le langage populaire ait eu quelques sons de cette nature.

2^o Diphthongues. — Les diphthongues vraies ou fausses du latin à voyelle antécédente sont au nombre de six : *ai*, *ei*, *oi*, — *au*, *eu*, *ou*. Quelques-unes ont persisté en latin classique; toutes sont devenues plus ou moins simples voyelles en latin populaire.

L'ancien épel *ai* (AIDILIS ep. Scip.) et l'épel classique *ae* désignent tous deux une vraie diphthongue à semi-voyelle métissée d'*i* et d'*e*⁽¹⁾, qui dans la bouche du peuple s'est réduite de bonne heure à un simple *e*. Il en est de même de l'*oi*, classique *oe*, qui d'ailleurs est à peine un phonème latin, sauf comme contraction d'*o* + *e* dans *coeptum* et autres; en effet, l'*oi*

(1) Cf. Quintil. *Inst. orat.* I. 7. 18.

ancien (*moincipiom*) était devenu régulièrement soit \bar{u} soit \bar{i} , et ne persistait que dans quelques archaïsmes comme *moenia*, *foedus* ; l'*oe* postérieur est une simple transcription de l' \omicron grec dans les mots d'emprunt, *poena* = $\rho\omicron\nu\acute{\eta}$. Les langues romanes ne font plus aucune distinction entre *e*, *ae* et *oe* latins. Quant à la diphthongue \bar{oi} , elle se réduit, comme en grec, à un simple \bar{o} , *equō* = **equōi* = $\epsilon\pi\pi\omega$.

L'*ei* se prononçait peut-être déjà \bar{i} , alors qu'on écrivait encore *ei* : *DIFEIDENS* = *diffidēns*. Au temps d'Auguste on ne fit que mettre l'orthographe d'accord avec la prononciation.

L'*au* était une vraie diphthongue, et il est resté tel en provençal, en portugais et en roumain, ce qui prouve que l'échange très fréquent d'*au* et d' \bar{o} , révélé par les inscriptions et les manuscrits⁽¹⁾, se réfère à une simple particularité dialectale.

L'*eu* ancien est devenu *ou* : il n'y a donc d'autre *eu* en latin que celui qui provient de la contraction postérieure d'*e* + *u* (*neuter*), et cette origine seule en indique la prononciation.

L'*ou* ancien, tant primitif que provenu d'*eu*, se prononçait peut-être déjà \bar{u} , alors que la graphie *ou* subsistait encore (*ABDOVCIT* ep. Scip.). Plus tard l'épel \bar{u} l'emporta.

Les diphthongues à semi-voyelle antécédente⁽²⁾ (*iam*, *uel*, etc.) n'offrent aucune difficulté. Mais on doit faire observer que la langue populaire en offrait beaucoup plus que la prononciation lente et apprêtée du latin classique : l'un avait, par exemple, *pāriētē* tétrasyllabe, l'autre *pāriētē* tribraque dont la longueur de position de la première syllabe faisait un dactyle, et les poètes usèrent de cette liberté pour faire entrer les mots de ce genre dans leurs vers ; de même, le verbe populaire *battuere* est dénoncé comme trissyllabe (avec un accent sur *bá*) par le français *bâttre*, qui ne peut procéder de *battuere*. On connaît la double scansion *tenuis* et *tēvis*, *genua* et *genva*. Rien de plus concevable. Ainsi la finale *tion* du français est monosyllabique dans le langage courant, dissyllabique en poésie.

(1) Il arrivait à l'empereur Vespasien de prononcer (Suet. *Vespas.*, 22) *pōstra* pour *plaustra*, et les érudits hésitent entre les épels *cauda* et *cōda*.

(2) Cf. supra 20, 3^o.

SECTION II.

VOYELLES ET DIPHTHONGUES DES DEUX LANGUES RAPPORTÉES A LEUR COMMUNE ORIGINE.

- (27) L'étude des diphthongues à voyelle antécédente ne peut se séparer de celle de la voyelle dont elles dépendent ; au contraire, celle des diphthongues à semi-voyelle antécédente tient tout entière dans l'évolution de la semi-voyelle qu'elles renferment.

On divisera donc cette section en deux paragraphes : — voyelles ; — semi-voyelles.

§ 1^{er}. — Voyelles.

- (28) Le vocalisme que nous avons assigné au grec et au latin n'est autre que le vocalisme primitif indo-européen, qu'ils reproduisent en général avec une remarquable fidélité. Il convient, pour en simplifier l'étude, de le ranger dans l'ordre suivant : *i, ī, u, ū, e, ē, o, ō, a, ā*⁽¹⁾.

1. I.-e. *ī* = gr. *ī* = lat. *ī* : i.-e. **qi-s* (interrog.), gr. *τί-ς*, lat. *qui-s* ; **trī-* (trois), *τρι-σίς*, *tri-bus* ; *-ī-* suffixe formatif des substantifs, **ow-i-s* (mouton), *οἴς* = **ōf-t-s*, *ov-i-s* ; *-ī* désinence du locatif, gr. *νοκτ-ī*, *παντ-ī*, lat. *rūr-ē*, *noct-ē*, etc.

On voit par ces derniers exemples que l'*ī* lat. devient *ē* à la finale : *rūrē* = **rūrī* ; de même les neutres *levē* = **levī* (cf. masc. *levi-s*), *marē*, corrélatifs des types grecs *ἴδις* (neutre de l'adj. *ἴδιος* « savant »), *σίναπι*, etc., comme le montrent les cas où l'*i* reparaît, abl. sg. *levī*, nom. pl. *levia*. La même permutation d'*ī* en *ē* se produit devant un *r* : lat. *serō* (semer) = **sī-sō*⁽²⁾, cf. gr. *ἔρημι* = **σί-ση-μι*.

(1) Outre ces dix voyelles, la linguistique en assigne à la langue primitive une onzième, de prononciation indécise, qui d'ailleurs en grec et en latin paraît se confondre entièrement avec *ā*.

(2) *s* lat. entre deux voyelles devient toujours *r*. Il est bien entendu que la plupart de ces exemples présupposent la connaissance de lois phonétiques qui ne seront exposées que plus tard. La phonétique est un ensemble qu'il faut posséder en entier pour en comprendre chaque partie.

(29) 2. I.-e. \bar{i} = gr. \bar{i} = lat. \bar{i} : * $w\bar{i}$ - (force), gr. $\bar{i}\varsigma$ (force, v. g. M 320) = * $\bar{i}\tau$ - ς , instr. $\bar{i}\text{-}\phi$: = * $\bar{i}\tau$ - ϕ (avec force), fréquent dans Homère, lat. $v\bar{i}$ -s; gr. $\bar{i}\gamma$ ος, lat. *frīgus*; - \bar{i} - indice de l'optatif, i.-e. * $s\bar{i}$ - $m\bar{e}s$ (que nous soyons), gr. $\bar{e}\bar{i}\mu\epsilon\nu$ = * $\bar{e}\sigma\bar{i}$ - $\mu\epsilon\nu$, lat. $s\bar{i}$ - $m\bar{u}s$, etc. Parfois, dans l'orthographe latine, cet \bar{i} est confondu avec *ei*, v. g. *faxseis* = *faxis*; mais on sait que la prononciation était à peu près la même pour les deux signes.

(30) 3. I.-e. \check{u} = gr. \check{u} = lat. \check{u} : i.-e. * $d\check{u}$ - (deux), gr. $\delta\acute{u}$ - ω , lat. $d\check{u}$ - \bar{o} ; i.-e. * $y\check{u}g$ - \acute{o} - (joug), gr. $\zeta\upsilon\gamma$ - \acute{o} - ς , lat. *jug-u-m*; i.-e. * klu - (entendre), gr. $\kappa\lambda\upsilon$ - $\tau\acute{o}$ - ς , (qui a été entendu, célèbre), lat. avec préfixe *in-clu-tu-s*; gr. $\acute{u}\pi\acute{o}$, $\acute{u}\pi\acute{\epsilon}\rho$ lat. *sub, super*; - u - suffixe formatif des noms, gr. $\acute{\eta}\delta$ - \acute{u} - ς (dor. $\acute{\alpha}\delta\acute{u}\varsigma$), lat. *suāvis* = * $svād$ - \check{u} - i -s, avec un suffixe de plus, dont la nature vocalique a entraîné le changement de l' \check{u} en semi-voyelle.

On a vu que l' \check{u} latin confinait à l' \acute{o} . Il semble que la présence d'une labiale consécutive lui ait conservé son caractère labial primitif; puis avec le temps cet \check{u} resté pur aurait passé, par le degré intermédiaire \ddot{u} , à une nuance voisine d' \check{z} . Ces trois degrés se trouvent successivement attestés par des orthographe variables, telles que *lubet* et *libet* (il plaît), *carnufex* et *carnifex*, *lacruma* (cf. gr. $\delta\acute{\alpha}\kappa\rho\upsilon$), *lacrima* et même *lacryma*, peut-être aussi par la comparaison des datifs-ablatifs de quatrième déclinaison, tels que *arcū-bus* et *manū-bus*. Mais, comme il s'agit ici d'un phonème que l'alphabet latin ne pouvait rendre avec une suffisante précision, il est difficile de traduire ces phénomènes en loi.

Au contraire \check{u} devient \acute{o} franc devant *r*, sauf en syllabe finale : *fō-re* (être) = * $f\check{u}$ -*re*, cf. *fū-tūru-s* et gr. $\phi\acute{u}$ - σ - $\mu\alpha\iota$; *fēmōr-is*, *jecōr-is* (génitifs), cf. *femūr*, *jecūr*, etc. Mais on a pourtant *fūrōr*, *nūrus* (bru), gr. $\nu\acute{o}\varsigma$ = $\sigma\nu\upsilon\sigma\acute{o}$ - ς , sk. *snušá*, etc.

(31) 4. I.-e. \bar{u} = gr. \bar{u} = lat. \bar{u} : i.-e. * $m\bar{u}s$ - (rat), gr. $\mu\bar{u}\varsigma$ gén. $\mu\bar{u}$ - $\acute{o}\varsigma$ = * $\mu\bar{u}\sigma$ - $\acute{o}\varsigma$ lat. *mūs* gén. *mūr-is* = * $m\bar{u}s$ -*is*, cf. all. mod. *maus*, angl. *mouse*; gr. \acute{u} - ς (cochon), lat. *sū-s*; gr. $\theta\bar{u}$ - $\mu\acute{o}$ - ς (passion, cœur), lat. *fū-mu-s* (fumée), cf. sk. *dhū-má-s* (fumée, vapeur) et gr. $\theta\bar{u}\omega$ (brûler en holocauste). On ne peut ranger sûrement ici, en regard du grec $\acute{\epsilon}\phi\bar{u}$ (il fut), le pf. lat. (arch.) *fū-i*, lequel se ramène également bien à * $f\bar{u}$ - $v\bar{i}$ et à **fou-vi* (supra n° 26, 2°, et infra n° 34 B β).

(32) 5. I.-e. ě = gr. ε = lat. ě. Cette belle concordance, d'une régularité presque absolue⁽¹⁾, est, comme on l'a vu, le critérium essentiel de la classification des langues indo-européennes. On examinera successivement ě voyelle isolée et ě en diphthongue.

A. ě isolé : i.-e. **és-ti* (il est), gr. ἔσ-τι, lat. *es-t*; i.-e. **éd-ō* (je mange), gr. ἔδ-ω, lat. *ed-ō*; i.-e. **qe* (et), gr. τε, lat. *que*; i.-e. **gĕn-os* (naissance), gĕn. **gĕn-ĕs-ōs*, gr. γέν-ος γένεος = **γĕν-εσ-ος*, lat. *gen-us gen-er-is* = **gen-es-ĭs*⁽²⁾; -ě finale du vocatif de 2^e décl., gr. ἱππ-ε, lat. *equ-e*; -ě finale de la 2^e pers. du sg. de l'impér. présent, gr. ἄγ-ε, lat. *ag-e*; -*tĕ* finale de la 2^e pers. du pl. de l'impér., gr. ἄγ-ε-τε, lat. *ag-i-te*; ě voyelle de redoublement du parfait, λέ-λοιπ-α, *ce-cid-ĭ*.

L'ε du grec reste toujours pur. Mais en latin

α) Le groupe *ĕv* devient régulièrement *ōv* par labialisation de la voyelle sous l'influence de la labiale : gr. νέος = νέφος, lat. **nev-os*, d'où *nov-os*; gr. τετός ἑτός (= *σετός) (tien, sien), lat. *to-vos so-vos* (arch.), puis *tu-us su-us*; gr. ἐν-νέα = *(ĕν-)νέα (i.-e. **nĕw-nĕ*), lat. *nov-em*, etc.

β) ě atone non final permute en ĭ : ainsi l'on a *age* = ἄγε, mais *agile* = ἄγετε, *agiminĭ* = ἀγόμενοι, et *agis* (tu fais) = **agĕs*, qui équivaut peut-être à la forme dorienne ἄγεις (gr. comm. ἄγεις) et à coup sûr à une forme ind.-eur. **ǎg-ĕs* (cf. sk. *bhāras* = φέρεις).

C'est cette permutation de l'ě atone qui cause le phénomène bien connu sous le nom d'affaiblissement de la voyelle dans les composés : *lĕgō colligō*, **spĕciō* (cf. gr. σπέπ-τομαί) *ĭnspiciō*. D'après la loi posée on s'attendrait à constater *colligō*, mais **collĕgere*, **ĭnspĕcere*, **ĭnspĕciō*, puisque dans ces mots l'e reste accentué. Toutefois il faut remarquer, d'une part, que le phénomène a pu et même dû se produire à une époque où l'accentuation latine n'était pas encore celle que nous enseignent

(1) Il n'y a guère d'exception importante et inexplicable que ἵππος = *equos*; mais l' : n'est pas la seule irrégularité du mot ἵππος, et l'esprit rude, qui n'y correspond à rien (sk. *ásvas*) et qui ne se reproduit pas dans les composés (Λεύκιππος et non *Λεύχιππος), y dénonce une série d'altérations accidentelles et jusqu'à présent obscures.

(2) Observer la double concordance au génitif.

les grammairiens postérieurs à Auguste, et aussi, en partie du moins, sous l'influence d'une accentuation initiale, spéciale au latin, qui sera définie plus loin (n° 82); d'autre part, que **collegere* a pu parfaitement devenir *colligere* sous l'influence analogique⁽¹⁾ du régulier *colligō*, comme en sens inverse les réguliers *neglegere intellegere* ont produit les présents *neglegō intellegō*. D'autres fois c'est peut-être le vocalisme du verbe simple qui a été abusivement réintroduit dans le composé : ainsi l'on devrait avoir **répītō*, mais on a *répetō* par analogie de *pētō*. Pareilles attractions, très fréquentes dans la basse latinité, qui a créé une foule de types tels que *refacere* (refaire) au lieu de *reficere*, *accaptāre* (acheter) d'après *captāre*, ont pu évidemment se produire à toutes les époques. Inversement c'est parfois le composé qui a altéré le simple : ainsi, quoique la conjugaison ne soit pas la même, le lat. *plīcō* répond certainement au grec *πλέκω* (je tresse); dès lors il faut admettre que le vocalisme d'*implicō* et autres a contaminé le simple **plecō*.

Comme *r* subséquent fait permuter *ī* en *ē*, il est naturel qu'il preserve *ē* atone de la permutation en *ī* : aussi a-t-on *cónferō*, *généris*, *memínerīs*, et non **confirō*, etc. L'*ē* reste également intact devant un groupe de deux consonnes : *col-tectus*, cf. *colligō*, *haruspeç* = **haru-spec-s*, gén. *-spic-is*, *prae-pēs* (au vol rapide) = **prae-pēs-s* = **prae-pēt-s* (cf. gr. *πέτ-ομαι*, je vole), et par analogie gén. *prae-pēt-is* = **prae-pīt-is*, etc.

γ) Une dernière affection de l'*ē* latin, beaucoup plus obscure, l'atteint sporadiquement devant les nasales : il devient *ī* devant un groupe de nasale + consonne, et cet *ī* à son tour s'allonge parfois par l'effet d'une autre loi latine encore mal éclaircie : cf. *έντός* et *īntus*, *πέντε* et *quīnque*, *lignum*⁽²⁾ (poutre) et *tēgō* *στέγω* (je couvre) ou *τέχνη* (primitivement art du charpentier, sk. *lakš*, charpenter), etc. On voit par là que les deux prépositions *έν* et *in* peuvent être identifiées, à la condition

(1) Sur le rôle et les effets de l'analogie, v. infra 83 et 183.

(2) *g* lat. devant *n* est une nasale (*ng* allemand).

qu'on suppose en latin un doublet syntactique⁽¹⁾ **en* et *in* : devant un mot à voyelle initiale **en* ne changeait pas, **en agrīs*, mais il pouvait devenir *in* devant consonne, *in domō*, puis la forme *in* a été par analogie étendue à l'autre cas. Mais il faut songer aussi que **en* était la plupart du temps proclitique et par suite atone.

B. *ē* en diphthongue. — α) I.-e. *ey* = gr. εἶ = lat. (*ei*) *ī* : i.-e. **deyk-* (montrer, dire), gr. δεῖξ-νῦ-μι, lat. *dīc-ō*, arch. *deicō*; i.-e. **bheydh-* (persuader, avoir foi), gr. πειθ-ω, lat. *fid-ō*. Très rarement le grec écrit aussi *ī* : i.-e. **dey-* (briller), gr. δῖος = **di-fo-s*, cf. lat. *dei-vo-s dīvo-s* (dieu, divin).

β) I.-e. *ew* = gr. εὔ = lat. préhistor. *eu* ; mais, comme *ēv* devient *ōv* (cf. A α supra), *eu* qui n'en diffère pas dans la prononciation ni même l'écriture latines, devient *ou*, puis *ū* : gr. φεύγ-ω, cf. φουγ-ή, ἔ-φουγ-ον ; lat. **deuc-ō* (je conduis), qu'on ne lit plus nulle part, mais qui est évidemment à *dūc-* (de *dūx dūc-is*) ce que φεύγ-ω est à φουγ-, historiquement **doucō* (ABDOVCIT déjà cité), et enfin *dūcō*.

- (33) 6. I.-e. *ē* = gr. η = lat. *ē* : i.-e. **ed-ēd-a* (j'ai mangé), gr. ἔδ-ηδ-α, lat. sans redoublement *ēd-ī*; i.-e. **sēmi-* (moitié), gr. ἡμι-, lat. *sēmi-*; i.-e. nomin. **māter* (mère), gr. μήτηρ = μᾶτηρ, lat. **māter* devenu *māter* par abréviation de toute finale en *r* (cf. *arbōs* et *arbōr*) ; i.-e. **dhē-* (téter, allaiter), gr. θη-λή (mamelle), θῆ-λυ-ς (femelle), lat. *fē-tō* (téter, souvent faussement écrit *fello*), *fē-mīna* = gr. **θη-μῆνη*, (l'allaitante), cf. ombr. *sif felius* = *suēs filiōs* (cochons de lait) ; i.-e. *-iē-* suffixe de l'optatif, gr. εἴης = **ἔσ-ιης*, lat. arch. *s-iē-s*, etc. Parfois en latin cet *ē* s'écrit *ei*, simple substitution graphique, *leigibus* ; mais il est moins aisé d'expliquer la variante *ī*, qu'on rencontre dans *filius* (nourrisson).

- (34) 7. I.-e. *ō* = gr. ο = lat. *ō*. Cette concordance primitive, troublée par de nombreuses actions d'analogie, ne pourra être bien comprise que plus tard ; pour le moment il suffira d'ob-

(1) On appelle *doublet syntactique* la double forme que peut affecter un même mot suivant la place qu'il occupe dans un groupe syntactique (proposition) : ainsi, en français, *beau* et *bel*, l'un devant une consonne, l'autre devant une voyelle.

server les alternances régulières d'è et d'ö qui se reproduisent dans les mots de formation identique en grec et en latin.

A. ö isolé : -ö- indice des noms de 2^e décl., gr. ἵππ-ο-ς, lat. *equ-ö-s*; alternance de φέρω et φόρος, reproduite par δέμ-ω (bâtir) et δόμ-ο-ς (maison), lat. *dom-u-s*, par *pend-o* (je pèse) et *pond-u-s*⁽¹⁾ (poids), par *sequ-o-r* et *soc-iu-s*, etc.; même alternance dans φέρω et φορά, ῥέω = *ῥέϝ-ω (couler) et ῥοή = *ῥοϝ-ā (courant), *teg-ō* et *log-a*; même encore dans les verbes dérivés, φορέω (φέρω), σπουδάζω (σπεύδω), *moneo* (**men-*, penser, cf. *me-min-i*, *mēns*), *noceo* (**nek-*, dommage, mort, cf. *nec-ō*, *nex*), *voc-ō* (**weq-*, parler, cf. l'ε de ἔπος = ῥέπ-ο-ς, parole), etc.; enfin, dans la voyelle de beaucoup de parfaits grecs, οἶδα = ϝοἶδ-α (cf. le participe ϝειδ-ώς), λέ-λοιπ-α (λείπ-ω), πέ-πονθ-α (πένθ-ος, souffrance), etc. Cette dernière nuance de vocalisme n'a pas de corrélatif sûr en latin, parce que le parfait ancien y a subi de fortes et nombreuses altérations.

L'ο du grec demeure intact. En latin l'ö est sujet à plusieurs changements qui ne sont pas tous bien définis.

α) Le groupe öv est presque partout devenu äv : cf. *av-i-s* et οἰωνός, formation secondaire = *ῶϝ-ι-ωνός; puis encore *autumō*, composé = **avi-tumō* (j'augure, je présume), et οἶομαι (même sens) = *ῶϝ-ί-ο-μαι. Toutefois on a *ov-i-s* (mouton) = gr. *ῶϝ-ι-ς, sk. *äv-i-s*.

β) Moins claire encore est la permutation de vö initial en vë, qu'on remarque dans *vester* = *voster*; de même en diphtongue, *vīcus* = *veicos* = gr. ϝοῖκος (maison), *vīnum* = *veinom* = gr. ϝοῖνος; mais *vocō*, *volō*, et même *vomō*, où l'ö répond à un ε, gr. ἔμεω = *ϝεμεω (vomir).

γ) Dans *ilico* (sur le champ) = **in slöcō*⁽²⁾, l'ö atone semble avoir subi un traitement pareil à celui de l'ë atone (supra 32 A β); mais *alloquor*, *collocō*, etc.

δ) ö final, d'ailleurs fort rare, devient ë, si toutefois on éprouve le besoin d'identifier absolument l'impér. *sequ-e-re* à son corrélatif grec ἔπειο = *ἔπ-ε-σο (suis).

(1) Ces deux noms sont primitivement de 2^e décl., comme le montrent le locatif *domī* et l'ablatif arch. *pondō*.

(2) *stlocus* est la forme archaïque du mot *locus*.

ε) Mais l'affection la plus régulière et de beaucoup la mieux connue de l'ō latin est celle qui le fait devenir ũ en syllabe finale. On l'observe en grand au nominatif et à l'accusatif sg. de 2^e déclinaison, où *ūnūs, virūm, donūm* sont les substituts normaux de *oinōs, virōm, donōm*, qu'on lit dans les anciennes inscriptions : de même, dans les neutres de 3^e, *genūs* = gr. γένος, *tempūs* = **tempōs*, cf. *tempōris* ; et à la 3^e pers. du pl. du prés. de l'indicatif, *legūnt* = gr. (dor.) λέγοντι, cf. *tremonti* (*tremunt*), forme douteuse qui aurait figuré dans l'antique Chant des Saliens.

L'ō s'est conservé pur après un *u* voyelle ou consonne, jusqu'après le siècle d'Auguste, époque à laquelle il a commencé à subir le même sort : on prononçait donc, on écrivait et il serait bon d'écrire de nos jours *equōs, servōs, exiguōs, quōm* (conjonction), et non *quum*, orthographe des plus bas temps de la latinité qui devrait être rigoureusement proscrite. La consonne labiale s'est ensuite fondue avec la voyelle de même ordre : d'où les graphies *ecus, cocus, cum*, etc.⁽¹⁾

Comme l'*r* subséquent semble faire permuter ũ en ǒ, il préserve aussi ǒ atone du changement en ũ : ainsi **tempōs* est devenu *tempūs*, mais *tempōris* est resté intact.

ζ) On trouve encore sporadiquement ũ au lieu de ǒ devant une nasale suivie d'une consonne : v. g. *unguis*, cf. gr. ὄνυξ = *ὄνυγ-ς, et l'alternance graphique *honc hunc*.

B. ǒ en diphthongue. — α) I.-e. *oy* = gr. *oi* = lat. *oi*, mais cette dernière diphthongue n'a pas subsisté. Accentuée elle est devenue *oe*, puis a passé au son d'*ū* : ainsi *oino(m)* de l'épithaphe des Scipions est devenu *ūnum*, cf. gr. *oi-vó-ς* (un), *oi-vή* (le coup de l'as au jeu de dés), *oiōs* (seul) = **oi-fo-ς* = zd. *aeva* (un), i.-e. **oy-wo-s* fléchi d'une racine démonstrative *i*. On comparera de même *moenia* (murailles) à *mūnīre*, *poena* à *pūnīre*, et l'on observera que *foedus* (traité) = **foidos* est avec *feidō* (se fier) dans le même rapport que *pondus* avec

(1) On déclinait donc à peu près : *ecus eque equū ecum*, etc. Mais il était inévitable que des influences analogiques se produisissent entre les termes de cette déclinaison, donnant naissance, d'une part, à des formes *equus equum*, de l'autre, à des formes *ece ecī*, toutes historiquement constatées.

pendō⁽¹⁾. On peut s'étonner que l'*oe* ait exceptionnellement subsisté dans ces trois mots, et peut-être dans quelques autres ; mais *poena* est un emprunt grec ; l'archaïsme *moenia*, qu'on lisait certainement dans les Annales des Pontifes, a pu être remis en faveur pour éviter la confusion avec le régulier *mūnia*, qui avait pris le sens de « charges publiques », et c'est à ces mêmes Annales que les historiens de Rome ont dû emprunter l'archaïsme *foedus*⁽²⁾. Quant à *oy atone*, il est devenu *i* : *-oy* finale du locatif sg. de 2^e décl., gr. οἴχοι (à la maison), lat. *humī, domī* ; *-oy* finale du nom. pl. de 2^e décl., gr. ἴπποι, lat. *equī* ; et au dat. pl. enfin, gr. ἵπποις, lat. *equīs*.

β) I.-e. *ow* = gr. *ou* = lat. (*ou*) *ū*. On retrouve très nettement en grec l'alternance *ē/ō* déjà signalée. : *σπεύδω* (je me hâte), *σπουδή* (zèle) ; *κέλευθ-ο-ς* (chemin), *ἀ-κόλουθ-ο-ς* (qui fait le même chemin, compagnon de route) ; fut. ἐλεύσομαι = *ἐλεύθ-σομαι (j'irai), parf. homér. εἰλ-ήλουθ-α (je suis allé), etc. Mais la diphthongue *ou* n'est pas aussi aisée à reconnaître en latin ; car l'*ū* peut procéder d'*eū* ou d'*ou*, et dès lors, en présence d'un parfait du type *fūg-ī* (cf. *rū-ī, fū-ī*, arch.), on ne peut savoir s'il remonte à un régulier **foug-ī* = gr. *πέ-φουγ-α, ou à un type **feug-ī* assimilable à πέ-φουγ-α où s'est introduit abusivement le vocalisme du présent φεύγ-ω. La première alternative toutefois est la plus vraisemblable.

- (35) 8. I.-e. *ō* = gr. *ω* = lat. *ō*. — A. *ō* isolé : i.-e. **gnō-* (connaître), gr. γνω-τό-ς, lat. *gnō-tu-s nōtus* ; *-ō* finale de 1^{re} pers. du sg. du prés. de l'indic., **bhēr-ō*, φέρ-ω, *fer-ō*, etc. ; gr. δῶ-ρο-ν, lat. avec un suffixe différent *dō-nu-m* ; gr. δῶ-τωρ et tous les noms d'agent en -τωρ, lat. **da-tōr*, puis *datōr*, cf. *datōrem*, etc. On ne sait à quoi attribuer la nuance *ū* qui apparaît en latin dans *fūr* = φῶρ, et dans le suffixe *-tōr-* lorsqu'il vient s'y greffer un suffixe secondaire, *praetor praetūra*. La réduction en *i* dans *cō-gnītus* est également fort bizarre.

B. I.-e. *ōy* donne en grec ωι, où l'*i* s'écrit mais ne se prononce plus, et en latin *ō*, où l'*i* ne s'écrit même pas : dat. sg.

(1) Cf. le vocalisme de πέποιθα en regard de πείθω.

(2) Comparer aussi le moderne *mūrus* = **moiros* et l'archaïque liturgique *pōmoerium* = **pōst-moir-īo-m*.

gr. ἴππω = *equō*. I.-e. *ōw*, sans importance, se réduit également à *ō* en latin, v. g. *mōtus* (mouvement) = **mōu-tu-s*, cf. *mōv-e-ō mōv-ī*.

(36) 9. I.-e. *ǎ* = gr. *ǎ* = lat. *ǎ*.

A. *ǎ* isolé : i.-e. **ǎgō* (faire, conduire), gr. ἄγω, lat. *agō*; i.-e. **ǎntī* (contre, devant), gr. ἀντί, lat. *antē*; gr. ἄγγω (serrer, êtreindre), lat. *ang-ō*, cf. *angu-i-s* (serpent); gr. ἀγ-ρό-ς (champ), lat. *ag-er* = **ag-ro-s*, cf. sk. *áj-ra-s*, etc.

Cet *ǎ* ne subit en grec aucune modification. Mais en latin

α) *ǎ* final, d'ailleurs fort rare, devient *ě* comme *ǒ* final, si vraiment l'instrumental πεδ-ί conservé en éolien en fonction d'adverbe (avec), a pour corrélatif une forme *ped-e* = **pěd-ǎ*, confondue au surplus avec le locatif *ped-e* = **pěd-ī*, et peut-être même avec un ablatif *pěd-ěd*, à rattacher au thème i.-e. **pěd-* (pied).

β) *ǎ* atone non final donne en général *ě* en syllabe fermée, *factus cōnfectus, captus acceptus, cap-iō au-cep-s* (oiseleur), *cap-ut prae-cep-s*, etc., et *ī* en syllabe ouverte⁽¹⁾, *cōnfcio, accipio*, et les génitifs *parti-cip-is, prae-cipit-is*. Toutefois, dans ce dernier cas, devant une labiale, l'*ī* alterne avec un *ǔ*, gén. *au-cǔp-is, au-cǔp-iu-m* (oisellerie), et l'on trouve souvent les deux orthographes pour un même mot, *mancupium* et *mancipium (capiō)*, ce qui indique dans ces mots la présence de la voyelle intermédiaire entre *u* et *i*⁽²⁾. Dans *concutiō (quatiō)* et *augurium (garrīō)*, cf. gr. γηρύω = γᾱρύω, crier), la nuance *ǔ* s'explique sans doute par l'influence de la consonne précédente, plus ou moins compliquée de labialisation. C'est aussi l'*ǔ* qu'on rencontre devant un *l* en syllabe fermée : *saltō exsultō, calcō conculcō*⁽³⁾, etc. Enfin cette loi phonétique est naturellement traversée, comme toute autre, par diverses actions d'analogie : ainsi *agō* donne normalement *adigō*; mais *adāctus* et *cōgo* =

(1) Une syllabe est dite ouverte quand elle se termine par une voyelle et fermée quand elle se termine par une consonne, c'est-à-dire quand la voyelle y est suivie de deux consonnes.

(2) Cf. supra 30.

(3) L'*l* en syllabe fermée produit labialisation de la voyelle précédente, cf. *fr. altre* devenu *autre*, et l'on va voir que l'affaiblissement d'*au* se fait en *u*.

**cōāgo* contracté dénoncent l'intrusion illégitime de la voyelle du verbe simple *āctus*, *agō*.

B. *ā* en diphthongue. — I.-e. *ay* = gr. *αι* = lat. (accentué) *ai*, puis *ae*, (atone)⁽¹⁾ *ī* : gr. *αἴθ-ω* (je brûle), *αἰθ-ήρ* (l'atmosphère supérieure où passent les météores), lat. *aed-ēs* (chambre) primitivement sans doute « foyer », cf. la vieille graphie *aid-īlis* ; gr. *λαίος* = **λαι-ἴος* (gauche), lat. *lae-vo-s* ; *-*ais* finale du dat. pl. de 1^{re} décl., gr. *ἡμέραις*, lat. *terrīs*, et les affaiblissements connus *quaerō inqūirō*, *aestumō exīstumo*, *caedō decīdō*, etc. — I.-e. *aw* (rare) = gr. *αυ* = lat. *au*, cf. le gr. *αὐζάνω* et le latin *aug-eō aug-ustus*, en syllabe atone *ū*, *claudō seclūdō*, sauf l'influence analogique du verbe simple, *adaugeō*, *applaudō*, etc.

- (37) 10. I.-e. *ā* = gr. *ā* = lat. *ā* : i.-e. **bhā-* (parler), gr. (dor.) *φᾶ-μί φᾶ-μᾶ*, (ion.-att.) *φη-μί, φή-μη*, lat. *fā-rī* (parler), *in-fā-n-s* (qui ne parle pas), *fā-mā*⁽²⁾ (renommée) ; i.-e. **stā-* (placer, se tenir), gr. (dor.) *ἵ-στᾶ-μι* fut. *στᾶ-σω*, (ion.) *ἵστημι* *στήσω*, lat. *stā-re stā-bō* ; i.-e. **mā-tēr* au vocatif (ô mère), gr. (dor.) *μᾶ-τερ* (ion.) *μη-τερ*, lat. *mā-ter* ; *-*tāt-* suffixe des noms féminins de qualité, gr. *νέο-της* = **νεῖο-τᾶ-τ-ς* (nouveau), lat. *novi-tās* = **novi-tā-t-s*, etc.

Ainsi qu'on l'a vu par les exemples précédents, cet *ā* primitif se conserve parfaitement pur en dorien, et il en est de même dans l'éolien non influencé par d'autres dialectes. Mais en ionien tout *ā* primitif devient *η*. D'autre part l'attique, branche postérieure de l'ionisme, a conservé ou plutôt ramené l'*ā* lorsqu'il est précédé d'un *ι*, d'un *ε*, d'un *υ* ou d'un *ρ* (c'est ce qu'on nomme assez étrangement l'*α pur* de l'attique et de la κοινή) : v. g. ion. *σοφία* (sagesse), *γενεή* (génération), *σικύη* (courge), *ἡμέρη* (jour), *πρήσσω* (je fais), att. *σοφία γενεᾶ σικύᾶ ἡμέρᾶ πᾶττω*, etc. Les exceptions ne sont qu'apparentes : dans les attiques *κόρη* (jeune fille) et *δέρη* (gorge), l'*η* n'était pas précédé d'un *ρ*, mais respectivement d'un *ϕ* ou d'un *σ*, primitif **κόρη* (cf. lesb.

(1) Ne pas oublier que les lois de l'accentuation classique sont ici hors de cause.

(2) Pour l'*ā* final du latin voir l'étude de la déclinaison, infra 193, 4.

κóρρᾱ, dor. κῶρᾱ, ion. κούρη) et *δέρσᾱ ou *δέρϝᾱ (cf. sk. *grīvā*, gorge, et lesb. δέρρᾱ); inversement στοᾱ (portique) remonte à στοῖᾱ, qu'on rencontre également, et Ἀθηνᾶ (la déesse) n'est pas le même mot que Ἀθήνη, mais, comme l'indique le circumflexe, une contraction de Ἀθηνίᾱ = Ἀθηνιῖᾱ. Quant aux nombreux noms de 1^{re} décl. du type δόξᾱ, μοῦσᾱ, ἄμυλλᾱ etc., ils ont l'α bref et se réclament d'une tout autre origine⁽¹⁾.

D'après cela on devrait s'attendre à ne jamais rencontrer d'ᾱ en ionien, ni en attique, sauf l'ᾱ pur. On en rencontre pourtant; mais ce ne sont pas des ᾱ primitifs et ils se sont développés dans l'ionien isolé après la séparation des dialectes, par conséquent à une époque très postérieure à la permutation de l'ᾱ panhellénique en η ionien. Ainsi l'accus. pl. τᾱς μοῦσᾱς remonte à une antique forme grecque τᾱς μόνσᾱς dont on rencontre encore des exemples dans les inscriptions (crétois). On a de même πᾱσα = *πᾱνσα, λῦσᾱσα = *λῦσᾱνσα, etc., toutes formes auxquelles le lesbien répond par ταις μοῖσαις, παῖσα, λῦσαισα, etc., dénonçant ainsi le caractère hystérogène de la longue ionienne.

L'ᾱ en diphthongue n'est pas rare, surtout dans la combinaison ᾱγ, mais n'offre aucune particularité importante.

§ 2. — Semi-voyelles.

- (38) Le grec n'a point de signe spécial pour la semi-voyelle *y* : il l'écrit par un ι entre deux voyelles comme en diphthongue. Il en a un pour la semi-voyelle *w*, qui, notée en diphthongue par un υ, est en tant que semi-voyelle indépendante transcrite par le signe ϝ, 6^e lettre de l'alphabet dans les dialectes éoliens et doriens. Ce sont, en effet, ces dialectes seuls, et surtout le dorien⁽²⁾, qui ont le plus fidèlement conservé l'articulation du ϝ, très semblable sans doute à celle du *w* anglais et perdue de très bonne heure par l'ionien-attique.

Le latin n'a aucun signe spécial pour l'*y* et le *w* : on écrivait *iugum*, *novus*, tout comme si ces mots eussent été trissyllabes.

(1) *Infra* 112 et 197.

(2) On voit que la désignation usuelle « digamma éolique » recèle une légère impropreté. Les poètes lesbiens ne connaissent plus le ϝ.

L'invention du *j* et du *v* date des temps modernes. Toutefois on n'a pas cru devoir proscrire ici ces caractères commodes, dont l'absence eût pu dérouter le lecteur. L'important est de ne jamais oublier qu'ils représentent respectivement l'*y* du mot *yeux* et le *w* anglais.

Le principe qui domine cette matière peut se formuler brièvement ainsi : le latin a conservé avec assez de fidélité les semi-voyelles primitives ; le grec au contraire les a peu à peu éliminées au point de n'en plus présenter d'autres que celles qu'il a développées postérieurement dans son propre domaine.

La semi-voyelle antécédente peut être initiale ou médiale ; médiale elle peut se trouver entre deux voyelles ou entre consonne et voyelle. On l'étudiera successivement dans les trois positions.

- (39) 1. I.-e. *y*. — A. Initial, se conserve en latin et devient esprit rude (*h*) en grec : i.-e. **yēq-rt* ou **yēq-rt* (foie), gr. ἥπ-αρ. lat. *jec-ur*, cf. sk. *yák-rt* ; i.-e. **yōro-* (temps, année), gr. ὄρο-ς (an), ὄρ-ᾱ (saison, période), cf. allem. mod. *jahr* (an) ; i.-e. **yó-s* (qui), gr. ὄ-ς ἢ ὄ, cf. sk. *yá-s yá yá-d* ; gr. (lesb.) ὕμμες = *ὕμμε, ion.-att. ὕμεῖς (vous) = sk. *yuśmá-*. De cette nature paraît être l'*y* de *juvenis*, s'il faut le rapprocher du gr. ἦβᾱ malgré la discordance du vocalisme. Mais l'indo-européen possédait encore un autre *y*, que le sanscrit et le latin confondent avec le premier, et que le grec en distingue : il y répond à l'initiale par un ζ, i.-e. **yug-* (joindre), sk. *yuj-* (joindre), *yug-á-m* (joug), lat. *jung-ō*, *jug-u-m*, gr. ζεύγ-νῶ-μι ζυγ-ό-ν. Il est assez malaisé de préciser la différence originelle de ces deux phonèmes.

B. Intervocalique, disparaît toujours en grec et en latin (le lesbien le conserve après *υ*) : i.-e. **tréy-es* (trois, cf. sk. *tráy-as*), gr. τρεῖς = **τρέες* = **τρέγ-ες*, lat. *trēs* ; i.-e. **bhū-yō* (je produis, je deviens), gr. φύ-ω, cf. lesb. φύίω, lat. arch. *fu-ō* subj. *fu-ām*, et de même λύω = **λύγω*, τίω = **τίγω*, *fīō* = **feiyō* ; gr. φορέω = i.-e. **bhoré-yō* (cf. sk. *bhārā-yā-mi*, je fais porter), lat. *mone-ō* ; gr. τιμάω = **τιμᾱ-yō* et lat. *amō* = **amaō* (cf. τιμῶ) = **amā-yō*, et ainsi de tous les verbes dits contractes ; suffixe formatif d'adjectifs *-yo-* après voyelle, gr. χρούσε-ο-ς =

*χρυσε-γο-ς, lat. *aure-u-s* = **ause-yo-s*, cf. sk. *haranyá-ya-s* (d'or), etc. Quand la première voyelle est une nasale ou une vibrante, on verra que le traitement est différent.

On trouve pourtant en grec nombre d' i intervocaliques ; mais ils le sont devenus postérieurement en grec même, par la chute d'une consonne primitive (v. g. *καίω* (je brûle) = **καίϝω*, infra), ou bien l'analogie les a réintroduits dans des formes d'où ils avaient dû primitivement disparaître : ainsi dans *τιθείην*, *διδότην*, au lieu desquels on attendrait **διδοτήν*, etc., la diphthongue est probablement analogique de *διδούμεν*, etc., où l' i ne devait pas tomber.

En latin non plus le *j* intervocalique n'apparaît qu'en tant que résidu d'un groupe de consonnes fondues ensemble, v. g. *māior* = **māg-yōs*-⁽¹⁾, cf. *māg-nu-s* et *μακρό-ς*, et *mēiō* (j'urine) = **meih-yō*, cf. gr. *ὀ-μῆ-έω* et sk. *mīh mīgh* (même sens), etc.

Le grec postérieur, et surtout l'attique, a même éliminé partiellement l' i devenu intervocalique par suite de chute d'une consonne : gr. homér. *τοῖο* (du) devenu **τόο*, puis contracté (lesb. dor.) *τῶ* (ion.-att.) *τοῦ* ; gr. homér. *τελείω*, néo-ion. *τελέω*, att. *τελῶ*, etc.⁽²⁾ Toutefois ce dernier processus est beaucoup moins constant : de là les finales de verbe en *-εῖω* = *-έω*, et les finales d'adjectifs bien connues en *-οιο-*, *αιο-*, *-ειο-*, qui répondent à des lois phonétiques encore assez mal définies.

C. Entre consonne et voyelle le *y* proethnique devient *i* voyelle en latin ; en grec il se combine de diverses manières avec la consonne précédente.

a) Si c'est une continue, une nasale ou un *r*, l'*y* mouille la consonne (supra 22, 3 B) et produit sur la syllabe qui la précède le phénomène connu sous le nom d'allongement compensatoire : i.-e. **ló-syo* (gén. du démonstratif **τό-*, cf. sk. *tá-sya*), gr. **τό-σyo*, d'où **τοῖσο* et *τοῖο*, de même *τελέω* = **τελέεω* = **τελέεσω* = **τελέεσ-yω* (*τέλεεσ-*, but) ; i.-e. **oiwy-o-* (augurer, de

(1) Mieux encore **māh-ios-*, cf. sk. *māh-īyān* (plus grand).

(2) C'est ainsi encore que le vb. *ποιέω* doit souvent se lire *ποιέω* chez les tragiques, comme l'indique la scansion du vers (cf. l'emprunt latin *poëta*).

**owi-*, oiseau), gr. *ὄψυ-ο-ματι, d'où *ὄψοματι, ὄσομαι (je pense), de même *καίω* = **καίγω* = **καῖγω* (cf. l'υ de *καύ-σω*, fut.); en lat. *ī*, *caes-iu-s* (bleu), *Gāv-iu-s* (nom propre), rac. **gāw-*, cf. gr. ἄ-γαυ-ός (vaillant); gr. **κτέν-γω* (je tue), lesb. κτένω, ion.-att. κτείνω; gr. **φθέρ-γω* (je corromps), lesb. φθέρω, ion.-att. φθείρω, en lat. *ī* dans *ven-iō*, *or-īo-r*, etc.

β) Si la consonne est un *l*, l'*y* s'y assimile, i.-e. **al-yo-s* (autre), gr. ἄλλος, mais lat. *al-iu-s*.

γ) Si c'est une momentanée labiale, l'*y* devient momentanée dentale de même ordre, gr. τύπτω (je frappe) = **τύπ-γω*, mais lat. *cap-iō*.

δ) Avec toute autre momentanée, *y* donne par combinaison ζ, si elle est sonore, et σσ (att. ττ), si elle est sourde : *στίζω* (je pique) = **στίγ-γω*, cf. fut. *στίξω*, lat. *fug-iō* = ion. φύζω; Ζεύς (le ciel, le jour) = **δγ-ηύ-ς*. sk. *dyāus*, lat. *diēs*; ἥσσον (moins), att. ἥττον = **ῆκ-γον*, cf. ῆκ-α (peu) et le lat. *sec-iu-s*; ἑλάσσον ἑλάττον (moins) = **ἑλαχ-γον* cf. ἐλαχ-ύ-; κρέσσον κρείττον (meilleur, plus fort) = **κρέτ-γων*, cf. κρατ-ύ-ς; μέσσοι μέσσοι = **μέθ-γο-ς*, lat. *med-iu-s*, sk. *mādha-s*, donc i.-e. **médh-yo-s*. Les comparatifs du genre de ὀκτίων (lat. *ōcior*) et βαθίων, au lieu desquels on attendrait **ῶσσω*, βᾶσσω (ce dernier existe)⁽¹⁾, contiennent un suffixe de comparatif *-iōn-* différent de *-yōn-*, cf., sk. *māh-īyān* (plus grand). De même, les adjectifs ἅγιο-ς (saint), στυγιο-ς (odieux), etc., se ramènent, non à **ἄγ-γο-ς*, qui eût donné **ἄζοι*, mais à ἄγιο-ς, i.-e. **yág-io-s*, avec suffixe *-io-* comme lat. *patr-iu-s*, gr. πάτριος = sk. véd. *pitri-ia-s*.

- (40) 2. *w*. — A. Initial = gr. *ψ* = lat. *v*. Le *ψ* grec se lit dans un très grand nombre d'inscriptions, surtout doriennes, ψέξ (six), ψάναξ (chef), ψίσιον (= ἴσον. égal), etc., et l'existence nous en est attestée dans l'éolien homérique par les hiatus apparents qu'il écarte et les longueurs de position qu'il justifie⁽²⁾. Les dialectes ioniens l'ont perdu de fort bonne heure et toujours remplacé par l'esprit doux. Exemples : ἔργον (œuvre) = ψέργον

(1) Cf. πάσσανα (v. g. σ 195) = **πάχ-γον-α*, comparatif de παχ-ύ-ς (gros) = *ping-u-i-s*.

(2) Cf. Havet-Duvau, *Métrique*, n° 42.

ο-ν, cf. allem. *werk*; ἔπος (parole), εἰπέ (dis) = *ἔπ-ος*, *ἔπι-έ*, cf. lat. *vōc-s*; *ἴασ-τυ ἄσ-τυ* (ville), cf. sk. *vās-tu* (maison); *ἴοικ-ος οἶκος* (maison) = lat. *vīc-u-s* = sk. *vēç-á-s*, etc. Quelquefois le grec semble répondre au *v* lat. par esprit rude : ἔννυμι, (ion.) εἴνυμι (je revêts) = **ἔέσ-νυ-μι*, cf. *ves-ti-s*; ἔσπερος (couchant), lat. *vesper*; ἔστῖξ (foyer), lat. *Vesta*; mais il est probable que dans ce cas l'aspiration s'est développée dans le domaine grec et n'a rien de commun avec le *w* primitif.

Initial devant consonne *w* disparaît en latin : *vādīw* (racine) = **wrādīc-s*, cf. gr. *ῥαῖα*, all. *wurzel*. Il persiste ou disparaît en grec selon les dialectes : éléen *ῥᾱτῥᾱ* = ion. *ῥήτρη* (traité); ῥέζω (faire), hom. *ῥρέζω* = **ῥρέγ-γω*, cf. *ῥέργ-ο-ν*, etc. Mais, dans ceux même qui le conservaient, on peut croire qu'il s'assimilait, dans la liaison syntactique des mots, à la consonne suivante, et par exemple, quand Homère écrit *πολλὰ λισσομένω* (λᾶ allongé par position), lire à volonté *πολλὰ ῥλισσομένω* ou *πολλὰ λλισσομένω*⁽¹⁾. Ce dernier doublement est de règle quand le *ῥ* initial devient médial en composition : **ῥρήν* (mouton), gén. *ῥαρν-ός*, hom. *πολύ-ρρην* (riche en moutons); ῥήγ-νυ-μι (briser), aor. pass. ἔ-ρράγ-η, adj. ἄ-ρρηκ-τος (indestructible), etc. Toutefois l'éolien contracte dans ce cas le *ῥ* avec la voyelle précédente, *αῦρηκτος* = **ἄ-ῥρηκτος*, *εὐράγη*, etc., et c'est à une diphthongaison du même genre qu'il faut rapporter le type homérique *εὐαδε* (il plut) = ἔ-ῥαδ-ε (v. g. Ξ 340).

B. Intervocalique. — Sauf ce dernier cas exceptionnel, le *ῥ* intervocalique ne sonnait probablement plus dans la langue d'Homère. A plus forte raison a-t-il disparu dans l'ionien postérieur, l'attique et la *κοινή*. Mais on le lit fréquemment dans les inscriptions doriennes, *Ποτειδῆῤῥωνι*, *προῤῥειπάτω*, *ἐπιῤῥοίκοις*, et le latin l'a partout conservé : *νέος novos*, *ἐννέα novem*, *οἶς ovis*, etc. Dans *tuus* = *τοῦος* (supra 32 A α), le *v* n'est pas tombé, mais s'est fondu avec l'*ο* atone⁽²⁾ comme dans *denuō* = **dé novō*, cf. *auceps* = **avi-ceps*, etc.

(1) Impf. homér. ἔλλισσето (il suppliait), mais aussi parfois ἐλίσσето (A 15).

(2) Les possessifs, comme les pronoms dont ils dépendent, sont souvent enclitiques.

C. Entre consonne et voyelle. Ici les combinaisons sont fort variées, et l'on doit se borner à passer en revue les plus importantes.

α) Nasale ou vibrante + *w* : en lat. *u* ou *v* alternant selon des lois mal définies ; en gr., suivant les dialectes, le *ϝ* s'assimile, ou produit un allongement compensatoire et disparaît, ou disparaît sans compensation : lat. *genu-a* (genoux, aussi *genva*), gr. *γόνϝ-ατα, d'où éol. γόννατα, ion. γούνατα, att. γόνατα ; gr. *ξένϝ-ος (étranger), éol. ξέννος, dor. ξήνος, ion. ξείνος, att. ξένος ; gr. *πολ-ϝ-ό- (beaucoup), éol. πόλλο-, att. πολλό-, cf. ion. πολύ (homér.) ; gr. *σόλ-ϝ-ο- (entier), éol. probable *ῥλλος, cf. lat. *söllus sölus*, ion. οῦλος, att. ἄλος = i.-e. **sol-wo-s*, cf. lat. *sälvos* ⁽¹⁾ ; gr. *χόρϝ-α (jeune fille), att. χόρη (supra 37).

β) *k* + *w* = gr. ππ, ἴππ-ος (aussi ἴκκ-ο-ς) ; lat. *qu*, *equ-o-s*, où l'*u* n'est traité ni comme voyelle puisqu'il ne forme pas syllabe, ni comme consonne puisqu'il ne fait pas position.

γ) *l* + *w* : gr. (crétois) τϝέ accus. « toi », dor. τέ (chute pure et simple), ion.-att. sé = *σσε, cf. τέσσαρες = *τέτϝαρες, sk. *catvā-ras* (quatre) ; en lat., chute pure et simple dans *tē*, mais vocalisé dans *quattuor quattuor*.

δ) *d* + *w* : gr. *δϝίς (deux fois) devenu δίς (cf. δῶδεκα), c'est-à-dire sans doute *δδίς, si l'on en juge par le doublement de ἔδδειςεν (homér.) = *ἔ-δϝει-σεν, δέδδι (écrit δειδία) = *δέ-δϝι-α, formes de la racine δϝει (craindre) ; en lat., vocalisé dans *duōdecim* (probablement sous l'influence du vocalisme de *duō* = i.-e. **du-ō*, gr. δύω), mais en général *dv* qui devient *b*, *bis* = **dvis*, *bellum* = **dvellum*, cf. *duellum*, *bonus* = *dronus* et (arch.) *dven-o-s*. Ce changement était assez récent pour que les Latins en eussent gardé le souvenir au temps de Varron.

ε) *s* + *w* : en grec σϝ initial, infra 68, 2 ; médial devient σσ, ἴσσοσ ἴσοσ (égal) = ϝίϝος, sk. *vīcva-* (tout) ; en latin *svě* devient *sō*, *sōror* = **svēsor*, sk. *svásar-* (sœur), cf. all. *schwester*, *somnus* = **sop-no-s* (cf. *sōp-īre*) = **svēp-no-s*, sk. *sváp-na-s* (sommeil), i.-e. **swēp-no-s*.

(1) Il est probable que *söllus salvī*, tout comme *ecus equī*, et aussi *deus āvī* sont deux cas d'une seule et même déclinaison que l'analogie a dédoublée. Pour *salvī* = **solvī*, cf. 34 A α et ε i. n.

Le son *w* du grec n'est pas toujours transcrit φ : souvent on trouve β , v. g. $\beta\rho\acute{\iota}\sigma\delta\alpha = \beta\rho\acute{\iota}\zeta\alpha$, ce qui semble indiquer une tendance à changer *w* en *v*-consonne ; on a vu la transcription éolienne υ ; quant aux graphies des manuscrits, γ , τ , ρ , ce sont de simples erreurs dues à des copistes de la basse époque, qui ne savaient plus ce que c'était que le signe φ .

SECTION III.

APOPHONIE VOCALIQUE.

- (41) Si l'on vient à considérer au hasard une syllabe quelconque contenant un des phonèmes que nous avons étudiés jusqu'à présent, on s'aperçoit aisément que, soit en grec, soit en latin, soit dans toute autre langue de la famille, elle peut revêtir diverses nuances vocaliques, distinctes, mais fort voisines l'une de l'autre, et parfaitement corrélatives d'une langue à l'autre. Ce phénomène, qui n'est nulle part mieux visible qu'en grec et dans les syllabes à diphthongue, $\lambda\epsilon\acute{\iota}\pi\text{-}\omega$ $\acute{\epsilon}\text{-}\lambda\iota\pi\text{-}\sigma\text{-}\nu$ $\lambda\acute{\epsilon}\text{-}\lambda\omicron\iota\pi\text{-}\alpha$, $\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\upsilon(\theta)\text{-}\sigma\omicron\text{-}\mu\alpha$: $\acute{\eta}\lambda\upsilon\theta\text{-}\sigma\text{-}\nu$ $\epsilon\acute{\iota}\lambda\text{-}\acute{\eta}\lambda\omicron\upsilon\theta\text{-}\alpha$, a reçu le nom d'apophonie vocalique, et l'on y peut distinguer trois degrés essentiels, que nous désignons respectivement sous les noms de degré normal, réduit et fléchi.

Il appartient à la morphologie de déterminer les formes étymologiques ou grammaticales dans lesquelles apparaît régulièrement chacun de ces degrés. Il suffit de dire ici que, sauf les perturbations analogiques, chacun d'eux caractérise toujours, soit dans la même langue, soit d'une langue à l'autre, les formations de même ordre ⁽¹⁾. Le procédé remonte donc incontestablement à la langue mère. Quant aux applications, il y a lieu de distinguer les syllabes suivant qu'elles contiennent, à l'état normal : 1^o un $\acute{\epsilon}$ isolé ou en diphthongue ; 2^o toute autre voyelle brève isolée ou en diphthongue ; 3^o une voyelle longue.

(1) Ainsi l'alternance d' $\acute{\omicron}$ et $\acute{\epsilon}$ dans la conjugaison, $\lambda\acute{\epsilon}\gamma\omicron\text{-}\nu\tau\iota$ $\lambda\acute{\epsilon}\gamma\epsilon\text{-}\tau\epsilon$, *legu-nt legi-tis*, le degré fléchi au radical du parfait, le degré normal au présent en $\text{-}\acute{\omicron}$, $\lambda\epsilon\acute{\iota}\pi\text{-}\omega$, *deic-\acute{\omicron}* = *deic-\acute{\epsilon}, etc.*

1. État normal *ě*. — L'apophonie est ici d'une clarté qui ne laisse rien à désirer : au degré fléchi *ě* devient *ǫ* ; au degré réduit, il disparaît complètement. Dans ce cas, si l'*ě* était en diphthongue, la semi-voyelle de la diphthongue devient voyelle pour soutenir la syllabe ; si l'*ě* était isolé, la syllabe disparaît avec lui, pourvu que les consonnes qui s'appuyaient sur lui trouvent à s'appuyer sur d'autres voyelles voisines ; mais, si le résidu de la réduction se trouve être un groupe de consonnes imprononçable, l'*ě* est fixé par ce groupe et le degré réduit ne se distingue pas alors du degré normal. Examinons ces diverses positions :

A. *ěy* : types indo-européens **bhěydh* (se fier), réduit **bhīdh*, fléchi **bhōydh*.

α) Dans la racine : gr. *πειθ-ο-μυι*, aor. *έ-πιθ-ό-μην*, pf. *πέ-ποιθ-α*, lat. *fīd-ō* et *fīd-u-s*, *fīd-ēs* et (*per-*)*fīd-u-s*, *foed-us* ; gr. *φειδ-ος* (image), *φιδ-έ* (impér., vois), pf. *φειδ-α*, lat. *vīd-eo*, pf. *vīd-ī* = **void-ī* (? supra 34 A β).

β) En suffixe : gr. *πόλ-ι-ς*, nom. pl. *πόλ-ε-ες*, = **πόλ-εγ-ες*, lat. *av-i-s*, nom. pl. *avēs* = **av-ě-ēs* = **av-ěy-ēs*, etc.

B. *ěw* : types i.-e. **bhěwg* (fuir), réduit **bhūg*, fléchi **bhōwg*.

α) Dans la racine : gr. *φεύγ-ω φυγ-ή*, cf. lat. *fūg-ī*⁽¹⁾ et *fūg-a* ; *ῥευσθ-ος* (rougeur) et *ῥουθ-ρός* (rouge), cf. lat. *rūb-er* = **rub-rós* et *rūf-u-s* = **réuf-o-s* ou **rouf-o-s*.

β) En suffixe : gr. *ἡδ-ύ-ς*, fm. *ἡδεῖα* = **ἡδ-έγ-ια*.

C. *ě* isolé mobile : types i.-e. **gěn* (engendrer, naître), réduit **gn*, fléchi **gǫn*.

α) Dans la racine : gr. *γέν-ος*, présent à redoublement *γί-γν-ο-μυι*, pf. *γέ-γον-α*, lat. *gen-us* et *gī-gn-ō* ; gr. *φέρ-ω*, en composition (*δί-*)*φρ-ο-ς*, (siège à 2 personnes), subst. *φορ-ός* *φορ-α*, lat. *fēr-ō* et probablement (*candētā-*)*br-u-m*⁽²⁾ (support de la chandelle) ; en tout cas *pěnd-ō* et *pōnd-us*.

β) En suffixe : gr. *κύ-ων*, voc. *κύ-ον*, gèn. *κυ-ν-ός*, cf. lat.

(1) Cf. supra 34 B β.

(2) *br* équivalant à **bhr*, état réduit de la racine **bher* (porter). De même *πέλ-ο-μυι* (je suis), aor. *έ-πλ-ό-μην*, *πέτομυι* (je vole) et *έπτόμεν*, etc.

car-ō car-n-is (réduit), *hom-ō hom-in-is*; gr. accus. πα-τέρ-α, gén. πα-τρ-ός.

D. *ě* isolé fixe : types i.-e. **spěk* et **skěp* (voir), réduit **spěk* et **skěp*, fléchi **skōp* : gr. σκέπ-το-μαι, et σκοπ-ή (observatoire), (ἐπι-)σκοπ-ο-ς (surveillant); lat. *tēg-o* et *tōg-a*, etc.

2. État normal *ǎ*, *ǒ*. — Ici la question se complique, car il n'est pas même sûr qu'une syllabe puisse contenir à l'état normal une voyelle brève autre que l'*ě* : dès lors le degré que nous nommons ici état normal pourrait bien n'être qu'un état réduit originaire. Voici quelques-unes des apophonies les plus sûres : — pour *ǎ*, gr. ἄγ-ω (στρατ-)ἄγ-ός ἄγ-ωγ-ή, lat. *ǎg-ō* (*amb-)**āg-ēs* et *ēg-ī*; gr. αἶθ-ω (brûler) ἰθ-αρός (clair), lat. *aed-ēs aes-tu-s* (chaleur) *īd-ūs* (pl., les nuits de pleine lune); — pour *ǒ*, ὄπ-σο-μαι (je verrai), pf. ὄπ-ωπ-α, sans autre degré; en latin, un seul degré, *ōc-ulu-s*.

3. État normal *ā*, *ē*, *ō*. — L'*ā* se réduit en *ǎ* et se fléchit en *ō*, i.-e. **bhā* (parler), réduit **bhǎ*, fléchi **bhō* : gr. φᾶ-μί, φᾶ-μᾶ, φᾶ-μέν pl. 1, φω-νή (voix), lat. *fā-rī* et *fā-teor*; gr. ἴ-στᾶ-μι, aor. ἔ-στᾶ-ν, mais στᾶ-τός, etc., cf. lat. *stā-re*, *stā-men* (chaîne d'une étoffe), et *stā-tu-s* (état), *stǎ-tu-s* (fixé), *stǎ-bili-s*, *stǎ-tu-ō*. Il y a même dans στῶ (je place) = *στ-τός une trace d'un degré ultra-réduit par disparition complète de l'*ǎ*.

Pour *ē* et *ō* le degré ultra-réduit existe aussi; le degré fléchi est *ō*, se confondant pour le dernier phonème avec l'état normal; quant à la réduction ordinaire, tout porte à croire qu'elle se faisait en *ǎ*, apophonie que le latin a assez fidèlement conservée, v. g. dans *sē-men sā-tu-s*, *dō-nu-m dǎ-tu-s*. Mais le grec, par imitation du rapport ἴσταμι στᾶτός, s'est créé une apophonie τῆθμι θετός et δῖδωμι δοτός, ce qui revient à dire qu'en général *ē* s'y réduit en *ě* et *ō* en *ǒ* : cf. encore ἦμα (jet) ἦμι (lancer), verbal ἔτός, pf. dor. ἔωκα, et θῆ-μα, θω-μός, lat. *fā-c-ō*.

(42) Tels sont les principaux effets de l'apophonie. Quant aux causes de ce phénomène, elles sont parfaitement connues, au moins en ce qui concerne le degré réduit. En effet, le sanscrit, qui a mieux conservé que toute autre langue l'accentuation originaire, fait voir par de nombreux changements d'accent tels que *é-mi i-más* = gr. εἶ-μι ἴ-μεν, que l'état normal de la

syllabe coïncidait avec l'accent, l'état réduit avec l'atonie ; et c'est ce que montrent encore en grec les alternances du genre de λείπ-ειν λιπ-εῖν, πα-τέρ-α πα-τρ-ός, στᾶ-μεν (dor.) στῆναι (ion.) et στᾶ-τό-ς. Mais tantôt, l'accentuation venant à changer, l'accent est venu se placer sur la syllabe même qui primitivement s'était réduite en devenant atone, cf. *imás* et ἴμεν ; tantôt au contraire, l'accent demeurant immobile, une forme réduite a été éliminée sous l'influence d'une forme normale voisine (soit le génitif φρεν-ός dont le vocalisme est imité de celui de l'acc. φρέν-α), en sorte qu'une syllabe atone présente irrégulièrement l'état normal. Dans le latin, l'accentuation, profondément troublée, ne coïncide plus qu'accidentellement avec l'état du vocalisme.

Quant au degré fléchi, des alternances d'accent et de vocalisme telles que celle de γέν-ος et εὐ-γεν-ής, de φρήν et ἄ-φρων, semblent bien y dénoncer aussi un effet particulier de l'accentuation proethnique. Mais ici l'accent n'est pas seul en cause, et l'extrême complication des phénomènes de cet ordre n'a pas permis jusqu'à présent de les traduire en loi.

CHAPITRE III.

NASALES ET VIBRANTES.

SECTION I^{re}.

L'APOPHONIE APPLIQUÉE AUX CONSONNES-VOYELLES.

(43) Lorsqu'une syllabe susceptible d'apophonie a pour soutien un *ē*, il peut arriver, et en fait il arrive souvent, que cette voyelle soit accompagnée d'une nasale ou d'une vibrante, γέν-ος *pend-ō*. En l'état, la syllabe se fléchira aisément; la réduction sera également aisée, si le groupe de consonnes qui en résulte trouve dans la syllabe voisine une voyelle où s'appuyer, et l'on a vu plus haut γέ-γον-α et γί-γν-ω. Mais qu'arrivera-t-il si la nasale ou la vibrante se trouve serrée entre deux consonnes, formant ainsi un groupe imprononçable sans voyelle? La réponse s'impose: c'est elle-même qui deviendra voyelle pour soutenir les consonnes voisines: en d'autres termes, de même que dans λείπω ἔλιπον, φεύγω ἔφυγον, l'i et l'u semi-voyelle se vocalisent quand l'ε a cessé de les soutenir, de même, à un présent ind.-eur. **dérk-ō* (je vois), a dû nécessairement correspondre un aoriste **e-drk-ō-m* (gr. δέρο-μαι ἔδρακ-ον), et l'apophonie du parfait **wóyd-a* **wid-més* (gr. ἴδ-α ἴδ-μεν) appelle irrésistiblement une apophonie parallèle dans **ge-gon-a* *ge-gn-més* (gr. γέ-γον-α γέ-γα-μεν).

Seul de sa famille, le sanscrit a conservé l'*ḡ*-voyelle, dernier débris du vocalisme primitif: aussi répond-il à ἔδρακον par *ádḡcam*, à πατράσι par *pítḡśu*. Mais, quand même nous n'aurions pas son précieux témoignage, l'analogie seule du reste de la déclinaison, πατέρα, πατρός, etc., nous permettrait de recon-

naître dans τρά de πατράσι le même degré vocalique que dans τρ de πατρί, modifié seulement par ce fait accidentel que dans πα-τρ-ί l'ρ s'appuie sur l'ι, tandis que dans *πα-τῖ-σι le t est forcé de s'appuyer sur l'ρ. Et de même le parallélisme évident de λείπω ἔλιπον λέλοιπα, ἐλεύσομαι ἤλυθον εἰλήλουθα, δέρομαι ἔδρακον δέδορα, πείσομαι (= *πένθ-σο-μαι, cf. πένθ-ος, douleur) ἔπαθον πέπονθ-α, suffirait à montrer que δρα est la réduction de δερ et à dénoncer dans le radical d'ἔπαθον = *ἔ-πῆθ-ο-ν une nasale latente.

Ainsi la phonétique historique confirme absolument ce que la phonétique physiologique nous avait déjà appris ⁽¹⁾, à savoir qu'en général les nasales et vibrantes sont consonnes quand elles s'appuient sur une voyelle, voyelles lorsqu'une consonne s'appuie sur elles.

SECTION II.

NASALES ET VIBRANTES ENVISAGÉES ISOLÉMENT DANS CHACUNE DES DEUX LANGUES.

- (44) Le grec ni le latin n'ont de nasales ou de vibrantes voyelles. On verra comment ils ont transformé celles de l'indo-européen.

Le grec a trois nasales-consonnes qu'il écrit respectivement γ, ν et μ : le γ est, devant une explosive gutturale (ἄγγελος ἄγκυρα ἄγγι), la transcription ordinaire de la nasale gutturale (supra 21, 2^o), qui n'apparaît jamais que dans cette position ⁽²⁾ ; le ν est la nasale dentale, le μ la nasale labiale, sans difficulté. On les trouve souvent écrites l'une pour l'autre, v. g. ἄνγελος, ἀνφοτάροις, etc.

Le latin a également trois nasales : la gutturale, écrite n devant gutturale, *angulus* (= *añgulus*) ⁽³⁾, et g devant nasale, *dignus* (= *dīñnus*), la dentale n et la labiale m. Ces deux signes s'échangent fréquemment dans les inscriptions. Souvent

(1) Supra 19, 4-6.

(2) Toutefois le γ suivi de nasale (ἄγγι) était probablement un ñ guttural

(3) Archaiquement on trouve aussi la transcription *aggulus*, *agceps*, importée par les hellénisants.

aussi la nasale ne s'écrit pas (*fēcerut, mēsēs*), particulièrement l'*m* finale dans les inscriptions archaïques : *oinō, virō* (epit. Scip.). C'est que l'*m* finale sonnait très faiblement, au point, comme on sait, de ne pas empêcher l'élosion de la syllabe devant voyelle subséquente. Au témoignage des grammairiens, c'était à peine une faible résonnance nasale, et aucune langue romane n'a conservé trace de l'*m* finale latine.

Le grec a deux vibrantes, ρ et λ. Le ρ = *r* était lingual, selon toute apparence ; mais on manque de données sur la prononciation exacte du ξ initial, que les Latins ont transcrit par *rh*. Le λ est un *l* alvéolaire assez voisin de *d*. Les deux vibrantes latines corrélatives, *r* (lingual) et *l*, n'offrent aucune difficulté.

SECTION III.

NASALES RAPPORTÉES A LEUR COMMUNE ORIGINE.

- (45) Une observation générale à laquelle sont subordonnées toutes les concordances qui vont suivre, c'est que, en grec comme en latin, la nasale suivie d'une consonne s'accommode toujours au caractère de la consonne qui la suit. Ainsi l'*ñ* de **pénqe* (cinq) reste guttural dans le latin *quinqe*, où il précède une gutturale, mais devient respectivement dental ou labial dans πέντε et (éol.) πέμπε, où le *q* primitif est devenu τ ou π. On connaît les juxtapositions, gr. ἐντέλλω ἐγκλέω ἐμπόδων, lat. *intendō ignōscō* (= **in-gnōscō*) *impediō*, et le même fait se produisait dans la liaison syntactique de deux mots distincts, lat. *eandem* et gr. τῆμ πόλιν, τὸ γ κόλπων (prononciation encore en usage), comme l'attestent de très nombreuses transcriptions.

Cette tendance à l'accommodation remonte à l'indo-européen, qui avait déjà autant de nasales, consonnes ou voyelles, que de momentanées, savoir la vélaire, la palatale, la dentale et la labiale.

§ 1^{er}. — Consonnes.

- (46) 1. L'*ñ* primitif (vélaire ou palatal) donne *ñ* en grec et en latin, en tant toutefois que la consonne subséquente reste

gutturale (supra) : gr. ὄγκος (crochet), ἄγχω, lat. *uncus*, *angō*, etc.

(47) 2. I.-e. *n* = gr. *ν* = lat. *n* : gr. νέος, lat. *novos* ; gr. νεύω (faire un signe de tête), lat. (an-)nu-ō ; gr. (dor.) ἄγοντι, lat. *agunt* ; gr. φέρ-ων, lat. *fer-ēn-s* (l's finale est hystérogène, infra). Cet *n* grec ou latin est ensuite sujet aux modifications suivantes :

A. Le groupe *ln* s'assimile en *ll* : gr. ἄλλωμι (je perds) = * ἄλ-νῶ-μι, cf. les verbes en -νῶ- ; lesb. βόλλομαι (je veux) = * βόλ-νο-μαι⁽¹⁾ ; lat. *collis* = **col-n-is*, cf. κολωνός, et probablement *pellō* = **pel-nō*, cf. les verbes en -nō. En ionien-attique l'allongement compensatoire s'est ordinairement substitué au λλ, v. g. βούλλομαι.

B. La prononciation du groupe *nr* développe entre les deux consonnes un phonème de transition, que le grec note par un δ : ἀν-ήρ, gén. *ἀν-ρ-ός, d'où ἀνδρός ; cf. en français *gendre* = **génrō* = *generum*, et infra μρ devenu μβρ. A une époque postérieure, νρ s'assimile en ρρ et νλ en λλ : συρράπτω = **συν-ράπτω*, συλλέγω = **συν-λέγω*. De même en latin *irruō*, *illūstris*.

C. Le groupe *νσ* ne reste intact qu'en crétois et en argien, où on lit τόνς (acc. pl.), πάνσα (fm., att. πᾶσα) : partout ailleurs, si la voyelle précédente est brève, le *ν* disparaît avec allongement compensatoire de la voyelle précédente. Dans ce cas, *ι* et *υ* deviennent partout *ī* et *ū* ; mais *ᾱ*, *ε* et *ο* donnent respectivement, en lesbien *αι ει* (diphthongue) *οι*, en dorien *ᾱ η ω*, en ionien-attique *ᾱ ει* (voyelle) *ου* (voyelle). Exemples : acc. pl. * πόλι-νς * ἰχθύ-νς devenus πόλις (Hérodote), ἰχθύς ; τόνς τάνς, d'où (éol.) τοίς ταις, (dor.) τώς τᾶς, (ion.-att.) τούς τάς ; fm. * πάντ-γα, d'où *πάνσσα (supra 39 C δ), πάνσα, lesb. παισα, dor.-ion.-att. πᾶσα, et de même ἰστᾶσα τιθεῖσα λυθεισα διδοῦσα δεικνῦσα, etc. Quand le groupe *νσ* est lui-même suivi d'une consonne, le *ν* disparaît sans allongement, v. g. Ἀθήνᾳζε (vers Athènes) = **Ἀθήνᾳνσ-δε* : de là les formes d'acc. pl. en *ος* pour *ονς*, τός θεός, et le doublet syntactique de la préposition ἐνς (dans), εἰς αὐτό et ἐς τοῦτο⁽²⁾.

(1) Cf. homér. βόλεται (Λ 319) βόλεσθε (π 387).

(2) Les deux termes du doublet ont été ensuite employés indifféremment, ou suivant les dialectes l'un a prévalu sur l'autre, à peu près comme si en français on en était venu à dire « un beau homme » ou « un bel cheval ».

Dans les aoristes de verbes dont le radical se termine par une nasale, l'allongement compensatoire semble se produire dans des conditions tout à fait différentes : c'est la nasale qui reste et le σ qui disparaît : v. g. ἔ-φην-α = *ἔ-φην-σ-α, de φαίνω (montrer), lesb. ἔ-κτενν-α, ion. ἔκτεινα = *ἔ-κτεν-σ-α, ἔμεινα de μένω, ἔνειμα de νέμω. On observera toutefois que dans *ἔ-φᾶν-σ-α l'ᾶ était long avant la disparition du σ , comme le prouve l'ἦ ion.-att. ; il est donc probable qu'après voyelle longue le groupe était traité autrement qu'après voyelle brève, et dans ce cas ἔκτεινα ἔνειμα s'expliqueraient peut-être par *ἔ-κτην-σ-α *ἔ-νημ-σ-α, etc., où l'analogie aurait introduit après coup l'ε de κτείνω νέμω⁽¹⁾.

Le groupe *ns* lat. médial subsiste, sauf devant *l* ; auquel cas il disparaît tout entier avec allongement compensatoire : *scāla* (échelle) = **scānsla* = **scānd-sla*, cf. *scānd-ō*, et *hlico* = **in slocō*. S'il est final, *n* tombe toujours avec allongement : acc. pl. *terrās* = **terrǎ-ns*, *equōs* = **equō-ns*, *manūs* = **manǔ-ns*, etc.⁽²⁾. La rigueur presque absolue de cette loi montre à elle seule que le type *ferēns* ne peut être qu'une formation postérieure.

On enseigne parfois qu'un *n* final est tombé dans *tēmō*, *homō*, *carō*, opposés à *λειμών*, *κύων*, etc. Mais au contraire c'est bien plutôt le type *homō* qui reflète fidèlement l'ancien nominatif indo-européen, et le type *λειμών* doit son *v* à l'analogie des cas obliques.

- (48) 3. I.-e. *m* = gr. μ = lat. *m* : i.-e. **mé-* (moi), gr. $\mu\acute{\epsilon}$, lat. *mē* ; gr. νέμ-ος (forêt), lat. *nem-us* ; gr. $\mu\acute{\epsilon}\lambda-\iota$, lat. *mel* ; cf. encore μήτηρ *māter*, $\mu\ddot{u}s$ *mūs*, et parmi les suffixes $\delta\nu\text{-}\mu\alpha$ *nō-men*, $\acute{\alpha}\gamma\acute{o}\text{-}\mu\epsilon\nu\omicron\iota$ et *agi-mīnī*, $\rho\acute{\iota}\delta\text{-}\mu\epsilon\varsigma$ (dor.) et *vīdi-mus*.

A. *m* final devient *v* en grec : acc. sing. msc. ἵππον = *equom* ; nom.-acc. sing. nt. ζυγόν = *jugum* ; ἔν = *ἔμ = i.-e. **sém-* (un), cf. lat. *sem-el* ; nom. χιών (neige) = **χιώμ* = lat. *hiem-s*.

B. A l'épenthèse *d* du groupe *nr* répond en grec l'épenthèse *b* du groupe *mr* : $\gamma\alpha\mu\beta\rho\acute{\sigma}$ (parent par alliance) = * $\gamma\alpha\mu\text{-}\rho\acute{\sigma}$, cf. $\gamma\alpha\mu\text{-}\acute{\epsilon}\omega$; $\acute{\alpha}\mu\beta\rho\sigma\iota\alpha$ (immortel), $\acute{\alpha}\mu\beta\rho\sigma\iota\acute{\alpha}$ (liqueur d'immortalité)

(1) Voir une explication nouvelle de ce phénomène, *Zeitschrift*, XXIX, 59.

(2) Cf. le doublet *quotiēns quotiēs*.

= *ǎ-μρο-το-ς, cf. lat. *mor-s*. Quand le *μ* est initial, il se fond avec la labiale suivante et disparaît : βροτός (mortel) = *μροτός = *μροτός; et de même devant λ : βλώ-σκω (je vais) = *μλώσκω, cf. fut. μολ-σῶμαι et pf. μέμβλωκα = *μέ-μλω-κα. Le latin connaît aussi une épenthèse labiale devant *l*, *ex-emp-lu-m* (échantillon), cf. *em-ō*, et devant *s*, *sump-sī*, cf. *sūm-ō* ⁽¹⁾.

§ 2. — Voyelles.

(49) Les nasales-voyelles indo-européennes, quelles qu'elles soient, donnent, toujours en latin, et dans certaines positions en grec, une voyelle (lat. *e*, gr. *ǎ*) suivie d'une consonne nasale que nous représentons en général par *n* *v*, mais qui naturellement varie suivant la nature de la consonne suivante. Cela posé, la concordance des nasales-voyelles est d'une extrême simplicité. Trois cas principaux :

1. I.-e. *ñ* accentué (très rare) ⁽²⁾ = lat. *en* = gr. *αν* : gr. *ἄσι* = *ἴκντι (ils vont) = i.-e. **iy-ñti*, cf. sk. *yánti*; lat. arch. *sient* (qu'ils soient) = *s-i-ent* = i.-e. **s-iy-ñt*.

2. I.-e. *η* devant *y* = lat. *en* = gr. *αν*, après quoi le groupe *ανy* est traité comme à l'ordinaire (supra 39 C α) : gr. *βαίνω* = *βάν-yω = *βη-yω = lat. *ven-iō*; fm. de *θεράπων* (serviteur), **θεραπ-η-γα*, d'où *θεράπεινα*, et tous les féminins en *-εινα*.

3. I.-e. *η* (*η̇*) en général = lat. *en* (*em*) = gr. *α* (la nasale-voyelle a d'abord développé une voyelle devant elle, puis la résonnance nasale s'est fondue en grec dans la voyelle; même procès en sanscrit) : i.-e. **sém-* (un) réduit **sñ*, gr. *ἄ-παξ* = **σñ-παξ* (une fois), *ἄ-πλό-ς* (simple), lat. *sim-plec-s*, *sin-gulī*, *sim-ul* ⁽³⁾, *sem-el*; i.-e. **kṅ-tó-m* (cent), gr. (έ)-κα-τό-ν, lat. *cen-tu-m*; i.-e. **ne* (particule de négation). réduit *n*, et *η* devant

(1) *sumptus* est hystérogène : la loi de concordance des nasales exigerait **suntus*, mais *sumptus* a été créé sur le modèle de *sumpsī* = *sumsī*.

(2) D'après ce qui a été vu plus haut (42 et 43), la nasale-voyelle ne devrait apparaître qu'en syllabe atone ; mais, dès la période indo-européenne, il s'est produit des troubles d'accentuation qui ont fait revenir l'accent sur la syllabe réduite.

(3) Pour *in* lat. = *en*, cf. supra n° 32 A γ.

consonne, sk. *a-* privatif, gr. *á-* privatif, lat. *m-* privatif, cf. germ. *un-*; i.-e. * *-m* finale de l'accus., après voyelle **-m*, (πόλι-ν *equo-m*), mais après consonne **-m̃*, gr. πόδ-α = *πόδ-*m̃*, lat. *ped-em* = **ped-m̃*; dans les mêmes conditions, **-m* et **-m̃* finale de 1^{re} pers. du sg., gr. ἔ-λυ-ο-ν = *ἔ-λυ-ο-*m*, mais ἔ-λυ-σ-α = *ἔ-λυ-σ-*m̃*. Cf. encore gr. τα-τό-ς et lat. *ten-tu-s*⁽¹⁾, gr. βένθ-ος (gouffre) et βαθ-ύ-ς (profond), gr. ἄ-τερ = *ἄ-τερ et germ. *sundar*, all. *sonder* (sans), etc., etc.

Outre les nasales-voyelles brèves, l'indo-européen avait certainement encore des nasales-voyelles longues⁽²⁾, dont l'origine et les concordances ne sont pas complètement éclaircies.

SECTION IV.

VIBRANTES RAPPORTÉES A LEUR COMMUNE ORIGINE.

- (50) L'indo-européen avait les deux vibrantes *r* et *l*, qui se sont parfois confondues dans les langues-filles, mais que le grec et le latin reproduisent avec une très suffisante exactitude.

§ 1^{er}. — Consonnes.

- (51) I.-e. *r* = gr. ρ = lat. *r* : gr. ἄρ-ό-ω (labourer), lat. *arō* = **ar-a-ō*, *ar-vo-m*, etc.; gr. πατήρ δώτωρ κέντρον, lat. *pater dator claustrum*. — I.-e. *l* = gr. λ = lat. *l* : gr. λέχ-ος (lit), lat. *lec-tu-s*; gr. λευκ-ό-ς (blanc), lat. *lūc-e-ō*; gr. *ἄλλος ὄλος, lat. *sollus*, etc. — Le tout sauf les modifications suivantes :

1. **Epenthèse.** — A. En grec, la résonnance de l'*r* initial, et parfois celle de l'*l* initial, développe une voyelle prothétique de nuance indécise, α ο ε, v. g. ἐρυθρός et *rubēr*, ἐλεύθερος et *tīber*, ἀλείφω (oindre) et adv. λίπυ⁽³⁾, ὀρέγω (tendre, diriger) et

(1) On observera qu'en latin, dans les syllabes à nasales, le degré réduit ne peut différer de l'état normal.

(2) Découvertes par M. F. de Saussure.

(3) La présence et l'absence alternative de la prothèse doivent tenir à des doublets syntactiques.

rĕgō. — B. En latin, une gutturale ou une labiale suivie de *l* développe une épenthèse labiale intermédiaire, cf. *saeculum* et *saeculum*, acc. *populum* = ombr. *poplom*, vieux lat. *poploe* (nom. pl.) cité par Festus; *-bulo-* suffixe (*sta-bulo-m*) = **blō-* = gr. *-ολο-*.

2. **Dissimilation.** — Dans les deux langues, mais surtout en latin, on remarque une tendance à échanger l'*r* et l'*l* de manière à éviter le concours de deux syllabes contenant la même liquide, v. g. *saeculum* et *fulcrum*, *cereālis* et *populāris*, (cf. pourtant *filiālis*), *caeruleus* = **caeluleus*, cf. *caelum*; même à deux syllabes de distance, *militāris*, etc.

3. **Assimilation.** — Lat. *l* s'assimile une nasale ou un *r* précédent : *asellus* = **asen-lo-s*, cf. *asin-u-s*; *stella* = **ster-la*, cf. gr. *ἀ-στηρ*, all. *stern*, etc.

4. Les groupes *σρ* et *ϝρ*, médiaux, s'assimilent en *ρρ*; initiaux, ils se résolvent en *ρ* : *ῥέω* (couler) = **σρέϝ-ω*, cf. all. *strom* (courant); *ῥήγνυμι* (briser) = **ϝρήγνυμι*, cf. éol. *ϝρηξις*. Puis, par analogie graphique, l'esprit rude a passé pour l'appendice obligé du *ρ* initial, et on l'a écrit là même où l'étymologie ne paraît pas le réclamer, v. g. *ῥύω* et *ῥύομι*.

§ 2. — Voyelles.

(52) I.-e. *r* = gr. *αρ* (initial et final), *ρα αρ* (médial), lat. *or ur* : sk. *ṛkṣā-s* (ours), gr. *ἄρκτο-ς*, lat. *ūr(c)su-s*; gr. *καρδ-τή καρδ-τᾶ* (cœur), lat. gén. *cōrd-is*; gr. *ἦπ-αρ* (foie), lat. *jec-ūr* = sk. *yákr̥t*, etc. — I.-e. *l* (toujours médial) = gr. *λα αλ* (médial) = lat. *ol ul* : gr. *τέ-τλα-μεν* (nous avons porté), même groupe *tl̥* dans *tol-tō* et *tulī* = **tl̥-l-i*; lat. *pel-tō*, même syllabe réduite dans *pul-su-s* = gr. *παιλ-τό-ς* (lancé), etc.

La liquide développée à la suite de la voyelle se comporte à tous égards comme la consonne liquide dans les mêmes conditions : ainsi *ἐχθ-ρό-ς* (ennemi) donne par dérivation **ἐχθρ-γω* (haïr), d'où **ἐχθαίρω* et *ἐχθαίρω*, et le groupe **βλ̥-γω* (lancer), cf. la syllabe normale de *βέλ-ος*, trait), une fois devenu **βάλ-γω*, donne *βάλλω*, tout comme *στέλλω* (supra 39 C α et β).

L'indo-européen avait aussi des vibrantes-voyelles longues.

CHAPITRE IV.

CONSONNES.

- (53) Plusieurs momentanées primitives étant devenues des continues en latin, il convient tout d'abord d'embrasser d'un coup d'œil l'ensemble des consonnes de l'une et l'autre langue.

SECTION I^e.

LES CONSONNES ENVISAGÉES ISOLÉMENT DANS CHACUNE DES DEUX LANGUES.

§ 1^{er}. — Grec.

- (54) 1. Momentanées. — Le grec a neuf momentanées, à savoir : dans chacun de ses trois ordres (gutturales, dentales, labiales), une sonore, une sourde et une sourde aspirée : $\gamma \times \chi$ — $\delta \tau \theta$ — $\beta \pi \phi$. Les trois sonores sont en grec moderne devenues des spirantes (resp. *y*, *th* angl. doux et *v*) ; mais presque personne ne conteste pour le grec ancien la prononciation *g d b*, sauf pourtant la possibilité de variations dialectales. Pour les sourdes, la prononciation *k t p*, encore en usage, ne souffre aucune difficulté.

Restent les aspirées. Aujourd'hui, ce ne sont plus que des spirantes (resp. *ch* all., *th* angl. dur et *f*), et nous-mêmes avons pris l'habitude de prononcer le ϕ comme un *f*. Elle est vicieuse pourtant, et il faut se garder de transporter au grec ancien la prononciation moderne des aspirées ; tout indique, au contraire, que $\chi \theta \phi$ étaient vraiment des sourdes aspirées,

c'est-à-dire $\kappa \tau \pi$ suivis d'un h , comme on les voit d'ailleurs figurés dans les inscriptions où H représente l'esprit rude, KH TH ΠH. Ce n'est que dans la plus basse grécité que l'aspiration a absorbé l'explosive antécédente au point de la fondre avec elle en une spirante; le changement s'est accompli plus tôt pour le φ que pour les autres, et cependant, au temps de Quintilien, l'articulation du φ était encore bien distincte de celle de l' f ⁽¹⁾. La preuve, d'ailleurs, c'est que les Latins ne l'ont jamais transcrit par f : n'ayant pas de sourdes aspirées, ils figurèrent simplement par des sourdes non aspirées celles des mots grecs qu'ils empruntèrent, *Acilēs* = Ἀχιλλεύς, *Corintō* (tab. Mumm.) = Κορίνθω, *purpura* = πορφύρα : plus tard, se piquant de plus de précision, ils écrivirent *ch th ph*, ce qui ne veut pas même dire qu'ils aient prononcé l' h . L'un des principaux défauts, en effet, des « barbares » qui jargonnaient le grec, consistait à ne pas aspirer les aspirées, et Aristophane s'en donne à cœur joie quand il les met en scène ⁽²⁾; or, cette altération ne se concevrait même pas, si la prononciation des aspirées eût été toute différente de celle des non aspirées. Enfin les liaisons telles que ἀφ' οὔ = ἀπ' οὔ imposent évidemment la prononciation *ap' hū*, et le groupe $\varphi\sigma$ s'écrit ψ tout comme $\pi\sigma$.

Ces remarques n'excluent pas la faculté, pour tel ou tel dialecte en particulier, d'avoir traité les aspirées en spirantes dès l'antiquité. Nous savons nommément qu'il en était ainsi du θ en laconien : σιός = θεός, et μουσιῶδες : λαλεῖ (Hesych.) = *μῶθῆζει.

2. Continues. — Le grec avait trois spirantes : la dentale sourde σ , d'origine indo-européenne; la dentale sonore ζ , prononcée *dz*, *zz*, *zd*, suivant les dialectes, en tous cas considérée comme lettre double, et procédant de diverses combinaisons phonétiques; la labiale sonore ρ , déjà étudiée comme semi-voyelle. On y peut joindre le phonème h , représenté par l'esprit rude.

(1) *Instit. orat.*, XII, 10, 28.

(2) *Thesmophor.*, 1001 sq.

§ 2. — *Latin.*

(55) 1. Momentanées. — Le latin n'a que six momentanées : la sourde et la sonore non aspirées dans chacun des trois ordres.

A. Gutturales. — La gutturale sourde s'écrit *k*, *c* ou *q* ; ces trois signes s'équivalent absolument. Le signe *c* est le plus ordinaire, et il est superflu de faire observer qu'il se prononçait *k* devant toutes les voyelles ; l'assibilation de *c* devant *i* et *e* est de la période mérovingienne. La lettre archaïque *k* ne s'employait guère qu'à l'initiale de certains mots, spécialement devant *a*, *kalendae*, *Kartāgō*. Enfin on écrivait *q* devant *u* consonne et parfois devant *u* voyelle, *jequr*. La gutturale sonore s'écrivait archaïquement *c*, et cette orthographe incommode s'est maintenue dans *C.* et *Cn.*, abréviations respectives de *Gaius* et *Gnaeus* ; partout ailleurs on usait du signe *g*, prononcé devant *e*, *i* comme devant *a*, *o*, *u*.

B. Dentales : *t d*. Le *t* devant *i* + voyelle (finales *-tiō* *-tius*) ne s'est assibilé qu'à la plus basse époque.

C. Labiales : *p b*, sans difficulté.

2. Continues. — Le latin avait, outre l'*h*, cinq spirantes, savoir : la palatale sonore *j*, déjà étudiée comme semi-voyelle ; la dentale sourde *s*, d'origine indo-européenne ; la dentale sonore, résultant de l'adoucissement de la précédente et transcrite de même par *s* (*z* en général seulement dans les mots empruntés au grec) ; la labiale sourde *f*, procédant des explosives aspirées indo-européennes, et la labiale sonore *v*, déjà étudiée comme semi-voyelle.

SECTION II.

MOMENTANÉES PRIMITIVES ET LEUR ÉVOLUTION.

(56) L'indo-européen pouvait avoir jusqu'à seize momentanées, à savoir les quatre ordres (vélares, palatales, dentales, labiales), et dans chaque ordre, la sourde, la sourde aspirée, la sonore et la sonore aspirée. De ces seize explosives sont issues, d'une

part, les neuf explosives grecques, de l'autre, les six explosives, l'*h* et l'*f* latins.

§ 1^{er}. — *Vélaires.*

(57) I.-e. *q qh g gh.* — Les vélaires primitives, que le sanscrit surtout a permis de distinguer nettement des palatales⁽¹⁾, sont sujettes dans certaines langues européennes, dont le grec et le latin, à une affection particulière : elles sont susceptibles de développer à leur suite un phonème labial, qu'on peut représenter par *w*, mais en se souvenant qu'il était beaucoup moins perceptible que le *w* déjà étudié. Cette altération est un fait sporadique encore inexpliqué dans sa marche irrégulière ; mais, en grec comme en latin, elle est beaucoup plus fréquente que le maintien de la gutturale pure.

1. I.-e. *q.* — A. Non labialisé : = gr. *x* = lat. *c* : *καρπ-ό-ς* (fruit) = i.-e. **qrp-ó-s* (?), cf. lat. *carp-ō* (cueillir). — B. Labialisé : — *α*) devant nasales, vibrantes, consonnes dentales et voyelle *o*, = gr. *π* = lat. *qv* : gr. *πό-* (pronom interrogatif), sk. *ká-s*, cf. lat. *qui* ; gr. *λείπ-ω λειπ-τό-ς* = i.-e. **léyq-ō*, lat. *lingu-ō līc-tus* ; gr. *πέμπ-το-ς* (5^o) = i.-e. **pénq-to-s* (cf. *πέντε* infra) = lat. *quīnc-tu-s* ; gr. *ἥπ-αρ* (foie) = lat. *jecur* = **jequ-ur*⁽²⁾ ; gr. *ἔπ-ο-μαι* (suivre) = lat. *sequ-o-r*, etc. — *β*) devant *e* et *i*, = gr. *τ* = lat. *qv* : i.-e. **qe* (et) = gr. *τε* = lat. *que* ; i.-e. **qí-s* (qui) = gr. *τί-ς* = lat. *qui-s* = osq. *pi-s*⁽³⁾ ; i.-e. **pénqe* (cinq) = gr. *πέντε*⁽⁴⁾ = lat. *quīnque* ; gr. *τί-ω* (punir) *τί-σι-ς* (vengeance), cf. la même syllabe fléchie dans

(1) V. g. le *q* i.-e. donne en sk. *k* ou *c*, tandis que le *k* i.-e. y devient la spirante *ç*.

(2) La labialisation disparaît en latin devant consonne et *u*, de là *līctus quīnctus jecur*, et aussi *secūtus locūtus* = **loquūtus*.

(3) La labiale osque autorise à penser que *popīna* et *palumbēs*, doublets latins de *coquīna* et *columba*, sont des emprunts osques.

(4) Éol. *πέμπε* est refait sur *πέμπτος*. Inversement la phonétique exigerait la conjugaison *ἔπομαι*, **ἔτεται*, et le pf. de *τίω* devrait être **τέ-ποι-α*. L'analogie a exercé ses ravages en grand sur des formations aussi divergentes.

ποι-νή = zd *kaena* = i.-e. **qoy-nā*, etc. — γ) quelquefois gr. *x*, surtout après υ, λύκο-ς en regard du mot samnite *lypu-s* passé en latin, et dans l'étrange néo-ionien *xó-*, qui remplace l'ancien interrogatif *πό-* seul connu d'Homère.

2. I.-e. *qh* : très rare, sans importance.

3. I.-e. g. — A. Non labialisé : = gr. γ = lat. *g*, cf. gr. ἀγείρω (rassembler) = *ἀ-γέρ-γω, ἀγορά, et lat. *grex* = **grēg-s*.

B. Labialisé : donne partout en latin *gv*, mais ce groupe se réduit à *v* à l'initiale, et à *g* à la médiale devant consonne ; en grec, on a, dans les mêmes conditions respectives que pour *q* : — α) la labiale β, cf. βροά (nourriture) et *vorō* = **gvora-yō*, βαίνω et *veniō*, βαρ-ύ-ς (= i.-e. **grr-ú-s*) et *gra-v-i-s*, ἀ-μειβ-ω (échanger) et *mig-rō*, etc. ; — β) la dentale δ, cf. dor. δήλεται (il veut) en regard de lesb. βόλλεται, lat. *vol-ō* = **gvol-ō* ⁽¹⁾ ; — γ) quelquefois la gutturale, v. g. γυνή (femme) = béot. βανᾶ, cf. germ. *qvinna*.

4. I.-e. gh. (D'une manière générale, **les sonores aspirées indo-européennes deviennent en grec des sourdes aspirées** ; quant aux concordances latines, elles sont beaucoup plus compliquées et feront l'objet d'un résumé spécial, les indications qui vont suivre n'étant que provisoires).

A. Non labialisé : = gr. χ = lat. *h* : i.-e. **ghend* (saisir), gr. (fut.) χείσομαι = *χένδ-σο-μαι, (prés.) χανδ-άνω, lat. (*pre-*) *hend-ō*.

B. Labialisé : lat. *hv* à la médiale, puis l'aspirée disparaît (*nivem* = **nihv-em*), à moins que le groupe *ghv* ne soit précédé d'une nasale, auquel cas le *g* se désaspire simplement (*ninguit*, il neige, = **ninghv-ĩ-t*) ; *f* à l'initiale et devant *r* ; en grec, φ θ χ, selon la situation. — α) i.-e. **ghen-* (frapper, tuer, cf. sk. *han-*), gr. φόν-ο-ς (meurtre) ξ-πε-φν-ο-ν avec redoublement (j'ai tué) ; νίφ-α (acc., neige), νείφ-ει ⁽²⁾ et νίφ-ει (il neige), cf. *nivem*, *ninguit*. — β) même i.-e. **ghén* à l'état normal dans θείνω = *θέν-γω (je frappe), cf. lat. (*of-*) *fen-dō* ; sk. *ghar-má-s*

(1) βέλος (trait) devrait donc sonner *δέλος : il a cédé à l'influence de βάλλω.

(2) On attendrait *νείθει, mais la consonne de *νείφω et de νίφα l'a emporté. On pourrait multiplier ces observations à l'infini.

(chaud), gr. θερμό-ς, θέρ-ο-ς (été), lat. avec syllabe réduite *for-mu-s* (chaud), *fur-nu-s* (four), etc. — γ) quelquefois χ, v. g. ὄνυχ-ος (gén.) = lat. *ungu-i-s*, et ἐλαχ-ύ-ς, cf. lat. *levis* = **leh-v-i-s*.

§ 2. — Palatales.

(58) I.-e. *k kh g gh*. Le grec y répond, comme aux vélaires non labialisées, par ses trois gutturales; le latin par *c*, *g*, *h* et *f*.

1. I.-e. *k* = gr. *x* = lat. *c* : i.-e. **nek* (mourir), sk. *naç-*, gr. νέχ-υ-ς νεχ-ρό-ς (mort), lat. *nex* = **nēc-s*, *nec-ō*, *noc-eō*, etc.; i.-e. **dékm* (dix) = gr. δέκα = lat. *decem*, cf. sk. *dáça*; gr. κλυ-τό-ς, lat. (*in-*)*clu-tu-s*; gr. κέρ-ας, cf. lat. *cor-nu*.

2. I.-e. *kh* (très rare) = gr. χ = lat. *c*, cf. σχίζω = *σχιδύω et lat. *scind-ō*, sk. *chinád-mi* (je déchire).

3. I.-e. *g* = gr. γ = lat. *g* : i.-e. **gõn-ũ* ou **gẽn-ũ* (genou), sk. *jānu*, gr. γόνυ, lat. *genu*; i.-e. **wérg-o-m* (ouvrage), gr. ἔργον; cf. encore γιγνώσκω et (*g*)*nōscō*, ἄγω et *agō*, ἐγώ et *ego*, ἀργός (blanc), ἄργυρος et *arg-entum*, etc.

4. I.-e. *gh* = gr. χ selon la loi déjà connue; or, de même qu'avec le temps le χ du grec ancien est devenu simple spirante en grec moderne, de même cette transformation s'est accomplie dès la période préhistorique du latin, en sorte que le *gh* n'y est plus représenté à l'initiale ou à la médiale que par un simple *h*⁽¹⁾, qui même a cessé d'être prononcé et souvent d'être écrit. Toutefois, après nasale, la gutturale est restée en perdant son aspiration, d'où *g* latin. Ex. : i.-e. **ángh-ō* (je serre), gr. ἄγχ-ω, lat. *ang-ō*; i. e. **migh-* (uriner, cf. sk. *mih-*), gr. ἰ-μίχ-έ-ω, lat. *mēio* = **meih-ō* ou **meih-yō*, mais *ming-ō* sans aspiration; gr. χόρτος (gazon), lat. *hortus*; gr. ἔχ-ω = **ḡéχ-ω* (transporter), dont le sens est conservé tout au moins dans homér. ὄχ-ος (char), cf. sk. *váh-ā-mi*, lat. *veh-ō*, et *via* (chemin carrossable) = **veia* = **veh-ia*; même chute de l'*h* dans *mī* = *mihī*, cf. sk. *máhyam* (à moi).

(1) Les cas où un *f* initial alterne avec un *h*, v. g. *folus holus* (légume) peuvent passer pour des doublets sabins, Cf. pourtant *fu-nd-ō* et χέ-ω = **ḡéḡ-ω*, aor. ἔ-χ-υ-το.

§ 3. — *Dentales.*

(59) I.-e. *t th d dh*, gr. τ θ θ, lat. *t d f*.

1. I.-e. *t* = gr. τ = lat. *t* : gr. τρεῖς, lat. *trēs*, gr. τεῖνω = *τέν-γω, τατός = *τη-τός, lat. *ten-dō*, *ten-tu-s* ; gr. ἔτι (en outre), lat. *et* ; gr. ἔτ-ος (an), lat. *vet-us*, etc. Gr. τ devant ι s'assibile et devient σ dans tous les dialectes, sauf en dorien ⁽¹⁾ et en béotien, v. g. δίδω-σι (il donne), dor. δίδω-τι, sk. *dātātī*, lat. *tremonti* (?) ; πλούσιος (riche), dor. πλούτιος, cf. πλοῦτος ; -σι- suffixe des noms féminins d'action, βά-σι-ς, φύ-σι-ς, etc., en sk. -*tī-*, en lat. -*tī-* dans *gēns* = **gen-tī-s*, *pars* = **par-tī-s* (acc. *par-tī-m* adv.), et avec un suffixe secondaire dans les noms en -*tī-ō* ⁽²⁾. Toutefois, le groupe στ reste intact, v. g. ἐστ-ί (il est), πίσ-τι-ς (foi) = *πῖθ-τι-ς, cf. πεῖθ-ω. Quant aux nombreux τ non assibilés devant ι qu'on rencontre dans le domaine ionien-attique, on peut, en général, les ramener à des perturbations analogiques ⁽³⁾.

2. I.-e. *th* ne peut être restitué avec quelque certitude que dans le suffixe de 2^e pers. du sg. du parfait : skr. *vet-tha* (tu sais), donc i.-e. **wóyd-tha*, auquel le grec répond par θ et le latin (d'ailleurs très corrompu) par un simple *t* : *φοῖσ-θν vīd-is-tī*.

3. I.-e. *d* = gr. δ = lat. *d* : aux exemples déjà connus (*δόμος domus*, *δώτωρ dator*, *οἶδα vīdī*, etc.) on peut joindre *δεξι-ιός* et *dex-ter*, *δόλ-ος* (ruse) et *dol-u-s* (*sēdūtō* = **sē dōtō*, sans malversation), *ιδίω* = **σϝῖδ-ίω* et *sūdō*, cf. all. *schwilzen*, *βραδύς* = **μρδ-ύς*, sk. *mr̥dús*, et *mollis* = **mold-v-i-s*, cf.

(1) Il y a pourtant des cas nombreux d'assibilation dorieenne.

(2) Observer que ce suffixe à son tour s'est assibilé dans les langues romanes.

(3) Par exemple, dans la déclinaison, quand τ n'était pas suivi de ι, il subsistait : on devait donc décliner φύσις **φύτεος* = **φύ-τεγ-ος* ; mais l'analogie de φύσις a fait dire φύσεος φύσεως. Inversement l'analogie de φάτεος a pu faire revivre les types φάτις, μῆτις, etc. De même les locatifs du gr. φέροντι, ὀνόματι, etc., s'expliquent par l'analogie de φέροντα, ὀνόματος.

ἡδύς et *suāvis*. On voit par ce dernier cas que lat. *ld* donne *ll*. Il en est de même de lat. *dl* : *sella* (chaise) = **sed-la*, cf. *sed-eō* et ἔδ-ος. Et parfois un simple *d* apparaît sous la forme *l* en latin, ce qui doit reposer sur des mélanges de dialectes : *lacru-ma*, arch. *dacru-mā*, gr. δάκρυ; *oleō odor*; *lingua* = **dingua* = i.-e. **dnghwā*, cf. angl. *tongue*, all. *zunge*; *sol-um* ἔδ-αφος (sol) et *cōn-sul-ēs* (ceux qui siègent ensemble), *ex-sul* (= qui extra sedet), etc. Le grec ne paraît pas exempt de cette affection; car l'emprunt *Ulyssēs* vient évidemment de quelque dialecte dorien de la Grande-Grèce où Ὀδυσσεύς se prononçait Ὀλυσσής.

4. I.-e. *dh* = gr. θ = lat. *f* à l'initiale. A la médiale, *f* pré-italique, conservé dans les autres dialectes, ne peut subsister en latin : provenant de *dh* i.-e., il donne en général un simple *d*; mais, après *u* ou *v*, devant *l*, devant ou après *r*, il devient *b*, tout comme *f* provenant de *bh* (infra).

A. Initial : i.-e. **dhē-* (allaiter), sk. *dháy-a-ti*, gr. θη-λή θῆ-λυ-ς, lat. *fē-tā-re fē-mīna fī-lius*, etc.; gr. θῦ-μός-ς, lat. *fū-mu-s*, cf. sk. *dhū-má-s*; gr. τί-θη-μι θε-τός-ς, lat. *fa-c-iō*, cf. sk. *dā-dhā-mi*, etc.

B. Médial, lat. *d* : i.-e. **bhédh-ō* (je persuade, je crois), gr. πειθ-ω = *φειθ-ω, lat. *fīd-ō* = **fīf-ō*; i.-e. **médh-y-os*, sk. *mádh-ya-s*, gr. μέσσο-ς = *μῆθ-yo-ς, osq. *mefiai* (in mediā), lat. *med-iu-s* = **mef-io-s*.

C. Médial, lat. *b* : i.-e. **owdhr* (? mamelle), gr. οὔθαρ, lat. *ūber* = **oufer*, cf. all. *euter*; suffixes des noms d'instrument, gr. -θλο-, θύσ-θλο-ν (instrument de sacrifice), lat. *-bulo-* = **blo-*, *sta-bulu-m*, et gr. -θρο-, ἄρ-θρο-ν (articulation), lat. *-bro-*, *flā-bru-m* (souffle), cf. osq. *Venā-fro-m* (peut-être « terrain de chasse »); i.-e. **rudh-ró-s* (rouge), gr. ἔ-ρυθ-ρός-ς, lat. *ruber* = **rub-ro-s*, cf. *rūf-u-s* emprunt dialectal probable, etc.

§ 4. — Labiales.

(60) I.-e. *p ph b bh*, gr. π β φ, lat. *p b f*.

1. I.-e. *p* = gr. π = lat. *p* : gr. πα-τήρ, lat. *pa-ter*; gr. πέτ-ο-μαι (voler), lat. *pet-ō*; gr. ἑπτά, lat. *septem* = i.-e. **séptm*; gr.

ὑπέρ, lat. *super*; gr. ἑρπ-ω, lat. *serp-ō* (ramper). Dans lat. *quīnque* = i.-e. *pénqe* (gr. πέντε), *coquō* = **quēquō* = **pēqu-ō* (gr. πέσσω = *πέχ-γω et πέπτω = *πέκω-γω), *bibō* = **piō* (sk. *pī-bā-mī*), il y a eu corruption sporadique par assimilation de la première syllabe à la seconde.

2. I.-e. *ph* : très rare, sans importance.

3. I.-e. *b* (très rare) = gr. β = lat. *b*, cf. βάρβαρος (qui parle un langage inintelligible) et *balb-u-s* (bègue), peut-être τι-θαιβ-ώσσω (travailler) et *fab-er* (artisan).

4. I.-e. *bh* = gr. φ = lat. *f*, qui persiste à l'initiale et devient *b* à la médiale : i.-e. **bhēr-ō* (je porte), sk. *bhār-ā-mī*, gr. φέρ-ω, lat. *fer-ō*; sk. *bhū* (être), gr. φύ-ω, lat. *fu-ī*; sk. *bhrātar-* (frère), gr. φράτωρ, lat. *frāter*; gr. ἀμφί (autour), lat. *amb-īre*, cf. osq. *amfrei* (ambiant); gr. ἀλφ-ός (dartre blanche), lat. *alb-u-s* (blanc), ombr. *alfu*, cf. les noms propres *Albius* et *Alfius*; lat. *tī-bī si-bī* = ombr. *tefe sefe* = osq. *tifei sifei*, cf. sk. *tū-bhyam* (à toi), etc. ⁽¹⁾

§ 5. — Lois complémentaires.

- (61) 1. **Déaspiration.** — En grec, non plus qu'en sanscrit, deux syllabes consécutives ne peuvent commencer par une aspirée : en conséquence, la première perd son aspiration : i.-e. **bhéydh-ō*, lat. *fīd-ō*, gr. πειθ-ω ⁽²⁾ = **φειθ-ω*; i.-e. **bhudh-* (s'informer, savoir), sk. *bōdh-a-tī* (il remarque), *buddhá-* (savant), gr. ἐ-πυθ-ό-μην (je m'informai); gr. ἔ-θη-ν, passif ἐ-τέ-θη-ν (je fus placé); gr. θριξ (cheveu) = **θριχ-ς*, gén. sg. *τριχ-ός* = **θριχ-ός*, mais loc. pl. *θριξί*; gr. τρέφ-ω (nourrir) = **θρέφ-ω*, cf. le fut. *θρέψω* et le pf. *τέ-θραμ-μαι* = **θέ-θρφ-μαι*; ἔχ-ω (je tiens, j'ai) = **ἔχ-ω* = **σέχ-ω*, cf. sk. *sáh-ā-mī*, aor. ἔ-σχ-ο-ν ⁽³⁾ et fut. *ἔξω*; dans les composés, ἐκεχεριεῖα (armistice) = **ἔχε-χεριεῖα*; redouble-

(1) Le caractère rigoureux de ces concordances rend suspect le rapprochement de lat. *herb-a* et gr. φορβ-ή (fourrage).

(2) De même là où la seconde aspirée a disparu postérieurement, πίστις πίστις.

(3) σχ est naturellement la forme réduite de la syllabe σσχ.

ment de la sourde aspirée par la non aspirée correspondante, au présent et au parfait, *κίχάνω τέθεικα πιφάύσκω*, etc.

C'est à ce phénomène que se rattache peut-être l'ἀ- copulatif grec, substitut fréquent de l'ἄ- seul régulier dans cette fonction comme représentant du groupe **sm̄-* primitif⁽¹⁾, v. g. ἄ-θρόο-ς (serré, dense) = ἄ-θρόο-ς = **sm̄-θρόο-ς*, cf. ἄπαξ ἄπᾱς, etc. Il n'est même pas impossible que l'aspirée produise parfois son effet à deux syllabes de distance : ἄ-λοχο-ς (épouse, cf. λέχος, lit); et de là l'analogie a pu transporter l'esprit doux à des cas où l'esprit rude devait demeurer, v. g. ἄ-κοιτι-ς (épouse), ἀκόλουθο-ς, etc.⁽²⁾.

Les cas fort rares où se suivent deux syllabes aspirées, se rapportent, soit à des composés dont la formation est chronologiquement postérieure à l'action de cette loi, v. g. ὀρνίθο-θήρᾱ-ς (oiseleur), soit à des formes contaminées par une analogie aisément concevable, v. g. ἐχύθη (il a été versé), cf. ἔχυτο et autres.

On s'explique fort difficilement la déaspiration de la seconde aspirée au lieu de la première dans le type λύθητι (sois délié) = *λύ-θη-θι.

(62) **2. Assimilation.** — On peut distinguer essentiellement deux cas d'assimilation : A. l'explosive ne change pas de nature, mais la sonore se substitue à la sourde de même ordre, ou réciproquement ; B. l'explosive permute en nasale ou spirante.

A. α) En thèse générale, en grec et en latin, une sonore suivie d'une sourde s'assourdit, et une sourde suivie d'une sonore devient sonore, et le témoignage des grammairiens nous est garant que ce changement s'effectuait avec une extrême rigueur dans la prononciation, alors même qu'il n'était pas observé par l'écriture : gr. ἐγβιβάζων (épigr.), orthographe usuelle ἐκβιβάζων, κάππεσε (il tomba) = *κάτ πεσε, avec une première assimilation de dentale à labiale, mais κάββαλε (il lança), etc. ; lat. préfixes *ap-* et *op-* dans *ap-eriō* et *op-eriō*, mais *ab-dūcō*, *ob-dūcō*, *sub-dūcō*, etc., et la fausse graphie *ob-tineō* n'empê-

(1) **sm̄* est la réduction de **sem-* (un), supra 41 et 49, 3.

(2) Inversement, si ἄθρόος (att.) n'est pas une fausse forme, il devrait son esprit rude à l'analogie de ἄπαξ ἄπλόος.

chait pas la prononciation *optineō*⁽¹⁾. En conséquence, ces prépositions isolées (cf. gr. ἀπό ὑπό) doivent être considérées comme des doublets syntactiques : on a dit d'abord régulièrement *ab domo, sub gremiō*, puis par analogie *ab urbe, sub ioue*; mais en dépit de l'écriture, on n'a jamais cessé de prononcer *sup caelō, sup tectō*⁽²⁾.

β) En vertu de la même loi, les groupes, gr. γσ, lat. *gs*, deviennent κσ, *ks*, qui s'écrivent ξ et *x*; gr. βσ, lat. *bs* deviennent πσ (écrit ψ) et *ps* : gr. φλόξ (flamme), cf. gén. φλογ-ός; lat. *rēx*, cf. gén. *rēg-is*; gr. φλέψ (artère), cf. gén. φλεβ-ός; lat. *plēps* (écrit *plebs*), cf. gén. *plēb-is*; *scrib-ō*, mais *scrip-si, scriptu-s*, etc.

γ) De même encore les groupes grecs φσ et χσ s'écrivent ψ et ξ, ce qui semble indiquer que le premier élément perd son aspiration, comme le supposent d'ailleurs les aspirées initiales de ξζω et θρῆψω. Il faut cependant remarquer que, dans l'ancien alphabet attique, où les doubles n'existent pas encore, elles sont toujours, quelle qu'en soit l'origine, transcrites par φσ et χσ.

δ) On sait qu'en grec, quand une explosive non aspirée vient à être suivie d'une explosive aspirée, elle prend elle-même l'aspiration : λείπ-ω é-λείφ-θη, σιζω = *στίγ-γω é-στίχ-θη, etc. Toute fois cette assimilation paraît purement graphique : la première explosive devait être une simple sourde.

ε) Devant une nasale, la gutturale sourde devient sonore : gr. πράσσω = *πράκ-γω, πράγ-μα, βρέχ-ω (mouiller), pf. βέ-βρεγ-μαι; lat. *sec-āre* (couper), *sēg-mentu-m*, etc.⁽³⁾.

ζ) Ces alternances régulières de sonores, de sourdes et d'aspirées dans des formations dont l'affinité ne pouvait être méconnue, ont naturellement donné lieu à des confusions ana-

(1) Nous prononçons aussi *apcès, optenir* et autres.

(2) Cf. encore les formes homériques κὰκ κεραλήν, κὰγ γόνυ, ὑββάλλειν (T 80), et nombre d'autres. Dans les inscriptions latines les graphies *set, aput*, etc., ne sont pas rares, même ailleurs que devant une consonne sourde.

(3) Cf. aussi *dīg-nu-s* par rapport à *dīc-o-r-e* ou plutôt à *dec-ct*, et voyez infra le traitement ultérieur de cette gutturale.

logiques qui ont pu propager chaque phonème en dehors de sa place légitime : ainsi, pour ἀλλάττω = *ἀλλάχ-γω, on a l'aor. pass. ἠλλάγ-η-ν et le substantif ἠλλάγ-ή, motivés par le régulier ἠλλάγ-μι; πρᾶγ-μα a motivé le parf. πέ-πρᾶγ-α, et les parfaits aspirés de l'attique et de la κοινή (τέ-τριφ-α de τρίβ-ω, πέ-πλεχ-α de πλέκ-ω) se réclament sans doute d'une origine analogue. On n'a qu'à comparer ἄρπ-αξ ἄρπ-αγ-ος aux autres noms grecs en -αξ, qui font leur génitif en -ακ-ος, et aux noms latins du même type, *vor-āx -āc-is*, pour se convaincre que le mot grec a été altéré par quelque adoucissement postérieur ; et, d'autre part, *vor-āg-ō* (gouffre), rapporté à *vorāx*, semble bien indiquer une déclinaison primitive **vorācō* **vorāggnis*, puis le *g* transporté analogiquement au nominatif. De même enfin *pāx pāc-is* montre un adoucissement régulier dans *panḡō* (ficher, affermir, cf. πήγ-νῶ-μι), qui procède sans doute de **pac-nō*, puis **pañgnō* (infra), et cet adoucissement à son tour s'est indûment étendu à *pe-pig-ī*. Pour si peu qu'on soit familier avec l'une et l'autre langue, on multipliera aisément ces exemples.

- (63) B. α) En grec et en latin, une explosive gutturale ou labiale suivie d'une nasale permute en nasale de son ordre. Pour la gutturale, la permutation ne se dénonce pas dans l'écriture ; mais les grammairiens nous apprennent que *dignus* et *ignōscō* se prononçaient *diñnus*, *iñnōscō*, et nous avons même raison de croire à la prononciation πρᾶñμα = πρᾶγμα ; les graphies dialectales bien connues γῖνομι, γῖνώσκω procèdent directement de la prononciation γῖñνομαι, substituée plus ou moins tôt à γίγνομαι. Pour *pm* et *bm* = *mm* : gr. ὄμματα (yeux) = *ὄπ-ματα, cf. lesb. ὄππατα et pf. ὄπωπα ; gr. pf. τέ-τῖμ-μι de τρίβ-ω, γέ-γμα-μι de γράφω ; lat. *summus* = **sup-mo-s* de *sup-er*, *submoveō* et *summoveō*, etc. Pour *pn* (intact en grec) et *bn* = *mn* : gr. ἄμνος (agneau) = *ἄβ-νό-ς, le β représentant la vélaire de l'i.-e. **ag-nó-s*, qu'on retrouve dans le mot latin *āg-nu-s* ; gr. σέβ-ο-μι (vénérer), et σεμ-νό-ς, mais ὕπνος (sommeil) ; lat. *somnus* = **sop-no-s*, *Sab-īnī* et *Sam-niu-m*, *scab-ellu-m* et *scam-nu-m* (banc), etc. Bien des actions d'analogie ont traversé cette loi.

β) Toute explosive dentale suivie d'un s s'y assimile complè-

tement : gr. loc. pl. ποσσί = * ποδ-σί; pf. πέπυσσα (tu as appris, tu sais) = * πέ-πυθ-σαι; ἐλπίζ (espoir) = * ἐλπίζ = * ἐλπ-ῖδ-ς; lat. *concors* = * *con-cord-s*, *mīlēs* (gén. *mīl-īl-is*) = * *mīlēs*⁽¹⁾ = * *mīl-ēt-s*, etc.

γ) Les groupes latins *cf*, *df*, *bf*, etc., deviennent *ff*, v. g. *effērō* = * *ec-ferō* (gr. ἐκ), *afferō*, *offerō*, etc.

(64) 3. Réduction de groupes de consonnes.

A. L'exemple le plus remarquable de ce genre de réduction nous est fourni en latin par le groupe *tsl*, qui a dû se développer, dès une époque antérieure au grec et au latin, de la rencontre d'une explosive dentale avec un *l*. En effet, de *ῥοῖδ-α*, on aurait régulièrement, sg. 2. **ῥοῖδ-θα*, pl. 2. **ῥιδ-τέ*, et le grec a οἶθα ἴστε, qui supposent les intermédiaires **ῥοῖτθα* **ῥίτ-στε*, avec développement d'un *σ* parasite. Dans ce cas, la première dentale s'assimile au *σ*, et tout se passe en définitive, comme si elle permutait en *σ* devant dentale, loi souvent énoncée sous cette forme et admissible même à la rigueur pour le grec pris isolément⁽²⁾. Mais en latin le phénomène est beaucoup plus compliqué, comme le montre au premier abord le contraste de **quat-tu-s*, participe théorique, et *quassus*, participe réel de *quat-ō*.

Voici ce qui s'est passé : de **quat-to-s*, l'insertion sigmatique a fait **quatstos* ; puis le groupe *tsl* s'est réduit à *ss*, sauf devant *r*, où la réduction s'est faite en *st* ; enfin, après voyelle longue, le groupe *ss* s'est réduit à un simple *s* : cf. *quāssus*, *claustrum* = **claud-(s)tro-m* et *clausus* = **claussus*, ou encore la double graphie *caussa* et *causa*. Les nombreux participes latins en *-su-s* et *-sūru-s*, les substantifs en *-sor* (*suāsor*) et en *-sūra* (*mēnsūra*) se réclament tous de cette origine⁽³⁾.

(1) La dernière syllabe se scande parfois encore longue dans Plaute.

(2) L'analogie a ensuite propagé ce *σ* dans des positions où la phonétique ne l'exigeait pas : ainsi ἴστε a engendré (att.) ἴσμεν = ἴδμεν, et ἔ-σχισ-ται régulier (= *ἔ-σχιδ-ται) s'est répercuté dans ἔ-σχισ-μαι ; dans ἡκουσται pour *ἡκου-ται (ἀκούω) le *σ* n'est plus même étymologique.

(3) Bien entendu cette finale aussi a été répandue par l'analogie hors de son domaine légitime : on a dit *sparsus* (pour **sparc-tu-s*) à cause de *sparsī*, etc. De même *pulsus*, *lapsus* (cf. le régulier *scrīptus*).

B. En latin, les groupes *spl* et *stl* initiaux se réduisent à un simple *l* : *liēn* ⁽¹⁾ (la rate), gr. σπλήν; arch. *stlis stlocu-s* devenus *lis locus*. Il en est de même de *tl* initial : *tālu-s* (porté) = gr. τλη-τό-ς, de τλά-ω. Médial il donne *cl*, si, comme il est fort probable, les noms d'instrument en *-clo- -culo-* répondent aux neutres grecs en *-τλο-*. Les groupes *tc* et *tp* se réduisent en *cc* et *pp* : *ac-currō ap-petō*; de même *pc* devient *cc*, *oc-currō*.

C. Parmi les autres réductions latines les plus importantes, on signalera : — α) la chute du groupe *cs* devant toute sonore, avec allongement compensatoire, *ē-luō ē-gredio-r*, etc. (= *ēx-*), *subtēmen* (trame) = **tēx-men*, etc. — β) la chute pure et simple d'une explosive dans les groupes trop compliqués : *discō* = **dic-scō*, cf. *di-dic-ī*, de même en grec διδάσκω = **di-dák-skō*, cf. fut. διδάξω; *poscō* = **porc-scō*, cf. *prec-o-r* ⁽²⁾; pf. *sparsī* = **sparg-sī*, cf. *sparg-ō*, et nombre d'autres.

(65) 4. **Explosives finales.** — Le grec ne souffre aucune momentanée à la finale; il les y fait toutes disparaître sans compensation : voc. ἄνα = **ánaκt*, cf. ἄνακτ-ος gén.; nom. γάλα (lait) = **γάλακt*, cf. γάλακτ-ος; sg. ἕλεγε = **ēleg-εt*, cf. lat. *leg-ūt*; pl. ἕλεγον = **ēleg-ont*, cf. lat. *leg-unt*; abl. adv. οὔτω (ainsi) = **ōtōδ*, cf. lat. arch. *is-tōd*, etc. Les cas nombreux où ce *δ* final semble représenté par un *ς*, v. g. le doublet οὔτως et tous les adverbes en *ως* tirés d'adjectifs, καλῶς = **kalōδ*, cf. lat. *certō*, doivent tenir à des doublets syntactiques ⁽³⁾.

Le latin n'élimine à la finale que la dernière explosive d'un groupe, v. g. *lac* = **lact*. Toutefois, le *d* final, qui persiste après voyelle brève, *sed*, *apud*, *quod*, disparaît à l'époque classique après voyelle longue, abl. *equō* = **equōd*, *marī* = *marīd*, imp. *legītō* = **legītōd*, cf. gr. φερέ-τω et sk. bhāra-tāt. On lit encore ce *d* dans toutes les inscriptions archaïques, et la scansion oblige à le rétablir dans nombre de vers de Plaute.

(66) 5. **Les aspirées en latin.** — Le traitement latin des aspi-

(1) Le groupe s'est conservé dans *splendēre* et sa famille : pourquoi ?

(2) *porc* est le degré réduit de la syllabe *prec*.

(3) Dans **γōd* (ὦς) isolé le *δ* tombait; mais une liaison telle que **γōd toy* (comme à toi) devait donner **γōtstoy*, gr. ὦς τοι, supra 64 A.

rées primitives a de quoi surprendre. Que *gh* se désaspire en *g*, ou qu'au contraire l'aspiration l'emportant le transforme en *h*, rien de plus concevable. De *dh* et *bh* à *f* initial la transition s'est faite par *th* et *ph*; car *ph* devient aisément *f*, témoin le φ grec, et *th* prononcé en spirante (*th* angl.) en est également fort voisin ⁽¹⁾. Ce qui est moins intelligible, c'est le retour d'*f* médial latin, tantôt à *d*, tantôt à *b*. Il est probable que ce retour s'est effectué à un moment où le phonème médial n'était pas encore devenu *f*, mais, par exemple, pendant le stade *th* ou quelqu'autre approchant. L'osque et l'ombrien ont alors seuls poursuivi l'évolution dans le sens de l'*f*, tandis que le latin la faisait dévier dans un autre sens.

SECTION III.

SPIRANTES PRIMITIVES.

- (67) Outre les continues *y* et *w*, déjà traitées en tant que semi-voyelles, et quelques phonèmes plus problématiques qu'il est permis de négliger, l'indo-européen ne possédait que les deux spirantes dentales ou sifflantes *s* et *z*. La sonore n'étant d'ailleurs que le produit de l'assimilation de la sourde à une sonore subséquente, on peut les étudier toutes deux sous la même rubrique. Il suffit de se souvenir que les groupes *σε* (*σθέννυμι*), *σγ* (*μισγω*), *σδ* (toujours en éolien au lieu de ζ), valent dans la prononciation *zb*, *zg*, *zd*.

Le traitement de la sifflante primitive est extrêmement varié, selon la position qu'elle occupe.

§ 1^{er}. — *s* initial.

- (68) 1. Devant voyelle : l'*s* persiste en latin et devient *h* (esprit rude) en grec, ἐπτά *septem*, ἔρπω *serpō*, ἔδος *sedeō*, ἀπλόος ⁽²⁾

(1) Du grec moderne Θεόδωρος les Russes ont fait *Fédor*. Cf. aussi l'éol. φήρ = θήρ.

(2) Pour la disparition sporadique de l'esprit rude, cf. supra 61.

simplex, etc. Cette loi est des plus rigoureuses. Tout σ initial grec procède d'un groupe de consonnes primitives et non d'un s : ainsi, pour $\sigma\acute{\epsilon}\omega$ (agiter) = * $\sigma\sigma\acute{\epsilon}\omega$ (cf. aor. $\acute{\epsilon}\text{-}\sigma\sigma\acute{\upsilon}\text{-}\mu\eta\eta\nu$), il faut restituer i.-e. * qyu , que trahit le sk. *cyu* ; dans $\sigma\acute{\epsilon}\beta\text{-}\sigma\mu\alpha\iota$ (adorer), le groupe initial était *ty* ; dans $\sigma\acute{\alpha}\lambda\omicron\varsigma$ (houle), probablement *sw*, cf. all. *schwellen*⁽¹⁾ ; dans $\sigma\tilde{\upsilon}\varsigma$ (porc) = $\tilde{\upsilon}\varsigma$, lat. *sūs*, la restitution du σ peut provenir des cas obliques qui l'auraient conservé anciennement sous la forme (gén.) * $\sigma\mathcal{F}\text{-}\acute{\omicron}\varsigma$.

2. Devant semi-voyelle : les groupes initiaux *sy* et *sw* (très rares) deviennent esprit rude en grec, $\xi\zeta$ = * $\sigma\mathcal{F}\acute{\epsilon}\zeta$ (six), pronom $\acute{\epsilon}$ = * $\sigma\mathcal{F}\acute{\epsilon}$, cf. $\acute{\epsilon}\acute{\omicron}\varsigma$ = * $\sigma\epsilon\mathcal{F}\acute{\omicron}\varsigma$, latin *suus*. Pour *sw* la transition s'est faite par *wh*, comme le prouvent la leçon épigraphique $\mathcal{F}\acute{\epsilon}\zeta$ et la nécessité de lire $\mathcal{F}\acute{\epsilon}$ $\mathcal{F}\acute{\omicron}\iota$ dans beaucoup de vers d'Homère. En latin, la semi-voyelle disparaît purement et simplement, *sex*, *sē* ; cf. pourtant supra 40 C ϵ .

3. Devant nasale ou vibrante. Comme *sw* donne *wh*, ainsi en grec *sr* donne *rh*, écrit ρ ; en latin le groupe *sr* devient partout *fr*⁽²⁾ : $\rho\acute{\iota}\rho\omicron\varsigma$ = * $\sigma\rho\acute{\iota}\gamma\text{-}\omicron\varsigma$, lat. *frīg-us*. Les autres groupes s'assimilent respectivement en *ll*, *mm*, *nn*, qui, naturellement, deviennent à l'initiale *l*, *m* et *n* ; mais dans la poésie d'Homère on est souvent obligé de restituer le doublement étymologique pour pouvoir scander le vers. Exemples : lat. *tūbricu-s* (glissant), cf. all. *schlūpfen* (glisser) ; gr. $\mu\epsilon\iota\text{-}\delta\acute{\iota}\acute{\alpha}\text{-}\omega$ (sourire) cf. sk. *smi* (rire, admirer), lat. *mī-ru-s* ; gr. $\mu\acute{\iota}\alpha$ = * $\sigma\mu\text{-}\acute{\iota}\alpha$, fm. de **sem-*(un) ; gr. $\nu\acute{\iota}\varphi\text{-}\alpha$, lat. *niv-em* (acc.), cf. all. *schnee*, angl. *snow* ; lat. *nā-re* (nager), sk. *snā-mi*, etc. Il est pourtant à remarquer que l'initiale $\sigma\mu$ n'est pas rare en grec : on connaît $\sigma\mu\tilde{\upsilon}\varsigma$ · δ $\mu\tilde{\upsilon}\varsigma$ (Hesych.), $\sigma\mu\iota\kappa\rho\acute{\omicron}\varsigma$ doublet de $\mu\iota\kappa\rho\acute{\omicron}\varsigma$, etc., variantes encore inexpliquées.

4. Devant consonne *s* initial demeure intact : gr. $\sigma\tau\acute{\omicron}\rho\text{-}\nu\tilde{\upsilon}\text{-}\mu\iota$ $\sigma\pi\epsilon\acute{\iota}\rho\omega$ $\sigma\beta\acute{\epsilon}\nu\tilde{\nu}\mu\iota$; lat. *scandō*, *stō*, *spērō*, etc. Cependant, quelquefois en grec, v. g. $\tau\acute{\epsilon}\gamma\text{-}\omicron\varsigma$ (couverture) $\tau\acute{\epsilon}\gamma\text{-}\omega$ (couvrir)

(1) Toutefois, comme *sw* initial donne esprit rude (infra), le type $\sigma\acute{\alpha}\lambda\omicron\varsigma$ ne pourrait tout au plus être qu'un doublet syntactique après voyelle : cf. le composé (homér.) $\kappa\omicron\nu\acute{\iota}\sigma\alpha\lambda\omicron\varsigma$ qu'on doit lire $\kappa\omicron\nu\acute{\iota}\sigma\sigma\alpha\lambda\omicron\varsigma$.

(2) Le stade intermédiaire est *thr* (*th* angl.), cf. supra 66.

en regard de *στέγος στέγω* (sk. *sthaḡ*), et très souvent en latin, on constate la chute de l'initiale : *cav-eō* (prendre garde), cf. all. *schau-en* (regarder avec attention), donc **scav-eō* ; *tegō, toga, tegula* (tuile), cf. *στέγω* ; *fallō*, cf. *σφάλλω* (renverser) et sk. *sphāl-ā-mi* (jeter, lancer). On est d'accord pour voir dans ces exceptions apparentes des doublets syntactiques ⁽¹⁾.

§ 2. — *s* médial.

(69) 1. Entre voyelles. — Dès avant la période historique de l'hellénisme ⁽²⁾, l'*s* **intervocalique**, comme l'*s* initial, a passé à l'*h*, puis il a disparu sans laisser de traces. En latin on lit encore l'*s* intervocalique dans quelques-uns des plus anciens monuments conservés, v. g. *LASES* = *Larēs* (Carm. Arv.) ; mais, dès cette époque, il ne se prononçait plus *s* : il avait passé par le son *z*, comme le montrent les transcriptions osques du genre de *egmazum* « rerum », et de là à l'*r* lingual ⁽³⁾ ; de l'un à l'autre, en effet, il n'y a que la différence du tremblement de la langue, déjà décrit.

La **chute en grec et le rhotacisme latin de l'*s* intervocalique** constituent une des lois les plus constantes qu'il soit donné à la phonétique de constater. Les exemples en surabondent, et il suffira de citer : gr. subj. (homér.) *ἔω* = **ēs-ω* (que je sois), att. *ῶ*, lat. fut. *er-ō* = **es-ō* ; gr. **γέν-εσ-ος* (gén. de *γέν-ος*, cf. sk. *ján-as-as*), d'où *γένεος* et *γένους*, lat. *generis* = **gēn-ēs-ēs* ; gr. *αἰδώς*, gén. *αἰδοῦς* = *αἰδόος* = **aid-ós-ος*, lat. *arbōs*, gén. *arboris* = **arb-ōs-ēs* ; gr. gén. pl. *χωράων* *χωρῶν* = **χopā-σων*, lat. *terrā-rum* ; gr. *μῦς* *μῦ-ός*, lat. *mūr-is* ; gr. nom. pl. nt. *μελλω* = **meλλω* = **meλλ-ωσ-α*, lat. *mājōra* = **māh-jōs-a* ⁽⁴⁾, etc. En latin, l'analogie a communément

(1) Dans une phrase telle que *corpus arma* **stegont*, l'*s* sonnait ; mais venait-on à dire *arma corpus* **stegont*, les deux *s* n'en faisaient plus qu'un : de là l'illusion d'un mot **teḡont*, qu'on a transporté dans d'autres phrases.

(2) Il faut donc se garder de restituer, dans une forme homérique par exemple, un *σ* initial ou intervocalique.

(3) Cf. en français le doublet *chaire* (= *cathedra*) et *chaise*, qui toutefois a suivi la marche inverse.

(4) Pour la différence de quantité de l'*o*, voir la déclinaison, infra 212.

magnus = *maknūs*
mājōr = *māh-jōs*

introduit l'*r* à la finale du nominatif : cf. les doublets *honōs* et *honōr*, *arbōs* et *arbōr*, puis les noms abstraits en *-ōr*, *dolor*, *labor*, et les comparatifs *mājōr* = **mājōs* ; mais l'*s* persiste au nom.-acc. nt. *mājus* = **mājōs*, gr. μεζών μεζόν.

Il semblerait dès lors qu'on ne dût jamais rencontrer, ni en grec, ni en latin, un *s* entre deux voyelles. Il y en a pourtant, et beaucoup, dans l'une et l'autre langue, mais ils ne procèdent jamais d'un *s* intervocalique primitif. Phonétiquement, ils se ramènent en général à la réduction régulière du groupe historique *ss*, μέσος = μέσσος, *causa* = *caussa* ⁽¹⁾, ou au τ grec assibilé devant ι, φύσις = *φύτις ; sinon, l'origine en est simplement analogique : ainsi le σ intervocalique de βουσίν ναυσίν ἵπποισιν (cf. le cas obl. du ἵππουιν) paraît restitué sur le modèle de ποσσίν, φλεψίν, θριξίν, où le σ, n'étant pas intervocalique, devait subsister ; de même on a λύσω ἔλυσα (au lieu de *λύω *ἔλυα) et tous les futurs et aoristes de même nature, parce qu'on a λείψω ἔστιξ et autres formes où le σ s'est normalement conservé. En dehors de cette origine phonétique ou de ces faits d'analogie, le résidu des *s* intervocaliques grecs ou latins est véritablement insignifiant : on ne peut guère citer que nom. pl. *vāsa*, etc., modelé sans doute sur le nom. sg. *vās*, l'expression *quaesō*, conservée peut-être en regard du régulier *quaerō* (cf. *quaes-tor*) par une recherche d'archaïsme, et enfin quelques mots d'étymologie obscure, tels que lat. *miser* et gr. μίσιος (haine), μῖσέω, etc. ⁽²⁾.

2. Après consonne. — On a vu plus haut les effets de la rencontre d'une explosive et d'un *s*, ainsi que les phénomènes d'allongement compensatoire auxquels donne lieu le groupe *ns* ⁽³⁾, v. g. *equōs* = **equōns*, ἔκτεινα = *ἔκτεν-σα. Restent les groupes *rs* et *ls*, qui demeurent intacts en grec et deviennent *rr*, *ll* en latin : cf. *ferre* = **fer-se*, *velle* = **vel-se*, *terra* — **ter-sa* (la sèche ?), et gr. θάρσος (audace), ἄρσην (mâle), sk. *vṛśan-*

(1) Cf. supra 64 A, et infra n° 6.

(2) θρασύς (hardi) a été influencé par son doublet θαρσύς (l'un et l'autre équivalent à **dhrs-ús*) cf. Θράυλλος (nom propre).

(3) Supra 47 C.

(id.), ἔρση, att. ἔρση (rosée), sk. *varšás* (pluie), etc. Il en résulte que les aoristes réguliers de φθείρω (gâter), κέλλω (aborder) sont les homériques ἔφθερσα, ἔκελσα, et que les formes attiques et communes ἔφθειρα, ἔστειλα (j'envoyai) doivent être considérées comme refaites sur ἔκτεινα et autres. Dans l'attique plus moderne, le groupe ρσ devient ρρ comme en latin : θάρρος, ἄρρην.

3. Devant nasale. — En lesbien l's s'assimile à la nasale : ἔμι (je suis) = *ἔσ-μί, sk. *ás-mi*; φάεννος (lumineux) = *φαρσε-νό-ς, cf. φάος φαῦος (lumière). Dans les autres dialectes, ainsi qu'en latin, l's produit un allongement compensatoire et disparaît⁽¹⁾ : dor. ἡμί (je suis), ion.-att. εἰμί; dor. φαηνός, ion.-att. φαεινός; ion. εἴνυμι = *ἔσ-νυ-μι (j'habille), cf. ἔσ-θη-ς et *ves-ti-s*; lat. *dīmoveō* = **dis-moveō*, *dīnumerō*, etc. ; lat. *aēnus* (d'airain) = **aēs-nu-s*, cf. *aes*, et sk. *áyas* (fer) ; lat. *vidēn* (vois-tu ?) = **vidēnn* = **vidēnn* = **vidēs'n'*⁽²⁾.

Diverses causes ont ramené postérieurement en attique les groupes σμ σν : le premier est resté intact, le second s'est assimilé en νν, comme le montre à lui seul le juxtaposé Πελοπόννησος = Πέλοπος νῆσος. Ainsi un verbe *ἔσνυμι, refait sur l'analogie d'ἔσθης et autres, est devenu att. εἴνυμι ; mais κόσμος, ἔσμέν refait sur ἔστέ, ἡμφί-εσμαι refait sur ἡμφίεσται, à plus forte raison πέπυσμαι et ἤχουσμαι, où le σ n'a plus aucun fondement étymologique⁽³⁾, n'ont subi aucun changement.

4. Devant vibrante. — En grec le σ s'assimile : ἔρρεε (il coulait) = *ἔρρεε-ε, sk. *á-srav-a-t*, de ῥέω ; ou parfois donne lieu à un phénomène assez obscur d'allongement compensatoire, v. g. *χέσλιω : (mille), cf. sk. (*sa-*)*hás-ra-*, lesb. χέλλιοι, dor. χήλιοι, ion.-att. χελιοι χῆλιοι. En latin, l'allongement compensatoire est de règle devant *l*, *dīluō* ; mais le groupe *sr* médial devient *br*⁽⁴⁾ : *fūnebris* = **fūnes-ri-s*, cf. *fūnus fūner-is fūnes-tu-s* ; *cōnsobrīnus* (cousin) = **con-svēsr-īno-s* (parent par la sœur), de **svēsor* = *soror*⁽⁵⁾, etc. †

† *svēsor-s* = *vērū* φελοβόρα

(1) Cf. en français *même* = *mesme*.

(2) La finale de l'enclitique tombée et *ēnn* devenu final abrégé.

(3) Cf. supra 64 A.

(4) Le stade intermédiaire est naturellement *thr*, supra 66 et 68, 3.

(5) *svēsor* est la forme réduite : sk. nom. *svásā*, dat. *svásr-ē*.

5. Devant explosive. — Devant une explosive sourde l's se maintient en grec et en latin. Devant une explosive sonore, il se maintient en grec, sauf à se prononcer *z* (le groupe *σδ* s'écrit ζ); en latin il disparaît avec allongement compensatoire: *nīdus* (nid) = **nīzdo-s*, cf. all. *nest*, et les juxtaposés *dīgerō*, *dīdūcō*, etc.

6. Devant spirante. — On connaît le traitement des groupes *sy* et *sw*. Reste le groupe *ss*. Primitif, il s'est de fort bonne heure réduit en grec à un simple *σ*: on connaît les doublets homériques *ποσσί* et *ποσί*, *ἔπεσσι* et *ἔπεσιν*; c'est ainsi qu' *ἐ-τέλεσ-σα* (j'ai accompli), homérique et seul régulier, cf. *τέλος* (fin), est devenu *ἐτέλεσα*, et que *πέπτουσαι* (homér.) = **πέ-πυθ-σαι* s'est réduit à *πέπτουσι*.⁽¹⁾ Cette transformation a même atteint çà et là le groupe *σσ* né postérieurement en grec de quelque assimilation phonétique, issu par exemple de *dhy* dans att. *μέσος*⁽²⁾ = *μέσσοσ* = **μέθ-γο-ς*, ou de *sw* dans att. *ἴσος* = *ἴσσοσ* = *ἴσφο-ς*. En latin, le groupe *ss* subsiste après voyelle brève, *cāssus* (vain) de *cādō*, *grēssus* de *grādiōr*, *mīssus* de *mītto*, mais se réduit après voyelle longue, *mīsī* = **mīssī* (cf. *vīdeō vīdī*), *fūsus* = **fūssus*, *plōsiō* de *plōdō*, *laesus* de *laedō*, etc.

Le groupe latin *sf* s'assimile en *ff*, v. g. *differō* = **dis-ferō*, cf. *distulī*.

§ 3. — s final.

(70) L's final persiste en grec et en latin, *ἵππος equos*, *γένος genus*. Toutefois en latin, dans certaines positions au moins, l's final ne devait sonner que très faiblement: les inscriptions le négligent fort souvent, et l'on sait que jusqu'au siècle d'Auguste il fait ou ne fait pas position au gré de l'écrivain: *versībūs quōs ōlim...* (Enn.)... *dēcidere falcībūs rāmōs* (Lucr.). Mais il n'a jamais complètement disparu; car les langues romanes le reproduisent encore avec une remarquable fidélité⁽³⁾.

(1) Cf. supra 63 β. — L'analogie des doublets où apparaissait tantôt σ tantôt σσ, a amené le double σ dans des formes où il n'est pas étymologique, v. g. hom. *τανύσσαι*, *ἐγέλασσε*, etc.

(2) On attendrait **μέττος* comme *πράττω* = *πρήσω*.

(3) V. g. fr. *li chevaux* = *illé cabállus*, les *chevals* = *illós cabállós*

Est-ce à cette chute possible de l's final, est-ce à un fait de phonétique syntactique indo-européenne, qu'il convient de rattacher la substitution latine du groupe *er* aux groupes *ris ros* précédés d'une consonne⁽¹⁾, dans les types *ācer* = *ācris* et *ager* = **ag-ro-s*, cf. gr. ἀγρός, sk. *ájras*? Quoi qu'il en soit, cette particularité mérite d'être signalée ; mais il est difficile de la traduire en loi, puisque les génitifs *patrus* et *patris*, par exemple, ont gardé leur finale intacte.

(1) Dans *puer* (= **puerus*?) la consonne paraît manquer, mais c'est une pure illusion, car *puer* est pour **pover*.

CHAPITRE V.

COMBINAISONS ULTÉRIEURES DE VOYELLES ET CONSONNES.

- (71) Parmi les faits hystérogènes de combinaison ou de réduction phonétique, qui n'ont pu trouver place qu'incidemment dans le précédent exposé et qu'il convient de soumettre à un plus ample examen, on rangera : la **contraction** ; l'**élision** ; l'**abréviation** et l'**allongement** ; l'**aspiration** et la **déaspiration** ; l'**épenhèse** et la **syncope**.

SECTION I^{re}.

CONTRACTION.

Il est probable, sinon certain, que l'indo-européen n'admettait pas l'hiatus ⁽¹⁾ et que toutes les formes par lui léguées à ses descendants étaient contractées : en conséquence, la contraction grecque ou latine n'a eu à s'exercer que sur les hiatus postérieurs, causés surtout par la chute normale d'une consonne intervocalique. Les lois de ce processus sont infiniment variées.

§ 1^{er}. — Grec.

- (72) Deux voyelles en hiatus, soit dans un même mot ($\varphi\lambda\acute{\epsilon}\omega$), soit dans deux mots différents étroitement liés par le sens et la prononciation ($\tau\acute{\alpha}\ \acute{\alpha}\lambda\lambda\alpha$), sont susceptibles de se contracter en voyelle longue ou diphthongue ; mais il y a sur ce point grande

(1) Sauf celui d'i et d'u, qui n'est pas un hiatus véritable ; car l'i ou l'u suivi d'une voyelle développe à sa suite sa semi-voyelle, et l'on ne prononçait pas *i- \acute{h} i- (allant, lat. *iēns*), *duō (deux), mais à peu près *i \acute{y} h*i*-, *duwō, etc.

divergence entre les dialectes. Les deux antipodes sont l'ionien et l'attique, si proches pour tout le reste : l'un ignore presque la contraction, l'autre ne tolère presque aucun hiatus ; entre eux, mais plus voisins pourtant de l'ionien, se placent l'éolien et le dorien, qui contractent certains hiatus et en laissent subsister d'autres. Mais, dans le cas même où tous les dialectes contractent, le phonème de contraction peut différer pour chacun d'eux. Pour éviter de compliquer ce sujet outre mesure, on n'examinera ici que les cas de contraction les plus usuels, en les classant selon la nature de la première des deux voyelles en hiatus.

1. α . — $\alpha + \alpha$, $\alpha + \bar{\alpha}$: $\bar{\alpha}$. Ion. homér. ἄτη (fléau, malédiction) = $\bar{\alpha}\tau\bar{\alpha}$ = * $\acute{\alpha}\tau\bar{\alpha}$ pour * $\acute{\alpha}\tau\bar{\alpha}\tau\bar{\alpha}$, cf. $\acute{\alpha}\nu\alpha\tau\acute{\alpha}$ (Pind.) ; att. Ἰθηνᾶ = Ἰθηνᾶᾱ = Ἰθηνᾶᾱ ; att. τᾶλλα = τὰ ἄλλα, etc. — $\alpha + \epsilon$: ion. (1) et att. $\bar{\alpha}$, dor. η : att. $\tau\bar{\imath}\mu\bar{\alpha}\tau\epsilon$ = $\tau\bar{\imath}\mu\acute{\alpha}\tau\epsilon$, dor. ὄρη (vois) = ὄραε. — $\alpha + \eta$: $\bar{\alpha}$, η : ion.-att. $\tau\bar{\imath}\mu\bar{\alpha}\tau\epsilon$, dor. $\tau\bar{\imath}\mu\bar{\eta}\tau\epsilon$ = $\tau\bar{\imath}\mu\acute{\alpha}\eta\tau\epsilon$ (subj.). — $\alpha + \iota$: $\alpha\iota$: * $\acute{\alpha}\tau\tau\iota\varsigma$ (enfant), homér. $\acute{\alpha}\tau\tau\iota\varsigma$, puis $\acute{\alpha}\tau\tau\iota\varsigma$. — $\alpha + \omicron$: att. ω (2), dor. $\bar{\alpha}$: att. $\tau\bar{\imath}\mu\bar{\omega}\mu\epsilon\nu$ = $\tau\bar{\imath}\mu\acute{\alpha}\omicron\mu\epsilon\nu$. — $\alpha + \upsilon$: $\alpha\upsilon$ (mais souvent l'hiatus demeure) : $\delta\alpha\upsilon\lambda\acute{\omicron}\varsigma$ (épais, touffu) = * $\delta\alpha\upsilon\lambda\acute{\omicron}\varsigma$ = * $\delta\alpha\upsilon\sigma\upsilon\text{-}\lambda\acute{\omicron}\text{-}\varsigma$, cf. $\delta\alpha\upsilon\sigma\acute{\omicron}\text{-}\varsigma$; $\acute{\alpha}\upsilon\tau\acute{\omicron}\varsigma$ = * $\acute{\alpha}\upsilon\tau\acute{\omicron}\varsigma$ (on lit ἄφουτοῦ dans une inscription ionienne).

2. $\bar{\alpha}$. — $\bar{\alpha} + \alpha$, $\bar{\alpha} + \bar{\alpha}$: $\bar{\alpha}$ (3) : éol.-dor. $\gamma\bar{\alpha}$, ion.-att. $\gamma\bar{\eta}$ = * $\gamma\bar{\alpha}\alpha$ = $\gamma\bar{\alpha}\iota\alpha$. — $\bar{\alpha} + \epsilon$: $\bar{\alpha}$, même en dorien : $\bar{\alpha}\lambda\iota\omicron\varsigma$ (écrit $\acute{\alpha}\epsilon\lambda\iota\omicron\varsigma$, mais la scansion fait voir que le mot est trissyllabe) dans Pindare, cf. ion. ἡέλιος, att. ἥλιος. — $\bar{\alpha} + \omicron$, $\bar{\alpha} + \omega$: dor. $\bar{\alpha}$: gén. pl. (homér.) $\chi\omega\rho\bar{\alpha}\omega\nu$, dor. $\chi\omega\rho\bar{\alpha}\nu$. — $\bar{\alpha} + \iota$: $\bar{\alpha}\iota$ (α). — $\bar{\alpha} + \upsilon$ sans importance.

3. ϵ . — $\epsilon + \alpha$: hiatus fréquent en ionien, att. η : $\tau\epsilon\acute{\iota}\chi\eta$ = $\tau\epsilon\acute{\iota}\chi\epsilon\alpha$. Il faut bien se garder de croire que $\acute{\alpha}\lambda\epsilon\iota\varsigma$ (acc. pl.) soit contracté de $\acute{\alpha}\lambda\epsilon\iota\alpha\varsigma$; quant au nom. pl. nt. $\chi\rho\upsilon\sigma\bar{\alpha}$ = $\chi\rho\acute{\upsilon}\sigma\epsilon\alpha$, le vocalisme de sa finale a dû être influencé par celui des finales neutres ordinaires en $\bar{\alpha}$. — $\epsilon + \bar{\alpha}$, fort rare,

(1) Souvent non contracté. Le bizarre type homérique $\acute{\alpha}\rho\acute{\alpha}\nu$ (voir) = * $\acute{\alpha}\rho\acute{\alpha}\epsilon\nu$ n'a pas encore reçu d'explication satisfaisante.

(2) Le type de diectase homérique $\beta\iota\acute{\omega}\nu\tau\alpha\iota$ pour $\beta\iota\acute{\omega}\nu\tau\alpha\iota$ = $\beta\iota\acute{\alpha}\nu\tau\alpha\iota$ (très commun) est à mettre sur la même ligne que $\acute{\alpha}\rho\acute{\alpha}\nu$.

(3) Naturellement cette combinaison ne peut se présenter en ionien.

ne fait souvent qu'une seule syllabe, alors même que les deux voyelles sont écrites⁽¹⁾ : δωρεά dissyllabe, mais att. γενεά trissyllabe. — ε + ε : lesb. dor. η, ion.-att. ει (prononcé ē), φιλείτε = φιλέετε⁽²⁾. — ε + η : η, mais non contracté en ionien : φιλήτε = φιλέητε. — ε + ι : ει, homér. πτόλει, att. πόλει. — ε + ο : dor. ω, att. ου (prononcé ō ou ū), φιλοῦμεν = φιλόομεν ; dans les textes ioniens, on lit tantôt εο dissyllabe, tantôt εο monosyllabe, tantôt enfin ευ (Hérodote), qui, prononcé en diphthongue bien entendu, diffère à peine de εο monosyllabe. — ε + ω : ω, att. φιλω = φιλέω, ἀνθῶν = ἀνθέων. Alors même que l'orthographe maintenait l'ε⁽³⁾, il ne comptait pas pour une voyelle, et jusque dans les types βασιλέως, πόλεως, où la contraction ne se faisait jamais dans l'écriture, elle se faisait probablement dans la prononciation courante⁽⁴⁾. — ε + υ (rare) : ευ, homér. εὔς (bon), att. εὔ (bien).

4. Le groupe η + voyelle ne présente guère d'intérêt qu'en ionien, attique et κοινή, où il remplace le groupe primitif ā + voyelle : dès lors il est régi par les lois d'abréviation et métathèse quantitative spéciales à ces dialectes et qu'on retrouvera plus loin (infra 76).

5. Le groupe ι + voyelle ne se contracte nulle part ; mais l'ι a pu sporadiquement, comme l'ε, y devenir semi-voyelle. Le rare groupe ιι a toutefois donné ī dans le locatif πόλι (Hom. et Hérodote) = πόλιι, cf. cypr. πτόλιγι, et quelques similaires.

6. Le groupe ī + voyelle, fort rare, ne se contracte pas.

7. ο. — ο + α : ion. souvent en hiatus, att. et lesb. ω, dor. ā : dor. πρᾶτος, att. πρῶτος = *πρό-ατο-ς ; att. accus. αἰδῶ = αἰδῶα. — ο + ā sans importance. — ο + ε : ου, δηλοῦτε = δηλόετε. — ο + η : ω, δηλῶτε = δηλόητε ; le fém. att. διπλή (double) = διπλόη, ainsi que son plur. διπλαί = διπλόαι et le pl. nt. διπλᾶ = διπλόα, repose naturellement sur une assimilation analogique aux finales non contractes. — ο + ι : οι : att. οἷς (brebis) = ὄϊς

(1) Dans ce cas, on le sait, l'ε devient semi-voyelle, supra 20, 3°.

(2) Souvent en hiatus chez Hérodote.

(3) C'est le cas pour ἀνθῶν (gén. pl.), que les atticistes, selon Suidas, écrivaient ἀνθέων.

(4) Cf. la double scansion de Μενοιτιάς, *OEd. R.*, 85 et 1503.

(Théocrite) = **ῥις*, lat. *ovis*. — *o + o* : lesb. dor. *ω*, ion. att. *ου* : gén. lesb. dor. *ἴππω*, ion.-att. *ἴππου* = **ἴπποο*, (mais *o + oi* donne simplement *οι*, *δηλοῖμεν* = *δηλόοιμεν*). — *o + ω* : *ω*, *δηλωμέν* = *δηλόωμεν*. — *o + υ* sans importance.

8. *ω*. — Le groupe *ω + o* donne *ω* au gén. ion. att. *λεῶ* (du peuple) = **λεῶο*, cf. *ἴππος* **ἴπποο*. Partout ailleurs la combinaison d'*ω* avec voyelle offre peu d'intérêt.

9. *υ*. — Le groupe *υ + ι* est seul susceptible de contraction, soit dès l'époque homérique, *νέκυι* dissyll., *πληθυῖ* (mais *συῖ*, *δρυῖ*), panhellén. *υῖός* dissyll. = **συ-ιό-ς* (cf. sk. *sū* engendrer, *sūnīś* fils), et participe pf. fm. *εἰδυῖα* trissyll., soit même en attique et *κοινή*, où pourtant la finale *υι* reste dissyllabique, *ιχθύι*. A cela près, *υ + voyelle* ne se contracte jamais : le nom. pl. *ιχθῦς* ne vient pas de *ιχθύες*, ni encore moins l'acc. pl. *ιχθῦς* de l'homér. *ιχθύας*.

10. *ῡ*. — Le groupe *ῡ + voyelle* est rare et ne se contracte pas.

La plupart des exceptions qui semblent traverser ces lois s'expliquent aisément, soit par la phonétique, soit par l'analogie. Ainsi l'hiatus, qui subsiste dans *λεώς* et semble au moins subsister dans *βασιλέως*, vient de ce que le groupe *εω* y remplace *ηο* par métathèse quantitative. Ailleurs, comme dans *νέος* = *νέφος*, *Δί* = *Διγί*, *κλέος* = *κλέφος*, *βόες* = *βόφες*, *ἀκήκοα* = **ἀκήχοφα* (cf. *ἀκούω*), *οἰνόεις* = **φινόφεντ-ς* (cf. suff. sk. *-vant-*), etc., etc., c'est la chute tardive d'un *φ* qui a mis en présence deux voyelles jusque-là séparées⁽¹⁾. Même explication pour le type *πενταετής* = **πενταφετής*, à moins que le premier terme du composé n'ait été simplement emprunté au type sans hiatus *πεντάδραχμος*. Dans *προάγω*, c'est certainement le type *προλέγω* qui a préservé le préfixe, tandis que dans dor. *πρώχοντι* = *προέχοντι*, att. *φροῦδος* = **φρόδος*, il a cédé à la loi commune. Enfin

(1) Mais la tendance de l'attique à la contraction est si forte que, même dans ce cas, il supprime souvent l'hiatus dans les groupes homogènes : on connaît les noms propres en *-κλής* = *-κλέης* et on lit *Δί* sur une inscription. Bien plus, les groupes non homogènes, dans les mots très usuels, sont atteints à leur tour : il suffit de rappeler ici *Θουκῦδίδης* et *νομηγῖα*.

et surtout il ne faut jamais oublier que la langue écrite ne peut nous renseigner que très imparfaitement sur les contractions de la langue parlée : les ouvrages ont été transcrits et retranscrits par maints copistes qui y ont introduit les disparates les plus choquantes⁽¹⁾, et, quant aux textes épigraphiques eux-mêmes, on n'est jamais sûr qu'un hiatus conservé par l'écriture ne fût pas aboli dans la prononciation⁽²⁾.

§ 2. — *Latin.*

(73) Les lois de la contraction latine sont beaucoup plus difficiles à connaître que celles de la contraction grecque ; car le latin ne nous présente presque nulle part la forme en hiatus concurrentement à la forme contracte. On doit se borner à passer en revue les cas les plus sûrs et les plus intéressants.

1. *a, ā.* — La différence de voyelle qu'on remarque dans gén. *aeris* = **ǎeris* (cf. *aēnus* et sk. gén. *áyasas*) et pl. 2 *amātis* = **amā-ě-lis* (cf. gr. τῆματε = τῆμάετε), ne peut provenir que d'une différence de quantité de l'*a* : il est donc légitime de poser : *a + e = ae* ; *ā + e = ā*. C'est un groupe *a + i* qui a donné *ae* au gén. dat. sg. *terrae* ; mais la quantité de l'une et l'autre voyelle est inconnue. Il y a bien l'archaïque *terrāi*, mais rien ne prouve que *terrae* en procède. — Si la voyelle des verbes en **-aō* était vraiment *ā*, on doit restituer *amāmus* = **amā-ō-mus*, *amānt* = **amā-o-nt*, et *amō* = **amā-ō*, et poser dès lors *ā + ō = ā* et *ā + o = ō* ; mais il se peut que l'*ā* n'ait pas été long dans toute la conjugaison ; il se peut aussi que le groupe *a + o* ait toujours donné *ō*, et qu'*amāmus* *amānt* aient été tout simplement calqués sur le vocalisme d'*amās* *amātis*, comme *monēmus* *monent*, qui ne peuvent provenir de **moneōmus* **moneont*, l'ont été certainement sur *monēs* *monētis*.

2. *e, ē.* — *ea, eā* ne se contractent pas ; *ēa* donne *ē*, *dēgō* = **dē-ǎgō*, *dēbeō* = **dē-hǎbeō*, cf. aussi *praebeō* = **prae-hǎbeō*.

(1) Le texte d'Hérodote, notamment, est des plus maltraités.

(2) Cf. les graphies françaises *paon*, *taon*, *seau*, etc.

— *ēē, ēē, ēē, ēē* : *ē*, v. g. *monēte* = **monē-ē-te*, cf. φιλῆστε, *avēs* (nom. pl.) = **avēēs*, cf. πόλειες πόλεις, *dēmō* = **dē-ēmō*, pf. *dēgī* = **dē-ēgī*, etc. — Les groupes *e + i*, *e + o* ne se contractent jamais que dans les synizèses poétiques et sans doute populaires du genre de *alveō* dissyllabe. — Le groupe *eu* remplaçant *eo* ne se contracte pas non plus, *aurēūs*, sauf cette même synizèse possible, *alveus* dissyllabe ; mais, quand l'*u* est primitif, *ē + ũ* donne *eu*, *neuter*, et *ē + ū* donne *ū*, *nūllus* = **ne-ūllus*.

3. *i, ī*. — L'*i* ne se contracte en général qu'avec lui-même, *nīl* = *nīhīl*, *mī* = *mīhī*, *Valerī* (gén.) = *Valerū*⁽¹⁾ ; sans doute encore avec *ē*, car *audīs* (tu entends) peut se ramener à **audī-īs* ou à **audī-ēs*, mais *fīlī* ne peut remonter qu'à **fīlīē* (cf. pourtant *īē* non contracté dans *piētās* et autres) ; sûrement jamais avec *ē*, *pariēs* (muraille), *capīēs* (tu prendras), etc.⁽²⁾. Le type de nom propre *Clōdis* = *Clōdius*, fréquent dans les vieilles inscriptions, n'est sans doute qu'une abréviation graphique et ne saurait en tout cas passer pour une contraction.

4. *o, ō*. — *oā, oē, oō* : *ō*, v. g. *cōgō, prōmō* = **proēmō, cōpia*. — *oē* : *oe* dans *coepī* = **co-ēpī* (cf. *ap-isco-r*).

5. *u, ū*. — L'*u* ne paraît se contracter qu'avec lui-même, dans gén. sg. *manūs* = **manūūs* (?) = **manuos* (épigr. *senatuos*) ; encore *manūūm* (gén. pl.) et *minūūnt* (pl. 3) jettent-ils un jour assez défavorable sur cette restitution. Il est donc difficile de croire que nom. pl. *manūs* soit contracté de **manūēs*.

La contraction, en principe, ne se fait pas quand la seconde voyelle est accentuée : de là la différence de *aerīs* = **āerīs* et *āēnus* = **āēsnius*, cf. aussi *coāctus coēgī*. Pour *coepī* la contraction a dû se faire d'abord dans **coēpīstī* pour être ensuite transportée analogiquement à **coēpī* ; ainsi de bien d'autres. Inversement, l'analogie a souvent, comme en grec, produit des

(1) La contraction est de règle dans les génitifs de noms propres ; dans ceux de noms communs et d'adjectifs, *pallū, patrū*, l'analogie des autres cas et le besoin de clarté ont maintenu ou ramené le groupe *ii*.

(2) Le subjonctif *sīs* ne peut donc procéder de l'archaïque *sīēs*.

formes non contractes ; *coalēscō* a été refait sur *codluī*, *cōemō* sur *coémimus*, et *prohibēs* (on attendrait *prōbēs*, cf. *dēbēs*) tient à la fois de *perhibēs* et de *prōducō*.

SECTION II.

ÉLISION.

- (74) Lorsqu'il n'y a pas contraction (crase) entre la voyelle finale d'un mot et l'initiale du suivant, il arrive très souvent que la première disparaît complètement devant la seconde. On connaît les nombreuses élisions indiquées par l'orthographe grecque, ἐπ' αὐτῶ, ὑπ' ἐμοῦ, ἀφ' οὗ, et celles qui se produisent entre les deux termes d'un juxtaposé, ἐπάγω, ὑπῆλθε, ἀφῖκόμην. Le détail des règles de l'hiatus et de l'élision appartient à l'étude de la prosodie grecque ; il suffira de constater ici que la prononciation courante faisait certainement l'élision dans nombre de cas où elle n'était point marquée par l'écriture ⁽¹⁾.

Il en est de même à plus forte raison pour le latin, qui n'indique jamais l'élision dans l'écriture et qui pourtant l'observe dans l'usage avec une telle rigueur que l'hiatus de voyelle brève ou longue y est en versification un fait absolument exceptionnel. La prononciation actuelle de l'italien peut donner quelque idée de cette mélodieuse fluidité de voyelle finale devant voyelle initiale.

SECTION III.

ABRÉVIATION ET ALLONGEMENT HYSTÉROGÈNES.

- (75) La quantité des voyelles est fort constante en grec et en latin, surtout si l'on tient compte de ce qu'a d'artificiel le classement de toutes les syllabes en deux catégories sans plus.

(1) Cf. ce vers de Sapho (saphique et adonique) : πύκνα δίνεντες πτέρ' ἀπ' ὠράνω αἴθερος διὰ μέσσω.

Car il est bien évident (supra 20, 4^o) que les nuances de longueur et de bréveté sont en fait fort nombreuses, et que dès lors une longue qui vaudrait, par exemple, une brève et demie pourrait à volonté jouer en versification le rôle d'une longue ou celui d'une brève. Les délicates applications de ce principe fondamental sont du ressort de la métrique.

§ 1^{er}. — *Grec.*

(76) 1. A. Devant un groupe de consonnes dont la première est *y*, *w*, nasale ou vibrante et la seconde une explosive ou *s*, toute voyelle longue devient brève. Cette loi est absolue et panhellénique. On a vu⁽¹⁾ que l'acc. pl. κεφαλᾱς équivaut à *κεφαλᾱνς, autrement il serait *κεφαλής en ionien-attique; mais *κεφαλᾱνς à son tour doit être abrégé de *κεφαλᾱνς, puisque le nom. sg. est κεφαλᾱ : effet de la loi précitée. On a de même : dat. plur. ἵπποις = *ἵπποις, cf. dat. sg. ἵππω et instr. pl. sk. *ácvaīs*; βοῦς = *βωῦς, cf. lat. *bōs* et sk. *gāus*; γραφεύς = *γραφήύς, cf. le gén. γραφῆ(ϝ)-ος et le doublet dialectal γραφής; aor. pass. ἐδάμην (je fus vaincu), pl. 3 homér. δάμεν = *δάμεντ = *δάμηντ.

B. L'abréviation de voyelle devant voyelle se constate sporadiquement dans tout l'hellénisme, mais particulièrement dans le domaine ionien-attique, pour l'η et l'ω : homér. gén. ἥρωος = ἥρωος, Πηλέος = Πηλήος; ion. gén. βασιλέος, dor. βασιλέος = lesb. βασιληος de *βασιληῖος; ion. νέες (navires) = νῆες = *νῆες; att. gén. plur. χωρῶν = ion. χωρέων = *χωρήων = éol. χωρᾶων, etc

C. En ionien, mais surtout en attique, les groupes ηα, ηε, ηο deviennent respectivement εᾶ, εη (contracté en η), εω (souvent monosyllabique en finale de génitif). C'est le phénomène dit métathèse de quantité : acc. sg. βασιλέᾶ, acc. pl. βασιλέᾶς (att.) = βασιληῖα βασιληῖας; att. (Aristoph.) ἵππηῖς (les chevaliers) = *ἵππέης = ἵππηῖς, mais simple abréviation dans le doublet ἵππεις = ion. ἵππέες; dor. λαός (peuple), vieil ion. ληός (Hipponax), néo-ion. λεώς, att. λεώς, et de même att. βασιλέως = βασιληῖος⁽²⁾. On

(1) Supra 37 in fine.

(2) Ἔως (tant que) compte pour un trochée dans Homère (O 539, δ 90, η 280, etc.) : il faut donc lire *ἦος = *ἦϝος = sk. *ya-val* (même sens), dont la métathèse postérieure a fait ἔως.

voit que le départ entre l'abréviation pure et simple et la métrèse quantitative n'est pas nettement marqué.

2. En grec, l'allongement d'une brève n'est jamais que compensatoire, et l'on en a vu de nombreux exemples, ou purement prosodique, et alors il relève de la métrique.

§ 2. — *Latin.*

(77) 1. A. Le dat. pl. *equīs* dénonce dans **equōis* le même abrègement que dans ἑπιποις, car le primitif **equōis* eût donné **equōs*, cf. dat. sg. *equō* = **equōi*.

B. A l'époque classique, toute voyelle longue devant voyelle est devenue brève, et les quelques quantités *diēi* (cf. *fidēi* = **fidēi*, nom. *fidēs*), *illius* (aussi *illius*), *fīo* en regard de *fīērī* (arch. *fīere*), etc., ne sont plus que de faibles vestiges de l'ancienne existence de voyelles longues en hiatus, encore attestée dans les comiques par de nombreuses scansions.

C. Les mots iambiques, tels que *duō*, présentent une particularité curieuse : matériellement il est possible de prononcer successivement une brève accentuée et une longue atone ; cependant, surtout si l'accent se détache avec énergie, on s'aperçoit que la longue tend alors à ne guère excéder la durée de la brève précédente. En conséquence, dans la versification antérieure au siècle d'Auguste, tous les mots de ce genre sont arbitrairement des iambes ou des pyrrhiques, et l'on scande *rōgā* = *rogā*, *pūtā*, *vidē*, *dōmī*, *vōlō*, *rōgō*⁽¹⁾, *hōmō*, etc. Plus tard, l'analogie a restreint et étendu à la fois la liberté plautinienne. Elle l'a restreinte, en ce que les poètes classiques, considérant la longue de *spērā*, *cēnsē*, *hortī*, *audī*, se sont interdit la brève dans *putā*, *tacē*, *domī*, *abī*, tandis qu'inversement la brève l'emportait et proscrivait entièrement la longue dans quelques mots très usuels, *utputā*, *īlicō*, *modō* (à l'instant) = abl. *modō*, *egō* = **egō*, gr. ἐγώ. Elle l'a étendue, au contraire, en ce sens qu'on a scandé *ambō* sur le modèle de *duō*, *cēnsēō* et *spērō* sur le modèle de *vōlō*, et ainsi de suite, en sorte que, dans la

(1) Sans distinction, on le voit, entre l'ō simple et l'ō de contraction (*rogō* = **rogaō*). Cf. Havet-Duvau, *Métrique*, n° 126.

versification latine de l'extrême décadence, tout *o* final de sg. 1 des verbes est à volonté long ou bref.

D. Toute finale en *r*, *l*, *m* ou *t*⁽¹⁾ abrège sa voyelle : *patēr* = πατήρ ; *datōr*, cf. δάτωρ ; *honōr*, cf. gèn. *honōris* et nom. régulier *honōs*, gr. αιδώς ; *animāl* = *animāle* ; *amōr* (je suis aimé), cf. *amō* ; subj. *amēr*, *amēm*, cf. *amēs*, *amētur* ; sg. 3 *amāt*, *monēt*, *audīt* = **amāet*, etc., cf. sg. 2 *amās*, *monēs*, *audīs* ; acc. sg. *terram* = **terrām*, cf. gr. χόρῶν ; gèn. pl. *deum* = *deōm* = gr. θεῶν.

2. Outre les allongements compensatoires connus, les grammairiens nous apprennent que, devant les groupes *ns*, *nf*, *gn*, *gm*, toute voyelle s'allongeait : on prononçait donc *ēnsis* (= **ḡsís*, sk. *asís*), *ferēns*, *īnserō*, *cōnsul*⁽²⁾, *īnferō*, *ānfrāctus*, *dīgnus*, *māgnus* (cf. μακρός), *āgmen*, etc.

SECTION IV.

ASPIRATION ET DÉASPIRATION HYSTÉROGÈNES.

- (78) 1. Grec. — En grec moderne, l'esprit rude s'écrit encore, mais ne se prononce plus. Sans être encore parvenu à ce stade, le grec ancien y tendait déjà, et certains même de ses dialectes l'avaient atteint. On sait que, dès l'époque préhistorique, l'aspiration médiale avait disparu⁽³⁾. Quant à l'aspiration initiale, les Éoliens, au dire des grammairiens, ne la connaissaient plus : ils étaient ψιλωτικοί, remplaçant partout l'esprit rude par l'esprit doux. Le néo-ionien ne va pas aussi loin ; mais plusieurs substitutions du genre de οὔλος = ἔλος, et les liaisons telles que ἀπ' οὔ, ἀπίετο, montrent que l'esprit rude n'était guère plus chez lui qu'un ornement graphique.

L'attique, au contraire, paraît avoir eu une légère tendance

(1) Sauf dans les monosyllabes : *fūr*, *sōl*. — Cf. les vieilles scansions *rogāt*, *audīt* (Plaute), *nōn hīc rūmōrēs pōnēbāt ante salūtem* (Enn.), etc.

(2) En transcription grecque on lit Κωνσταντίνος = *Cōnstantīnus*, κήνωρ = *cēnsor*, etc.

(3) On la retrouve dans le laconien, qui la substitue au *σ* intervocalique hystérogène, v. g. νικᾶás = νικήσᾶς sur la stèle de Damonon.

à δασύνειν, et l'on y trouve des aspirations initiales que l'étymologie ne justifie en rien : ἔρση (rosée) = ἔρση, ὄρος (montagne) = ion. οὔρος, ἔως (aurore) = gr. ἡώς, etc. Plus embarrassants sont les esprits rudes panhelléniques ou à peu près, qu'on rencontre dans les types ἐννῦμι εἰνῦμι (*vestis*), ἐσπέρα (*vesper*), ἵππος (*equos*), etc., et surtout dans tous les mots à υ initial, ὕστερος = sk. úttaras, ὕδωρ, cf. sk. udán- (eau) et lat. unda. Parfois c'est l'analogie qui est en jeu : ainsi ἡμεῖς a certainement reçu l'esprit rude de ὑμεῖς. Mais la facilité même avec laquelle les mots prennent ou perdent ce signe semble indiquer que, dès l'antiquité, la valeur en était ou nulle ou du moins assez faible.

2. Latin. — Elle était sans doute tout à fait nulle dans le latin classique. L'h médial ne sonnait certainement pas : de là les fréquentes contractions nāl, mī, prēnsus = prehēnsus, nēmō = *nē-hēmō. A l'initiale on sait qu'il n'empêche même pas l'élosion, et que, parmi les langues romanes, les unes ne le prononcent pas, les autres ne l'écrivent même plus. De là de nombreux doublets du genre de holus (légume, gr. χλόη, verdure) et olus, herus (maître) et erus, honōs (charge honorifique) et onus, etc., et la suppression usuelle de l'h dans ānser = hānser (oie, cf. gr. χίγν, all. gans) et arēna (sable) = harēna = *hasēs-na, sabin fasēna, gr. χάος = *χάσος (matière inerte et sans cohésion). Inversement, l'h ne sonnait plus, on en orna par erreur des mots qui n'en avaient que faire, comme humerus (épaule) = umerus = *omesos, cf. gr. ὤμος = *ὄμσος(?) et sk. ámsas, ombr. onsus.

SECTION V.

ÉPENTHÈSE ET SYNCOPE.

(79) On entend par **épenthèse** le développement spontané d'un phonème parasite qui s'insère entre les éléments d'un groupe. Initiale elle est dite **prothèse**. La **syncope**, au contraire, est la chute d'une voyelle ou d'une syllabe dans la rapidité de la prononciation.

1. Épenthèse. — On a déjà rencontré l'épenthèse de δ et β dans les groupes νρ et μρ, et la prothèse de voyelle, presque

constante devant ρ, assez fréquente devant λ. Une prothèse analogue se produit quelquefois devant nasale, v. g. ἄ-μᾶλγ-ω (traire), cf. lat. *mulg-eō* et all. *melk-en*, ἄ-νεψιό-ς (neveu), cf. νεποδες (descendants) et lat. *nepōs*; devant ϝ : homér. ἑέρση (rosée) = *ϝέρση, ἑέργω (empêcher) = *ϝέργω, sk. *várjāmi*; ailleurs encore, doublet θέλω ἐθέλω, imp. ἴσθι (sois) = *σ-θι. On ignore la cause précise de ces phénomènes : la plupart doivent tenir à des doublets syntactiques; mais dans certains cas, la voyelle peut fort bien être un élément significatif⁽¹⁾.

Le ν dit éphelkystique ou paragogique qui semble s'attacher à certaines finales en ι et en ε, λέγουσιν, τείχεσιν, ἔθηκεν, n'est pas à proprement parler une épenthèse. L'origine en est assez mystérieuse. Le plus probable est que ce ν final, étymologique dans certaines formations, par exemple peut-être au loc. plur. ποσσίν ἦπιοσιν, a passé par analogie à d'autres, où on l'a ensuite considéré comme euphonique. A l'origine, il ne l'était certainement pas : dans les inscriptions, il manque souvent en hiatus, et souvent aussi on le lit devant consonne; bien plus, on le rencontre dans des positions où, prononcé, il aurait faussé le vers⁽²⁾.

Les épenthèses latines sont sans importance⁽³⁾.

2. Syncope. — Le cas le plus remarquable de syncope, dans l'une et l'autre langue, est celui où deux syllabes identiques, ou du moins contenant les mêmes consonnes, se suivent dans le corps d'un mot : la première alors disparaît ordinairement : gr. ἡμέδιμνον = ἡμι-μέδιμνον, ἀμοφορέυς = ἀμφιφορέυς (vase à deux anses); lat. *nūtrix* = **nūtrī-trīx*, *stipendium* = **stīpi-pend-io-m*⁽⁴⁾, etc. Il est inutile d'insister sur un phénomène aussi universel et aisément concevable, mais naturellement sporadique.

En dehors de cette syncope, le grec ne connaît guère que

(1) Par exemple, dans ἑκατόν = *centum*, l'ἑ représente le nombre « un » (corrompu pour *ἑ-κατό-ν = *sm̄ kmtó-m, une fois cent).

(2) V. g. Κουφαγόρας μ'ἀνέθηκεν Διὸς γλαυκώπιδι κοῦρη sur une très ancienne inscription attique (VII^e-VI^e siècle). — Cf. infra 189, 5.

(3) Cf. supra 51, 1 B.

(4) Cf. fr. *idolatre* = **idolo-latre*, etc.

celle de la finale de certaines prépositions proclitiques, comme **κατ* = *κατά* dans *κάππεσε κάββαλε*, *ἄμ πόλιν* = *ἀνά πόλιν*, *πάρ Διός*, etc., procédé encore bien plus développé en latin, *ab* = *ἀπό*, *sub* = *ὑπό*, *per* = *περί*, *et* = *ἐτι*, *nec* = *neque*, et étendu même à trois finales d'impératif, *dīc*, *dūc*, *fac*.

Dans le corps des mots latins, la syncope de voyelles atones est fréquente, surtout dans la prononciation populaire ⁽¹⁾ par suite de l'énergie avec laquelle on articulait la syllabe accentuée. On citera à titre d'exemples : *validus* et *valdē*, *calidus* et *caldus* ; *auceps* = **aviceps*, *claudō* = **clāvi-dō* ⁽²⁾ ; *surgō*, *porgō* = **sub-regō*, etc., cf. *surrēxī*, etc. ; gén. *dextrī magistrī* = **dexterī*, etc., cf. *dextera*, et gr. -*τερο*, sk. -*tara-*, suff. du comparatif ; *repperī reccidī rettulī* = **re-peperī*, etc. ; *agellus* = **agerlus* = **agro-lo-s* (syncope de *o*, et *r* prononcé *er* ?), cf. *ager* = gr. *ἄγρός*.

(1) On sait que les langues romanes, et surtout le français, ont prodigieusement développé ce procédé.

(2) Littéralement « je mets sous clef », **dō* représentant ici la racine **dhō* de *τί-θη-μι*.

CHAPITRE VI.

ACCENTUATION.

(80) On entend par **accent** (*accentus*, προσωδίτις) la nuance d'intensité ou de tonalité qui détache plus ou moins énergiquement une syllabe sur l'ensemble d'un mot. Sauf les particules de toutes sortes qui ne servent qu'à lier entre elles les vraies parties du discours, tout mot en principe contient une syllabe accentuée, et n'en contient qu'une. Cependant, il n'est pas impossible que, dans les mots un peu longs et spécialement dans les composés, un accent secondaire mette en valeur une syllabe importante, soit, par exemple, en latin *pennipoténtem* (à l'inverse de l'accentuation allemande, où l'accent principal repose toujours sur le premier terme, *sónnenfínterniss*). Mais la phonétique proprement dite doit se restreindre à l'étude de l'accent principal.

L'**accent** est dit **d'intensité** (expiratoire), quand la syllabe accentuée est *criée*, c'est-à-dire articulée avec plus d'effort que les autres ; il est dit **de tonalité** (tonique, chromatique, musical), quand elle est *chantée* sur un ton plus haut, soit une tierce, une quinte au maximum. En général, dans toutes les langues, ces deux éléments se combinent, mais à doses fort inégales ; ainsi, les idiomes européens modernes n'ont guère que l'accent expiratoire (le suédois pourtant possède des nuances chromatiques fort délicates), et à l'inverse les langues de l'extrême Orient (chinois, annamite, siamois) sont extraordinairement chantantes. L'accent indo-européen était essentiel-

lement musical : tel il est resté en grec ; mais en latin, il a de bonne heure incliné vers l'intensité.

De l'accent de mot, quel qu'il soit, il convient de distinguer avec grand soin l'accent de phrase, qui en est indépendant. Un mot habituellement enclitique ou proclitique peut parfois être détaché avec force par le sujet parlant⁽¹⁾, ou au contraire un mot ordinairement important, se perdre presque dans le discours⁽²⁾. Tout le monde peut remarquer que la chute d'une proposition interrogative se fait sur un ton plus haut que celle d'une proposition affirmative, et qu'un même mot prend une intonation sensiblement différente suivant qu'il se trouve au milieu ou à la fin de la proposition. Pour ce dernier cas, la substitution du grave à l'aigu en grec dans les oxytons médiaux est, avec l'atonie des enclitiques, la seule tentative faite pour figurer à l'œil l'accent de phrase, dont l'étude appartient d'ailleurs à la rythmique du langage plus qu'à la phonétique.

L'accentuation indo-européenne ne nous est pas connue dans le détail, parce que les langues dérivées l'ont toutes très fortement altérée. Toutefois, l'accentuation sanscrite, qui la reproduit selon toutes probabilités avec une exactitude très approchée, nous permet de juger qu'elle était à la fois beaucoup plus libre et plus mobile que celle du grec et du latin : plus libre, car l'accent pouvait reposer sur n'importe quelle syllabe d'un mot, fût-ce la sixième en remontant, comme dans sk. *ámānyamānēśu* (à ceux qui n'adorent pas) ; plus mobile, car dans un même mot il pouvait affecter, suivant des lois fixes, tantôt une syllabe tantôt une autre, sk. *ádṛçat* (ἔδρξε, il vit) et *dṛçat* avec chute de l'augment devenu atone.

(1) Comparez la constatation « il est trop bête pour s'en tirer » et l'exclamation : « Oh ! il est trop bête, cet être-là ! ».

(2) Comparez les deux phrases « je vais demain à Paris » et (négligemment) « je vais faire un tour ».

SECTION I^e.

ACCENT GREC.

(81) Un grand principe domine toute l'accentuation gréco-latine : l'accent ne peut jamais remonter en deçà de trois temps depuis et y compris la finale du mot. Chaque syllabe, longue ou brève, compte pour un temps. En grec seulement la longue finale compte pour deux temps ⁽¹⁾.

Ce point mis à part, les dialectes grecs accusent entre eux les plus graves divergences au point de vue de l'accent. Ici les deux antipodes sont l'éolien et le dorien, si proches parents au point de vue phonétique : l'éolien fait remonter l'accent le plus haut possible dans toutes les formes, v. g. βασιλευς = βασιλεύς, ἔρυθρος = ἐρυθρός, θυμός = θῦμός ; le dorien, au contraire, conserve fidèlement les oxytons primitifs. Entre eux se placent l'ionien et l'attique, qui sont pourtant beaucoup plus rapprochés du dorien que de l'éolien. Cependant, à tous les dialectes, y compris le dorien, est commune la règle suivant laquelle, dans les formes conjugables ⁽²⁾ des verbes, l'accent remonte le plus haut possible. Cette loi absolue, qui ne souffre d'exception que pour les deux enclitiques εἰμί et φημί et pour quelques impératifs aoristes, εἰπέ, ἰδέ, λαβέ, ἐλθέ, est un legs de la langue indo-européenne : le verbe en proposition principale y était enclitique et complètement atone ; en sanscrit encore il ne s'accentue que dans les propositions subordonnées. Le grec, en le pliant à son rythme trissyllabique, lui a imposé partout une accentuation uniforme.

(1) Toutefois, la longue provenant de métathèse quantitative, ne compte que pour une brève, εὔγεωσ, πόλεωσ, ce qui prouve que l'accent était déjà fixé quand la métathèse de quantité s'est produite. — D'autre part, la finale qui n'est longue que de position influe sur l'accent aigu, mais non sur le circonflexe : on écrira donc σαρκόνυξ (sardoine) et non *σάρδονυξ, mais μώνυξ (solipède) et non *μώνυξ.

(2) L'infinitif et le participe ne font point partie du système du verbe : ainsi qu'on le verra, ce sont des formes purement nominales.

Quand le **ton** porte sur une syllabe longue, il peut être **montant**, c'est-à-dire que la voix s'élève en traînant sur la syllabe, ou **descendant**, c'est-à-dire que la syllabe est attaquée sur une note haute et finit sur une note plus basse. Pareille distinction est naturellement impossible pour une brève. En grec, le ton **soutenu** de la brève se marque par l'accent aigu, *θῦμός, λόγος, ἔλεγε*. Le ton montant se marque de même; mais le ton descendant a un signe particulier, le circonflexe: ainsi, dans *τιμῶμεν*, l'accentuation de l'ῶ reproduit exactement le ton descendant du groupe non contracté *άο* de *τιμάομεν*, tout comme, dans *τιμώμεθα*, l'accentuation de l'ώ reproduit le ton montant du même groupe dans *τιμαόμεθα*.

Il résulte de cet ensemble de définitions qu'au point de vue du rythme trissyllabique le circonflexe sur la pénultième équivaut à l'aigu sur l'antépénultième, autrement dit que le circonflexe ne peut jamais remonter en deçà de la pénultième.

En d'autres termes enfin, dire d'une forme grammaticale qu'elle fait remonter l'accent le plus haut possible, c'est dire qu'elle est: paroxytonique, si le mot est de deux syllabes en pyrrhique, iambe ou spondée; propérispomène dans un dissyllabe trochaïque; proparoxytomque, dans tout polysyllabe à finale brève: v. g. les comparatifs du type (nom. msc) *μείζων* (nom. nt.) *μείζον* (gén. sg.) *μείζονος* (gén. pl.) *μείζόνων*, etc.

Toutes les autres règles de l'accentuation, y compris le détail des proclitiques et des enclitiques, appartiennent à la grammaire spéciale de la langue grecque. Il suffit d'avertir que le nombre des mots atones était, dans la prononciation courante, beaucoup plus considérable que ne le ferait supposer le système d'accentuation adopté par les grammairiens: ainsi l'article, qui n'est donné pour proclitique qu'au nom.-msc. et fm. du sg. et du pl. *ὁ, ἡ, οἱ, αἱ*, l'était certainement dans tout l'ensemble de sa déclinaison⁽¹⁾, et toutes les prépositions, *πρός, σύν, περί, κατά*, l'étaient au même titre que *ἐν* et *εἰς*; il n'en faudrait pour preuve que l'alternance *περὶ τούτου*⁽²⁾ et *τούτου πέρι*.

(1) L'accentuation correcte serait donc *τοῦ ἵππου, τὸν ἵππον*, mais au contraire (homér.) *τοῦ δ' ἔκλυε Φοῖβος Ἀπόλλων*.

(2) Le grave ici équivaut à l'absence complète d'accent.

SECTION II.

ACCENT LATIN.

(82) Le latin a bien plus altéré que le grec la tonalité primitive : à la loi des trois temps il joint d'abord l'accentuation éolienne, qui fait remonter le ton le plus haut possible ; mais de plus il subordonne entièrement la place de l'accent à la quantité de la pénultième. Il en résulte que le latin n'a plus d'oxytons ni de périspomènes, sauf les monosyllabes non enclitiques ou proclitiques, *néx*, *mèns*, *sôl* ; tous les autres mots sont, ou paroxytons, *tóga*, *tégō*, ou propérispomènes, *únus*, *cereális*, ou enfin proparoxytons, *cereália*, *cénseō*, *pátulae*.

Cette distinction du circonflexe et de l'aigu, qu'on retrouvera avec plus de détail dans les grammaires spéciales⁽¹⁾, est fournie par les grammairiens. Mais, si elle n'est pas tout entière artificielle, elle a du moins été compliquée par eux de raffinements empruntés à la théorie grecque. On ne voit pas, notamment, si la longue finale de *vinō* change en aigu le circonflexe de *vinum*, comment la longue finale de *dóminō* ne ferait pas descendre sur la pénultième l'aigu de *dóminus*.

Quoi qu'il en soit, la distinction du circonflexe et de l'aigu n'entre nullement en considération dans le rôle si important que joue, comme on sait, l'accentuation latine par rapport à la formation des langues romanes.

Les mots atones en latin sont essentiellement les mêmes qu'en grec, à savoir : enclitiques, *que* = τε, *quis*⁽²⁾ = τις, *est* = ἐστί, etc. ; proclitiques, toutes les prépositions en tant qu'elles précèdent leur complément.

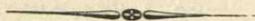
Outre ces débris mutilés de l'accentuation proethnique, le latin possède encore deux types d'accentuation qui lui sont propres et qui, tous deux, ont exercé une certaine influence, soit sur sa phonétique, soit sur celle des langues romanes.

(1) Cf. Havet, *Gramm. Lat.*, p. 217.

(2) Non interrogatif, bien entendu : *si quis*, *né quis*, etc.

L'un, très ancien, est un accent purement expiratoire, qui portait toujours sur l'initiale de chaque mot : c'est à lui qu'on peut attribuer, en tout ou en partie, les syncopes du genre de *reppulī* = **répeputī*, les affaiblissements tels que *afficiō* = **ādfaciō*, et nombre d'autres faits qui cadrent mal avec les données de l'accentuation classique⁽¹⁾. L'autre type, développé surtout dans le latin populaire et celui de la décadence, est un accent secondaire, qui frappait les syllabes d'un mot, de deux en deux, en descendant et en remontant à partir de la syllabe marquée de l'accent principal : ce que les romanistes appellent le principe de l'**accentuation binaire**, v. g. *sanguinis*, *occidimūs*, *imperātor*, *imperātorem* (cf. fr. *empereor*), *intercidimūs*, etc. La versification latine rythmique de la décadence, d'où est issu le vers roman, repose tout entière sur cette succession d'accents principaux et secondaires, et les langues modernes la rendent sensible par de nombreux contrastes, comme celui du fr. *venir*, esp. *venir* = lat. *venire*, et du fr. *viendra*, esp. *vendrá*, etc. = **vènirābet*, forme qu'a prise dans le système d'accentuation binaire la juxtaposition *venire-hābet*.

(1) Cf. supra nos 32 A β, 36 B, etc. — Il convient d'y rattacher également le redoublement sporadique de la consonne qui clôt la syllabe initiale, v. g. *Juppiter* = *Jūpiter* = voc. gr. Ζεῦ πάτερ (la vraie accentuation serait πάτερ enclitique), *quattuor* = *quātuor*, et les doublets *cūpa* (fr. *cuve*) *cūppa* (fr. *coupe*), tous faits qui indiquent une émission brève et brusque de la voyelle de cette syllabe. Le fait se reproduit en italien, *alloda* (alouette) = lat. *alauda*, et même dans les mots savants, *rettorica* = *rhētorica*.



DEUXIÈME PARTIE.

ÉTYMOLOGIE.

(83) **L'Étymologie est l'étude de la formation des mots par voie de dérivation et de composition.**

Si l'on vient à considérer, dans une langue quelconque, un ensemble de mots exprimant avec des nuances diverses une même idée fondamentale, il est presque toujours aisé d'y découvrir et d'y isoler un élément commun, ordinairement monosyllabique, qui semble dès lors contenir cette idée sous la forme la plus vague et la plus abstraite possible. Ainsi, dans les mots *τίθημι* (placer), *θέσις* (placement), *θήκη* (boîte), *θησαυρός* (trésor), *θωμός* (monceau), on reconnaîtra à première vue une syllabe *θη* (réduite *θε*, fléchie *θω*)⁽¹⁾, à laquelle on pourra sans invraisemblance attribuer la propriété de représenter le concept très général « placer, poser, mettre à part, entasser », etc. Cet élément significatif du mot est ce que l'on convient de nommer **racine**.

On ne saurait assez se pénétrer de ce principe essentiel, que la racine ainsi comprise et définie par les grammairiens est une pure abstraction, destinée à faciliter l'intelligence des faits étymologiques, et non une réalité historique ou préhistorique, base nécessaire de tout l'édifice du langage. De même en effet

(1) Cf. supra 41.

qu'en examinant une famille de mots français tels que *rive*, *rivage*, *rivière*, *arriver*, etc., il nous est possible d'y distinguer un élément commun *riv* avec le sens très général de « bord », mais que, sans le secours du latin, il serait interdit au grammairien d'aller plus avant, et surtout d'affirmer l'existence réelle en français de ce mot **riv*, qui en fait n'y existe point ; de même, de la comparaison des mots sk. *chinádmí*, gr. *σχίζω*, lat. *scindo*, all. *scheiden* et autres, il est parfaitement légitime d'induire une racine commune **skhid* avec le sens primitif de « couper, diviser », mais non d'en conclure qu'un mot **skhid* ait jamais eu, dans la langue indo-européenne, une existence isolée et indépendante des divers éléments formatifs auxquels nous le voyons toujours associé.

La raison en est fort simple. Ce serait une grave erreur de croire que la formation des mots repose sur l'union logique et réfléchie, en quelque sorte sur l'addition mathématique de deux valeurs, la racine fournissant la signification générale, et le suffixe déterminant et particularisant cette signification ⁽¹⁾, ainsi qu'on le représente dans les décompositions théoriques. Il en fut peut-être ainsi pour un certain nombre de formations très primitives, couche géologique si ancienne et si profondément ensevelie sous les alluvions postérieures du langage, qu'il paraît à peu près impossible de l'atteindre. Mais, aussitôt nés, ces premiers mots ont servi de modèles pour en créer d'autres par voie d'analogie ; et, comme le sujet parlant n'analyse point la langue qu'il parle, on doit naturellement s'attendre à ce qu'il se contente, dans ce travail d'analogie à peine conscient, d'une ressemblance tout extérieure et superficielle. De là les nombreuses déviations étymologiques dont un exemple familier fera mieux ressortir la cause et l'influence.

Nous avons en français un suffixe *-ier*, représentant régulier du latin *-arium*, *-iarium*, qui s'est attaché, entre autres, à divers mots terminés par un *t* étymologique : *lait lait-ier*, *sabot sabot-ier*, *clou clout-ier*, etc. Mais, comme depuis longtemps le

(1) Par exemple **skhid* (concept de fendre) et **to* (démonstratif, cf. gr. *τό*), d'où **skhid-tó-*, littéralement « fendre-le », gr. *σχίσε-τό-ς* « ce qui (est) fendu ».

t ne sonne plus dans *lait*, *sabot*, et ne s'écrit même plus dans *clou*, le sujet parlant détache par la pensée, dans les mots dérivés, non plus l'élément *-ier* qu'il n'y aperçoit plus, mais l'élément *-tier* qu'il croit y entendre, et, le transportant de toutes pièces à d'autres dérivations, tire des mots *bijou*, *café*, *fer-blanc*, les secondaires *bijou-tier*⁽¹⁾, *café-tier*, *ferblan-tier*, où le *t* est pour l'étymologiste une monstruosité pure, pour le psychologue l'indice d'une opération intellectuelle d'une rare délicatesse. Maintenant il est clair que, sans le contrôle du latin, sans la filière historique des formes françaises, nous nous trouverions nécessairement amenés à admettre en français l'existence réelle et primordiale de ce faux suffixe *-tier*, dont la genèse nous échapperait. Or, pareil contrôle et pareille filière nous font absolument défaut pour la langue indo-européenne primitive, et les altérations de ce genre, dont il serait facile de trouver des exemples par centaines dans la dérivation française⁽²⁾, dont le grec et le latin nous offriront de nombreux spécimens, ont nécessairement sévi aussi sur la langue indo-européenne, par cela seul que cette langue a passé par des bouches humaines, a été pensée par des cerveaux humains.

C'est que l'**analogie linguistique**, forme spéciale de la faculté d'association des idées appliquée au langage, n'est pas seulement un agent indispensable, créateur et perturbateur à la fois, de la formation des mots d'une langue; on peut dire qu'elle est l'essence même du parler humain. Si l'on vient à réfléchir à la facilité avec laquelle un enfant apprend sa langue, au prodigieux effort de mémoire que suppose l'emmagasinement des cent mille mots d'une langue dans un cerveau ordinaire, d'un million de mots et plus dans celui d'un polyglotte, on se convaincra qu'il n'est rendu possible que parce que les mots appris s'ordonnent dans notre esprit, en familles et en espèces, par un classement continu et presque inconscient, classement non pas étymologique, cela va sans dire, mais pure-

(1) Quand l'analogie est tout à fait rigoureuse, cas le plus fréquent, il n'y a pas, pour la rendre sensible, de procédé meilleur que de la traduire à l'œil par une formule de proportion, soit *bijoutier* : *bijou* = *cloutier* : *clou(t)*.

(2) Cf. A. Darmesteter, *Mots nouveaux*, passim.

ment empirique et fondé sur des caractères de ressemblance tout extérieurs. Sans ce phénomène, l'intelligence d'une langue serait un fait inconcevable. Prononcez pour la première fois le mot « olivier » devant un enfant qui ne connaît pas cet arbre : il comprendra, pourvu qu'il sache que l'olive est un fruit. Pourquoi ? parce que le rapprochement *pomme pommier, poire poirier, cerise cerisier*, etc., a tout de suite parlé à son esprit plus éloquemment que le meilleur des dictionnaires. Mais ne vous étonnez pas, après cela, s'il lui arrive de dire « un * *pêchier* ». Supposez que Démosthène ait été le premier à employer le verbe φιλιππιζειν dans la phrase célèbre « φιλιππιζει ἡ Πυθία » : il n'en a pas moins été compris de premier jet par le plus illettré de ses contemporains, exactement comme a été compris de nos jours le journaliste inconnu qui a créé le mot « opportuniste ». Grâce à cette puissance de l'analogie, il n'y a pas d'exagération à dire que chaque individu tire sa langue de son propre fonds, au moins autant qu'il l'apprend d'autrui : rien d'étonnant dès lors, si la langue, ainsi créée à nouveau par tout organisme pensant, subit de génération en génération des accroissements nombreux et nécessaires qui la transforment sans cesse en l'enrichissant.

- (84) Ces réserves faites sur l'emploi et la valeur précise du terme de « racine », on nommera **racine** l'élément essentiellement significatif d'un mot ou d'une famille de mots, **suffixes** ou **affixes** ⁽¹⁾, les éléments dont l'adjonction nuance et précise le sens vague et général contenu dans la racine. Est donc suffixe tout ce qui, dans un mot donné, se trouve entre la racine et les désinences quelconques de déclinaison ou de conjugaison, soit -σι- dans θέ-σι-ς, -μό- dans θω-μό-ς, -σαυρό- dans θη-σαυρό-ς, -μα-ο- dans τῆ-μά-ο-μεν, etc. L'agglomérat déclinable ou conjuguable ainsi formé, soit θέσι- θωμό- τῆμάο-, se nomme **radical** ou

(1) Les langues indo-européennes ne connaissent que la dérivation par suffixation. La préfixation n'est jamais qu'apparente, par exemple dans certains composés dont le premier terme a cessé d'être employé en tant que mot simple, comme ἀρί-γνωτο-ς (bien connu) où se trouve un mot *ἀρ *ἀρι (bon, cf. ἄρ-ισ-το-ς), ou dans les simples juxtaposés verbaux, προ-άγω, *per-legō*, infra 178.

thème⁽¹⁾. Le **thème** est dit : **primaire**, si un seul suffixe s'est attaché à la racine, $\tau\bar{i}-\mu\eta$; **secondaire**, s'il y en a deux, c'est-à-dire s'il est tiré du thème primaire comme celui-ci est tiré de la racine, soit $\tau\bar{i}-\mu\acute{\alpha}-\sigma-$ dérivé de $\tau\bar{i}-\mu\eta$ comme $\tau\bar{i}-\sigma-$ l'est de $\text{rac. } \tau\bar{i}-$, indic. prés. sg. 1 $\tau\bar{i}\mu\acute{\alpha}\omega$ $\tau\acute{i}\omega$; **tertiaire**, s'il y en a trois, $\tau\bar{i}\mu\acute{\alpha}-\acute{\omicron}-\mu\epsilon\nu\sigma-$, et ainsi de suite. Mais, comme les mêmes procédés se reproduisent indéfiniment à tous les étages de la dérivation, il suffit, pour l'étudier dans son ensemble, de la distinguer en **dérivation primaire**, comprenant les formations tirées immédiatement de la racine, et **dérivation secondaire**, embrassant à la fois toutes les autres. Ce sera, avec la **composition** nominale, la division tripartite de notre Étymologie.

(1) Le mot « thème » est de beaucoup préférable comme ne prêtant pas à l'amphibologie.

CHAPITRE I^{er}.

DÉRIVATION PRIMAIRE.

(85) Un **thème** est dit **nominal**, comme λόγ-ο-, ou **verbal**, comme λέγ-ο-, selon qu'il est susceptible de s'affixer les désinences de déclinaison ou celles de conjugaison. Ces deux catégories grammaticales sont en principe parfaitement distinctes ⁽¹⁾, mais ne peuvent manquer de réagir l'une sur l'autre en s'enrichissant mutuellement : ainsi, de ἐκ-καλέ-ω, convoquer (ἐκ-κέ-κλη-χ-α, ἐξ-ε-κλη-θη, ἔκ-κλη-το-ς, etc.), la langue a tiré ἐκ-κλη-σί-α, assemblée ; de ce nom, le verbe ἐκ-κλη-σι-άζω, tenir une assemblée, et de ce verbe à son tour le substantif ἐκ-κλη-σι-ασ-τή-ς, harangueur, l'adjectif ἐκ-κλη-σι-ασ-τικός-ς, et théoriquement le procédé pourrait se continuer jusqu'à l'infini. Mais, comme en toute langue il y a plus de noms dérivés de verbes que de verbes dérivés de noms, il semblera naturel de commencer l'étude de l'une et l'autre dérivation par celle des thèmes verbaux.

De plus, et dans chaque ordre de dérivation, il y a lieu de distinguer les formations, selon qu'elles remontent au passé indo-européen, ou qu'exclusivement propres, soit au grec, soit au latin, elles semblent s'être développées dans l'une ou l'autre de ces langues à une époque postérieure. Sans doute, dans ce dernier cas, elles ne sont pas à proprement parler primaires ; car, alors même qu'elles semblent issues de l'union pure et

(1) C'est-à-dire que λόγος ne procède pas plus de λέγω que λέγω de λόγος, mais tous deux procèdent, par voie de dérivation isolée et indépendante, d'une racine *leg, normale dans un cas et fléchie dans l'autre.

simple de la racine et d'un suffixe, nées à une époque où racine et suffixe avaient depuis longtemps cessé d'exister en tant que catégories isolées, elles ne peuvent procéder que d'une action d'analogie secondaire et souvent fort compliquée. Mais, d'une part, on vient de le voir, il n'est presque pas une forme indo-européenne à laquelle on ne puisse assigner par la pensée une origine absolument pareille ; de l'autre, quand une forme hellénique manque au latin, ou inversement, on n'est point par cela même autorisé à penser qu'elle manquait à la langue commune et que celle qui la possède l'a tirée de son propre fonds ; car ce peut être aussi l'autre langue qui l'a perdue. Il n'y a donc aucune raison de ne point mettre sur la même ligne toutes les formations, communes ou non, qui sont ou semblent primaires.

SECTION I^{re}.

THÈMES VERBAUX.

§ 1^{er}. — *Formations communes.*

- (86) Une grande division domine toute cette matière. On sait qu'un très grand nombre de formations verbales, par exemple, en grec le présent des verbes dits en $-\omega$, tous les subjunctifs, tous les futurs, en latin presque tous les présents, etc., présentent devant la désinence de conjugaison une voyelle *o* ou *e* alternant suivant des règles fixes et invariables⁽¹⁾. A raison de son extrême fréquence, cette voyelle *o/e* a reçu par excellence le nom de **voyelle thématique**, et l'on appelle en conséquence **formations thématiques** celles où elle apparaît, **athématiques** celles où elle manque, par exemple, en grec, l'aoriste sigmatique, les aoristes passifs, le présent des verbes dits en $-\mu\iota$, en latin les subjunctifs, les imparfaits, etc. En dépit du vice fondamental de cette terminologie — car enfin $\varepsilon\text{-}\lambda\acute{o}\text{-}\theta\eta\text{-}$

(1) V. infra 269.

ou *legē-bā-* est évidemment un thème au même titre que *λό-ο-* ou *leg-e-* — force est bien de l'adopter ; car on verra dans l'étude de la conjugaison combien il est nécessaire de distinguer partout les formes qui contiennent l'*e/o* thématique de celles qui ne le contiennent pas.

Dès à présent, d'ailleurs, cette distinction s'impose. Le latin, en effet, bien qu'il ait conservé dans sa conjugaison un assez grand nombre de radicaux athématiques, n'en a presque plus au présent, autrement dit, n'a plus de verbes en *-mi*. La voyelle thématique, propagée par une analogie dont le grec même n'est pas complètement exempt, y a envahi tous les thèmes de présents que le grec conserve encore dans toute leur simplicité primitive, en sorte que le parallélisme constant des deux langues semblerait rompu dès le début si l'on ne s'attachait qu'aux simples apparences.

- (87) I. Thèmes-racines simples (en grec, thèmes de présents, ou plus communément thèmes d'aoristes, quand le thème du présent se forme au moyen d'un redoublement, infra II). — La racine nue et sans affixe précède immédiatement la désinence, et apparaît soit à l'état normal, soit à l'état réduit, suivant une alternance régulière, bien que parfois troublée par l'analogie, dont l'étude fait partie des phénomènes de conjugaison ⁽¹⁾. Présents : *φη-μί φα-μέν* (rac. *φᾱ*, dor. *φᾱ-μί*) ; *εἶ-μι ἴ-μεν* ; *εἶ-μί*, lesb. *ἔμ-μι* (= **ἔσ-μι*) *ἔσ-μέν*. Aoristes : *ἔ-θη-ν ἔ-θε-μεν*, *ἔ-δω-ν ἔ-δο-μεν*, *ἔ-στη-ν* (dor. *ἔ-στᾱ-ν*) *ἔ-στη-μεν*, etc.

Le latin a dans cette classe : *es es-t es-tis*, etc., du vb. *es-se*, rac. *es* ; *ἔσ-t* (il mange) = **ed-t*, rac. *ed* ; *vol-t* (il veut), etc. ; *i-s*, *i-t*, le présent du verbe *i-re* moins sg. 1 et pl. 3 qui sont thématiques ; celui du verbe *da-re*, moins *dō* ; peut-être celui du verbe *stā-re*, moins *stō* (*stā-s* = *ἔ-στᾱ-ς* à l'augment près), et, particularité curieuse, quelques formes d'un verbe qui tout au contraire en grec est absolument thématique, *fer-s*, *fer-t*, *fer-tis*, *fer-te*, cf. *φέρεϊς φέρεϊ φέρ-ε-τε*. Mais la forme homérique

(1) La même apophonie s'applique à toute syllabe, radicale ou suffixale, qui précède immédiatement la désinence de conjugaison et qui ne contient pas l'*e/o* thématique. Cf. infra 269.

φέρ-τε (I 171) est sans doute un reste de l'ancienne conjugaison athématique de la racine φερ.

II. Thèmes-racines précédés d'un redoublement à voyelle *i* (en grec thèmes de présents et imparfaits, disparus en latin). — La racine alterne : τί-θη-μι τί-θε-μεν, ἴ-στη-μι dor. ἴ-στᾶ-μι (= *σί-στᾶ-μι) ἴ-στη-μεν, δι-δω-μι, ἴ-η-μι (= *σί-ση-μι, cf. lat. *sē-men*), impf. ἐ-τί-θη-ν ἐ-τί-θε-μεν, etc.; avec redoublement dit attique (infra 240), ὀνίνημι (servir), aor. ὠνάμην. En latin *si-st-ō* (= gr. ἴ-στη-μι) et *bi-b-ō* (= sk. *pi-bā-mi*) ont passé à la conjugaison thématique.

III. Thèmes-racines précédés d'un redoublement à voyelle *e* (thèmes de parfaits, improprement dits en grec parfaits seconds⁽¹⁾). — La racine alterne entre les trois degrés⁽²⁾ : gr. φοῖδ-α φοῖδ-μεν, γέ-γον-α γέ-γα-μεν, λέ-λοιπ-α λέ-λειμ-μυι, εἰλ-ήλουθ-α (homér.) et ἐλ-ήλυθ-α, πέ-φευγ-α, λέ-ληθ-α, etc.; lat. *vīd-ī, totond-ī, spo-pond-ī, pe-pond-ī, pe-pig-ī, līqu-ī, fūg-ī, tul-ī* = **te-tul-ī*, cf. *rettulit, fēc-ī*, = **fe-fēc-ī* (cf. ἔθηκα, τέθεικα), montrant le degré normal de la racine en regard du degré réduit de *fēc-ō* (supra 41, 3).

En grec, les racines qui se terminent par une gutturale ou une labiale non aspirée présentent souvent au parfait l'aspirée correspondante : πλέκ-ω πέ-πλεχ-α, λέγ-ω λέ-λεχ-α, βλάπτ-ω βέ-βλαφ-α, τριβ-ω τέ-τριφ-α, etc. Le fait est loin d'être constant : on vient de voir πέφευγα et λέλοιπα. De plus, il est assez récent : le parfait aspiré est inconnu à Homère ; Hérodote et Thucydide n'en ont qu'un spécimen, πέπομφα ; les tragiques, un autre, τέτροφα ; sa grande expansion date d'Aristophane et de Platon. Il y faut donc voir l'effet d'une perturbation analogique, favorisée peut-être par la tendance de l'attique populaire à l'aspiration : γράφ-ω, par exemple, faisait régulièrement pf. sg. 1 γέ-γραφ-α, et non moins régulièrement pf. pl. 1 γέ-

(1) La grammaire usuelle a eu la main malheureuse dans sa nomenclature : les parfaits dits seconds sont beaucoup plus simples et plus primitifs que ceux dits premiers ; de même, les aoristes seconds passifs par rapport aux aoristes premiers, et ainsi de suite.

(2) Tout ce qui concerne le redoublement et l'apophonie rentre dans l'étude de la conjugaison, infra 237 sq., 292 sq.

γραμ-μεν ; d'autre part, τριβ-ω faisait aussi pf. pl. 1 τέ-τριμ-μεν, et la similitude de γέγραμμεν et τέτριμμεν a amené celle de γέγραφα et τέτριφα (cf. supra 62 ζ).

- (88) IV. Thèmes à suffixe *-nā-* (réduit *-nǎ-*) : présents grecs. — La racine est généralement réduite : δάμ-νη-μι. (dompter) = δάμ-νᾶ-μι, pl. 1 δάμ-νᾶ-μεν ; σκιδ-νη-μι, κιδ-νη-μι, δύ-να-μμι, μάρ-να-μαι ; degré normal dans πέρ-νη-μι. (trafiquer), cf. la flexion dans πόρ-νη (prostituée). Il y a passage à la conjugaison thématique dans δαμ-νά-ω = δάμνημι.

V. Thèmes à suffixe *-new-* (réduit *-nū-*) : présents grecs. — A l'apophonie *-νευ-* *-νῦ-* qu'indique dans cette classe le sanscrit, d'accord avec la régularité phonétique, v. g. *sanōmi* (je conquiers), pl. 1 *sanumās*, le grec a substitué par analogie une apophonie *-νῦ-* *-νῦ-* modelée sur l'alternance *-νᾶ-* *-νᾶ-* de la classe précédente, v. g. δείκ-νῦ-μι. δείκ-νῦ-μεν comme δάμ-νᾶ-μι. δάμ-νᾶ-μεν. Une autre altération n'est pas moins visible : comme dans la classe précédente, la racine devrait être réduite, puisque l'accent sanscrit porte tantôt sur le suffixe, tantôt sur la désinence, jamais sur la syllabe radicale. Mais le grec n'offre que fort peu de types à racine réduite, ὄρ-νῦ-μι. (j'élève), τᾶ-νῦ-μαι. (j'étends) = * τῆ-νῦ-μαι, cf. τείνω et τατός ; et la plupart des verbes de cette classe, πήγ-νῦ-μι, ῥήγ-νῦ-μι, ῥών-νῦ-μι, ζεύγ-νῦ-μι, δείκ-νῦ-μι, etc., y montrent le degré normal. Le vocalisme des futurs et aoristes sigmatiques, où ce degré est régulier, πήξω, ῥήξω, δείξω, ζεύξω, a dû influencer le vocalisme du présent.

Il y a passage à la conjugaison thématique dans le grec τα-νύ-ω (j'étends), et peut-être aussi dans le type μι-νύ-ω *mi-nu-ō* (je diminue), commun au grec et au latin.

- (89) VI. Thèmes à suffixe *-e/-o-* atone dans la langue primitive : présents grecs et latins. — Cette classe est considérable et bien connue : gr. λέγ-ω (λέγ-ο-μεν λέν-ε-τε), φέρ-ω, λήθ-ω = λᾶθ-ω, λείπ-ω, φεύγ-ω ; lat. *leg-ō*, *fer-ō*, *dīc-ō*, *fīd-ō*, *dūc-ō*. Comme l'indique la théorie et le montrent les exemples, la racine, accentuée dans la langue primitive, revêt toujours l'état normal ; on a déjà eu l'occasion de comparer λείπ-ω et ἔ-λιπ-ο-ν, φεύγ-ω et ἔ-φυγ-ο-ν, πέτ-ο-μαι et ἐ-πι-ό-μην. Dans les cas très

rare où la racine semble réduite au présent, gr. ἄρχ-ω μάχ-ο-μαι γράφ-ω, lat. *āl-ō scāb-ō*, gréco-latin ἄγ-ω ἄg-ō, ἄγγ-ω *ang-ō*, etc., c'est probablement un thème d'aoriste primitif qui s'est substitué à un thème régulier de présent tel que *μᾶχ-ο-μαι *γράφ-ω etc. Il n'est pas même nécessaire de supposer que cette substitution s'est effectuée par voie analogique⁽¹⁾; car, de même que l'imparfait est le temps à augment du présent, il se peut fort bien que l'aoriste dit second soit le temps à augment de quelque autre présent presque disparu; en d'autres termes, la série connue ξ-φευγ-ο-ν φεύγ-ω appelle en corrélation une série théorique ξ-φουγ-ο-ν *φύγ-ω; seulement le second terme de celle-ci s'est peu répandu et a fini par tomber en désuétude, tandis que l'autre série demeurait intacte⁽²⁾.

Bien plus rarement encore, la racine semble fléchie, v. g. τρώγ-ω (ronger), aor. ξ-τραγ-ο-ν. Ici, c'est le vocalisme du parfait qui a contaminé celui du présent, ainsi qu'on peut aisément le constater sur le type γε-γών-ω (crier), qui, refait sur le parfait γέ-γων-α, en présente, non seulement le vocalisme, mais même le redoublement.

VII. Thèmes à suff. -e/-o- primitivement atone : subjonctifs grecs. — Morphologiquement, cette catégorie ne diffère pas de la précédente : le type στῆ-ο-μεν, qui fait fonction de subjonctif, est visiblement identique au type λέγ-ο-μεν employé comme indicatif; seulement, la racine στᾶ étant susceptible de se conjuguer sans affixe, sa conjugaison avec affixe a été utilisée en fonction de subjonctif, ce qui revient à dire que λέγ-ο-μεν serait subjonctif s'il existait un indicatif *λέγ-μι⁽³⁾. A cette classe appar-

(1) Soit en vertu d'une formule γράφω : ἔγραφον (= *e-grbh-o-m, aoriste pris pour un imparfait) = φέρω : ἔφερον.

(2) Il faut même aller plus loin. Étant donnée une racine *bher, elle pouvait sans doute se conjuguer à volonté, sans affixe *bhér-mi (cf. lat. *fer-s*), sans affixe avec redoublement *bhī-bhér-mi (cf. sk. *bī-bhar-mi*, je porte), avec affixe -nā- *bhr-nā-mi, avec aff. -new- *bhr-néw-mi, avec aff. -e- (-o-) *bhér-ō φέρ-ω, sk. *bhār-ā-mi*), avec aff. -é- (-ó-) *bhr-ō, et ainsi de suite. De cette richesse primitive, correspondant peut-être à diverses nuances de présents (momentanés, duratifs, itératifs, etc.), on ne retrouverait dans chaque langue que quelques spécimens isolés, *disjecti membra verbi*.

(3) Il y en a une trace dans hom. ἐλέγην (ι 335).

tiennent tous les subjonctifs dits à voyelle brève, subjonctifs de présents $\xi\text{-o-}\mu\epsilon\nu$ (allons), d'aoristes $\beta\eta\text{-o-}\mu\epsilon\nu$ $\sigma\tau\eta\text{-o-}\mu\epsilon\nu$ $\delta\acute{o}\text{-o-}\mu\epsilon\nu$, de parfaits $\epsilon\acute{\iota}\delta\text{-o-}\mu\epsilon\nu$ ⁽¹⁾ (cf. $\sigma\acute{\iota}\delta\text{-}\alpha$), assez communs encore dans la langue d'Homère, mais remplacés dans le grec commun par ceux dits à voyelle longue. Le latin ne connaît pas ce type : par cela même qu'il n'a plus d'indicatifs athématiques, toutes les formes verbales thématiques y font fonction d'indicatif. Toutefois il a gardé $er\bar{o} = *es\bar{o} = \text{gr. } *\xi\sigma\text{-}\omega$ ($\xi\omega$, $\bar{\omega}$), subjonctif qui fait fonction de futur.

(90) VIII. Thèmes à suffixe $-\acute{e}/-\acute{o}$ accentué dans la langue primitive : aoristes thématiques (dits en grec aoristes seconds). — La racine est réduite, comme l'indique l'accentuation primitive, que le grec a fidèlement conservée dans les formes non conjugables, inf. $\varphi\upsilon\gamma\text{-}\epsilon\acute{\iota}\nu$, part. $\varphi\upsilon\gamma\text{-}\acute{\omega}\nu$, cf. $\varphi\epsilon\acute{\upsilon}\gamma\text{-}\epsilon\acute{\iota}\nu$ et $\varphi\epsilon\acute{\upsilon}\gamma\text{-}\acute{\omega}\nu$. Il suffit d'énumérer $\lambda\alpha\beta\text{-}\epsilon\acute{\iota}\nu$, $\lambda\alpha\theta\text{-}\epsilon\acute{\iota}\nu$, $\pi\tau\text{-}\acute{\epsilon}\text{-}\sigma\theta\alpha\iota$ (cf. $\pi\acute{\epsilon}\tau\text{-}\acute{\epsilon}\text{-}\sigma\theta\alpha\iota$ au présent), $\xi\text{-}\sigma\chi\text{-}\text{o-}\nu$ (cf. $\xi\chi\omega = * \sigma\acute{\epsilon}\chi\text{-}\omega$), $\lambda\iota\pi\text{-}\epsilon\acute{\iota}\nu$, $\pi\alpha\theta\text{-}\epsilon\acute{\iota}\nu$ (= * $\pi\eta\theta\text{-}\epsilon\acute{\iota}\nu$, cf. pf. $\pi\acute{\epsilon}\text{-}\pi\omicron\nu\theta\text{-}\alpha$), etc. Quelquefois la nuance radicale est indécise, v. g. $\mu\omicron\lambda\text{-}\epsilon\acute{\iota}\nu$ (aller), $\theta\alpha\nu\text{-}\epsilon\acute{\iota}\nu$ (mourir), $\beta\alpha\lambda\text{-}\epsilon\acute{\iota}\nu$ sans doute analogique de $\beta\acute{\alpha}\lambda\lambda\omega$ ⁽²⁾. Plus rarement encore le degré normal s'y est glissé, soit $\tau\epsilon\kappa\text{-}\epsilon\acute{\iota}\nu$ (enfanter) où au surplus la forme sans ϵ serait imprononçable, $\gamma\epsilon\nu\text{-}\acute{\epsilon}\text{-}\sigma\theta\alpha\iota$ (cf. $\gamma\acute{\epsilon}\nu\text{-}\omicron\varsigma$), $\tau\epsilon\mu\text{-}\epsilon\acute{\iota}\nu$ (couper, cf. prés. $\tau\acute{\epsilon}\mu\text{-}\nu\omega$). Le latin ne présente plus que quelques vestiges de cette forme si répandue en grec, savoir, dans la vieille latinité, les aoristes $tag\text{-}\bar{o}$ $tag\text{-}i\text{-}t$ (opposé au présent nasalisé $tang\text{-}\bar{o}$), $pag\text{-}o\text{-}nt$ ou $pac\text{-}o\text{-}nt$ (ils ont fait une convention ⁽³⁾, cf. les présents $pang\text{-}\bar{o}$ et $pac\text{-}isco\text{-}r$), et jusque dans le latin classique le participe $par\text{-}e\text{-}nt\text{-}\bar{e}s$ (ceux qui ont engendré) en opposition au participe présent $par\text{-}ie\text{-}nt\text{-}\bar{e}s$ (ceux qui engendrent).

IX. Thèmes à suffixe $-\acute{e}/-\acute{o}$ précédés d'un redoublement à

(1) $\epsilon\acute{\iota}\delta\text{-}\omega$ pourrait être aussi le subjonctif d'un présent $*\epsilon\acute{\iota}\delta\text{-}\mu\iota$.

(2) On attendrait $*\beta\lambda\text{-}\epsilon\acute{\iota}\nu$, cf. le degré normal dans $\beta\acute{\epsilon}\lambda\text{-}\omicron\varsigma$ et le degré fléchi dans $\beta\omicron\lambda\text{-}\acute{\eta}$; mais les racines dites à métathèse, comme $\beta\acute{\alpha}\lambda\text{-}\lambda\omega$ $\beta\lambda\eta\text{-}\tau\acute{\omicron}\varsigma$, $\theta\alpha\nu\text{-}\epsilon\acute{\iota}\nu$ $\theta\upsilon\eta\text{-}\sigma\kappa\omega$ ont des apophonies encore en partie inexplicées, qui tiennent sans doute à la présence de nasales et vibrantes voyelles longues, cf. supra 49 et 52 in fine.

(3) L. XII Tab. « *rem ubei pacont oratod* » (si les parties ont transigé sur le procès, que le juge confirme simplement leur transaction).

voyelle *e* : en grec aoristes seconds redoublés. — Cette catégorie, sauf le redoublement en plus, est absolument identique à la précédente, mais beaucoup plus rare : ἐ-λῆ-λαθ-ο-ν (je me cachai); homér. λε-λαβ-έ-σθαι (δ 388), πεπιθόντες (Ψ 37); class. ἤγ-αγ-ο-ν aoriste d'ἄγ-ω avec redoublement dit attique; class. εἶπον = homér. εἰπον = *ἔ-ῥε-ῥπ-ο-ν avec augment, redoublement et forme réduite de la rac. ῥεπ (parler, cf. ῥέπ-ος), comme ἔ-πε-φν-ο-ν avec réduction de la racine ghen (tuer, cf. θείνω et φον-ός)⁽¹⁾; de même impér. εἶπ-έ = ῥεπ-έ (dis) = *ῥε-ῥπ-έ⁽²⁾. Le latin n'a plus rien de semblable : si *inquit* est une syncope pour **in-rēqu-i-t* (il dit, rac. *vequ* = ῥεπ, cf. *vōc-s* et gr. ῥόπ-ς voix)⁽³⁾, on voit que la racine n'y est accompagnée d'aucun redoublement.

X. Thèmes à suff. *-e/-o-* (accent proethnique inconnu), précédés d'un redoublement à voyelle *i* : présents grecs et latins. — La racine est réduite. Grec : γί-γν-ο-μαι, cf. γέν-ος; πί-πτ-ω (tomber), même racine que πέτ-ο-μα: (voler); ἴζω (asseoir) = *σί-σδ-ω, rac. *sed* dans ἔδ-ος et *sed-ēre*; ἴσχω = *ἴσχω⁽⁴⁾ = *σί-σχω, rac. *σεχ*, cf. ἔχω = *ἔχω (même sens); impér. homér. ἔνισπε (dis) = *(ἔν-)σι-σπ-ε, rac. **seq* (dire), cf. impér. arch. lat. *in-sec-e*⁽⁵⁾; τίκτω, avec métathèse probable pour *τί-τκ-ω (engendrer, cf. aor. τεκ-εἶν), etc.⁽⁶⁾ Latin : *gē-gn-ō* = *γί-γν-ω; *sīdō* = *σί-σδ-ō, identique à ἴζω.

(91) XI. Thèmes à suff. *-yo-* : présents grecs et latins. — L'accentuation primitive est mal connue; il est probable que le suff. *-yo-* pouvait tantôt attirer l'accent, tantôt le laisser sur la racine.

(1) V. supra 57, 4.

(2) La diphthongue *ει* dans *εἶπον* ne peut s'expliquer par *ἔπω précédé de l'augment, car alors elle ne persisterait pas à tous les modes de l'aoriste.

(3) La 1^{re} pers. *inquam* ne peut être en tout cas qu'un subjonctif.

(4) Sur la déaspiration cf. supra 61.

(5) *Virum mihi Camena insece versutum*, début de l'Odyssee de Livius Andronicus (Ἄνδρα μοι ἔννεπε Μοῦσα πολύτροπον).

(6) La voyelle du redoublement est souvent longue, hom. πίπτε (il tomba), πῖφασκων (K 502), et l'initiale de ἴημι (supra 87 II) presque constamment (ἔξάνῖεσσα: Σ 471).

Quoi qu'il en soit, celle-ci apparaît la plupart du temps au degré réduit ; et cependant les types à racine normale, tels que τέλλω (se lever), στέλλω (envoyer), ne sont pas fort rares ; parfois même on trouve l'un et l'autre type sous forme de doublets dialectaux : ainsi le dor. φθαίρω (corrompre) = *φθγ₃-γω répond à l'éol. φθέρω et à l'ion. φθείρω = *φθέρ-γω. On sait d'ailleurs à quelle série compliquée de phénomènes phonétiques⁽¹⁾ donne lieu en grec l'union de l'initiale du suffixe avec la finale de la racine ; il suffira de rappeler à titre d'exemples : βαινῶ, *ven-iō* ; σπειρῶ (semer, cf. σπορ-ά), et *or-io-r*, *mor-io-r* ; ἄλ-λο-μαι (je saute) et *salū* ; στίζω (piquer = *στίγ-γω), πράσσω, att. πράττω = *πρᾱχ-γω, et *fug-iō*, *fac-iō* ; σίζω (fendre) = *σχίδ-γω, cf. *scind-ō*, et λίσσομαι (supplier) = *λίτ-γο-μαι, cf. λιτ-αί (supplications) ; enfin τύπ-τω et *cap-iō*. Dans certains cas, par suite de la chute du *y* intervocalique, on serait exposé, si l'on n'y prenait garde, à confondre cette catégorie avec la classe VI : ainsi φύω (lesb. φυίω) contient le suffixe *-γo-*, et non simplement le suffixe *-o-*, comme le montre, au surplus, dès l'abord le degré réduit de la syllabe radicale. De même λύω, κλύω, etc.

- (92) XII. Thèmes à suff. *-sko-*, racine généralement réduite : présents grecs et latins. — Ce suffixe primaire est assez commun : gr. βά-σκω (marcher), βλώ-σκω (aller), θνή-σκω (mourir), πάσχω (souffrir) = *πῆθ-σκω, γι-γνώ-σκω (connaître), πι-πί-σκω (boire), πι-πρά-σκω (acheter)⁽²⁾ ; ἔσκε (il fut, Γ 180) = *ἔσ-σκε, cf. lat. arch. *escit* (L. XII Tabb.) = **es-sci-t* (il est) ; lat. *gliscō*, *crē-scō*, *nō-scō* (= **gnō-scō*), *discō* (= **dic-scō*), *poscō* (= **pōrc-scō*, cf. *prec-o-r*). Parfois, quand la racine se termine par une consonne, il apparaît sous la forme *-isko-* : gr. εὕρ-ίσκω (trouver), ἀρ-αρ-ίσκω (ajuster) ; lat. *pac-isco-r* (faire une convention), *ap-isco-r* (obtenir), cf. *pac-tu-m* et *ap-tu-s*. Mais dans ἀρέ-σκω (plaire) l'ε paraît faire partie intégrante de la racine, cf. ἀρε-τή (mérite, vertu).

(1) Cf. supra 39 C.

(2) On voit que ce suffixe, non plus d'ailleurs que le précédent, n'est pas incompatible avec un redoublement, v. g. τιταίνω (étendre) = *τιτ-τη-γω, τιτρώ-σκω (percer), διδάσκω, etc.

XIII. Thèmes à suff. *-to-* : présents grecs et latins. — Ce suffixe est fort rare en grec : on ne peut guère en citer d'exemple sûr que *πέκ-τω* (peigner), cf. *πόκ-ο-ς* (toison) ; lat. *flec-tō* (plier), cf. *πλέκ-ω* (tresser), *nec-tō*, *plec-tō*, etc. S'il paraît fréquent en grec après labiale (*τύπτω*, *λόπτω*, *μάροπτω*, *ρίπτω*, etc.), c'est que le groupe *πγ* devient phonétiquement *πτ* : toutes ces formes appartiennent donc à la classe XI.

XIV. Thèmes à suff. *-dho-* (?), gr. *-θο-*, lat. *-do-* : présents grecs et latins. — Ce suffixe, fort rare en tant que primaire, forme en grec : *σχέ-θω* (avoir), rac. *σεχ* ; *νή-θω* (filer), cf. *νέ-ω* ; *πλή-θω* (être plein), rac. *πλη*, cf. *πίμ-πλήη-μι* et *p̄lē-nu-s* ; *ἔσ-θω* (manger) = **ἔδ-θω*, cf. *ἔδ-ω* ; *ἄχ-θο-μαι* (être affligé), cf. *ἄχ-νυ-μαι* (même sens), etc. ; en latin, *ten-dō*⁽¹⁾, cf. *τείνω* = **τέν-γω*. On ne sait si *pellō*, *tollō*, etc., se rattachent à cette classe ou à la suivante ; car au point de vue phonétique *pellō* se ramène également bien à **pel-dō* et à **pel-nō* ; quant aux corrélatifs grecs, ils ont le suffixe *-yo-* (*πάλλω*, *τέλλω*).

(93) XV. Thèmes à suff. *-no-* : présents grecs et latins. — Bien qu'on ne puisse assigner à ce suffixe une origine indo-européenne, il est extrêmement commun en grec et en latin, où il paraît surtout résulter du passage irrégulier des classes IV et V à la conjugaison thématique : gr. *πι-νω*, éol. *πώ-νω* (boire), cf. lat. *pō-tu-s*, *δάκ-νω* (mordre), *τέμ-νω* (couper), lesb. *βόλλομαι* ion. *βούλομαι* = **βόλ-νο-μαι* ; lat. arch. *da-nu-nt* (ils donnent)⁽²⁾, *ne-quī-nu-nt* (ils ne peuvent pas), *red-ī-nu-nt* (ils reviennent), etc., class. *li-nō* (enduire), *si-nō* (permettre), cf. sup. *li-tu-m*, *si-tu-m*. A cette formation s'en rattache un certain nombre d'autres, beaucoup plus compliquées et traversées, ce semble, par diverses actions analogiques.

1. En grec apparaît parfois un suffixe *-νεο-*, qui, tout comme *-νο-*, n'affecte jamais que le présent : *ἰκ-νέο-μαι* (je viens), cf. aor. *ἰκ-ό-μην* ; *κυ-νέω* (baiser), cf. aor. *ἔ-κυ-σα*.

(1) On a aussi expliqué *tendō* par **te-tu-ō* (redoublement et rac. réduite), ce qui supprimerait cette classe en latin.

(2) Dans la très vieille inscription latine connue sous le nom de *Dedicatio Sorana* : « *donu danunt Hercolei macsume mereto* ».

2. Quelques verbes en $-νω$ paraissent procéder de $-νϝω$, c'est-à-dire du suffixe $-νω$ traité en conjugaison thématique, avec substitution régulière de w à u devant voyelle : c'est, par exemple, $δίνω$ (agiter), $κλίνω$ (incliner), $κρίνω$ (distinguer, cf. lat. *cer-nō*), auxquels l'éolien répond par $δίννω$, $κλίννω$, $κρίνω$, etc.; puis encore $φθῖνω$ (devancer), $τῖνω$ (expier), $φθῖνω$ (détruire), dont l' i radical, toujours long au temps d'Homère, s'abrège dans la versification postérieure.

3. Quand la racine se termine par une consonne, il semble que la rencontre de cette consonne avec la nasale du suffixe ait développé ordinairement une résonnance qui s'est traduite en voyelle épenthétique ⁽¹⁾ : le suffixe a pris alors la forme $-νω$, v. g. $ἀμαρτάνω$ (se tromper, aor. $ἤμαρτ-ο-ν$). De plus, dans les types les plus communs et les plus anciens, la nasale du suffixe s'est en quelque sorte répercutée dans la racine, par un procédé phonétique encore mal éclairci, mais assez aisément concevable : ainsi une racine $λᾱθ$ (se cacher) aurait fait $*λᾱθ-νω$, d'où $*λάνθ-νω$ et $*λάνθ-νω$, enfin $λανθάνω$ ⁽²⁾. De même $λαγχάνω$ (rac. $λεγγ$, cf. pf. $λέ-λογγ-α$), $λαμβάνω$, $λιμπάνω$ (quitter), $πυνθάνο-μαι$ (apprendre), et sans nasalisation $ληθάνω$, $κευθάνω$ (cacher), $αὐξάνω$ (augmenter), $δαρθάνω$ (dormir), $αἰσθάνο-μαι$ (comprendre), type que l'analogie a beaucoup propagé.

4. En latin le même type a suivi une voie phonétique sensiblement différente. Soit une racine $pāc$ (affermir, cf. gr. $πήγ-νω-μι$ et lat. $pāc-s$, traité) : l'addition du suff. $-no-$ à la forme réduite en fera successivement $*pac-nō$, $*pag-nō$ et $*pañg-nō$, après quoi, le groupe $ñgn$ se réduisant à $ñg$ ⁽³⁾, il reste la forme connue $pangō$. On peut s'expliquer de même $tangō$, $stringō$, $pandō$, $lambō$ par rapport à $tac-tu-s$, $stric-tu-s$, $pat-eō$, $lab-iu-m$ (lèvre), soit $*pat-nō$, $*lab-nō$, etc.; et l'on remarquera que dans certains verbes ($jung-ō$ $junxī$ $junc-tu-m$, cf. $jug-$

(1) Phénomène tout pareil à celui du néerlandais *knif* (couteau), devenu en français *canif* = $*kñnif$.

(2) Cf. fut. $λήσομαι$ = $*λᾱθ-σο-μαι$.

(3) Sans toutefois qu'il soit possible de traduire cette réduction en une loi sûre et constante, cf. supra 62 ζ.

10-α-ρ-ν-ω = χύννωμι. 2
 10-α-ρ-ν-ω = χύννωμι. 2

u-n, (*di*-)stingu-*ō* -stinc-tu-s, etc., cf. gr. στίζω = *στ(γ-yω), la nasalisation ne se restreint pas au présent et se propage par analogie dans toute la conjugaison.

- (94) Cette dernière observation en appelle une autre d'une portée plus générale. Tous les indices de présents, redoublements ou affixes divers dont le suffixe *-no-* clôt ici la liste, sont de par leur nature étrangers au verbe lui-même et ne peuvent en principe affecter que le présent du verbe : aussi disparaissent-ils régulièrement aux autres temps, cf. δ(ι)-δω-μι δώ-σω, δάμ-νη-μι δαμά-σω, δείκ-νῦ-μι δείκ-σω, σχίζω = *σχ(β-yω) et σχίω = *σχ(β)-σω, λαμβ-άνω ἔ-λαβ-ο-ν, etc., etc., et en latin *nō-scō nō-vī*, *cer-nō crē-vī*, *cap-iō cēp-ī*, *tang-ō te-tig-ī*, etc. ⁽¹⁾ Mais il était également inévitable, on le comprend, que la forme du présent influât çà et là sur celle des autres temps, et qu'ainsi un affixe exclusivement propre au présent vînt à se répandre dans tout ou partie de la conjugaison : ainsi, à côté du régulier δώσω on trouve l'homérique διδώσω ⁽²⁾, et à plus forte raison le redoublé δίζημι (= *δ(ι)-δ(γ)η-μαι, cf. ζητέω chercher), où le redoublement n'apparaît plus guère, fait-il au futur διζήσομαι ; τύπτω fait τύψω, mais en attique τυπτήσω, et le suff. -νεο-, qu'on a vu disparaître à l'aoriste de κινέω, persiste dans κινέω (mouvoir), fut. κινήσω, et toute la dérivation ultérieure ; enfin κρίνω κλίνω, etc., font au futur κρινῶ, κλινῶ, etc., tout comme μένω μενῶ (infra 97) où le *v* appartient à la racine. En latin, la confusion est bien moins fréquente ; toutefois, on a vu *junxī*, et *pangō*, qui a un parfait régulier *pepigī*, a aussi un parfait analogique *panxī* ; d'autre part, *ven-iō* fait à l'infinitif *ven-i-re* (= **ven-iē-re* ?), comme s'il était de formation secondaire, alors que la comparaison du grec βαινῶ nous atteste qu'il contient exactement le même affixe que *cap-iō* dont l'infinitif est *cap-er-e*.

- (95) XVI. Thèmes à suff. -*yē*- (-*iē*-), réduit *-ī*- : optatifs grecs. —

(1) Il ne faudrait donc pas dire, rigoureusement parlant, que δειξω, par exemple, est le futur de δείκνυμι. Le présent, le futur, le parfait constituent des systèmes distincts et parfaitement indépendants l'un de l'autre. La vérité est que δειξω est le futur de la racine δείκ (montrer), racine dont δείκνυμι est le présent, δείδειχα le parfait, etc. etc.

(2) Διδώσομεν (ν 358), et de même ἐνίψει (il dira, λ 138), cf. supra X.

L'apophonie est très constante : *δο-ίτη-ν δο-ῖ-μεν*, *τι-θε-ίτη-ν τι-θε-ῖ-μεν*, lat. *s-īe-m s-īē-s s-īe-t* (subjonctif arch. du vb. *sum*), pl. *s-ī-mus*, etc., cf. sk. *syām*. On voit par tous ces exemples que la racine se réduit devant cet affixe : l'optatif grec *εἶην* = **έσ-ίτη-ν* au lieu du régulier **σ-ίτη-ν* s'explique par l'analogie des formes du verbe où *έσ* demeurerait intact, indic. **έσ-μί* (*έμμυ εἶμι*) et subj. **έσ-ω* (*έω*).

En latin le type *siem* est encore fréquent dans les comiques, mais dans la langue classique l'analogie de *sīmus sītis* a fait créer *sim sis sit* qui ont prévalu. Les trois autres optatifs que le latin a conservés, *ed-i-m* (que je mange), *du-i-m* (que je donne) et *vel-i-m*, n'ont également que la forme réduite du suffixe.

- (96) XVII. Thèmes à suff. -s- : en grec, aoriste sigmatique, dit aoriste premier, sg. 1 *έλειψα* (= **έ-λειπ-σ-η*) *έδειξα έστρεψα έστησα έτεισα*⁽¹⁾ de *τίω*, etc. ; en latin, un grand nombre de parfaits, *vīxī* (= **veig-s-ei*⁽²⁾), cf. *vīvō* = **veigv-ō*) *flexī scripsī auxī fulsī finxī*, etc. — Primitivement la racine, on le voit, revêtait le degré normal⁽³⁾, mais de plus elle subissait une apophonie constante que le grec et le latin ont entièrement perdue. Tout indique en effet que les racines *λειπ* (laisser), *σχειδ* (couper), par exemple, se conjuguèrent à l'aoriste sigmatique, sg. 1 *έ-λειπ-σ-α* **έ-σχειδ-σ-α*, pl. 1 **έ-λιπ-σ-μεν* **έ-σχιδ-σ-μεν* ; mais l'analogie a uniformisé cette flexion, et, sous l'empire de diverses circonstances, c'est tantôt la forme normale (*έλειψα έλείψαμεν*), tantôt la forme réduite (*έσχισα έσχίσαμεν*), qui a prévalu à toutes les personnes et à tous les modes. Dans certains cas même on ne trouve ni l'une ni l'autre, mais un type à voyelle longue, *έλωσα*, qui semble un compromis entre les deux types réguliers **έ-λευ-σ-* et **έ-λῦ-σ-*. A plus forte raison la flexion est-elle uniforme en latin, où elle s'est beaucoup plus altérée qu'en grec, puisqu'elle ne se distingue pas de celle du parfait au

(1) C'est la vraie forme de cet aoriste souvent écrit *έτισα*.

(2) On lit *VEIXSEI* sur une des épitaphes des Scipions.

(3) Considérez le rapport très curieux *έτρεψα* : *έτραπον*, *έλειψα* : *έλιπον*, *έφευξα* (forme récente) : *έφυγον*, etc.

point de vue des désinences personnelles⁽¹⁾. Sous le bénéfice de ces observations la catégorie de l'aoriste sigmatique concorde bien dans les deux langues.

- (97) XVIII. Thèmes à suff. *-so-*: futur grec, ἔσσομαι class. ἔσομαι, λείψω (pl. 1 λείπ-σ-ο-μεν) δειξω στρέψω στήσω τείσω λῶσω φεύξω, etc.; en latin, quelques subjonctifs d'aoriste sigmatique qui n'apparaissent que dans la vieille langue, *faxō capsō* (plus tard *fēcerō cēperō*), *rapsit*, *occīsīt*⁽²⁾ (= **oc-cīd-sī-t*). — La racine est au même degré qu'à l'aoriste, et même, rigoureusement parlant, cette formation devrait rentrer dans la dérivation secondaire, comme dépendant entièrement de la classe précédente par adjonction du suffixe secondaire *-o-* indice du subjonctif (supra VII). De même en effet que ἔσση- fait au subjonctif σση-ο-μεν, il est clair que ἔ-λῶ-σ- doit faire λῶ-σ-ο-μεν, et le grec lui-même nous en offre la preuve dans les très nombreux subjonctifs d'aoriste à voyelle brève conservés par la versification homérique, βήσομεν τῖσετε ἀμείψεται. Comme il n'y a aucune raison de séparer ces subjonctifs des futurs grecs dont la forme est absolument identique et des quelques subjonctifs latins de même formation, il semble plus naturel de voir dans l'affixe *-σο-* du grec un indice de subjonctif d'aoriste que de l'identifier avec l'affixe sanscrit *-sya-* du futur, dont au surplus la concordance offrirait une assez sérieuse difficulté phonétique⁽³⁾.

Dans un cas toutefois la formation du futur s'écarte de celle de l'aoriste sigmatique : quand la racine se termine par une nasale ou une vibrante, le *-σ-* aoristique s'affixe comme toujours à la racine pure, μέν-ω *ἔ-μεν-σ-α (ἔμεινα), κέλλω ἔ-κελ-σ-α. Au contraire l'affixe du futur s'ajoute dans ce cas à une forme dissyllabique, v. g. μέν-ω, fut. *μηνέ-σω, d'où ion. μηνέω, att.

(1) En d'autres termes *vīxī* se conjugue exactement comme *fūgī*, bien qu'il en soit tout différent en saine morphologie.

(2) L. XII. Tabb. « *si im occisit* » = *sī eum occiderit*.

(3) Bien entendu, cette explication n'exclut pas la possibilité de l'existence, en un grec très ancien, d'un futur *λῶσγω qui aurait fini par se confondre avec le subjonctif d'aoriste λῶσω.

μενῶ, et de même νέμω νεμέω νεμῶ, στέλλω στελέω στελῶ, φθείρω φθερέω φθερῶ, etc. On n'est pas fixé sur la nature de cet ε, qui semble s'insérer entre la racine et le suffixe et qu'on retrouve dans des formations nominales telles que νέμε-σις γενε-τήρ. Le plus probable est qu'il fait partie intégrante de la racine, dont une des formes serait ainsi dissyllabique : et il en faudrait dire autant de la racine des verbes γαμέ-ω καλέ-ω, qu'on ne peut évidemment mettre sur la même ligne que la formation secondaire φιλ-έ-ω, puisque la voyelle y reste brève au futur : φιλ-ή-σω, mais *γαμέ-σω γαμέω γαμῶ, *καλέ-σω καλέω καλῶ.

En ionien-attique cette finale de futur en -έω -ῶ s'est répandue hors de son domaine propre, dans les verbes secondaires en -ίζω : ainsi κομιζω (transporter) fera au futur κομίσω = *κομιδ-σω, mais aussi κομιέω κομιῶ, et de même βαδιεῖ (il marchera), ὀνειδιεῖ (il reprochera), hom. κτεριῶ (Σ 334), etc.

C'est aussi le suffixe -εο-, abusivement employé et abusivement cumulé avec l'indice sigmatique, qu'on doit reconnaître dans le futur dit dorien, type προᾶξέω, lequel équivaut à *προᾶκ-σ-έσ-ω⁽¹⁾ et contient par conséquent deux fois l'affixe du futur. L'orthographe προᾶξίω σπευσίω, qu'on rencontre également, semble indiquer une tendance à la prononciation semi-vocalique de l'ε⁽²⁾, et enfin le type contracté ἐξῶ, attesté par les textes et les grammairiens, ne se distingue plus que par l'accentuation du futur régulier ἐξω.

XIX. Thèmes à suff. -εο-, identiques au précédent : aoristes grecs. — Ces aoristes, d'ailleurs fort rares, peuvent être considérés comme le temps à augment du futur, ou mieux encore comme le résultat d'un cumul d'affixes, puisqu'ils réunissent le σ de l'aoriste sigmatique à l'ο/ε de l'aoriste thématique. Citons (homér.) δύσετο δ'ἠέλιος (le soleil se coucha, rac. δυ), βή-σε-το (il marcha), ἔξον (je vins), enfin ἔπεσον (je tombai) visiblement modelé sur l'aor. 1 ἔπεσα = *ε-πεσ-σ-α = *é-pet-s-η.

(98) XX. Thèmes à suff. -ε̄- : en grec aoristes passifs dits aoristes

(1) On ne peut cependant, ce semble, négliger l'extrême ressemblance de *προᾶκ-σ-έσ-ω et du futur antérieur lat. *vixerō* = *vīg-s-es-ō.

(2) Cf. supra 20, 3^o.

seconds. — La racine est généralement réduite : ἐ-δάμ-η (il fut vaincu), ἐ-βράχ-η (il fut mouillé, cf. βρέχ-ω), ἐ-τύπ-η, ἐ-πάγ-η, ἐ-ρράγ-η, ἐ-ζύγ-η, ἐ-φάν-η, ἐ-λίπ-η (ce dernier douteux, cf. Π 507). En latin l'opposition de *jac-ē-re* à *jac-iō*, de *pat-ē-re* (être étendu) à *pandō* (étendre), de *lic-e-t* (= ἐ-λίπ-η ?) ⁽¹⁾ à *linqu-i-t*, etc., semble bien indiquer l'existence de ces formes anciennes à suffixe *-ē-* et à sens passif, qui dans la conjugaison se seraient confondues avec les verbes de dérivation secondaire en *-eō*.

§ 2. — Formations helléniques.

(99) I. Thèmes à suff. *-x-* : trois ou quatre aoristes, ἔ-θη-κ-α, ἔ-δω-κ-α, ἦ-κ-α (de ἦ-η-μι). — On se perd en conjectures sur l'origine de cette forme isolée. Si pourtant l'on considère qu'en latin la racine *θη* apparaît sûrement avec un appendice guttural également inexplicable dans *fa-c-iō*, si d'autre part on remarque qu'il en est de même de la racine *δω* en sanscrit (*dāc-a-ti*, il donne) et peut-être en grec dialectal ⁽²⁾, on en vient à penser que le *x* pourrait bien ici faire partie de la racine : dans ce cas ἔ-θηκ-α, ἔ-δωκ-α seraient aux racines *θηκ*, *δωκ* ce que ἔ-στᾶ-ν est à la racine *στᾶ*, des aoristes athématiques parfaitement réguliers. Les autres types procéderaient d'une analogie qui s'est fort peu étendue.

II. Thèmes à suff. *-x-* précédés d'un redoublement à voyelle *e* : parfaits grecs, dits parfaits premiers, λέ-λυ-κ-α, δέ-δῦ-κ-α, βέ-βη-κ-α, πέ-πτω-κ-α, ἔστηκᾶ = *σέ-στᾶ-κ-α, etc. — Il y aurait eu à peine lieu de faire mention de la classe précédente, si celle des parfaits grecs en *-x-*, beaucoup plus communs, on le sait, que celle des parfaits radicaux, ne devait s'y rattacher par un lien étroit. L'hypothèse ci-dessus admise, on voit que τέ-θεικ-α ⁽³⁾ (cf. lat. *fēc-ī*) et δέ-δωκ-α seraient des parfaits réguliers comme λέ-λοιπ-α, d'où le *x* pris pour un affixe aurait pu se propager

(1) Rapprochement rendu douteux par la différence des deux gutturales.

(2) On croit lire un optatif présent *δωκοίη*, correspondant à un verbe *δώκ-ω, sur une inscription cyprïote.

(3) Le vocalisme de la racine est ici assez énigmatique.

dans d'autres verbes ⁽¹⁾. Mais l'extraordinaire expansion de cet appendice κ , comparée à la modestie de son origine, a soulevé des doutes légitimes : on a donc songé à d'autres explications, notamment à une particule $\kappa\kappa \kappa\epsilon\nu \kappa\epsilon$, identique au $\kappa\epsilon$ enclitique qui donne au verbe un sens conditionnel dans la langue homérique, et l'on a supposé que cet enclitique, fréquemment employé à la suite du parfait régulier (sg. 3 *δέδω $\kappa\epsilon$) aurait fini par faire corps avec lui. Cette conjecture à son tour est fort loin d'être sans reproche. Jusqu'à présent on ne peut considérer la question comme résolue.

On observera du reste que la gutturale n'apparaît jamais qu'à l'actif : le parfait moyen est toujours, suivant la terminologie usuelle, un parfait second, c'est-à-dire que les désinences verbales s'y affixent immédiatement à la racine, $\lambda\acute{\epsilon}\text{-}\lambda\upsilon\text{-}\mu\alpha\iota$ $\xi\text{-}\sigma\tau\alpha\text{-}\mu\alpha\iota$ formés comme $\lambda\acute{\epsilon}\text{-}\lambda\epsilon\iota\mu\text{-}\mu\alpha\iota$, malgré la différence de formation de $\lambda\acute{\epsilon}\text{-}\lambda\upsilon\text{-}\chi\text{-}\alpha$ et $\lambda\acute{\epsilon}\text{-}\lambda\omicron\iota\pi\text{-}\alpha$.

- (100) III. Thèmes à suff. $-\sigma\omicron-$ précédés du redoublement à voyelle e : futur antérieur. — Le type $\lambda\epsilon\text{-}\lambda\acute{\upsilon}\text{-}\sigma\omicron\text{-}\mu\alpha\iota$ est évidemment calqué sur $\lambda\acute{\epsilon}\text{-}\lambda\upsilon\text{-}\mu\alpha\iota$ et sur le rapport $\lambda\acute{\upsilon}\sigma\omicron\mu\alpha\iota$ $\lambda\acute{\upsilon}\sigma\omicron\mu\alpha\iota$. On sait qu'il n'apparaît guère qu'à la voix passive. Cependant l'attique a quelques futurs antérieurs actifs, où l'on voit même apparaître la gutturale hystérogène du parfait actif, v. g. $\tau\epsilon\theta\nu\eta\acute{\zeta}\epsilon\iota$ $\acute{\epsilon}\sigma\tau\acute{\eta}\acute{\zeta}\omega$, modelés sur $\tau\acute{\epsilon}\text{-}\theta\nu\eta\text{-}\chi\text{-}\alpha$ $\acute{\epsilon}\sigma\tau\eta\chi\alpha$.
- (101) IV. Thèmes à suff. $-\epsilon\sigma-$: temps à augment du parfait, dit plus-que-parfait ; le type le plus ancien et le plus pur est $\acute{\eta}\delta\epsilon\alpha$ (je savais), $\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\lambda\omicron\iota\pi\epsilon\alpha$ (j'avais quitté), etc. — Si ce type remonte à * $\acute{\epsilon}\text{-}\lambda\epsilon\text{-}\lambda\omicron\iota\pi\text{-}\epsilon\sigma\text{-}\alpha$ = * $\acute{\epsilon}\text{-}\lambda\epsilon\text{-}\lambda\omicron\iota\pi\text{-}\epsilon\sigma\text{-}\eta$, il est difficile d'en méconnaître le rapport avec le plus-que-parfait latin *fūgeram* = **foug-es-ām* ; mais d'abord cette généalogie n'est pas historiquement établie, et ensuite le vocalisme du latin ne concorde pas, l' \bar{a} latin étant incompatible avec la finale grecque. Il est vrai que la même discordance se remarque entre les deux imparfaits gr. $\acute{\eta}\alpha$ (= * $\acute{\eta}\sigma\text{-}\alpha$ = * $\acute{\eta}\sigma\text{-}\eta$) et lat. *er-am*, qu'on ne saurait guère se résigner à séparer. En l'état la question

(1) Formule $\acute{\epsilon}\sigma\tau\eta\chi\alpha$: $\acute{\eta}\sigma\tau\eta\mu\iota$ = $\delta\acute{\epsilon}\delta\omega\kappa\alpha$: $\delta\acute{\iota}\delta\omega\mu\iota$.

semble devoir être réservée, car le type latin peut être hystérogène.

- (102) V. Thèmes à suff. $-θη-$: aoristes premiers passifs, $\acute{\epsilon}-\tau\acute{\epsilon}-θη$ $\acute{\epsilon}-\delta\acute{o}-θη$, $\acute{\epsilon}-\lambda\acute{\upsilon}-θη-\nu$ $\acute{\epsilon}-\lambda\acute{\epsilon}\varphi-θη-\nu$. — Cet aoriste, beaucoup plus commun que l'aoriste en $-η-$, est pourtant de date relativement récente, quoique déjà fort répandu au temps d'Homère. Il n'a sûrement aucun corrélatif en latin et l'origine en est mal connue. On entrevoit que l'aoriste en $-η-$ d'un verbe à suffixe $-θη$, par exemple $\acute{\epsilon}-\nu\acute{\eta}-θη$ de $\nu\acute{\eta}-θηω$ (filer), a pu être rattaché par erreur au verbe simple, soit à $\nu\acute{\epsilon}-ω$, et qu'alors sur le rapport $\nu\acute{\epsilon}ω$ $\acute{\epsilon}\nu\acute{\eta}\theta\eta$ s'est construit un rapport $\lambda\acute{\upsilon}ω$ $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\upsilon}\theta\eta$. Mais cette explication n'est qu'hypothétique.

- (103) VI. Thèmes à suff. $-ησο-$: futurs seconds passifs. — En adjoignant l'affixe $-σο-$ du futur au thème de l'aoriste en $-η-$, le grec s'est formé un futur passif, $\varphiαν-ή-σο-μυι$, qui est à $\acute{\epsilon}-\varphi\acute{\alpha}-\nu\eta-\nu$ ce que le moyen $\thetaή-σο-μυι$ est à $\acute{\epsilon}-θη-\nu$.

VII. Thèmes à suff. $-θησο-$: futurs premiers passifs. — La même opération analogique, appliquée à l'aor. en $-θη-$, a donné le futur $\lambdaυ-θή-σο-μυι$ $\lambda\epsilon\iota\varphi-θή-σο-μυι$, forme infiniment plus répandue que la précédente, mais encore inconnue à Homère.

A quelques formations près, que leur extrême rareté rend négligeables⁽¹⁾, ces sept types de temps sont les seuls thèmes primaires verbaux exclusivement propres au domaine hellénique.

§ 3. — Formations latines.

- (104) I. Thèmes à suff. $-\bar{a}-$: subjunctifs présents de 3^e (secondairement 2^e 4^e) conjugaison. — La forme, arch. $fu-\bar{a}-m$ subj. de l'inusité $*fu-\bar{o}$ (être), $leg-a-m$, $ag-a-m$, $eam = *ei-\bar{a}-m$ (que j'aille), est absolument isolée. On a prétendu que cet $-\bar{a}-$ était l'indice primitif du mode subjunctif, qu'en conséquence le grec devrait avoir $*\lambda\acute{\epsilon}\gamma-\bar{a}-\mu\epsilon\nu$ au lieu de $\lambda\acute{\epsilon}\gamma\omega\mu\epsilon\nu$, et que ce dernier

(1) V. g. suff. $-χο-$ dans $\acute{o}\lambda\acute{\epsilon}-\chi\omega$ (périr), visiblement refait sur le parfait $\acute{o}\lambda-\acute{\omega}\lambda\epsilon-\chi-\alpha$; suff. $-\chiο-$, trahi par l'existence de doublets tels que $\tau\rho\acute{\upsilon}\omega$ $\tau\rho\acute{\upsilon}\chi\omega$ (user par frottement), $\sigma\acute{\mu}\acute{\alpha}\omega$ $\sigma\acute{\mu}\acute{\eta}\chi\omega$, $\psi\acute{\alpha}\omega$ $\psi\acute{\eta}\chi\omega$, moins aisément explicable.

type est dû à l'intrusion hystérogène de la nuance vocalique de l'indicatif λέγομεν. Mais, rien jusqu'à présent ne venant confirmer cette conjecture, il vaut mieux tenir pour exclusivement latin cet *ā* encore inexpliqué, qui apparaît aussi, on l'a vu, à l'imparfait *er-a-m*, au plus-que-parfait *fu-er-a-m*, et qu'on retrouvera dans le suffixe ci-après.

II. Thèmes à suff. *-bā-* : imparfaits *ī-ba-m da-ba-m stā-bā-s*.

— Si ce suffixe n'est autre que la forme *fuam*, c'est-à-dire un temps du verbe « être » agglutiné à la racine et formant avec elle une conjugaison périphrastique, c'est essentiellement à la dérivation secondaire qu'il se rattache, et on l'y retrouvera considérablement développé. Il en faut dire autant du suivant, savoir :

III. Thèmes à suff. *-bo-* : futurs *ī-bō da-bō stā-bō*, rattachés à tort ou à raison au présent **fuō* = φύω.

(105) IV. Thèmes à suff. *-v-* et *-u-* : parfaits latins. — Tous les parfaits latins qui ne sont point primitifs (87) ou qui ne se rattachent pas à l'aoriste sigmatique (96), se forment au moyen de ce suffixe *-v-* ou *-u-*, d'origine mal définie : *nō-v-ī, flē-v-ī, sī-v-ī; sec-u-ī, col-u-ī, gen-u-ī*, etc. On a voulu y reconnaître une forme syncopée de *fuī* s'ajoutant à la racine verbale. Cette hypothèse s'appuyait principalement sur le parfait *potuī*, qui, à cause de *possum* = **pot-su-m*, semblerait bien devoir remonter à **pot-fu-ī*; mais partout ailleurs et dans ce cas même elle se heurte à de graves difficultés phonétiques. Il est bien plus probable que le *v* ou l'*u* est parti de certaines formes de parfaits où il appartenait à la racine même, comme *mōv-ī* (cf. le prés. *mov-e-ō*), pour de là se répandre dans le reste de la conjugaison⁽¹⁾ et particulièrement dans les verbes de dérivation secondaire.

(106) V. Thèmes à suff. *-sē-* (*-rē-* après voyelle) : imparfaits du subjonctif *es-se-m (es-sē-s)*, arch. *faxem* (?), *ī-re-m, da-re-m, stā-re-m*. — Ces formations n'ont d'analogues en grec que dans les futurs et les subjonctifs d'aoriste à voyelle brève (βή-σο-μεν)

(1) Soit la formule *nōvī : nōtus = mōvī : mōtus*. — Dans le type *neavī* (rare) de *nec-tō*, il y a un cumul analogique des deux indices -s- et -u-.

qu'on a déjà rattachés au type latin *faxō*. Or, un type **essō*, par exemple (= gr. ἔσσο-μυτι devenu ἔσομυτι), devait se conjuguer **essō *essēs *essēt*; d'où, si la voyelle restait brève, **essīs, *essīt* (cf. lat. *faxit*), ou, si elle s'allongeait par une corruption quelconque, *essēs*. Resterait à trouver l'influence qui aurait allongé la finale : ce peut être celle de la finale des anciens subjonctifs latins, plus tard employés en fonction de futur, finale qui était longue parce qu'elle provenait d'une contraction (infra 143); en d'autres termes **faxēs* serait devenu **faxēs* par analogie de *faciēs* (tu feras). Par cette voie assez compliquée on rattacherait l'imparfait du subjonctif latin à une catégorie proethnique que le grec et le latin ont d'ailleurs tous deux fort altérée.

SECTION II.

THÈMES NOMINAUX.

§ 1^{er}. — Formations communes.

(107) Ici comme dans les thèmes verbaux un grand nombre de formations sont caractérisées par une voyelle *o/e* alternant suivant des lois régulières. Ce point bien entendu, on se contentera de la désigner par la lettre *o*. De plus, comme cette voyelle *o*, en s'adjoignant au nominatif singulier la désinence *-s* ou *-m*, forme en général et respectivement des noms masculins et neutres, comme d'autre part les noms terminés par la voyelle *ā* sont en grande majorité féminins, l'usage s'est introduit, dès la période préhistorique, d'imposer ces mêmes variations à la finale des noms construits en apposition (adjectifs)⁽¹⁾,

(1) L'adjectif n'est en effet pas autre chose, et l'on s'en aperçoit surtout dans les adaptations de date relativement récente, comme lat. *ager ūber* (champ fertile), littéralement « un champ (qui est une) mamelle ». Dès lors on attendrait au pluriel *agrī ūbera*; mais *ūber*, s'accordant naturellement en nombre et en cas avec le mot qu'il qualifiait, a par analogie adopté en outre l'accord de genre, et dès lors est devenu adjectif, *agrī ūberēs*. Cf. fr. *un cheval pie, des rubans lilas*.

ūber, este rāderina de la care le formeze
— si bin m...
masculinul ūber-s = ūber, eia neutru, rep...

pour les accorder en genre avec le nom qu'ils qualifient : gr. $\varphi\acute{\alpha}\lambda\text{-}\sigma\text{-}\varsigma$ $\varphi\acute{\alpha}\lambda\text{-}\bar{\alpha}$ $\varphi\acute{\alpha}\lambda\text{-}\sigma\text{-}\nu$, lat. *bon-u-s bon-a bon-u-m*. Il suffit donc d'avertir une fois pour toutes que tout suffixe donné sous la forme thématique *o* peut, suivant les cas, se présenter exclusivement sous cette forme (noms masculins ou neutres, $\sigma\bar{\iota}\text{-}\nu\sigma\text{-}\varsigma$, *vī-nu-m*), ou se présenter exclusivement sous la forme $\bar{\alpha}$ (noms féminins, $\pi\sigma\iota\text{-}\nu\eta\acute{\iota}$, *lū-na*), ou enfin alterner entre les deux formes dans les noms, dits adjectifs, qui sont susceptibles de changer de genre.

- (108) I. Thèmes-racines. — Ce type est assez rare : gr. $\delta\psi$ (voix) = * $\mathcal{F}\acute{o}\pi\text{-}\varsigma$, rac. $\mathcal{F}\epsilon\pi$ (parler), cf. $\xi\pi\text{-}\sigma\varsigma$ et lat. *vōx* ; $\varphi\lambda\acute{o}\xi$ (flamme) = * $\varphi\lambda\acute{o}\gamma\text{-}\varsigma$, cf. $\varphi\lambda\acute{\epsilon}\gamma\text{-}\omega$ (brûler) ; $\epsilon\bar{\iota}\varsigma$ $\acute{\epsilon}\nu$ (un) = * $\sigma\epsilon\mu\text{-}\varsigma$ * $\sigma\epsilon\mu$, cf. lat. *sem-el*, etc. ; lat. *vōc-s* = $\delta\psi$, plus l'allongement du nominatif qui s'est étendu aux cas obliques, et de même dans *lēx* = * $\bar{l}\acute{e}g\text{-}s$, cf. *lég-er-e*, *rēx* = * $\bar{r}\acute{e}g\text{-}s$, cf. *rég-er-e* ; puis encore *lūx* = * $\bar{l}ouc\text{-}s$, cf. la racine normale dans $\lambda\epsilon\upsilon\kappa\text{-}\acute{o}\varsigma$ (blanc), *pāx* = * $\bar{p}\acute{a}c\text{-}s$, cf. $\pi\eta\gamma\text{-}\nu\bar{\nu}\text{-}\mu\iota$ et *pāc-isco-r*, etc. Le thème-racine n'apparaît avec une certaine fréquence que comme second terme d'un composé : gr. $\sigma\acute{\upsilon}\text{-}\zeta\upsilon\gamma\text{-}\varsigma$ (compagnon de joug), $\chi\acute{\epsilon}\rho\text{-}\nu\iota\beta\text{-}\varsigma$ (lustration, cf. $\nu\acute{\iota}\pi\text{-}\tau\omega$), $\acute{\epsilon}\pi\acute{\iota}\text{-}\tau\epsilon\kappa\text{-}\varsigma$ (en mal d'enfant), $\epsilon\bar{\upsilon}\text{-}\omega\pi\text{-}\varsigma$ (beau), $\pi\alpha\rho\acute{\alpha}\text{-}\theta\lambda\omega\pi\text{-}\varsigma$ (louche, cf. $\beta\lambda\acute{\epsilon}\pi\text{-}\omega$) ; lat. *con-jug-s*, *prae-sēs* = * $\bar{p}rae\text{-}\bar{s}\acute{e}d\text{-}s$, *haru-spec-s* (cf. * $\bar{s}pec\text{-}\bar{i}\bar{o}$, regarder), *jūdex* = * $\bar{j}\bar{u}\text{-}dic\text{-}s$ ⁽¹⁾, *ōs-cen* (oiseau dont le chant est un présage, cf. *can-ō*), etc. On voit par ces exemples que la racine peut revêtir ici l'un ou l'autre des trois états.

- (109) II. Thèmes à suff. *-o-*. — Ces thèmes ont généralement la racine fléchie ou réduite, et dans ce cas paraissent être des oxytons primitifs, v. g. gr. $\lambda\sigma\iota\pi\text{-}\acute{o}\varsigma$ (reste), $\nu\sigma\mu\text{-}\acute{o}\varsigma$ (pâturage), $\varphi\sigma\rho\text{-}\acute{o}\varsigma$ (porteur), — $\sigma\tau\rho\alpha\theta\text{-}\acute{o}\varsigma$ (louche, cf. $\sigma\tau\rho\acute{\epsilon}\varphi\text{-}\omega$), $\zeta\upsilon\gamma\text{-}\acute{o}\varsigma$ $\zeta\upsilon\gamma\text{-}\acute{o}\text{-}\nu$ (joug) ; mais l'accent est souvent remonté, v. g. gr. $\nu\acute{o}\mu\text{-}\sigma\varsigma$ (loi), $\varphi\acute{o}\rho\text{-}\sigma\varsigma$ (tribut), $\pi\lambda\acute{o}\mathcal{F}\text{-}\sigma\varsigma$ (navigation), — $\sigma\acute{\tau}\iota\chi\text{-}\sigma\varsigma$ (rang, cf. $\sigma\tau\acute{\epsilon}\iota\chi\text{-}\omega$), $\lambda\acute{\upsilon}\kappa\text{-}\sigma\varsigma$ (loup). En latin on a, pour le premier cas, *rūf-u-s* (rouge, cf. $\acute{\epsilon}\text{-}\rho\upsilon\theta\text{-}\rho\acute{o}\varsigma$), et abl. arch. *pond-ō*⁽²⁾, pour le second, *lup-u-s*,

(1) *Jūdex* sans doute par analogie de *haruspex* et autres, à cause de la similitude des génitifs *jūdicis haruspicis*.

(2) L. XII Tab. « XV pondo » = 15 en poids, 15 livres.

av-o-s. En composition, gr. δύσ-φορ-ο-ς δι-φορ-ο-ς (rac. φερ) ἐπιπό-
δαμ-ο-ς, etc., lat. *pro-fūg-u-s causi-dīc-u-s miri-fic-u-s*, etc.
Mais il y a en outre une classe assez nombreuse de mots où la
racine est normale et accentuée : gr. ἔργ-ο-ν (œuvre), πῆδ-ο-ν
(sol) : lat. *fīd-u-s* (fidèle), *merg-u-s* (oiseau d'eau, cf. *merg-ō*),
(*tūci-*)fer, etc.; et même un type oxyton à racine normale,
λευκ-ό-ς (blanc).

- (110) III. Thèmes à suff. *-ā-*. — Trois classes : 1° oxytons à racine
réduite, gr. φυγ-ή (fuite), βραφ-ή (immersion), lat. *fug-a, gul-a* ;
l'accent est remonté dans δάκ-η, μάχ-η, λύπ-η, et autres ; —
2° oxytons à racine fléchie, type prodigieusement développé en
grec, ῥο-ή (courant, cf. ῥέψ-ω), σπουδ-ή (zèle, cf. σπεύδ-ω), φορ-ά,
πλοκ-ή, τομ-ή, σκοπ-ή ; presque sans représentants en latin, *tog-a*
(vêtement, cf. *teg-ō*) ; — 3° paroxytons à racine normale, gr.
στέγ-η (habitation), ἔρσ-η (rosée = *ῥέρσ-ā, sk. *varṣ-ā-s*, pluie),
λεύκ-η (peuplier blanc), lat. *herb-a* (gr. φορβ-ή, fourrage ?), *ped-a*
(trace de pied)⁽¹⁾ ; en composition latine *indi-gen-a, agri-col-a,*
parrī-cād-a. Le grec est seul à posséder un type oxyton à
racine fléchie et à redoublement, ἀκ-ωκ-ή (pointe), ὀδ-ωδ-ή
(odeur), ἐδ-ωδ-ή (nourriture), qui paraît s'être développé exclu-
sivement dans son domaine.

- (111) IV. Thèmes à suff. *-i-* (alternant avec *-ey-* dans la déclinaison)⁽²⁾. — Paroxytons, peu nombreux : gr. πόλι-ι-ς (ville, rac.
πελ remplir), *ὄκ-ι-ς (œil) conservé seulement au nom.-acc. du
duel ὄσσε = *ὄκ-γ-ε, ὄις (mouton) = *ὄῖ-ι-ς, lat. *ov-i-s* ; *ὄῖ-ι-ς
(oiseau), d'où οἰομαι (j'augure) et οἰω-νός, lat. *av-i-s* ; lat. *pisc-i-s*,
rac. inconnue ; nt. *mare* = **mar-ī*.

V. Thèmes à suff. *-u-* (alternant avec *-ew-* dans la déclinaison). — A cette classe appartiennent les très nombreux adjectifs grecs en *-ύ-*, qui sont tous oxytons, πολ-ύ-ς βραβ-ύ-ς βαθ-ύ-ς γλυκ-ύ-ς (cf. γλεῦκ-ος, douceur), etc., et tous à racine réduite, moins ἡδ-ύ-ς, ὤκ-ύ-ς et εὐρ-ύ-ς. On les retrouve en latin à la base de thèmes secondaires formés par l'adjonction d'un nouveau

(1) *peda vestigium humanum* dans l'*Epitome* de Paul Diacre. n° 211.

(2) Cette apophonie, commune à tous les suffixes terminés en *i* et en *u*, sera étudiée en détail au n° 214 infra.

suffixe *-i-*, v. g. *gra-v-i-s* = *βαρ-υ-ι-ς ; mais de thèmes en *-u* proprement dits, le latin en a fort peu, v. g. *ac-u-s* (aiguille), *īd-ū-s* (jours de pleine lune)⁽¹⁾. Le suffixe est invariable dans le paroxyton *νέκ-υ-ς* (mort) et quelques autres.

- (112) VI. Thèmes à suff. *-io-*, *-yo-* et *-ī-*. — Assez rares en tant que primaires, les deux premières formes se confondent naturellement en latin, *gen-īu-s*, *fluv-īu-s*, *ex-īm-īu-s* (choisi, exquis), mais restent reconnaissables en grec, ἅγ-ιο-ς (saint, rac. *yag*, adorer, cf. sk. *yaj-ñá-s*, sacrifice), στύγ-ιο-ς (affreux), et d'autre part ἄλλος = *ἄλ-yo-ς, lat. *al-īu-s*⁽²⁾. Dès l'époque préhistorique la forme féminine de ces suffixes paraît avoir été par contraction *-ī-*, si du moins l'on en juge par le sanscrit. Or, toujours d'après ce même témoignage, aux cas obliques l'*ī* du thème se double en *iy* devant les désinences à voyelle initiale, v. g. *dhī-s* (pensée), acc. *dhīy-am*. Soit dès lors un thème tel que **nek-ī* (perte) **spek-ī* (apparence), etc. : dans certaines conditions mal définies, il a pu faire à l'acc. **nek-iy-ṃm*, forme qui s'est traduite en latin par (*per*-)*nic-ī-em*, après quoi le latin a refait sur cet accusatif toute une flexion analogique et notamment un nomin. en *-i-ēs*, *speciēs*, *perniciēs*. Dans les mêmes conditions en grec, l'accusatif d'un mot **woq-ī* (voix) s'est reflété en **ῥότ-γ-ἄν*, d'où ῥοσαῖν, sur lequel a été refait un nomin. ῥοσαῖ. Telle est l'origine probable, en grec, du suff. *-yā*, autrement dit des nombreux mots de 1^{re} décl. qui ont le nominatif en *ā*, μοῖρα = *μóρ-γᾶ (cf. μέρ-ος, partie, lot), γλωσσα — *γλῶχ-γᾶ, ῥίζα, σφαῖρα, etc., et en latin, des thèmes, presque tous secondaires⁽³⁾, dits de 5^e déclinaison.

VII. Thèmes à suff. *-wo-*. — Citons en grec : οἶος (seul) = *οἶ-ῥο-ς, rac. *i* (un) à l'état fléchi, cf. zd. *aeva-* (un) et lat., avec

(1) V. supra 41, 2.

(2) Cf. supra 39 C.

(3) Cf. infra 151 et 197. — Le parallélisme est évident, par exemple, entre gr. πῖων (gras) = *πίῥων fm. πειρά = *πίῥερ-γᾶ, et sk. *piwān* fm. *piwar-ī* (id.), entre πότινᾶ (déesse) et sk. *pátñī*, etc. Dans πότινᾶ (*Hym. à Déméter*, 118), le *ν* représente un *n* mouillé par l'*i* subséquent = *y*, et (δέσ-)ποινα n'est qu'une autre transcription de ce même mouillement (supra 39 C α).

un autre suffixe, *wnus* = *oi-no-s*; *πολ-λό-* (nombreux) = * *πολ-λό-*, cf. *πολ-ύ-*; *λα:ός* (gauche) = * *λα:ι-λό-*, lat. *lae-vo-s*; * *ἄλλος ἄλλος*, ion. *οὔλλος* = * *σόλ-λο-*, lat. *sol-lu-s* et *sal-vo-s*⁽¹⁾; *ἴππος* = * *ἴκ-πο-*, lat. *eq-uo-s*; en latin, les exemples ci-dessus, plus *ae-vo-m* (âge), cf. gr., avec un autre suffixe, *αἶων* = * *αἰ-λόν-*, *ar-vo-m* (terre labourée), *al-vo-s* (ventre, cf. *al-ῶ*, nourrir), et un grand nombre d'adjectifs, *vac-uo-s*, *noc-uo-s*, *as-sid-uo-s*⁽²⁾, etc.

- (113) VIII. Thèmes à suff. *-en- -on-* (alternant dans *φρήν ἄφρων* et similaires). — Grec : *φρ-ήν* (esprit), gén. *φρ-εν-ός*, rac. inconnue; * *φρ-ήν* (brebis) dans le composé homérique *πολύφρην* et le gén. *ἄρνος* = * *ωρ-ν-ός*; *ἄρσ-ην* (mâle) = sk. *vṛś-an-* (mâle); *κύ-ων* (chien), gén. *κυ-ν-ός*; *εἰκ-ών* (image), rac. *φεικ* dans le parfait *ἔοικα* = * *φῑ-φοικ-α*, etc. — Latin : *pect-en* (peigne, cf. *pectō* et gr. *πέκτω*); * *fel-en* (fiel), disparu, mais dénoncé par le gén. régulier * *fel-n-is*, qui est devenu phonétiquement *fellis* et sous cette nouvelle forme a donné naissance à un nomin. analogique *fel* (la racine est * *ghel*, jaune-vert, cf. gr. *χόλ-ο-ς* bile); *hom-ῶ*, gén. *hom-in-is*, cf. *hum-u-s*; *ed-ῶ* (gourmand), gén. *ed-ῶn-is*, etc.

- (114) IX. Thèmes à suff. *-mo-*. — Gr. *θῦ-μός* (cœur, passion), lat. *fū-mu-s*, cf. sk. *dhū-má-s* (fumée); gr. *θερ-μός* (chaud), *θερ-μη* (chaleur), lat. *for-mu-s* (chaud), sk. *ghar-má-s*; gr. *κευθ-μός* (cachette), cf. *κεύθ-ω*; gr. *οἶ-μος* (chemin), cf. *εἶ-μι* (je vais); gr. *φή-μη* (renommée), dor. *φῑ-μῑ*, lat. *fā-ma*, cf. *φη-μί* et *fā-rī*; gr. *γνώ-μη* (opinion), rac. *γνω* (connaître); lat. *for-ma* (forme), cf. sk. *dhár-ma-s* (règle, droit, justice); lat. *fir-mu-s* (solide), cf. sk. *dhar* (affermer); lat. *al-mu-s* (tutélaire), cf. *al-er-e* (nourrir), etc.

- (115) X. Thèmes à suff. *-men-, -mon-, -μη-, -mno-, -meno-, -mono-*⁽³⁾. — Cette famille très considérable embrasse, entre

(1) V. supra 40 C α.

(2) *Ad-sid-uo-s* « qui réside » et par suite « propriétaire », et non l'étymologie de fantaisie qui le rattache à *assem dare*.

(3) Autrement dit, épuisant toutes les formes possibles (normales, réduites, fléchies) du groupe dissyllabique *-m.n.-*.

autres, tant en grec qu'en latin, les subdivisions suivantes :

1. Suff. *-men-* des noms masculins, en grec dans *πυθ-μήν* (fond), *λι-μήν* (port), gén. *λι-μέν-ος*, *ποι-μήν* (berger), avec réduction dans le secondaire *ποι-μν-ισ-ο-ν* (bercail) ; disparu en latin.

2. Suff. *-mon-* : gr. *ἄκ-μων* (enclume), gén. *ἄκ-μων-ος*, *ἴδ-μων* (savant), *τέρ-μων* (terme)⁽¹⁾ ; lat. *ser-mō*, gén. *ser-mōn-is*, *tēmō* (timon) = **tēx-mō*, cf. *tēx-er-e* (fabriquer, originairement « charpenter »), *ter-mō* (terme), etc.

3. Suff. *-mḡ-* des noms neutres, en grec *-μα-*, en lat. *-men-* : gr. *εἶ-μα*, lesb. *Ἰέμ-μα* (vêtement) = **Ἰέσ-μα*, rac. *Ἰεσ* (vêtir) ; gr. *ῥήγ-μα* (rupture), cf. *ῥήγ-νῶ-μι* ; gr. *σῶ-μα* (corps), rac. inconnue ; gr. *ῥνο-μα* (nom), rac. indéciise ; lat. *nō-men* = **gnō-men*, cf. *cō-gnō-men*, rac. *gnō* (connaître) ; *sē-men*, *tēg-men*, *āg-men*. La racine est au degré normal⁽²⁾.

4. A ce suff. *-mḡ-* s'ajoute très souvent, sans que le sens du mot soit changé, un suff. secondaire *-to-* : d'où en latin les doublets bien connus *aug-men* et *aug-men-tu-m*, *cō-gnō-men* et *cō-gnō-men-tu-m*, et tant d'autres, puis aussi les types *ar-mentu-m* (bête de labour), *jū-mentu-m* (bête de trait, de **jug*, atteler, ou *juvāre*, aider), *in-crē-mentu-m* (accroissement), etc. En grec ce suffixe secondaire se retrouve jusque dans la déclinaison des thèmes primaires en *-μα* ; car il est clair que *σῶ-μα-τα* serait à plus juste titre le nom. pl. d'un mot **σῶ-μα-το-ν* = **σῶ-μḡ-το-*, que celui de *σῶ-μα*. Du pluriel, favorisé peut-être par d'autres circonstances accessoires⁽³⁾, ce *τ* a passé par analogie au singulier : de là la profonde différence des cas obliques en grec et en latin, v. g. dat. *nō-min-ī* et *ὀνό-ματ-ι*.

5. Toutefois une classe importante de mots grecs est restée pure et peut s'apparier directement aux neutres latins : ce sont les infinitifs éoliens et doriens en *-μεν-αι* et *-μεν*, type *ἔμμεναι*

(1) On remarquera que le suffixe accentué est à l'état normal et que sa forme fléchie est au contraire presque toujours atone.

(2) Observez que ce suffixe réduit prend la forme fléchie quand le thème change de genre en devenant le dernier terme d'un composé, v. g. *ἀν-εἶ-μων* (sans vêtement).

(3) Cf. infra 187, 5, et 204, 7.

(être) = *ἔσ-μεν-αι, et ἔμμεν, δό-μεν-αι (donner), τι-θή-μεν-αι (placer), στᾶ-μεν (se tenir), etc. Qu'au point de vue morphologique l'infinif, comme le participe, soit un nom affectant une forme casuelle, c'est ce qui ressort de sa signification même et de son emploi dans la proposition. Dès lors, si, comme il est probable, -αι est une désinence de datif perdue dans le reste de la déclinaison grecque, si d'autre part le thème nu δό-μεν doit s'apparier à certains locatifs qu'on rencontre dans la plus vieille langue de l'Inde et qu'on a dénommés locatifs sans suffixe⁽¹⁾, on voit que δό-μεν-αι et δό-μεν sont respectivement le datif et le locatif d'un thème en -μεν-⁽²⁾, dont les analogues se retrouvent ci-dessus dans les neutres latins et ci-après dans les participes en -μενο-.

6. Le suff. -mno- est rarement primaire : gr. στρω-μνή (couverture), βέλε-μνο-ν (dard)⁽³⁾ ; pas d'exemple latin.

7. Le suff. -meno- est celui des participes médiopassifs, θέ-μενο-ς τι-θέ-μενο-ς, δό-μενο-ς δι-δό-μενο-ς. Il réduit généralement la racine. En latin, on le retrouve dans *ter-minu-s*, *fē-mina* (celle qui allaite, cf. *fē-tu-s* et *fē-tāre*), et dans la 2^e pers. passive du pl. *da-minī* = δό-μενοι, à la suite de laquelle il faut suppléer *estis* pour s'expliquer le passage du participe à la fonction verbale.

8. Le suff. -mono- caractérise en grec quelques féminins en -μονή : χαρ-μονή (joie), πη-μονή (fléau), etc.

(116) XI. Thèmes à suff. -ro- et -lo-, presque toujours oxytons en grec : ἑ-ρυθ-ρός, *ruber* = **rub-ro-s* ; ἄγ-ρός = *ag-er* ; λυπ-ρός (triste), λαμπ-ρός (brillant, cf. λάμπω), δῶ-ρο-ν (don), ἔδ-ρᾱ (siège) ; lat. *sac-er* (sacré), *gnā-ru-s* (qui sait), etc. ; — gr. δει-λός (timide), βη-λός (seuil), φῦ-λο-ν (espèce), φῦ-λή (tribu) ; lat. *tē-la* (toile) et *tē-lu-m* (dard) = **tēx-la* **tēx-lo-m*, rac. *tēx* (tisser, charpenter), *sella* (siège) = **sed-la*, etc.

(1) Sk, védique *vyōman* « au ciel ». Le classique dirait *vyōman-ī*.

(2) Il y a d'autres explications possibles de ces infinitifs (par exemple, -μεναι- serait le locatif d'un thème féminin en -μενᾶ, cf. le suff. -μενο- infra). Mais celle-ci est de beaucoup la plus vraisemblable. — Hom. ἔμεν (x 416) pour ἔρμεν est refait sur le participe ἔών et le rapport ἔμεν : ἰών.

(3) Comparez pour le sens et la formation le primaire βέλε-μνο-ν et le secondaire βαλ-λό-μενο-ν (ce qui est lancé).

XII. Thèmes à suff. *-ri-* et *-li-*, fort rares : gr. ἴδ-ρι-ς (savant), lat. *āc-ri-s āc-er* (fougueux) ; — lat. *tā-li-s quā-li-s*⁽¹⁾, *cal-li-s* (chemin, rac. indécise). Ce dernier suffixe a fait fortune en tant que secondaire : on le retrouvera.

XIII. Thèmes à suff. *-no-*, *-ni-*, *-nu-*. — Pour le premier, on a en grec : ὕπ-νο-ς (sommeil) = **sup-nó-s*, rac. *swep* ; τέχ-νο-ν (enfant) ; ποι-νή (peine) = **goy-nā*, rac. *qey*, cf. τί-ω ; πόρ-νη (prostituée), cf. πέρ-νη-μι (trafiquer) ; σεμ-νό-ς (saint), cf. σέβ-ο-μαι ; δει-νό-ς (terrible) ; φερ-νή (dot, apport), cf. φέρ-ω, etc. ; — lat. *som-nu-s* = **swép-no-s*, sk. *sváp-na-s* ; *māg-nu-s*, cf. gr. μαχ-ρό-ς avec un suffixe différent ; δῶ-*nu-m*, cf. de même δῶ-ρο-ν ; *plē-nu-s*, cf. πλή-ρης, etc. Les formes *-ni-* et *-nu-* sont assez rares, surtout en grec, v. g. μῆ-νι-ς (colère), rac. *mā* penser (?) ; lat. *īg-ni-s* (feu), cf. sk. *ag-nī-s*, rac. indécise ; *pā-ni-s*, cf. *pā-scō* (nourrir) ; peut-être *ma-nu-s* (la mesureuse), rac. *mā* mesurer (?) ; nt. *cor-nu*.

A cette classe semble devoir se rattacher la formation hellénique en *-ανο-*, où l'*n* aurait développé devant lui une résonnance vocalique : v. g. ὄργ-ανο-ν (instrument), πόπ-ανο-ν (galette, rac. πεπ cuire), δρέπ-ανο-ν (faux), στέφ-ανο-ς (couronne), οὐρ-ανό-ς (ciel, cf. εὐρ-ύ-ς, large), μηχανή (machine), etc., et avec nasalisation de la racine⁽²⁾ τύμπ-ανο-ν (tambour, cf. τύπ-τω).

(117) XIV. Thèmes à suff. *-to-*. — Deux formations de très inégale importance. La première ne comprend que quelques thèmes à racine fléchie : gr. κοί-τη (lit, cf. κεί-μαι), βρον-τή (tonnerre, cf. βρέμ-ω, lat. *frem-ō*), χόρ-το-ς et lat. *hor-tu-s*. L'autre embrasse la classe considérable des thèmes dits en grec verbaux en *-τό-* et en latin participes passés passifs : θε-τό-ς, δο-τό-ς, στα-τό-ς, κλυ-τό-ς, λυ-τό-ς, σχις-τό-ς (= **σχιδ-τό-*. fendu) ; lat. *da-tu-s*, *stā-tu-s* (fixe), *in-clu-tu-s*, *strīc-tu-s*, *quas-sus* (= **quat-tu-s*, secoué)⁽³⁾, etc., etc. Les analogies sanscrites et autres montrent qu'en indo-européen ce suff. *-τό-* attirait

(1) Cf. gr. (avec un suffixe de plus) τη-λί-χο-ς πη-λί-χο-ς.

(2) Cf. supra 93, 3.

(3) Cf. supra 64 A.

l'accent et par suite réduisait la racine. En grec l'accent primitif a été respecté, en tant du moins que le thème a gardé sa fonction d'adjectif verbal ⁽¹⁾; quant à la racine, réduite dans tous les exemples ci-dessus, elle a été souvent influencée par l'analogie des temps du verbe, notamment du présent et de l'aoriste sigmatique, en sorte qu'elle présente le degré normal dans λειπ-τό-ς (laissé), ῥηχ-τό-ς (fragile), φευκ-τό-ς (qu'on doit fuir, cf. homér. φοικ-τό-ς), et nombre d'autres. En latin le même phénomène s'est produit : en regard de *stric-tu-s*, que dénoncent le fr. *estroit* et l'ital. *stretto*, on a *līc-tu-s* d'après *līqu-ī*, *frāc-tu-s* d'après *frāg-mentu-m*, et de même encore *scrip-tu-s*, *strūc-tu-s*, *junc-tu-s*, **fūd-tu-s* (*fūsus*), *vēc-tu-s*, d'après *scripsī*, *strūcī*, *juncī*, *fūdī*, *vēcī*, etc., *tēc-tu-s* d'après *tēgī* et *rēc-tu-s* d'après *tēc-tu-s*. Quelquefois le suffixe s'attache à une forme dissyllabique dont l'origine n'est pas élucidée, v. g. *geni-tu-s*, cf. gr. γένε-σι-ς ⁽²⁾.

(118) XV. Thèmes à suff. *-ti-*. — En grec commun le suffixe est ordinairement assibilé en *-σι-* ⁽³⁾. Tous ces thèmes sont paroxytons et beaucoup ont la racine normale ; mais il est fort douteux que tel soit l'état primitif, et le type très commun λειψις peut avoir été influencé par ελειψα. Quoi qu'il en soit, cette classe comprend essentiellement des noms d'action du genre féminin, v. g. δέξις (réception), τάσις (tension) = *τη-τι-ς, ζεύξις (jonction), φά-τι-ς (parole) ; exceptions πό-σι-ς (époux) et υάν-τι-ς (devin). En latin ce suffixe n'est pas aisément reconnaissable, sauf à la base de thèmes secondaires formés au moyen d'un nouveau suffixe *-on-* ; car c'est là le type ordinaire des noms d'action latins, v. g. *nā-ti-ō*, *por-ti-ō*. Mais les particularités de déclinaison et l'analogie des langues sœurs permettent de s'assurer que les types *gēns*, *mēns*, *pars* et autres remontent à **gen-ti-*, **men-ti-*, **parti-*, cf. le gén.

(1) Comparez σπαρ-τό-ς (semé) et Σπάρ-τη (nom propre) = σπαρτή γῆ (terre de culture), et aussi le participe πεμπ-τό-ς (envoyé) à l'ordinal πέμπ-το-ς (cinquième).

(2) Cf. supra 97.

(3) Cf. supra 59, 1.

pl. *gen-ti-um*, etc., et l'acc. sg. *par-ti-m* conservé en fonction d'adverbe. Le suffixe est visible dans *ves-ti-s* et dans *messis* (moisson) = **met-ti-*, cf. *met-er-e*.

- (119) XVI. Thèmes à suff. *-tu-*. — Très rare en grec, v. g. βρω-τούς (nourriture), ἄσ-του = ἰάσ-του (ville), rac. *was* (habiter), cf. sk. *vās-tu* (demeure), ce suffixe est assez commun en latin : *frūc-tu-s* (fruit, jouissance), cf. rac. *frug* dans *frūg-ēs*, *frūg-ī*; *vīc-tu-s* (genre de vie), cf. *vī(g)v-er-e*; *can-tu-s* (chant), etc. Les formes grammaticales bien connues sous le nom de supins ne sont autre chose que des cas de la déclinaison de semblables thèmes en *-tu-* plus ou moins tombés en désuétude, savoir : le supin actif, un accusatif, *can-tu-m*, *tū-su-m* (*eō tūsum* « je vais au jeu »), et le supin passif, un ablatif, *dīc-tū* = **dīc-tūd*, cf. *manū* (*facile dīctū* « facile par la diction »), confondu au surplus dans cette fonction avec le datif que montre encore la locution *lepida memorātūī* ⁽¹⁾ « agréables à rappeler ».

- (120) XVII. Thèmes à suff. *-t-*. — Ce suffixe, reconnaissable sans doute dans le gr. νόξ et le lat. *nox* ⁽²⁾ (gén. νοκ-τός *noc-t-is*, rac. *nek*, tuer, endommager), est surtout fréquent au dernier terme des composés : gr. ἀδμής (gén. ἀ-δμη-τός, indomptable, rac. δαμ δμᾶ), ἀκμής (ἀ-κμη-τός, infatigable, rac. καμ), ὠμοβρώς (ὠμο-βρω-τός, mange-tout-cru, rac. βωρ βρω), etc.; lat. *superstes* (gén. *super-sti-t-is*, rac. *stā* à l'état réduit); *comes* (gén. *com-i-t-is*, rac. *i*, « qui va avec »), et probablement aussi *pedes*, *eques*, *mīles* (qui va par troupe de mille hommes), *cael-i-t-ēs* (les Dieux, peut-être originairement les astres), *satelles* (gardien des champs ensemencés ? plus tard « garde du corps »), etc.

- (121) XVIII. Thèmes à suff. *-ter-*, *-tor-*, *-tro-*, *-tero-*, *-toro-* (?). — Cette importante famille, comparable à celle qui a été étudiée sous le n° X, comprend les divisions suivantes :

1° Suff. *-ter-* des noms de parenté : πα-τήρ (acc. πα-τέρ-α, gén. πα-τρ-ός), μή-τηρ = μᾶ-τηρ, θυγά-τηρ (fille), cf. sk. *duhī-tā*,

(1) Plaut. *Bacchid.* 60 (Ussing).

(2) L'o lat. correspond à un υ grec, concordance tout exceptionnelle.

dor. φρᾶ-τήρ et att. φράτηρ (frère, confrère); lat. *pa-ter*, *mā-ter*, *frā-ter* (étymologie obscure).

2° Suff. *-ter-* des noms d'agent⁽¹⁾ : en grec, oxytons, racine généralement réduite, δο-τήρ (acc. δο-τήρ-α, gén. δο-τήρ-ος, donateur), λυ-τήρ (libérateur), μνη-σ-τήρ (prétendant, rac. μνᾶ⁽²⁾), cf. μνά-ο-μαι, demander en mariage), πει-σ-τήρ (câble, cf. πειθ-ω); en latin, disparu.

3° Suff. *-tor-*, noms d'agent : en grec, paroxytons, racine à l'état normal, δώ-τωρ⁽³⁾ (gén. δώ-τορ-ος, donateur), ῥή-τωρ (orateur, rac. φερ φρη, parler), Μέν-τωρ (nom propre, rac. μεν penser), ἴσ-τωρ (savant, rac. φειδ réduite); en latin, *da-tor* (gén. *da-tōr-is*⁽⁴⁾), *fac-tor*, *mēnsor* (mesureur = **ment(s)-tor*⁽⁵⁾), cf. le vb. *mēt-io-r*, mesurer, etc.

4° Suff. *-tro-* : forme ordinairement des noms d'instrument du genre neutre, quelquefois des noms féminins en *-trā-* : gr. λοῦ-τρο-ν (bain, cf. λού-ω), νίπ-τρο-ν (eau pour se laver), κέν-τρο-ν (aiguillon), βάχ-τρο-ν (bâton pour soutenir la marche)⁽⁶⁾; lat. *lūs-tru-m* (purification, cf. *lu-ō*, laver), *claus-tru-m* (fermeture), *plaus-tru-m* (chariot); féminins, gr. ion. ῥή-τηρῃ, att. ῥή-τρᾶ, éléen φρᾶ-τρᾶ (traité, rac. φρη supra), lat. *mulc-tra* (vase à traire, cf. *mulg-eō*); masculins, gr. δαι-τρό-ς (partageur), lat. *cul-ter*.

5° Suff. *-tero-* des comparatifs : rarement primaire, et impliquant toujours un choix ou une comparaison entre deux termes seulement. En grec on a : ἕ-τερο-ς (l'un des deux), probablement corrompu par l'analogie de εἷς et substitué à ἄ-τερο-ς (dor.-béot. = **sm-tero-s*, rac. *sem*, un), que dénoncent encore les formes attiques θάτερον, θᾶτέρου; πό-τερο-ς (lequel des deux),

(1) Originellement sans doute identique au précédent.

(2) Avec l'épenthèse analogique du σ déjà expliquée, supra 64 A, i. n.

(3) Ce suffixe s'est souvent confondu avec le précédent et même avec celui des noms de parenté, car on trouve δωτήρ et φράτωρ.

(4) L'allongement latin relève de la déclinaison, infra 211.

(5) Cf. supra 64 A.

(6) Rac. βα avec un χ d'origine inconnue, cf. θε-τός et *fac-iō*.

ἔν-τερο-ν (intestin)⁽¹⁾, βέλ-τερο-ς (meilleur), φέρ-τερο-ς (id.), καρ-τερό-ς κρα-τερό-ς (fort)⁽²⁾. En latin : *al-ter* (l'un des deux, cf. *al-iu-s*) ; *u-ter* (lequel des deux), comparatif d'un thème pronominal *u-* qu'on retrouve dans *u-bī* ; *dex-ter* (droit, opposé à gauche)⁽³⁾ ; **in-tero-s*, **ex-tero-s*, thèmes perdus, mais reconnaissables encore dans leurs dérivés *in-ter-ior ex-ter-ior*, qui dès lors cumulent deux suffixes de comparatif ; *in-ter*, *sub-ter*, neutres adverbiaux en fonction de prépositions, etc.

6° Suff. *-toro-* : disparu en grec ; reconnaissable peut-être en latin, mais sous une corruption inexplicable, dans les suffixes *-tūro-* des participes futurs actifs et *-tūra* des noms d'action : *tēc-tūru-s tēc-tūra*, *mēnsūrus mēnsūra*, *quaestūrus quaestūra*, etc.

- (122) XIX. Thèmes à suff. *-tlo-*, *-dhro-* et *-dhlo-*. — Outre les noms d'instrument en *-tro-*, le grec et le latin présentent des noms, généralement neutres aussi, dont les suffixes paraissent répondre à ces trois syllabes indo-européennes, savoir : — 1° gr. *-τλο-*, lat. *-clo-* (*-culo-*) dissimilé en *-cro-*, *χύ-τλο-ν* (liquide), *ἄν-τλο-ς* (sentine), *ἐχέ-τλη* (poignée), *sae-clu-m sae-culu-m* (génération)⁽⁴⁾, *vin-clu-m* (= **vinc-clo-m*) *vin-culu-m* (lien), *ful-cru-m* (appui) ; — 2° gr. *-θορο-*, lat. *-bro-*, *ἄρ-θορο-ν* (articulation, cf. *ἀρ-αρ-ίσκω*, adapter), *βά-θορο-ν* (sol), *fā-bru-m* (souffle), *crī-bru-m* (crible, cf. *κεῖ-νω cer-nō*), *tere-bra* (tarière, cf. gr. *τέρε-τρο-ν*) ; — 3° gr. *-θλο-*, lat. *-bulo-*, *θύ-σ-θλο-ν* (instrument de sacrifice), *γενέ-θλη* (origine), *pā-bulu-m* (pâturage), *sta-bulu-m* (étable), *fā-bula* (récit).

- (123) XX. Thèmes à suff. *-nt-* : participes présents. — Ce suffixe, en tant que primaire, réduit la racine : il devait donc porter l'accent primitivement, du moins quand sa nasale était voyelle.

(1) L'intérieur (du corps) opposé à l'extérieur.

(2) Originellement sans doute « plus fort », malgré l'accentuation, qui s'est modelée sur celle des adjectifs en *-ρό-*.

(3) De très bonne heure **dex-tero-s*, etc., est devenu **dextros* par syncope (supra 79, 2), puis régulièrement *dexter* (n° 70).

(4) Cf. *Sae-turno-s*, doublet de *Sātūrnus* (dieu des semailles).

En grec on a $\tau\iota\text{-}\theta\acute{\epsilon}\text{-}\nu\tau\text{-}$ (nom. $\tau\iota\theta\acute{\epsilon}\iota\varsigma = * \tau\iota\text{-}\theta\acute{\epsilon}\text{-}\nu\tau\text{-}\varsigma$), $\iota\text{-}\sigma\acute{\tau}\acute{\alpha}\text{-}\nu\tau\text{-}$, $\delta\iota\text{-}\delta\acute{o}\text{-}\nu\tau\text{-}$ et autres bien connus ; en latin, *da-nt-* (nom. *dāns*), *sta-nt-*, **s-ent-* (étant) = **s-ñt-*, dans les composés *prae-sēns*, *ab-sēns*, *Dī Cōn-sent-ēs*, *i-ent-* (allant) = **ī(y)-ñt-*, *d-ent-* (dent) = **d-ñt-*⁽¹⁾. Précisément ces trois derniers participes sont corrompus en grec : $\omega\acute{\nu} = \text{hom. } \acute{\epsilon}\omega\acute{\nu}$ (th. * $\acute{\epsilon}\sigma\text{-}\acute{o}\text{-}\nu\tau\text{-}$), $\acute{\iota}\omega\acute{\nu}$ ($\iota\text{-}\acute{o}\text{-}\nu\tau\text{-}$), $\acute{o}\delta\acute{o}\upsilon\varsigma$ ($\acute{o}\delta\text{-}\acute{o}\text{-}\nu\tau\text{-}$) ; l'analogie du type secondaire $\phi\acute{\epsilon}\rho\omega\acute{\nu}$ $\lambda\iota\pi\acute{\omega}\acute{\nu}$ semble y avoir introduit l'o des participes de formes thématiques⁽²⁾ ; en outre la racine est à l'état normal dans $\acute{\epsilon}\omega\acute{\nu}$ et fléchi dans $\acute{o}\delta\acute{o}\upsilon\varsigma$, ion. $\acute{o}\delta\acute{o}\omega\acute{\nu}$. Au surplus, l'o thématique apparaît aussi en latin dans les doublets *s-ont-* (réel)⁽³⁾, restreint au sens de « coupable » (nom. *sōns*), et *e-unt-* = **ey-o-nt* (racine à l'état normal), qui sert de thème aux cas obliques de *iēns*.

(124) XXI. Thèmes à suff. *-os* (*-es*). — On en distingue deux catégories : oxytons primitifs, de genre masculin ou féminin (des trois genres en tant qu'adjectifs) ; paroxytons primitifs, qui ont régulièrement la racine normale et sont du genre neutre. Il y faut joindre les infinitifs latins.

1^o Oxytons : gr. $\alpha\iota\delta\text{-}\acute{\omega}\varsigma$ (pudeur, gén. $\alpha\iota\delta\acute{o}\varsigma = * \alpha\iota\delta\text{-}\acute{o}\sigma\text{-}\acute{o}\varsigma$), $\acute{\eta}\acute{\omega}\varsigma$ (aurore = * $\acute{\alpha}\rho\sigma\text{-}\acute{o}\sigma\text{-}?$ cf. dor. $\acute{\alpha}\acute{\omega}\varsigma$ et lat. *aur-ōr-a* avec un suffixe en plus) ; et les adjectifs composés, soit de ces noms, $\acute{\alpha}\nu\text{-}\alpha\iota\delta\text{-}\acute{\eta}\varsigma$ (impudent), soit de ceux de la classe suivante, $\gamma\acute{\epsilon}\nu\text{-}\acute{o}\varsigma$ $\acute{\epsilon}\upsilon\text{-}\gamma\acute{\epsilon}\nu\text{-}\acute{\eta}\varsigma$ (cf. lat. *dē-gen-er*), $\mu\acute{\epsilon}\nu\text{-}\acute{o}\varsigma$ $\delta\upsilon\sigma\text{-}\mu\acute{\epsilon}\nu\text{-}\acute{\eta}\varsigma$, etc.⁽⁴⁾ ; même les adjectifs simples comme $\psi\acute{\epsilon}\upsilon\delta\text{-}\acute{\eta}\varsigma$ (faux) en regard de $\psi\acute{\epsilon}\upsilon\delta\text{-}\acute{o}\varsigma$ (mensonge). A cette catégorie se ramènent en latin, plus ou moins altérés par diverses actions analogiques⁽⁵⁾ : — a) le type des noms abstraits en *-or*, *dol-or*, *cal-or*, *pud-or*, etc., gén. *pud-ōr-is*, cf. $\alpha\iota\delta\text{-}\acute{\omega}\varsigma$ $\alpha\iota\delta\text{-}\acute{o}\sigma\text{-}\acute{o}\varsigma$ et les nominatifs *hon-ōs*, *arb-ōs*, archaïsmes conservés ; — b) le type *nūb-ēs* (sk. *nābh-as*, gén. *nābh-as-as*), *sēd-ēs* (gr. $\acute{\epsilon}\delta\text{-}\acute{o}\varsigma$, gén. $\acute{\epsilon}\delta\text{-}\epsilon(\sigma)\text{-}\acute{o}\varsigma$), *caed-ēs*, etc., qui

(1) Racines *es* (être), *ey* (aller), *ed* (manger) à l'état réduit.

(2) Cf. supra 86, et infra 160.

(3) L. XII *Tabb. morbus soticus* « une maladie bien constatée ».

(4) Mais l'accent remonte quand les adjectifs sont pris substantivement : cf. $\kappa\rho\acute{\alpha}\tau\text{-}\acute{o}\varsigma$, $\acute{\alpha}\text{-}\kappa\rho\alpha\tau\text{-}\acute{\eta}\varsigma$ et $\Sigma\omega\text{-}\kappa\rho\acute{\alpha}\tau\text{-}\eta\varsigma$.

(5) Qui rentrent dans l'étude de la déclinaison, infra 212.

devrait régulièrement se fléchir *nūb-ēs* **nūb-ēr-is* ; — c) le type mieux conservé *Ven-us* (*-er-is*), *Cer-ēs* (*-er-is*), *cin-is* (*-er-is*), *pulv-is*, *celer* (cf. gr. κέλ-ης -ητ-ος, cheval de selle), avec rhotacisme transporté au nominatif, etc.

2° Paroxytons : en grec, reculent toujours l'accent le plus loin possible. Nulle part peut-être la loi qui unit l'accent à l'état normal de la racine n'est plus aisément vérifiable : il suffit de comparer les types πένθ-ος (deuil), βένθ-ος (gouffre), κλέος = *κλέε-ος (gloire), μῆχ-ος (largeur), ἔρευσθ-ος (rougeur), etc., aux oxytons παθ-εῖν (souffrir), βαθ-ύς (profond), κλυ-τός (célèbre), μακ-ρός (large), ἐρυθ-ρός (rouge), etc. Cependant, il ne manque pas dans cette catégorie de formes à racine réduite : βάθος (profondeur), βάρος (pesanteur), θάρσος (audace), τάχος (vitesse), πάθος (souffrance), soit qu'il faille les rapporter à l'analogie de βαθύς, βαρύς, θαρσύς, ταχύς, παθεῖν, soit que la déclinaison primitive ait été βένθ-ος *βηθ-εσ-ός, d'où le doublet βένθος βάθος. Le type à racine fléchie ὄχος = *ῥόχ-ος (char), cf. ἔχω et *veh-ō*, a été refait sur le secondaire ὀχ-έ-ω (transporter). — En latin, on a : *gen-us*, *temp-us*, *fūn-us*, *mūn-us*, etc., qui sont ou semblent normaux ; *rōb-ur*, *aequ-or*, où s'est introduit le rhotacisme des cas obliques ; des thèmes à nuance vocalique indécise, comme *op-us*, *on-us* (cf. *hon-ōs* et le doublet *decus decor*), *voln-us*, etc. ; enfin, *pond-us* et *foed-us*, qui ont certainement la racine fléchie ⁽¹⁾.

(125) 3° Infinitifs latins. — Si l'on vient à comparer, d'une part, un datif comme *gen-er-ī* et un infinitif passif tel que *fī-er-ī*, de l'autre, le locatif (confondu avec l'ablatif) *gen-er-e* = **gen-er-ī* et l'infinitif du type actif *fī-er-e* ⁽²⁾, il est impossible de ne pas être frappé de la concordance et du parallélisme qu'ils révèlent, soit entre eux, soit avec les infinitifs grecs en -μέν-αι et -μεν ⁽³⁾. Comme ceux-ci, l'infinitif latin serait donc, soit le datif **fei-es-ay*, soit le locatif **fei-es-ī*, d'un thème en *-es-*, **fei-es-* ; ainsi

(1) Mais dont le premier au moins appartient primitivement aux thèmes dits de 2° décl., supra 34 A.

(2) Archaique, fréquent dans Plaute, synonyme absolu de *fieri*.

(3) Cf. supra 115, 5.

caed-er-e (couper) serait le locatif de *caed-ēs*, *nūb-er-e* (se voiler, se marier), le locatif de *nūb-ēs*, *veh-er-e* (transporter), le locatif de **veh-es-* (transport), qu'on retrouve dans le grec ἔχ-εσ- (char), doublet de ὄχος⁽¹⁾. Il est clair qu'un petit nombre de types de ce genre a pu par analogie donner naissance aux autres infinitifs, *leg-er-e*, *cap-er-e*, etc. Quant aux types *dā-re*, *stā-re*, *es-se*, *fer-re*, *vel-le*, ils sont dus au transport pur et simple de la finale *se*, prise à tort pour la caractéristique de l'infinitif, transport effectué dans une période antérieure au rhotacisme⁽²⁾. Le départ de signification active et passive, qui s'est établi entre la finale *-ē* et la finale *-ī*, doit être considéré comme hystérogène, comme l'attestent de nombreuses synonymies et le sens actif des infinitifs de verbes déponents. Toutefois, dans cette hypothèse, le type *veh-ī leg-ī* à l'infinitif passif (on attendrait **veh-er-ī*) et le type archaïque très commun *vehĭer*, *loquĭer*, *ūtĭer* (ep. Scip.), *spargĭer* (Hor.), qu'on ne sait comment rattacher à *spargī*, etc., demeurent encore en partie inexplicables⁽³⁾.

- (126) XXII. Thèmes à suff. *-ios-* et *-yos-* : comparatifs grecs et latins. — Le suffixe apparaît en grec sous une forme nasalisée *-ιον-*, nom. *-ίων*, qu'il revêt aussi à certains cas en sanscrit, nom. *māh-īyān* (plus grand) ; en latin, il n'a jamais que la forme *-ios-* rhotacisée avec allongement analogique de la voyelle, *mel-iōr-em*. Ce suffixe est fort commun sous l'une et l'autre forme : gr. μεῖζων (ion. μέζων) = **μῆγ-γων*, *κρείσσων* (ion. κρέσσων) = **κρέτ-γων* (rac. normale de *κρατ-ύς*, fort), βίστων (Epicharm.) = **βίθ-γων*, θῦστων (plus vite) = **θύχ-γων*, mais aussi *βαθ-ίων*, *ὠκ-ίων*, etc.⁽⁴⁾ ; lat. *ōc-iōr*, *mā(h)-jor*, *pē-jor*, *prop-iōr*, etc. ; *minor* (gr. μεῖων) est de formation obscure.

On retrouve ce suffixe sous sa forme réduite *-is-* à la base de formations secondaires, superlatifs grecs en *-ιστο-*, latins en *-is-sumo-*, et autres qu'on verra plus loin.

(1) ἔχεςφιν ἄρμασιν, ὄχεςφιν (glose d'Hésychius).

(2) A peu près suivant la formule **esse* : *est* = **vehese* : **vehet*, ou à cause de l'impf. du subj. *essem* : *veherem*.

(3) V. un essai d'explication, *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 62.

(4) Cf. supra 39 C δ.

(127) XXIII. Thèmes à suff. *-ko-*, très rares en dérivation primaire : gr. $\theta\acute{\eta}\kappa\eta$ (boîte), qu'on pourrait aussi couper $\theta\acute{\eta}\kappa\eta$ ⁽¹⁾ ; lat. *lo-cu-s* = **stlo-co-*, rac. inconnue, *pau-cī* (peu), cf. gr. $\pi\alpha\tilde{\upsilon}\rho\omicron\iota$, *sic-cu-s* = **sit-kó-s*, cf. *sit-i-s*.

XXIV. Thèmes à suff. *-r(t)*⁽²⁾ : neutres peu nombreux, gr. $\acute{\eta}\pi\alpha\rho$ (foie), lat. *jec-ur* = sk. *yák-rt*. — Ces formes bizarres obéissent à une déclinaison d'un ordre particulier⁽³⁾ (gén. $\acute{\eta}\pi\alpha\tau\omicron\varsigma$), et toutefois le grec en a plusieurs qui, soit analogie, soit dérivation différente, conservent le ρ à tous les cas, $\theta\acute{\epsilon}\nu\alpha\rho$ (paume), $\xi\alpha\rho$ = * $\mathcal{F}\acute{\epsilon}\sigma\alpha\rho$ (printemps). Parfois le nominatif présente une finale *-ωρ* encore inexplicquée : $\tilde{\upsilon}\delta\omega\rho$ (gén. $\tilde{\upsilon}\delta\alpha\tau\omicron\varsigma$), $\sigma\kappa\acute{\omega}\rho$ (excrément), et le doublet $\tau\acute{\epsilon}\kappa\mu\alpha\rho$ $\tau\acute{\epsilon}\kappa\mu\omega\rho$ (signe). Le latin a encore *fem-ur* ; mais, quant à ses autres nominatifs en *-ur* ou *-or* (neutres), on ne sait s'il faut les rattacher à cette classe ou à la classe XXI 2°.

XXV. Thèmes à suff. *-ak-* (*-ag-*)⁽⁴⁾ et *-āk-* : peu communs. — En grec, on a, par exemple, $\acute{\alpha}\rho\pi\alpha\gamma$ (nom. $\acute{\alpha}\rho\pi\alpha\zeta$, ravis-seur), $\kappa\acute{\omicron}\rho\alpha\kappa$ (corbeau), $\rho\acute{\upsilon}\alpha\kappa$ (ruisseau), $\theta\acute{\omega}\rho\alpha\kappa$ (cuirasse), etc. ; en latin, *rap-āc-* (nom. *rapāx*), *vor-āc-*, *sal-āc-*, *ed-āc-*, *fer-āc-*, etc.

XXVI. Thèmes à suff. *-id-* (*-īdh-?*). — Ce dernier ne se rencontre qu'en grec, où il est fort rare et obscur : $\delta\omicron\rho\nu\tilde{\iota}\theta$ (oiseau, nom. $\delta\omicron\rho\nu\tilde{\iota}\varsigma$). Le premier est assez commun en grec, où il forme surtout des féminins presque tous oxytons : $\acute{\epsilon}\lambda\pi\tilde{\iota}\delta$ (espoir, cf. le vb. $\acute{\epsilon}\lambda\pi\omicron\mu\alpha\iota$ $\acute{\epsilon}\sigma\lambda\pi\alpha$ = * $\mathcal{F}\acute{\epsilon}\mathcal{F}\omicron\lambda\pi\alpha$), $\kappa\lambda\eta\tilde{\iota}\delta$ (att. $\kappa\lambda\epsilon\tilde{\iota}\varsigma$, clef) = * $\kappa\lambda\tilde{\alpha}\mathcal{F}\tilde{\iota}\delta$, cf. *clāv-i-s*, $\kappa\eta\mu\tilde{\iota}\delta\epsilon\varsigma$ (jambarts, suff. $\tilde{\iota}\delta$), $\xi\rho\tilde{\iota}\delta$ (querelle) ; les quelques masculins sont paroxytons : $\pi\alpha\tilde{\iota}\varsigma$ = $\pi\acute{\alpha}\tilde{\iota}\delta$ = * $\pi\acute{\alpha}\mathcal{F}\tilde{\iota}\delta$ (enfant), $\sigma\acute{\iota}\nu\tilde{\iota}\delta$ (brigand). Le latin n'a guère que le msc. *lap-id-*, et les deux féminins *cass-id-* (casque) et *cuspid-* (pointe), d'étymologie inconnue.

XXVII. Thèmes à suff. *-ud-* (*-udh-*) : gr. $\chi\lambda\alpha\mu\tilde{\upsilon}\delta$ (manteau),

(1) Cf. supra 41 in fine et 99.

(2) C'est le sanscrit qui dénonce le *t* final, régulièrement tombé en grec et en latin, supra 65.

(3) V. infra 215.

(4) Cf. supra 62 ζ.

κόρ-υθ- (casque) ; lat. *pec-ud-* (bête de troupeau, cf. *pec-us-or-is*) : sans importance.

XXVIII. Thèmes à suff. *-et-*, *-ēt-* : très rares et assez obscurs : gr. πέν-ητ- (nom. πένης, pauvre), πλάν-ητ- (nom. πλάνης, vagabond) ; lat. *ter-ēt-* (nom. *tērēs*, rond), *qui-ēt-* (repos), etc.

§ 2. — *Formations helléniques.*

(128) I. Thèmes à suff. *-ῥός-* (*-ῥός-*) : participes du parfait. — Cette formation est indo-européenne, mais le latin l'a perdue et le grec l'a fort corrompue, à ce point que la forme primitive du suffixe, **-wós-*, n'y est plus reconnaissable qu'au nom. nt. en *-ός* = **-ῥός*, et au féminin, où il se réduit en **-us-* devant l'affixe secondaire *-ī*, v. g. εἰδύιαι = **ῥεἰδ-ύσ-ια*, sk. *vid-ús-ī*. Partout ailleurs le suffixe a d'abord perdu son *ῥ*, par analogie sans doute des formes où le *ῥ* tombait comme intervocalique : ainsi **τε-θνη-ῥός* est naturellement devenu *τεθνηώς* ; mais **εἰκ-ῥός* (vraisemblable) aurait dû donner **εἰππώς*⁽¹⁾, tandis qu'on a *εἰκ-ώς*, fondé sur l'illusion d'un suffixe *-ώς*. De plus, aux cas obliques, la syllabe *-ῥός-* a échangé son *σ* contre un *τ* d'origine obscure, dû peut-être à l'analogie des participes en *-ντ-*, *εἰδ-ότ-ος*, *εἰκ-ότ-ος*, *τε-θνη-ότ-ος* (ion. à métathèse *τε-θνε-ῶτ-ος*), etc., d'après *ἰδ-ό-ντ-ος*, etc.

(129) II. Thèmes à suff. *-ᾶτ-* (*-ᾶτ-*). Il est impossible de ne pas rapprocher du type précédent les neutres en *-ᾶς*, *κέρ-ας* (corne), *γέρ-ας* (récompense), *γῆρ-ας* (vieillesse), etc. En effet, d'une part, les cas obliques ont un *τ* au lieu du *σ*, gén. *κέρ-ατ-ος* ; de l'autre, ils dénoncent encore la présence du *σ* par la forme contracte *κέρως* = *κέραος*, qui ne peut remonter à *κέρατος* puisque le *τ* intervocalique n'est pas sujet à tomber, et doit par conséquent se ramener à **κέρ-ασ-ος*. En l'état, et faute d'éléments de comparaison en dehors du grec, on ne peut déterminer la forme réelle du suffixe. Ce qu'on entrevoit de plus clair, c'est une indubitable affinité des thèmes en *-ας* avec ceux en *-ος* (*-εσ-*) : les uns et les autres sont neutres et font

(1) Cf. supra 40 C β.

remonter l'accent le plus haut possible⁽¹⁾ ; de plus, les formes κέρεα (cornes), τείρεα (prodiges)⁽²⁾ existent concurremment à κέρατα, τέρατα, et même certains types, tels que βρόετας (statue miraculeuse), οὔδας (sol) se déclinent exclusivement sur τεῖχος, v. g. gén. βρόετος, loc. οὔδει, etc.⁽³⁾

(130) III. Thèmes à suff. - \mathcal{F} εν- (?) : infinitifs grecs. — On a vu⁽⁴⁾ les infinitifs éoliens en -μεν-αι et -μεν. Il est bien clair qu'un infinitif ionien-attique tel que *ιέναι* (aller) ne peut se ramener à *ἴμεναι*, la chute d'un μ intervocalique étant sans exemple. Mais on peut supposer devant le suffixe l'existence d'une consonne dont la chute était nécessaire, soit \mathcal{F} , et restituer **ἴ- \mathcal{F} έν-αι*. Cette restitution s'appuie, en outre, sur un ou deux infinitifs sanscrits en -*van-ē* et sur l'infinitif *δο- \mathcal{F} εν-αι* (donner, contracté en ion.-att. *δοῦ-ναι*), qu'on croit lire sur une inscription cypriote. Si d'autre part l'on considère que les infinitifs de formes thématiques, *λείπειν*, *λιπείν*, peuvent également se ramener à **λείπ-ε- \mathcal{F} εν*, **λιπ-έ- \mathcal{F} εν*⁽⁵⁾, on voit que les deux désinences hypothétiques - \mathcal{F} εν-αι et - \mathcal{F} εν se comportent entre elles exactement comme -μεν-αι et -μεν, l'une indiquant le datif, l'autre le locatif d'un thème en - \mathcal{F} εν-.

Le suffixe - \mathcal{F} εν-αι ne s'est point conservé pur : le \mathcal{F} ayant disparu et l' ϵ s'étant contracté avec la voyelle finale de la racine, on n'a plus vu dans *δοῦναι*, *στῆναι* que la désinence -ναι, et on l'a prise pour l'indice de l'infinitif⁽⁶⁾ : en conséquence, on l'a transportée analogiquement dans *εἶ-ναι*, *τι-θέ-ναι*, *δι-δό-ναι* et similaires.

IV. Thèmes à suff. -σθ-⁽⁷⁾, usités seulement au datif, -σθ-αι, en tant qu'infinitifs passifs : *θέ-σθαι*, *δι-δό-σθαι*, etc.

(1) Cf. supra 124, 2°.

(2) Ou spécialement « astres » Σ 485.

(3) Cf. pl. nt. γέρεα (récompenses), etc., toujours dans Hérodote.

(4) Supra 115, 5.

(5) Formations secondaires qu'on retrouvera infra 167.

(6) Tout comme en latin la finale -se, supra 125.

(7) Le suffixe primitif pouvait être -*dhi-*, à en juger par les infinitifs sanscrits en -*dhy-āi*, cf. infra 296.

(131) V. Thèmes à suff. -ω-. — La plupart sont oxytons et féminins, πε:θ-ώ (persuasion), ἦχ-ώ (son), Λητ-ώ (Latone); msc. parox. ἦρ-ω-ς. L'acc. ἦρ-ω-α Λητ-ό-α, où l'*m* final est traité en voyelle, indique, à n'en pas douter, la présence d'une consonne disparue entre l'*o* et l'*m* : cette consonne pouvait être un *ϝ*, à en juger par le doublet acc. (ion.) Λητῶν, mais aussi un *y*, comme le montrent le voc. Λητῶι et le témoignage des grammairiens, qui recommandent au nom. l'orthographe Λητῶ. Ce sont donc deux suffixes distincts, soit -οϝ- et -οy-, qui se sont confondus dans cette formation.

VI. Thèmes à suff. -ηύ-, devenu phonétiquement -εύ- au nominatif⁽¹⁾. — Cette formation, peut-être secondaire, paraît jusqu'à présent spéciale au grec, où elle est d'ailleurs extrêmement répandue et revêt tout à fait l'aspect d'une dérivation primaire : v. g. γραφ-εύ-ς (scribe, gén. γραφῆος = *γραφ-ῆϝ-ος, ion. γραφέος, att. γραφέως), ἵππ-εύ-ς (cavalier), δρομ-εύ-ς (coureur), νομ-εύ-ς (berger), etc.

(132) VII. Thèmes à suff. -τᾶ- : noms d'agent, masculins malgré la finale féminine du suffixe⁽²⁾. — Cette formation est assez rare en tant que primaire : χρῆ-τῆ-ς (juge), δεσ-πό-τη-ς = *δεμσ-πό-τη-ς (maître de maison, cf. sk. *dám-pa-ti-s* avec un suffixe différent), δρα-σ-τῆ-ς (faiseur), γενε-τῆ-ς (père), παν-όπ-τη-ς (qui voit tout), εὖ-έχ-τη-ς (bien portant), Ἄργει-φόν-τη-ς (meurtrier d'Argus, épithète d'Hermès). Le latin n'a rien de pareil, car *nauta* est un emprunt, et *nāvita* est refait sur *nāvis* à l'imitation de *nauta*.

(133) VIII. Thèmes à suff. -τέο- : noms verbaux d'obligation, δο-τέο-ς (qui doit être donné), δρα-σ-τέο-ς, ῥη-τέο-ς, etc. — Cette formation se calque entièrement sur celle des verbaux en -τό-⁽³⁾.

(134) IX. Thèmes à suff. -τατο- (très rarement primaire) : superla-

(1) Cf. supra 76, 4 A.

(2) Pour expliquer cette anomalie on suppose que ces noms étaient originellement féminins : ainsi *ναύτη fm. aurait signifié « la marine », *ἵππότη « la cavalerie », et auraient ensuite changé de sens. Cf. fr. *un trompette, un garde-française*.

(3) Supra 117.

tifs, v. g. φίλ-τατο-ς (le plus cher), ὕσ-τατο-ς (le dernier), βέλ-τατο-ς (le meilleur), φέρ-τατο-ς, cf. les comparatifs φίλ-τερο-ς, etc. ⁽¹⁾.

(135) X. Thèmes à suff. -ιστο- : superlatifs primaires habituels. — Tout comparatif en -ίωv ⁽²⁾ a pour correspondant un superlatif en -ισ-το-, où l'élément -ισ- n'est autre que le suffixe même du comparatif réduit devant le suffixe secondaire -το-.

(136) XI. Thèmes à suff. -άδ-, très commun, formant, soit des adjectifs, soit des substantifs féminins : φορ-άδ- (nom. φοράς, qui porte), λογ-άδ- (choisi), σπορ-άδ- (dispersé) ; — δυ-άδ- (nombre deux), δεκ-άδ- (dizaine), λαμπ-άδ- (lampe), Ἑλλ-άδ- (Grèce), etc. Le latin *lampās* est un emprunt.

XII. Thèmes à suff. -ιτ-, fort rare : χάρ-ιτ- (nom. χάρις, grâce), μέλ-ιτ- (nom. μέλι, miel).

XIII. Thèmes à suff. -ωτ-, fort rare : ἔρ-ωτ- (nom. ἔρ-ως, amour), γέλ-ωτ- (rire).

XIV. Thèmes à suff. -ερ- -ορ-, fort rare. — Le premier type est masculin : ἄ-ήρ (gén. ἄ-έρ-ος) et αἰθ-ήρ ⁽³⁾. Le second est neutre, ἄ-ορ (épée, rac. inconnue), avec suffixe habituellement allongé, ἔλδ-ωρ (désir), ἔλ-ωρ (proie), πέλ-ωρ (monstre).

§ 3. — Formations latines.

(137) I. Thèmes à suff. -ndo- : gérondifs et participes passifs d'obligation. — Cette formation est rare comme primaire, *da-ndu-s*, *sta-ndu-m*, *fa-ndo*, *eu-ndu-m* (altéré comme *eu-nt-em* ⁽⁴⁾), et paraît se rattacher indirectement au suffixe gréco-latin -do-, qui est essentiellement secondaire ⁽⁵⁾.

(138) II. Thèmes à suff. -bili- (fort rare en tant que primaire) : adjectifs de qualité, v. g. *sta-bili-s in-ef-fā-bili-s*, peut-être

(1) Supra 121, 5^o. Le type πρώτος ne peut remonter à *πρό-τατο-ς : on y trouve, comme dans ἔσχ-ατο-ς, un suff. spécial -ατο-.

(2) Cf. supra 126.

(3) Ἄνῆρ n'en est pas : νέρ- y paraît la racine et à une prothèse.

(4) Cf. supra 123.

(5) Cf. infra 163.

flē-bili-s, *scī-bili-s* (décad.). On ne saurait méconnaître un rapport avec le suff. nominal *-bulo-* = **-blo-*.

- (139) III. Thèmes à suff. *-tumo-*, *-sumo-* et *-issumo-* : superlatifs latins. — Quelques superlatifs se forment au moyen du simple affixe *-mo-* : *sum-mu-s* (le plus haut) = **sup-mo-s*, *prī-mu-s*. Mais le suffixe ordinaire est *-tumo-* (sk. *-tama-*), qui dans la prose classique s'écrit *-timu-* et paraît avoir donné naissance à son doublet *-sumo-* (*-simu-*)⁽¹⁾, v. g. *op-timu-s*, *in-timu-s*, *mag-simu-s*⁽²⁾. L'affixe *-simu-* à son tour se greffe sur l'affixe *-is-* du comparatif et donne naissance au suffixe compliqué *-issimu-*, qui est, comme on sait, l'indice ordinaire du superlatif latin primaire ou secondaire, v. g. *pari-suma* qu'on lit sur une des épitaphes des Scipions.

(1) Phonétiquement cette mutation n'est pas bien claire.

(2) Le superlatif *infirmus*, comme le comparatif correspondant *inferus*, se rattache à un mode de formation un peu différent : cf. sk. *a-dhamā-s ā-dhara-s* (goth. *un-dar*) = i.-e. **n̥-dhero-s*. Cf. F. de Saussure, *Mélanges Renier*, p. 385.

CHAPITRE II.

DÉRIVATION SECONDAIRE.

- (140) La plupart des suffixes primaires sont en même temps secondaires : on ne les répètera dans cette nouvelle énumération qu'en tant qu'ils président à des formations très importantes. Quant aux suffixes qui ne sont que secondaires, à plus forte raison ne sauraient-ils trouver place dans un précis aussi rapide : il faut s'en tenir aux plus répandus, et renvoyer pour le surplus aux traités spéciaux de dérivation grecque ou latine.

SECTION I^{er}.

THÈMES VERBAUX.

§ 1^{er}. — *Formations communes.*

I. Suff. $-n\bar{u}-$, $-nu-$. — Ne s'est répandu qu'en grec, où il se présente secondairement sous la forme $-v\bar{u}-$, $-vu-$, v. g. $\chi\rho\epsilon\mu\acute{\alpha}\nu\bar{u}-\mu\iota$ (suspendre), $\chi\omicron\rho\acute{\epsilon}\nu\bar{u}-\mu\iota$ (rassasier), peut-être analogique du doublement régulier de $\sigma\theta\acute{\epsilon}\nu\bar{u}\mu\iota$, $\acute{\epsilon}\nu\bar{u}\mu\iota$ (1). Mais quelques-unes de ces formations paraissent primaires, v. g. $\sigma\chi\epsilon\delta\acute{\alpha}\nu\bar{u}-\mu\iota$ (disperser), $\pi\epsilon\tau\acute{\alpha}\nu\bar{u}-\mu\iota$ (étendre), etc., en regard de $\sigma\chi\iota\delta-\nu\eta-\mu\iota$, $\pi\acute{\iota}\tau-\nu\eta-\mu\iota$ (mêmes sens).

(1) Soit la formule $\chi\rho\epsilon\mu\acute{\alpha}\nu\bar{u}\mu\iota$: $\chi\rho\epsilon\mu\acute{\alpha}\sigma\omega$ (fut. de $\chi\rho\epsilon\mu\acute{\alpha}\omega$) = $\sigma\theta\acute{\epsilon}\nu\bar{u}\mu\iota$ (pour $*\sigma\theta\acute{\epsilon}\sigma-\gamma\bar{u}-\mu\iota$) : $\sigma\theta\acute{\epsilon}\sigma\omega$ (pour $*\sigma\theta\acute{\epsilon}\sigma\omega$).

(141) II. Suff. *-yo-*. — De beaucoup le plus important des suffixes secondaires de présent, l'élément dérivatif *-yo-* s'ajoute en grec et en latin à toutes sortes de thèmes nominaux, qu'il convient de distinguer et de classer comme suit.

1. Thèmes à finale *e (o), ā*. — Types : $\varphi\lambda\text{-}\acute{\epsilon}\text{-}\omega = * \varphi\lambda\text{-}\acute{\epsilon}\text{-}y\omega$, de $\varphi\lambda\text{-}\epsilon\text{-}$ ($\varphi\lambda\text{-}\sigma\text{-}\varsigma$), *flāv-e-ō*, de *flāv-o-s* (jaune) ; $\zeta\upsilon\gamma\text{-}\acute{o}\text{-}\omega$ (mettre au joug), de $\zeta\upsilon\gamma\text{-}\acute{o}\text{-}\nu$ ⁽¹⁾ ; $\tau\bar{i}\text{-}\mu\acute{\alpha}\text{-}\omega$ (honorer), de $\tau\bar{i}\text{-}\mu\acute{\eta}$, *formō* = **for-mā-yō*, *fugō* = **fug-ā-yō*, *operor* = **op-er-ā-yō-r*, de *opera* (fm., travail), etc. Une fois les finales verbales *-eō*, *-óω*, *-aō* ainsi développées, il était inévitable qu'elles se confondissent dans la dérivation. C'est le cas le plus commun : ainsi, en grec, $\varphi\omega\eta\acute{\eta}$ donne $\varphi\omega\eta\acute{\epsilon}\omega$ au lieu de $\varphi\omega\eta\acute{\alpha}\omega$ ⁽²⁾, $\acute{\iota}\epsilon\rho\acute{o}\varsigma$ donne au contraire $\acute{\iota}\epsilon\rho\acute{\alpha}\omega$, et $\gamma\acute{\epsilon}\varphi\upsilon\rho\alpha$ (pont), $\gamma\epsilon\varphi\upsilon\rho\acute{o}\omega$; en latin on a *laetārī* de *laetus*, *foedāre* de *foedus*, *captāre* de *captus*, et cette désinence *-tāre*, venant à se propager, forme la nombreuse famille des verbes dits fréquentatifs, *ten-tāre* (cf. *ten-ēre*), *fac-tāre* (cf. *fac-ere*), *versāre* (cf. *versus* et *vertere*), etc.

Par une nouvelle extension, ces finales s'ajoutent de toutes pièces à des thèmes primaires qui ne sont point terminés en *e* ou *a*, et l'on tire sans intermédiaire $\acute{\alpha}\varphi\rho\nu\acute{\epsilon}\omega$ de $\acute{\alpha}\varphi\rho\nu\omega$, $\pi\upsilon\rho\acute{o}\omega$ de $\pi\upsilon\rho$, *arcēre* de *arc-s*, *necāre* de *nec-s*, *equitāre* de *equ-i-t*, etc.⁽³⁾ Cette finale *-itō*, à son tour transportée ailleurs, donne *vol-itō*, fréquentatif de *volō*, puis, combinée avec le type en *-tō* qu'on vient de voir, la finale assez commune de fréquentatif *-titō*, *tēc-titō*, *fac-titō*, etc.

De tout cela il résulte que, très souvent, et tout particulièrement en latin, la base de dérivation de ces verbes fait complètement défaut, soit qu'elle ait disparu par désuétude, soit qu'en

(1) D'une manière générale les verbes en *-éω* ont le sens actif, ceux en *-óω* le sens causatif, v. g. $\pi\omicron\lambda\epsilon\mu\acute{\epsilon}\omega$ (faire la guerre), $\pi\omicron\lambda\epsilon\mu\acute{o}\omega$ (foment la guerre). Le latin n'a pas de verbes en *-oō*, sauf peut-être **aegr-oō* (rendre malade) dont aurait survécu le participe passif *aegr-ō-tu-s*.

(2) Qui existe dans Pindare, si ce n'est un hyperdorisme.

(3) Le latin surtout a prodigieusement développé ce procédé et les langues romanes ont suivi la même voie, avec une prédilection marquée pour les verbes dits de 1^o conjugaison. Personne en français ne s'aviserait de créer un verbe **salicylir* ou **téléphonoir*.

effet elle n'ait jamais existé et que le verbe ait été créé par une simple association analogique. Ainsi il n'y a point de substantif visible à la base des verbes *amāre*, *monēre*, *nocēre*, et nombre d'autres ; et cette observation peut s'appliquer à toutes les catégories de dérivation secondaire.

Devant l'affixe *-yo-* la finale du thème primaire paraît toujours brève, du moins en grec ; mais cette constance n'est pas primitive, et des formes telles que homér. ἀδικήομεν (nous nuisons) de ἀδικέω, φοιτήτην (ils marchaient) de φοιτάω, et même att. πεινῆτε = *πειν-ᾱ-ε-τε (vous avez faim) de πεινάω⁽¹⁾, χρῆσθαι (ion. χρῆσθαι, se servir) de χράομαι, etc., indiquent un échange de la longue et de la brève, qui devait être régi par des lois fixes⁽²⁾. Ici encore l'analogie a passé son niveau : elle a généralisé la brève au présent ; mais aux autres temps et devant les affixes nominaux de dérivation secondaire, φιλή-ῆ-σω, πε-φιλή-η-κα, πε-φιλή-η-μαι, φιλή-η-τός, φιλή-η-μυ, φιλή-η-σι-ς, φιλή-η-τής, etc., c'est au contraire la longue qui apparaît presque toujours, soit que l'analogie du rapport λῶω λῶσω⁽³⁾ l'ait introduite au futur et à l'aoriste d'où elle aurait aisément rayonné, soit qu'une très ancienne contraction se cache dans φιλήσω = *φιλή-ε-γέ-σω, soit enfin tout simplement que la longue, régulière à certaines formes de la conjugaison, se soit insensiblement propagée à d'autres similaires, et par elles aux formations nominales dérivées.

2. Thèmes à finale *i* et *u*. — Types : κονίω = *κον-ī-yω (couvrir de poussière) de κόνη-ι-ς (poussière), *fīnio* = *fī-nī-yō de fī-nī-s ; φῑ-τύ-ω (engendrer) de φῑ-τύ-ς (père), *sta-tu-ō* = *sta-tu-yō, etc. Aucun des deux types n'est contracté en grec. Le premier l'est en latin et y forme la 4^e conjugaison, qui s'y est fortement développée, soit par des créations analogiques comme *fulcīre* de *fulcrum*, soit surtout en attirant à elle des verbes en *-iō* de 3^e conjugaison, tels que *ven-iō* = βαίνω et *sal-iō* =

(1) Cf. hom. πεινᾶοντε (II 758).

(2) En latin il est impossible de reconnaître la quantité de cette voyelle, puisqu'elle est toujours contractée avec celle du suffixe secondaire, supra 73.

(3) Cf. supra 96-97.

ἄλ-λο-μαι⁽¹⁾. A cette catégorie se rattachent indirectement en grec les désidératifs en -σεῖω = * -σει-γο- (ὀψείω, je désire voir), dont la genèse est obscure⁽²⁾ ; à la seconde, les dérivés du type ἱππ-εύ-ω de ἱππ-εύ-ς, νομ-εύ-ω de νομ-εύ-ς, dont la finale -εύ-ω s'est propagée dans les analogiques θηρ-εύ-ω (chasser), παιδ-εύ-ω (enseigner), etc.

3. Thèmes à finale nasale. — De μέλ-αν- (noir), ποι-μέν- (berger), sont très naturellement sortis μελάινω = * μελ-άν-γω, ποιμαίνω = * ποι-μη-γω, etc. : d'où la finale -αίνω, qui s'est propagée dans λευκαίνω (blanchir), γλυκαίνω (adoucir), et a servi de modèle à la finale -ῶνω, construite de même sur des thèmes en υ, θαρσύς (brave), θαρσύνω (rendre brave), puis étendue de même, κακύνω (gâter), μεγαλύνω (accroître).

4. Thèmes à finale vibrante. — De τέκμαρ vient régulièrement τεκμαίρομαι = * τεκ-μάρ-γο- ; mais d'έχθ-ρό-ς, καθάρó-ς, ἄγγελο-ς sembleraient devoir dériver *έχθ-ρέ-ω, *καθαρόω, *άγγελέ-ω. La langue néglige en quelque sorte la voyelle du suffixe primaire, et, appliquant directement le suffixe secondaire sur la consonne, tire έχθαίρω de *έχθ-ή-γω, καθαίρω, άγγέλλω, etc. Au suffixe formatif -αίρω ainsi obtenu, s'en joignent d'autres moins importants, -είρω, -ῶρω, et d'origine pareille. Dans cette catégorie le latin montre les désidératifs, *par-tur-iō* (être en mal d'enfant), *ēsurīō* = * *ēd-tur-iō* (avoir faim), etc., qui ont passé à la 4^e conjugaison, sans qu'on puisse savoir au juste quel est cet élément -*tūr-* sur lequel se greffe le suffixe verbal, et s'il a quelque rapport avec l'affixe -*tūro-* des participes futurs, dont l'*ū* paraît hystérogène⁽³⁾.

5. Thèmes à finale explosive sourde. — Types grecs : φυλάσσω

(1) Cette contamination fait de grands progrès dans la vie historique du latin : ainsi *pariō* développe, en regard de *parēre*, un infinitif *parīre*, et l'infinitif roman qui correspond à *morī* suppose **morīnī*, etc.

(2) On a conjecturé récemment pour l'homérique ὀψεῖ ἰόντες (allant à la vue, allant pour voir), d'où l'illusion d'un suffixe -σεῖω dont l'analogie s'est emparée.

(3) Cf. supra 121, 6^o. Il faut sans doute restituer * *par-tr-go-*, -*tr-* étant la forme réduite du suffixe des noms d'agent, *ibid.* 2^o et 3^o.

= *φυλ-άχ-γω, αϊμάσσω = *αϊ-μάτ-γω, ανάσσω = *φαν-άκτ-γω, etc., puis aussi φαρμάσσω (médicament) de φάρμακον, πυρέσσω (avoir la fièvre) de πυρετός, χαλέπτω (rendre difficile) de χαλεπός. Il est fort probable que les verbes neutres en -ώσσω relèvent de cet ordre, v. g. τυφλώττω (être aveugle), de τυφλω-τό-ς (aveuglé), verbal du causatif τυφλόω. Le latin a une catégorie de verbes qui ressemblent beaucoup à ceux-ci, et pour le sens, et pour la formation, ceux en -ūt-iō, *caecūtīō* (voir trouble), *balbūtīō* (bégayer), qui d'ailleurs ont passé à la 4^e conjugaison.

6. Thèmes à finale explosive sonore. — Types grecs : ἀροπάζω = *ἀρπ-άγ-γω, μαστιζώ (fouetter) = *μαστ-ίγ-γω, ἐλπίζω = *ελπ-ιδ-γω, πεμπάζω (compter par cinq) = *πεμπ-άδ-γω, etc. La fréquence des thèmes nominaux en -άδ- et en -ιδ-⁽¹⁾ eut pour conséquence un développement, parallèle d'abord, puis isolé, des verbes en -άζω et en -ίζω, en sorte que ces deux finales, propagées en tous sens, remplissent vraiment le lexique grec : ὀνομάζω (nommer), νεάζω (être jeune), τεράζω (faire des miracles); βασιλίζω (régner), ὀνειδίζω (faire des reproches), λογιζομαι (raisonner), etc.⁽²⁾ Puis ces verbes à leur tour ont des dérivés nominaux en -ασ-μός-ς, -ασ-μα, -ασ-τή-ς, -ασ-τι-κό-ς, -ισ-μός-ς, -ισ-μα, etc., etc., que l'emprunt et l'analogie créent encore de nos jours, *art-iste*, *journal-isme*, et ainsi indéfiniment. A toutes les époques le latin aussi a emprunté au grec un certain nombre de verbes de cet ordre, qu'il a fait passer à la 1^{re} conjugaison, v. g. arch. *cōmissārī* = κωμάζειν (se débaucher), décad. *thē-saurizāre* = θησαυρίζειν, etc.

(142) III. Suff. -sko-. — Ce suffixe secondaire n'est pas fort commun, gr. ἡβ-ά-σκω (être jeune), μεθ-ύ-σκω (enivrer), lat. *ūr-ā-sco-r*, sauf toutefois dans deux ordres de formations qui diffèrent d'une langue à l'autre. En grec, l'addition de la syllabe -σκο- à une forme thématique, surtout de présent ou d'aoriste, forme les types dits itératifs, φεύγ-ε-σχε (il fuyait), καλέ-ε-σχε (il appelait), φύγ-ε-σχε (il s'enfuit), ἔδ-ε-σχε (il vit), ex-

(1) Cf. supra 127 et 136.

(2) La similitude des futurs, v. g. φυλάξω et σκαπίζω a amené le doublet (dialectal) σκαπίσσω, et même φράσσω en regard de φράζω.

trêment fréquents chez Homère⁽¹⁾ et Hérodote. Ces formes ont pour particularité curieuse de n'être jamais employées au présent et de ne point prendre l'augment, même dans la prose d'Hérodote, qui ne le néglige jamais. En latin les verbes en *-eō* à sens intransitif ont souvent à côté d'eux des verbes en *-escō*, à peu près synonymes, mais avec une nuance inchoative, v. g. *alb-e-ō* (être blanc), *alb-ē-scō* (commencer à blanchir), *ad-ol-ē-scō* (entrer dans l'adolescence, cf. *ad-ul-tu-s*), *in-nō-tē-scō* (commencer à être connu), etc.

IV. Suff. *-dho-* (?). — Le grec présente, dans certaines formes surtout poétiques, une addition semblable du suffixe *-θο-* : homér. *φλέγ-έ-θει* (il brûle, cf. *φλέγ-ω*), *ἡγερ-έ-θο-ντο* (ils se rassemblèrent, cf. *ἄγερ-ω*).

(143) V. Suff. *-o-* (*-e-*) secondaire : subjonctifs. — On a vu que les formes athématiques se changent en subjonctifs par l'addition de la voyelle thématique⁽²⁾ : si donc un présent **bhér-mi* (je porte) fait régulièrement au subjonctif **bhér-o-* ou **bhér-e-*, il est tout à fait naturel qu'un présent thématique **bhér-o-* ou **bhér-e-* devienne à son tour au subjonctif **bhér-ō-* = **bhér-o-o-* ou **bhér-ē-* = **bhér-e-e-*. Bref, le subjonctif à voyelle longue est pour les temps thématiques le corrélatif parfait du subjonctif à voyelle brève des formes athématiques : de là donc la loi qui allonge purement et simplement au subjonctif la brève de l'indicatif, *φέρ-ο-μεν* *φέρ-ω-μεν*, *φέρ-ε-τε* *φέρ-η-τε*, *ἐ-λίπ-ο-υεν* *λίπ-ω-μεν*, *ἐ-λίπ-ε-τε* *λίπ-η-τε*, et ainsi partout.

Que si l'on passe au latin, il semble difficile de méconnaître l'étroite relation de *λέγ-η-τε* et *leg-ē-tis* (futur de 3^e/4^e conjugaison). D'autre part, *leg-ē-s* et *leg-e-t* = **leg-ē-t* sont exactement les corrélatifs à voyelle longue des formes brèves du présent de l'indicatif, **leg-ě-s*, **leg-ě-t*, devenues *leg-ɪ-s*, *leg-i-t*. La 1^{re} et la 3^e pers. du pl. *leg-ē-mus* (pour **leg-ō-mus*) et *leg-e-nt* (pour **leg-ō-nt*) ont dû prendre la voyelle *ē* par analogie des autres. Reste la 1^{re} du sg., *leg-a-m*, qui a été

(1) De même *μνησάσκετο* (Λ 566), *σπρέψασκον* (Σ 546), *σπείσασκε* (θ 89), par addition à l'aor. sigmatique.

(2) Cf. supra 86 et 89 (VII).

empruntée au subjonctif en \bar{a} -⁽¹⁾. Quant au rapport de sens, il ne fait aucune difficulté : le subjonctif, ayant essentiellement le sens d'un vœu ou d'une éventualité, est très propre à rendre la nuance du futur, et il y a dans diverses langues des exemples d'un pareil procédé.

Ainsi le futur de 3^e/4^e conj. est identique au subjonctif secondaire grec⁽²⁾. Peut-être faudrait-il en dire autant du subjonctif de 1^{re} conjugaison, *amem* : ainsi *amētis* remonterait à **ama-ē-tis*, cf. τῆμά-η-τε, *amēs amet* à **ama-ē-s*, **ama-ē-t*, et l' \bar{e} aurait contaminé les trois autres personnes. Cela n'a rien que de vraisemblable.

- (144) VI. Suff. $-y\bar{e}$ - ($-\bar{i}$ -) : optatifs secondaires. — C'est ainsi que se forment les optatifs de temps athématiques, particulièrement du présent en $-\nu\bar{x}$ -, δύ-να-μαι δυ-να-ί-μην, et des deux aoristes passifs, ἐ-τύπ-η-ν τυπ-ε-ίην-ν, ἐ-λύ-θη-ν λυ-θη-ίην-ν, naturellement régis par l'analogie εἶθην θείην. Une analogie très postérieure a substitué cette formation à la suivante dans les optatifs présents de verbes contractes : φιλοίην, τιμώην, en regard de φιλοῖμι, τιμῶμι; et même dans quelques optatifs d'aoristes thématiques, σχ-ο-ίην-ν, ἄγ-αγ-ο-ίην-ν⁽³⁾, etc. D'aucuns croient retrouver ce suffixe dans le subjonctif latin de 1^{re} conjug., soit *amēs* = **amā-yē-s*. A part ce cas fort douteux, il n'existe plus en latin que sous la forme réduite $-\bar{i}$ -, transportée du pluriel au singulier, v. g. *facim* = *fac-s-i-m*, *vīd-er-ī-s* pour **vīd-er-iē-s* = gr. *Ἔειδ-εσ-ίης (εἶδείης opt. du pf. οἶδα), par analogie du régulier *vīd-er-ī-mus*⁽⁴⁾; et il y forme le temps dit parfait du subjonctif, exactement optatif de parfait.

Le type dit futur antérieur, *vīd-er-ō*, ressemble beaucoup

(1) Cf. supra 104.

(2) Cette explication est loin d'être universellement admise : les uns, au mépris du phonétisme, veulent retrouver un optatif dans *legēs* = λέγεις; les autres rapprochent *cap-iē-s* de δο-ίης-ς, sans voir que l'*i* de *capīēs* vient du présent *capīō*. On ne peut s'arrêter à cette discussion.

(3) Formule σχοίην : σχοῖμεν = δοίην : δοῖμεν. Cf. supra 95.

(4) Ces quantités sont archaïques; à l'époque classique on a *vīderis vīderīmus* au pf. du subj. comme au fut. antér. Cf. Neue, II, p. 510.

au précédent. Il en diffère pourtant, non seulement à la 1^{re} pers. du sg., mais encore aux autres, primitivement du moins, par la quantité de la voyelle *i*, toujours brève : il doit donc rentrer dans la classe précédente. On aurait ainsi *vīd-er-ō* = εἰδ-έ-ω (que je sache), *vīl-er-īs* = **vīd-er-ēs*, etc., et le futur antérieur latin serait le subjonctif régulier (à voyelle brève) du parfait dont *vīd-er-i-m* représente certainement l'optatif.

VII. Suff. *-i-* : optatif des temps thématiques. — Au lieu de l'alternance *-ιη-* *-ι-* qu'on vient de voir, le grec, d'accord en ce point avec le sanscrit, ne présente régulièrement à l'optatif des temps thématiques qu'un simple *-ι-* entre la voyelle thématique et la désinence, v. g. λείπ-ο-ι-μι, λῖπ-ο-ι-μι, λείπ-σο-ι-μι, etc. Cette formation a complètement disparu en latin, à moins qu'on ne veuille admettre *leg-ē-s* = λέγ-ο-ι-ς, ou *amēs* = **amaīs* = **ama-o-i-s*, ce qui manque tout à fait de vraisemblance⁽¹⁾.

(145) VIII. Suff. *-s-*. — En grec la formation secondaire des aoristes en *-σ-* (types ε-φῶλ-η-σ-α, ε-φύλ-αχ-σ-α, etc.) s'étend à tous les verbes dérivés, sans autres altérations que celles qui vont être signalées à propos du futur. Le latin l'a perdue, ses parfaits de verbes secondaires se forment en *-uī* et *-vī*.

IX. Suff. *-so-*. — Le latin a peut-être gardé quelques traces fort altérées du suffixe *-so-* du futur dans les formations rares, obscures et jouant le rôle de présents, dont le type est *cap-es-sō* (chercher à prendre), *lac-es-sō* (chercher à attaquer), cf. *cap-iō*, *lac-iō*. En grec, ce suffixe, formatif du futur de tous les verbes dérivés, donne lieu aux observations suivantes :

1. Les verbes dont la base est un thème à finale gutturale ou dentale sourde ont les uns et les autres la même forme au présent en *-γω*, savoir φολάσσω et αἰμάσσω ; mais dans les premiers la gutturale reparait au futur, φολάζω. Par imitation a été créé le futur αἰμάξω, dont la vraie forme serait *αἰμάσσω = *αἰμάσσω = *αἰ-μάτ-σω ; autrement dit, tous les verbes qui ont le présent en *-σσω* forment indistinctement leur futur en *-ξω*.

(1) On voit que dans les concordances latines des classes V, VI et VII il règne une fâcheuse incertitude ; mais elle se meut, somme toute, dans un cercle très étroit.

2. La même assimilation s'est produite, mais en dorien seulement, entre tous les verbes qui ont le présent en $-\zeta\omega$ ($=-\gamma-\gamma\omega$ ou $-\delta-\gamma\omega$). Ainsi $\acute{\upsilon}\sigma\tau\epsilon\rho\acute{\iota}\zeta\omega$ (tarder) fera régulièrement en grec commun $\acute{\upsilon}\sigma\tau\epsilon\rho\acute{\iota}\sigma\omega = *\acute{\upsilon}\sigma\tau\epsilon\rho\text{-}\acute{\iota}\delta\text{-}\sigma\omega$, mais en dorien $\acute{\upsilon}\sigma\tau\epsilon\rho\acute{\iota}\zeta\omega$ ⁽¹⁾, par imitation du type $\mu\alpha\sigma\tau\acute{\iota}\zeta\omega$, futur normal de $\mu\alpha\sigma\tau\acute{\iota}\zeta\omega$. Cette corruption s'étend même à des formations primaires, v. g. dor. $\kappa\alpha\theta\acute{\iota}\zeta\alpha\varsigma$ (ayant assis).

3. Les verbes secondaires à nasale ou liquide forment leurs futurs exactement comme les verbes primaires du même type⁽²⁾, v. g. $\acute{\epsilon}\chi\theta\acute{\alpha}\rho\omega$ $\acute{\epsilon}\chi\theta\alpha\rho\acute{\omega}$, $\acute{\alpha}\gamma\gamma\acute{\epsilon}\lambda\lambda\omega$ $\acute{\alpha}\gamma\gamma\epsilon\lambda\acute{\omega}$, $\pi\omicron\iota\mu\alpha\acute{\iota}\nu\omega$ $\pi\omicron\iota\mu\alpha\nu\acute{\omega}$.

4. Les formations ioniennes-attiques en $-\acute{\epsilon}\acute{\omega}$ $-\acute{\omega}$ et doriennes en $-\sigma\acute{\epsilon}\acute{\omega}$ $-\sigma\acute{\iota}\acute{\omega}$ $-\sigma\acute{\omega}$ ⁽³⁾ sont du ressort de la dérivation secondaire autant et plus que de celui des thèmes primaires.

§ 2. — Formations helléniques.

(146) I. Suff. $-\alpha-$. — Tous les parfaits secondaires ont cet indice, devant lequel la voyelle finale du thème primaire subit le même allongement que devant le $-\sigma-$ de l'aoriste et du futur, $\pi\epsilon\text{-}\phi\acute{\iota}\lambda\text{-}\eta\text{-}\chi\text{-}\alpha$, $\tau\epsilon\text{-}\tau\acute{\iota}\text{-}\mu\eta\text{-}\chi\text{-}\alpha$, etc. Le parfait moyen affixe simplement les désinences personnelles au thème, éventuellement allongé de même, $\pi\epsilon\text{-}\phi\acute{\iota}\lambda\text{-}\eta\text{-}\mu\alpha\iota$, $\tau\epsilon\text{-}\tau\acute{\iota}\text{-}\mu\eta\text{-}\mu\alpha\iota$.

II. Suff. $-\sigma\omicron-$ du futur antérieur : sans difficulté, d'ailleurs assez rare : $\pi\epsilon\text{-}\phi\acute{\iota}\lambda\text{-}\acute{\eta}\text{-}\sigma\omicron\text{-}\mu\alpha\iota$, $\tau\epsilon\text{-}\tau\acute{\iota}\text{-}\mu\acute{\eta}\text{-}\sigma\omicron\text{-}\mu\alpha\iota$.

III. Suff. $-\epsilon\sigma-$ du plus-que-parfait : construit sans autre complication sur le thème, quel qu'il soit, du parfait : $\acute{\epsilon}\text{-}\lambda\epsilon\text{-}\lambda\acute{\upsilon}\text{-}\chi\text{-}\epsilon\text{-}\alpha$ (j'avais délié), class. $\acute{\epsilon}\text{-}\lambda\epsilon\text{-}\lambda\acute{\upsilon}\text{-}\chi\text{-}\epsilon\iota\text{-}\nu$ ⁽⁴⁾.

IV. Suff. $-\theta\eta-$. — Les verbes dérivés ne connaissent plus l'aoriste passif en $-\eta-$; mais l'aoriste passif en $-\theta\eta-$ s'y est développé au point, comme on sait, de figurer seul dans les

(1) De même hom. $\pi\omicron\lambda\omicron\mu\acute{\iota}\zeta\omicron\mu\epsilon\nu$ (B 328), $\pi\omicron\lambda\omicron\mu\acute{\iota}\zeta\omicron\mu\epsilon\nu$ (Ω 667), $\kappa\tau\epsilon\rho\acute{\epsilon}\zeta\omega$ (β 222). Hom. $\acute{\eta}\rho\pi\alpha\sigma\epsilon\nu$ (\omicron 250) est le produit de l'analogie inverse.

(2) Supra 141, 3 et 4, et 97.

(3) Supra 97.

(4) Cf. supra 101 et infra 298.

paradigmes classiques. L'allongement de $\acute{\epsilon}$ - $\phi\lambda$ - η - σ - α se retrouve dans $\acute{\epsilon}$ - $\phi\lambda$ - $\acute{\eta}$ - $\theta\eta$ - ν $\acute{\epsilon}$ - $\tau\bar{\iota}$ - $\mu\acute{\eta}$ - $\theta\eta$ - ν , etc.

V. Suff. - $\theta\acute{\eta}\sigma$ - — C'est également le futur passif en - $\theta\acute{\eta}\sigma$ -, et non celui en - $\acute{\eta}\sigma$ -, qu'ont adopté les verbes secondaires : $\phi\lambda$ - η - $\theta\acute{\eta}\sigma$ - $\mu\alpha\iota$. On remarquera que ces deux formations sont sujettes sporadiquement à l'insertion analogique du σ qui a déjà été signalée et expliquée pour le parfait⁽¹⁾, v. g. $\kappa\epsilon\lambda\epsilon\acute{\upsilon}$ - ω (ordonner), $\kappa\epsilon$ - $\kappa\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\upsilon$ - σ - $\mu\alpha\iota$, $\acute{\epsilon}$ - $\kappa\epsilon\lambda\epsilon\acute{\upsilon}$ - σ - $\theta\eta$ - ν , $\kappa\epsilon\lambda\epsilon\upsilon$ - σ - $\theta\acute{\eta}\sigma$ - $\mu\alpha\iota$.

§ 3. — *Formations latines.*

(147) I. Suff. - \bar{a} - : forme indistinctement le subjonctif présent de tous les verbes dits de 2^e, 3^e et 4^e conjugaison : *mon-e-a-m*, *cap-i-a-m*, *ven-i-a-m*, *par-tur-i-a-m*.

II. Suff. - $\bar{b}\bar{a}$ - : forme l'imparfait de tous les verbes. — A la 1^{re} et à la 2^e conjugaison on a très régulièrement *amā-ba-m*, *monē-ba-m*; car d'abord on a vu que la voyelle finale de *amā*-, *monē*-, peut très bien avoir été longue dans certaines positions⁽²⁾; et, en supposant qu'elle ne le fût pas ici, elle l'est nécessairement devenue par la contraction de **ama-ě-ba-m*, **mone-ě-ba-m*. Mais à la 3^e conjugaison on attendrait **leg-ě-ba-m*; car l'*e* ici n'est autre que la voyelle thématique du verbe, la même que dans *leg-i-tis* = **leg-ě-tis* = $\lambda\acute{\epsilon}\gamma$ - ϵ - $\tau\epsilon$. Il a donc dû s'allonger par l'analogie de *monē-ba-m*, et de même à la 4^e conjugaison, *audi-ē-ba-m*. Le régulier contracte *audibam* = **audi-ě-ba-m* existe archaïquement.

III. Suff. -*bo*- : futurs de 1^{re}/2^e conjug. (les futurs analogiques de 3^e/4^e, *dīc-ē-bō*, *aud-ī-bō*, ont été créés, mais ne se sont pas maintenus dans la langue classique). — Cette formation ne peut se concevoir que comme essentiellement secondaire. Soit une juxtaposition telle que *ārefaciō* (sécher) : le mot *āre*-y est parfaitement distinct à l'origine et encore tenu pour tel au temps de Lucrèce, qui écrit *sōl facit āre*. Or, de

(1) Supra 64 A i. n.

(2) Cf. supra 141, 1.

même qu'*āre* a été ainsi joint à *faciō* et à *fiō*, il a pu l'être au verbe *fu-* (être), soit **āre fuō*, groupe où *f* médial serait devenu phonétiquement *b*, *ārē-bō* (que je sois sec, je serai sec); puis, par analogie de *ārēre* et *ārēbō*, *monēbō* sur *monēre*, *amābō* sur *amāre*. Que si l'on adopte cet essai d'explication, sans toutefois s'en dissimuler les défauts⁽¹⁾, on voit qu'il vaudra aussi pour *ārēbam* = **āre fuām*, et par suite pour les imparfaits.

- (148) IV. Suff. *-v-* et *-u-* du parfait. — C'est au moyen de l'un de ces deux affixes que le latin forme ses parfaits de dérivation secondaire : le premier apparaît principalement à la 1^{re} et à la 4^e conjugaison, *amā-v-ī*, *aud-ī-v-ī*, d'où l'analogie le transporte parfois aux verbes de 3^e, *pet-ī-v-ī* de *pet-ō*; le second est l'affixe ordinaire de 2^e conjugaison, *mon-u-ī*, *tim-u-ī*, et de certains verbes dérivés de 3^e, *statuī* = **sta-tū-uī* (?). La syncope du *v* dans *audiī*, *petīī* ne semble pas un phénomène phonétique, mais une simple corruption analogique⁽²⁾, qui s'est d'ailleurs propagée avec une grande énergie et a eu subsidiairement pour conséquence une syncope plus forte encore dans les temps dérivés du parfait : *audiī* a naturellement donné *audieram*; l'imitation de *audieram* a fait naître **amaeram*, *amāram*, et l'altération s'est étendue à des formes plus primitives, *mōrat* = *mōverat*, *vōrat* = *vōverat*; et de même au plus-que-parfait du subjonctif, *audiissem*, d'où *audissem*, *amāssem*, *nōssem*, etc.

- (149) V. Suff. **-es-ā-* du plus-que-parfait de l'indicatif. — Quoi qu'on doive penser de la forme *erat*, il semble assez clair qu'elle a dû servir de modèle à *fuerat*, c'est-à-dire que la langue, une fois en possession du rapport *es-t er-a-t*, en a tiré par une analogie grossière, mais suffisamment concevable, le rapport *fu-ī-t fu-er-a-t*, pour exprimer le passé du parfait. Toutefois, si l'on voulait établir un lien plus étroit entre le plqpf. grec et le plqpf. latin, on ferait observer que le type *fu-er-a-m*, par exemple, est avec $\acute{\epsilon}\text{-}\lambda\epsilon\text{-}\lambda\omicron\iota\pi\text{-}\epsilon\sigma\text{-}\alpha$ = * $\acute{\epsilon}\text{-}\lambda\epsilon\text{-}\lambda\omicron\iota\pi\text{-}\epsilon\sigma\text{-}\eta$ exactement dans le

(1) Le plus grave est la différence de quantité d'*ārēfaciō* et *ārēbō*.

(2) Soit la formule *audiī* : *audītum* = *statuī* : *statūtum*, avec abréviation de voyelle devant voyelle.

même rapport que *er-a-m* avec $\tilde{\eta}\alpha$ (j'étais) = $^*\tilde{\eta}\sigma\tilde{m}$ (sans augment $^*\tilde{\epsilon}\sigma\tilde{m}$) : autrement dit, que des deux parts le latin répond à un \tilde{m} par le groupe $\tilde{a}m$, concordance phonétiquement impossible. On concilierait donc tout en restituant $^*er\text{-}\tilde{e}m$, $^*fu\text{-}er\text{-}\tilde{e}m$, etc., où l' \tilde{e} serait devenu \tilde{a} sous l'influence des finales d'imparfait en $-\tilde{b}\tilde{a}-$ (cf. *erās* et *amābās*). Le choix reste ouvert entre les deux solutions. Tout ce qu'il en faut retenir, c'est que cet affixe $-\tilde{e}r\tilde{a}-$ du plus-que-parfait se greffe indifféremment sur toutes les formes possibles de parfaits primaires, secondaires, tertiaires de toutes conjugaisons.

(150) VI. Suff. $-\tilde{s}\tilde{e}-$ à l'imparfait et au plus-que-parfait du subjonctif. — Soit, d'une part, le type $^*es\text{-}\tilde{s}\tilde{e}\text{-}m$; de l'autre, les types d'infinitif, *fī-er-e* et *es-se*⁽¹⁾ : la quatrième proportionnelle s'en déduisait sans effort, $^*fī\text{-}er\text{-}\tilde{e}m$, et de là *legerem*, *caperem*, bref le parallélisme absolu de l'infinitif et de l'imparfait du subjonctif, naturellement prolongé dans les autres conjugaisons, *amāre amārem*, *monēre monērem*, *audīre audīrem*. Pour le plus-que-parfait, il semble que l'élément $-\tilde{s}\tilde{s}\tilde{e}-$ de *essem*, pris tout entier pour un affixe, ait été analogiquement ajouté à la forme *fu-i-*, elle-même prise à tort pour le thème du parfait : de là, *fu-i-sse-m*⁽²⁾ et le plus-que-parfait du subjonctif de toutes les conjugaisons, pour lequel, au surplus, il faut encore tenir grand compte du parallélisme rigoureux avec l'infinitif du parfait, *fuisse*, *amāvisse*, etc.⁽³⁾

(1) V. supra 106 et 125.

(2) Soit la formule approximative *fuisset* : *fuit* = *esset* : *est*, ou mieux encore *fuisset* : *fuisal (? type ancien de *fuerat*) = *esset* : *esat (*erat*). Il est vrai que dans les vieilles inscriptions on ne lit pas le double *s*, FVISET (*i* scandé long); mais le latin archaïque ne double pas les consonnes, et la prononciation n'en devait pas moins être *fuisset*, car *fuiset se serait nécessairement rhotacisé.

(3) Cf. infra 161. — Quelques formations de présents essentiellement latines, v. g. *nāv-ig-ō*, *pos-tul-ō*, *alb-ic-ō*, *vac-ill-ō*, peuvent être négligées comme relativement rares, et remontent sans doute à des primitifs nominaux tombés en désuétude.

SECTION II.

THÈMES NOMINAUX.

§ 1^{er}. — Formations communes.

(151) I. Suff. *-yo-*, *-io-*, fm. *-ī-*, *-iā*. — De tous les suffixes primaires employés en fonction secondaire, cette famille est de beaucoup la plus importante. Elle constitue en quelque sorte la clef de la dérivation secondaire nominale : il convient donc de la placer au premier rang et de l'envisager, avec quelque développement, selon la finale du thème primaire qui en est affecté.

1. Finale *-e-(-o-)*, *-ā*. — La forme la plus pure paraît être celle où la voyelle du suffixe primaire revêt la nuance *e*, avec chute du *y* intervocalique : *χρύσεος* = **χρῦσ-ε-yo-ς*, *aureus* = **aus-e-yo-s*. De là part en latin le suffixe *-eu-*, qui forme un grand nombre d'adjectifs de matière et d'attribution : *ros-eu-s*, *litor-eu-s*, etc. Dans un autre type, propre au grec, l'*i* intervocalique demeure ⁽¹⁾ : *ὄμ-ό-ς* *ὄμ-ο-ῖο-ς*, *δίχ-ᾶ* *δίχ-α-ῖο-ς*, *πομπ-ή* *πομπ-ι-ῖο-ς* ; de là les suffixes *-αῖο-* *-οῖο-* ⁽²⁾, qui se répandent en tous sens, *νησαῖος*, *πλητοῖος*, bien qu'il n'y ait pas de thème primaire **νησ-ᾶ-* **παντ-ο-*. Souvent, par imitation de ce qui se passe à la suite d'un thème consonnantique, le suffixe *-io-* chasse la voyelle finale du thème primaire et s'affixe purement et simplement à la consonne précédente, v. g. gr. *οὐρ-ανό-ς* *οὐρ-άν-ιο-ς*, *θάλασσο-α* *θαλάσσο-ιο-ς*, et lat. *Tul-lu-s* et *Tul-l-iu-s*, *ser-vo-s* et *Ser-v-iu-s*, *som-nu-s* et *som-n-iu-m*, etc. La finale *-aeu-s* du latin est naturellement un emprunt.

2. Finale *-i-*. — En grec, le suff. *-yo-* greffé sur le suff. *-τι-*, v. g. *θυ-στί-ᾶ* (sacrifice) = **θυ-τí-yā*, donne naissance au suff.

(1) Ce qui peut tenir, on l'a vu, à ce que le suffixe est tantôt *-yo-* tantôt *-io-*, supra 39 in fine.

(2) Cf. en outre infra n^{os} 3 et 4. Toutefois la scansion homérique *δομοῖον* (γ 236) semble dénoncer un suff. primitif *-iyo-*, cf. supra 71 i. n.

-σιο-, assez répandu : θαυ-μά-σιο-ς (étonnant), δη-μό-σιο-ς (populaire), εὖ-εργ-ε-στῆ (bienfaisance). En latin, le suff. -tio-, fort commun, doit avoir la même origine : *nūp-ti-ae*, *ser-vi-tiū-m*, *amic-i-tia*; puis, à raison de l'étroit rapport qui unit les deux suffixes -iā et -ī⁽¹⁾, les doublets *avāritia avāritiēs*, etc.

3. Finale -u-. — Grec νεκ-υ-ιῶ et νέκ-υ-ιῶ (évocation des morts), de νέκ-υ-ς, etc. Mais les adjectifs en -ύ- prennent la forme -έϝ- devant l'affixe secondaire -ī (gr. -iῶ) du genre féminin : ἡδ-ύ-ς ἡδεῖα = * ἡδ-έϝ-ιῶ, comme gén. ἡδέος = * ἡδ-έϝ-ος. Les thèmes en -εὖ- suivent naturellement la même voie, βασιλ-εύ-ς βασιλειος (royal) = * βασιλ-εϝ-ιος, γραφ-εύ-ς γραφειον (stile à écrire) : d'où le suff. -ειο- -εῖο-, qui se répand dans les types παρθένειος (virginal), γυναικειον (gynécée).

4. Finale -es-(-os-). — Le participe parfait en -ϝός- réduit son suffixe devant l'affixe secondaire -iῶ = -ī du féminin : εἰδύια = * ϝεἰδ-ύς-ιῶ. Dans les autres formations le suffixe primaire reste intact : Ἄργεῖος = * Ἄργ-έσ-ιος de Ἄργ-ος, ἀλήθεια = * ἀ-λᾶθ-εσ-ιῶ et ion. ἀληθείη = * ἀ-λᾶθ-εσ-ιῶ, αἰδοῖος (respectable) = * αἰδ-ός-ιος etc. : d'où une nouvelle source de suffixes -εῖο- et -οῖο-. Le latin a dans cet ordre les types *plēb-ē-īu-s plēb-ē-ju-s*, avec le même allongement que dans *plēb-ēs*, *vener-īu-s* de *Venu-s* (*Ven-er-is*), et *Hon-ōr-īu-s* avec le même allongement que dans le gén. *hon-ōr-is*, cf. gr. * αἰδ-ός-ος.

5. Finale en nasale. — Suffixe primaire réduit devant -yā : θεράπ-ων (serviteur), fm. θεράπεινα = * θεράπ-η-γα, d'où le suff. fm. -αινα propagé dans θε-αινα (déesse) et autres. Le même réduit devant -ιο- : ποι-μήν (berger), ποι-μν-ιο-ν (bercail). Le même sans réduction ni changement : τέρ-ην (tendre), fm. τέρεινα = * τέρ-εν-γα; τέρ-μων (terme), τέρ-μόν-ιος (extrême). En latin, avec l'allongement déjà remarqué, *quer-i-mōn-ia* (plainte), *mātri-mōn-īu-m*, etc.

6. Finale en vibrante. — Suffixe primaire réduit, πά-τρ-ιος *pa-tr-īu-s*; normal sans allongement, δο-τήρ, fm. δότερια (donatrice) = * δό-τερ-γα; normal avec allongement, σω-τηρ-ιῶ (salut), κοι-μη-τήρ-ιο-ν (dortoir); fléchi avec allongement, *prae-tōr-īu-s*,

(1) V. supra 112.

vic-tōr-ia, *vom-i-tōr-iu-m* : réduit devant le suff. fm. *-ī* qui s'accompagne d'un appendice guttural encore inexpliqué, *vic-tor*, fm. *vic-tr-ī-c-* ; finale intacte devant le suffixe latin *-iē-* = *-ī*, qui transforme l'adjectif en nom abstrait féminin, *pauper pauper-iē-s*.

7. Finale en *-nt-*. — Les participes latins ont perdu leur féminin. Les participes grecs de toutes sortes le forment très régulièrement en *-iā* = *-ī*, v. g. *τιθείς* = **τι-θῆ-ντ-ς*, fm. *τιθείσα* = **τι-θῆ-ντ-γα*⁽¹⁾, *φέρουσα* = **φέρ-ο-ντ-γα* (sk. *bhār-a-nt-ī*), *λιποῦσα* = **λιπ-ό-ντ-γα*, *λύσᾶσα* = **λῦ-σα-ντ-γα*. Au contraire, c'est le suff. *-iā* (*-io-*) qu'il faut reconnaître dans *γερουσίᾱ* = **γερ-ο-ντ-ιᾱ* (conseil des vieillards), ainsi que dans les noms abstraits latins tirés des mêmes participes, *sci-e-nt-ia*, *cōn-sta-nt-ia*, et les noms propres *Cōnstantius*, *Prudentius*.

8. Finale explosive. — Le suff. *-io-* a assez souvent en grec une fonction diminutive, v. g. *ψῆφος* (caillou), *ψήφ-ιο-ν* (petit caillou). Joint à des thèmes à finale explosive, il a donné les types *ὀμ-μάτ-ιο-ν* (petit œil), *ὄλκ-άδ-ιο-ν* (petite barque), *πα-ῖδ-ιο-ν* (petit enfant). Puis les éléments *-διο-*, *-ῖδιο-*, envisagés tout entiers comme suffixes diminutifs, ont été transportés à d'autres formations : *ζώ-διο-ν* (petit animal), *ἀγ-ρ-ῖδιο-ν* (petit champ), *ἱ-ματ-ῖδιο-ν* (petit habit) ; de même pour certaines formations adjectives, *ἐπι-θαλασσο-ῖδιο-ς* (maritime), *ἴδιος* (propre) = **ἴδιος* = **στ-ῖδιο-ς* (sien). En latin, aucune particularité à signaler : *aud-āc-iā* de *audāx*, *fast-ig-iu-m* (faîte), d'un primitif inconnu.

(152) II. Suff. *-i-*. — Bien rarement secondaire en grec, il s'ajoute secondairement en latin à tous les adjectifs primaires en *-u-*, v. g. *gra-v-i-s*, cf. gr. *βαρ-ύ-ς*, *suāvis* = **suād-u-i-s*, cf. gr. *ἡδ-ύ-ς* = **στῶδ-ύ-ς*, etc. ; de même *nāv-i-s*, cf. gr. *ναῦ-ς*. Cet *-i-* est peut-être un vestige très altéré de l'ancien *-ī* qui formait le féminin de ces adjectifs (en sk. *svād-ū-s* (doux), fm. *svād-v-ī*),

(1) Cf. supra 47 C. De même le fm. hom. de *πρόφρων* (bienveillant) est *πρόφρασσα* (v. g. K 290) = **προ-φρη-ντ-γα* avec un *τ* suffixal en plus. *Πρόφρων* au fm., v. g. *Hym. à Déméter*, 226. — Pour le type *χαρίεις*, qui fait *χαρίεσσα*, voir plus bas l'explication probable (165).

de même que le fm. *ācris* par rapport au msc. *ācer* est peut-être un souvenir de quelque féminin préhistorique **āk-r-ī*, en sorte que ces dérivations se rattacheraient à la catégorie précédente.

- (153) III. Suff. *-wo-*. — Paraît avoir développé en latin les dérivations secondaires en *-ivo-*, assez répandues dans les adjectifs : *noc-ivo-s*, *cap-t-ivo-s*, *fug-i-tivo-s*, et autres.
- (154) IV. Suff. *-on-*. — Secondaire en grec dans *κοινών* (qui participe, gén. *-ῶν-ος*) dérivé de *κοινός* (commun), dans *αἰών* (siècle, gén. *αἰ-ῶν-ος*⁽¹⁾) dérivé d'un primitif disparu **αἰ-ῶ-ν* identique en latin *ae-vo-m*, il est surtout commun en latin, où, sous la même forme *-ō -ōn-is*, il se greffe sur le suffixe primaire ou secondaire *-ti-*⁽²⁾ pour former des noms d'action féminins, *āc-ti-ō*, *auc-ti-ō*, *ōr-ā-ti-ō*, *aud-ī-ti-ō*, *suāsō*, procédé d'une application constante et bien connue. On le rencontre encore affixé, soit à des thèmes en *-io-*, où il se contracte avec l'*o* thématique, *leg-i-ō*, cf. *col-lēg-iu-m*, *ob-sid-i-ō*, cf. *ob-sid-iu-m*, soit à des thèmes consonnantiques, surtout adjectifs en *-āc-* dont il transforme la gutturale finale (*vor-āg-ō* de *vor-āc-*, supra 62ζ), d'où ensuite la masse des noms féminins en *-āgō*, *farr-āgō*, *im-āgō*, subsidiairement en *-īgō* et *-ūgō*, *or-īgō*, *rūb-īgō*, *ferr-ūgō*, *lān-ūgō*, etc. C'est sans doute un procédé phonétique tout pareil qui a transformé en *-tūd-ō* le suffixe secondaire *-tūt-* (infra 174), soit le doublet *servitūs* et *servitūdō* (d'après le génitif *servitūdinis* = **servi-tūt-yn-is*), et l'on sait combien cet élément *-tūdō* forme en latin de noms féminins abstraits, *sōli-tūdō*, *valē-tūdō*, *consuē-tūdō*, etc.
- (155) V. Suff. *-mo-*. — Rarement secondaire en latin ; très fréquent en grec, où il forme des noms d'action (oxytons) correspondant surtout à des verbes en *-άζω -ίζω*, *ἄρπ-αγ-μός* (rapine), *ἔρ-ισ-μός* (querelle)⁽³⁾, et des adjectifs de qualité dérivés de

(1) L'accent circonflexe dénonce encore la contraction très ancienne de **aiwōn-* = **ai-wo-on-*, etc. — Joignez le suff. *-ίων* des patronymiques ioniens, *Κρον-ίων* (et *Κρονίων*) de *Κρόνιος*.

(2) Cf. supra 59, 118, et infra 210 (II).

(3) Avec l'épenthèse sigmatique très commune dans ce domaine et les suivants, *κελευ-σ-μός* (ordre), *πατ-η-σ-μός* (action de fouler aux pieds).

thèmes nominaux en -τι-, δρᾶ-σι-μο-ς (faisable). De ce dernier type s'est détaché le suff. -ιμο- avec la même fonction, ἐδ-ώδ-ιμο-ς (mangeable), suffixe dont l'élément de dérivation -άλιμο-, rare et obscur, paraît n'être qu'une variété particulière, εἰδ-άλιμο-ς (beau).

- (156) VI. Suff. *-men-*, etc. — Les suffixes -μα et -μεν- secondaires forment en grec : d'une part, les nombreux neutres en -μα, ποι-η-μα (œuvre, poème), πᾶθ-η-μα (souffrance), ψήφ-ις-μα (suffrage), auxquels correspondent les neutres latins en *-men*, *reg-i-men*, *sōl-ā-men*, puis subsidiairement ceux en *-mento-*, *arm-ā-mentu-m*; d'autre part, tous les infinitifs éoliens secondaires en -μεν et -μεν-αι, type φερ-έ-μεν et φερ-έ-μεν-αι, créés à l'image des primaires στᾶ-μεν et δό-μεν-αι. Il est à remarquer que devant le suff. -μεν- de l'infinitif la voyelle thématique revêt la nuance ε, tandis qu'elle prend la forme fléchie devant le suffixe presque identique -μενο- du participe moyen, φερ-ό-μενο-ς, lat. *al-u-mnu-s* (qui est nourri, nourrisson). Cette dernière formation, largement représentée en grec par les participes de tous les temps à la voix médiopassive, ne l'est en latin que par quelques thèmes nominaux où le suffixe est plutôt *-mno-* que *-meno-*, v. g. *Vertumnus* (dieu du printemps) = **vert-o-meno-s*, celui qui retourne [l'année], *autumnus* (formation obscure); puis par la 2^e pers. du pl. de tous les temps à la voix passive, *leg-i-minī*, *am-ā-minī*, et par analogie *amā-bā-minī*, *audi-rē-minī*, etc.

- (157) VII. Suff. *-ro-*, *-lo-*. — Ce suffixe, fréquemment secondaire en grec, y forme des adjectifs généralement oxytons : φαν-ε-ρός (évident), φοβ-ε-ρός (terrible, cf. φόβ-ο-ς), ισχ-υ-ρός (fort), σιγ-η-λός, dor. σιγ-ᾱ-λός (silencieux), de σιγ-ή (silence), etc. De ces types et d'autres se sont ensuite détachés de faux suffixes qui se sont fort répandus, et dont voici quelques exemples : θυ-ηλή (offrande religieuse), χυ-ματ-ηρός (houleux), πῆδ-ιλο-ν (soulier), εἶδ-ωλο-ν (image), ἔμαρτ-ωλή (faute), etc. On a de même en latin un suff. *-ēla*, qui forme des noms féminins, *loqu-ēla* (parole), *quer-ēla* (aussi *querella*, plainte); mais le suff. *-lo-* secondaire s'y est à peu près localisé dans la fonction diminutive, v. g. *par-vo-lu-s* de *par-vo-s*, *homullus*

— **hom-on-los*, *agellus* = **ag-er-lo-s* : d'où les suffixes diminutifs *-ulu-*, *-illu-*, *-ellu-*, dont on connaît la prodigieuse expansion. Une confusion probable avec le suffixe primaire *-culo*⁽¹⁾ a amené le type diminutif *frā-ter-culu-s*, et ce dernier suffixe, greffé sur la syllabe *-on-* des noms en *-tīō-*, *ōr-ā-ti-un-cula* (petit discours), a donné naissance au suffixe *-unculu-* de *av-onculu-s* (petit aïeul, terme de caresse pour « oncle maternel »).

VIII. Suff. *-ri-*, *-li-*. — Ce suffixe secondaire, fort commun en latin, y revêt les formes : *-ili-*, *fac-i-li-s*, *frag-i-li-s*; *-tīli-*, *dūc-t-i-li-s* (cf. *dūc-tu-s*), *fer-tīli-s*⁽²⁾; *-īli-*, *host-īli-s* = **hostī-īli-s* (?), *Pāl-īli-a* (les fêtes de Palès); *-āli-*, *augur-āli-s*, et *-āri-*, *milit-āri-s*, dont on a vu l'alternance⁽³⁾. Le neutre de plusieurs de ces adjectifs employé isolément comme substantif a perdu sa finale au nominatif singulier⁽⁴⁾, *animāl* = *anim-āle* (ce qui est doué de vie), *laqueār* (lambris) = *laque-āre* (ce qui est lambrissé), de *laqueus* (dessin en forme de lacet); mais l'*i* reparait dans tout le reste de la déclinaison. Inversement le nom pl. régulier *laque-āri-a* a amené la création d'un nom. sg. *laque-ār-u-m*, d'où les doubles du type *auxiliāris* et *auxiliārius*, gén. pl. *Sāturnālium* et *Sāturnālīōrum* (Macrob.), qui se développent surtout dans la latinité de décadence et se perpétuent dans les langues romanes.

(158) IX. Suff. *-no-*. — Secondaire en grec et en latin sous les aspects : *-ino-*, adjectifs de matière, *φῆγ-ι-νο-ς* (de chêne), *fāg-i-nu-s*; *-ineo-*, par cumul avec l'autre suffixe des adjectifs de matière *-eo-*, *φῆγινέος*, *fāgineus*⁽⁵⁾; *-ino-*, *Ῥῆγ-ινο-ι*

(1) Cf. supra 122. A cause du diminutif *amīculus*?

(2) Il est impossible de méconnaître le rapport de signification de ces adjectifs et de ceux en *-bili-*, supra 138.

(3) Supra 51, 2. L'*ā* du suffixe paraît emprunté à la finale primitive des noms féminins, cf. *canna* et *canā-lī-s*. *īnsula* et *īnsulā-ri-s*, supra 83 et infra 193, 1.

(4) Probablement par une action d'analogie, soit la formule **animāl*: *animālīs* (gén.) = *sal*: *salīs*; puis abréviation de la finale en *l*.

(5) Ce type latin est probablement un hellénisme. Cf. pourtant *extr-āneu-s*, *for-āneu-s*, etc.

(habitants de Πήγιο-ν), *div-īnu-s*, *coqu-īna*, avec réduction du suffixe primaire précédent *doc-tr-īna*, dans une formation plus complexe et obscure *disc-i-pl-īna*; *-ēno-*, πετ-ε-τηνός (aillé), *terr-ēnu-s* (terrestre); en latin seulement, *-āno-*, *-iāno-*, *Rōmā-nu-s*, de **Rō-mā*, ancienne forme de *Rōmā*, *hūm-ānu-s*, *Claud-i-ānu-s*, *christ-i-ānu-s* (le type grec χριστιανός est un emprunt). En latin encore, *-no-* greffé sur un thème primaire en *-z-* d'origine obscure, *noc-tur-nu-s* (cf. gr. νύκ-τωρ, de nuit), a produit le suff. *-urno-* du type *di-urnu-s*, et le suff. *-turno-* du type *tac-i-turnu-s*.

X. Suff. *-to-* : forme en grec et en latin les verbaux ou participes passés de tous les verbes secondaires : φιλ-η-τός, τῆμ-η-τός, ἐλπ-ισ-τός, κελ-ευ-σ-τός; *am-ā-tu-s*, *mon-i-tu-s* = **mon-ē-tu-s*, cf. le doublet *Mon-ē-ta* (sagace, surnom de Junon), *aud-ī-tu-s*, *sta-tū-tu-s*, etc.

Le latin a en outre les suff. *-āto-*, *-īto-*, *-ūto-* sans verbe à la base dans *dent-ātu-s*, *crīn-ītu-s*, *corn-ū-tu-s* (cf. *corn-u*), puis les types secondaires dont la base est un thème en *-es-*, v. g. *fūn-es-tu-s*, *hon-es-tu-s*, *on-us-tu-s*, *ven-us-tu-s*, etc.

XI. Suff. *-ti-* : forme en grec sous la forme *-σι-* et en latin sous la forme amplifiée *-tion-* les noms d'action dérivés de tous les verbes secondaires φιλ-η-σις (tendresse), αἶρ-ε-σις (choix), *op-er-ā-ti-ō*, etc.

XII. Suff. *-tu-* : secondaire ne se rencontre guère qu'en latin (gr. βο-η-τός, mugissement), où il forme des noms d'action, *vēn-ā-tu-s* (chasse), *mūg-ī-tu-s*, dont les supins actifs et passifs de verbes secondaires ne sont que des cas particuliers ⁽¹⁾.

(159) XIII. Suff. *-ter-*, etc. — Le grec a les deux suffixes secondaires *-τήρ-* et *-τωρ-* pour les noms d'agent, νικ-η-τήρ et dor. νικ-ά-τωρ (vainqueur); le latin, le suff. *-tōr-* seulement, *mon-i-tōr*, *im-per-ā-tōr*, puis les suff. *-tūro-* pour tous les participes futurs et *-tūra* pour les noms d'action féminins, *am-ā-tūru-s*, *arm-ā-tūra*. Les divers suffixes de noms d'instrument se retrouvent en dérivation secondaire dans les deux langues : ἄρ-ο-τρο-ν (charrue), ἐχ-έ-τηλη (manche, poignée), κοι-μή-θηρᾶ

(1) Cf. supra 119.

(dortoir); *ar-ā-tru-m*, *pi-ā-culu-m*, *lav-ā-cru-m*, *cūn-ā-bula*. Mais le suffixe secondaire de beaucoup le plus important de cette famille est celui du comparatif en *-tero-* : en grec, presque tous les comparatifs secondaires sont en *-τερο-*, comme presque tous les comparatifs primaires se font en *-ίων*.

Quand le thème primaire est un thème en *-ο-*, sa voyelle a toujours la nuance *ο*, *κουφ-ό-τερο-ς*; toutefois, quand la syllabe précédente est brève de nature et de position, cette voyelle s'allonge en *ω*, *σοφ-ώ-τερο-ς*⁽¹⁾. Ce phénomène, encore en partie inexpliqué, se rattache, soit à la loi rythmique qui prohibe en grec la succession d'un trop grand nombre de brèves, soit plutôt à l'analogie des comparatifs d'adverbes (anciens ablatifs)⁽²⁾, *άν-ω-τέρω*, *κατ-ω-τέρω*, *σοφ-ω-τέρω(ς)*, dont l'allongement a pu passer indûment aux adjectifs correspondants.

Quand le thème primaire est en *-εσ-*, *ψευδ-έσ-τερο-ς*, il se produit une fausse finale, *-έστερο-*, qui a été purement et simplement transportée à d'autres formations, surtout aux adjectifs en *-ον-*, *εὐ-δαιμον-έστερο-ς*. D'autre part, le comparatif de l'adverbe *πάλαι*, *παλαι-τερο-ς*, faussement rapporté à *παλαιός* (ancien), a été le point de départ d'une formation en *-αίτερο-*, qui, d'abord restreinte aux adjectifs en *-αιο-*, *γεραίτερος* (homér.), *σχολαίτερος*, s'est peu à peu répandue hors de ce domaine, *μεσαιτερος*, *φιλαίτερος*. Enfin le suff. secondaire *-τερο-* paraît cumulé avec le suff. primaire *-ισ-* du comparatif dans les formations du type *ἀρ-ισ-τερό-ς* (gauche)⁽³⁾, que la décadence grecque a multipliées, v. g. *κλεπτίστερος* (plus voleur).

C'est à ce dernier type que se rattachent en latin quelques mots en *-tero-* secondaire qui ont perdu la fonction comparative : *mag-is-ter* (« le plus grand de deux », maître), *min-is-ter* (« le plus petit de deux », serviteur), *sin-is-ter* (gauche, rac.

(1) Le type *στενότερος* (plus étroit) n'est qu'une exception apparente, car il faut restituer **στενρότερος* (éol. *στέννος* ion. *στεινός*).

(2) V. infra 187, 4.

(3) Originellement sans doute « le meilleur des deux côtés » par euphémisme comme *εὐώνυμος*. Quand on a cessé de sentir un comparatif dans ce mot, on l'a accentué comme les adjectifs en *-ρό-*.

inconnue, difficilement la même que celle du gr. σίν-ο-μαι, nuire). Bien plus féconde est la dérivation des adverbes en *-ter*, qui sont de véritables comparatifs (neutres sans doute, on sait qu'en grec on dit à volonté *σχολαιτέρα* ou *σχολαιτέρως*, etc.) employés en fonction de positifs, *levi-ter*, *libenter* = **libent-ter*, *audācter*, *fēlic-i-ter* (avec un *i* analogique comme dans *fēlic-i-bus*, infra 206, 5), *firmi-ter*, et archaïquement ainsi un grand nombre d'adverbes tirés d'adjectifs de 2^e déclinaison (*superbiter* Naev.), qui en latin classique ont disparu éliminés par les ablatifs adverbiaux en *-ē*.

160) XIV. Suff. *-nt-* : forme en grec et en latin les participes correspondants à toutes les formes thématiques de verbes, φέρ-ο-ντ- (nom. φέρων), λαβ-ό-ντ-, λύ-σ-ο-ντ-, etc., *fer-e-nt-* (nom. *ferēns*), *amāns*, etc. On observera que la voyelle thématique est toujours *ο* en grec, toujours *e* en latin ⁽¹⁾.

(161) XV. Suff. *-es-*. — Ce suffixe n'est guère secondaire en grec que dans les adjectifs en *-έσ-* de formation hystérogène tels que *καναχ-ής* (bruyant, de *καναχ-ή*), *λιπαρ-ής* (« qui s'attache », en opposition à *λιπ-α-ρός*, onctueux). Il l'est indirectement en latin, par le transport à tous les verbes des infinitifs en *-re* et *-rī*, dont on a vu l'origine et la valeur nominales ⁽²⁾, *amāre* *amārī*, *audīre* *audīrī*, et par la création analogique des infinitifs de parfait, *fuisse* (d'après *esse*), *vixisse*, *amāvisse*, etc. Le type archaïque *amārier*, *audīrier* reste mystérieux.

XVI. Suff. *-ios-*. — Très rarement secondaire en grec (v. g. *χερείων*, pire = **χερ-εσ-ίων*), ce suffixe forme au contraire en latin le comparatif de tous les adjectifs sans distinction : *doc-tior*, *for-tior*, *sap-ie-ntior*, *bene-fic-e-ntior* (de l'inusité **bene-ficēns*, servant de comparatif à *beneficus*). On sait toutefois que l'usage refuse un comparatif aux adjectifs en *-uo-*, *-io-* et à quelques autres moins importants.

(162) XVII. Suff. *-kó-*. — Très commun, porte invariablement l'accent en grec, *φυ-σι-κό-ς*, *μαν-τι-κό-ς*. De ce type fréquent on a abstrait un suffixe *-ικó-*, qui s'est beaucoup propagé, *λογ-ικó-ς*,

(1) Cf. infra 209.

(2) Supra 125

ἀστ-ικό-ς (urbain), ὄρ-ικό-ς (mûr), δερ-ματ-ικό-ς (cutané), et de ce dernier type à son tour est sorti un suff. -τικό-, qui apparaît dans des formations nombreuses et complexes telles que ἐκ-κλή-σι-α-σ-τικό-ς. Un autre suffixe également fort répandu, -ικό-, v. g. πελοποννησ-ικό-ς, doit provenir originairement de l'union du suff. -κό- avec des thèmes primaires féminins en -ι-. Sauf -iaco-, qui est un emprunt (*daemoniacus*), le latin nous offre des phénomènes tout pareils : -co- dans *hos-ti-cu-s*; -ico- dans *urb-icu-s*, *so-nt-icu-s* (réel); -tico- dans *rūs-ticu-s*, *lūnā-ti-cu-s*, etc. ; puis cumul de l'affixe -io- avec les deux précédents, *patr-ic-iu-s*, *fic-tic-iu-s* (imaginaire), ce dernier type très développé dans la langue juridique et le latin de décadence, *recepticius*, *adventicius* (fausses graphies *fictitius*, etc.)⁽¹⁾.

Ce suffixe -κό-, si rarement primaire et si fréquemment secondaire, est le mieux propre à clore la liste des suffixes qui sont à la fois primaires et secondaires. Aucun des suivants n'apparaît plus qu'en dérivation secondaire.

- (163) XVIII. Suff. -do-, -don-, etc. — Ce n'est pas cependant qu'on ne puisse reconnaître en dérivation primaire déjà quelques traces d'un suffixe à dentale initiale, gr. κλή-δών⁽²⁾ (renommée), κρύβ-δην (en cachette), φύγ-δα (en fuyant) ; mais ici les formations secondaires, infiniment plus nombreuses, paraissent avoir servi de modèles. C'est d'abord, pour ne citer que les principales, le type latin en -dō-, -idō-, si fréquent dans les adjectifs, *herb-i-du-s*⁽³⁾, *flōr-idu-s*, et qui doit avoir quelque rapport avec le type en -ndo- des gérondifs, cf. l'adjectif *rot-undu-s*, de *rota* (roue). Son corrélatif grec paraît être le suff. -δό-, -ηδό- des adverbes tels que βαθυ-ηδό-ν (par degrés), στιχ-ηδό-ν (ligne à ligne). Vient ensuite le suff. -δᾶ-, -ιδᾶ-, -ιαδᾶ- des patronymiques éoliens, type Κρον-ιδη-ς ; enfin, le suff. -don-, assez rare en grec, ἀλγ-η-δών (souffrance), mais fort commun en latin dans

(1) On ne sait au juste que penser du suff. -ico- que présentent les types *puđicus* et *antiquos* (aussi *anticus*). Autre variante -inquo-, dans *long-inquo-s*, *prop-inquo-s*.

(2) Hom. κληδώνα (δ 317) et κληδόνι (σ 117).

(3) L'explication par une composition avec la rac. *do* (donner) « qui donne de l'herbe », etc., paraît peu vraisemblable.

des formations d'ailleurs assez obscures, précédé tantôt d'une nasale, *ar-un-dō* (roseau), *hir-un-dō* (hirondelle), tantôt d'une voyelle longue, *hir-ū-dō* (sangsue), *lib-ī-dō*, *cup-ī-dō*. Il est fort possible que cette dernière catégorie ne renferme pas de suffixe *-don-* et se réclame d'une origine phonétique analogue à celle du suffixe *-tūdō* déjà analysé (1).

(164) XIX. Suff. *-tāt-*. — Très commun, forme en grec et en latin des noms abstraits féminins dérivés d'adjectifs, βραδύτης (nom. βραδύτης, lenteur, dor. βραδύτης), *fac-ili-tāt-* (nom. *facilitās*), etc. La finale des thèmes en *o* revêt la nuance *o* en grec devant l'affixe *-tāt-*, φιλότης, κουφότης, d'où le suff. *-ότης-* qui s'est propagé dans plusieurs formations, παντότης (universalité), ἐνότης (unité). En latin, c'est au contraire la nuance *e*, *firmi-tās* = **fir-me-tāt-*, *novitās*, *vānitās*, *vēritās*, d'où le suff. *-itāt-* dans *vētōc-itās*, *rapāc-itās* et autres. Toutefois après un *i* l'*e* thématique n'a pas changé, *pie-tās*, *varie-tās*.

(165) XX. Suff. *-went-*. — C'est surtout le sk. *-vant-* qui nous dénonce la forme originaire de ce suffixe (en grec *-εντ-*), formatif de nombreux adjectifs secondaires dont le sens est « pourvu de .. » : *χαρίεις* = **χαρ-ί-εντ-ς* (gracieux), *πτερόεις* (ailé), *ἀλκίεις*, dor. *ἀλκᾶεις* (vigoureux). De ces derniers types on a abstrait les finales *-όεις*, *-ήεις*, qui se sont beaucoup propagées, *σκιόεις* (ombreux, de *σκιά*), *δακρυόεις* (larmoyant), *δενδρήςεις* (boisé), *κῦδήςεις* (glorieux, de *κῦδος*), etc. Ce suffixe a dû primitivement se réduire en *-ητ-* devant l'affixe du féminin *-ι*, d'où **χαρίητ-γα*, **χαρήητ-γα*, **χαρήητ-α*; puis l'analogie des formes masculines et neutres a substitué un *ε* à l'*α*, et l'on a eu le fm. *χαρίεσσα*, en regard du type régulier *τιθεῖσα* dérivé de *τιθέντ-* (2).

C'est sans doute le même suffixe, amplifié d'un nouvel élément *-o-*, qu'on doit reconnaître dans le type latin *cruentus* = **cru-uent-o-s* (?) : de là serait parti le suff. *-ento-*, dont peut-être l'affixation à des diminutifs en *-olo-*, v. g. *vin-ol-entu-s*

(1) Supra 154.

(2) On pourrait pourtant, plus simplement peut-être, partir du comparatif régulier *χαριέστερος* = **χένσ-τερο-*, supra 47 C.

(ivre)⁽¹⁾, a donné naissance au suffixe *-olento-*, passablement développé, *vi-olentu-s*, *pulver-ulentu-s*, etc.

Une autre formation latine, beaucoup plus importante, se rattache sûrement à cette série. Soit en grec le type *ίσεις* = **ἴσιό-ἴεντ-ς* (vénéneux) : le corrélatif latin est naturellement **vīro-uent-*, et avec un suffixe tertiaire *-to-*, **vīro-uent-to-*, d'où **vīro-uensso-*, puis par syncope ou contraction du groupe *oue* en *ō*⁽²⁾, *vīrōnso-*, *vīrōso-*, bref, le suff. *-ōso-*, si répandu et qu'on trouve encore écrit *-ōnso-* dans les inscriptions d'origine populaire : *form-ōsu-s*⁽³⁾, *furi-ōsu-s*, *lib-īdin-ōsu-s* et tant d'autres.

§ 2. — *Formations helléniques.*

(166) I. Suff. *-ῥότ-* devenu *-ότ-* : forme les participes de tous les parfaits en *-x-* : *λε-λυ-x-ότ-* (*λελυκώς*), *πε-φιλ-η-x-ότ-* (*πεφιληκώς*), fm. *λελυκυῖα*, etc.

(167) II. Suff. *-ῥεν-αι* *-ῥεν* des infinitifs. — Le premier s'ajoute sous la forme *-έναι* au thème des parfaits, *λε-λοιπ-έναι*, *λε-λυκ-έναι*, et sous la forme écourtée *-ναι*⁽⁴⁾ aux thèmes de présents en *-νυ-* et *-να-*, *δεικ-νύ-ναι*, *δαμ-νά-ναι*, d'aoristes passifs, *τυπ-ῆ-ναι*, *λυ-θῆ-ναι*, etc. Le second est la désinence générale des infinitifs de formes thématiques, soit **λέγ-ε-ῥεν* **λέγ-ε-εν* *λέγειν* et **λιπ-έ-ῥεν* *λιπ-έ-εν* *λιπεῖν*. C'est en effet *λιπέεν* qu'on doit lire partout où les poèmes homériques présentent pour l'infinitif d'aoriste second le type impossible *λιπέειν*, où la finale *-ειν* ne saurait s'expliquer : la plupart du temps cette correction laisse le vers intact, parce que la finale brève se trouve devant consonne initiale et devient longue de position ; dans les rares cas où il en est autrement,

(1) Peut-être ancien euphémisme « qui a pris un peu de vin » ; cf. le français *saoul* = *satullus* (dimin. de *satur*).

(2) Cf. *cōmis* (affable) = **co-ven-i-s*, rac. *ven*, la même que *ven* dans *venūre*.

(3) On lit le vers *omnia formonsis cupio donare puellis* dans un graffito de Pompéi.

(4) Cf. *supra* 130.

la syllabe est allongée par le temps fort de la césure⁽¹⁾. En lesbien, la contraction de εε paraît s'être faite en η, *λείτην* *λίτην*. Mais la finale brève du dorien, ἄγεν, φέρεν, ἔχεν, λιπέν, est embarrassante : le plus probable est que la contraction ici aussi s'est faite en η (lacon. *σιγῆν* = *θιγεῖν*), et que la voyelle s'est ensuite abrégée par l'analogie des formes conjuguées du présent (2^o pers. sg. φέρες, ἄγες, etc.). Dans les verbes contractes on a *φιλεῖν* = * *φιλ-έ-ε-εν*, * *τιμᾶν* = * *τι-μά-ε-εν*, *δηλοῦν* = * *δη-λό-ε-εν*, etc.⁽²⁾

III. Suff. -σθ-αι : forme tous les infinitifs de voix moyenne, *δείκ-νυ-σθαι*, *δύ-να-σθαι*, *λύ-ε-σθαι*, *λύ-σε-σθαι*, *λύ-σα-σθαι*, *λυ-θή-σε-σθαι*, etc.

(168) IV. Suff. -εῦ- : forme secondairement un très grand nombre de noms d'agent, *κεραμ-εῦ-ς* (potier) de *κεραμ-ο-ς* (argile), *γραμμ-ατ-εῦ-ς* (scribe) de *γράμ-μα* (lettre), *ἀγωγ-εῦ-ς* (guide) de *ἀγ-ωγ-ή*, et quelques noms d'instrument, *ἀγ-ωγ-εῦ-ς* (bride), *ἀμελγ-εῦ-ς* (vase à traire), etc.

(169) V. Suff. -τᾶ- : très important, deux classes. — 1^o Noms d'agent dérivés de verbes, généralement oxytons : voyelle thématique brève, *εὐρ-ε-τή-ς* (inventeur), *ναί-ε-τή-ς* (habitant); avec insertion sigmatique, *ἐρα-σ-τή-ς* (amoureux); voyelle thématique longue, *ποι-η-τή-ς*, *νῆ-η-τή-ς*; avec insertion sigmatique *ὀρχ-η-σ-τή-ς* (danseur). — 2^o Noms dérivés de noms, généralement paroxytons : *οἰκ-έ-τη-ς* (domestique), *δημ-ό-τη-ς* (citoyen), *πρωρᾶ-τη-ς* (pilote). La plupart du temps la voyelle du thème primaire subit devant le suff. -τη- un allongement d'origine obscure⁽³⁾ : *δεσ-μῶ-τη-ς* (prisonnier) de *δεσ-μῶ-ς* (lien), *πολ-ῖ-τη-ς* de *πόλ-ῖ-ς*, *πρεσβῦ-τη-ς* (vieillard) de *πρέσβ-ῦ-ς*, etc. De ces formations et autres pareilles se sont détachés les suffixes -ῖτη-, -είτη-, -ήτη-, -ώτη-, -ιώτη-, qui se sont largement répandus :

(1) L'orthographe *λιπέειν* vient du rapprochement des deux périspomènes *λίπειν* et *φιλεῖν*, ce dernier contracté de *φιλέειν*.

(2) On n'a pas encore donné jusqu'à présent d'explication satisfaisante de l'inf. aor. 1^{er} *λυ-σ-αι* *φιλ-ῆ-σ-αι*.

(3) Probablement imité en partie de l'allongement qui se produisait régulièrement dans les dérivés de verbes en -έω, -άω, -όω.

ὁδ-ίτης (voyageur), ὁπλ-ίτης (hoplite), ἱερ-εῖτης (prêtre), γυμν-ήτης (soldat armé à la légère), στρατι-ώτης (soldat) de στρατιά, στασι-ώτης (séditieux) de στάσις, νησι-ώτης (insulaire) de νῆσος, etc., et la substitution de -τικός à -της tire de ces noms des adjectifs, στρατιωτικός (militaire).

VI. Suff. -τέος : verbaux d'obligation de tous verbes dérivés, φιλ-η-τέος (qu'on doit aimer), τι-μη-τέος, etc.

VII. Suff. -τατο- : sert à former le superlatif de tous les adjectifs dont le comparatif est en -τερο- et se présente dans toutes les conditions de ce dernier suffixe ⁽¹⁾, κουφ-ό-τατος, σοφ-ώ-τατος, εὐ-δαι-μον-ές-τατος, λαλ-ίς-τατος (très bavard), ἰδι-αί-τατος (exclusivement propre), etc.

(170) VIII. Suff. -άδ- : très rare en tant que secondaire, ἑβδομ-άς (semaine) de ἑβδομ-ος (septième).

IX. Suff. -ιδ- : déjà fort commun en tant que primaire, l'est encore davantage comme secondaire. Sa fonction principale paraît être de former des féminins d'adjectifs ou de noms ⁽²⁾ qui pour la plupart sont devenus des substantifs féminins indépendants : ainsi πέτρᾱ Δελφίς (Soph.) « la pierre delphienne » ; ἡμερ-ίς (-ίδ-ος, douce, apprivoisée), fm. de ἡμερος (doux), et par ellipse de δρῦς « chêne à glands comestibles » ; πα-τρ-ιδ- « paternelle », et par ellipse de γῆ « patrie » ; puis par analogie ἡγέμονίς (commandante), βασίλις (reine), etc.

X. Suff. -ισσα : assez rare, paraît se rattacher au précédent et forme également des noms féminins, βασίλ-ισσα (reine). Il a passé par emprunt au latin, *prophētissa*, et de là aux langues romanes ; et l'on sait combien il s'est répandu en français sous la forme *-esse*.

XI. Suff. -ίσχο-, -ίσκη et -ίσχιο- : forment quelques diminutifs, νεαν-ίσχο-ς (adolescent) de νεαν-ία-ς, παιδ-ίσκη (petite fille), ἀσπιδ-ίσχιο-ν (petit bouclier).

(1) Cf. supra 159.

(2) Probablement par un souvenir lointain de la fonction féminine du suff. -ī, qu'on retrouve également en latin amplifié d'une gutturale au lieu d'une dentale dans le type *vic-tr-ī-c-s*.

XII. Suff. -σύν̄ : forme des noms abstraits dérivés d'adjectifs, δικαιο-σύν̄η (justice), μνη-μο-σύν̄η (mémoire) de μνή-μων, d'où le suff. -σύν̄η propagé dans τεχν-οσύν̄η (art), μαντ-οσύν̄η (art divinatoire), κλεπτ-οσύν̄η (vol)⁽¹⁾.

§ 3. — Formations latines.

- (171) I. Suff. -*ndo-*. — Les gérondifs et participes futurs passifs se forment par l'addition de ce suffixe au thème verbal, dont la voyelle finale revêt à volonté la nuance *o* ou *e* : *dīc-u-ndu-m*, *lēx re-pet-u-ndā-rum* (*pecūniārūm*, loi contre la concussion), et *dīc-e-ndu-m*, *amandus*, *monendus*, etc. On sait toutefois que la forme en *u* est considérée comme archaïque et que la forme en *e* a prévalu, sauf dans *eundum* et l'adj. *secundus* (le suivant), du verbe *sequ-o-r* (= **sequ-o-ndo-s*). Est-ce ce dernier type qui a donné l'illusion d'un suff. -*cundu-*, qu'on retrouve dans *fā-cundu-s*, *irā-cundu-s* et autres ? La question est obscure. Le suff. -*bundu-* paraît plus clair : on doit sans doute y reconnaître un gérondif du verbe **fū-* ou *fuō* qui fait corps avec une forme verbale en qualité d'auxiliaire⁽²⁾, *mori-bundu-s*, *popul-ā-bundu-s*, etc.
- (172) II. Suff. -*bili-* : fort commun, sans particularités importantes, *am-ā-bili-s*, *terr-i-bili-s*, *aud-ī-bili-s* (décad.), etc.
- (173) III. Suff. -*tumo-*. — Sous la forme -*timu-* on le trouve dans quelques adjectifs, *mari-timu-s*, *lēg-i-timu-s*. Sous la forme -*simu-*, dont l'*s* initiale s'assimile, il est l'indice du superlatif des adjectifs dont le thème se termine en *r* ou *l* : *celer-rimu-s*, *facil-limu-s*. Le plus souvent il se joint dans cette fonction au suff. -*is-* et forme ainsi le suff. -*issimu-*, indice ordinaire du superlatif latin⁽³⁾.
- (174) IV. Suff. -*ēnsi-* : adjectifs de provenance ou rapport, *for-ēn-*

(1) La forme -συνο- (très rare) est un suffixe d'adjectif : hom. γηθ-ό-συνο-ς (joyeux).

(2) Cf. supra 104 et 147.

(3) Cf. supra 126 et 139.

si-s, *Rōm-ān-ēnsi-s* (esclave affranchi par un citoyen romain). Ce suffixe paraît avoir quelque rapport avec celui qu'on a étudié plus haut sous la forme **-went*-⁽¹⁾.

V. Suff. *-ēstri-* : même fonction, *silv-ēstri-s*, *camp-ēstri-s*, *agrēstis* = **agr-ēstri-s* par syncope euphonique. Le rapport incontestable de *mēnsis* et *sēmēstris* montre que ce suffixe est une amplification du précédent.

VI. Suff. *-gno-* : assez rare, même fonction, *ben-ī-gnu-s*, *abiē-gnu-s* (de sapin), *mal-ī-gnu-s*, etc.⁽²⁾

VII. Suff. *-aster* : rare, nuance péjorative, *patr-aster* (beau-père, mari de la mère), *ole-aster* (olivier sauvage). On le croit de provenance grecque par voie très indirecte⁽³⁾.

VIII. Suff. *-tūt-* : forme des noms abstraits féminins, *vir-tūt-*, *servi-tūt-*, *juven-tūt-*, et à ce titre doit se rattacher plus ou moins étroitement, soit au suff. gréco-latin *-tāt-*, soit au suff. grec *-σύνη*⁽⁴⁾, et peut-être à tous deux. Le type *salūs* est considéré comme inexplicable ; cf. pourtant le type *γέλως* (rire)⁽⁵⁾.

(1) Supra 165.

(2) Il contient probablement la racine **gen* (naître) à l'état réduit avec le suff. *-ō-* (supra 109) : cf. *prīvī-gn-u-s* (beau-fils, fils d'un premier lit), littéralement « né à part ».

(3) *Mém. Soc. Ling.*, V. p. 346.

(4) Cf. supra 164 et 170.

(5) Supra 136.

CHAPITRE III.

COMPOSITION.

(175) Certaines dérivations, on l'a vu, peuvent être des compositions déguisées, en ce sens que le suffixe apparent y dissimule une racine significative ; mais il n'y a composition proprement dite que quand plusieurs thèmes, dont chacun à part a gardé sa signification dans la langue, se fondent en un seul mot et s'y déterminent l'un par l'autre : *μεγάλο-πολις*, *lūci-fer*, *porte-feuille*, *sonnen-schein*, *apple-tree*, etc. Ce procédé, déjà fort développé dans la langue indo-européenne, l'a été bien davantage par le sanscrit classique, dont la faculté de composition est à peu près indéfinie. Le grec au contraire paraît l'avoir restreint, en tant du moins qu'il n'admet guère de composés de plus de deux termes ; il l'a pourtant amplifié, en ce qu'il possède toute une classe de composés qui n'appartient qu'à lui seul, ceux à premier terme verbal, *ἀγέ-στρατος*. En latin les ressources de la composition sont bien moins riches et moins variées qu'en grec ; et, si les langues romanes, d'ailleurs très inférieures à cet égard aux langues germaniques, sont pourtant assez bien pourvues de composés d'un certain ordre, c'est en s'ouvrant des voies entièrement neuves et inconnues aux Latins qu'elles les ont presque tous développés ⁽¹⁾.

(1) Ce qui domine chez elles, c'est le type du composé à premier terme verbal : fr. *coupe-gorge*, *tirebouchon* ; ital. *passatempo* ; esp. *mata-moro*, etc., cf. gr. *ἀγέ-στρατος*.

SECTION I^e.

CLASSIFICATION DES COMPOSÉS.

§ 1^{er}. — *Classification morphologique.*

(176) Au point de vue morphologique, on doit distinguer la **composition syntactique** de la **composition asyntactique**.

Cette dernière, la seule véritable, consiste dans l'union de deux thèmes dont le premier se présente sous la forme thématique la plus simple, exactement comme dans la dérivation secondaire, soit *σεμνό-μαντις auri-fex*, où le premier terme ne diffère pas du thème primaire sur lequel se sont construits les secondaires *σεμνό-τητ- aure-u-*. Comme la dérivation, cette composition remonte donc, par ses origines les plus lointaines, à l'époque préhistorique et quasi-fabuleuse où le thème nu et sans affixes d'aucune sorte pouvait apparaître dans le langage et jouer le rôle d'un mot dans la proposition. Véritables fossiles linguistiques, ces composés nous présentent, unis et fondus ensemble, une foule d'éléments primitifs que la langue ne connaît plus à l'état isolé.

La composition syntactique, au contraire, n'est que la juxtaposition et l'union sous un seul accent de deux mots dont l'un régit l'autre au cas exigé par les relations habituelles de la syntaxe. Soit, par exemple, les deux mots *Πέλοπος νῆσος*, prononcés avec deux accents distincts : il ne faut qu'un bien léger changement pour les transformer en un mot unique *Πελοπόννησος*⁽¹⁾, où le double *ν* dénonce encore l'ancien *σ* du génitif ; et c'est là aussi toute la différence du latin *senātūs cōnsúltum* et *senātūs-cōnsúltum*. Le latin a beaucoup de ces faux composés, *pater-familiās*, *rēspública*, *vēnīre* et *vēnum-īre* (être vendu), *pessum-dare* (perdre), *manū-missio* (affranchissement), et le

(1) On sait que l'accent unique est essentiellement ce qui fait l'unité du mot. Souvent même ce n'est qu'affaire de graphie.

français n'en manque pas : *œil-de-bœuf*, *arc-en-ciel*, *tête-à-tête*, puis encore *Fête-Dieu*, *Hôtel-Dieu*, *Pont-Oise*, etc., où le dernier terme est un génitif⁽¹⁾. Mais ils foisonnent surtout en grec, où presque tous les cas de la déclinaison leur apportent leur contingent : gén. sg. Διός-κουροι (Castor et Pollux), νεώσ-οικοι (chantier naval) ; loc. sg. ὁδοι-πόρο-ς (voyageur), Ἰαλί-νοο-ς (n. pr. homér., cf. la locution homér. ἀλκί πεποιθώς « confiant en sa force »), ἄλι-πλόο-ς (qui navigue sur mer), d'où par analogie le type ἄλι-πόρφυρο-ς (teint en pourpre de mer) ; acc. sg. ὀνομά-κλυτο-ς (célèbre), car il est clair qu'une locution syntactique ὄνομα κλυτός est l'exact équivalent de πόδας ὠκύς ; loc. pl. ὄρεσσι-γεν-ής (né dans les monts), ὄρεσι-τροφο-ς (nourri dans les monts), Νηυσι-κάα (n. pr., le dernier terme de signification indécise) ; instr. sg. ou pl. Ἰφι-κράτ-ης, Ἰφι-άνασσα (n. pr.), où ἰ-φι = *ϕι-φι signifie « avec force », ce mot étant d'ailleurs si peu compris par les Grecs comme une forme casuelle qu'ils en ont tiré un adjectif dérivé (ἴφια μῆλα « brebis grasses ») dès le temps d'Homère ; peut-être encore χαλκή-λατος (forgé en cuivre) = *χαλκῆ ἔλατός (?), διφρήλα-τος (traîné sur un char), etc., où l'on reconnaîtrait la classe des instrumentaux dits en -ᾶ⁽²⁾.

C'en est assez pour faire voir que la composition syntactique relève en réalité de la syntaxe et que la composition asyntactique devra seule nous occuper. Toute la question parfois est de savoir si dans un cas donné on a affaire à l'une ou à l'autre : ainsi Ἄλό-νησο-ς semble asyntactique, mais peut fort bien être une corruption du syntactique Ἀλόνησος, qui existe également ; en sens inverse ὀνομάκλυτος s'explique par le syntactisme, mais peut aussi bien contenir le thème pur à suff. -μη- ὄνο-μα-⁽³⁾, et c'est peut-être à cette différence primitive que se réfèrent les accentuations divergentes ὀνομάκλυτος et ὀνομακλυτός.

(1) *Festa Deī, hospitāle Deī* : au temps où remontent ces mots le nominatif était *Diex*.

(2) Cf. infra 187, 7.

(3) Cf. supra 115, 3.

§ 2. — *Classification fonctionnelle.*

(177) Au point de vue de la fonction ou de la signification, on distinguera les **composés** en **copulatifs**, **déterminatifs** et **possessifs**.

I. Le composé **copulatif** est celui où aucun des termes ne détermine l'autre, mais où tous deux, placés en quelque sorte sur la même ligne, gardent en composition le sens et la fonction qu'ils auraient séparément. Cette classe, prodigieusement développée en sanscrit, v. g. duel *Mitrā-varunāu* (Mitra et Varuna), n'a presque pas de représentants en grec : νυχθ-ήμερον (nuit et jour), μυρο-πισσό-κηρο-ς (onguent fait d'aromates, de poix et de cire)⁽¹⁾. En latin on cite *su-ove-taur-ilia* (sacrifice solennel d'une truie, d'une brebis et d'une génisse).

II. Le composé **déterminatif** est celui qui équivaut comme sens à une locution où l'un des deux termes régirait l'autre à un cas quelconque. A son tour cette classe comprend les composés **attributifs** ou **appositifs**, et ceux **de dépendance**.

1. Dans le composé attributif, le premier terme est l'attribut du second et se mettrait par conséquent au même cas dans une locution syntactique⁽²⁾ : gr. μεγαλό-πολι-ς, κακο-πάρθενος (malheureuse jeune fille), ἀνδρό-παι-ς (enfant viril), λογ-αιιδ-ικός (qui tient du discours et du chant), équivalents exacts de μεγάλη πόλις, κακή παρθένος, παῖς ἀνήρ, etc. ; lat. (fort rare) *merī-diē-s* corrompu pour **medī-ē-diē-s*⁽³⁾, équivalant à *media diēs*.

2. Dans le composé de dépendance, l'un des termes est le

(1) Il y a en outre les composés burlesques forgés par Aristophane, v. g. Τισαμενοφανίππους (n. pr.) « Tisamène et Phénippe », *Acharn.* 603, etc. — Ἀνδρόγυνος est appositif, et κλαυσιγέλως (risus cum fletu) est composé de dépendance.

(2) C'est le type français *porte-fenêtre*, *wagon-salon*, *bleu-vert*, à cela près qu'en français c'est le second terme qui est le déterminant.

(3) La substitution de *r* à *d* vient peut-être d'une ancienne locution locative **merī diē* « en plein jour ».

complément de l'autre et par suite serait à un cas oblique dans une locution syntactique, en tant du moins qu'il pourrait se décliner. Dans cette catégorie on rangera : — a) les composés à premier terme nominal, régi par le second : gr. ἀνδρ-ἀδελφο-ς (beau-frère), ἀνδρ-εἰκελος (semblable à l'homme), νωτοφόρος (qui porte sur le dos), ποδωκῆς (rapide), équivalant respectivement à ἀνδρὸς ἀδελφός, ἀνδρὶ εἰκελος, νώτω φορός, πόδας ὤκυσ, etc. ; lat. *lucifer* = *lūcem ferēns*, *pedi-sequo-s* = *pede sequēns*, *volnificus*, *malivolus*, *ignivomus*, etc. ; — b) les composés à premier terme verbal, régissant le second ⁽¹⁾ (en grec seulement) : ἀγέ-στρατο-ς, φερέ-οικο-ς, δακέ-θῦμο-ς = ἄγων στρατόν, φέρων οἶκον, δακῶν θῦμόν (mordant le cœur) ; — c) les composés dont le premier terme est une particule invariable : η̄ négatif, gr. ἄρηκτος, ἀνήκουστος, lat. *insulsus*, *immātūrus* ; gr. δύσγνωστος, εἰσοδος, πρόσοδος, πάροδος, σύνοδος ; lat. *cōnsul*, *exsul*, *difficilis*, *perfidus*, etc.

III. Dans le composé **possessif** l'un des termes régit également l'autre ; mais de plus l'ensemble implique l'existence d'un sujet qui possède la qualité exprimée par le composé. Ainsi, en français un *rouge-gorge* n'est pas simplement une gorge rouge, mais un oiseau qui a la gorge rouge ⁽²⁾ ; de même, en grec et en latin, ῥοδοδάκτυλος, *capripēs* ne signifient pas « doigt de rose, pied de bouc », mais « qui a des doigts de rose, qui a des pieds de bouc ». Cette catégorie est considérable et comprend : — a) composés à premier terme nominal, ξανθοκόμης, ἐκατόμυλος, ῥινόκερω, *flāvicomus*, *centuplex* (qui a cent plis), *anguimannus* (éléphant) ; — b) composés à particule, εὐγλωττος (qui a la parole facile), δύσφημος (de mauvais augure), ἀμήτωρ (sans mère), δίκερνος (à deux têtes), *concors*, *discors*, *iners*, *bifrōns*, etc.

En principe la fonction des composés n'influe pas sur leur formation. Il faut toutefois remarquer qu'en grec, où en géné-

(1) C'est le type français *tournebroche*, *fainéant*, *piquo-assiette*, celui-là même que l'école de Ronsard a, sans succès, tenté de propager (*aime-lyre*, etc.), bien qu'il soit fort commun dans la langue populaire.

(2) Cf. encore *nu-pieds*, *chèvre-pieds* (Ronsard), *Barberousse*, etc. : type fréquent surtout dans les sobriquets d'origine populaire.

ral les composés reculent l'accent le plus loin possible⁽¹⁾, les composés à sens actif sont paroxytons si la pénultième est brève, oxytons si elle est longue : θεοτόκος (mère de Dieu), cf. θεότοκος (fils de Dieu), πυρφόρος, λογογράφος; ρυθμοποιός, βιβλιοφθόρος. Cette distinction propre au grec semble en partie hystérogène

SECTION II.

FORMATION DES COMPOSÉS.

(178) Un grand principe domine cette matière : il n'y a point de verbes composés. Ce qu'on appelle improprement de ce nom, en grec et en latin, c'est, ou bien la simple juxtaposition de deux éléments, préposition et verbe, dont l'union est si lâche qu'ils peuvent toujours être séparés, que l'augment et le redoublement se glissent perpétuellement entre eux, que dans Homère ou en latin archaïque l'un peut se trouver au début de la proposition et l'autre à la fin, bref, le type bien connu διαβαίνω *in-veniō*; ou bien ce sont des verbes dérivés de noms composés : ainsi ἀτυχέω, δυσχεραίνω, ἀτιμάω, δρῦφακτώ (clôturer en bois), *īnsāniō* (être fou), *dēmentō* (rendre fou), *terrificō*, etc., ne sont pas des verbes composés où entrent des simples *τυχέω, *χεραίνω, τιμάω, etc., qui d'ailleurs pour la plupart n'existent pas, mais des dérivations verbales tirées, régulièrement ou non, des thèmes nominaux ἀτυχής, δυσχερής, ἀτιμός, δρύφακτος, *īnsānus*, *dēmēns*, *terrificus*⁽²⁾, et il serait aisé de multiplier ces exemples.

Il suit de là que le dernier terme d'un composé est toujours

(1) La principale exception concerne les adjectifs en -ής, qui au contraire en tant qu'adjectifs sont généralement oxytons, εὐγενής, δυσμενής. Cf. supra 124 et 161.

(2) Ἄτιω (ne pas honorer), si ce n'est un pur barbarisme, est le seul composé verbal de la langue grecque; encore voit-on bien de quelle analogie il sort, ἀτιω : τιω = ἀτιμάω : τιμάω. De même, en latin, le vb. *īgnōscō* (oublier, pardonner) est refait sur *īgnōtus*. Quant au type si commun *dēsquāmō* (écailler), *ēdentō*, *expectorō*, etc., il est refait par exemple, sur *sqūama* et le rapport *turba dēturbō* (ce dernier juxtaposé de *dē* et *turbō*).

un thème nominal. Quant au premier, ce peut être un thème nominal, ou une particule invariable, ou en grec seulement un thème verbal. Nous avons à envisager isolément chacun de ces cas.

§ 1^{er}. — *Forme du premier terme.*

- (179) I. Le premier terme est un thème nominal. — En principe, on l'a vu, il doit revêtir la forme thématique toute nue, et c'est bien ce qui se produit dans nombre de cas; mais, de même que dans la dérivation certains suffixes se sont surchargés de la finale des thèmes auxquels ils s'ajoutaient, et ont été sous cette nouvelle forme transplantés sur d'autres thèmes auxquels cette finale était étrangère, ainsi dans la composition il était inévitable que telle voyelle, finale ordinaire ou fréquente du premier terme, passât par analogie à des formations où l'étymologie ne saurait la justifier.

C'est essentiellement la voyelle thématique *e/o*, dont on a déjà constaté l'énorme expansion dans la dérivation, qui dans les composés joue ainsi le rôle de voyelle épenthétique ou de liaison. En effet les thèmes en *e/o* sont nombreux dans l'une et l'autre langue, presque autant que tous les autres à la fois : comme premiers termes de composés ils revêtent habituellement la nuance vocalique *o* en grec, *e* (devenu *i*) en latin, *λυχο-κτόνο-ς*, *māgni-ficu-s*⁽¹⁾, et c'est cet *o* grec, cet *i* latin qui s'est étendu par analogie à une foule d'autres thèmes nominaux à finale toute différente, avec d'autant plus de facilité qu'il était en même temps, respectivement dans chacune de ces langues, l'indice du génitif singulier de ces mêmes thèmes, et que le sentiment linguistique traduisait instinctivement *πυρο-κλόπο-ς* (th. *πυρ-*) par *πυρός κλοπέυς* et *pāci-ficu-s* (th. *pāc-*) par *pācis factor*.

Le latin ne connaît pas d'autre voyelle de liaison que son *i*

(1) Le type à voyelle *o* (*u*) *auru-fex* et par imitation *carnu-fex*, d'ailleurs archaïque, ne mérite ici qu'une simple mention. Cf. la formation des noms en *-tāt-*, supra 164.

(u). Le grec en a d'autres que l'o, mais beaucoup plus rares. Ainsi quelques thèmes en - $\bar{\alpha}$, conservant intacte leur finale en composition, v. g. δαφνη-φόρο-ς (qui porte des lauriers), en ont contaminé d'autres thèmes, et l'on a eu, surtout à la faveur de cette loi rythmique qui fait éviter aux Grecs la succession de trois brèves consécutives, les curieux types στεφανη-φόρο-ς (στέφανο-ς, couronne), βλανη-φάγο-ς (βάλανο-ς, gland). ἕκη-βόλο-ς (ἕκας, loin), propagés par les poètes en tant que favorables à la mesure dactylique. Bien moins claire est l'origine de la voyelle de liaison ι dans ἀργί-που-ς (ἀργό-ς, blanc), καλλι-θριξ (καλός ou plutôt *καλλό-ς, beau); mais elle peut avoir été empruntée à des composés syntactiques dont le premier terme était au locatif⁽¹⁾.

Il reste à préciser ces notions générales en les vérifiant dans les cas les plus intéressants de composition, classés selon la nature du thème nominal qui joue le rôle de premier terme.

1. Les thèmes-racines montrent rarement la racine pure, gr. ἀ-πλόο-ς = *ση-πλόο-ς (rac. *sem, un), ἄ-παξ, ἀ-δελφός (de même matrice, frère utérin), πυρ-φόρο-ς, ποδ-ήνεμο-ς, lat. *simplex* = *sem-plec-s, sin-cēru-s⁽²⁾, *ōs-cen* (oiseau dont le chant est un présage), *sōl-stitiu-m*; presque toujours avec voyelle, πυρο-λαβί(δ)-ς (pincette), ποδο-στράβη (entrave), χειρο-θήκη (gant), *tūci-fugu-s*, *vōci-ferātīō*, *ōri-ficiu-m*, etc.

2. Finale en e/o. — Le thème parfaitement pur, mais différent d'une langue à l'autre : gr. ἵππο-μαχίᾱ, ταυρό-μορφο-ς, μακρό-χειρ; lat. *armi-ger*, *tardi-gradu-s*, *solli-pēs* (qui a le sabot tout d'une pièce); sauf en grec les types βλανηφάγος et ἀργίπους; sauf aussi, naturellement, le cas où la voyelle thématique s'élide contre la voyelle initiale du second terme, gr. ἵππ-αγρο-ς (cheval sauvage), ὄμν-φδιᾱ⁽³⁾, lat. *equ-it-* (cavalier), *soll-emni-s*, etc.

(1) L'α bref qui apparaît dans la composition des numéraux, πεντά-πολι-ς, ἑξά-πους, ὄκτα-δάκτυλο-ς, vient de l'analogie de ἑπτα-, ἔνεα-, δεκα-, réguliers (δέκα = *decem* = *δέκμη).

(2) Probablement « d'une seule pièce » (cf. *cre-āre*), puis « pur ». Cf. aussi gr. μῶνυξ (solipède) = *σμ-ῶνυχ-ς (qui n'a qu'un ongle).

(3) Contracté dans κακοῦργος = *κακό-εργο-ς et autres, d'où par analogie πανοῦργος (th. πάντ-).

3. Finale en \bar{a} . — Parfois en grec le thème pur, ἀγγελιαφόρος (messager), νεφελη-γερέτα (assembleur de nuages, ἀγείρω); mais le plus souvent en grec et toujours en latin l' \bar{a} est remplacé par la voyelle commune de liaison, χωρο-γράφος (topographe), ὥρο-λόγιον (horloge), φωνό-μιμος (imitant la voix), *spīci-fer*, *spīni-ger*, *vēli-volu-s*, *tibi-cen* = **tibiē-cen* (*tibiā canēns*), etc.⁽¹⁾,

4. Finale en *i*. — Le thème pur quelquefois en grec, πολιπόρθος (dévastateur de villes), toujours en latin : *au-cep-s*, *auguriu-m*, *au-spiciu-m*, etc., syncopés pour *avi-cep-s*, etc. ; *ūpiliō* (berger) = **ou-piliō* syncopé pour *ovi-* ; *igni-vomu-s*, d'où par imitation *lapi-cīda* (th. *lapid-*) ; *monti-vagu-s*, *pontifex*, etc. En grec : avec voyelle *o*, πολιο-φυλακ-έω (garder la ville), οιο-πόλο-ς (berger) ; avec voyelle \bar{a} , πολιᾶ-νόμο-ς (gouverneur de ville).

5. Finale en *u*. — Thème pur dans ναυ-κρατής (puissant sur mer), βου-γενής, δρυ-τόμο-ς, δακρύ-ρροο-ς (baigné de larmes), *navfragiu-m*, *bŭ-bulcu-s* (? l' \bar{u} bref et le second terme sont énigmatiques), *manŭ-briu-m* (manche, poignée⁽²⁾), etc. Voyelle *o* surajoutée dans δρυο-παγής (charpenté), δακρυο-ποιός (lamentable), ιχθυο-φάγο-ς, etc. En latin *i* remplace *u* dans *mani-pulu-s* (*manus plēna*), *frŭcti-fer*, *corniger*, *arcitenēns*, etc.

6. Finale en *s*. — Les thèmes en *-os-* (*-es-*) apparaissent sous quatre aspects principaux : — a) en grec, thème pur, άνθεσφόρος (qui porte des fleurs), σακισ-πάλο-ς (qui agite son bouclier) ; — b) en latin, voyelle *i* surajoutée (rare), *veneri-vagu-s* (débauché), *honōri-ficu-s*, etc. ; — c) en grec, voyelle \bar{a} surajoutée, βελεη-φόρο-ς (portant des javelots), ou remplaçant le suffixe *-εσ-*, ξιφη-φόρο-ς (armé d'un glaive) ; — d) voyelle *o* en grec, *i* en latin substituée à ce même suffixe, άνθο-λόγο-ς (qui cueille des fleurs), ψευδό-μαρτυς (faux témoin), ἀληθό-μαντι-ς

(1) L'existence de doublets tels que *χώρᾱ* *χώρος*, *spīca* *spīcum* a naturellement facilité ce procédé, qui nous est encore familier, puisque nous forgeons des mots tels que *phono-graphe*, *gralli-pède*, etc.

(2) Le second terme est très probablement la rac. **bher* (porter) réduite avec suff. *-io-*.

(prophète véridique), *mūni-ficentia*, *volni-ficu-s*, *opi-fex* (th. *op-os-*), *terri-ficu-s*, etc.

7. Finale en *mñ*. — Trois types : — a) le thème pur, *ὄνομά κλυτο-ς*, *nōmen-clātōr* ; — b) en grec le thème des cas obliques avec voyelle *ο*, *ὄνοματο-θέτης*, *σωματο-ειδής* ; — c) la voyelle substituée à la finale *η*, *αἴμο-βαφής* (baigné de sang), *homi-cīda*.

8. Finale nasale. — Habituellement l'épenthèse *χθονό-παις* (fils de la terre), *λιμενο-φύλαξ* (gardien de port) ; parfois la syncope analogique, *ἀκμό-θετο-ν* (socle de l'enclume, th. *ἄκ-μον-*).

9. Finale liquide. — L'épenthèse avec la forme des cas obliques dans *πατρο-κτόνο-ς* et *parricīda* (corrompu pour *patri-cīda*).

10. Finale explosive. — Formes très diverses en grec : — *αἰπόλος* (chevrier) = **αἰγ-πόλο-ς*, *μελί-φθογγο-ς* ; — *γηρο-βαρής* (accablé de vieillesse) ; — *ἀσπίδη-φόρο-ς* (armé d'un bouclier), *λαμπαδη-δρόμο-ς* (qui fait la course des torches) ; — enfin et surtout *ἀσπιδο-πηγός* (fabricant de boucliers), *κορακό-φωνο-ς*, *κερατο-φόρο-ς*, *κρεατο-θόρο-ς* (carnivore), *ὕδατο-τρεφής* (qui vit dans l'eau)⁽¹⁾, etc. — Lat. *lacti-fer*, *lapidi-cīda*.

II. Le premier terme est une particule invariable. — Ce cas très simple n'exige aucun éclaircissement.

(180) III. Le premier terme est un thème verbal. — Le grec a deux sortes de composés à premier terme verbal, les asigmatiques, type *φερέ-οἶκο-ς* (qui porte sa maison), et les sigmatiques, type *φαισί-μβροτο-ς* (qui éclaire les hommes). Il est assez difficile de préciser rigoureusement l'origine de ces formations spéciales au grec. La forme des composés asigmatiques y dénonce surtout l'influence de locutions exclamatives qui sont, par l'effet de l'habitude, devenues des sobriquets, puis des noms, soit *φέρε οἶκον* (porte ta maison!), interjection adressée à la tortue⁽²⁾ ; mais les composés à premier terme nominal y récla-

(1) Le thème *ὕδατ-* en composition prend habituellement la forme *ὕδρο-* qui doit remonter à un thème d'adjectif en *-ρό-*, cf. *ὑδρος ὕδρᾱ* (hydre).

(2) Sur les composés verbaux par l'impératif, cf. pour la langue française A. Darmesteter, *Mots composés*, p. 148.

ment également un rôle, en ce sens qu'un mot tel que φιλο-κίνδυνος, qui est originairement un composé possessif nominal et signifie « à qui le danger est cher », a été traduit « qui aime le danger », et a ainsi donné naissance à ces innombrables composés par φιλο-, μίσο-, τίμο-, etc., où l'on croit reconnaître les verbes φιλῶ, μίσῶ, τίμῶ⁽¹⁾. Quant aux composés sigmatiques, ce sont à coup sûr des possessifs nominaux, et στρεψί-κερω-ς, par exemple, a pu signifier originairement « qui a les cornes en état de torsion » ; mais on a inconsciemment traduit par στρέψῃς τὰ κέρα « qui tord ses cornes » et sur de pareils modèles formé une infinie multitude de composés dont le premier terme semble un thème d'aoriste sigmatique.

Fidèles à leurs origines, ces deux genres de composés montrent presque toujours leur voyelle étymologique, les asigmatiques un ε, les sigmatiques un ι : ἐχέ-φρων (sensé), μενε-πόλεμο-ς (brave à la guerre), ἀρχέ-λαῶ-ς (qui commande le peuple) ; παυσί-χαχο-ς (qui fait cesser les maux), εύρεσι-επής (à la parole facile), ἐλκεσί-πεπλο-ς (à la robe traînante). Toutefois l'influence des composés de thèmes nominaux introduit sporadiquement dans les uns et les autres la voyelle ο : λειπο-ναύτη-ς (matelot déserteur), λιπό-φθογγο-ς (sans voix), φυγο-πόλεμο-ς (lâche) ; μιξο-βάρβαρο-ς (semi-barbare), ῥῆψο-κίνδυνο-ς (aventureux). De plus, par analogie réciproque, on trouve (très rarement) l'ε dans les sigmatiques, περσέ-πολι-ς (qui ravage les villes), et l'ι dans les asigmatiques, ἀρχι-θάλασσο-ς (qui gouverne la mer), ἀρχι-θέωρο-ς⁽²⁾ (chef des théores), λαθί-φθογγο-ς (qui fait perdre la parole), τερπικέραυνο-ς = *τερπε-κέραυνο-ς (fulmina torquens), etc.

§ 2. — *Forme du dernier terme.*

(181) En général, quand la finale du dernier terme est vocalique, elle ne change pas en composition grecque, à cela près toute-

(1) De même en français *crime de lèse-majesté* = *crimen laesae majestātis*, où *lèse* est un participe féminin : on y voit la 3^e pers. du sg. du présent de *léser*, et l'on forme de même *lèse-entendement*, etc.

(2) Il se pourrait bien que cet ἀρχι- si fréquent fût, comme ἀλαί, le locatif d'un thème nominal disparu. Cf. supra 176.

fois que, si le composé est adjectif, elle s'accommode nécessairement aux changements de genre qu'il est susceptible de subir : θάνατο-ς ἀ-θάνατο-ς (η ο-ν⁽¹⁾), φλοῖσθο-ς πολύ-φλοῖσθο-ς (ο-ν) : κομή ξανθο-κόμη-ς et aussi ξανθό-κομο-ς, κεφαλή πολυ-κέφαλο-ς ; πόλι-ς περσέ-πολι-ς ; δάκρυ πολυ-δακρυ-ς. En latin on a de même *flāvi-comu-s*, et *angui-manu-s* (*a u-m*) se décline comme un thème en *o* ; mais ordinairement le dernier terme latin échange sa finale contre un *i* pour devenir adjectif, d'où le type si commun *rēmu-s tri-rēmi-s*, *clīvo-s dē-clīvi-s*, *amnu-s (annus) soll-emni-s*⁽²⁾, *forma in-formi-s*, *norma ab-normi-s*, *anima sēmi-animi-s*, etc.

Quand la finale est consonnantique, le dernier terme peut ne subir aucun changement, et c'est le cas ordinaire en latin : *sim-plec-s*, *prae-cep-s*, *opi-fec-s*, *capri-pēs*, *bi-dēn-s*, *quadri-frōn-s*, etc. Mais en grec le traitement est beaucoup plus varié. — 1^o Aucun changement : τρι-που-ς, σύ-ζυγ-ς (compagnon de joug), αἴθ-οπ-ς (noir), εὖ-ωπ-ς (beau), καλλι-θριξ, πολύ-χειρ. — 2^o Passage à la déclinaison en *o* par l'addition d'un *o* : σύ-ζυγο-ς⁽³⁾, καλλι-τριχο-ς, πολυ-χειρο-ς, ὕ-πατρο-ς (consanguin)⁽⁴⁾. — 3^o Passage à la déclinaison en *o* par substitution de l'*o* à la voyellerégulière du thème : τρι-πο-ς (ο-ν), Πόλυ-βο-ς (n. pr., riche en bœufs), Πάτρο-κλο-ς (n. pr.) pour Πατροκλέης = *Πατρο-κλέης (κλέ(ε)ϝ)-ος, gloire), ὄμ-αιμο-ς (consanguin, αίμα). — 4^o Passage à la déclinaison masculine en *ā-* (gén. ου) : ἀελλο-πόδη-ς (aux pieds rapides comme la tempête). — 5^o Addition ou substitution de la finale adjective -έσ-⁽⁵⁾ : ὕδατο-τρεφής, πολυ-κλαδής (qui a beaucoup de branches), θεο-φιλής (cher aux dieux), ὑπερη-φανής (orgueilleux), etc.

Outre ces changements il faut encore remarquer deux particularités de la langue grecque. La première est l'allongement

(1) On sait que l'usage de la langue grecque proscrit en général le féminin de ces adjectifs composés et le remplace par le masculin.

(2) Proprement « qui vaut pour l'année entière » et par suite ne se fait qu'une fois l'an.

(3) Mais ici le mot ζυγός peut bien être en cause.

(4) La voyelle ὕ, étymologiquement obscure, a le sens de ἄ-copulatif.

(5) Ce cas est fort commun : cf. supra 161.

fréquent de l'initiale du dernier terme, ποδ-ήνεμο-ς⁽¹⁾, άν-ήνεμο-ς, δυσ-ώνυμο-ς, τρι-ώβολο-ν. etc. Cet allongement, justifié dans les exemples ci-dessus par une succession de brèves, s'est étendu analogiquement à une foule d'autres cas où cette explication fait défaut : άν-ήχεστο-ς (incurable), άν-ήκουστο-ς (inouï), εύ-ήνωρ (brave), άμφ-ήκης (à deux tranchants), αίγ-ώνυξ (chèvre-pieds), etc. L'autre phénomène, non moins fréquent, c'est l'apophonie déjà signalée qui fait passer la syllabe finale du dernier terme : soit du degré réduit au degré fléchi, v. g. αίμα = *αϊ-μη et άμ-αίμων (consanguin), κτήμα (propriété) et εύ-κτήμων (riche) ; soit du degré normal au degré fléchi, φρήν ά-φρων έχέ-φρων, πατήρ ά-πάτωρ πατρο-πάτωρ (aïeul paternel), μήτηρ δυσ-μήτωρ (de mauvaise mère), mais δυσ-μήτηρ subst. (mauvaise mère), et la locution μήτηρ άμήτωρ (mère dénaturée) ; soit enfin inversement du degré fléchi au degré normal, αιδώς άν-αιδής, γένος εύ-γενής, κράτος Σω-κράτης, etc.⁽²⁾. Le latin répond à ce dernier cas par l'unique exemple *genus dē-gener*.

Il ne semble pas douteux que l'apophonie et l'allongement n'aient été subsidiairement utilisés par les Grecs pour différencier les composés possessifs des déterminatifs, et la plupart des exemples précédents en font foi ; mais d'assez nombreuses confusions ont compromis la valeur de ce critérium d'ailleurs artificiel.

(1) Cf. le même allongement dans ήνεμέεις (venteux), dans άθάνατος (prononcé sans doute άτθάνατος), et autres cas où se seraient rencontrées trois brèves de suite.

(2) Mais il ne faut pas faire rentrer dans le cas de l'apophonie le type κέρασ αίπύ-κερωσ (aux cornes élancées), où -κερωσ n'est, comme au génitif κέρωσ, qu'un substitut de -κέρατος, cf. le doublet poétique εύ-κέρασ, et supra 129. Quant à l'accentuation, qui semble contredire cette étymologie, elle est sans doute analogique de celle du type εύγεωσ (fertile) = *εύ-γησ, où l'ω vient d'une métathèse de quantité. V. supra 81 i. n. De même au premier terme κρωφάγος s'explique par *κρεασο-φάγος.

TROISIÈME PARTIE.

MORPHOLOGIE.

(182) La **Morphologie** est l'**étude des formes du langage**, c'est-à-dire des modifications désinentielles que subissent les thèmes nominaux et verbaux pour devenir des noms et des verbes susceptibles de jouer un rôle dans l'ensemble de la proposition.

Prise dans un sens très large, la morphologie pourrait également comprendre l'étymologie, qui vient d'être étudiée; et même il semblerait au premier abord que la formation d'un temps tel que $\lambda\epsilon\chi\text{-}\theta\acute{\eta}\text{-}\sigma\omicron\text{-}$ rentrât dans la conjugaison au même titre que l'affixation à ce thème des désinences $\text{-}\mu\alpha\iota$, $\text{*}\text{-}\sigma\alpha\iota$, $\text{-}\tau\alpha\iota$, etc. Mais il a paru préférable de réserver le nom de morphologie à l'étude des désinences, afin de tracer aussi nette que possible la ligne de démarcation entre la formation des thèmes et la flexion des mots, et d'insister sur cette vérité élémentaire et trop souvent méconnue, que $\lambda\acute{\epsilon}\gamma\text{-}\omicron\text{-}$ et $\lambda\epsilon\chi\text{-}\theta\acute{\eta}\text{-}\sigma\omicron\text{-}$, par exemple, sont de leur côté des types aussi distincts, aussi parfaitement indépendants l'un de l'autre que peuvent l'être du leur $\lambda\acute{o}\gamma\text{-}\omicron\text{-}$ et $\text{*}\lambda\acute{\epsilon}\gamma\text{-}\tau\iota\text{-}$ ($\lambda\acute{\epsilon}\xi\iota\varsigma$). La morphologie se réduit donc pour nous à la déclinaison et à la partie de la conjugaison qui concerne exclusivement les désinences personnelles.

Les **désinences, casuelles** ou **de déclinaison, personnelles** ou **de conjugaison**, apparaissent dans la langue comme le complément obligé des thèmes nominaux ou verbaux auxquels elles s'attachent. Il est bien rare, on l'a vu, que la

racine pure et sans affixe puisse faire fonction de thème ; mais il est encore plus rare que le thème nu et sans désinence joue le rôle de nom ou de verbe⁽¹⁾. Bref le thème est presque une abstraction, tout comme la racine, ce qui d'ailleurs n'infirmes en rien la légitimité de la morphologie. Car, à tout prendre, le mot lui-même n'en est-il pas une ? L'homme pense et s'exprime par phrases, et non par mots isolés.

Ici se pose une question préjudicielle : comment est-il possible de concevoir qu'une simple terminaison, presque toujours monosyllabique, souvent réduite à une seule consonne, parfois invisible à tout autre œil que celui du linguiste, ajoutée à un thème nominal ou verbal, ait la vertu d'y introduire une modalité plus ou moins compliquée, singulier ou pluriel, sujet ou complément, 1^{re}, 2^e ou 3^e personne, etc. ? C'est ce que peuvent, sinon nous apprendre, au moins nous faire entrevoir, les langues dites isolantes ou agglutinantes, dans lesquelles les éléments de relation n'en sont point encore arrivés à faire corps avec les éléments significatifs. En chinois, par exemple, le pluriel en principe ne diffère pas du singulier ; mais, dans les cas où il est absolument indispensable de préciser le concept de pluralité, on peut le faire en postposant au nom un autre nom qui a le sens de « foule » ou d' « universalité », soit *thing tsè kiâi* = *juvenis filius multitudō* signifiant « les adolescents ». Que *kiâi*, en tant que mot isolé, vienne à tomber en désuétude, l'histoire seule du langage pourra rendre raison de la fonction plurale attachée à l'affixe. De même, certaines langues finnoises ont encore un mot *veli* (ami, compagnon), que le hongrois, langue de même famille, a complètement perdu ; mais le hongrois a gardé dans sa déclinaison un affixe *-vel* avec sens comitatif ou instrumental, v. g. *kō-vel* = *lapis-comes* « avec la pierre ». Or, en vertu de la loi d'harmonie vocalique, qui exige l'assimilation partielle de la voyelle du suffixe à celle du thème, cette syllabe *-vel* devient souvent *-val*, *atyá-val* (avec le père) ; en vertu d'une autre loi, le *v* s'assimile à la consonne

(1) Le thème nominal n'apparaît guère pur de tout alliage qu'au vocatif du sg., ἑπιπ-ε *equ-e* ; le thème verbal, qu'à la 2^e pers. du sg. de l'impératif, λέγ-ε *leg-e*. (L'impératif est le vocatif du verbe).

finale du thème, *kert-tel* (avec le jardin), *kert-ek-kel* (avec les jardins), *ház-zal* (avec la maison), *atyá-m-mal* (avec mon père), etc. A travers tous ces changements le primitif *veli* est devenu méconnaissable, et, si ce mot n'eût été conservé quelque part, tout l'effort de l'analyste serait impuissant à le restituer.

A plus forte raison, de pareilles restitutions sont-elles ardues et chanceuses dans nos langues où l'affixe s'est réduit à sa plus simple expression. On en peut tenter : on peut, par exemple, voir dans l'-s final du nom. sg. un ancien démonstratif **so*, qui a donné au grec son article ὁ, rapprocher le gén. sg. δῆμοιο (du peuple) = *δᾱμ-ο-σyo de l'adj. δημόσιος (populaire) = *δᾱμ-ο-τιο-ς, qui a le même sens et à peu près la même forme, reconnaître dans les indices -*m* et -*t* de 1^{re} et 3^e pers. du sg. des verbes les restes informes du thème **me-* (moi) et du démonstratif **to-* (il, cf. l'article grec). Mais ce sont là des jeux d'esprit presque inutiles, et qui, poussés plus loin, deviendraient dangereux : toutes les tentatives faites pour expliquer l'-es du nom. pl. par une sorte de redoublement de l'-s démonstratif du nom. sg., le passif latin par une affixation du pronom réfléchi (*feror* = **ferō sē*), le médiopassif grec par un redoublement à sens réfléchi de la finale pronominale (φέρομαι = *φέρ-ο-μα-μι, *φέρεσαι = *φέρ-ε-σα-σι, etc.), se sont brisées contre d'insurmontables obstacles phonétiques, et l'on voudrait pouvoir espérer qu'elles ne se renouvelleront plus. Aussi bien elles engageaient la science du langage dans une voie sans issue. La plupart des erreurs de la science, dans tous les ordres, viennent de ce qu'elle se croit tenue d'expliquer ce qu'elle n'a charge que de constater.

(183) D'ailleurs, à supposer même que les langues indo-européennes parussent avoir conservé tous leurs affixes casuels et personnels à l'état de mots isolés, le rapprochement des uns et des autres en serait-il beaucoup plus légitime ? Il est permis d'en douter ; car il méconnaîtrait souvent ce facteur de premier ordre, l'association des idées, l'**analogie grammaticale**, dont l'influence n'est pas moindre dans ce domaine que dans celui de la dérivation⁽¹⁾. Comme les mots, en effet, les

(1) Cf. supra 83.

formes de déclinaison et de conjugaison se classent dans notre esprit par arrangements sériaires, où les catégories conçues à tort ou à raison comme identiques au point de vue logique tendent constamment à s'identifier par la forme : dès lors un suffixe qui nous apparaît partout semblable à lui-même n'est peut-être tel que pour avoir été abstrait jadis de quelques mots et transporté ensuite à tous les autres⁽¹⁾. Bien plus, si la langue contient le suffixe en tant que mot isolé, il se peut que le mot isolé ait été abstrait du suffixe, et non le suffixe dégradé et corrompu du mot isolé⁽²⁾. Le cas est assez rare, mais non pas sans exemple⁽³⁾.

Envisageons, dans un domaine qui nous est familier, cette action incessante de l'analogie. On connaît la règle dite de l's en ancien français : nom. *li chevaux*, acc. *le cheval*. L'alternance est normale dans tous les mots de la 2^e déclinaison latine ; mais elle est naturellement étrangère à des types tels que : nom. *li père* = *ille pater*, acc. *le père* = *illum patrem*. Aussi la très vieille langue ne connaît-elle que le nom. sg. *li père* ; mais peu à peu l's de la déclinaison voisine, envisagé à tort comme l'indice nécessaire du nom. sg., fait son chemin dans celle-ci, et à un moment donné de l'histoire de la langue (XIII^e siècle) on ne trouve plus que la forme contaminée, *li péres*, *li lérres*, *li emperères*.

Ainsi dans les verbes. A la 3^e conjugaison latine les formes de 2^e pers. du plur. telles que *tráhitis*, *cúrritis* appelleraient en français les corrélatives *vous *traïtes*, *vous *queúrtes*, etc.

(1) A voir les formes d'impératif *leg-i-tō leg-u-ntō* (gr. φερ-έ-τω φερ-ό-ντων), qui ne croirait que *-tō -ntō* sont des affixes de 3^e pers. contenant, comme *-ti -nti* à l'indicatif, un thème démonstratif effacé ? Il n'en est rien pourtant : *legitō* est probablement une forme nominale. et *leguntō* est refait sur *legitō* et sur le rapport *legit legunt*.

(2) C'est ce que soutiennent les linguistes selon lesquels les désinences personnelles, détachées et abstraites du thème conjugué, sont devenues les pronoms personnels (théorie dite de l'adaptation, cf. Sayce, pp. xvi sq., 117 sq., etc.)

(3) En français « un recueil d'ana » : *ana* est simplement la terminaison des mots *Voltairiana*, *Bolœana*, *Huetiana*, par lesquels on désigne de pareils recueils. Cf. A. Darmesteter, *Mots nouveaux*, p. 229, et tout récemment *Bull. Soc. Ling.*, VI, p. cxxxv.

Mais de celles-ci il n'y a plus d'autres vestiges que les deux formes isolées *vous faites*, *vous dites*, lesquelles même ont disparu du langage populaire. Partout ailleurs (*vous trayéz*, *vous couréz*) s'est glissée une désinence *-ez*, qui, régulière à la 1^{re} conjugaison seulement, *vous améz* = *amátis*, a insensiblement envahi les trois autres.

Que de pareils faits se soient produits dès la période indo-européenne, c'est ce dont il est aussi impossible de douter qu'il est difficile de le démontrer. Qu'ils fourmillent dans la déclinaison et la conjugaison grecques et latines, c'est ce qui se dégagera des pages qui vont suivre.

I. — DÉCLINAISON.

(184) La **déclinaison** est la modification désinentielle des thèmes nominaux, répondant aux trois catégories grammaticales du **genre**, du **nombre** et du **cas**, distinctives de ces thèmes.

L'indo-européen avait trois **genres**, **masculin**, **féminin**, **neutre**, que le grec et le latin ont fidèlement conservés.

Il avait également trois **nombres** : **singulier**, **pluriel** et **duel**. Mais le duel y était sans doute déjà réduit à trois formes casuelles, comme en sanscrit, quatre au plus. La plupart de ses descendants l'ont perdu et n'en présentent plus que des vestiges presque effacés. Le latin est dans ce cas. En grec même, où il semble s'être maintenu, on sait que des dialectes entiers, notamment le lesbien, n'en connaissent plus l'usage, et que dans la langue classique l'emploi en est à peu près facultatif, alternant avec celui du pluriel⁽¹⁾.

Quant aux **relations casuelles**, autant qu'on peut le conjecturer par les langues issues, l'indo-européen, au moment de la séparation, en devait distinguer au moins huit, à savoir : **nominatif**, ou nom de l'agent ; **vocatif**, simple interjection⁽²⁾ ; **accusatif**, qu'on pourrait plus exactement nommer **illatif**, indiquant la tendance vers l'objet ; **ablatif** (tendance à s'éloigner de l'objet) ; **instrumental** ou **comitatif** (accompagne-

(1) Dans Homère l'accord du duel avec le pluriel (τὸ δ' αὐτὸ μάρτυροι ἔστων A 338 — μήκετι παῖδε φίλω πολεμίζετε μηδὲ μάχεσθον H 279) est un fait assez fréquent.

(2) Le vocatif n'est pas à proprement parler un cas, puisqu'il ne se construit en relation logique avec aucun autre terme de la proposition.

ment); **datif** (attribution à); **locatif** (situation dans); **génitif** enfin, qu'il serait plus exact d'appeler **possessif**, à raison de sa fonction essentielle et primitive⁽¹⁾. A chacune de ces relations correspondaient en général plusieurs désinences, qui se sont presque toutes maintenues en grec et en latin, bien que nominale-ment le grec n'ait que cinq cas, et le latin que six.

Ces désinences peuvent s'adjoindre au thème sans le modifier. C'est en général le cas, du moins en grec et en latin⁽²⁾, pour la déclinaison dite parisyllabique, qu'il y a lieu dès lors de traiter isolément et la première, non-seulement parce qu'elle est la plus simple, mais encore parce qu'elle a sur bien des points contaminé analogiquement la déclinaison dite imparisyllabique⁽³⁾ et en a au contraire fort peu subi l'influence. Dans cette dernière, qui a parfois conservé, parfois très capricieusement modifié l'apophonie primitive de ses thèmes, il faut étudier successivement, d'une part les désinences, de l'autre les changements qu'impose au thème l'affixation de ces désinences. Enfin la déclinaison pronominale, d'une nature toute spéciale, diffère encore plus de celle des noms proprement dits que ne diffèrent l'une de l'autre les deux déclinaisons nominales, et exige un chapitre séparé. Telle est la division de notre étude.

(1) Ou mieux encore adnominal, parce qu'en principe il ne peut être régi que par un nom dont il complète le sens.

(2) En indo-européen primitif toutes les déclinaisons devaient être plus ou moins apophoniques.

(3) Cette terminologie est malheureusement bien peu exacte; car il n'y a pas plus de syllabes dans γένους ou *nūbis* que dans γένος ou *nūbēs*, et inversement il y en a plus dans θεοῖο et *deōrum* que dans θεός et *deus*. On a cru devoir pourtant s'y tenir, parce qu'elle est commode et consacrée par l'usage. Le tout est de ne pas la prendre à la lettre.

CHAPITRE I^{er}.

DÉCLINAISON PARISYLLABIQUE

- (185) On comprendra sous cette désignation la 1^{re} et la 2^e déclinaison grecque, la 1^{re}, la 2^e et la 5^e déclinaison latine, sauf à substituer à ce classement tout empirique la distinction systématique des thèmes à finale *o/e*, à finale \bar{a} et à finale \bar{i} .

SECTION I^{re}.

THÈMES EN *o-*.

- (186) Les thèmes à finale *o-* sont en très grande majorité masculins ou neutres. Pourtant les féminins n'y sont pas rares, soit parmi les noms, *νησο-ς*, *ἄμπελο-ς*, *ῥῶπυλο-ς*, *αλφο-ς*, soit surtout, en grec seulement, parmi les adjectifs auxquels l'usage refuse la flexion féminine en η , *εὐώνυμο-ς*, *ἐργάσιμο-ς*, etc. Le genre, au surplus, n'influe pas sur la déclinaison, sauf deux formes spéciales au neutre.

§ 1^{er}. — *Masculins et féminins.*

- (187) I. Singulier. — 1. Nominatif : l'indice est *-s* en grec et en latin, *ἵππο-ς*, *equō-s*, sans difficulté.
2. Vocatif : le thème pur à voyelle *e*, *ἵππε*, *equē*, seule trace nettement visible d'une ancienne apophonie qu'ait conservée cette déclinaison. La similitude constante du nominatif et du vocatif au pluriel de tous les noms et même au singulier d'autres déclinaisons a amené, ici aussi, l'emploi très

fréquent du nominatif en fonction de vocatif, gr. ὦ φῶλος, lat. *da meus ocellus*⁽¹⁾, et même certains noms, θεός, *deu-s*, manquent absolument de vocatif dans la bonne langue.

3. Accusatif : *-m*, d'où gr. *-ν*, lat. *-m*, sans difficulté, ἴππο-ν, *equō-m*, archaïquement sans *m*, ΟΙΝΟ.

4. Ablatif 1^{er}. — La désinence de cet ablatif était un *d* précédé d'une voyelle dont il n'est pas aisé de préciser la nature, vraisemblablement **-ēd*. Mais la voyelle importe peu ici, puisque dès la période proethnique elle s'était contractée avec la voyelle finale du thème. Cette dernière étant un *ō*, la contraction a dû donner *ἴππωδ, *equōd*. En latin cet ablatif s'est maintenu, en perdant régulièrement son *d* final, qu'on ne lit plus que dans les anciennes inscriptions⁽²⁾. En grec il a disparu de la déclinaison, mais on le retrouve sous forme d'adverbe dans οἶτω, ἄνω, κάτω, ἀνωτέρω, etc., et surtout, avec un *ς* final d'origine peu précise⁽³⁾, dans les nombreux adverbes tirés d'adjectifs en *-ς*, οἶτως (doublet de οἶτω), σοφῶς, καλῶς, κούφως, etc. Adverbial aussi en latin dans *certō*, *citō*⁽⁴⁾.

Il se pourrait que cette désinence **-ēd* admît aussi devant elle la voyelle thématique *ē* : dans ce cas, la contraction du groupe eût donné la longue *ē*, qu'on ne trouve qu'en latin, mais prodigieusement répandue, puisqu'elle y répond pour la formation des adverbes à la finale *ως* du grec : *certē* = **certēd*, *facilimed*⁽⁵⁾, *probē*, *doctē*, *benē*, *malē*, etc.

5. Ablatif 2^o. — L'ablatif sanscrit *ācāvāt*, qui répond à *e-quōd*, peut toujours être remplacé par un ablatif *ācva-tas*, dont la désinence se retrouve plus pure en grec et en latin sous la forme *-tos*. Mais le latin seul l'adjoint à quelques thèmes en *-o-*, *funditus* = **funde-tos* (de fond en comble), *peni-tus* (à fond,

(1) Δ 189 ; γ 375. — Plaut. *Asin.* 657 (Ussing).

(2) Supra 65.

(3) Cf. pourtant supra 65 i. n.

(4) Supra 77 C.

(5) Sénatusconsulte des Bacchanales. — Toutefois l'osque *amprūd* = *improbē*, dont la finale rappelle celle des ablatifs de 3^e décl. *marīd*, *airīd* = *aere*, a fait penser à une intrusion des formes de la 3^e décl. dans le domaine de la 1^{re}. La conjecture portée au texte paraît plus probable.

cf. *penu-s*, nomin., dont le sens a dû se modifier). En grec on ne la retrouve plus que dans quelques adverbes, ἐν-τός = *in-tus*, ἐκ-τός, qui sont si peu compris comme des ablatifs qu'on y greffe une nouvelle terminaison d'ablatif, d'où le type à cumul ἐν-τοσ-θεν (aussi ἐκ-το-θεν, ι 239).

6. Ablatif 3^e. — Cette dernière désinence d'ablatif (sk. *-dhas*) se présente en latin et en grec sous la double forme *-de* et *-θεν*, dont à son tour la forme *-θα* = **θη* paraît être un doublet réduit (cf. les adverbes ἐν-θα et ἐν-θεν, lat. *in-de* = **εν-θε*). Le latin n'a point gardé cet affixe dans sa déclinaison et n'a que les deux types adverbiaux *inde* et *unde*. En grec au contraire, et surtout dans la langue homérique, les ablatifs en *-θεν* sont extraordinairement nombreux et fréquents : noms communs, ἀγρό-θεν, οἴκο-θεν, θεό-θεν, οὐρανό-θεν ; noms propres, Ἰλιό-θεν, Κορινθό-θεν ; pronoms, πό-θεν, ὅ-θεν, ἄλλο-θεν, αὐτό-θεν. Ces dernières formations se sont maintenues dans l'usage classique.

7. Instrumental 1^{er}. — La finale de ce cas était certainement un *-a*, long ou bref, il n'importe ici, car la contraction de cette voyelle avec la finale vocalique du thème avait dû donner naissance à un *-ā* indo-européen, qu'on retrouve dans les formes doriennes πᾶ (= **qe-a* ou **qo-a*, par où ?), αὐτᾶ (par ici), ἄλλᾶ (d'autre part), etc., ion. κῆ, att. πῆ, ἄλλῆ, πεζῆ (à pied, instrum. de πεζός-ς, pédestre), διχῆ (doublement), πανταχῆ (de toutes parts), ἡσυχῆ (paisiblement), etc. Il est vrai que ces formes, extrêmement communes, sont ordinairement écrites πῆ, ἄλλῆ, etc., et passent pour des datifs⁽¹⁾ ; mais, d'abord, l'i adscrit n'est pas constant, et d'autre part il est fort naturel que les Grecs, devenus incapables de reconnaître dans ces formes un instrumental masculin, les aient prises pour des datifs féminins à la faveur d'une ressemblance tout extérieure⁽²⁾. La vérité est que l'i

(1) Hérodien même prescrit rigoureusement cette orthographe.

(2) On a tenté de justifier le féminin de πῆ en sous-entendant ὀδῶ ; mais que faudrait-il sous-entendre avec πεζῆ ou διχῆ ? et comment ne pas voir un instrumental **χαλκῆ* (avec de l'airain) dans un type tel que χαλκήλατος, supra 176 ? — Je dois pourtant faire observer que la doctrine portée au texte est rejetée par la plupart des grammairiens. Les plus autorisés (cf. G. Meyer, § 388) enseignent unanimement que le type πᾶ est un *instrumental féminin*.

adscrit n'est ici qu'un simple ornement graphique, et que la fonction de l'instrumental cadre parfaitement avec le sens de tous ces adverbes de manière et des locutions qui répondent à la question *quā*. C'est pourquoi il paraît préférable aussi de voir des instrumentaux msc.-nt. dans les quatre types pronominaux latins *quā* = *πᾶ*, *hāc*, *illāc*, *istāc*, plutôt que de recourir à l'ellipse problématique de *viā*, pour y justifier le féminin.

8. Instrumental 2^e. — Il n'est pas sûr que ce cas, dont l'indice est en grec -φ: -φιν⁽¹⁾ et qu'on ne retrouve pas en latin, ait existé au singulier en indo-européen; du moins en sanscrit n'apparaît-il qu'au pluriel, sous la forme *-bhis*⁽²⁾. Quoi qu'il en soit, cette forme, que le grec classique a complètement perdue, est encore assez commune chez Homère⁽³⁾: δεξιό-φιν (à droite), ἀριστερό-φιν (à gauche), χαλκό-φιν (avec de l'airain), στρατό-φιν, Ἰλιό-φιν, ἐκ πασσαλόφιν (à un clou, θ 67), etc.

9. Datif. — La désinence primitive était **-ay*, ou peut-être **-ey*, mais il n'importe ici, puisque la voyelle initiale n'a pu avoir d'autre effet que d'allonger par contraction la finale du thème en *o-*, ἵππῳ *equō* = **ékwo-ay* ou **ékwo-ey*⁽⁴⁾. Cette déclinaison est, avec celle des thèmes en *ā*, la seule où le grec ait conservé un véritable datif.

10. Locatif. — En revanche il a presque entièrement perdu le locatif, dont l'indice était un simple *-i* et dont on ne trouve plus que des traces dans les formes *ποι* (où?) = **qó-i*, *οἷ* (où, relatif)⁽⁵⁾, *οἴχοι* (à la maison), éol. *τυῖδε* (ici), ἄλλοι (ailleurs). On voit que la finale du thème a la nuance *o*, mais la nuance *e* y serait peut-être plus régulière; ce qu'il y a de sûr, c'est que la forme *οἴχει* existe, et que le dorien a des adverbes du type *τεῖδε*,

(1) Sur le *v* éphelkystique, cf. supra 79, 1.

(2) Cette forme n'est pas entièrement inconnue au grec, cf. le doublet *ἀμφί* et *ἀμφίς* (autour) et l'advb. *λικριφίς* (de biais).

(3) Où elle ne se restreint pas à la fonction d'instrumental, mais peut aussi remplir indifféremment celle d'ablatif et de locatif.

(4) V. supra 24 A et 26, 2^o. — Il faut donc bien se garder d'identifier en latin le dat. *equō* = **equōi* et l'abl. *equō* = *equōd*.

(5) Il est à remarquer que ces locatifs ont pris le sens illatif.

τουτέϊ, κώτέϊ, auquel on pourrait rattacher le panhellénique ἐκεϊ. Le locatif latin, *humī* (à terre), *domī* (à la maison), laisse la question indécise, puisque l'*i* peut remplacer *ei* ou *oi* ; toutefois le type archaïque est *humoi* = **humō-ï*. Cette forme très importante n'a gardé la fonction locative que dans les exemples cités et dans les noms propres de villes et lieux, *Lugdūnī* (à Lyon) ; partout ailleurs, et dans ces noms eux-mêmes, elle a pris le sens du génitif et partout remplacé le génitif primitif, dont le latin n'offre plus trace : *equī, servī, dominī*, etc.

11. Génitif. — La désinence proethnique était *-syo*, cf. sk. *ācva-sya*, et la plus ancienne forme grecque ἵπποιο se ramène tout naturellement à *ἵππο-σyo⁽¹⁾. De celle-ci au type classique ἵππου le stade de transition ne peut être que *ἵπποο par chute du *i* intervocalique, et cette seule considération suffirait à démontrer l'existence de cet *ἵπποο qu'on ne lit d'ailleurs nulle part. Mais on en a des preuves plus directes. En effet — 1° Plusieurs vers d'Homère où on lit la forme en *ou* sont faux, et redeviennent justes par la restitution de la forme en *oo* : ainsi les amphimacres Ἰδίου, Αἰόλου ne sauraient évidemment entrer dans un vers dactylique⁽²⁾. — 2° Le génitif ὄου, du pronom relatif ὅ-ς, qu'on lit dans Homère, est évidemment un barbarisme imaginé à une époque postérieure pour rétablir le vers que la leçon οῦ avait rendu faux : il ne faut qu'y substituer ὄο⁽³⁾. — 3° Cette restitution s'impose presque avec la même force, chaque fois que la finale *ou* est censée s'abrégger devant une voyelle subséquente, v. g. Ἰδίου αἰπεινῆς (I 686), οὐρανοῦ ἀστερόεντος (Z 108), etc., lire Ἰδίο', οὐρανό', etc., par élision du second *o*. — 4° La même restitution est possible, mais non nécessaire, chaque fois que l'*ou* du génitif forme la seconde partie du pied, soit dans la fin de vers Μενελάου κῦδάλμοιο, où il y a certainement avantage à lire Μενελάοο. — 5° La leçon *ou* (*ou* ω dans l'éolien homérique primitif) n'est donc absolument justi-

(1) Supra 39 C. — Cette désinence ne se rencontre pas en dehors de la déclinaison en *o-* et paraît avoir été empruntée à la déclinaison pronominale, infra 217, 9.

(2) On lira donc Ἰλίοο προπαροιθε (O 66, X 6), Αἰόλοο κλυτὰ δῶματα (α 60), et de même Z 61, O 554, B 518, X 313, etc.

(3) B 325, α 70 ; le dernier *o* allongé par position, bien entendu.

fiée que quand la finale du génitif commence le pied, cas relativement rare ⁽¹⁾. — 6° On verra plus bas que le génitif de 1^{re} décl. msc. *πολίτῃο* est incontestablement emprunté à la 2^e; mais, s'il était imité de *ἴπποιο*, la forme en serait **πολίταιο* : il faut donc qu'il se soit formé à une époque et dans un dialecte où l'on prononçait **ἴπποο*. — 7° La disparition du type **ἴπποο* n'a rien que de concevable, si les poèmes homériques ont été traduits dans une langue qui ne connaissait plus ce génitif (la langue des rhapsodes ioniens); c'est bien plutôt la conservation du type en *οιο* qui pourrait surprendre, si la mesure du vers ne l'avait impérieusement exigée, ainsi que bien d'autres archaïsmes.

Le type *θεοιο ἴπποιο* a survécu, par imitation d'Homère, dans la langue poétique de toutes les époques. La prose ne connaît plus que les formes contractées de **θεόο* **ἴπποο*, à savoir : lesb. béot. dor. *θεῶ ἴππω*, ion. att. *θεοῦ ἴππου*.

Par un procédé inverse de celui du latin, qui a remplacé ce génitif par le locatif, le grec emploie en fonction locative le génitif de quelques pronoms : *ποῦ* (où ?), *οὔ* (où), *αὐτοῦ* (ici), etc. ⁽²⁾

- (188) II. Duel. — 1. Cas direct (nomin.-voc.-accus.) : la finale vocalique (probablement *-e* si l'on s'en rapporte à *πόδ-ε*, etc., de 3^e décl.) s'étant contractée, dès la période indo-européenne, avec la voyelle thématique *ο-*, il en est résulté un *ō* qui est la désinence grecque, *ἴππω* = **ékwo* = **ékwo-ě*. Le latin a perdu cette forme, sauf dans les deux mots *duō* ⁽³⁾ et *ambō*; encore ne sert-elle que de nominatif masculin et neutre et d'accusatif neutre : l'accus. msc. est *duōs ambōs*, forme du pluriel. Outre

(1) La présence dans Homère de trois formes de génitif qui n'ont évidemment pu coexister est un des nombreux faits qui dénoncent le caractère artificiel de sa langue.

(2) Pour être complet mentionnons encore : 1° le locatif en *-θι* (*πόθι*, *Ἰλιόθι*), produit de la combinaison de l'*ι* du locatif avec la désinence *-θεν* de l'ablatif; 2° l'illatif *οἴκονδε*, obtenu par l'adjonction à l'accusatif ordinaire d'une particule démonstrative et enclitique qui en renforce le sens; 3° l'illatif moins clair *οἴκαδε* (imitation de *εἰλαδε* ? cf. aussi *φύγαδε*); 4° l'illatif en *-σε*, tout à fait obscur, rare d'ailleurs, *πόσε*, *ἄλλοσε*.

(3) Mais communément *duō*, supra 77.

δύω le grec a δύο, forme beaucoup plus usitée dont l'abréviation est encore inexplicitée.

2. Cas oblique 1^{er} (exclusivement grec). — Ni le latin ni même aucune langue indo-européenne ne présentent rien d'analogue à la désinence du cas qui sert en grec de génitif, locatif, instrumental, datif et ablatif du duel. Cette désinence est -ιν (le premier : est un *y*) dans la langue homérique, ἵππο-ιν ὀφθαλμοῖν, plus tard contractée avec le thème sous la forme ἵπποιν (dissyllabe), ὀφθαλμοῖν, etc. Appartenait-elle au passé indo-européen ? ou le grec l'a-t-il créée de toutes pièces ? c'est ce qu'il paraît bien difficile de décider, sinon qu'on ne voit pas d'où il l'aurait tirée. Le plus probable, c'est qu'un rapport étroit unit le cas oblique du duel au locatif du pluriel ; car ἵπποιν est identique à ἵπποισιν avec chute régulière du *σ* intervocalique ⁽¹⁾.

3. Cas oblique 2^o (latin). — Les formes *duō-bus ambō-bus* ne sont pas des pluriels, puisqu'il n'y a pas de cas en *-bus* au pluriel de la 2^o déclinaison latine. Or, le sanscrit a au duel une finale d'instrum.-dat.-abl. *-bhyām, dvābhyām = duōbus* : il est donc probable que le *-bus* latin est ici un souvenir d'une ancienne désinence de duel, corrompue par l'analogie de la désinence de dat.-abl. du pluriel qu'on retrouvera dans d'autres déclinaisons ⁽²⁾.

(189) III. Pluriel. — 1. Nominatif-vocatif : ἵπποι, *equi* ⁽³⁾ = **equoi* (la forme ancienne *poploe = populī* et d'autres sont citées par Festus). On voit que le grec et le latin s'accordent à postposer un *-i* ; mais ils s'écartent en ce point du type indo-européen, qui, dans cette déclinaison comme dans toutes les autres, avait

(1) Cf. infra 189, 5. — Dans le type unique *δυσιν* la voyelle thématique paraît être *e* ; mais *δυσιν* existe également.

(2) Les autres cas de *duō* et de *ambō* sont empruntés à la flexion plurielle, qui s'est également introduite en grec dans la flexion de *δύο* par le locatif *δυσί*.

(3) Écrit aussi *ei (equoi)* et *e = ē* (PLOIRVME, ep. Scip.).

la désinence *-ēs*, soit donc **ékwōs* = **ékwō-ēs*, sk. *ācīvās* ⁽¹⁾. On attendrait donc **ἵππος* **equōs*; mais la finale *oy* était au contraire régulière dans la déclinaison pronominale, v. g. sk. *tē* = **toy* (ceux) : on conçoit dès lors fort bien que des locutions telles que τὸι **ἵππος*, *istī* **equōs* soient devenues τὸι ἵπποι, *istī equī*. Ce n'est pas là le seul emprunt que les thèmes en *o* aient fait aux pronoms, et dans ce cas particulier il était favorisé par l'analogie de la désinence *-ay* de 1^{re} déclinaison, τὰ κεφαλαί, relativement régulière ⁽²⁾. Le latin a en outre un nom. pl. en *-ēs, -īs, -eis*, *magistr-ēs*, etc., attesté par d'assez nombreuses inscriptions du VI^e siècle de Rome; évidemment emprunté à la 3^e déclinaison (cf. *patrēs* de *pater*, et *magister*), il n'a point passé dans la langue littéraire.

2. Accusatif. — La désinence de l'acc. pl. est partout **-ns* ⁽³⁾, donc **ἵππο-νς* **equō-ns*. On lit encore τόνς, ἐλευθέρωνς, etc., dans les inscriptions crétoises et argiennes. Partout ailleurs se sont produits les changements phonétiques déjà expliqués ⁽⁴⁾ : lesb. ἵπποις, dor. béot. ἵππος, ion.-att. ἵππους, lat. *equōs*. Le type à voyelle brève τὸς θεός, etc., fréquent dans les inscriptions et dans le dorien de Théocrite, vient des positions syntactiques où le *ν* tombait sans allongement compensatoire, v. g. τὸς θεός σέβομαι, mais σέβομαι τὸς θεούς, puis s'est étendu par analogie à d'autres positions.

3. Instrumental ⁽⁵⁾. — Le cas en *-φι -φιν* est, dans la langue homérique, instrumental de pluriel aussi bien que de singulier : θεό-φιν (avec les dieux), ὀστέό-φιν (par les os), etc.

4. Datif-ablatif ⁽⁶⁾. — La forme primitive de ce cas nous est

(1) Il est remarquable que les langues italiques autres que le latin aient gardé cette forme antique : osq. NVVLANVS = *Nōlānōs* (les habitants de Nole), ombr. IKVINVS = *Iguvīnōs*, en lat. *Nōlānī, Iguvīnī*.

(2) Cf. infra 195, 1.

(3) Ou peut-être très anciennement **-ms*, par adjonction de *s* du pluriel à la forme de l'acc. sg.

(4) Supra 47 C.

(5) L'ablatif pluriel est partout semblable au datif, infra 4.

(6) Et instrumental en grec classique ainsi qu'en latin.

révélée par celui qui fait en sanscrit fonction d'instrumental, *ácvāis*, par suite **ἵπποις* **equōis*, autrement dit, la forme du dat. sg. avec adjonction de l's du pluriel ; puis, par abréviation régulière⁽¹⁾, *ἵπποις*, *equīs* = **equois*. Le type *equēis*, fort commun, n'est qu'une variante graphique.

5. Locatif. — La désinence proethnique de ce cas était *-*su* dans toutes les déclinaisons. Dans celle-ci en particulier, elle s'ajoutait au thème, non pas immédiatement, mais au moyen d'une épenthèse semi-vocalique *y* d'origine mal définie : on avait donc, au lieu de **ékwo-su*, un type indo-européen **ékwoy-su*, reflété par le sk. *ácvē-śu* et autres. Si donc le locatif était **ἵπποι-συ*, d'où **ἵπποιυ*, il n'offrirait rien que de facilement explicable ; mais on ne trouve nulle part la moindre trace d'une pareille finale⁽²⁾, et d'autre part la forme grecque *ἵπποισι* *ἵπποισιν* n'a de corrélatif dans aucune langue de la famille. Du moins en a-t-elle un en grec même dans le cas oblique du duel *ἵπποιυ* : il semble dès lors assez probable que l'indo-européen avait un loc. pl. **ékwoysu* et un loc. du. **ékwoysi(m)*, que ces deux formes se sont conservées en grec quant à la fonction, mais s'y sont confondues quant à la forme, enfin que le *σ* intervocalique, régulièrement éliminé dans *ἵπποιυ*, est rentré dans *ἵπποισιν* à la faveur de l'analogie des formes très nombreuses de 3^e décl. (*ποσσίν*, *τείχεσσιν*, etc.) où il n'était pas intervocalique et conséquemment devait demeurer. Mais ce n'est évidemment là qu'un essai tout rudimentaire d'explication. Ce qu'il en faut du moins retenir, c'est que le *υ* final de cette forme n'est point paragogique et fait partie intégrante de la désinence⁽³⁾ : *ἵπποισιν* doit être primitif, et *ἵπποισι* écourté sur le modèle d'autres formes où le *υ* était réellement paragogique, par exemple peut-être **ἵπποφι* et **ἵπποφιν*.

Ce locatif n'a guère survécu que dans la langue poétique et

(1) En vertu de la loi dite loi d'Osthoff, supra 76 et 77.

(2) Sauf peut-être dans l'adverbe *μεταξύ*, qui serait le locatif pluriel d'un thème **μεταχ-* de 3^e déclinaison.

(3) La preuve, c'est que ce *υ* n'apparaît jamais qu'au pluriel : *ποσσί* et *ποσσίν*, mais *ποδί* et non **ποδίν*.

dans la prose d'Hérodote, en se confondant d'ailleurs complètement avec le datif : non seulement on emploie les deux cas l'un pour l'autre, mais on les fait accorder ensemble, comme s'ils n'étaient qu'un seul et même cas. On sait combien sont communes les locutions telles que πολλοῖσιν ἀνθρώποις ου πολλοῖς ἀνθρώποισι. Dans la prose classique, de même qu'en latin, le locatif pluriel disparu est remplacé par le datif-ablatif.

6. Génitif 1^{er}. — La désinence primitive du gén. pl., qui devait être **-ōm*, ne s'est conservée pure que dans cette déclinaison, où, en se contractant avec l'*o*- thématique, elle produisait *ō*, soit **ékṵōm* = **ékṵō-ōm*, gr. ἑπιων, lat. *deum*⁽¹⁾ = **deōm*. En grec ce génitif est le seul en vigueur. En latin il est archaïque ; mais, en cédant la place au génitif en *-ōrum* dans l'usage ordinaire, il s'est néanmoins maintenu jusqu'au bout : 1^o dans la langue des poètes ; 2^o dans les formules toutes faites, surtout les formules juridiques et liturgiques, legs d'une haute antiquité, v. g. *Deum Cōsentum*⁽²⁾ ; 3^o dans la langue de l'administration et de la comptabilité, *decem mīlia sēstertium*, et non *sēstertiōrum*, de même *nummum* et non *nummōrum*, *praefectus fabrum* (titre d'un fonctionnaire public), etc.

7. Génitif 2^e (latin). — Le gén. pl. des pronoms était régulièrement en *-ōrum* = i.-e. **-o-sōm*, v. g. *istōrum*, et l'on a vu que la déclinaison pronominale a beaucoup influé sur celle-ci. D'autre part, le gén. pl. de 1^{re} décl. en *-ārum* remonte également à l'indo-européen. Enfin, à partir du moment où les finales en *m* tendirent à s'abrégger, le gén. pl. latin ne se distingua plus assez de l'acc. sg. Toutes ces causes réunies amenèrent la création et la propagation d'un génitif analogique en *-ōrum*, *equōrum*, *servōrum*, qui supplanta presque entièrement le précédent.

(1) La parfaite concordance des finales de θεων et *deum*, non moins que les lois connues du phonétisme latin, interdit absolument de voir dans *deum* une prétendue syncope de *deōrum*.

(2) Gén. de *Dii con-sent-ēs* « les dieux qui sont ou siègent ensemble » (les douze grands Dieux).

§ 2. — *Neutres.*

(190) La déclinaison des neutres ne diffère qu'en deux points de celle des masculins et féminins.

1. Nominatif-vocatif-accusatif du singulier. — Le nominatif neutre est toujours pareil à l'accusatif, lequel a la désinence ordinaire *-m* : ζυγό-ν *jugu-m*. D'autre part le vocatif neutre s'est partout assimilé au nominatif.

2. Nominatif-vocatif-accusatif du pluriel. — La finale de ce cas est un *ā* en sanscrit védique, *yugā*, un simple *ǎ* en grec et en latin, ζυγά *juga*. Comment concilier cette différence ? Supposons que la désinence ait été primitivement un *ā* : dans ce cas on devrait avoir, en grec et en latin, non seulement *ζυγᾶ *jugā = *yugé-ā contracté, mais encore, à la 3^e déclinaison par exemple, *τριᾶ *triā. L'hypothèse manque de vraisemblance, car on ne voit pas comment toutes ces finales longues se seraient abrégées. Supposons au contraire que la désinence ait été *-ǎ* : on explique très bien ainsi la longue du sk. *yugā* = *yugé-ǎ contracté et la brève du gr, τρι-α, lat. *tri-a*, et l'on voit aussi très bien comment, dans une juxtaposition telle que τρία *ζυγᾶ, *tria jugā*, la finale brève du premier terme a pu influencer sur la finale longue du second et la faire abrégée. Il est à remarquer que l'effet inverse s'est également produit, au moins sporadiquement, si l'on en juge par la forme τριῶντα, ion. τριήκοντα, qu'on est d'accord pour interpréter par la juxtaposition *τριῶν κοντά (trois dizaines)⁽¹⁾. Disons donc que la finale du pl. nt. primitif **yugā* s'est abrégée en gréco-latin à l'imitation de la finale brève du pl. nt. imparisyllabique.

§ 3. — *Modifications accidentelles.*

(191) Parmi les modifications, toutes d'ailleurs fort légères et strictement phonétiques, qu'ont subies certains types de cette

(1) Cf. infra 206, 2. — Voir depuis, sur ce point, mon *Esq. morpholog.* IV (Douai, 1887).

classe, il y a lieu de mentionner en grec : 1^o le type contracte, πλός πλοῦς, ὄστέον ὄστοῦν, χύσειος χύσοῦς, où toutefois les lois ordinaires de la contraction sont traversées par l'action de l'analogie ⁽¹⁾ ; 2^o le type à métathèse de quantité ⁽²⁾, dit de déclinaison attique, λεώς = ληός, λαγώς = λαγωός, etc., savoir : — Sg. nom. λεῶ-ς = ion. ληό-ς = λᾱό-ς, acc. λεῶ-ν = ληό-ν, dat. λεῶ = ληῶ, gén. λεῶ = *λεῶ-ο = *ληό-ο ; — Pl. nom. λεῶ = ληο-ί, ἀνώγειω = *ἀνώγειω-α = *ἀνώγηο-α, acc. λεῶς = *λεῶ-νς = *ληό-νς, dat. λεῶς = ληοίς, gén. λεῶν = ληῶν, etc. Ἔως (aurore), qui équivaut à l'imparisyllabique ἥώς (gén. ἥός) a passé analogiquement à cette flexion ⁽³⁾.

En latin on doit signaler : 1^o le type à nomin. sg. apocopé, *ager, puer, dexter*, etc. ⁽⁴⁾ ; 2^o le type contracte en *io-s, filiu-s, Valeriu-s*, voc. *filī, Valerī*, gén. sing. *Valerī* ⁽⁵⁾. S'il faut en croire les grammairiens latins, ces deux dernières formes se différenciaient par l'accentuation, gén. *Valérī*, voc. *Válerī* ⁽⁶⁾.

SECTION II.

THÈMES EN *ā*.

(192) Cette catégorie comprend une grande majorité de féminins, quelques masculins (surtout en grec), aucun neutre. Elle correspond à la 1^{re} déclinaison latine et aux noms en *ā* (η et *ā* pur attique) de la première déclinaison grecque.

Dans cette flexion, le thème est encore moins variable que dans la précédente. Tout au plus surprend-on quelques vestiges d'alternance d'*ā* et *ā̄* devant les désinences ⁽⁷⁾. Le type indo-

(1) Cf. supra 72.

(2) Supra 76 C.

(3) On trouve aussi l'acc. ἤρων pour ἤρωα (Hérodote).

(4) Supra 79, 2, et 70.

(5) Supra 73, 3.

(6) Cette accentuation nous reporterait à un état très primitif, où le vocatif (comme encore en sanscrit) rejetait l'accent le plus haut possible, sans égard à la loi des trois temps : **Válerī*ĕ.

(7) Il y a en outre un transport d'accent fort remarquable dans la flexion de *ā̄* (une, rac. *i*, cf. οἶ-ο-ς) : nom. *īā* (hom. *īā̄*), acc. *īāν*, gén. *īāς*, dat. *īā̄*.

européen est d'ailleurs difficile à restituer, parce que la déclinaison sanscrite présente ici des particularités étrangères au grec et au latin.

§ 1^{er}. — *Féminins.*

- (193) I. Singulier. — 1. Nominatif : sans aucune désinence, dor. $\nu\epsilon\phi\acute{\epsilon}\lambda\bar{\alpha}$, ion.-att. $\nu\epsilon\phi\acute{\epsilon}\lambda\eta$, dor. et att. $\sigma\phi\lambda\bar{\alpha}$ $\acute{\eta}\mu\acute{\epsilon}\rho\bar{\alpha}$ ($\acute{\alpha}\mu\acute{\epsilon}\rho\bar{\alpha}$) $\chi\acute{\omega}\rho\bar{\alpha}$, ion. $\sigma\phi\acute{\iota}\eta$ $\acute{\eta}\mu\acute{\epsilon}\rho\eta$ $\chi\acute{\omega}\rho\eta$ ⁽¹⁾, lat. *terrā*, etc. Aussi loin qu'on remonte dans le passé indo-européen, ces nominatifs apparaissent sans désinence visible, ce qui au surplus ne saurait nous surprendre, car le cas n'est pas unique et l'on en trouvera nombre d'autres exemples dans la déclinaison imparisyllabique. Mais ce qui est bien de nature à déconcerter, c'est le contraste de la longue constanté du grec et de la brève du latin. L'identité des deux voyelles n'est pas contestable ; car le latin antéclassique avait la longue, attestée par plusieurs scansiones de saturniens et même d'Ennius ⁽²⁾ ; mais comment cette finale, primitivement longue, a-t-elle pu devenir commune, puis brève ? On en a donné diverses explications, toutes insuffisantes. — A. Abréviation purement mécanique : en contradiction avec tout ce que l'on sait du phonétisme latin. — B. Confusion avec le vocatif, qui devait avoir la voyelle brève : mais, si le vocatif préhistorique avait été **terrǎ*, il serait probablement devenu lat. **terrĕ* ⁽³⁾. — C. Abréviation mécanique, d'abord dans les mots iambiques, *fŭgǎ* = $\phi\upsilon\gamma\acute{\eta}$, *bŏnǎ* ⁽⁴⁾, et de là extension à la finale des autres mots : cette hypothèse est la moins insoutenable, bien qu'elle assigne une influence vraiment exorbitante à la loi des mots iambiques. — Peut-être vaudrait-il mieux partir de l'acc. sg. **terrām*, devenu *terrǎm* en vertu de la loi des

(1) Cf. supra 37.

(2) *Quoius formā virtūtei parisumā fūit* (ep. Scip.). — *Et dēnsīs aquilā pinnīs obnixā volābat* (Enn.). — *Fāmiliā lōta* (Plaut. *Trinum*, 251).

(3) Supra 36 A α.

(4) Supra 77 C.

finale en *m*, et dont la brève a pu ensuite bien facilement s'introduire au nominatif.

2. Vocatif : le thème pur et sans désinence, par conséquent semblable au nominatif en grec et en latin. Toutefois le grec homérique présente des traces d'un ancien vocatif en \bar{a} , dont on ne saurait dire s'il est ou non primitif, $\nu\mu\phi\bar{\alpha}$, $\kappa\omicron\upsilon\rho\bar{\alpha}$ ⁽¹⁾.

3. Accusatif : *-m*, sans difficulté, gr. $\nu\epsilon\phi\acute{\epsilon}\lambda\eta\text{-}\nu = \nu\epsilon\phi\acute{\epsilon}\lambda\bar{\alpha}\text{-}\nu$, $\eta\mu\acute{\epsilon}\rho\bar{\alpha}\text{-}\nu = \eta\mu\acute{\epsilon}\rho\eta\text{-}\nu$, lat. *terrā-m* = **terrā-m*.

4. Ablatif 1^{er}. — Il est probable que ce cas n'existait pas dans la déclinaison primitive en \bar{a} : le sanscrit ni le grec n'en offrent trace, et celui du latin, *terrā* = *terrād*, *praedād* (col. rostr.) ⁽²⁾, *noctū Troiād exhibant capitibūs operīs* (saturn. Naev.), employé aussi en fonction de locatif (*in terrā* comme *in hortō* = **hortōi* ou **hortōd* en 2^e déclinaison), a pu sortir par analogie de l'ablatif des thèmes en *-o*.

5. Ablatif 2^e : aucune trace dans cet ordre de thèmes.

6. Ablatif 3^e : reconnaissable dans quelques locutions grecques du type $\text{Ἀθῆνῃ-θεν πρῶρ\bar{\alpha}-θεν}$ (\bar{a} *prōrā*), etc.

7. Instrumental 1^{er}. — On a vu que les adverbes en \bar{a} sont des instrumentaux du masculin-neutre ⁽³⁾. Mais il se peut bien qu'il y ait dans le nombre quelques instrumentaux du féminin : la voyelle de contraction devant être \bar{a} dans l'un et l'autre cas, on n'a aucun moyen de les discerner.

8. Instrumental 2^e. — Grec homérique : $\kappa\epsilon\phi\alpha\lambda\bar{\eta}\text{-}\phi\iota\upsilon$ (avec la tête), $\eta\bar{\eta}\text{-}\phi\iota$: $\beta\acute{\iota}\eta\text{-}\phi\iota$ (par sa force), $\kappa\omicron\chi\tau\epsilon\rho\bar{\eta}\text{-}\phi\iota$: $\beta\acute{\iota}\eta\text{-}\phi\iota$ (avec une plus grande force) ; accordé avec le locatif dans $\bar{\alpha}\mu'$ $\eta\acute{\omicron}\iota$ $\phi\alpha\iota\upsilon\omicron\mu\epsilon\eta\text{-}\phi\iota$, etc. ; de $\acute{\epsilon}\sigma\chi\acute{\alpha}\rho\eta$ $\acute{\epsilon}\sigma\chi\acute{\alpha}\rho\bar{\alpha}$ (foyer), $\acute{\epsilon}\sigma\chi\alpha\rho\acute{\omicron}\text{-}\phi\iota\upsilon$ (ϵ 59, η 169), avec intrusion analogique de la voyelle thématique de 2^e déclinaison.

9. Datif. — La finale *-ay* (ou *-ey*) propre au datif a dû se contracter en grec avec la finale \bar{a} - du thème, d'où une terminaison $\bar{a}y$, $\nu\epsilon\phi\acute{\epsilon}\lambda\eta = \nu\epsilon\phi\acute{\epsilon}\lambda\bar{\alpha}\iota$, $\chi\acute{\omicron}\rho\alpha = \chi\acute{\omicron}\rho\bar{\alpha}\iota$. En latin il semble

(1) Γ 130, δ 743 ; Callim. 3, 72. — Le slave ici est seul à concorder avec le grec ; le vocatif sanscrit est *árvā* (cavale).

(2) Cette forme est un faux archaïsme : à l'époque de l'érection de la colonne on n'eût pu écrire que *PRAIDAD*.

(3) Supra 187, 7.

que la contraction ne se soit pas faite⁽¹⁾ et qu'on ait eu **terrā-ai* ou **terrā-ei* devenu régulièrement *terrāī*. Telle est en effet la forme archaïque du datif. Plus tard on a *terrae* dissyllabe : *āī* a-t-il pu se contracter en *ae* ? C'est ce qu'en l'absence de tout autre document on ne saurait décider ; mais il est plus vraisemblable que *terrae* est le locatif dont on va parler, confondu avec le datif.

10. Locatif. — La désinence du locatif étant *-ī*, on explique généralement le mot *χαμαί* par le locatif d'un th. **χαμᾶ-* (terre) disparu. Mais *χαμαί* supposerait **χαμᾶ-ī* ; et, outre que l'accent de *χαμαί* contredit les lois de l'accentuation de 1^{re} décl., que **χαμᾶ-* n'existe pas⁽²⁾, et que la voyelle thématique *ᾶ* est assez surprenante, on doit remarquer que le latin répond par *Rōmae*, qui suppose **Romā-ī*, car **Rōmᾶ-ī* fût devenu **Rōmī*. Il est donc probable que *χαμαί* doit se rattacher à un autre ordre de thèmes⁽³⁾, et qu'en grec le locatif **χώρᾶ-ī* s'est entièrement confondu avec le datif. En latin les deux formes sont restées distinctes ; mais, à raison de leur quasi-similitude, les cas ne s'en sont pas moins confondus : le locatif étant *Rōmae* et le datif *Rōmāī*, on a dit indifféremment à l'un et à l'autre cas *Rōmāī* et *Rōmae* ; de plus, comme dans la 2^e décl., le locatif a pris la fonction du génitif. Puis le loc.-gén.-dat. *terrāī*, *Rōmāī* a peu à peu cédé la place au loc.-gén.-dat. *terrae*, *Romae* : encore fort commun dans Lucrèce, il n'est plus au siècle d'Auguste qu'un archaïsme poétique.

11. Génitif. — La désinence ordinaire de ce cas était **-ēs* ou **-ōs*⁽⁴⁾ : c'est sans doute **-ēs* qui, contracté avec l'*ā* du thème, a donné la finale *ās* : gr. *νεφέλης* = *νεφέλις*, *χώρᾶς* et *χώρης*⁽⁵⁾, lat.

(1) Peut-être parce qu'elle était empêchée en indo-européen par la présence d'un phonème intermédiaire *-y-* que conserve la déclinaison sanscrite, v. g. *ácvā-y-āī* (à la cavale).

(2) Le type *χαμᾶς* est certainement analogique, infra 195, 2.

(3) Infra 204, 11.

(4) Infra 204, 14.

(5) Le seul contraste de l'accentuation de *κεφαλή* et *κεφαλῆς* montre que cette dernière forme est le produit d'une contraction.

filius Lātōnās, divīna Monētās filia, escās (de la nourriture), citations extraites de Livius Andronicus. Ce génitif ne s'est maintenu en latin que dans la locution *paterfamiliās* ; il a été remplacé par le locatif, comme en 2^e déclinaison.

(194) II. Duel. — 1. Cas direct : i.-e. **ékway* (sk. *áčvē*, deux cavales), semble assez bien reflété par les deux formes latines *duae* et *ambae*. En grec le duel de 1^{re} décl. est rare et récent (on ne le lit pas dans Homère⁽¹⁾), certainement hystérogène ; car, si *χώρᾱ* (deux pays) était primitif, on aurait en ionien **χώραη* et non *χώρᾱ*. La longue de *χώρᾱ* est donc simplement imitée de celle de *ἴππω*.

2. Cas oblique 1^{er} (grec) : manque dans Homère, plus tard le rare type *χώραιν* visiblement calqué sur *ἴπποιιν*.

3. Cas oblique 2^e (latin), *duā-bus, ambā-bus*⁽²⁾.

(195) III. Pluriel. — 1. Nominatif-vocatif. — La désinence ordinaire **-ēs*, contractée avec l'*ā* thématique, donnait une finale *ās*, attestée par le sanscrit *áčvās* (cavales), ainsi que par l'osque et l'ombrien. Mais le grec et le latin paraissent avoir perdu ce cas et l'avoir remplacé par le nominatif du duel : *νεφέλαι χώραι* comme sk. *áčvē* ; lat. *equae, terrae*, comme *duae, ambae*.

2. Accusatif : **-ns*. — Gr. **χώρᾱ-νς* (on lit en crétois *τάνς τῆμάνς*, etc.), d'où lesb. *χώραις*, dor.-ion.-att. *χώρας*, parfois simplement la voyelle brève *τὰς θύρᾶς* (Théocr.)⁽³⁾ ; lat. *terrās* = **terrā-ns*. Le démonstratif *-δε* ajouté à quelques accusatifs de ce genre, a formé un illatif en *-ᾶζε*, v. g. *θύραζε* = **θύρᾶ-νσ-δε* (vers les portes, cf. lat. *forās*), *Ἀθήναζε*, etc., et cette finale *-ᾶζε* s'est ensuite étendue, avec la même fonction, à des noms dont le sens même exclut la possibilité de leur emploi au pluriel, v. g. *χμαᾶζε* et *χμαᾶζε* (à terre).

3. Instrumental : homér. *θύρη-φιν, κλιστή-φιν*, etc.

4. Datif-ablatif 1^{er}. — Il n'y a pas en sanscrit de type correspondant au datif-ablatif en *-αις* et *-ῖς*, *χώραις terrīs*, et ce type

(1) Sauf pour quelques masculins : *Ἄτρείδᾶ* (les deux Atrides).

(2) Supra 188, 3, et infra 195, 5.

(3) V. g. *Syracus*, 65, comme *τὸς θεὸς*, supra 189, 2.

manque même au grec homérique, ce qui donne à penser que le grec et le latin l'ont développé chacun isolément sur l'analogie de ἵπποις * *equois* (*terrīs* = * *terrais*)⁽¹⁾.

5. Datif-ablatif 2^e. — Rien n'autorise à penser que les formes latines *deā-bus*, *filiā-bus*, *libertā-bus*, *manibus dextrā-bus* (Liv. Andr.), etc., soient hystérogènes. Le sanscrit a un instr. pl. *ācāvā-bhis*, un dat.-abl. pl. *ācāvā-bhyas* et un instr.-dat.-abl. du. *ācāvā-bhyām*, qui tous trois correspondent approximativement à la forme latine⁽²⁾. Toutefois, si cette forme est un legs de l'indo-européen, elle ne s'est maintenue, puis propagée⁽³⁾ que dans quelques mots où elle était nécessaire pour distinguer le féminin du masculin *dīis*, *fīlīs*, etc.

6. Locatif. — Remplacé en latin par le dat.-abl., le locatif devrait être en grec * *χώρα-σιν* ; mais on connaît déjà la substitution constante de -σιν à -σιν⁽⁴⁾, d'où le type *δραχμῆ-σι*, *χώρα-σιν*, qui sert à la fois de locatif, datif, ablatif et instrumental dans Homère et Hérodote, et qui ne s'est conservé en grec classique que dans le type Ἀθήνησι, Πλαταιῶσιν, à fonction strictement locative. L'analogie de la finale -οσι de 2^e décl. a amené à y souscrire un ι, *κεφαλήσιν*, orthographe à peu près constante dans les manuscrits, mais non dans les inscriptions. Une autre finale -ασι (vieil-attique), plus directement calquée sur -οσι, paraît s'être fort peu développée.

7. Génitif. — Ce cas a emprunté sa finale * -*sōm* à la déclinaison pronominale : sk. *tā-sām* = * *tā-sōm*, gr. τῶν = * *τᾶ-ων* ; d'où gr. *χώρα-ων* = * *χώρα-σων*, osq. *egma-zum* « rerum », lat. *terrā-rum* = * *terrā-sum*. La forme bien connue *χώραων* est éolienne et homérique ; contractée en dorien, *χώραν* ; en ionien naturellement * *χώραήων*, d'où *χώραέων* ; contractée en attique, *χώραῶν*. Le périspomène est constant, sauf dans les adjectifs du type *φλο-ς*, où le gén. pl. fm. s'est rangé à l'analogie du msc.-

(1) Le datif en -ηις, très commun dans Homère (*κοίλην νηυσί* A 89), a subi dans sa finale l'influence du locatif en -ηισι (infra), avec lequel il s'échange à volonté.

(2) Cf. infra 206, 5.

(3) Basse latinité : *equābus*, *animābus*, etc.

(4) Supra 189, 5.

nt., φιλων et non * φιλῶν⁽¹⁾, sans doute parce que les oxytons du type κολός-ς avaient nécessairement la même accentuation aux trois genres, κολῶν. En latin, la syncope *agricolum, indigenum*, qui ne se produit qu'en poésie et dans les composés masculins, est une imitation artificielle de celle qu'on croyait à tort remarquer dans le gén. pl. de 2^e décl. *deum = deōrum*⁽²⁾.

§ 2. — *Masculins.*

(196) En latin la flexion des masculins n'offre aucune particularité : *scriba, agricola, parricida* se déclinent comme *terra*. En grec il n'y a de différence qu'à trois cas du singulier, où, à raison même de leur genre, ces masculins ont tendu à se distinguer des féminins de 1^{re} déclinaison en se rapprochant des masculins de 2^e.

1. Nominatif. — Le type régulier sans désinence existe encore dans l'éolien homérique : μητιέτᾱ Ζεός, νεφεληγερέτᾱ Ζεός, etc.⁽³⁾. Dans la même langue on trouve des nominatifs à finale ᾱ, qui ne sont autres que des vocatifs transportés en fonction de nominatif : ἑπιότᾱ (cavalier), ἡρύτᾱ (héraut), ἡχέτᾱ (chanteur)⁽⁴⁾. Enfin, à toutes les époques aussi, on trouve le nomin. à désinence -ς, le seul qu'admette la langue classique : πολίτη-ς = πολίτᾱ-ς, ταμίᾱ-ς, etc. Cette formation est-elle primitive ? On l'a soutenu, en se fondant sur les deux formes latines *paricidas* et *hosticapas* (*hostium captor*) citées par Festus ; mais il semble difficile d'appuyer une théorie sur deux formes aussi douteuses et isolées. Il est probable que le -ς grec vient

(1) Cette assimilation n'a pas été universelle : la κοινή accentuait χιλίων δραχμῶν, mais l'attique pur χιλίων δραχμῶν.

(2) Supra 189, 7.

(3) A moins que ce ne soient simplement, comme dans le cas suivant, des vocatifs dont la finale brève se trouverait allongée par un accident prosodique. L'emploi du vocatif se justifie par la fréquence d'invocations telles que εὔροπα Ζεῦ (ὁ Ζεὺς à la voix tonnante !), qui sont devenues comme des formules toutes faites et dont on n'a plus décliné que le second terme.

(4) L'expansion du vocatif a été si grande dans cet ordre de thèmes qu'il peut s'accorder avec un accus. (εὔροπα Ζῆν), avec un gén. (ἑπιότα φηρός Arat.), avec un datif (κῦανοχαίτα Προσειδάωνι Antimaque), etc.

ici de l'analogie des autres déclinaisons⁽¹⁾, spécialement de la 2^e, et que les deux nominatifs latins, si jamais ils ont existé, se réclament de la même origine.

2. Vocatif. — Le vocatif est resté plus pur que celui des féminins, *πολίτᾶ, ταμίᾶ*. Toutefois, dans certains mots, et notamment dans les patronymiques en *-ιδη-, -άδη-*, il a pris la longue du nominatif, mais sans le *-ς*, *Κροινίδη, Ἐρμεῖᾶ, Τειρεσίη* (λ 139).

3. Génitif. — Le génitif d'un thème *πολίτᾶ-* était naturellement **πολίτᾶς* ; mais, une fois que le nominatif eut pris le *-ς*, le génitif ne s'en distinguait plus, ce qui favorisa la création d'une forme nouvelle. Comme on avait **ἵπποο* en regard de *ἵππος*, en regard de *πολίτᾶς* nomin. on posa gén. *πολίτᾶο*, et cette explication, d'une rare simplicité, n'a contre elle que l'unique forme *Τλασίαφο*, qu'on lit dans une inscription de Corcyre (le *Ϝ* est presque inexplicable⁽²⁾). Quoi qu'il en soit, la forme éolienne *πολίτᾶο* a pour corrélatifs nécessaires, en dorien *πολίτᾶ*, et en ionien **πολίτηο*, d'où *πολίτεω*. Les génitifs de la *κοινή* en *-ᾶ*, *ὀρνιθοθήρᾶ, Βορρᾶ*, sont des dorismes, dont les génitifs de basse grécité et néo-grecs en *-η*, *Ἐρμῆ*, sont des imitations. L'attique ancien ne paraît pas les connaître.

Que faut-il penser dès lors du génitif attique et commun *πολίτου, ταμίου* ? On l'a récemment expliqué par la contraction de **πολίτεο* = **πολίτηο*. Mais il serait tout au moins bizarre que l'attique, où domine, comme on sait, la métathèse quantitative⁽³⁾, eût **πολίτεο* là où l'ionien même a *πολίτεω*, alors surtout qu'il oppose *βασιλέως* à l'ion. *βασιλέος*. Mieux vaut donc s'en tenir à l'ancienne doctrine : *πολίτου* est simplement analogique de la finale *-ου* de 2^e décl., elle-même contractée de cet *-οο* qui avait produit *πολίτᾶο*. A quatre siècles de distance l'analogie a repassé par la voie déjà suivie, tant il y a de logique et presque de nécessité dans ses caprices apparents !

(1) V. aussi supra 132 i. n.

(2) Ce peut être une fausse graphie, ou un signe arbitraire pour *y* (*Τλασίαιο* ? d'après *ἵπποιο*). En tout cas, c'est exagérer l'importance de cette forme isolée que d'y appuyer l'hypothèse d'un génitif primitif de 2^e décl. en *-ο-φο*.

(3) Supra 76 B et C.

Mentionnons en terminant l'influence exercée sur ces thèmes, surtout dans l'ionien d'Hérodote, par le type de 3^e décl. Σωκράτης, à raison de l'identité de la finale au nominatif : on lit le vocatif Πρῆξαστες, l'accus. δεσπότεα, etc. Inversement l'acc. Σωκράτην, τριήρην, le gén. Σωσθένου, etc., sont de la meilleure époque attique.

SECTION III.

THÈMES EN \bar{i} (GR. $\bar{y}\check{a}$, LAT. $-i\bar{e}-$).

(197) On a vu plus haut⁽¹⁾ comment un accusatif indo-européen de thèmes féminins **woqī-* (voix), **spekī-* (aspect), est devenu en grec ὄσαῖν, en latin *speciēm*, formes d'où l'analogie a tiré dans les deux langues deux flexions divergentes. Le procédé grec est des plus simples : sur ὄσαῖν s'est construit un nomin. ὄσαῖ, cf. χώρᾱ χώρᾱν, et de même pour tous les noms en \check{a} de 1^{re} décl., μούσα (lesb. μοῖσα, lacon. μῶά) = *μοντγᾱ, δόξα = *δοκτγᾱ, ῥίζα = *ρῖδῖγᾱ, ἀμίλλα = *ἀμιλγᾱ, γλώσσα = *γλῶγγᾱ, σφαῖρα = *σφᾱίγᾱ, etc. Si ensuite on a décliné γλῶσσᾱ sur l'analogie rigoureuse de χώρᾱ, on a dû avoir gén. sg. *γλῶσσᾱς, et le reste à l'avenant ; mais on conçoit assez aisément que la longue de χώρᾱς ait amené l'allongement en γλῶσσᾱς⁽²⁾, ion.-att. γλώσσης, en sorte que les deux flexions ne diffèrent plus qu'au nomin. et à l'acc. sg., qui montrent la brève originaire.

En latin on a de même : — Sg. acc. *speciēm* ; abl. *speciē* : *speciēm* = *terrā* : *terram* ; gén.-dat. *speciēi*, comme *terrāi* ; — Pl. nomin. *speciēs*, qui rappelle peut-être le nomin. pl. disparu **terrās*⁽³⁾ ; acc. *speciēs*, cf. *terrās* ; abl.-dat. *speciēbus*, cf. *deābus* ; gén. *speciērum*, cf. *terrārum*. — Reste seulement le nomin. sg. *speciēs*, qui ne saurait s'apparier à *terrā* ni à **terrā* et demande une autre explication.

C'est que la 5^e déclinaison latine n'est point une et primitive,

(1) Supra 112 et 151.

(2) Formule γλώσσᾱι (dat. sg.) : γλώσσᾱις (dat. pl.) = χώρᾱι : χώρᾱις.

(3) Si ce n'est tout simplement un accus. en fonction de nomin., ou une analogie de la 3^e décl. — Cf. supra 195, 1.

tant s'en faut. Divers types fort disparates y ont conflué sous l'action de l'analogie, bien que le fonds essentiel s'y compose de féminins du type *speciēs*, *pauperiēs*, *avāritiēs*. Ainsi *diēs* = **diēus* équivaut à Ζεύς = *Ζηύς et appartient par ses origines à la 3^e déclinaison (1); mais, l'acc. *diem* = **diēm* = Ζῆν étant pareil à celui de *speciem* et autres, il en suit la flexion (2). *Rēs* était aussi de 3^e déclinaison, mais l'acc. *rem* = **rēm* l'a incliné dans le même sens. Enfin *spēs* était un thème en *-es-*, comme le prouvent surabondamment le verbe *spēr-āre* et l'adverbe *prosperē* = **prō spēřē* (conformément à l'espérance), d'où l'on a tiré postérieurement un adjectif *prosper* : l'acc. était donc **spēr-em*, mais l'analogie de *diem*, *rem*, *nūbem* a donné *spem*, et le reste de la flexion a suivi. Il eût pu également arriver qu'on déclinât *nūbēs* **nūbēi* **nūbē*, et, si le fait ne s'est pas produit, ce n'est pas faute de tentatives dans ce sens ; car *famēs* (gén. *famīs*) fait à l'ablatif *famē* et non *famē*, *tābēs* (consomption) a un abl. arch. *tābī* ou plutôt *tābē*, et *tābēs* (souillure), un abl. arch. *tābī* (Lucrece) qui n'est sans doute qu'une transcription de **tābē*.

On voit dès lors ce qui s'est passé : une fois *diēs*, *rēs*, *spēs*, etc., passés à la 5^e déclinaison, le nominatif du type *speciem*, quel qu'il ait pu être, a dû se transformer à leur image.

(1) Cf. infra 213. — *Diēspiter* = Ζεύς πατήρ n'est donc autre chose que le nomin. de la locution dont *Jūpiter* = Ζεῦ πάτερ est le vocatif.

(2) Il en a même pris le genre : originairement masculin, on sait que l'usage le fait des deux genres.

CHAPITRE II.

DÉCLINAISON IMPARISYLLABIQUE.

- (198) Dans cette déclinaison il y a lieu, pour prévenir toute confusion, de bien distinguer et d'étudier à part, d'abord les désinences en elles-mêmes, puis les formes variées que peut prendre le thème à la suite de l'affixation de ces désinences. Cette distinction est partout possible, et même facile, sauf au nominatif singulier des masculins-féminins, où le seul indice du cas est souvent la modification du thème. C'est donc ce cas fondamental qu'il faut envisager en premier lieu.

SECTION I^{re}.

NOMINATIF SINGULIER.

- (199) On a vu que le nomin. sg. est tantôt caractérisé par un indice -s, tantôt dépourvu d'affixe⁽¹⁾. Cette variété se reproduit ici sur une très grande échelle, et il y a lieu de distinguer les nominatifs en sigmatiques, φλέψ, θριξ, et asigmatiques, où le seul indice visible est un allongement de la syllabe finale du thème, φέρων, πατήρ. Autrefois on expliquait couramment cet allongement par l'effet même d'un -s plus ancien, qui avait disparu avec compensation. Mais cette hypothèse ne saurait

(1) Supra 187, 1, et 193, 1.

tenir devant la rigueur des lois phonétiques ; car il est clair que, si des nominatifs sigmatiques bien constatés, tels que * *διδοντ-ς*, *χέρ-ς* (prouvé historiquement), ont donné *διδούς*, *χείρ*, etc., de leur côté * *φέροντ-ς*, * *πατέρ-ς*, qu'on prétend restituer, n'auraient pu devenir que * *φέρους*, * *πατείρ*, et non *φέρων*, *πατήρ*. D'ailleurs, les corrélatifs indo-européens de ces types n'offrent de -s final dans aucune langue, soit notamment sk. *bhāran*, *pitā*, lat. *pater* ; et, si le corrélatif latin *ferēn-s* en a un, on sait qu'il se dénonce lui-même comme hystérogène⁽¹⁾. Force est donc bien d'admettre que, si tant est que ces nominatifs aient jamais été sigmatiques, leur finale avait déjà disparu dans la phase indo-européenne, ce qui suffit à justifier la distinction admise. En la poursuivant, on constate que quelques nominatifs, fort rares, cumulent à la fois l'indice -s et l'allongement, et enfin qu'aucun de ces indices ne s'applique au nominatif des noms neutres, auquel il faut assigner une place spéciale.

§ 1^{er}. — *Nominatif sigmatique.*

(200) On peut classer comme suit les thèmes où l'ancienne langue admettait la finale sigmatique, plus ou moins fidèlement reproduite en grec et en latin.

1. Thèmes à finale vocalique : gr. *πόλι-ς ἔθρι-ς στάσι-ς*, *πολύ-ς νέκυ-ς νέκυ-ς* *δρῦ-ς υἰύ-ς* (lacon.)⁽²⁾ ; lat. *avi-s ācri-s* (d'où *ācer*)⁽³⁾ *gēns* = * *genti-s*⁽⁴⁾ *suāvi-s*, *manu-s fructu-s sū-s grū-s*, etc.

2. Thèmes en diphthongue : Ζεύ-ς = * *Δυηύ-ς* lat. *diē-s*⁽⁵⁾, *βοῦ-ς* dor. *βῶ-ς* lat. *bō-s*, *ναῦ-ς*, *ἱππεύ-ς* = * *ἱππηύ-ς* ; à l'exception toutefois des dérivés en -*ow-* et -*oy-*⁽⁶⁾, bien que le grec, qui les a seul conservés, ait introduit dans quelques-uns des pre-

(1) Supra 47 C.

(2) C'est de ce thème υἰύ- que procède la flexion υἰέος, etc., si commune dans Homère. Le thème υἰό- de 2^e déclinaison est également homérique.

(3) Supra 70.

(4) Supra 118 (syncopé à l'imitation de *dēns* et similaires).

(5) Cf. supra 197.

(6) Cf. supra 131 et infra 213 (III).

miers le nominatif sigmatique, v. g. ἦρωσ = *ἦρωσ-ς, cf. gén. ἦρωσ-ος = *ἦρωσ-ος.

3. Thèmes en gutturale ou labiale : gr. ἄρπαξ = *ἄρπαγ-ς θώραξ θράξ = *θράγ-ς, φλέψ = *φλέβ-ς εὔωψ, etc.; lat. *audāx ferōx fēlīx, plēb-s Æthiops-s*.

4. Thèmes en dentale pure : la dentale s'assimile à l's, puis le groupe ss se réduit à s, παῖς = *πάσις = *πάσιδ-ς, *mīlēs = *mīlēs⁽¹⁾ = *mīlīt-s*. De même λαμπάς, ἐλπής, κουφότης = *κουφότᾱτ-ς, ὄρνις = *ὄρνιθ-ς (gén. ὄρνιθ-ος) ; lat. *lapīs, pietās, virtūs, pecūs* (?) (*ūd-is*), etc.

5. Thèmes en dentale précédée de nasale (-nt-) : le nominatif est sigmatique partout, gr. δούς = *δόντ-ς, τιθείς = *τιθέντ-ς, δεικνῶς = *δεικνύντ-ς, τυπεῖς τυφθεῖς = *τυπέντ-ς *τυφθέντ-ς, λύσᾱς (lesb. λύσαις) = *λῶσᾱντ-ς, πᾱς = *πάντ-ς, χαρίεις = *χαρίεντ-ς, etc., lat. *dāns, stāns, *sēns = *shēt-s, iēns = *iyhēt-s, dēns = *dñt-s⁽²⁾* ; à la seule exception en grec des participes de formes thématiques ; le latin, par analogie, introduit l's jusque dans ces formes, *ferēns, amāns, nocēns, audiēns*, etc.

6. Thèmes en nasale. — L'allongement ici prévaut de beaucoup ; cependant on trouve quelques types sigmatiques, κτεῖς (peigne) = *κτέν-ς, εἶς = *σέμ-ς, et des doublets tels que δελφίς δελφῖν, *sanguīs* (arch.) *sanguīs sanguēn*, desquels on ne saurait dire quel terme est primitif et quel hystérogène. Tout au moins la finale de *hiem-s* nous est-elle dénoncée comme irrégulière par le corrélatif grec χιών (neige) = *χιώμ⁽³⁾. Toujours le -ς dans les adjectifs en -ων-, μέλας = *μέλαν-ς, τάλας, cf. μέγαλς.

7. Thèmes en vibrante. — L'allongement est de règle, sauf après l, gr. ἄλ-ς, lat. *sal*⁽⁴⁾, et dans χέρ-ς devenu χεῖρ, dor. χήρ.

(1) C'est ainsi qu'il faut restituer, et non *πάσις *mīlēs, chaque fois que les finales doivent être scandées longues, v. g. X 499 ; car, si ces finales avaient été longues de nature, elles le seraient certainement restées, cf. ὄρνις *pariēs*. Pourtant on lit ὄρνις Ω 219 : l'abréviation doit être analogique de πόλις ἐλπής.

(2) Supra 123.

(3) Cf. supra 48 A, et infra 208.

(4) L's est-elle tombée par voie phonétique ? Cf. *pul-s* (bouillie).

Cette longue de compensation s'est introduite dans les cas obliques, en sorte que le $\chi\epsilon\rho\text{-}\acute{o}\varsigma$ régulier homérique est devenu $\chi\epsilon\iota\rho\acute{o}\varsigma$, de même $\chi\epsilon\iota\rho\iota$, $\chi\epsilon\iota\rho\epsilon$, etc. ; cependant $\chi\epsilon\rho\acute{o}\iota$ et $\chi\epsilon\rho\acute{o}\iota\nu$ ont subsisté. On peut encore citer $\mu\acute{\alpha}\chi\alpha\rho\text{-}\varsigma$ (heureux, aussi $\mu\acute{\alpha}\chi\alpha\rho$), et $\mu\acute{\alpha}\rho\tau\upsilon\varsigma$ (témoin, aussi $\mu\acute{\alpha}\rho\tau\upsilon\rho$), dont le thème manque tout-à-fait de clarté.

§ 2. — *Nominatif à allongement.*

(201) 1. Thèmes en diphthongue : gr. $\acute{\eta}\chi\acute{\omega}$ = * $\acute{\eta}\chi\omega\acute{\iota}$, cf. gén. $\acute{\eta}\chi\acute{o}\varsigma$ = * $\acute{\eta}\chi\acute{o}\gamma\text{-}\acute{o}\varsigma$, et de même $\pi\epsilon\acute{\iota}\theta\acute{\omega}$, $\Lambda\eta\tau\acute{\omega}$, etc.

2. Thèmes en *-nt-* : le simple allongement (en grec seulement) quand le groupe *-ντ-* est précédé de la voyelle thématique *ο-*, $\phi\acute{\epsilon}\rho\omega\nu$ $\phi\acute{\epsilon}\rho\omicron\nu\tau\text{-}\acute{o}\varsigma$, $\acute{\iota}\delta\acute{\omega}\nu$ $\acute{\iota}\delta\acute{o}\nu\tau\text{-}\acute{o}\varsigma$, $\lambda\acute{\upsilon}\sigma\omega\nu$, etc.

3. Thèmes en nasale. — Le nominatif à allongement est de beaucoup le plus commun. Il est surtout de règle absolue pour tous les thèmes, si nombreux, en *-en-*, *-on-*, *-men-*, *-mon-*, gr. $\phi\rho\acute{\gamma}\eta$ ($\phi\rho\epsilon\nu\text{-}\acute{o}\varsigma$), $\tau\acute{\epsilon}\rho\eta\eta$, $\acute{\alpha}\phi\rho\omega\nu$, $\kappa\acute{\upsilon}\omega\nu$ (voc. $\kappa\acute{\upsilon}\omicron\nu$), $\pi\omicron\iota\mu\acute{\eta}\nu$, $\acute{\alpha}\chi\mu\omicron\nu$ ($\acute{\alpha}\chi\mu\omicron\nu\text{-}\acute{o}\varsigma$), etc., lat. *liēn* (gén. *liēn-is*). Le latin, dans ses thèmes en *-en-*, d'ailleurs fort rares, a généralement perdu l'allongement, *pectĕn* et non **pectĕn*, par analogie, soit des cas obliques (gén. **pectĕn-is* devenu *pectinis*), soit de la finale du nominatif des neutres (*nōmĕn* = **gnō-mn̄*). Dans les thèmes en *-on-*, non seulement il reproduit l'allongement, mais encore syncope l'*n* final du thème, *homō* (*homān-is*), *orīgō*, *hirundō*, *cōnsuētūdō*, etc., ce qui paraît représenter un état plus primitif encore du nominatif indo-européen⁽¹⁾. Dans nombre de cas l'allongement ne semble pas exclusivement propre au nominatif ; mais c'est alors, ou bien que le thème de déclinaison avait déjà une voyelle longue, qui ne pouvait subir un nouvel allongement (tel peut-être $\acute{\alpha}\acute{\iota}\omega\nu\text{-}$ et autres⁽²⁾), ou que la longue du nominatif s'est abusivement étendue aux cas obli-

(1) Le vrai nominatif serait donc en grec * $\acute{\alpha}\chi\mu\omega$, * $\pi\omicron\iota\mu\acute{\eta}$, et de même dans les suivants, * $\pi\alpha\tau\acute{\eta}$ * $\rho\alpha\tau\acute{\eta}$, * $\delta\omicron\tau\acute{\eta}$ * $\delta\acute{o}\tau\omega$ * $\delta\acute{a}\tau\omega$, etc. (cf. sk. *pīdā*, *dādā*). L'*n* et l'*r* ont dû revenir à la finale par analogie de leur présence aux cas obliques.

(2) Cf. supra 154.

ques, ainsi qu'on le verra⁽¹⁾ : gr. λειχίν λειχῖν-ος, Ἑλλην Ἑλλην-ος, χεϊμών χεϊμῶν-ος ; lat. *liēn liēn-is, sermō sermōn-is, edō edōn-is, latrō latrōn-is*, etc.

On remarquera en outre l'allongement dans deux thèmes en *m-*, χθών = *χθῶμ, χιών = *χιῶμ (mais lat. *hiēm-s*, et gr. εἶς = *σέμ-ς), et dans les comparatifs, dont le thème n'a de nasale finale qu'en grec, non en latin, μεῖζων μεῖζον-ος.

4. Thèmes en vibrante. — L'allongement est de règle presque absolue ; mais il disparaît en latin, par suite de l'abréviation de toute finale en *r* : πατήρ (acc. πατέρ-α), *pater* = **patēr* ; δοτήρ, avec allongement propagé aux cas obliques (δοτήρ-ος) ; de même pour φῶρ et *fūr* ; δῶτωρ (gén. δῶτορ-ος) ; *victōr* = **victōr*, *soror* = **sorōr*, dont l'allongement primitif est trahi par son passage aux cas obliques.

5. Thèmes à finale *s*. — Tous les thèmes de cette catégorie subissent l'allongement au nominatif, à savoir : — a) les masculins-féminins en *-os-*, *-es-*, gr. αἰδώς (αἰδός = *αἰδός-ος), ἀνιδής, εὐγενής, etc., lat. *honōs* et *honōr* = **honōr*, *arbōs* et *arbōr* = **arbōr* (gén. *arbōr-is*, *honōr-is*), *caedēs* (cf. l'infin. *caedēre*⁽²⁾), *dēgenēr* = **dēgenēr* = **dēgenēs*, etc.⁽³⁾ ; — b) les comparatifs en *-yos-*, gr. μεῖζων compliqué de nasalisation, lat. *mājōr* = **mājōr* = **mājōs*, cf. nt. *mājūs* = **mājōs* ; — c) les participes du parfait en *-wōs-* (gr. ᾤσ- et ᾤσ-), λελοιπώς (nt. λελοιπός, gén. λελοιπότη-ος).

§ 3. — Nominatif à cumul.

(202) Le cumul des deux indices de nominatif est une corruption tout exceptionnelle, v. g. ἰλώπηκ-ς (gén. ἰλώπεκ-ος), commune

(1) Infra 210.

(2) Supra 125.

(3) Dans *cinīs, pulvīs*, la brève doit venir des cas obliques, si ce ne sont d'anciens neutres passés à la déclinaison masculine.

cependant au grec et au latin et probablement très ancienne dans (dor.) πώς et *pēs*, qui, on l'a vu, ne sauraient remonter à *πός-ς et **pēd-s*, où la voyelle n'eût jamais été longue que de position : on doit donc restituer *πώδ-ς et **pēd-s*, cf. acc. πός-α et *pēd-em*⁽¹⁾. L'attique πούς ποῦς est une autre corruption, encore inexpliquée.

§ 4. — *Nominatif-accusatif des noms neutres.*

(203) Dans les noms et adjectifs neutres, le nominatif et l'accusatif du singulier, toujours semblables, sont essentiellement caractérisés par l'absence de tout indice, ce dont on s'assurera d'un coup d'œil en les comparant aux masculins correspondants.

1. Thèmes à finale vocalique : gr. ἴσθρι, σίναπι, — ἄστου, γόνου, γλουύ ; lat. *ācre* = **ācri*, *forte*, *mare*, *animal* = **animāti*, — (arch.) *pecū*, *genū*, *cornū* (?).

2. Thèmes à finale explosive : gr. γάλα = **γάλακτ*, μέλι = **μέλιτ*, ἕπηλυ (étranger) = **ἕπηλυδ*, msc.-fém. ἕπηλυς ; lat. *lāc* = **lāct* ; mais les adjectifs du type *audāx*, *ferōx*, *fēlix* ont assimilé le neutre au masculin-féminin.

3. Thèmes en *-nt* : gr. τιθέν = **τιθέντ*, δεικνόν, τυφθέν, πᾶν⁽²⁾, χαρίεν, — φέρον = **φέροντ*, ἰδόν, etc. ; en latin, assimilation au msc.-fm., *ferēns*, *prūdēns*.

4. Thèmes en nasale : gr. ἔν = **σεμ*, μέλᾶν, — τέρεν, εὔδαιμον, — ὄνομα = **ὄνομη* ; lat. *nōmēn*, *fulmēn*.

5. Thèmes en vibrante : gr. ἦπαρ = **ἦπτγτ*, ἦμαρ⁽³⁾, etc. ; lat. *jecūr*, *femūr*, *marmōr*, *cicēr*.

6. Thèmes en *s-* : — a) gr. γένος, εὐγενές, ἀναιδές, κέρας, lat. *genūs*, *rōbūr* ; — b) gr. μειζον, θᾶσσον, lat. *mājūs* = **mājōs* ; — c) gr. λελοπιός, λελουός.

(1) Même cumul sans doute dans *vōx* (φόψ), *lōx* (légere), *rōx* (rēgere), *κλώψ* (κλέπτω), avec passage de l'allongement aux cas obliques.

(2) Le circonflexe doit venir de l'analogie de πᾶς ; au surplus on lit πρόπᾶν A 601 et ἄπᾶν Y 156.

(3) La longue dans εὔωρ et πῦρ est inexpliquée.

SECTION II.

DÉSINENCES CASUELLES.

(204) I. Singulier. — 1. Nominatif msc.-fm. : supra 200-202.

2. Nominatif des neutres : supra 203.

3. Vocatif. — Le vocatif indo-européen était le thème pur sans addition d'aucun affixe ; de plus, il faisait remonter l'accent le plus haut possible. Ce dernier caractère n'est naturellement plus visible qu'en grec ; encore ne s'y est-il conservé que dans un petit nombre de types, v. g. *πατήρ πάτερ*. Le premier, au contraire, y est encore fort nettement reconnaissable, et l'on peut dire qu'en principe le vocatif se distingue du nominatif par l'absence d'-s final ou d'allongement⁽¹⁾. Toutefois, l'analogie des neutres, du duel et du pluriel, où ces deux cas étaient semblables dès l'origine, s'est largement exercée sur le voc. sg. à deux points de vue : d'une part, dans certaines formes, il s'est entièrement assimilé au nominatif ; de l'autre, là même où il existe un vocatif distinct, l'emploi en est à peu près facultatif, et le nominatif en tient fort souvent lieu⁽²⁾.

Exemples : *πόλι, γλυκύ* ; — *Zεῦ, Ἥπεῦ, Ἀητοί* ; — *ἄνα = *ἡνάκτ, γύναι = *γύναικ, παῖ = *παῖδ*, mais en général le nominatif, *ἄρπαξ*, et même *ἄναξ* dans la langue courante ; — *τιθέν, χαρίεν, μέλαν, Αἴαν, φέρον* ; — *κύον, Ἄπολλον* ; — *πάτερ, σῶτερ, δῶτορ* ; — *διογενές*.

Le latin a poussé bien plus loin la corruption : il n'a plus dans cette déclinaison d'autre vocatif que *Jū-piter*, qui fait aussi fonction de nominatif. Partout ailleurs c'est le nominatif qui fait fonction de vocatif : *avi-s, manu-s, fēlix, lapis, prūdēns, homō, pater, victor, nūbēs*, etc.

(1) Il en résulte que par définition le vocatif neutre est toujours identique au nominatif.

(2) *OEd. R.* 629, ὦ πόλις πόλις ; *ibid.* 14, ἀλλ*, ὦ κρατύνων Οἰδίπους χώρᾱς ἐμῆς (κρατύνον Οἰδίπου faisait le vers) : *Prometh.* 88, ὦ δῖος αἰθήρ, etc.

4. Accusatif des masculins-féminins. — La désinence est *-m*, qui apparaît bien nettement après voyelle : *πόλι-ν*, *στάσι-ν*, — *ἰχθύ-ν*, *γλυκύ-ν* ; lat. *puppi-m*, *turri-m*, — *manu-m*, *fructu-m*. Mais en latin il y a eu confusion de la finale des thèmes en *i-* avec celle des thèmes consonnantiques, beaucoup plus nombreux, et l'on a dit *avem*, *collem* comme *patrem*⁽¹⁾ ; le type régulier en *i-m* ne s'est conservé que dans quelques thèmes, et dans certains mots devenus adverbes que l'on ne rattachait plus à la déclinaison : *parti-m* (acc. de *pars* = **parti-s*), *stati-m* = *στάσι-ν* : d'où le suffixe adverbial *-tim-sim*, assez répandu, *sēnsim*, *cōnfestim*, *pedetentim*, etc.

Quand le thème se termine par une consonne, l'*m* final devient naturellement *m̄*, et donne en grec *-α*, en latin *-em* : *πόδ-α* = **πόδ-m̄* et *ped-em*, *ποιμέν-α* *homin-em*, *φέρωντ-α* *ferent-em*, *πατέρ-α* *patr-em*, etc. ; après semi-voyelle *ἰππέᾱ* = *ἰππῆα* = **ἰππῆα*, *Λητόα* (*Λητώ*) = **Λητόγ-α* ou **Λητόγᾱ*⁽²⁾, mais aussi dor. *Λᾱτῶ-ν*, ion. *Λητοῦ-ν*.

Le grec non plus n'est pas exempt de confusions entre ces deux ordres de thèmes : à raison de la similitude des nominatifs, les thèmes *ἔριδ-*, *χάριτ-*, *ᾄρνιθ-* et autres ont emprunté à *πόλι-* et similaires leurs accusatifs *ἔριν*, *χάριν*, *ᾄρνιν*⁽³⁾ (aussi *ἔριδα*, *ᾄρνιθα*), etc. ; inversement, l'accus. commun étant *εὐρόν*, on trouve chez les poètes le type *εὐρέα* d'après le gén. *εὐρέος*. Le type *θυγατέρων* (d'après *δοτειραν*) n'appartient qu'à la plus basse grécité.

5. Accusatif neutre : toujours semblable au nominatif.

6. Ablatif 1^{er}. — En admettant qu'il ait existé primitivement

(1) L'analogie est partie de l'identité des datifs, *avem* : *avī* = *patrem* : *patrī*.

(2) De même en latin après voyelle longue : ainsi le th. *sū-* fait *sūem* = **sūw-m̄* par dédoublement de l'*ū*, supra 71 et 112.

(3) **Ἐριν* : *ἔρις* = *πόλιν* : *πόλις*. Ainsi *κόριν* (N 131) et *κόριθα* (Λ' 375), *Σωκράτην* (supra 196 in fine), *ἦρωα*, att. *ἦρω*, mais ion. *ἦρων*, etc. Le même fait a dû se produire en latin, si l'on en juge par la comparaison de *clāvis* (gén. *clāvis*) avec *κλείς* = *κλήϊς* = **κλᾱϝῖδ-ς* (gén. *κλειδ-ός*).

dans cette déclinaison un ablatif en *d* précédé d'une voyelle⁽¹⁾, dont le grec ni le sanscrit ne présentent aucune trace, le latin, en tout cas, ne l'aurait conservé que dans les thèmes à finale *i-* et *u-*, soit *puppī* = **puppīd* = **puppī-ēd* (?) et *manū* = **manūd* = **manū-ēd* (?). Mais il se peut aussi que **puppīd* et **manūd* aient été simplement construits sur le rapport *servōs* **servōd* de 2^e déclinaison. Quoi qu'il en soit, il est bien certain que *puppī*, *manū* sont les seuls vrais ablatifs de cette flexion, autrement dit, qu'on ne saurait faire remonter le type *patr-ē* à **patr-ēd*, puisque *d* final ne disparaît qu'après une longue. L'ablatif en *-ē* est donc très probablement un locatif⁽²⁾, dont il remplit d'ailleurs la fonction (après *in*, *sub*, etc.), et avec lequel il s'est confondu de la façon qu'on va voir.

L'ablatif est resté pur dans les thèmes en *u-* (4^e décl.) : *magistrātūd* (Sct. Bacch.), *manū*, *genū*, et les supins en *-tū*⁽³⁾, sauf le très rare barbarisme *frūctō*.

L'ablatif des thèmes en *i-*, dont on lit encore le *d* final sur de vieilles inscriptions, *marīd*, *clāsīd*, *turrī*, *ācrī*, *animālī*, non seulement s'est conservé dans quelques mots, mais même s'est répandu en dehors de son domaine. On a dit *airīd*, *cōventiōnīd*, bien que les thèmes soient consonnantiques, *ais-* (airain), *cōventiōn-*, etc., et, dans la langue archaïque, *corporē* et *corporī*, *mājorē* et *mājorī*, *prūdētē* et *prūdētī* alternent à volonté, à la faveur sans doute du datif régulier *prūdētī* et de l'identité des deux cas à la 2^e déclinaison (*servō*). En latin classique, cette alternance n'a guère été maintenue que par les poètes, et seulement dans les thèmes en *-nt-* et en explosive (abl. *fēlicī*) ; mais les inscriptions la montrent bien plus largement répandue. Bien entendu, cet *ī* final pouvait aussi s'écrire *ei* ou *ē* : d'où la scansion *Gnaivōd patrē prōgnātus* (ep. Scip.) ; d'où aussi sans doute le mot *DICTATORED* (col. rostr.), qui, s'il n'est un barbarisme archaïsant, doit être lu avec l'*ē* = *ī* comme *NAVALED* = *nāvālīd* de la même inscription.

(1) Par hypothèse **-ed*, supra 187, 4.

(2) Infra 13, or un instrumental, infra 10.

(3) Supra 119. Mais *sue*, *gruc*, comme acc. *suem*.

Mais le phénomène inverse s'est aussi produit, et beaucoup plus largement, c'est-à-dire que la finale -ē de l'ablatif (locatif) des thèmes consonnantiques a été transportée aux thèmes en *i-*, et que, sur le modèle de *pede*, *patre*, on a créé *ave*, *ove*, *igne*, *colle*, *turre*⁽¹⁾, etc. La finale régulière, on le sait, ne s'est guère maintenue constante que dans les neutres (*mare*, *animal*) où elle empêchait la confusion de l'ablatif avec le nominatif⁽²⁾, et par la même raison dans la déclinaison des adjectifs en *-i-*, *-ri-* et *-li-*.

En grec tout ablatif de 3^e décl. fait défaut. Mais la finale des ablatifs adverbiaux de 2^e (σοφῶς) a passé indûment à la 3^e, et l'on a formé sur βραδύς, σαφής, διαφέρων les adverbes βραδέως (lentement), σαφέως σαφῶς (clairement), διαφερόντως (différemment), hom. τεχνηέντως (ε 270), comme, si les thèmes étaient *βραδέο-, *σαφέο- *σαφό-, *διαφέροντο-, etc.⁽³⁾.

7. Ablatif 2^e. — Il se peut que le type *ὀνόματος*, que l'on considère ordinairement comme un génitif, doive être coupé *ὀνόμα-τος* et expliqué par un ablatif en *-tos* du thème *ὄνομα-* : de là et du nom. pl. *ὀνόματα* viendrait le τ intercalaire de la flexion grecque, qui manque au latin *nōmin-is*⁽⁴⁾. On reconnaît le même ablatif dans le latin *rādīc-i-tus*, avec insertion d'un *i* analogique de *fundi-tus*.

8. Ablatif 3^e. — On en trouve quelques exemples dans Homère, ἡῶ-θεν (depuis l'aurore), ordinairement avec insertion d'un *o* de liaison qui vient de l'analogie des thèmes en *-o-* et du génitif *πατρός*⁽⁵⁾, v. g. *πατρ-ό-θεν*, *Δι-ό-θεν*, *ἄλ-ό-θεν*.

9. Instrumental 1^{er}. — Si, comme on tend à l'admettre, l'in-

(1) Formule *avē* : *avī* (dat.) = *patre* : *patrī*.

(2) D'où il résulte que l'analogie en question a dû se produire après la permutation d'ῖ final en ē (*mare* = **marī*), mais avant la chute de la finale de *animal* = *animāle*.

(3) On voit que la confusion de deux flexions différentes a été, dans les deux langues, la principale cause des déviations de la déclinaison ; mais en grec c'est la 2^e décl. qui a eu une influence prépondérante ; en latin c'est la flexion des thèmes en *-i-*. On en aura de nombreux exemples.

(4) Cf. supra 115, 4, et infra 210.

(5) Cf. supra 179.

dice de ce cas était * -ǎ, il y a lieu de le reconnaître dans ἄμ-α (ensemble), peut-être dans παρ-ά (cf. gén. πάρ-ος, dat. παρ-αί, loc. περ-ί, qui sont autant de prépositions) et dans πεδά, qui, employé par les Éoliens au lieu de μετά (avec), aurait pour corrélatif le lat. *ped-ě*. Dans πάντ-η, dor. παντ-ᾱ, la finale longue vient de l'analogie de la déclinaison parisyllabique (1).

10. Instrumental 2^e. — A peine quelques types dans Homère : ἴφι = **fi-phi*, cf. lat. *vi-s*, ἐρέθεσ-φιν, ὄχεσ-φιν. En latin seulement *i-bī* et *u-bī* (d'un thème démonstratif **u-*, cf. *u-ter*), avec allongement final d'origine obscure (2).

11. Datif. — La désinence indo-européenne probable étant **-ay*, on la retrouve en grec dans les infinitifs des deux types δόμεν-αι et ἰέν-αι (3), sans doute aussi dans χαμ-αί, datif probable de χθών, et peut-être à l'état de lointain souvenir dans tels locatifs homériques à finale longue πατέρῃ, κόρουθῃ, νῆῃ, qui combinerait ainsi l' -ι du locatif avec la longue du datif. Partout ailleurs, en grec, le datif a disparu, complètement remplacé par le locatif. En latin, au contraire, c'est lui qui a prévalu et qu'on rencontre dans tous les thèmes de 3^e-4^e décl., *manūi* (souvent remplacé par l'ablatif *manū*, particulièrement dans la langue de César (4)), *ped-i*, *patr-i*, *victōr-i*, *nōmin-i*, etc. On écrivait aussi *ped-ei* et *ped-ē*. Dans les thèmes en *i-*, l' -ī final se contractait naturellement avec celui du thème (*ovī* = **ovi-ī* ou **ovey-ī*), et de la ressemblance tout extérieure d'*ovī* et *pedī* sont parties les actions d'analogie qui ont assimilé entre elles un grand nombre de désinences de la flexion des thèmes en *i-* et de celle des thèmes consonnantiques, *avě* d'après *pedě*, *pedēs* d'après *ovēs*, etc.

12. Locatif 1^{er} (sans désinence). — En dehors des infinitifs du type δόμεν et λύειν = **λύεφεν* (5), on retrouve ce cas dans αἰέσ (dor.), locatif d'un thème dont αἰεί (homér.), ἄεί (att.) = **aiφεσ-ι*

(1) Supra 187, 7.

(2) Cf. infra 225, 6.

(3) Supra 115, 5, et 130.

(4) Cf. les supins *dīctū* et *dīctūi*, supra 119.

(5) Supra 115, 5, et 130.

est le locatif à désinence -ι, ainsi que dans αἰέν (ion.), d'un thème *αἰῑέν-, cf. αἰών.

13. Locatif 2°. — La désinence est -ῖ : gr. πόλε-ι, ἄστε-ι ἰχθύ-ι, ποδ-ί, ποιμέν-ι, ὀνόματ-ι, πατρ-ί, δοτῆρ-ι, δώτορ-ι, αἰδοῖ = *αἰδόσ-ι, γένει = *γένεσ-ι, etc. En latin, sans qu'il y paraisse d'abord, ce cas est presque aussi bien conservé. On le reconnaît sans peine dans *rūre* = **rūr-ī*, *Babylōn-e* et tous les similaires, qui sans préposition font encore fonction de locatif, bien que le datif *rūrī* se soit abusivement introduit dans cette fonction⁽¹⁾. Dès lors la conclusion s'impose : le cas en -ῖ dénommé ablatif, qui fait à volonté fonction de locatif (*in pede*), d'instrumental (*pede*, à pied) et d'ablatif (*ā pede*) est, de par son origine, un véritable locatif, *ped-ῖ* = **ped-ī*, *homin-ῖ*, *nōmin-ῖ*, *patr-ῖ*, *datōr-ῖ*, *aer-ῖ*, *gener-ῖ*, etc. Il en résulte que le locatif n'a entièrement disparu que dans la 4^e déclinaison, et encore *manū* peut-il à la rigueur remonter à **manῑῖ*, aussi bien qu'à **manūd*.

14. Génitif. — Il est hautement probable que l'indo-européen avait deux désinences de gén. sg. imparisyllabique, ou, plus exactement, deux formes, l'une normale, l'autre fléchie, de la même désinence, **-ēs* et **-ōs*⁽²⁾. Quoi qu'il en soit, le grec n'accuse ici que la forme fléchie : ἡδέ-ος, ἰχθύ-ος, ἱππῆ-ος, ποδ-ός, ἄκμον-ος, φέροντ-ος, πατρ-ός, αἰδοῦς = **αἰδόσ-ος*, γένους = **γένεσ-ος*, etc. Inversement le latin n'a plus que des traces de cette désinence dans quelques génitifs archaïques, *senātū-os*, *patr-us*, *Castor-us*, *Caesar-us*, *aer-us*. C'est elle pourtant qui vit encore dans le gén. sg. de 4^e décl. *manūs* ; car la contraction de *ūō* ou *ūū* en *ū* est bien plus concevable que celle de *ūῖ*, à plus forte raison de *ūῑ*⁽³⁾. Mais, sauf ces cas, la désinence -ēs est générale, soit sous la forme archaïque -es (*Satūt-es*, *Cerer-es*, *Apolōn-es*), soit sous la forme classique et bien connue -īs, *su-is*, *ped-is*, *homin-is*, *nōmin-is*, *patr-is*, *mājōr-is*, etc.

La finale du gén. sg. des thèmes en *i-* est seule de nature à

(1) Cf. le triplet *mānē mānē mānī* (au matin).

(2) C'était peut-être un doublet syntactique. On a de même -*mēs* et -*mōs* comme désinence de pl. 1 des verbes, infra 247, 1.

(3) Le faux génitif *senāῑ* vient de l'analogie de la 2^e déclinaison.

surprendre. Il semblerait qu'on dût avoir **ovīs* = **ovī-ēs* ou **ovey-ēs*. La brévité dans *ovīs* vient sans nul doute de l'analogie des thèmes consonnantiques (1).

(205) II. Duel. — Complètement disparu en latin.

1. Cas direct. — Ce cas, avec son *-ē* final, paraît s'être conservé plus pur en grec que partout ailleurs, même en sanscrit : *πόδ-ε*, *χείρ-ε*, *άνερ-ε*, etc. Mais il n'est constaté que pour un petit nombre de thèmes, et dans plusieurs même il n'est qu'une vaine apparence : ainsi *τείχη ἄστυ* (att.) ne peuvent être contractés de **τείχεε* **ἄστυεε*, comme l'enseigne la grammaire usuelle, et sont des pluriels en fonction de duel.

2. Cas oblique. — Quelle qu'ait été la désinence originaire de ce cas, il est clair que, si un th. *ἴππο-* y faisait *ἴππο-ιν*, un th. *πόδ-* n'y pouvait guère donner que **πόδ-γιν* : on doit donc reconnaître dans homér. *ποδ-οῖν* et att. *ποδ-οῖν άνδρ-οῖν γερόντ-οῖν* un transport analogique de la finale *οῖν οῖν* de 2^e déclinaison.

(206) III. Pluriel. — 1. Nominatif-vocatif masculin-féminin : désinence **-ēs*, fidèlement reproduite en grec, *πόλεις* = *πόλε-εε*, *ἡδεῖς* = *ἡδέ-εε*, *πόδ-εε*, *ποιμέν-εε*, *πατέρ-εε*, etc. Dès lors on attendrait en latin **ped-īs* = **ped-ēs*, qui se serait confondu avec le gén. sg. L'analogie a paré à cette confusion : les thèmes en *i-* faisaient régulièrement *ovēs* (écrit aussi *oveis* et *ovīs*) = **ovēy-ēs*, cf. *πόλεις* = **πόλε-εε*, et cette finale *-ēs* est devenue la désinence générale de 3^e décl., *ped-ēs*, *homin-eis*, *ferent-īs*, *patr-ēs* (2), etc.

Mais que penser dès lors de *manūs*? Il ne saurait, en tout cas, remonter à **manu-ēs*, cf. *su-ēs*. Peut-on le ramener à **manu-ēs*? Bien difficilement, puisque *sūēm* est demeuré et que **sūēs* est devenu *suis*. Il est bien plus probable que *manūs* est un acc. pl. en fonction de nominatif. La confusion devait se produire aisément en latin, où le nom. et l'acc. pl. de

(1) Toujours la formule *ovīs* : *pedīs* = *ovī* : *pedī*.

(2) Formule *pedēs* : *pedī* = *ovēs* : *ovī*. On voit que l'identification de ces deux ordres de thèmes, partie d'un seul point, s'est étendue à tous avec une logique rigoureuse. On croit retrouver la quantité brève dans *turbinēs* et *forēs* (Plaut. *Trinum.* 835, *Stich.* 314).

3^e décl. étaient extérieurement identiques⁽¹⁾, et elle s'est également produite en grec, où l'on trouve le nom. pl. ἰχθύς (att.) côte à côte avec ἰχθύες, ὄρυες, νέκυες, etc.

2. Nominatif-vocatif-accusatif neutre : désinence **-ǎ*, gr. τείχη = τείχε-α, κέρατ-α et κέρα = *κέρασ-α, ἄστη = ἄστεα, lat. *gener-a*, *mari-a*, *nōmin-a*⁽²⁾, etc. Ici aussi s'est exercée sporadiquement l'influence des thèmes en *i-*, mais elle s'est restreinte aux participes et adjectifs en *-nt-* et en *c-* : les réguliers **ferent-a*, **prūdent-a*, etc., sont ainsi devenus *ferent-ia*, *prūdent-ia*, *audāc-ia*, *fēlic-ia*, *victric-ia*, etc.. On lisait encore *silenta* dans une vieille tragédie⁽³⁾.

3. Accusatif masculin-féminin. — L'indice **-ns* après voyelle, **-n̄s* après consonne règne dans l'ensemble de la flexion : gr. πόλις (Hérod.) = *πόλι-νς, ἰχθύς = *ἰχθύ-νς, σῦς, ὄρυς, etc., πόδ-ᾱς = *πόδ-ἦς (cf. πόδ-ᾱ = *πόδ-ἦ), ποιμέν-ᾱς, φέροντ-ᾱς, πατέρ-ᾱς, etc., lat. *avīs* (écrit aussi *aveis* et *avēs*) = **avi-ns*, *manūs* = **manu-ns*, *pedēs* = **ped-ēns* = **ped-n̄s* (cf. *quotiēns* et *quotiēs*), *homin-ēs*, *ferent-ēs*, *patr-ēs*, etc. La quasi-similitude du nom. *avēs* et de l'acc. *avīs*, que l'orthographe vacillante exagèrait encore, celle de l'acc. *avīs avēs* et de l'acc. *ferentēs ferentīs*, etc., les a fait entièrement confondre, en sorte qu'à la 3^e décl. le nomin. et l'acc. sont devenus identiques. En grec ἰχθύ-ας, πόλι-ᾱς (homér.) et πόλε-ᾱς sont dus à l'intrusion de la finale -ᾱς empruntée aux thèmes consonnantiques. Il en est de même de πελέκεας, ἡδέας (on attendrait *πελέκῦς, *ἡδῦς, cf. acc.

(1) Soit la formule *manūs* (nom.) : *manūs* (acc.) = *pedēs* (nom.) : *pedēs* (acc.).

(2) On voit qu'ici *ǎ* final ne serait pas devenu *ē* latin, ce qui rendrait suspecte la concordance *pede* = πεδά, cf. supra 36 A α et 204, 9. Le problème est fort délicat. Dans les rares cas où l'*a* final paraît long, v. g. le saturnien *mors perfēcit tua ut essent omniā brevia* (ep. Scip.), il est à supposer que l'allongement est dû à l'analogie de la finale primitivement longue de 2^e décl. **jugā*. cf. supra 190, 2. C'est peut-être la même influence qui a préservé la voyelle finale -*ǎ*, dans ce cas particulier, contre la permutation en -*ē*.

(3) Gell. XIX 7. — L'analogie est surtout partie du dat. pl., infra 5 (*prūdentia* : *prūdentibus* = *ācria* : *ācribus*).

sg. πέλεκυ-ν, ἡδύ-ν), appelés par l'analogie des génitifs πελέκεος, ἡδέος, etc. Quant aux types attiques πόλεις, πελέκεις, ἡδεῖς = *ἡδέε-ες, εὐγενεῖς = *εὐγενέσ-ες, ce sont des nominatifs en fonction d'accusatif, comme plus haut ἰχθῦς un accusatif en fonction de nominatif. Les thèmes en -ἡύ- ont de même ἱπέεας = *ἱππῆας = *ἱππῆε-ας et ἱππεῖς = ἱππέες. Le type ὄρνις ou ὄρνεις (*OEd. R.* 966) pour ὄρνιθας est analogique de πόλις ou πόλεις (cf. supra 204, 4).

4. Instrumental. — Quelques exemples homériques : νόσφι (en arrière, cf. lat. *nati-bus*), ὄρεσφι, στήθεσφι; avec insertion de l'-o- de 2^e décl., κοτυληδόν-ο-φιν (ε 433). En latin, confondu avec le datif-ablatif.

5. Datif-ablatif-instrumental (latin). — L'indo-européen avait un affixe d'instrum. pl. **-bhīs* (sk. *-bhis*) et un de dat.-abl. pl. **-bhiōs* (sk. *-bhyas*). L'un serait devenu en latin **-bīs*, et l'autre **-biōs* **-biūs*. Ce sont ces deux désinences qui paraissent avoir conflué en *-būs*⁽¹⁾, finale qui répond à la fois aux trois fonctions : *avi-bus*, *arcu-bus*, *bō-bus*, *sū-bus*, *nūbi-bus* = **nūbēs-bus*⁽²⁾. Sauf ce dernier cas et les similaires (*mōlibus*), l'affixe *-bus* ne s'ajoute jamais immédiatement aux thèmes terminés par une consonne, mais exige l'insertion d'un *-i-* de liaison emprunté à la flexion des thèmes en *i-* : les réguliers **homen-bus*, **ped-bus*, etc., ont été remplacés par *ped-i-bus*⁽³⁾, *hominibus*, *ferentibus*, *patribus*, *honōribus*, *generibus*, etc. Cette analogie a sévi même sur les thèmes vocaliques, puisque *sui-bus* existe également, et qu'elle a transformé **manu-bus*, **frūctu-bus* en *manibus*, *frūctibus*⁽⁴⁾, ne laissant guère intacts que *portubus*, *tribubus*, *partubus*, *arcubus*, *artubus*, ces trois

(1) La quantité archaïque *-būs* est fort rare et due à de simples accidents prosodiques. Cf. l'arch. *nāve-bōs* = *nāvibus*.

(2) Cette concordance, qui n'a pas été donnée dans la phonétique parce qu'elle n'est pas encore traduite en loi, doit pourtant être provisoirement admise comme le seul moyen de rendre raison de la déviation de la flexion du type *nūbēs*, infra 212 (II).

(3) Formule *pedibus* : *pedī* (dat. sg.) = *ovibus* : *ovī*.

(4) Toutefois ici la phonétique pourrait bien avoir joué un rôle dans la mutation, cf. *optumus* et *optimus*, et supra 30.

derniers peut-être parce qu'ils se seraient confondus avec le dat. pl. de *pars*, *arx*, *ars*.

6. Locatif (grec). — La finale primitive *-*su* a été remplacée par -*σι* ou -*σιν*⁽¹⁾ ; là où le *σ* était intervocalique et devait tomber, il a été ramené par l'analogie des cas où, n'étant pas intervocalique, il devait demeurer : πόλε-σι, ἰχθύ-σιν, ἡδέ-σι, ἦρω-σι, ἱππεῦ-σι, φλεψί, θριξί, homér. ποσσί = *ποδ-σί, par réduction ποσί, φέρουσι = *φέρουσι (lesb. φέροισι) = *φέρουσι = *φέρουσι-σι, πατρά-σι = *πατρ-σι (sk. *pitṛ-śu*), homér. τείχεσσι et par réduction τείχεσι. Cette terminaison -*εσσι* a fait une bien singulière fortune : prise tout entière pour une désinence de loc. pl., elle a été transportée comme telle dans des thèmes de toutes catégories, homér. πολί-εσσι, σύ-εσσι, ἡρώ-εσσι, πόδ-εσσι, κύν-εσσι, Μυρμιδόν-εσσι, ἄκουόντ-εσσι, χεῖρ-εσσι, ἄνδρ-εσσι, κερά-εσσι, etc., etc., et elle est même revenue contaminer son point de départ dans ἐπέεσσι = *ἑπ-έσ-εσ-σιν, νεφέεσσι, etc. La contamination par -*εσι* est infiniment plus rare, χεῖρ-εσι (Υ 468), ἀνάκτ-εσιν (ο 557). L'alternance de -*εσι* et -*εσσι* a amené le redoublement de πολέσσι, νέκυσσιν et autres.

Un genre de barbarisme fort rare chez les auteurs, mais très fréquent dans les inscriptions, consiste dans le transport de la finale -*οισι* -*οις* du loc. et du dat. de 2^e décl.⁽²⁾ : πάντ-οις, ἄνδρ-οις, ἀγών-οις, etc., ὄσσοισι (dans les yeux) et ὄσσοις (cf. nom. du ὄσσε) dans Hésiode et dans Sapho, etc.

7. Génitif. — La désinence primitive était *-*ŏm*, et rien n'empêche de croire que le latin la reproduit fidèlement dans sa finale -*ŭm* : *bo-um*, *avi-um*, *manu-um* (contracté *currum*⁽³⁾), *ped-um*, *ferent-um*, *homin-um*, *patr-um*, *gener-um*, etc. Au contraire la finale longue du grec dénonce, ici comme au cas oblique du duel, l'introduction de la finale de 2^e décl., πόλε-ων, ἡδέ-ων, ἰχθύ-ων, ποδ-ῶν, φερόντ-ων, κυν-ῶν, πατέρ-ων, τείχῆ-ων, etc.

(1) Supra 189, 5.

(2) Formule πάντοισι : πάντων = ἵπποισι : ἵππων.

(3) *AE*n. VI. 653. — L'étrange génitif *alutuum* pour *alutum* ne peut s'expliquer que par l'analogie de la 4^e déclinaison.

En latin, l'analogie des thèmes en *i-* s'est encore largement exercée sur ce cas et a substitué à *-um* une finale *-ium*, soit dans quelques noms, *urb-ium*⁽¹⁾, *arc-ium*, soit surtout dans les adjectifs qui prennent *-ia* au nom. pl. nt., *vorāc-ium*, *fēlic-ium*, *victric-ium*, *ferent-ium*, *prūdent-ium*, etc. Dans ce dernier type, le génitif en *-um* a subsisté, conservé principalement par les poètes, et le parallélisme constant de *sapientium* et *sapientum* a même entraîné par contre-coup la suppression de l'*i* dans quelques génitifs qui devraient le contenir, *canum*, *apum* (des abeilles), *juvenum*, etc.⁽²⁾

SECTION III.

VARIATIONS DU THÈME DÉCLINÉ.

(207) Les variations du thème décliné consistent dans une apophonie, parfois très visible, parfois presque effacée ou même tout à fait perdue, qui n'affecte en général que la finale du thème, dite syllabe prédésinentielle. Il n'importe à cet égard que cette syllabe appartienne à la racine ou à un suffixe.

L'apophonie peut ne comprendre qu'un seul degré, quand tous les cas se sont assimilés entre eux, *δοτήρ δοτήρα δοτήρος*, *sermō sermōnem sermōnis*; ou deux, c'est le cas le plus fréquent, *δώτωρ δώτορα δώτορος*, *homō homīnem homīnis*; ou trois, à savoir : un fort *πατήρ*, un moyen avec syllabe prédésinentielle brève *πατέρα*, un faible avec syllabe prédésinentielle réduite *πατρός*.

Mais là ne s'arrête pas la variété de l'apophonie, et particulièrement dans les thèmes où la syllabe prédésinentielle est susceptible de l'état fléchi, on la voit souvent parcourir un plus grand nombre de degrés. C'est ainsi que dans le seul thème **ped-* on peut distinguer : une forme forte et fléchie (*πῶς*), une

(1) Formule *urbium* : *urbibus* = *ovium* : *ovibus*.

(2) Plus simplement *canum* : *canibus* = *pedum* : *pedibus*. *Juvenum* pourrait être le gén. régulier d'un th. **juven-*, cf. sk. *yuvān-* (jeune) et le dérivé *juven-tūs*.

forme forte et normale (*pēs*), toutes deux dues à l'allongement du nominatif⁽¹⁾, une forme moyenne et fléchie (*πόδα*), une forme moyenne et normale (*pedem*), enfin une forme faible par réduction et chute complète de la voyelle⁽²⁾ dans le composé *ἐπι-ἑδ-αι* (lendemain de fête), qui nous révèle la possibilité théorique d'un génitif sg. **ἑδ-ός* = **πῶ-ός*. Naturellement l'analogie, dans les deux langues, mais surtout en latin, a passé son niveau sur un grand nombre de ces différences originaires.

Si bien passé son niveau qu'il est impossible de déterminer (du moins à la seule inspection du grec et du latin, qui seuls doivent nous occuper) à quels cas de la flexion répondaient respectivement les formes forte, moyenne et faible de la syllabe prédésinentielle. Tout ce qu'on peut dire, c'est que, selon toute vraisemblance, le nominatif singulier était cas fort, l'accusatif cas fort ou moyen, le vocatif et le locatif cas moyens, les autres cas faibles⁽³⁾; encore le grec, qui a confondu le locatif avec le datif, le traite-t-il en cas faible là où il établit une différence.

Quant à l'origine de l'apophonie, qui résulte essentiellement de ce qu'à certains cas la syllabe prédésinentielle se réduisait en perdant l'accent attiré par la désinence, c'est le sanscrit surtout qui la fait toucher du doigt. Mais le grec la dénonce encore par le frappant contraste de l'accentuation dans *πατήρ* *πατέρα* et *πατρός* *πατρί*. Bien plus, l'accentuation, cause première de l'apophonie, est demeurée intacte dans nombre de thèmes d'où pourtant l'apophonie a disparu, à savoir dans tous les monosyllabes, *εἷς* *ἕνα* *ἑνός* *ἐνί*, *πῶς* *πόδα* *ποδός* *ποδί*⁽⁴⁾, et de même au pluriel, *πόδες* *πόδας* *ποδῶν* *ποσί*, et au duel, *πόδε* *ποδοῖν*, mais sans doute par analogie du singulier, car la loi d'apophonie du pluriel paraît différente.

(208) L'apophonie est une loi si générale et si constante de toute

(1) Cf. supra 202.

(2) Cf supra 41, 1.

(3) Au pluriel l'accusatif même paraît avoir été cas faible, mais ce point est encore fort obscur. Le grec le traite en cas moyen.

(4) A la seule exception des participes, *θεῖς* *θέντος*, *δοῦς* *δόντος*, et de *πᾶς* au pluriel seulement, *παντός* *παντί* *πάντων* *πᾶσι*.

flexion qu'on peut presque affirmer avec une entière certitude qu'elle régnait primitivement sur les thèmes même qui en paraissent le plus dépourvus. Là où la déclinaison l'a perdue, elle reparaît souvent dans la dérivation, qui obéit aux mêmes lois. Ainsi *tempus* a beau faire *temporis* ; la flexion régulière *tempus* * *temperis* (cf. *genus generis*) nous est révélée par les dérivés *temper-āre*, *tempes-tās* (cf. *gener-āre*), et nous voyons du même coup que l'o de **tempōs*, **corpōs* a été abusivement étendu aux cas obliques. Ainsi encore la flexion primitive *honōs* **honēs* se trahit par les dérivés *hones-tu-s*, *hones-tās*, par le génitif *oner-is*, qui appartient à un thème identique⁽¹⁾, et, comme la formation de *honōs* est, à n'en pas douter, identique à celle du grec *αἰδώς*⁽²⁾, on en conclura à l'existence d'une flexion *αἰδώς* * *αἰδέσος*, plus ancienne que la flexion *αἰδώς* * *αἰδόσος*. De même enfin la forme réduite *-is-* du suffixe comparatif *-ios-*, qui n'apparaît plus nulle part dans la déclinaison, se montre devant le suffixe secondaire du superlatif, *μέγ-ισ-το-ς*, *par-is-simu-s*⁽³⁾.

Ce n'est pas tout : telle flexion, envisagée isolément dans chaque langue, y semble l'uniformité même, tandis que le simple passage d'une langue à l'autre y décèle la variété primitive, que chacune a uniformisée à sa manière. Soit, par exemple, un fragment de la déclinaison possible des deux thèmes indo-européens, **pod-* (pied), **ghiom-* (neige, hiver), et voyons ce qu'en ont tiré, chacun de son côté, le grec et le latin :

N.	* <i>pōd-s</i>	πώς, πούς (= *πώδ-ς).	<i>pēs</i> = * <i>pēd-s</i> .
A.	* <i>pōd-m̄</i> ou * <i>pōd-m̄</i> .	πόδ-α.....	<i>ped-em</i> .
L.	* <i>pēd-i</i>	ποδ-ί.....	<i>ped-e</i> .
D.	* <i>pd-áy</i>	».....	<i>ped-ī</i> .
G.	* <i>pd-ós</i> , * <i>pd-és</i>	ποδ-ός.....	<i>ped-is</i> .

(1) Supra 78, 2. Tout au contraire *onus* a gardé l'o dans la déclinaison et introduit l'o dans la dérivation, *onus-tu-s*.

(2) Supra 124, 1.

(3) Supra 126.

N. *ghiðm	χιών = *χιώμ...	hiem-s ⁽²⁾ .
A. *ghiðm-m.....	χιών-α ⁽¹⁾	hiem-em.
L. *ghiēm-ī.....	χιών-ι.....	hiem-e.
D. *ghim-áy.....	»	hiem-ī.
G. *ghim-ós, *ghim-és..	χιών-ος.....	hiem-is.

On voit ce qui s'est passé, abstraction faite des autres altérations déjà étudiées : l'allongement du nominatif a persisté ; mais le grec a généralisé la forme fléchie de la racine ou du suffixe, tandis que le latin généralisait la forme normale. Il en résulte que le degré le plus faible a partout disparu et ne se retrouve plus que dans la dérivation, gr. ἔπι-βδ-αι (supra), δύς-χιμ-ος (glacial), lat. *bīmus* (de deux ans) = *dvī-hīm-u-s.

§ 1^{er}. — Thèmes à finale explosive.

(209) Sauf ce qu'on a dit de πούς *pēs*⁽³⁾, les thèmes de cette catégorie n'ont plus d'apophonie, même par allongement au nominatif, puisque ce cas y est sigmatique. La quantité et la nuance vocalique de la syllabe prédésinentielle restent les mêmes d'un bout à l'autre de la flexion. Toutefois, en grec seulement, les thèmes en -οντ- (φέρων) ont l'allongement du nominatif, et la nuance vocalique, constante dans chaque langue, mais différente d'une langue à l'autre, fait songer à une flexion apophonique telle que φέροντ-α *φερέντ-ι *φεροντ-ός. On trouve même dans le dorien d'Héraclée (Grande-Grèce) un loc. pl. du type *πρᾶσσόντασσι*, qu'on explique ordinairement par une corruption de *πρᾶσσασι = *πρᾶσσητ-σι, cf. sk. *bhārat-su*.

§ 2. — Thèmes en nasale.

(210) I. Thèmes en -en-, -men-. — Il y a un reste curieux d'apophonie parfaite dans une flexion d'ailleurs fort mutilée, celle de *φρήν (mouton), cf. homér. πολύ-φρηγν : nom. hors d'usage ; acc.

(1) Le ν, régulier à la finale de χιών (supra 48), a passé par analogie aux autres cas.

(2) Cf. supra 200, 6.

(3) Et des quelques similaires, supra 202.

**φρήν-α*, prouvé par la glose d'Hésychius *ῥᾶν· ἄρνα*, mais devenu *ἄρνα* par analogie des autres cas ; loc. *ἄρν-ί* ; gén. *ἄρν-ός* = **φρν-ός* = **φρν-ός* avec réduction complète de la syllabe pré-désinentielle. D'après cela, le loc. pl. devrait être **φρα-σί* = **φρῆ-σί*, et il y a encore une trace de la nasale-voyelle dans le second *α* de *ἄρνασι* d'ailleurs altéré sous l'influence de *ἄρν-ί*.

Au contraire de **φρήν*, qui a généralisé la forme faible, *φρήν* (diaphragme, cœur, esprit) a fait prévaloir partout le degré moyen : acc. *φρέν-α*, loc. *φρέν-ί*, gén. *φρέν-ός* pour **φρν-ός*, nom. pl. *φρέν-ες*, etc. Pourtant on lit encore *φρασί* (= **φρῆ-σί*) dans Pindare. Dans la langue courante ce *φρασί* est devenu *φρεσί* sous l'influence du loc. sg. *φρέν-ί*.

La plupart des thèmes en *-en-*, *-men-* se déclinent comme *φρήν* : *ἄρρην ἄρρεν-ος*, *ποιμήν ποιμέν-ος*, etc., et loc. pl. *ποιμέσι*⁽¹⁾ au lieu de **ποιμασί* = **ποιμη-σί*, à cause de *ποιμήν*.

Enfin un degré plus avancé encore de corruption consiste dans la généralisation de la longue du nominatif : *λειχίην* (dartre) *λειχίην-ος*, *πευθήην* (espion) *πευθήην-ος*, loc. pl. *λειχίησι*, *πευθήησι*.

C'est à ce dernier stade que le latin est parvenu, en ce sens que, s'il a la longue au nominatif, il la garde à tous les cas (*liēn liēn-is*), et que, si les cas faibles ont gardé la brève, elle a aussi passé au nominatif (*pecten pectin-is*⁽²⁾).

II. Thèmes en *-on-*, *-mon-*. — Le thème *κύων* se décline, comme **φρήν*, avec prédominance de la forme faible : nom. sg. *κύων* ; acc. *κύν-α* pour **κύον-α*, par analogie des cas faibles ; loc. *κυν-ί* ; gén. *κυν-ός* ; nom. pl. *κύν-ες* pour **κύον-ες* ; acc. *κύν-ας* ; gén. *κυν-ῶν* ; loc. *κῦ-σί* comme *φρεσί*, etc.⁽³⁾

Le latin a un pendant parfait à *κύων* dans *car-ō*, thème *car-on-* : nom. sg. *car-ō* ; acc. *carn-em*, au lieu de **caron-em* ou **carren-em*, à cause des cas faibles, dat. *carn-ī*, gén. *carn-is* ;

(1) Il va sans dire que *φρεσί*, *ποιμέσι* ne sauraient se ramener à **φρέν-σί*, **ποιμέν-σί*, qui auraient donné **φρεισί*, **ποιμεισί*.

(2) Toutefois *pectinis* a peut-être le degré réduit, puisqu'on peut aussi bien le ramener à **pectnīs* qu'à **pectenis*. On a déjà vu la possibilité d'une flexion **felen* **feln-is* (fiel), supra 113.

(3) Formule *κυσί* : *κυνί* = *φρεσί* : *φρένί* ; mais non **κυνσί*, qui serait devenu **κῦσί*.

nom. pl. *carn-ēs*, etc. La réduction est moins forte, mais bien visible encore dans : nom. sg. *hom-ō* ; acc. *homōn-em* ou plutôt *hemōn-em* (arch.)⁽¹⁾, soit régulier, soit corrompu du régulier **hemōn-em* par intrusion de la longue du nominatif, plus tard remplacé par *homin-em* d'après les suivants ; dat. *homin-ī* = **homen-ī* ou **homḡn-ī* ; gén. *homin-is* ; nom. pl. *homin-ēs*, etc. Il a peut-être existé une forme avec réduction complète **hommēs*, qui, prononcée et écrite *omnēs*, et signifiant successivement « les hommes, tous les hommes, tous », a fait créer analogiquement le nom. sg. *omnis* (M. Bréal).

Ce type d'apophonie a disparu en grec. Le latin l'a conservé et même étendu : il l'applique à un grand nombre de thèmes en *-on-* surtout féminins, *imāgō*, *orīgō*, *ferrūgō*, *cōnsuētūdō*, et même à des emprunts grecs⁽²⁾, *Apollō*, gén. arch. *Apolōn-es*, mais flexion ordinaire et classique *Apollin-em Apollin-is*.

Sauf dans *κύων* le grec a étendu à toute la flexion la forme *-on-*, *-mon-* du suffixe : *ἡγεμῶν ἡγεμόν-ος*, etc. ; loc. pl. *ἡγεμό-σι* pour **ἡγεμά-σι* = **ἀγεμῆ-σί*. Le latin n'a rien de pareil. Mais il a, comme le grec, un grand nombre de thèmes plus corrompus encore, qui ont généralisé la longue du nominatif : *αἰῶν αἰῶν-ος*⁽³⁾, *λειμῶν λειμῶν-ος λειμῶ-σι*, *legiō legiōn-is*, *nātiō nātiōn-is*, *edō edōn-is*, etc.

III. Neutres en **-mḡ-*, gr. *-μα*, lat. *-men*. — Aucune apophonie : *nōmen* = **nōmḡ* et *nōmin-is* = **nōmḡn-is* (cf. sk. *nāmnas*) ; en grec, insertion du *τ*, *ὀνόματ-ι*⁽⁴⁾.

IV. Thèmes en *m-*. — 1. *εἶς* = **σέμ-ς* : la flexion régulière serait, nom. *εἶς ἐν*, acc. **έμ-α ἐν*, loc. **έμ-ι* ou **σμ-ί*, gén. **σμ-ός* (cf. fm. *μία* = **σμ-ία*). On a *εἷνα ἐνός ἐνί* par généralisation du *ν* de *ἐν* et de la forme forte.

2. Pour *χιών* et *hiems*, voir plus haut 208.

3. *χθών* = **χθώμ*, cf. l'adj. *χθαμ-αλός χαμ-ηλός* et le lat. *hum-u-s* : nom. *χθών*, acc. *χθόν-α* pour **χθόμ-α* ; dat. probable

(1) *Vultur in silvīs miserum mandēbat homōnem* (Enn.).

(2) Ce qui montre la vitalité singulière de cette forme de déclinaison.

(3) Cf. pourtant supra 154 et 201, 3.

(4) Cf. supra 204, 7.

χαμ-αι = *χ(θ)μημ-αι ; les autres cas χθον-ί χθον-ός sur l'analogie de χθόν-α.

§ 3. — *Thèmes en vibrante.*

(211) I. Thèmes en *-er-*, *-ter-*. — Dans cette catégorie, plusieurs thèmes, notamment les noms de parenté, ont conservé avec plus ou moins de pureté l'apophonie primitive : nom. sg. πατήρ, acc. πατέρ-α, loc. πατρ-ί, gén. πατρ-ός ; nom. pl. πατέρ-ες, acc. πατέρ-ας, loc. πατράσι = *πατρ-σί (cf. sk. *pitṛ-śū*), gén. πατέρ-ων. Tel est le paradigme classique ; mais, bien que la flexion de πατήρ soit la mieux conservée de toute cette classe, elle contient au moins une forme altérée : l'acc. pl. devrait peut-être se réduire, soit *πατρας ; le gén. pl. le devrait sûrement, au même titre que le gén. sg., et d'ailleurs on lit πατρῶν dans Homère (δ 687, θ 245) : πατέρων est donc analogique de πατέρες.

Cette analogie s'est exercée en grand, dans la suite des temps : dès l'époque homérique elle créait πατέρος, μητέρος à côté de πατρός, μητρός ; quant à μητέρι, également homérique, c'est sans doute la forme primitive, cf. sk. *mātāri*. On a créé de même θυγατέρος sur θυγατέρη, et inversement θύγατρα (A 13), θύγατρεις, θύγατρας (X 62) d'après θύγατρος. Le type le plus maltraité en grec classique est ἀνήρ, dont la flexion régulière serait sans doute : sg. nom. ἀνήρ, voc. ἄνερ, acc. ἀνέρα, loc. *ἀνέρι ou ἀνδρί, gén. ἀνδρός⁽¹⁾ ; pl. nom. ἀνέρες, acc. ἀνέρας ou ἄνδρας, loc. ἀνδράσι, gén. ἀνδρῶν. Dans Homère on lit souvent les formes régulières ἀνέρα et ἀνέρες, mais la langue commune a absolument généralisé le thème faible ἄνδρα ἄνδρες ἄνδρας.

Il en est de même en latin : sauf au nom.-voc. le thème fort ou moyen a disparu de ces thèmes, et l'on a dit *patrem* pour **pater-em* = πατέρ-α, d'après *patri* et *patris*.

En grec le degré moyen s'est généralisé dans ἀήρ, αἰθήρ, ἀστήρ (gén. ἀστέρος, mais loc. pl. ἀστράσι), et autres, et l'allongement du nominatif dans tous les noms d'agent en -τήρ : δοτήρ δοτήρ-α δοτήρ-ος δοτήρ-σι.

(1) Pour ἀνδρός = *ἀνρ-ός, cf. supra 47 B.

II. Thèmes en *-or-*, *-tor-*. — Il n'y a plus trace en grec, si jamais elle a existé, d'une flexion δώτωρ *δωτέρ-α (ou δώτορα) *δωτρ-ός. Ces formes n'ont d'autre apophonie que l'allongement du nominatif : δώτωρ δώτορα δώτορα-ος δώτορα-σι.

• En latin, l'allongement du nominatif a même passé aux cas obliques : **datōr datōr-em datōr-is*, etc.; puis, les finales en *r* s'étant abrégées, il en est résulté que le nominatif, qui seul de toute la flexion devrait avoir la longue, est le seul de toute la flexion à avoir la brève.

§ 4. — *Thèmes sigmatiques.*

(212) I. Masculins-féminins en *-os-*. — En grec le simple allongement du nominatif : αἰδώς *αἰδός-α (αἰδία αἰδῶ) *αἰδός-ος (αἰδός αἰδοῦς). Le latin offre plus de variété : changement vocalique sans allongement, *venus vener-em* = **venes-em*; allongement sans changement vocalique, *arbōs arbōr-em* = **arbōs-em*. Mais, dans l'immense majorité des cas, on observe une série d'altérations, les unes phonétiques, les autres analogiques, dont la chronologie se développe comme suit : primitivement *honōs* **honōs-is*; extension de la longue du nominatif, **honōs-is*; rhotacisme, *honōr-is*; extension analogique de l'*r* au nominatif, **honōr*; abréviation de la finale, *honōr*.

II. Masculins-féminins en *-es-*. — En grec, l'allongement du nominatif : ψευδής *ψευδέσ-α (ψευδέα ψευδῆ), etc. En latin de même, *Cerēs Cerēr-is*, mais avec rhotacisme étendu au nominatif et abréviation en conséquence, *celer, dēgener*⁽¹⁾. Primitivement cette classe comprenait en latin un plus grand nombre de thèmes qu'elle n'en a conservé : en comparant, par exemple, *nūbēs* au gr. νέφος et au sk. *nābhas* (gén. *nābhas-as*), *sēdēs* à ἔδος, *mōlēs* à *mōles-tu-s* (cf. *hones-tu-s*), etc.⁽²⁾, on s'aperçoit sans peine que la flexion régulière était *nūbēs* **nūbes-is*. Le

(1) Peut-être aussi abréviation sans rhotacisme dans le type *cinis* = **cinēs* (pour **cinēs* ?), d'après les cas obliques (**cinēs-is* devenu *cineris*).

(2) Malgré la différence de quantité de la voyelle radicale, laquelle peut, dans tous ces cas, dépendre d'un changement d'état très ancien de la racine. Cf. supra 124, 2°.

dat.-abl. pl. **nūbes-bus* est devenu *nūbi-bus*, d'où par analogie un dat. sg. *nūbi*⁽¹⁾, et tout le reste de la flexion comme si elle se construisait sur un thème **nūbi-*. Il en résulte que, sauf au nom. sg., la déclinaison de *nūbēs* ne diffère plus de celle d'*ovis*.

III. Neutres en *-os-* (*-es-*). — Apophonie bien connue : l'*o* n'apparaît qu'au nom.-acc. sg., *τείχος* **τείχεσ-ος* (*τείχεος* *τείχους*), *fūnus* **fūnes-is* (*fūneris*), etc. Toutefois en latin plusieurs thèmes ont généralisé l'*o* : **tempōs* **tempōs-is*, **corpōs* **corpōs-is*, devenus phonétiquement *tempus temporis*, etc.

IV. Neutres en *-ās-*. — Cette flexion, exclusivement grecque, n'a point d'apophonie, mais se fait sur deux thèmes, l'un en *-ās-*, l'autre en *-āτ-* : *κέρας* *κέρατ-ος*, et aussi **κέρασ-ος* (*κέραος* *κέρωσ*), **κέρασ-α* (**κέραα* *κέρά*), etc.⁽²⁾

V. Participes du parfait grec. — La forme sigmatique du suffixe (**-γοσ-*) n'apparaît qu'au nom. sg. (*λελυκώς* *λελυκός*) et dans la formation du féminin (*λελυκυία* = **λελυκύσ-ια*). Partout ailleurs, la flexion se fait, sans aucune apophonie, sur un thème en explosive dentale⁽³⁾ : *λελυκός-α* *λελυκός-ος*, etc. L'allongement du nominatif s'est propagé aux autres cas dans quelques types homériques, *γεγαῶτ-ος* *μεμαῶτ-α* ; quant à l'att. *ἔστῶτ-α*, c'est avec contraction l'ion. *ἔστεῶτα* = **ἔστήοτ-α*.

VI. Comparatifs. — Le grec a deux thèmes : l'un en nasale, qui du nom. sg. a passé à tous les autres cas, *μείζων* *μείζον* *μείζον-ος* ; l'autre sigmatique, qui n'apparaît plus qu'à l'acc. sg. et au nom.-acc. pl., mais que la langue classique, pour ces cas, préfère au thème à nasale : acc. sg. (msc.-fm.) *μείζω* = **μείζοα*

(1) Formule *nūbī* : *nūbibus* = *ovī* : *ovibus*. Inversement c'est sans doute le gén. régulier **nūberum* qui a donné naissance au génitif archaïque *boverum* cité par Varron.

(2) Supra 129. — Le datif (locatif) sg. *κέρα* ne s'explique pas ; l'*i* ne se souscrivant qu'après une voyelle longue, on devrait avoir *κέραι*. La forme *κέρα* doit être considérée comme une simple variante graphique, à moins que par impossible ce ne soit un vrai datif (**κέραι* = **κέραι-αι*). — Le nom. pl. hom. *γέρᾱ* (B 237), *κρέᾱ* (Θ 231), etc., se ramène à *γέρᾱ*, *κρέᾱ* avec *α* final abrégé à l'imitation des autres finales de pluriel neutre.

(3) Cf. supra 128.

= *μειζοσ-α⁽¹⁾; nom. pl. (msc.-fm.) μειζους = *μειζοες = *μειζοσ-ες, employé aussi en fonction d'acc. pl.⁽²⁾; nom.-acc. pl. nt. μειζω = *μειζοα = *μειζοσ-α.

Le latin n'a que le thème sigmatique : primitivement *mājōs *mājōsis, puis mājōris et mājōr, comme plus haut pour honor. Le nom. sg. nt. mājus est resté pur, mais le reste de la flexion a l'allongement analogique du msc.-fm., v. g. pl. nt. mājōra au lieu de *mājōr-a, cf. *μειζοσ-α.

§ 5. — Thèmes à diphthongue.

(213) I. Monosyllabes. — 1. Th. *dyēw- (ciel, jour) : dès l'époque préhistorique, le w était susceptible de disparaître dans certaines conditions mal définies, cf. lat. diēs qui a suivi une flexion analogique⁽³⁾. L'apophonie est encore bien visible dans la déclinaison grecque : nom. Ζεύς = *Ζηύς = *Δyηύ-ς, et Ζή-ς (dialect.) = diē-s ; voc. Ζεῦ, lat. Jū(piter) ; acc. Ζῆν (dor. Δῆν dans Théocrite) = diē-m ; loc. Δύ = Δy-ι ; gén. Δίος = Δy-ός = *diw-ós par réduction de la syllabe prédésinentielle -ew-. Cette flexion primitive a été sujette, dans les divers dialectes, à toutes sortes d'altérations, dont deux essentielles et classiques : d'une part, Δίος Δύ ont fait créer un acc. Δία, qui est celui de la langue commune ; de l'autre, l'acc. Ζῆν, décliné à son tour comme pourrait l'être un thème en -en-, a donné naissance à la flexion homérique Ζῆν-α Ζῆν-ί Ζῆν-ός⁽⁴⁾.

2. Th. *gōw- (bœuf, vache, sk. gāu-s : nom. βοῦς = *βωῦ-ς, dor. βῶ-ς, lat. bō-s ; acc. βοῦν βῶν, et βόα (rare) = *βόγ-α = *gōw-η, lat. bov-em ; loc. βοῦ-ι bov-e ; dat. βοῦ-ι ; gén. βοῦ-ός bov-is, etc. ; gén. pl. βουμ = *bōv-ōm⁽⁵⁾).

(1) Il est à peine besoin de faire observer que μειζω ne peut venir de μειζοα : il n'y a pas d'exemple de pareille chute du ν médial.

(2) L'acc. μειζους ne saurait être contracté de *μειζοας. L'assimilation vient ici du neutre, où les deux cas sont normalement identiques.

(3) Dite 5° déclinaison. cf. supra 197.

(4) La même anomalie dans la décl. de τι-ς, infra 220, 6.

(5) La forme *gw- avec réduction complète ne se trouve que dans le dérivé *βῆ = *gw-ā, lequel fait partie du composé ἐκατόμ-β-ῆ (sacrifice de cent bœufs).

3. Th. * *nāw-* (navire). — Sg. : nom. $\nu\alpha\tilde{\upsilon}-\varsigma = \nu\bar{\alpha}\upsilon-\varsigma$ ⁽¹⁾, ion. $\nu\eta\tilde{\upsilon}-\varsigma$ par analogie des cas obliques ; acc. $\nu\tilde{\alpha}\tilde{\rho}-\alpha = *n\bar{\alpha}w-\eta\eta$; d'où ion. $\nu\tilde{\eta}\alpha$ et néo-ion. $\nu\acute{\epsilon}\alpha$ ⁽²⁾, att. $\nu\alpha\tilde{\upsilon}-\nu$; loc. dor. $\nu\tilde{\alpha}\tilde{\rho}-\acute{\iota}$ $\nu\bar{\alpha}-\acute{\iota}$, lesb. $\nu\tilde{\alpha}-\acute{\iota}$, homér. et att. $\nu\eta-\acute{\iota}$; gén. dor. $\nu\bar{\alpha}-\acute{\omicron}\varsigma$, homér. $\nu\eta\acute{\omicron}\varsigma$, néo-ion. $\nu\epsilon\acute{\omicron}\varsigma$, att. $\nu\epsilon\acute{\omicron}\varsigma$ ⁽³⁾. — Pl. : nom. $\nu\tilde{\alpha}\tilde{\rho}-\epsilon\varsigma$ $\nu\bar{\alpha}\epsilon\varsigma$, homér. et att. $\nu\tilde{\eta}\epsilon\varsigma$, homér. et néo-ion. $\nu\acute{\epsilon}\epsilon\varsigma$, att. postérieur $\nu\alpha\tilde{\upsilon}\varsigma$ par transport de l'accusatif ; acc. dor. $\nu\tilde{\alpha}\tilde{\rho}\alpha\varsigma$, ion. $\nu\tilde{\eta}\alpha\varsigma$, néo-ion. $\nu\acute{\epsilon}\alpha\varsigma$, et att. $\nu\alpha\tilde{\upsilon}\varsigma$ d'après l'acc. sg. ; loc. $\nu\alpha\upsilon-\sigma\acute{\iota} = *n\bar{\alpha}\upsilon-\sigma\acute{\iota}$, ion. $\nu\eta\upsilon-\sigma\acute{\iota}$ par analogie des autres cas ; gén. dor. $\nu\bar{\alpha}-\acute{\omega}\nu$, lesb. $\nu\acute{\alpha}\omega\nu$, ion. $\nu\eta\acute{\omega}\nu$, néo-ion. et att. $\nu\epsilon\acute{\omega}\nu$. Donc aucune apophonie. — En latin, l'analogie du datif régulier *nāv-i* a fait passer ce thème à la déclinaison en *-i* ⁽⁴⁾.

II. Thèmes en $-\eta\acute{\upsilon}$. — Le type * *ίππηύ-* se décline d'un bout à l'autre sans apophonie. A côté du nom. sg. commun $\acute{\iota}\pi\pi\epsilon\acute{\upsilon}-\varsigma = * \acute{\iota}\pi\pi\eta\acute{\upsilon}-\varsigma$, on en rencontre un dialectal, avec chute de la semi-voyelle comme dans *diē-s*, soit $\gamma\rho\alpha\phi\eta-\varsigma$ (arcad.), prouvé surtout par les noms propres doriens, soit * $\text{Ἀχ}\acute{\alpha}\lambda\lambda\eta-\varsigma$ * $\text{Ὀλ}\upsilon\sigma\sigma\eta-\varsigma$, comme le montrent les formes latines corrélatives *Achillēs*, *Ulyssēs*, empruntées sans aucun doute à quelque dialecte dorien de la Grande-Grèce. Cette terminaison du nom. sg. a entraîné une confusion sporadique de ces noms avec les noms propres en $-\epsilon\varsigma$ ⁽⁵⁾ : ainsi le mot $\text{Ἄρ}\eta-\varsigma$, qui en lesbien se fléchit nom. $\text{Ἄρ}\epsilon\upsilon-\varsigma$, gén. $\text{Ἄρ}\epsilon\upsilon-\omicron\varsigma$, etc., a dans Homère la flexion correspondante, $\text{Ἄρ}\eta-\varsigma$ $\text{Ἄρ}\eta\omicron\varsigma = * \text{Ἄρ}\eta\tilde{\rho}-\omicron\varsigma$, mais aussi la flexion analogique, voc. $\text{Ἄρ}\epsilon\varsigma$, gén. $\text{Ἄρ}\epsilon\omicron\varsigma$, etc.

A cela près la déclinaison est des plus simples. — Sg. : nom $\acute{\iota}\pi\pi\epsilon\acute{\upsilon}-\varsigma$; voc. $\acute{\iota}\pi\pi\epsilon\acute{\upsilon}$; acc. * $\acute{\iota}\pi\pi\tilde{\eta}\tilde{\rho}-\alpha$, lesb. $\acute{\iota}\pi\pi\eta\alpha$, homér. $\acute{\iota}\pi\pi\tilde{\eta}\alpha$, dor. et néo-ion. $\acute{\iota}\pi\pi\acute{\epsilon}\alpha$, att. $\acute{\iota}\pi\pi\acute{\epsilon}\tilde{\alpha}$; loc. $\acute{\iota}\pi\pi\tilde{\eta}-\acute{\iota}$, d'où $\acute{\iota}\pi\pi\acute{\epsilon}\acute{\iota}$ et $\acute{\iota}\pi\pi\epsilon\acute{\iota}$; gén. homér. $\acute{\iota}\pi\pi\tilde{\eta}-\omicron\varsigma$, néo-ion. $\acute{\iota}\pi\pi\acute{\epsilon}\omicron\varsigma$, att. $\acute{\iota}\pi\pi\acute{\epsilon}\omega\varsigma$. — Pl. : nom. $\acute{\iota}\pi\pi\tilde{\eta}-\epsilon\varsigma$, néo-ion. $\acute{\iota}\pi\pi\acute{\epsilon}\epsilon\varsigma$, att. $\acute{\iota}\pi\pi\epsilon\acute{\iota}\varsigma$ et $\acute{\iota}\pi\pi\tilde{\eta}\varsigma$; acc. $\acute{\iota}\pi\pi\tilde{\eta}-\alpha\varsigma$, néo-ion.

(1) Supra 76, 1 A.

(2) Supra 76 1 B.

(3) Supra 76, 1 C.

(4) Formule *nāvis* (nom.) : *nāvī* = *avis* : *avī*.

(5) Cette confusion est naturellement complète dans les emprunts latins, *Achillēs Achillis* comme *nūbēs nūbis*.

ἰππέας, att. ἰππέζς par métathèse, parfois ἰππέᾶς par simple abréviation, enfin ἰππεῖς et ἰππῆς par transport du nominatif; loc. ἰππεῦ-σι panhellénique; gén. ἰππή-ων, néo-ion. et att. ἰππέων.

III. Thèmes en *-ow-* et *-oy-*. — Les thèmes qui ont le nominatif sigmatique (type ἦρω-ς)⁽¹⁾ ont la longue à tous les cas : ἦρω-α = *ἦρωϝ-α, ἦρω-ος, etc. Les autres⁽²⁾ ne l'ont qu'au nom. sg., πειθῶ πειθό-α. Flexion : nom. Λητώ = *Λᾱτόϝ ou Λητώ = *Λᾱτωϝ; voc. Λητοῖ; acc., ion. Λητοῦν (cf. βοῦν), dor. Λᾱτῶν (cf. βῶν), mais communément Λητώ⁽³⁾ = Λητόα = *Λᾱτόϝ-α ou *Λᾱτόϝ-α; les autres cas sans difficulté. La similitude extérieure de ces thèmes avec ceux en *-ov-* a entraîné entre les deux classes d'assez nombreuses confusions : ainsi Πῶθῶ (Delphes) est devenu Πῶθῶν, d'où les deux flexions parallèles Πῶθοῦς Πῶθοῖ et Πῶθῶνος Πῶθῶν; on lit le nom. pl. Γοργόνες, de Γοργῶ, dans Hésiode, et inversement, dans Sophocle, le génitif ἀηδοῦς, de ἀηδῶν⁽⁴⁾.

§ 6. — *Thèmes vocaliques.*

- (214) Les thèmes en *-i-* et *-u-* sont soumis à deux flexions très distinctes, qui paraissent correspondre respectivement à la longueur ou à la brièveté primitive de la finale. L'*i* ou l'*u* du thème n'est sujet à aucune apophonie : il se dédouble simplement en voyelle et semi-voyelle (resp. *iy*, *uw*) devant les désinences qui commencent par une voyelle; puis, la semi-voyelle disparaissant, il reste une voyelle brève, v. g. ἰχθῦ-ς, gén. *ἰχθῦϝ-ος ἰχθῦος. Au contraire, l'*i* et l'*u* obéissent à une apophonie d'un ordre tout particulier : ils prennent respectivement la forme normale *ey* et *ew* devant les désinences à voyelle initiale, et restent réduits devant consonne. Le grec maintient parfaitement cette distinction dans les thèmes en *-u-*, mais dans ceux en *-i-* les deux flexions se sont confondues.

I. Thèmes en *-u-*. — 1. Sans apophonie : ἰχθῦ-ς ἰχθῦ-ν ἰχθύ-ος,

(1) Supra 200, 2.

(2) Supra 131.

(3) On attendrait *Λητῶ, *πειθῶ, etc., mais l'accentuation a été troublée par l'analogie du nominatif.

(4) Ἀσπίς, 230; *Ajax*, 629.

δρῦ-ς δρυ-ός et même δρῦ-ός analogique du nomin. ; et aussi νέκῦ-ς νέκυ-ος (mais la quantité νέκῦς, dans Homère, est sans doute plus ancienne). Le contraste de la déclinaison de *sū-s* et *manu-s* en latin a déjà été signalé (1).

2. Ce contraste est d'ailleurs le seul reste de l'ancienne apophonie de *manu-s*, qui ne paraît plus avoir de thème **maneu-* à mettre en regard de l'alternance hellénique γλυκύ- *γλυκέϛ-. — Sg. Nom. : πέλεκυ-ς, ἄστυ, γλυκύ-ς γλυκύ. Acc. : πέλεκυ-ν, ἄστυ, γλυκύ-ν (γλυκέα analogique (2)) γλυκύ. Loc. : *πελέκεϛ-ι, d'où πελέκει πελέκει, ἄστει ἄστει, γλυκέϊ γλυκεϊ. Gén. : *πελέκεϛ-ος, d'où πελέκεος, ἄστεος, γλυκέος ; en att. πελέκεως, ἄστεως (mais non γλυκέως, qui est d'une grécité très postérieure) sont analogiques du type ἰππέως (3). — Pl. Nom. : *πελέκεϛ-ες, d'où πελέκεες πελέκεις, ἄστεα ἄστη, γλυκεῖς γλυκέα (très rarement contracté). Acc. : régulièrement *πελέκῦς, *γλυκῦς (4) ; mais, par analogie des autres cas, homér. πελέκεας γλυκέας ; att. πελέκεις, γλυκεῖς, par extension du nominatif. Loc. : régulièrement *πελέκυ-σι, *γλυκύ-σι (sk. *svādú-śu*) ; mais, par extension du th. πελεκε-, qu'on croyait apercevoir aux autres cas, πελέκεσι, ἄστεσι, γλυκέσι. Gén. : πελέκεων, ἄστεων, γλυκέων.

II. Thèmes en *-i-*. — D'après ce qu'on vient de voir, un th. *πόλι- (ville, cf. πολί-τη-ς) (5) devait faire au gén. *πολιγ-ος, d'où πόλιος, tandis qu'un th. πόλι- faisait *πόλεγ-ος, d'où πόλεος ; mais πόλι-ς et les similaires ont généralement l'une et l'autre flexion, suivant les dialectes. — Sg. Nom. : πόλι-ς, φύσι-ς. Acc. : πόλι-ν, φύσι-ν. Loc. : homér. et néo-ion. πόλι = *πόλι ; homér. πόλιϊ, où la longue paraît procéder d'une forme de locatif très ancienne attestée par le sanscrit (véd. *agná*, du th. *agní-*, feu) ; homér. πόλει = *πόλεγ-ι, d'où att. πόλει, φύσει. Gén. : lesb. πόλιος, φύσιος ; néo-ion. πόλιος et πόλεος (contracté

(1) Supra 204, 4 i. n., 6 i. n., etc.

(2) Supra 204, 4.

(3) Soit à peu près la formule πελέκεως : πελέκεων = ἰππέως * ἰππέων. L'accent irrégulièrement remonté dans πελέκεων montre bien que πελέκεων et πελέκεως se sont réciproquement influencés.

(4) Supra 206, 3.

(5) On lit dans Homère πόλις (II 69) et πόλιν (II 57).

πόλεως); homér. πόλιος, et πόληος d'après πόληϊ; att. πόλεως = πόληος. — Pl. Nom.: πόλιες; πόληες; πόλεες, att. πόλεις. Acc.: régulier πόλις (Hom.⁽¹⁾, Hérod.) = *πόλι-νς; par analogie des autres cas, πόλιας, πόληας et πόλεας; att. πόλεις, par transport du nominatif. Loc.: régulier πόλι-σι (Hérod.), mais communément πόλεσι par extension de l'ε des autres cas. Gén.: presque généralement πολίων, mais att. πόλεων avec accentuation modifiée d'après πόλεως.

En latin, la flexion en -ī- est la seule conservée, et l'apophonie ne s'est maintenue qu'au nom. pl. *ovēs*, contracté de **ovēēs* = **ovēy-ēs*, cf. πόλεες πόλεις⁽²⁾.

§ 7. — *Hétéroclites.*

- (215) Rien n'est plus commun, en latin comme en grec, que les noms dits hétéroclites, qui se fléchissent, suivant les cas, sur deux ou trois thèmes différents, par exemple γυνή γυναικ-α γυναικ-ός, ou inversement *senex* (= **senec-s*) *sen-em sen-is*; et cette particularité bien connue mériterait à peine autre chose qu'un renvoi aux grammaires pratiques, si certains hétéroclites ne formaient une classe importante, commune aux deux langues, et remontant par ses origines au fonds primitif. Ce sont les neutres en **-y(t)*⁽³⁾, gr. -αρ -ωρ, lat. -ur, qui forment leurs cas obliques sur un thème en -n- que le grec surcharge en outre d'un τ comparable à celui du type σώμ-ατος, cf. lat. *nōmin-is*⁽⁴⁾, en sorte qu'au sk. *yákrt* (foie) gén, *yakn-ás*, l'un répond par ἡπαρ ἡπατ-ος, l'autre par *jec-ur* **jecin-is* (les différences de quantité mises à part).

Le grec a plusieurs flexions de ce genre : ἡπαρ, ἡπατ-ος = **ἡπῆτ-ος*; στέαρ (graisse) = **στῆᾶρ*, gén. στέατος = **στῆᾶτ-ος*; ὕδωρ, ὕδατ-ος, cf. sk. *udán- udn-ás*, et lat. *und-a* où l'n du suffixe s'est répercuté dans la racine, etc. Mais la plupart des neutres en -αρ et -ωρ font analogiquement les cas obliques

(1) Corriger πόλεις et πόλιας en πόλις, B 648, θ 560.

(2) Supra 206, 1.

(3) Cf. supra 127.

(4) Cf. supra 115, 4, et 204, 7.

pareils au nom. : $\theta\acute{\epsilon}\nu\alpha\rho$ (paume) $\theta\acute{\epsilon}\nu\alpha\rho\text{-}\sigma\varsigma$, $\xi\alpha\rho$ (printemps) $\xi\alpha\rho\text{-}\sigma\varsigma$ ($\xi\eta\rho$ $\xi\eta\rho\sigma\varsigma$). Plusieurs aussi sont indéclinables.

Le latin surtout a développé cette analogie. D'une flexion primitive *femur femin-is*, il a tiré, d'une part, le gén. *femor-is* et les autres cas obliques similaires, de l'autre, le nom. sg. *femen*. La flexion *jecur *jecin-is* est devenue de même *jecur jecor-is* ; mais le type disparu **jecin-is* subsiste encore dans l'étrange génitif *jecinor-is*, qui cumule les deux affixes. Il est au moins très probable que *iter* devait faire au génitif **itin-is* ; mais le nom. *iter* a donné naissance à un génitif *iter-is* (attesté par les grammairiens) ; puis, ces deux quantités s'additionnant pour ainsi dire, on a eu le génitif ordinaire *itiner-is*, qui à son tour a donné naissance à un nominatif peu usité *itiner*. Ce cumul d'affixes n'est pas étranger non plus à la langue grecque : ainsi $\delta\nu\alpha\rho$ (songe) fait au génitif $\delta\nu\epsilon\iota\rho\alpha\tau\text{-}\sigma\varsigma$, forme qui, sauf une nuance de vocalisme et l'addition du τ , est l'exacte contrepartie de *jecinor-is*, *itiner-is*, avec les deux affixes disposés en ordre inverse. Il était inévitable que des confusions de tous genres se produisissent dans des flexions d'aspect aussi insolite ⁽¹⁾.

(1) Mentionnons encore : 1° la flexion de $\gamma\acute{o}\nu\upsilon$, $\delta\acute{o}\rho\upsilon$, loc. homér. $\delta\omicron\upsilon\rho\acute{\iota}$ = $\delta\omicron\rho\rho\text{-}\acute{\iota}$, nom. pl. $\gamma\acute{o}\nu\alpha\tau\alpha$ = $\ast\gamma\acute{o}\nu\rho\text{-}\alpha\tau\text{-}\alpha$, att. $\delta\acute{o}\rho\alpha\tau\alpha$, $\gamma\acute{o}\nu\alpha\tau\alpha$, supra 40 C a ; 2° celle de $\kappa\acute{\alpha}\rho\bar{\alpha}$ (nt., tête), ion. $\kappa\acute{\alpha}\rho\eta$, nom. pl. $\kappa\alpha\rho\acute{\eta}\text{-}\alpha\tau\text{-}\alpha$ (A 309), gén. sg. $\kappa\rho\bar{\alpha}\tau\acute{o}\varsigma$ = $\ast\kappa\rho\alpha\text{-}\alpha\tau\text{-}\acute{o}\varsigma$ (?), etc.

CHAPITRE III.

DÉCLINAISON PRONOMINALE.

- (216) Parmi les thèmes qui obéissent à la flexion pronominale, on doit distinguer deux classes, les **démonstratifs** et les **pronoms personnels**. Le caractère essentiel des démonstratifs, c'est d'avoir une flexion qui se rapproche beaucoup plus de la déclinaison nominale que celle des pronoms proprement dits ; c'est aussi de varier selon le genre de l'objet qu'ils désignent, tandis que les pronoms personnels n'ont qu'une seule forme commune au masculin, au féminin et au neutre : $\delta \ \eta \ \tau\acute{o}$, mais $\acute{\epsilon}\gamma\acute{\omega}$ aux trois genres.

SECTION I^{re}.

DÉMONSTRATIFS.

§ 1^{er}. — Désinences.

- (217) I. Singulier. — 1. Nominatif. — Le grec a partout le -ς ordinaire ; les formes féminines sans désinence, ainsi que le msc. du th. δ . Le latin a jusqu'à trois finales de masculin : 1^o -s, *i-s*, *qui-s*, etc. ; 2^o une finale sans désinence et en *e* bref, encore assez obscure, *iste*, *ille*⁽¹⁾ ; 3^o une finale en *i* qui paraît équivaloir à *oi* et qui n'est guère plus claire⁽²⁾, *hī-c*, *quī*. Le féminin a la finale ordinaire *ā* ; mais les thèmes qui font au msc. $\bar{i} = *oi$, font au fm. *ae* = $*\bar{a}i$, *hae-c*, *quae*.

Le nom.-acc. neutre a une forme spéciale et identique dans

(1) Peut-être sont-ce d'anciens vocatifs, cf. supra 196, 1, ou des imitations de *ipse* régulier, infra 221, 7.

(2) Cf. pourtant 219, 1 i. n.

les deux langues : sa désinence est *-d*, gr. $\tau\acute{o}$ = * $\tau\acute{o}$ - δ , cf. lat. *istu-d* = **isto-d*, $\alpha\lambda\iota\omicron$ *aliu-d*, $\tau\acute{\iota}$ *qui-d*, etc.

2. Accusatif : *-m*, gr. $-\nu$, lat. *-m* : $\tau\acute{o}$ - ν *istu-m*, etc.

3. Ablatif 1^{er} : gr. $\omicron\upsilon\tau\omega\ \omicron\upsilon\tau\omega\varsigma$ = * $\omicron\upsilon\tau\omega\delta$; lat. *istō* = **istōd*, *istā* = **istād*, *quī* (comment) = **quīd*, etc.⁽¹⁾

4. Ablatif 2^e : gr. $\pi\acute{o}$ - $\theta\epsilon\nu$, $\alpha\upsilon\tau\acute{o}$ - $\theta\epsilon\nu$ (2), etc. ; lat. *un-de* (la nasalisation est imitée de *inde*, supra 187, 6), de même **cunde* = **quon-de* dans *alicunde*, cf. *u-bī*, **cu-bī*.

5. Instrumental 1^{er} : gr. $\pi\tilde{\eta}$, $\alpha\upsilon\tau\tilde{\eta}$, $\alpha\lambda\lambda\tilde{\eta}$, etc. ; lat. *quā*, *hā-c* (par ici), *istā-c*, *illā-c* (3).

6. Instrumental 2^e : gr. $\alpha\upsilon\tau\acute{o}$ - $\varphi\iota$ (4) ; lat. (sens de locatif) *i-bī*, **cubī* = **quō-bī* dans *alicubī*, *u-bī*, d'un th. *u-* qu'on retrouve dans le comparatif *u-ter*, *ali-bī*, avec allongement final analogique peut-être du datif, cf. *ti-bī*.

7. Locatif : dor. $\tau\epsilon\acute{\iota}$ - $\delta\epsilon$, etc., gr. (sens illatif) $\pi\omicron\iota$, etc., lesb. $\alpha\lambda\lambda\upsilon\iota$, $\pi\tilde{\eta}\lambda\upsilon\iota$ (loin, cf. $\tau\tilde{\eta}\lambda\epsilon$) (5) ; lat. *hī-c* = *hei-c* (ici), *istī-c*, *illī-c* ; l'illatif *hū-c*, *istū-c*, *illū-c* encore inexpliqué.

8. Datif. — Le grec a les finales ordinaires du datif dans les thèmes en *-o-* et en *-ā* : $\tau\omega\grave{\iota}$, $\tau\tilde{\alpha}$ $\tau\tilde{\eta}$. Mais en latin la désinence *-ī* du datif, au lieu de s'attacher à la finale *-o-* ou *-ā-* du thème, paraît l'éliminer et la remplacer : au lieu d'un datif **illō* **illae*, que sembleraient appeler l'acc. *illu-m illa-m* et la corrélation du grec, on a *ill-ī* pour les trois genres, comme dans la déclinaison imparisyllabique. Il est probable que cette finale, d'abord exclusivement propre aux démonstratifs de flexion imparisyllabique (*qui-s*, *i-s*), a été étendue aux autres par voie d'analogie. Ce qui est certain, c'est que, propagée parallèlement à la désinence *-īus* du génitif (infra), elle s'est adaptée à des thèmes nominaux de par leur origine et assimilés aux pronoms uniquement de par leur signification : ainsi *ūnu-s* (= gr.

(1) Supra 187, 4. La nasalisation de l'ablatif adverbial *hin-c*, *istin-c*, *illin-c* est sans doute un transport de celle de *inde*, infra.

(2) Supra 187, 6.

(3) Supra 187, 7.

(4) Supra 187, 8.

(5) Supra 187, 10.

οὐδός) fait $\bar{u}n\bar{i}$, *sollu-s* (= δλος) *soll-i*, *alter* (comparatif en -τερο-) *alter-i*, alors que le nom.-acc. nt. $\bar{u}nu-m$ (et non * $\bar{u}nu-d$), etc., suffirait à prouver que leur flexion primitive était nominale.

9. Génitif. — En grec aucune particularité : thèmes en -ο-, τοιο = *τό-ογο ; thèmes en -ᾱ, τᾱς τῆς ; imparisyllabiques, τῶ-ός⁽¹⁾. Mais en latin le génitif des démonstratifs présente une désinence spéciale *-ius* et par abréviation *-ius*, qu'on ne retrouve dans aucune autre langue et qui ne laisse pas que d'embarrasser le grammairien. En voici du moins l'explication la plus vraisemblable.

Soit, par exemple, le type *ējus*. La racine démonstrative *i* a pu former, à l'état normal et en s'adjoignant le suffixe -ο-, un thème **ey-o-* **eo-*, dont le nom. sg. msc. serait **eu-s* (cf. acc. *eu-m*) et le locatif (faisant fonction de génitif⁽²⁾) **eī*. D'autre part, la même racine, faisant à elle seule office de thème, a un nom. sg. *i-s*, dont le génitif est naturellement **i-os* **i-us* (cf. *patr-us*⁽³⁾). Admettons maintenant que ces deux formes synonymes se soient accolées l'une à l'autre par une sorte de pléonasme fort commun dans toutes les langues : on a eu la locution **eī ius*, d'où le passage à *ējus* (souvent écrit *eius*) est aisément concevable. Par le même procédé, **illī*, **istī*, **quōī*, génitifs réguliers des pronoms *ille*, *iste*, *quī*, etc., se sont adjoint ce même génitif **ius* du pronom *is* : d'où les formes pléonastiques *illius*, *istius*, *quōius* (ep. Scip.), où l'accentuation *illius* et non **illius*⁽⁴⁾, transmise par Martianus Capella, semble bien dénoncer une contraction ancienne de **illī ius*.

A-t-on des preuves directes en faveur de cette ingénieuse hypothèse ? Non, mais les preuves indirectes abondent. D'abord il est certain que les génitifs en \bar{i} (fm. -ae) ont existé dans les démonstratifs : on les lit encore çà et là dans les comiques, v. g. *istīmodī*, *aliae rei* dans Lucrèce. Quant à **ius*, F. Meu-

(1) Supra 187, 11, et 204, 14.

(2) Supra 187, 10.

(3) Supra 204, 14.

(4) Cf. *Mém. Soc. Ling.*, III, p. 187.

nier s'est cru autorisé à le lire dans un vers de Plaute où il est confirmé par la leçon de deux manuscrits⁽¹⁾. Enfin rien n'est plus conforme au génie de la langue populaire que le pléonasme pronominal : on n'a qu'à comparer, en français, les locutions « l'homme *qu'il* vient, cet homme *que* tu *lui* as pris son couteau », et dans la déclinaison allemande le double datif *denen*, le double génitif *derer*, etc.

Quoi qu'il en soit, cette désinence *-ius* s'est étendue abusivement à un certain nombre de thèmes nominaux d'origine : *ūn-ius*, *sōl-ius*, *alter-ius*, *utr-ius*, *neutr-ius*, *ūll-ius*⁽²⁾, *nūll-ius*, etc. Cette altération n'est pas fort ancienne : on lit encore *nūllī* dans les comiques, et *neutrum* signifiant « le genre neutre » fait toujours *neutrī* au génitif.

(218) II. Duel : en grec seulement ; aucune particularité, à cela près que le fm. n'est point usité et que le msc.-nt. en tient lieu : τώ et non τᾶ, τοῖν et non ταῖν, τούτω et non ταύτᾶ, etc., τῷ ἡμέρᾳ (les deux jours).

(219) III. Pluriel. — 1. Nominatif. — La désinence des parisyllabiques msc.-fm. est **-ī*, que nous avons vu se glisser dans les thèmes nominaux⁽³⁾ : gr. (dor.) τῶ-ι, τᾶ-ι (οἱ, αἱ) ; lat. *istī* = **isto-i*, *istae* = **istā-i*. Les imparisyllabiques ont **-ēs* : τίν-ες. La désinence du nom.-acc.-nt. est la même que celle des noms : τᾶ, ἀτᾶ, τίν-α⁽⁴⁾. En latin également *ista*, *illa*, *qui-a* (pl. nt. probable de *qui-s*) ; mais on trouve aussi une finale en *ae*, *hae-c*, *quae*, *istae-c*, dont l'origine n'est pas élucidée⁽⁵⁾.

2. L'accusatif, le locatif et l'instrumental-datif-ablatif ne diffèrent pas de ceux des thèmes nominaux similaires.

3. Génitif. — Dès la période proethnique le gén. pl. pronominal avait une désinence spéciale **-sōm* prouvée par les dé-

(1) Set eccūm parasitum *quoi* mi *ius* auxiliōst opus. *Persa* 83. — On lit à coup sûr *quōrum eōrum* dans *Trinum*. 1023. — Cf. *Mém. Soc. Ling.*, I, p. 45.

(2) *ūllus* = **oin-lo-s*, diminutif de *ūnus*.

(3) *Supra*, 189, 1.

(4) *Supra* 206, 2.

(5) Sans doute affixation d'un élément démonstratif *-i* (cf. gr. οὐτοσ-ι) : *quae* = **quā-i*, et de même au nom. sing. msc. et fm., *quī*, *quae*, etc.

monstratifs sanscrits (msc.-nt. *tê-sām*, fm. *tā-sām*). Cette désinence n'est plus visible au msc.-nt. des démonstratifs grecs, qui se sont assimilés aux thèmes nominaux, τῶν, τούτων, ἐκείνων; tout au plus la pourrait-on reconnaître dans l'accentuation dorienne τουτῶν = *τουτό-σων. Mais au fm. on a dor. τᾶν, att. τῶν = lesb. τᾶων = *τᾶ-σων, et dor. ταυτᾶν = *ταυτᾶ-σων. De même en latin : fm. *hā-rum* = **hā-sum*, *istā-rum*, etc. ; msc.-nt. *hō-rum*, probablement pour **hō-rum* = **hō-sōm*, avec allongement de la voyelle thématique imité de la longue de *hā-rum* ⁽¹⁾.

§ 2. — *Thèmes.*

(220) I. Grec. — 1. Thème *ὀ- τό-* (démonstratif dans la langue d'Homère qui ne connaît pas l'article, article et pronom relatif dans celle d'Hérodote, simple article dans la langue commune sauf toutefois la locution ὁ μὲν... ὁ δὲ...). En indo-européen, les deux thèmes **so-* **to-* alternaient dans la flexion : le premier caractérisait exclusivement le nom. sg. msc. fm. (tous deux sans désinence, **so*, **sā*) ; le second apparaissait à tous les autres cas. C'est aussi ce qui se passe en grec, et surtout en dorien, où le nom. pl. msc. fm. est τοί ται; mais en langue commune l'analogie de ὁ ἦ a fait créer οἱ αἱ. Le duel τῶ (τά) est resté partout intact.

En adjoignant à ce thème la particule δε, on a formé un démonstratif plus précis, ὅδε ἢδε τόδε ⁽²⁾, dont le sens répond à celui du français « voici ». La flexion est la même ; la particule est indéclinable, mais par analogie on y a parfois adapté les désinences casuelles, loc. pl. τοῖσδεσι et τοῖσδεσσιν (φ 93, β 47) dans Homère, gén. pl. τῶνδεων dans un fragment d'Alcée.

2. Th. οὗτο- (démonstratif qui s'oppose au précédent avec le sens de « voilà » et au suivant avec le sens de « celui-ci »). — Quelque opinion qu'on se fasse sur l'origine de ce pronom, il n'est pas difficile d'y reconnaître les thèmes *ὀ-*, *τό-*, diverse-

(1) Cf. supra 189, 7.

(2) Cf. l'illatif οἴκόνδε, supra 187, 11, note finale.

ment juxtaposés, d'où résulte le parallélisme parfait des deux flexions ὃ ἢ τό, τόν τήν, etc., et οὔτος αὕτη τοῦτο, τοῦτον ταύτην, etc. (1). Dès lors le nom. pl. msc. fm. du dorien, τοῦτοι ταῦται, est seul régulier : les formes ordinaires οὔτοι αὐται sont imitées de οὔτος αὕτη et de οἱ αἱ. L'envahissement analogique ne s'est pas arrêté là : l'ablatif panhellénique est οὔτω, et non *τούτω ; on lit dans les inscriptions des formes telles que οὔτον et οὔτων ; et enfin le th. τοῦτο- n'apparaît nulle part dans la flexion des composés du type τοιοῦτος τοσοῦτος, gén. τοιοῦτου, etc. De plus, le nom. sg. nt. régulier τοιοῦτο τοσοῦτο est remplacé en attique, et même déjà partiellement dans la langue homérique, par un nominatif à désinence nominale, τοιοῦτον τοσοῦτον.

3. Th. κείνο- (celui-là) : homér. κείνος et ἐκείνος, prose attique ἐκεῖνος, lesbien κῆνος, dor. κῆνος et τῆνος ; origine obscure ; aucune particularité.

4. Th. αὐτό- (pronom d'identité) : l'accentuation oxytonique paraît le séparer étymologiquement des précédents (2), mais en tout cas il s'y est entièrement assimilé dans sa flexion.

5. Th. ὅ- : pronom relatif ὅ-ς ἧ ὅ (= *ὅ-δ), identique au sk. *yá-s yá yá-d*, qui suppose un thème primitif **yó-*. La forme épigraphique (locr.) *ἵότι*, ainsi que l'ablatif adverbial ὡς, paraît se rapporter à un thème différent **swó-* (3).

6. Thèmes πο- τι- τε- = i.-e. **qo-* **qi-* **qe-* (4) : pronoms interrogatifs et indéfinis (enclitiques dans ce dernier cas).

A. **πό-ς* πᾶ πό, ion. **κό-ς* κῆ κό, inusité au nominatif, mais fréquent aux autres cas : πῶς πόθεν ποῖ ποῦ πόθι, ion. κῶς, etc., cf. comparatif πότερος et κότερος.

B. τί-ς τί = lat. *qui-s qui-d*. Comme l'indiquent le latin et le sanscrit, le thème est en *-i-* : dès lors, l'acc. sg. msc.-fm. devrait être **τί-ν*. Sur cette forme **τί-ν* on a greffé par pléonasme un nouveau suffixe d'accusatif, τίν-α, et de τίν-α on a

(1) Observez pourtant que le gén. pl. commun est τούτων pour les trois genres, et non **ταυτων* au fm (cf. dans les adjectifs φίλων aux trois genres, supra 195, 7), mais en dorien régulièrement ταυτῶν.

(2) Cf. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 96 et 139.

(3) Le mot ὡς fait souvent position dans Homère : il faut donc lire ἵώς, v. g. Δ 471, Z 443, etc. Cf. pourtant L. Havet, *Mélanges Renier*, p. 371.

(4) Cf. supra 57, 1.

abstrait le faux thème $\tau\upsilon\upsilon-$, sur lequel se fait presque toute la flexion⁽¹⁾ : sg. $\tau\acute{\iota}\upsilon-\alpha$ $\tau\upsilon\upsilon-\acute{\omicron}\varsigma$ $\tau\upsilon\upsilon-\acute{\iota}$; pl. $\tau\acute{\iota}\upsilon-\epsilon\varsigma$ $\tau\acute{\iota}\upsilon-\alpha\varsigma$ $\tau\acute{\iota}\upsilon-\alpha$ $\tau\upsilon\upsilon-\acute{\omega}\nu$. Mais le vrai thème $\tau\iota-$ est encore reconnaissable : — a) au nom.-acc. sg. nt., $\tau\acute{\iota}$ = $^*\tau\acute{\iota}-\delta$; — b) au loc. pl. $\tau\acute{\iota}-\sigma\acute{\iota}$, qui ne peut s'expliquer par $^*\tau\upsilon\upsilon-\sigma\acute{\iota}$; — c) dans la locution $\acute{\alpha}\sigma\sigma\alpha$, att. $\acute{\alpha}\tau\tau\alpha$ (nom.-acc. pl. nt.), où le groupe $\sigma\sigma$ $\tau\tau$ n'est autre chose que le représentant du groupe $\tau\gamma$ du pl. nt. $^*\tau\acute{\iota}-\alpha$ = lat. *qui-a*, prononcé monosyllabiquement $^*\tau\gamma\alpha$ ⁽²⁾.

C. $\tau\epsilon-$, inusité au nominatif, remplace souvent $\tau\upsilon\upsilon-$ aux cas obliques (surtout en attique et dans la langue d'Hérodote) : homér. $\tau\acute{\epsilon}\acute{\omicron}$ $\tau\acute{\epsilon}\acute{\omega}\nu$; néo-ion. $\tau\epsilon\upsilon$ $\tau\acute{\epsilon}\acute{\omicron}\iota\sigma\iota$; att. $\tau\omicron\upsilon$ $\tau\acute{\phi}$, etc.

7. Le thème $\delta-$ peut se combiner respectivement avec chacun des précédents, pour former divers pronoms de sens indéfini. La composition est syntactique et asyntactique⁽³⁾.

A. Avec $\pi\omicron-$ $\chi\omicron-$: asyntactique $\delta-\pi\omicron\omega\varsigma$, ion. $\delta-\chi\omega\varsigma$, etc. ; syntactique, sans doute nom.-acc. sg. nt. $^*\delta\delta-\pi\omicron\delta$ ⁽⁴⁾ $^*\delta\delta-\chi\omicron\delta$, d'où les thèmes $\delta\pi\pi\omicron-$ $\delta\chi\chi\omicron-$, et par suite les doublets $\delta\pi\omega\varsigma$ $\delta\pi\pi\omega\varsigma$, $\delta\chi\omega\varsigma$ $\delta\chi\chi\omega\varsigma$, et similaires.

B. Avec $\tau\iota-$, généralement syntactique⁽⁵⁾ : $\delta\sigma-\tau\iota\varsigma$ $\acute{\eta}-\tau\iota\varsigma$ $^*\delta\delta-\tau\iota$, d'où l'homérique $\delta\tau\tau\iota$, gén. $\omicron\upsilon-\tau\iota\nu\omicron\varsigma$, etc. La forme $\delta\tau\iota$ a été refaite plus tard, après la chute du δ final de $^*\delta\delta$, par la simple juxtaposition de δ et de $\tau\iota$. Le nom.-acc. pl. nt. est $\acute{\alpha}\tau\iota\nu\alpha$, mais aussi (att.) $\acute{\alpha}\tau\tau\alpha$ = $^*\acute{\alpha}\tau\gamma\alpha$ = $^*\acute{\alpha}-\tau\iota\alpha$.

C. Avec $\tau\epsilon-$: asyntactique dans les formes $\delta-\tau\omicron\upsilon$ (gén. hom. $\delta\tau\tau\epsilon\omicron$, α 124) $\delta-\tau\omicron\omega$, que l'attique substitue volontiers à $\omicron\upsilon\tau\iota\nu\omicron\varsigma$, $\acute{\omega}\tau\iota\nu\iota$, etc. ; syntactique avec $\tau\epsilon$ invariable dans les types $\acute{\phi}\tau\epsilon$ (A 279), $\acute{\omega}\sigma\tau\epsilon$ (de sorte que), etc.

8. Les thèmes $\pi\acute{\omicron}-$, $\tau\acute{\omicron}-$ et $\delta-$ forment en dérivation secondaire divers mots corrélatifs, tels que $\pi\omicron\tau\epsilon$ (dor. $\pi\omicron\chi\alpha$) $\tau\acute{\omicron}\tau\epsilon$ $\delta\tau\epsilon$, $\pi\omicron\iota\omicron\varsigma$

(1) Cf. supra 213.

(2) Supra 39 C δ L' α initial n'est autre que l' α final du mot neutre qui précédait nécessairement l'enclitique $^*\tau\acute{\iota}\alpha$: ainsi τ 218 il faudrait exactement lire $^*\delta\pi\pi\omicron\acute{\iota}\alpha$ $\sigma\sigma\alpha$ au lieu de $\delta\pi\pi\omicron\acute{\iota}$ $\acute{\alpha}\sigma\sigma\alpha$; cf. en français *m'amie* écrit *ma mie*, d'où le mot *une mie*.

(3) Supra 176.

(4) Cf. $\acute{\chi}\acute{\alpha}\pi\pi\epsilon\sigma\epsilon$ = $^*\acute{\chi}\acute{\alpha}\tau$ $\pi\epsilon\sigma\epsilon$.

(5) Parfois asyntactique dans Homère, $\delta\tau\iota\nu\alpha$ (θ 204), $\delta\tau\iota\nu\alpha\varsigma$ (O 492).

τοῖο-ς οἷο-ς, πόσο-ς τόσο-ς ὅσο-ς (et ὄσσο-ς, dérivation obscure), et de même ὅποτε ὄπποτε, etc. Mais ces thèmes n'ont de pronominal que la racine, et la flexion en est purement nominale, v. g. nt. οἷον et non *οἷο.

9. Le pronom ὁ δεῖνα (tel ou tel), gén. τοῦ δεῖνος, ou mieux indéclinable, n'est pas encore clairement expliqué⁽¹⁾.

(221) II. Latin. — 1. *Is* : les deux thèmes *i-* et *eo-*, tous deux issus de rac. *i* (un, cf. gr. ἴο-ς et οἷο-ς, un, seul⁽²⁾), alternent assez capricieusement dans la flexion, dont voici le paradigme : — Sg. : nom. *i-s*, *ea*, *i-d* ; acc. *eu-m*, *ea-m* (arch. *i-m*), *i-d* ; abl. *eō*, *eā* ; dat. *eī* ; gén. *ējus* = **eī ius*. — Pl. : nom. *eī*, et plus communément *iī* (par intrusion de la voyelle de *i-s*)⁽³⁾, *eaē*, *ea* ; acc. *eōs*, *eās*, *ea* ; dat.-abl. (*eīs*) *iīs* ; gén. *eō-rum*, *eā-rum*.

2. *Hic*. — Le thème démonstratif *ho-* s'adjoit dans la flexion une particule invariable *-ce*, qui se syncope en *-c* ; tous les cas ne la reçoivent pas ; mais elle peut cependant s'adapter, sous l'une ou l'autre forme, à la majorité des expressions démonstratives⁽⁴⁾. — Sg. : nom. *hī-c*, *haec*, *hōc* (l'*o* n'est long que de position, la vraie graphie serait **hōcc* = **hōd-ce*) ; acc. *hun-c* = **hōm-c*, *han-c*, *hō-c* ; abl. *hō-c*, *hā-c* ; dat. *hui-c* et gén. *hūjus*, influencés sans doute par le vocalisme de *cuī* et *cūjus* (infra). — Pl. : nom. *hī*, *hae*, *hae-c* ; acc. *hōs*, *hās*, *haec* ; dat.-abl. *hīs* ; gén. *hōrum*, *hā-rum*.

3. *Iste*. — C'est sans doute une juxtaposition des deux thèmes *i-* et *to-*, qui dès lors devrait se fléchir : nom. msc. **i-s tu-s*, fm. **ea ta*, acc. **eu-m tu-m* ; mais l'élément *is* a cessé d'être décliné. — Sg. : nom. *istus* (arch.) et *iste*, *ista*, *istud* ; acc. *istum*, *istam*, *istud* ; abl. *istō istā* ; dat. *istī* ; gén. *istius* = **istī ius*. — Pl. : nom. *istī*, *istae*, *ista* (et *istaec* analogique de *haec*) ; acc. *istōs*, etc.

4. *Ollus*. — Ce pronom archaïque, dont on trouve de nom-

(1) Voir la plus récente étymologie dans Baunack, *Stud.*, I, p. 46, qui écrit en un mot ὀδεῖνα.

(2) Cf. supra 108 et 109.

(3) Et par dissimilation du dat. sg.

(4) V. g. *hūjusce*, et même *hocce* où la particule se trouve deux fois, puis *istīc*, *illīc*, etc.

breuses formes dans l'ancienne langue et le datif *ollī* jusque dans Virgile, devrait sans doute s'écrire *ōlus*, si l'on en juge par la forme adverbiale *ōlim* (jadis); mais l'étymologie n'en est pas connue. La graphie par *ll* vient de l'analogie du suivant, dont il semblait un simple doublet.

5. *Ille*. — La flexion est exactement celle de *iste*.

6. **Is-dem*, d'où *īdem*, pronom d'identité. — A rapprocher, pour la formation, de *ī-δε* : le pronom se décline et la particule affixée reste partout invariable. Le génitif *ējusdem* pour **ējūdem* est analogique de *ējus*, cf. *cūjusdam* et autres.

7. *Iipse*. — Ce pronom contient de même une particule invariable *-pse* et devrait se fléchir **is-pse*, *ea-pse*, **ipse* = **id-pse*, acc. *eum-pse*, etc. Quelques-unes de ces formes existent archaïquement, et l'abl. fm. sg. *eā-pse* a vécu jusqu'aux derniers temps de la langue dans la locution adverbiale *reāpse* (réellement) = **rē eāpse*. Mais, par une anomalie bizarre, le pronom s'est figé sous la forme du nom. sg. nt. et la particule s'est déclinée⁽¹⁾, en sorte que *ipse* s'est fléchi exactement sur *iste*, sauf toutefois le neutre *ipsum* et non **ipsud*.

8. Thèmes *quo-* = gr. *πό-* (pronom relatif) et *qui-* = gr. *τί-* (interrogatif et indéfini). — Ces deux thèmes, de forme et de fonction très voisines, se sont partiellement confondus dans leur flexion, en sorte que chacune des deux est un mélange de l'une et de l'autre; en effet, un th. *qui-* ne pouvait jamais faire au gén. pl. que *qui-um*⁽²⁾, et non *quō-rum*, et réciproquement le dat. pl. de *quo-* était *quīs* (cf. *equīs*), et non *qui-bus*⁽³⁾.

A. *Quo-*. — Sg. : nom. *quī*, *quae*, *quo-d*; acc. *quem* (emprunté à *qui-s*, le vrai accus. *quom* s'est maintenu comme conjonction de temps), *qua-m*⁽⁴⁾, *quo-d*; abl. *quō*, *quā*; dat.

(1) Cf. en français le pl. *quelconques*, qui devrait être **quelsconque*.

(2) Ce génitif a existé, au témoignage des grammairiens.

(3) *Quibus* a même fait créer le barbarisme *hībus* (*ī* long à cause de *hīs*?) ou *ībus* = **ībus*, qu'on lit dans Plaute *Curcul.* 506.

(4) Qui joue également le rôle de conjonction (comparative); les corrélatifs sont *tum* (*tun-c*) et *tam*, acc. msc. et fm. du thème *to-*.

cui = *quoi-ei* ; gén. *cūjus* = *quojus* = *quoi-ius* (?). — Pl. : nom. *quei quī, quae, quae* ; acc. *quōs, quās, quae* ; dat.-abl. *queis quīs* (arch. et poét.), en prose *qui-bus* (emprunté à *qui-s*) ; gén. *quō-rum, quā-rum*.

B. *Qui-*. — Sg. : nom. msc. *qui-s*, osq. *pi-s*, fm. arch. *qui-s*⁽¹⁾, fm. class. *quae* (emprunté au précédent), nt. *qui-d* ; acc. *quem* pour **qui-m* (cf. *avem* pour **avim*), *quam* (emprunté), *quid* ; abl. *quō, quā* (emprunts) ; dat. *cui* ; gén. *cūjus*. — Pl. : nom. msc.-fm. arch. *quēs*⁽²⁾ (cf. *avēs*), nt. **qui-a* (conservé comme conjonction), dans l'usage classique *quī quae quae* (emprunts) ; acc. *quōs quās quae* (id.) ; dat.-abl. *qui-bus* régulier, mais aussi *queis* (emprunt) ; gén. enfin, *quō-rum* et *quā-rum*.

Il est à peine utile de mentionner les juxtaposés *quī-cumque*, *quī-libet*, *quīdam* = **quīs-dam*, *aliquis*, etc., dont la flexion ne diffère en rien de celle de *quī* et de *quis*.

SECTION II.

PRONOMS PERSONNELS.

§ 1^{er}. — *Thèmes.*

(222) Ce qui rend la flexion des pronoms personnels fort compliquée et souvent obscure, ce n'est pas seulement le caractère insolite de plusieurs désinences, mais encore et surtout la multiplicité des thèmes qui alternent dans la déclinaison de chaque pronom. Il importe donc de fixer d'abord ces thèmes et les formes diverses que chacun d'eux peut revêtir.

I. A la 1^{re} **personne**, trois thèmes : celui du nominatif singulier (isolé), puis **me-* (*m-*) et **no-*.

1. Nom. sg. : gr. ἐγώ, lat. **egō egō* ; le sk. *āham* donne à

(1) On lit dans Plaute (*Epid.* 509) : *quis illaec est mullier* ? etc.

(2) Qu'on lit à plusieurs reprises dans le sénatusconsulte des Bacchanales.

penser que la nasale finale du doublet grec ἐγών (homér.), béot. ἰών, n'est pas entièrement épenthétique.

2. Thème fort **me-*, faible **m-*, se répartissant entre tous les autres cas du sg. en grec et en latin. Le grec a en outre les thèmes **eme-* et **em-*, qui n'appartiennent qu'à lui⁽¹⁾. C'est aussi le thème **m-* surchargé d'un appendice inexplicé, mais primitif, **-sme-* **-sm-*⁽²⁾, qui apparaît au pluriel du grec, savoir nom. pl. (lesb.) ἄμμες = *ἀσμέ(ς) = **ḡsmé* (cf. all. *uns*) = **ḡ-sm-é*, comme ὕμμες = **yu-sm-é* infra.

3. Th. **no-* (cf. sk. acc. pl. *nas*), au duel du grec et au pluriel du latin.

(223) II. A la 2^e personne, quatre thèmes, soit **tew-* (*tu-*, *tw-*, etc.), **yu-*, **vo-*, et enfin *σφο- (exclusivement grec).

1. Le th. **tew-* est commun au grec et au latin, où il caractérise tout le singulier. Au nominatif le *w* est voyelle, soit primitivement **tū* et **tū*, qu'on reconnaît respectivement dans le dorien τύ (τῦ) et le lat. *tū* (cf. homér. τῶνη, T 10). Aux autres cas alternent les formes **tewe-*, **tew-*, **twe-* et **tw-*. En dorien et en latin le *w* après *t* disparaît simplement. Mais, dans les autres dialectes grecs, le groupe τϜ devient σ, v. g. acc. σέ = τϜέ; puis le σ initial se répand dans toute la flexion, en sorte que le lesbien, l'ionien, l'attique et la κοινή ont au nom. sg. τού au lieu du régulier dorien τύ (béot. τοῦ = τῦ).

2. Le th. **yu-*, avec l'appendice **-sm-*, caractérise le pluriel en grec ainsi qu'en sanscrit (abl. *yuśmát*, comme *asmát* à la 1^{re} pers.) : lesb. ὕμμες pour *ὕμμες, dor. ὕμές (ὕ long), etc.

3. Th. **vo-* (cf. sk. acc. pl. *vas*) : au pluriel du latin.

4. Th. *σφο- (?) : au duel du grec, sans analogue ailleurs, d'origine inconnue comme le th. *σφε- de 3^e personne.

(224) III. A la 3^e personne, deux thèmes, **sew-* et *σφέ- (exclusivement grec), mais le premier seul est primitif. Il est

(1) Par prothèse ? ou par analogie (bien invraisemblable) de ἐγώ ? ou enfin formes primitives, comparables aux thèmes multiples des deux autres pronoms, conservées en grec et perdues partout ailleurs ? La question paraît insoluble.

(2) Cf. sk. *sma* et lat. *met* = **smé-d* (ablatif ?), particules de renforcement.

bien certain, en effet, et le latin nous en est à lui seul un sûr garant⁽¹⁾, que le thème **sew-* servait à la fois pour le singulier et le pluriel. Bien plus, le pronom **sew-* n'est pas, à proprement parler, de 3^e personne : il est le pronom réfléchi de toutes les personnes et de tous les nombres⁽²⁾. Au point de vue de la syntaxe indo-européenne, des phrases telles que *ego se geram* (*je me conduirai*), *vos sibi placetis* (*vous vous plaisez*), *amisimus suam matrem* (*nous avons perdu notre mère*), *quin sine rivali seque et sua solus amares*, etc., n'auraient rien que de légitime, et l'on en trouve encore l'équivalent de nos jours dans les langues slaves. En latin, ce pronom est resté rigoureusement réfléchi, mais l'usage s'en est restreint à la 3^e personne. En grec la corruption a été plus forte : le pronom ε- a été employé, soit comme réfléchi, soit comme pronom pur et simple de 3^e personne, et l'on sait que l'usage homérique est constant à cet égard. Dès lors on a éprouvé le besoin de lui créer un pluriel, et le th. *σφε-, d'origine très obscure⁽³⁾, a été appelé à jouer ce rôle. Puis, à l'époque classique, l'un et l'autre thème est tombé en désuétude : comme pronoms de 3^e personne, on a employé les démonstratifs οὗτος, αὐτός, etc., et en fonction réflexive ε- n'a plus guère vécu que dans le juxtaposé εαυτόν.

L'unique thème de ce pronom revêt les quatre formes **sewe-*, **sew-*, **swe-* et **sw-*. La déclinaison latine n'a plus que les deux dernières, où le groupe *sw* devient *s*. En grec, σ initial devient esprit rude et ϣ médial disparaît, v. g. acc. έέ = *σϵϣ-έ; d'autre part, σϣ initial devient esprit rude, v. g. ε = *σϣ-ε. De là les doublets qui émaillent toute cette flexion. De là aussi, jusqu'en attique, la double forme εαυτόν = *σϵϣ' αὐτόν et

(1) Son témoignage est d'ailleurs confirmé par celui du sanscrit, du germanique et du slave; cf. all. *sie irren sich* (ils se trompent).

(2) Ce qui explique qu'il ne saurait avoir de nominatif.

(3) Est-ce un instrumental en -φι du thème σϣ-, soit σ-φίϋ, qui, pris pour un dat. pl. et coupé à tort σφ-ίϋ, a donné l'illusion d'un th. σφ-, qu'on a pourvu ensuite des autres désinences? Mais on attendrait dans ce cas une voyelle entre le σ et le φ. Le problème reste posé, en dépit de nombreux et savants essais.

αὐτόν = *σϝ' αὐτόν, et de même à la 2^e pers., σεαυτόν corrompu pour *τεαυτόν = *τεϝ' αὐτόν, et σεαυτόν régulier = *τϝ' αὐτόν.

§ 2. — Désinences.

(225) I. Singulier. — On peut résumer comme suit la déclinaison grecque et latine, en plaçant sur la même ligne les formes reconnues morphologiquement identiques.

1. N. ἐγώ, <i>ego</i> .	τύ, σύ, <i>tū</i> .	»
2. A. ἐμέ μέ, <i>mē</i> .	τῤέ (2) τέ, σέ, <i>tē</i> .	ἐέ, ἔ (lesb. ϝέ), <i>sē</i> .
3. Ab. { <i>mē</i> .	<i>tē</i> .	<i>sē</i> (<i>sēd</i>).
4. Ab. { ἐμῆ-θεν (μεθέν ?)	σῆ-θεν.	ἔ-θεν.
5. D. { ἐμοί μοί (<i>mī</i> ?) (1)	τοί, σοί.	ἐοί, οί.
6. D. { <i>mi-hī</i> .	<i>ti-tī</i> .	<i>si-tī</i> .
7. L. (?). ἐμ-ίγ.	τε-ίγ, τίγ.	ἔίγ, ἴγ (μίν, γίν).
8. G. { ἐμεῖο ἐμέο ἐμοῦ.	τέο τεῦ, σεῖο σέο σοῦ.	εἶο ἔο εὔ οὔ.
9. G. { ἐμέος ἐμεῦς ἐμοῦς.	τέος τεῦς.	οὔς (?).
10. G. { <i>meī, (mīs)</i> .	<i>tuī, (tīs)</i> .	<i>suī, (sīs ?)</i> .

1. Le nominatif a été expliqué, supra 222 et 223.

2. Les divergences s'accusent dès l'accusatif : la voyelle longue du latin est confirmée par le sk. *mā tvā* ; quant aux formes grecques, elles représentent, soit un autre accusatif, également primitif, à voyelle brève, soit peut-être l'ablatif dont il va être question, confondu avec l'accusatif.

3. L'ablatif sanscrit *māt tvāt* appellerait en grec un ablatif *μῑῑδ *τῤῑῑδ *σῤῑῑδ, d'où μέ σέ ἔ qu'on retrouve à l'accusatif. En latin **mēd* est devenu *mēd* par analogie de la longue de l'acc. *mē*, puis le *d* est tombé après voyelle longue : *mē tē sē*. Ce dernier mot, signifiant « à part soi, à part », a été subséquemment employé dans le sens de « sans » (*sē dolō*, sans fraude), et aussi comme préfixe verbal, v. g. *sē-cēdere*, littéralement « se retirer à part soi », *sē-cernere*, *sē-ctūdere*, etc. Mais la forme primitive à voyelle brève vit encore dans la disjonctive

(1) Bien plutôt simple contraction de *mihī*.

(2) On lit dans Hésychius τῤῑ · σέ. Κρηῖτες. Cf. supra 40 in fine.

sēd (mais), littéralement « ce point mis à part, à cela près que... ».

4. L'ablatif en $-θεν$ n'exige point d'éclaircissement ⁽¹⁾.

5. La désinence du datif grec est $-οί$: 1^{re} pers. $ἐμ-οί$ et enclitique $μ-οί$. La 2^e personne était déjà **toy* en indo-européen (sk. *tē*), ce qui explique qu'on ait, même en ionien-attique, la forme non assibillée $τοι$ en tant que particule explétive : $σοί$ est donc, comme $σύ$, analogique. A la 3^e, $οἱ$ = * $σϝ-οἱ$ (lesb. $ϝοἱ$), et $ἐοἱ$ = * $σεϝ-οἱ$ peut-être analogique des cas forts.

6. Le datif latin a pour corrélatif en sanscrit la forme *māhyam tū-bhyam*. Mais la concordance est imparfaite ; il est probable que la finale latine s'est accommodée à celle du datif nominal (*patrī*). La loi des mots iambiques a autorisé la scansion *mihī tibī sibī*, que la langue classique a sanctionnée.

7. On a considéré comme locatif le cas en $-ν$, qui pourrait également passer pour un instrumental, un datif ou même un accusatif. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fait très souvent fonction d'accusatif, sans doute à cause de sa finale nasale. Les formes $ἐμ-ν$ et $τν$ sont doriennes, communes surtout dans Théocrite ⁽²⁾ ; on lit $τειν$ = * $τεϝ-ν$ dans Homère (Λ 201), $ϝν$ = * $σϝ-ν$ en épigraphie crétoise ; quant à $ν$ et $ἐν$ = * $σεϝ-ν$, ils ne reposent guère que sur le témoignage des grammairiens. Mais, comme substitut de $ν$ (lui), on rencontre très fréquemment, en fonction de datif ou d'accusatif, dans Homère $μν$, dans les tragiques $νν$ (même au pluriel), sans qu'on ait encore pu tirer au clair l'origine de cette nasale initiale ⁽³⁾. La voyelle de la désinence est généralement brève ; cependant Théocrite scande toujours $ἐμνν$ et $τνν$, et l'on verra que les formes corrélatives du pluriel ont la même alternance.

8. Les formes $ἐμσιο$ et similaires se ramènent naturellement

(1) Supra 187, 6.

(2) Cet auteur emploie aussi très fréquemment le nom. sg. $τν$ en fonction d'accusatif.

(3) Il y a lieu de tenir compte de la confusion probable de $ν$ = * $σϝ-ν$ avec $νν$ = lat. *i-m*, acc. du th. pronominal *i-*, supra 221, 1. — Sur la nasale de $μν$ et $νν$, cf. Baunack, *Stud*, I, p. 48.

à **ἔμῃ-σγο* : homér. *ἔμῃτο ἔμῃο*, néo-ion. et néo-dor. *ἔμῃ*, néo-dor. et att. *ἔμῃ* (encl. *μῃ μῃ*), etc. ⁽¹⁾

9. Les formes *ἔμῃος ἔμῃς* et similaires sont doriennes et analogiques des génitifs de flexion imparisyllabique ⁽²⁾.

10. Le génitif latin *meī tuī suī* est un génitif d'adjectif possessif transporté dans la flexion pronominale ⁽³⁾. Le gén. arch. *mīs tīs* vient de la déclinaison imparisyllabique.

(226) II. Duel. — Les formes du duel — 1. *νῶϊ νό, νῶϊν νῶν* — 2. *σφῶϊ σφῶ, σφῶϊν σφῶν*, — 3. (très rare) *σφῶέ σφῶϊν*, sont isolées et sans doute hystérogènes.

(227) III. Pluriel. — Il en est de même, bien qu'à un moindre degré, de celles du pluriel. En effet, il est aujourd'hui établi sans contestation possible qu'à l'origine les désinences du pluriel ne différaient en rien de celles du singulier : autrement dit, la notion du pluriel était enfermée, non dans les désinences, mais dans le thème. Le sanscrit, par exemple, fait à l'abl. pl. *asmát, yuśmát*, comme *mát, tvát* à l'abl. sg. Mais en sanscrit déjà, et peut-être même dès la période indo-européenne, les désinences plurales des noms et des démonstratifs ont été analogiquement transportées aux pronoms personnels. En grec on trouve encore quelques restes de l'état ancien. Il n'y en a plus en latin.

A. Grec. — 1. Le nominatif, aussi loin qu'on remonte dans le passé hellénique, a déjà la finale *-ς* analogique du pluriel nominal : **ἄμμῆς, ὕμμῆς*, d'où homér. et lesb. *ἄμμες, ὕμμες*, dor. *ἄμές* (*α* long, l'esprit rude sans doute analogique de celui de *ὑμές*) *ὑμές* (*υ* long), béot. *οὐμές*, etc. Les formes homériques, ioniennes et attiques *ἡμῆς ὑμῆς* (*υ* long) sont analogiques du nom. pl. des thèmes en *-εσ-* ⁽⁴⁾, et le th. *σφῆ-*, très postérieur aux autres, ne présente nulle part que cette désinence longue, *σφῆς*.

(1) Supra 187, 11.

(2) Supra 204, 14.

(3) Cf. infra 227 B.

(4) Formule *ἡμῆς : ἡμέων* (gén.) = *εὐγενεῖς : εὐγενέων*.

2. Accusatif. — Le type le plus ancien est ἄμμε, ὕμμε, σφέ⁽¹⁾, qu'on lit dans Homère (dor. ἄμέ, ὕμέ, σφέ, et lesb. ἄσφε). Mais, dès l'époque homérique, se sont formés sur ἡμεις, etc., les accusatifs ἡμέας ὕμέας σφέας⁽²⁾; les mêmes en néo-ionien; att. ἡμᾶς ὕμᾶς σφᾶς, et en poésie ἡμᾶς ὕμᾶς σφᾶς (E 567)⁽³⁾. Ce dernier a même un nom.-acc. nt. σφέα dans Hérodote et les poètes attiques.

3. Locatif (datif). — Originellement sans doute *ἄμμῖν *ὕμμῖν (comme ἐμῖν τῖν au sg.) : homér. et lesb. ἄμμι (I 427) ἄμμῖν, ὕμμι (Z 77) ὕμμῖν, σφῖν ἄσφι; dor. ἄμῖν ἄμῖν, ὕμῖν (béot. οὐμῖν) ὕμῖν, σφῖν; att. ἡμῖν ἡμῖν, ὕμῖν ὕμῖν, σφίσιν. Cette dernière forme, qu'on lit aussi dans Homère, est évidemment analogique de τίσιν et autres locatifs nominaux, ainsi que le lesbien ἄμμεσιν.

4. Génitif. — La désinence étant la même qu'au sg., on devait avoir *ἄμμειο *ὕμμειο, cf. ἐμειο. On a pluralisé ces finales en *ἄμμείων *ὕμμείων, et de là : lesb. ἄμμείων, ὕμμείων, σφέων; dor. ἄμέων ἄμῶν, ὕμέων, σφέων; ion. homér. ἡμείων ἡμέων, ὕμείων ὕμέων, σφείων σφέων⁽⁴⁾; att. ἡμῶν, ὕμῶν, σφῶν.

B. Latin. — 1. Nom.-acc. *nōs vōs*, cf. du. gr. νό.

2. Dat.-abl. *nō-bīs vō-bīs*. Si l'on s'en rapporte au témoignage du sanscrit, il pourrait y avoir en latin un dat.-abl. **nō-bīōs* et un instrum. **nō-bīs*⁽⁵⁾. C'est ce dernier sans doute qui a survécu dans la double fonction, mais en allongeant sa finale à l'image de celle du dat.-abl. de 2^e déclinaison nominale.

3. Génitif *nostrī vestrī, nostrum vestrum*. C'est respectivement (comme au sg. *meī*, etc.) le gén. sg. et le gén. pl. primitif⁽⁶⁾ de l'adjectif possessif correspondant.

(1) Comme au sg. ἐμέ, τέ, εἶ, abl. sk. *asmát*.

(2) Formule ἡμέας : ἡμεις = εὐγενέας : εὐγενεῖς. Dans ces formes le groupe εα ne fait presque jamais qu'une syllabe.

(3) D'après les grammairiens, le type périspomène est orthotonique, celui dont l'accent est remonté est enclitique, et de même au datif.

(4) Ici la synizèse est naturellement constante.

(5) Cf. supra 206, 5.

(6) Cf. supra 225, 10.

§ 3. — *Les pronoms personnels en juxtaposition syntactique.*

(228) En grec et en latin toutes les formes des pronoms personnels sont susceptibles de se renforcer par l'adjonction d'un pronom d'identité. En latin la juxtaposition reste syntactique d'un bout à l'autre, *ego ipse, tuī ipsius, sēmetipsum*, et chacun des termes conserve sa flexion. En principe il en est de même en grec : ἐγὼ αὐτός, σοὶ αὐτῷ, ἡμῖν αὐτοῖς, ὑμῶν αὐτῶν, σφῶς αὐτούς, etc. ; pourtant le premier terme, à certains cas, est devenu indéclinable. L'acc. régulier ἐμ' αὐτόν = ἐμὲ αὐτόν, s'étant écrit en un mot ἐμαυτόν, a fait créer les formes en apparence corrélatives ἐμαυτῷ ἐμαυτοῦ⁽¹⁾, et de même pour σεαυτῷ σεαυτοῦ, ἐαυτοῦ αὐτῷ ; puis au pluriel, le thème *σϜ- étant originairement des trois nombres, ἐαυτούς αὐτούς, ἐαυτοῖς αὐτοῖς, ἐαυτῶν αὐτῶν. Polybe emploie même ἐαυτῶν comme pronom réfléchi des trois personnes⁽²⁾.

Dans l'ionien d'Hérodote une analogie toute pareille paraît être partie du gén. sg. ἐμέο αὐτοῦ contracté en ἐμεωυτοῦ, d'où ἐμεωυτόν, et de même σεωυτῷ, ἐωυτοῖς, etc.

§ 4. — *Possessifs.*

(229) Les adjectifs possessifs sont dérivés des thèmes pronominaux, forts ou faibles, par l'addition du suff. -ός : — 1. gr. ἐμ-ός, lat. *me-u-s* ; — 2. gr. (homér., lesb.) τεός = *τεϜ-ός, lat. *tuis* = *tovos* = *tev-o-s⁽³⁾, gr. (homér., ion., att.) σός = *σϜ-ός ; — 3. gr. (homér.) έός = *σεϜ-ός, lat. *suus* = *sovos* = *sev-o-s, gr. (homér., ion., att.) ϔς = (lesb.) ϔός = *σϜ-ός⁽⁴⁾ ; — en grec au pluriel aussi, lesb. ἄμμος ὕμμος σφός, dor. ἄμός ὑμός σφός (σφεός).

(1) On cite même un nom. sg. ἐμαυτός du comique Phérécrate.

(2) Cf. supra 224.

(3) Cf. supra 32 A α.

(4) L'adjectif έός ϔς peut remplir en poésie la fonction de possessif du pluriel « leur », et éventuellement celle de possessif réfléchi des deux autres personnes.

La seule forme qui paraisse irrégulière est en latin le vocatif du possessif de 1^{re} pers., *mī*. On doit sans doute y reconnaître le génitif archaïque du pronom correspondant⁽¹⁾, qui, dans la locution courante *filī mīs*, a assimilé sa finale à celle du terme qu'il accompagnait.

Au pluriel, comme il n'y avait pas originairement de pronom de 3^e pers., les deux autres formaient couple : ainsi s'explique l'autre dérivation, celle par le suff. **-tero-* dont on a vu la fonction constante⁽²⁾ : gr. (lesb.) ἀμμέ-τερο-ς, (dor.) ἀμέ-τερο-ς, ὑμέ-τερο-ς, (homér., ion., att.) ἡμέτερος, ὑμέτερος, lat. *nos-ter*, *ves-ter*. Par analogie on a créé ensuite en grec un possessif de 3^e pers. σφέτερος, et ceux du duel νωίτερος, σφωίτερος ; et la ressemblance extérieure de σφέτερος et de σφωίτερος a fait parfois employer celui-ci au duel de la 3^e personne, celui-là au pluriel de la 2^e, comme au 2^e vers des Ἔργα καὶ Ἡμέραι.

(1) Supra 225, 10.

(2) Supra 121 5^o, et 159.

II. — CONJUGAISON.

(230) L'étude comparée de la **conjugaison** gréco-latine comprend :

1° Celle des **préfixations invariables** (**augment** et **redoublement**);

2° Celle des **désinences personnelles**;

3° Celle des modifications qui affectent le thème verbal par suite de l'affixation de ces désinences, autrement dit, l'étude des **temps** et **modes** et de leurs flexions.

CHAPITRE I^{er}.

AUGMENT ET REDOUBLEMENT.

(231) L'augment et le redoublement ont beaucoup de points communs : leur forme d'abord, tous deux ont en général une voyelle *e* ; tous deux sont des éléments invariables de la conjugaison, et en même temps des éléments très instables, qui ne font point corps avec le verbe et s'en peuvent détacher ; enfin, tous deux caractérisent essentiellement les temps du passé : l'augment, en grec et à l'indicatif seulement, tous les temps passés, sauf le parfait ; le redoublement, le parfait à tous les modes et le plus-que-parfait. On est d'accord aujourd'hui pour considérer l'augment comme un thème démonstratif écourté, une sorte de doigt indicateur qui a pour fonction de reporter dans le passé l'action exprimée par le verbe ⁽¹⁾ : soit ἐ-φερε = i.-e. **é bhere-t*, « autrefois il porte » ⁽²⁾, d'où « il portait, porta » ⁽³⁾. Quant à l'origine du redoublement, elle est beaucoup plus mystérieuse.

(1) De là vient qu'en grec les modes des aoristes, dépourvus d'augment, n'ont pas en principe le sens du passé : εἰπέ (dis), φυγεῖν (s'exiler), etc.

(2) Cf. le lat. *legīs legīt*, qui, à l'augment près, ressemble bien plus à ἔλεγεσ ἔλεγε(τ) qu'à λέγεις λέγει.

(3) Aussi, dans le grec le plus ancien (Hom.), tous les temps à augment expriment-ils indifféremment toutes les nuances de passé. La notion du passé est enfermée dans l'augment et non dans la forme du verbe.

SECTION I^{re}.

AUGMENT.

§ 1^{er}. — *Forme de l'augment.*

(232) L'**augment** en grec est dit **syllabique** ou **temporel**, selon qu'il affecte une forme verbale commençant par une consonne ou par une voyelle. Mais cette distinction n'est qu'apparente : elle tient à ce que l'*e* de l'augment, resté intact devant consonne, s'est contracté, dès la période indo-européenne ⁽¹⁾, avec la voyelle initiale du verbe et l'*a* ainsi allongée : **é bhere-t* (il portait), mais **é age-t*, d'où **āget* (il conduisait, gr. ἤγε).

(233) I. Augment syllabique. — 1. La forme ordinaire est un *é*-préfixé : ἔ-φερε, ἐ-βούλετο, ἔειπε (homér.) = **ε̄-φε:πε*.

2. Très rarement on trouve *é*- : l'esprit rude est dans ce cas analogique de la forme non augmentée. Ainsi ἔρπω (ramper) = **σέρπω* (lat. *serpō*) devrait naturellement faire à l'imparfait **ἔ-σερπο-ν*, d'où **ἔερπον* **εἶρπον* ; mais on a εἶρπον imité de ἔρπω ἔρψω, etc. De même pour εἶπετο (il suivait), εἰστήκει (il était debout), ἐώρων (je voyais), ἐάλων (je fus pris), et divers autres, où s'est glissé l'esprit rude initial de ἔπομι, ἔστηκα (= **σέ-στᾱ-κα*), ὀράω, ἀλίσκομαι, etc. Mais on a (homér.) ἄλ-το, de ἄλ-λο-μαι = *sal-iō*.

3. Rarement aussi on rencontre un augment long ḡ-, qui selon toute vraisemblance n'a rien de primitif : ḡια (j'allais), ḡ-θελε, ḡ-βούλετο, ḡ-μελλε (homér. ἐβούλετο, ἔμελλε, qui appartient aussi à la langue classique), ḡδύνατο, homér. ḡισκον (j'assimilais, de ἴσκω = **ἴκ-σκω*), ḡειδῆ (il savait), puis encore ἔαρη (il fut brisé) = **ḡ-άρη* de rac. *ἴαρη*, ἐώρων = **ḡόρων*, ἐάλων = **ḡ-άλω-ν*, etc. Dans plusieurs de ces formes la longue est régu-

(1) Il faut donc bien se garder de restituer en grec **ε̄άγον*, **ε̄ελθον*, **ε̄ορτο*, etc., pour expliquer ḡγον, ḡλθον, ὄρτο ; on voit d'ailleurs que les deux derniers n'auraient pu donner en ion.-att. que **εἰλθον* et **εὔρτο* ou **οὔρτο*.

lière : ainsi ἤϊ- est la forme à augment temporel de la racine εἰ (aller) ; de même ἤθελε, ἤισκον se rapportent aux formes à prothèse ⁽¹⁾ ἐθέλω, εἶσκω, doublets de θέλω, ἴσκω. Qu'on les ait par la pensée rapportés à ces derniers, il n'en a pas fallu davantage pour donner l'illusion d'un augment syllabique à voyelle longue, qui s'est encore propagé davantage en byzantin et en néo-grec.

4. La nasale ou la vibrante initiale du thème verbal se redouble parfois en poésie après l'augment, soit par redoublement spontané ⁽²⁾, soit par imitation du redoublement régulier de ἔρρεε (il coulait) = *ἔ-σρεσε, ἔννεον (je nageais) = *ἔ-σνεσσο-ν : v. g. ἔλλαβε, ἔλλαχε, ἔμμαθε, ἔλλιπε.

5. Quand l'augment syllabique se préfixe à un verbe dont l'initiale est une consonne qui disparaît quand elle se trouve entre deux voyelles, il se contracte ordinairement avec la voyelle suivante ainsi mise à découvert : εἰργάζετο (il travaillait) = *ἔ-σεργάζε-το), εἶχον = *ἔ-σεχο-ν ou *ἔ-σεχο-ν, εἰπόμεν = *ἔ-σεπό-μεν (cf. lat. *sequo-r*) ⁽³⁾, etc. Au surplus, dans nombre de types, la contraction n'étant pas faite, l'augment syllabique demeure très reconnaissable : homér. ἔειπε (class. εἶπε), ἐάνασσε (il régna), class. ἐάγη, ἐάλων (cf. inf. ἄλωναι), ἐωνούμεν (j'achetais) = *ἔ-σσομένο-μεν, lat. *vēnum* = *ves-no-m, etc.

6. Par extension abusive de la diphthongue de contraction εἰ, et surtout par analogie du redoublement en εἰ de εἴληφα ⁽⁴⁾, on a créé les formes, d'ailleurs rares, παρελήφθησαν, διελέχθη.

(234) II. L'augment temporel, beaucoup moins stable que l'augment syllabique, donne lieu aux remarques suivantes.

1. Une longue initiale ne saurait naturellement être affectée

(1) Supra 79.

(2) Cf. Havet-Duvau, *Métr.*, n° 50.

(3) Ainsi la différence entre εἶρπε (cf. ἔρπειν) et ἤλθε (cf. ἔλθειν) tient à ce que le premier a l'augment syllabique et l'autre l'augment temporel, le tout très régulièrement. — En dorien, οὐ εε se contracte en η, on a régulièrement ἤχον, etc. — Le lesbien εὔιδον (att. εἶδον = *ἔ-σσο-ν) montre encore le σ de la rac. σιδ.

(4) Cf. infra 238, 6.

de cet augment : ἡρεμέω (être tranquille), ἡρέμησα. De là sans doute est partie l'analogie qui en a entraîné la suppression même dans les verbes à brève initiale.

2. Les initiales *á*, *é*, *ó* s'augmentent respectivement en *ā* (ion.-att. ἤ), ἦ, ῶ : ἄγω, dor. ἄγο-ν, ion.-att. ἤγο-ν ; ἦα (j'étais) = *ἦσ-α = *ēš-m̄, rac. ἔσ ; ῶρ-το de ὄρ-νῦ-μι, etc. ·

3. Par analogie les initiales *ĩ* et *ũ* peuvent s'augmenter en *ī* et *ū* (hom. ἰαχον, ils crièrent, B 394), mais ordinairement elles restent invariables.

4. Les diphthongues initiales *αι*, *οι* et *αὐ* s'augmentent dans la langue commune en ἦ, ῶ et ῥῶ ; *ει* et *εὐ* restent souvent invariables en langue commune, mais s'augmentent dans l'attique de la bonne époque, εἰκάζω (conjecturer) ἦκαζον, εὐρίσκω ῥύρεθη ; enfin *οὐ* initial ne change jamais.

5. L'analogie a souvent introduit l'augment temporel dans des verbes qui commençaient par une consonne plus tard disparue : ainsi οἰκέω = *σῷκέω (cf. σῷκο-ς *vīcu-s*) devrait faire à l'impf. *εοίκου et fait ῥίκου ; de même pour homér. ἴκε-το (*ī* initial), à moins que l'esprit rude ne soit hystérogène, att. ἦργάζετο (épigr.) à côté de εἰργάζετο ; et le vb. ἰδίω (suer) = *σῷδ-τω a, dès les temps les plus reculés, perdu toute trace d'augment syllabique. Dans certains cas les deux augments semblent se cumuler : ainsi le régulier *εοινοχόει (il versa du vin, σῷνος) et l'irrégulier ῶνοχόει ont pu confluer en ἔφνοχόει, qu'on lit par exemple Δ 3, mais que rien n'empêche de corriger en εοινοχόει.

§ 2. — Emploi de l'augment.

(235) On a vu que l'augment ne fait point partie intégrante de la forme verbale. C'était à l'origine un mot distinct. Or, les lois de l'accentuation indo-européenne, que nous révèle le sanscrit védique, exigeaient que le verbe fût atone en proposition principale, accentué seulement en proposition secondaire. En conséquence, dans la proposition principale, le verbe était enclitique sur l'augment, soit **é bheret* ; dans la proposition secondaire, l'augment était proclitique sur le verbe, soit **e bhéret*, et alors l'augment atone tendait à disparaître, **bhéret*, gr. φέρε.

Aussi, dès le plus lointain passé, les modes autres que l'indicatif sont-ils dépourvus d'augment, par la raison qu'ils n'apparaissent presque jamais qu'en proposition secondaire.

D'après cela il semble qu'on dût dire en grec ἔβη (il marcha), mais λέγω ὅτι βῆ (je dis qu'il marcha). Mais, en grec comme en sanscrit, les formes augmentées et non augmentées se sont confondues de telle façon qu'on les a employées l'une pour l'autre : celles-ci même en proposition principale, dans la langue homérique et poétique qui rejette l'augment à volonté ; et les formes augmentées même en proposition secondaire à toutes les époques de la langue.

L'usage à cet égard se répartit comme suit : Homère et ses imitateurs usent d'une liberté sans limite : il en est à peu près de même des élégiaques et des lyriques ; les iambiques et surtout les tragiques omettent rarement l'augment, sauf ces derniers dans les chœurs, morceaux lyriques, et dans les récits de messagers, qui ont toujours une certaine couleur épique ; dans la prose d'Hérodote, les itératifs seuls sont dépourvus d'augment⁽¹⁾ ; enfin, dans la prose classique, l'augment a définitivement triomphé, et, sauf ce qui vient d'être dit des irrégularités de l'augment temporel, ne manque jamais que çà et là au plus-que-parfait ; encore n'est-il pas sûr que tel ait été le bon usage attique.

En latin, au contraire, c'est l'analogie inverse qui a prévalu : si haut qu'on remonte, on ne trouve plus trace d'une forme pourvue d'augment, et même l'imparfait *eram* oppose son initiale brève à la longue de ἦρα⁽²⁾.

§ 3. — Place de l'augment.

(236) Bien que distinct à l'origine, l'augment ne peut se placer qu'immédiatement avant le verbe : il en résulte que dans les simples juxtapositions de particule et de verbe, l'augment s'intercale entre ces deux éléments, διαβαίνω διέβαινον, περι-

(1) Cf. supra 142.

(2) Supra 149.

γίγνομαι περιεγέμετο, etc. Que si au contraire le verbe est un dérivé de composé et forme ainsi un tout indissoluble, l'augment se place en tête de cet ensemble : ἀμφισβητέω (douter) ἠμφισβήτησα, ἀντιδικέω (soutenir un procès contre) ἠντιδίκουν⁽¹⁾.

Mais il était inévitable qu'il se glissât quelque confusion entre ces deux catégories, souvent peu distinctes pour tout autre que l'étymologiste. Ainsi parfois la particule juxtaposée a paru faire corps avec le verbe et à ce titre a reçu l'augment, surtout quand l'ensemble verbal ainsi constitué différait beaucoup du verbe simple au point de vue du sens, comme il arrive pour ἐπίσταμαι (je sais), qui n'a plus rien du sens de ἵστημι ; de là l'imparfait ἠπιστάμην, et semblablement en att. ἠμφίεσα (je vêtis), ἐκάθευδε (il dormait), ἐκαθήμην (j'étais assis)⁽²⁾. L'analogie inverse, particulièrement fréquente dans la basse grécité, a produit les types ὑπόπτειον (je soupçonnais), προεφήτευσε (il prophétisa)⁽³⁾, même διήτων (j'administrais), διηχόνουν (je servais), pour ἐδαιτών, ἐδιαχόνουν, verbes auxquels le préfixe δι-ά est étymologiquement étranger. Le phénomène le plus curieux est le cumul du vrai et du faux augment dans les types classiques ἠντεδίξει, ἐδιήτων (Démosth.), ἠμφεσβήτουν (Platon), ἠντεβόλησε (il rencontra), etc.

SECTION II.

REDOUBLEMENT.

§ 1^{er}. — *Forme du redoublement.*

- (237) Le **redoublement** en grec est susceptible de trois formes : **syllabique devant consonne, temporel devant voyelle, et syllabique devant voyelle**. Le latin ne paraît connaître que la première, qui elle-même y est presque effacée.
- (238) I. Le redoublement syllabique devant consonne consiste en principe dans la répétition de la consonne initiale du verbe suivie de la voyelle *e* : gr. λέ-λοιπ-α, δέ-δορχ-α, λέ-λυ-α ; lat.

(1) Cf. supra 178. Il n'y a pas de vb. *βητέω ou *δικέω.

(2) Hom. ἐκάθειζον (π 408).

(3) Il n'y a pas de verbe *φητέω, *όπτεύω.

de-d-ī, *pe-pond-ī*, *pe-pig-ī*, *te-tig-ī*, *ce-cid-ī*, *ce-cīd-ī*; le redoublement se dissimule dans *sēdī* = **se-zd-ī* = **se-sd-ī*, rac. *sed*, cf. gr. ζῶ = *σἰ-σδ-ω⁽¹⁾, et le rapport *sēdeō sēdī* a fait tirer analogiquement *vēnī* de *vēniō*, *lēgī* de *lēgō*, etc. Le principe posé, suivons-le dans ses applications particulières.

1. La voyelle de reduplication est toujours *ε* en grec. En latin elle s'est fréquemment assimilée à celle de la racine verbale : *i* dans *di-dic-ī*; *o* dans *po-posc-ī*, *mo-mord-ī* (arch. *me-mord-ī*), etc.; *u* dans *pu-pug-ī* (de *pungō*, arch. *pe-pug-ī*), *tu-tud-ī* (de *tundō*)⁽²⁾, etc.

2. L'aspirée grecque se redouble par la non-aspirée correspondante : πεφιλημαι = *φε-φίλη-μαι, cf. sk. *ba-bhār-a* (il porta) = i.-e. **bhe-bhor-e*⁽³⁾; de même τέ-θεικ-α, χέ-χανδ-α, etc.

3. Quand l'initiale est un groupe de consonnes, il ne se redouble jamais tout entier : mais le traitement du groupe diffère en sanscrit, en grec et en latin, ce qui semble indiquer que chacune des trois langues a altéré à sa manière le redoublement primitif et intégral. En grec la première consonne se redouble seule : βέ-βλη-κ-α, χέ-κτη-μαι, ἔ-στη-κ-α = *σέ-στᾱ-κ-α, ἔρωγα (je brisai) = *ῥέ-ῥρωγ-α, etc.⁽⁴⁾ En sanscrit c'est souvent la seconde : *ta-sth-úr* (ils se tinrent), rac. *sthā*. En latin elles se redoublent toutes deux, mais la première disparaît de la syllabe radicale : *stetī* pour **ste-st-ī* (par analogie de *de-d-ī*), *spopondī* (je promis) pour **spe-spond-ī*, de *spondeō*.

4. Le *σ* initial du redoublement devenait naturellement esprit rude : ἔστηκα; εἶμαρται (il est donné en partage) = *σέ-σuar-ται, rac. (réduite) **smer* (partager, cf. μέρ-ος et μοῖρα = *σμός-γα)⁽⁵⁾, etc. Or, il a pu arriver que cet esprit rude permutât en esprit

(1) Cf. supra 87 (III) et 90 (X).

(2) Cette corruption s'est produite sur une plus large échelle en sanscrit.

(3) Cf. supra 61.

(4) Le type, d'ailleurs fort rare, *ἔρουπωμένα* (ζ 59), *ἔριφθαί* (Pind.), a été refait sur *ῥυπώω*, *ῥίπτω* après la chute du *ῥ*, le *ῥ* étant pris dès lors pour initiale.

(5) Cf. l'expression grecque ἡ εἶμαρμένη (sous-ent. τύχη, μοῖρα) « la destinée ».

doux, soit dialectalement par simple psilosis, v. g. éol. homér. ἔμμορε (il partagea) = *σε-σμορ-ε, soit généralement par suite du voisinage d'une autre aspirée, v. g. ἔσχηκα = *ἔσχηκα = *σε-σχηκα-α⁽¹⁾. D'autre part le ς initial du redoublement disparaissait en ionien-attique⁽²⁾, d'où εοικα (je ressemble) = *ςέ-ςοικ-α, εολπα (j'espère) = *ςέ-ςολπ-α, εοργα (je travaillai) = *ςέ-ςοργ-α, ερωγα, ερριφα, ερρύηκα, etc. Dans ces deux derniers cas donc le redoublement ne différait pas de l'augment syllabique : c'est ce qui a amené la substitution de l'augment syllabique au redoublement partiel du groupe de consonnes initial. Les deux préfixes se répartissent en général comme suit : quand la seconde consonne est une liquide ou une nasale, on s'en tient au redoublement partiel, γέγραφα, βέβλαφα, τέτριμμα, μέμνημι, et toutefois les inscriptions dialectales fournissent de nombreux exemples de la substitution de l'augment, laquelle est de règle dans le panhellénique ἔγνωκα ; si au contraire la seconde consonne est une momentanée ou la sifflante, ou si l'initiale est ζ, l'augment prévaut presque partout : ἔζευγαί (cf. la forme redoublée διζήμαι⁽³⁾), ἔψευσμαί, ἔκτημαι (en prose cependant χέκτημαι), ἔπτωκα (je crachai), ἔπτωκα (je pliai), ἔπτηχα (j'épouvantai, mais aussi πέπτηχα et homér. πεπτηώς)⁽⁴⁾, ἔσχισταί (il est déchiré), ἔστικται (il est piqué), ἔσσυται (il est lancé) de σεύω = *σσεύω = *qyévō (sk. *cyāvā-mi*), et presque toujours ainsi avec σ suivi de consonne.

5. Une fois le redoublement confondu avec l'augment, il a été sujet aux altérations qui ont été signalées plus haut⁽⁵⁾ comme attribuables à la propagation analogique de l'augment long : ainsi le pf. ἐόρακα n'est pas rare, mais on lit la plupart du temps ἐώρακα d'après ἐώρων ; de même ἐάλωκα, et jusqu'à ἐώλπει (T 328), ἐώργει : dans le texte d'Homère, plus-que-parfaits à augment temporel intérieur, sinon fautes de copistes.

(1) Cf. supra 61.

(2) Cf. supra 40 A.

(3) Supra 94.

(4) De πίπτω, on a πέπτωκα, jamais *ἔπτωκα.

(5) Supra 233, 3.

(de ἐγείρω), ἀκ-ήχο(ϝ)-α, ἐν-ήνοχ-α (rac. ἐνεχ, cf. aor. ἤνεγκον), ὀλ-ώλε-κ-α (j'ai fait périr, cf. ὀλέ-κ-ω), ὀμ-ώμο-κ-α (de ὀμνῶμι, jurer, fut. ὀμό-σω), etc. ; et subsidiairement à de véritables barbarismes dans lesquels on a transporté de toutes pièces la finale de quelqu'un des précédents, v. g. ἐδῆδοκα (j'ai mangé, rac. ἐδ), ἀγῆσοχα (de ἄγω) visiblement calqué sur ἐνήνοχα. Cette formation très répandue est exclusivement hellénique⁽¹⁾.

§ 2. — *Emploi du redoublement.*

(241) Il n'est pas douteux qu'en indo-européen le redoublement n'ait été sujet à disparaître, sans doute dans les mêmes conditions que l'augment. Il y a même un exemple sûr d'un parfait qui avait absolument perdu tout redoublement dès la période proethnique, car il n'en a dans aucune langue : c'est **wóyd-a* (j'ai vu, je sais), sk. *véd-a* (je sais), gr. *οἶδ-α*, lat. *vīd-ī*, goth. *vait* (all. *ich weiss*). Mais en grec, de même que l'augment à l'époque classique, ainsi s'était fixé le redoublement dès l'époque homérique, en sorte que, sauf les capricieuses variations du redoublement temporel, à peine peut-on glaner çà et là quelques exemples de parfaits non redoublés. C'est Hérodote qui en fournit le plus : οἶκα pour ἔοικα, ἔργασται, etc.

Le latin a suivi la marche inverse. D'abord il avait hérité, comme le grec, de quelques parfaits non redoublés ; dans tel autre, comme *sēdī*, le redoublement subsistait, mais n'était plus du tout perceptible, et l'on a vu que l'analogie a propagé ce type ; enfin, toute une classe très importante de soi-disant parfaits était normalement dépourvue de redoublement, c'est à savoir les anciens aoristes sigmatiques complètement confondus avec le parfait⁽²⁾ : il n'en fallait pas tant pour que cet élément tendît partout à s'effacer. Aussi les parfaits cités plus haut sont-ils, à peu de chose près, les seuls redoublés du latin. Tous les parfaits en *-uī*, *-vī*, et l'immense majorité des parfaits

(1) Cf. le même type de redoublement à l'aoriste ἀγ-αγ-εἶν (supra 90 IX) et dans les oxytons féminins, ἀγ-ωγ-ή (supra 110).

(2) Supra 96.

radicaux manquent de redoublement, *nō-v-ī*, *lē-v-ī*, — *fēc-ī*, *vīc-ī*, *tul-ī* (pour **te-tul-ī*) ; à plus forte raison tous les faux parfaits en *-sī*, qui ne l'ont jamais eu, *vīxī*, *finxī*, *panxī* (cf. *pepigī*, tous deux de *pangō*). Au surplus, en latin comme en grec, les parfaits qui ont le redoublement le gardent à tous les modes : *pe-pender-ō*, *pe-pender-i-m*, comme $\lambda\epsilon\text{-}\lambda\acute{\upsilon}\chi\text{-}\omega$, $\epsilon\text{-}\lambda\acute{\upsilon}\chi\text{-}\omicron\text{-}\mu\iota$.

§ 3. — *Place du redoublement.*

- (242) La place du redoublement est en principe la même que celle de l'augment, περιγέγονε , mais δεδυστύχηκα , et l'on y remarque aussi les mêmes irrégularités, bien que plus rares⁽¹⁾ : faux redoublement initial dans ἤμφισμαι ; faux redoublement médial dans ὁδοιπεπορήκαμεν , pour ὠδοιπορήκαμεν (nous avons voyagé) ; cumul dans δεδῆγτημαι , ὠδοπεποιημένη . En latin, il n'y a plus qu'une trace du redoublement placé entre la particule et le verbe, dans les types *rettulit* = **re-tetulit*, *repperī* = **re-peperī* ; en général, les parfaits même redoublés à l'état simple perdent le redoublement en composition (*im-pend-ī*, *con-tig-ī*), ou même se forment d'autre manière que le parfait du verbe simple (*com-ping-ō*, *com-pēg-ī*).

(1) Supra 236.

CHAPITRE II.

DÉSINENCES PERSONNELLES.

(243) Les **désinences** dites **personnelles** ou **de conjugaison** répondent à trois catégories de la flexion verbale : la **personne**, le **nombre** et la **voix**. Les deux premières ont déjà été définies ⁽¹⁾. Quant à la **voix**, c'est le rapport du concept verbal avec le sujet : elle est dite **active** ou **moyenne (médiopassive)**, suivant que l'action est conçue comme s'exerçant à l'égard d'autrui ou à l'égard du sujet lui-même. L'indo-européen avait, aux deux voix, des désinences personnelles pour les trois nombres, et pour les trois personnes à chaque nombre. Le grec a gardé les deux voix ; il y a même ajouté quelques formes exclusivement **passives**, dont les unes (les futurs) se conjuguent d'après le moyen, les autres (les aoristes), d'après l'actif ⁽²⁾. Il a gardé également les trois nombres ; toutefois la 1^{re} pers. du duel a disparu, et les deux autres, perdues par quelques dialectes, peuvent dans tous être indifféremment suppléées par celles du pluriel ⁽³⁾. Le latin a effacé tout vestige du duel, au moins en tant que fonction grammaticale. Il a deux voix ; mais son médiopassif, qui lui est exclusivement propre et n'offre rien ou presque rien de primitif, ne saurait être apparié à celui du grec et réclame une étude distincte.

(1) Supra 184 et 222 sq.

(2) Supra 98, 102, 103 et 146.

(3) Cf. supra 184. A partir du IV^e siècle avant notre ère, on ne trouve plus de formes du duel dans les inscriptions.

L'indo-européen distinguait, dans chaque voix, quatre ordres de désinences personnelles : celles des **temps** dits **secondaires** (temps à augment), celles des **temps** dits **principaux** ou **primaires** ⁽¹⁾ (présent, futur), celles **du parfait**, et celles **de l'impératif**. Nous les retrouverons, plus ou moins confondues et altérées, en grec et en latin.

SECTION I^{re}.

VOIX ACTIVE.

§ 1^{er}. — Désinences secondaires.

(244) Les désinences secondaires affectent en grec les formes verbales suivantes : 1^o aoriste athématique ⁽²⁾, ἐ-θη-ν, ἐ-χε(ν)-α (je versai) ; 2^o aoriste thématique, ἐ-φυγο-ν ; 3^o imparfait athématique, ἐ-τιθη-ν, ἐ-δείκνυ-ν ; 4^o imparfait thématique, ἐ-λυο-ν ; 5^o aoriste sigmatique, ἐ-λῦσ-α ; 6^o plus-que-parfait, ἐ-λελύκε-α ἐ-λελύκει-ν ; 7^o optatifs de tous les temps, δοίη-ν, λύσει-α ; 8^o aoristes passifs, ἐ-τύπη-ν, ἐ-λύθη-ν. En latin les deux séries dites secondaire et primaire se sont confondues ⁽³⁾, et la série mixte résultant de la fusion s'adapte à tous les temps du verbe, à la seule exception de l'indicatif du parfait et de l'impératif.

(245) I. Singulier. — 1. La désinence secondaire de 1^{re} pers. est *-m après voyelle, par suite *-m̄ après consonne : en grec, respectivement -ν et -α ⁽⁴⁾ ; en latin, toujours -m, parce que la désinence ne s'affixe jamais qu'à des thèmes vocaliques, sauf peut-être dans *eram* qui serait corrompu pour *er-em =

(1) Pour abrégé on les nommera respectivement désinences secondaires ou primaires, et, sans préjuger la question de savoir laquelle des deux séries est la plus primitive, on commencera par l'étude des secondaires, qui sont plus simples et plus courtes.

(2) Cf. supra 86.

(3) Sauf cependant à la 1^{re} pers. du sg. des temps thématiques, infra 249.

(4) Cf. supra 48 A et 49, 3.

= **és-m*, cf. gr. ἦα⁽¹⁾. La finale après voyelle est partout bien nette : gr. ἔ-δω-ν, ἐ-δίδω-ν, ἔ-λεγο-ν, ἐ-λέχθη-ν, λεχθείη-ν, etc. ; lat. *lega-m*, *legēba-m*, *legere-m*, *sie-m si-m*, *veli-m*, *vīderi-m*, etc. Toutefois en grec les optatifs de temps thématiques, qui ont, comme les autres, les désinences secondaires dans tout le reste de leur flexion, ont adopté la désinence primaire -μι à la 1^{re} pers. du sg. : λύοι-μι⁽²⁾, λύσοι-μι, et de même λύσαι-μι, λελύκοι-μι. On lit le régulier τρεφοι-ν dans un fragment d'Euripide, et l'on a même proposé de restituer ἔδοιν dans un vers de Sophocle⁽³⁾.

La finale après consonne a été longtemps méconnue. Rien à cela d'étonnant, puisque les Grecs eux-mêmes, bien avant Homère, l'avaient confondue avec le thème : en présence d'une flexion telle que ἔχεα ἔχεας, ἔλῶσα ἔλῶσας, etc., il était difficile d'imaginer que l'α fût l'indice de 1^{re} personne. Cependant, si l'on vient à considérer que *ἔ-χεσ-α, ἔ-θηκ-α, sont, par rapport à des racines χεσ-, θηκ-, exactement ce qu'est ἔ-θηκ-ν par rapport à une racine θη, que dans certaines formes les réductions de l'une et l'autre racine se poursuivent parallèlement (v. g. sg. 3 aor. moy. ἔ-χου-το comme ἔ-θεσ-το), qu'enfin, si ἔχεα, ἔθηκα, ἔλῶσα étaient des thèmes, la 1^{re} pers. du sg. aurait dans ces temps la forme thématique pure et sans indice, ce qui implique contradiction, on se convainc sans peine que l'α des uns est le corrélatif rigoureux du ν des autres, et ce rapport s'éclaire de la corrélation non moins évidente des mêmes phonèmes à l'acc. sg. et à l'acc. pl. des noms, ἵππο-ν πόδ-α, ἵππο-νς πόδ-ας. La conclusion s'impose : dans ἔχεα = i.-e. **é-ghew-η*⁽⁴⁾, ἔ-δωκ-α = *ἔ-δωκ-η, ἔλῶσα = *ἔ-λῶσ-η, ἐλελύκεα = *ἐ-λελύκεσ-η, etc., l'α est l'indice de sg. 1 : régulier à sg. 1 et, comme on le

(1) Cf. le plqpf. *vīderam* = **vīder-em* (?), supra 149.

(2) Soit la formule λύοιμι : λύοις = δεικνῶμι : δεικνῶς, et cf. infra 249, 1 A.

(3) *OEd. R.* 832, la tournure πρόσθεν ἢ ... ἰδεῖν étant fort rare, sinon incorrecte.

(4) Ἐχεα, ἔδωκα, etc., sont donc à proprement parler ce que la grammaire usuelle appelle aoriste 2^e, et non pas aoriste 1^{er} ; quant à ἔχεα, c'est peut-être un aor. 1^{er} (sigmatique) avec chute régulière du σ intervocalique ; l'influence analogique de ἔλειψα (supra 69, 1) y a été balancée par celle d'ἔχεα.

verra, à pl. 3⁽¹⁾, l'analogie l'a propagé dans le reste de la flexion.

2. La désinence de sg. 2 est partout *-s* (gr. ἔ-θη-ς, ἔ-λυε-ς, δοίη-ς, λύοι-ς, lat. *legā-s, legēbā-s, siē-s, velī-s*), qui en grec, dans les temps où sg. 1 finit en *-α*, s'attache au faux thème en *α*, ἔ-χρα-ς, ἔ-λῦσα-ς, etc.

3. La désinence régulière de sg. 3 est *-t* : gr. ἔ-θη = *ἔ-θη-τ, ἔ-φερε = sk. *á-bhara-t*, δοίη, φέροι = sk. *bhárē-t*, etc. ; lat. *lega-t, legēba-t, sie-t, velī-t*. Mais en grec les temps où la finale sg. 1 est *-α* ont à sg. 3 la finale *-ε* par analogie de celle du parfait⁽²⁾. Inversement la ressemblance accidentelle des deux types ἔχραε et εἶπε = *εἶπετ a fait créer d'après ἔχραε le type εἶπα, εἶπας, etc.

(246) II. Duel. — La 1^{re} pers. fait défaut. La 2^e et la 3^e ont respectivement pour désinences *-τον* et *-τᾶν*, (dor. *-τᾶν*, ion.-att. *-την*) = sk. *-tam* et *-tām*, ἔ-θε-τον ἔ-θέ-την, ἔ-λύε-τον ἔ-λύε-την, ἔ-λῦσα-τον ἔ-λῦσά-την, etc. A raison de leur grande ressemblance et de la similitude complète des désinences primaires correspondantes⁽³⁾, ces deux formes se sont couramment confondues : on trouve assez souvent *-την* à la 2^e personne⁽⁴⁾ et *-τον* à la 3^e.

(247) III. Pluriel. — 1. Le grec a deux désinences, *-μες* pour le dorien, *-μεν* pour les autres dialectes, ἔ-λύο-μες, ἔ-λύο-μεν. A la première correspondrait i.-e. **-mes*, cf. sk. *-mas* ; à la seconde, i.-e. **-mem*, ou plus simplement peut-être i.-e. **-me* (cf. sk. *-ma*) avec un *ν* paragogique mobile à l'origine, puis devenu fixe. Or, en sanscrit, ces désinences répondent respectivement à la distinction des temps primaires et des temps secondaires : *bhárā-mas* = φέρο-μες, mais *á-bharā-ma* = ἔ-φéro-με(ν). Il est donc probable que le dorien a étendu aux temps secondaires la désinence primaire, tandis qu'inversement les autres dialectes généralisaient la désinence secondaire, φέρο-μεν, infra 251, 1.

Le latin n'a ni **-mes* ni **-me*, mais une désinence à lui propre,

(1) Infra 247, 3.

(2) Infra 252. Formule ἔλῦσε : ἔλῦσα = λέλυκε : λέλυκα.

(3) Infra 250.

(4) Constamment peut-être en attique, selon les grammairiens les plus autorisés : v. g. εὐχέτην, *OEd. R.*, 1511. Inversement καθεύδεται (θ 313).

-mūs⁽¹⁾ = **-mōs*, qui se comporte évidemment à l'égard du dorien *-μες* comme la finale de *πατρ-ός* relativement à celle de *patris* = **patr-ēs*⁽²⁾. On peut donc poser pour la langue-mère le doublet, probablement syntactique, **bhéro-mes* **bhéromos*, dont le dorien aurait généralisé le premier terme, et le latin l'autre.

2. En grec, toujours *-τε* = i.-e. **-te*, cf. sk. *-ta*, *-tha*; en latin, toujours *-tis* = i.-e. **-tes* (?). Le sanscrit a *-thas* comme finale primaire de du. 2, et lat. *-tis* y correspond phonétiquement : il est donc possible que *es-tis* ait signifié primitivement « vous deux êtes », que cette désinence ait passé à l'impf. *erā-tis*, et qu'enfin le duel ait été employé en fonction de pluriel⁽³⁾. Mais il se peut aussi que les désinences **-tes* et **-te* soient entre elles comme **-mes* et **-me*, l'une primaire, l'autre secondaire. Il se peut enfin que **-tes* et **-te* aient constitué un doublet syntactique⁽⁴⁾. Quoi qu'il en soit, le grec ignore absolument **-τες*, et le latin ne connaît *-te* qu'à l'impératif.

3. La désinence de pl. 3 était **-nt* après voyelle, **-ñt* après consonne, d'où en grec respectivement *-ν(τ)* et *-ων(τ)*, en latin toujours *-nt* (sauf éventuellement *erant* pour **er-ent* = **es-ñt*)⁽⁵⁾. La finale après voyelle est surtout visible dans les temps thématiques, *ἔ-φερο-ν*, *ἔ-φυγο-ν*; la finale vocalique après consonne se reconnaît surtout à l'aoriste sigmatique, *ἔλυσαν* pour **ἔλϋσαν* = **ἔ-λϋσ-ñt*⁽⁶⁾ : partout ailleurs, et là même, elle est altérée ou voilée par diverses circonstances accessoires.

A. Au premier abord, la désinence à l'aor. sigmatique et à l'aor. athématique (après consonne) paraît un simple *ν*, *ἔλυσαν*

(1) Les très rares exemples de scansion *-mūs* sont sans valeur au point de vue grammatical, cf. supra 206, 5.

(2) Supra 204, 14.

(3) Cf. supra 195, 1, le duel de 1^{re} décl. devenu pluriel.

(4) M. L. Havet a fait très ingénieusement observer que, dans les vers des comiques qui exigent la scansion *esti' nunc*, etc., il n'y a aucune raison de ne pas lire aussi bien **este nunc*.

(5) Supra 49, 1.

(6) Cf. infra 284, 2.

ἔχεα-ν ; mais c'est une pure illusion, résultant de ce que l'α indice personnel s'est étendu à toute la flexion⁽¹⁾. Cette corruption est partie sans doute de la 3^e pers. du pl. plutôt encore que de la 1^{re} du sg. : le rapport ἔλυον ἐλύομεν a fait créer ἐλύσμεν sur ἔλυσαν ; puis le doublet *ἔλυσμεν ἐλύσμεν a donné naissance à un doublet pareil *ἔλυστε ἐλύσθε ; enfin ces dernières formes ont définitivement prévalu, et, d'après le rapport ἐλύετε ἔλυες, se sont construits sur ἐλύσθε les types ἔλυσας, ἐλύσατον, ἐλύσάτην. Même procédé à l'optatif de cet aoriste : sg. 1 λύσεια = *λύσειγ-η, pl. 3. λύσειαν = *λύσειγ-ήη, d'où la flexion λύσειας, λύσειαμεν, etc.

B. D'après ce qu'on vient de voir, le type régulier de pl. 3 à tous les autres optatifs serait *δοῖ-αν = *δοιγ-ήη, *δοῖ-αν, *λύοι-αν, etc. Mais l'ζ s'est coloré en ε sous l'influence du sg. δοίην διδοίην, d'où pl. 3 δοῖεν διδοῖεν, et la même nuance vocale a passé analogiquement à λύοιεν, λύσοιεν, λύσαιεν, bien qu'il n'y ait pas de sg. *λυοίην.

C. Dans les aoristes athématiques (après voyelle), la désinence étant -ν(τ), on doit reconnaître pour réguliers les types homériques ἔσταν (ils se tinrent) = *ἐ-στᾶ-ντ, ἔβαν, ἔφην, ἔφῶν (ils furent, sg. 1 ἔ-φῶ-ν), etc., et les formes épigraphiques ἔδον (ils donnèrent), ἔθεν (ils placèrent), δίεγον, etc. ; de même à l'aor. passif, homér. δάμεν (ils furent vaincus) = *(ἐ)-δάμη-ντ⁽²⁾. Mais, de très bonne heure, la finale -σαν de l'aor. sigmatique, prise tout entière pour la désinence de pl. 3, a été transportée par erreur à tous ces temps, et l'on a créé ainsi les formes ἔ-στη-σαν⁽³⁾, ἔ-θε-σαν, ἔ-δο-σαν, ἔ-δίδο-σαν, ἔ-δάμη-σαν, ἔ-λύθη-σαν, etc., les seules reconnues par le langage classique. Cette analogie s'est étendue plus loin encore, puisqu'on lit des formes telles que ἔ-λάβο-σαν (ils prirent), ἀπήλθοσαν, etc., dans des inscriptions surtout béotiennes et relativement récentes (II^e siècle avant notre ère).

(1) Cf. supra 245, 1.

(2) Supra 76, 1 A. Cf. δάμεν (M 14), μίγεν (ι 91), et à l'aor. en -θη-, ἔμιχθεν (K 180), ἐφόβηθεν (E 498), κατέκταθεν (N 780, γ 108), πλήσθεν (δ 705), etc.

(3) A un moment donné ἔστην et ἔστησα pouvaient avoir le même sens : si dès lors on a pris ἔστησαν pour le pl. 3 de ἔστην, il n'en a pas fallu davantage pour motiver l'extension de la finale -σαν.

§ 2. — *Désinences primaires.*

- (248) D'une manière générale il semble que la plupart des désinences primaires, sinon toutes, aient été autrefois tirées des désinences secondaires par l'addition d'un *i*. Cette loi tout empirique se vérifie en grec pour sg. 1, 2, 3, et pl. 3, resp. -μι, *-σι, -τι, -ντι; elle ne saurait se vérifier en latin, ces quatre désinences ayant précisément généralisé la forme secondaire.
- (249) I. Singulier. — 1. L'indo-européen avait deux désinences de sg. 1, l'une pour les temps thématiques, l'autre pour les athématiques.

A. La désinence thématique n'est pas déterminable en elle-même : simple voyelle, elle s'était, dès la période proethnique, contractée avec l'*o* final du thème verbal; cependant l'analogie du parfait⁽¹⁾ donne lieu de croire que cette voyelle était un *a*, soit gr. φέρ-ω, lat. *fer-ō* = **bhér-ō* = **bhér-o-a*, et au subj. φέρ-ω = **bhér-ō-a* (cf. pl. 1 φέρ-ω-μεν) = **bhér-o-o-a*⁽²⁾. Le latin n'ayant plus d'autre temps thématique que le présent de l'indicatif, c'est là seulement qu'on y rencontre la finale -*ō*; en grec elle caractérise en outre les futurs et les subjonctifs. Toutefois elle y a été partiellement contaminée par l'influence de la désinence athématique -μι : l'éolien en particulier conjugue en -μι un assez grand nombre de verbes dits en -ω de la langue commune, κάλη-μι⁽³⁾, φάλη-μι, ἐπάλη-μι, γέλα:-μι; le béotien de même, φλει-μι, ποίει-μι; et c'est à la même corruption qu'il convient de rapporter la finale en -ωμι de sg. 1 du subjonctif, assez commune dans la langue homérique, ἐθέλωμι, ἴδωμι, ἀγάγωμι, etc.⁽⁴⁾.

(1) Infra 252.

(2) Cf. supra 143.

(3) Il est fort possible que, pour quelques-uns de ces verbes (soit particulièrement καλε-, supra 97) la flexion éolienne ait été la plus primitive.

(4) Formule ἴδωμι : ἴδωμεν = ἴδοιμι : ἴδοιμεν, cf. supra 245, 1. Cette même corruption est générale et absolument constante en sanscrit au présent de l'indicatif, v. g. *bhārā-mi* (je porte), pour **bhār-ā* = φέρ-ω.

B. La désinence athématique **-mi* est parfaitement conservée en grec : εἰ-μί (lesb. ἔμ-μι, dor. ἦ-μί) = *έσ-μί, εἰ̄-μι, τῖθη-μι, δείκνῦ-μι, etc. Elle a pu être remplacée çà et là par la désinence -ω par suite du passage, déjà signalé, d'une forme verbale de l'une à l'autre conjugaison⁽¹⁾ : ainsi le σθένύεις de Pindare⁽²⁾ appelle sg. 1 *σθένύω; mais le fait est rare et plutôt récent. Il est général et très ancien en latin : il suffit de comparer *fer-ō* à *fer-t*, *vol-ō* à *vol-t*, *e-ō* à *i-t*, etc. La désinence athématique (secondaire, bien entendu) n'y apparaît plus que dans la forme *su-m*, d'ailleurs corrompte⁽³⁾.

2. La désinence **-si* (sk. *-si*) est de toutes celle qui a subi les plus fortes altérations. A peine se laisse-t-elle entrevoir.

A. Parmi les formes athématiques, elle est encore reconnaissable : dans εἶ = *ἔσι = sk. *ási* (tu es), dont le rapport avec i.-e. **ési* = **és-si* (cf. homér. έσ-σι) se laisse aisément saisir ; dans εἶ (tu vas) = *εἶ-ι = *εἶ-σι, sk. *é-si* ; peut-être dans φῆ-ς, dont l'ι souscrit, s'il n'est une simple invention des grammairiens, ne peut s'expliquer que par une forme *φῆ = *φῆι = *φῆ-σι, avec -ς final surajouté comme plus bas. D'après cela on devrait avoir *τῖθη, *δίδω, *δείκνῦι = *τῖθη-σι, *δίδω-σι, *δείκνῦ-σι, etc., cf. sk. *dādā-si* (tu donnes) ; mais on a τῖθη-ς, δίδω-ς, δείκνῦ-ς, par visible intrusion de la désinence secondaire⁽⁴⁾. Même phénomène, naturellement, en latin : *ēs* = **ēs-s*, *ī-s* pour **ī-si* = **ē̄-si*, *fer-s*, *dā-s*, *stā-s* (*vī-s* jusqu'à présent inexpliqué).

B. En désinence thématique, le sk. *bhāra-si* appellerait en grec *φέρε-σι, d'où *φέρει. Or l'on ne trouve rien de semblable à l'actif ; mais au moyen on trouve, en attique seulement, une forme de sg. 2 φέρει, λύει, qui s'oppose à celle de la κοινή et de tous les autres dialectes, φέρη, λύη⁽⁵⁾ ; et, comme il ne semble pas y avoir de lien phonétique possible entre φέρη et φέρει, on

(1) Cf. supra 88 et infra 274.

(2) *Pyth.* I. 8. Cf. hom. ζεύγνυον (T 393), δείκνῶ à côté de δείκνῦμι, et infra 274 à 276.

(3) Cf. infra 272.

(4) Formule τῖθης : τίθετε = εἰθης : εἰθετε.

(5) Cf. infra 264, 2.

en peut conclure que ce dernier est une forme régulière de sg. 2 actif, que les Attiques avaient conservée et qu'ils ont fait passer au sens moyen à raison de sa ressemblance extérieure avec φέρη. Quant à la forme à peu près panhellénique de sg. 2 actif, φέρεις, λύεις, elle est évidemment corrompue : il faut sans doute y voir la forme primitive, * φέρει, * λύει, sur laquelle on a greffé à nouveau une désinence secondaire -ς, parce qu'on n'y saisissait plus l'indice de 2^e personne. Quelque étrange que puisse paraître ce procédé, il paraît prouvé historiquement pour φής (supra), et il l'est à coup sûr pour εἶς (tu es, Hom., Hérod.) et εἰς (tu vas), doublets constatés du régulier εἶ. Au subjonctif on a φέρης, tiré de même du régulier * φέρη = * φέρη-σι, ou, plus simplement, refait sur φέρεις, d'après cette analogie bien visible qui opposait partout la longue du subj. à la brève de l'indicatif.

La forme φέρε-ς, λέγε-ς, qui est donnée pour doriennne et qu'on lit dans Théocrite (ἀμέλγες, συρίσδες), si tant est qu'elle ait jamais existé ⁽¹⁾, est évidemment analogique des temps secondaires ⁽²⁾, et se place sur la même ligne que les formes latines *legis* = * *legē-s*, *monēs* = * *monē-s*, *amās* = * *amaē-s*, *audīs* = * *audiē-s*, etc.

3. L'indice de sg. 3 * *-ti* (gr. ἐσ-τι = sk. *ās-ti*) se retrouve dans toutes les formes athématiques, mais assibilé après voyelle, φη-σί = * φᾶ-τί, τίθη-σι, δίδω-σι, δεικνῶ-σι; dor. et béot., sans assibilation, τίθη-τι, δίδω-τι. D'après cela on attendrait, aux temps thématiques, dor. * φέρε-τι = sk. *bhāra-ti*, et ion. * φέρει; mais on a le panhellénique φέρει, λύει, qui ne saurait remonter à * φέρει, * λύει, et doit être analogique de sg. 2 φέρεις, λύεις ⁽³⁾. De même au subj. φέρη, λύη. La forme si fréquente en poésie, ἄγῃσι, λάθησι, pourrait passer pour régulière, soit * φέρη-σι = * φέρη-τι, si l'on trouvait * φέρητι en dorien, et si d'ailleurs l' souscrit ne dénonçait à première vue une formation refaite sur ἄγῃ par addition pléonastique de la désinence -σι, comme à sg. 1 ἀγάγωμι sur ἀγάγω.

(1) Elle n'est pas épigraphique.

(2) Formule λέγεσ : λέγετε = ἔλεγεσ : ἐλέγετε.

(3) Formule φέρει : φέρεις = ἔφερε : ἔφερες.

En latin, *-t*, désinence secondaire : *es-t* (il est), *ēs-t* (il mange) = **ēd-t*, *fer-t*, *vol-t*, *da-t*, *sta-t*, *i-t*; — *legit* = **legē-t*, *amat* = **amāt* = **amaē-t*, etc.

(250) II. Duel. — Pas de 1^{re} pers. ; à la 2^e et à la 3^e, *-τον* sans distinction : *ἴ-τον*, *τίθε-τον*, *λύε-τον*, etc.

(251) III. Pluriel. — 1. La désinence générale est lat. *-mus*, dor. *-μες*, partout ailleurs *-μεν* importé des temps secondaires⁽¹⁾ : *ἴ-μεν*, *τίθε-μεν*, — *φέρω-μεν*, *φέρω-μεν*; dor. *ἴ-μες*, *δίδο-μες*, — *λύω-μες*, *λύω-μες*; lat. *su-mus*, *i-mus*, *da-mus*, — *volu-mus*, *legi-mus*, etc.

2. Gr. *-τε*, lat. *-tis*⁽²⁾ : *ἴτε*, *δίδο-τε*, — *λύε-τε*, *λύη-τε*; *es-tis*, *vol-tis*, *fer-tis*, — *legi-tis*, etc.

3. Primitivement **-nti* après voyelle, **-ῆτι* après consonne⁽³⁾, d'où en grec *-ντι* et *-αντι*. En flexion thématique on a dor. *ἔχο-ντι*, *ἄγω-ντι*, béot. *καλέο-νθι*, *ἔχω-νθι*, partout ailleurs avec assibilation **φέρο-νσι*, **φέρω-νσι*, d'où lesb. *ἀπαγγέλλοισι*, *γράφωισι*, ion.-att. *φέρουσι*, *φέρωσι*. En flexion athématique, dor. *φᾶ-ντι*, *τίθε-ντι*, *δίδο-ντι*, *δείκνυ-ντι*, ion.-att. *φᾶ-σί*, *τιθεῖσι*, *διδοῦσι*, *δεικνῶσι*⁽⁴⁾. Ces trois dernières formes, bien que correctes, ne sont pas rigoureusement attiques : le vrai type attique, *τιθέ-ᾱσι*, *διδῶ-ᾱσι*, *δεικνύ-ᾱσι* (Hérod. *ἰστῆᾱσι* = **ἰστή-ᾱσι*), vient de l'intrusion de la désinence *-αντι* des thèmes verbaux consonnantiques.

Cette dernière est visible dans l'ion.-att. *ἴᾱσι* (ils vont) = **iy-ῆτι*, cf. sk. *yānti*, et l'ion. *ἔᾱσι* (ils sont) = **ἔσ-αντι*, dont la forme régulière à racine réduite serait **ᾱντι* = **σ-άντι*. Le béot. *ἐντι*, att. *εἰσί*, n'est autre que **ᾱντι* influencé par le vocalisme, l'accentuation et l'initiale non aspirée de *εἰμί ἐστί*.

En latin on trouve *tremo-nti* = dor. *τρέμο-ντι* (ils tremblent),

(1) Supra 247, 1.

(2) Supra 247, 2.

(3) Supra 247, 3, et 248.

(4) L'accentuation est troublée : on attendrait **τιθεῖσι*, etc. Mais *διδοῦσι* a pu s'accentuer sur la forme contracte *δηλοῦσι* (cf. *εἰδῶς*, *ἐτίθει*, infra 280), et le reste à l'avenant.

forme isolée et au moins douteuse, citée par Festus comme appartenant au chant des Saliens⁽¹⁾. La désinence secondaire est la seule historiquement constatée ; elle est toujours consonnantique, parce qu'elle ne s'attache qu'à des formes thématiques ou faussement thématiques par analogie : *su-nt*, *eu-nt*, *feru-nt* = **fero-nt* = gr. (ἔ-)φερο-ν, *legu-nt*, etc. Toutefois *da-nt* et *sta-nt* paraissent bien ne contenir que les racines pures⁽²⁾.

§ 3. — Désinences du parfait.

(252) La flexion grecque et la flexion latine du parfait ne se laissent pas superposer : la première est en grande partie primitive ; l'autre, profondément altérée. Il n'y a qu'avantage à les envisager isolément.

I. Grec. — Sg. 1 : -α = sk. -a = i.-e. *-a : οἶδ-α = ἴσθ-α (je sais, sk. *véd-a*), λέλοιπ-α, λέλυκ-α.

Sg. 2 : primitivement -θα = sk. -tha = i.-e. *-tha : οἶσ-θα = *ἴσθ-θα (sk. *vét-tha*) ; ἦσ-θα (tu fus), rac. ἐς avec redoublement temporel. Ce sont là les deux seules formes régulières de sg. 2 du parfait qu'ait conservées la langue grecque : l'α de sg. 1 et de pl. 3 (λέλοιπ-α, λελοίπ-αντι) étant devenu partie intégrante du thème comme à l'aor. sigmatique⁽³⁾, on a conjugué tout le parfait sur un faux thème λέλοιπ-α-, auquel on a simplement affixé à sg. 2 la désinence secondaire-primaire -ς, λέλοιπα-ς, λέλυκα-ς⁽⁴⁾. En dépit ou plutôt à raison même de sa rareté, la désinence -θα s'est propagée hors de son domaine : ἦσ-θα n'étant plus compris comme parfait, on l'a pris pour un imparfait, simple doublet de ἦς ; la syllabe -θα a dès lors passé pour une suffixation explétive qu'on pouvait joindre indifféremment à toutes les

(1) *Cume tonās, Leucetie, prai tet tremonti*. Le vers peut à la rigueur se scander en saturnien, tandis qu'il serait faux avec *tremunt*.

(2) Sur *amant* pour **amao-nt* et *monent* pour **moneo-nt*, cf. supra 73, 1.

(3) Supra 245, 1.

(4) On a même créé à la basse époque la forme οἶδας, et peut-être jusqu'au barbarisme pléonastique οἶσθας.

formes de sg. 2, et de cette illusion sont nés les types $\tau\theta\eta\sigma\theta\alpha$ (ω 476), $\xi\chi\epsilon\iota\sigma\theta\alpha$, $\xi\phi\eta\sigma\theta\alpha$, $\eta\epsilon\iota\sigma\theta\alpha$ (Platon), $\acute{\epsilon}\theta\acute{\epsilon}\lambda\eta\sigma\theta\alpha$, $\beta\acute{\alpha}\lambda\omicron\iota\sigma\theta\alpha$, etc., qu'on rencontre plus ou moins dans tous les dialectes, mais particulièrement dans la langue d'Homère.

Sg. 3 : $-\epsilon = sk. -a = i.-e. *e : \omicron\dot{\iota}\delta-\epsilon = \rho\omicron\dot{\iota}\delta-\epsilon$ (sk. *véd-a*, goth. *vait*, all. *er weiss*), $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\omicron\iota\pi-\epsilon$, $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\upsilon\kappa-\epsilon$.

Au duel et au pluriel les désinences sont les mêmes qu'aux temps primaires. — Duel 2, 3 : $\dot{\iota}\sigma\tau\omicron\nu = * \rho\dot{\iota}\delta-\tau\omicron\nu$: dans les autres verbes la désinence se greffe sur le faux thème en $-\alpha-$, $\lambda\epsilon\lambda\omicron\iota\pi\alpha-\tau\omicron\nu$, $\lambda\epsilon\lambda\acute{\upsilon}\kappa\alpha-\tau\omicron\nu$. — Pl. 1 : $\dot{\iota}\delta-\mu\epsilon\varsigma \dot{\iota}\delta-\mu\epsilon\nu$ ⁽¹⁾ (sk. *vid-má*, goth. *vit-um*, all. *wir wissen*), et hystérogène $\omicron\dot{\iota}\delta\alpha-\mu\epsilon\nu$, $\lambda\epsilon\lambda\omicron\iota\pi\alpha-\mu\epsilon\nu$, $\lambda\epsilon\lambda\acute{\upsilon}\kappa\alpha-\mu\epsilon\nu$. — Pl. 2 : $\dot{\iota}\sigma\tau\epsilon = * \rho\dot{\iota}\delta-\tau\epsilon$, et $\omicron\dot{\iota}\delta\alpha-\tau\epsilon$, $\lambda\epsilon\lambda\omicron\iota\pi\alpha\tau\epsilon$, $\lambda\epsilon\lambda\acute{\upsilon}\kappa\alpha-\tau\epsilon$. — Pl. 3 : $\dot{\iota}\sigma\alpha\sigma\iota$ (le σ analogique de $\dot{\iota}\sigma\tau\epsilon$) pour $* \dot{\iota}\delta\alpha\sigma\iota = * \rho\dot{\iota}\delta-\alpha\nu\tau\iota = * \textit{wid-}h\acute{\eta}ti$ ⁽²⁾, $\lambda\epsilon\lambda\omicron\iota\pi\alpha\sigma\iota = \textit{dor. } \lambda\epsilon\lambda\omicron\iota\pi\alpha-\nu\tau\iota$, $\lambda\epsilon\lambda\acute{\upsilon}\kappa\alpha\sigma\iota$, etc. Dans la basse grécité on rencontre aussi la finale $-\alpha\nu$ ($\textit{πεποιήκα\nu}$), visiblement empruntée à l'aoriste sigmatique.

(253) II. Latin. — Si l'on transporte au latin le paradigme régulier qui vient d'être étudié pour le grec, on obtiendra, *mutatis mutandis*, les formes suivantes : sg. 1 $*\textit{vid-e}$, 2 $*\textit{vits-te}$ ⁽³⁾, 3 $*\textit{vid-e}$; pl. 1 $*\textit{vid-mus}$, 2 $*\textit{vits-tis}$, 3 $*\textit{vid-ent}$; et, en les confrontant avec les formes réelles, on entrevoit dans ses traits généraux le mécanisme qui a substitué les unes aux autres. De même que le grec a généralisé un thème $\lambda\epsilon\lambda\omicron\iota\pi\alpha-$, ainsi le latin a construit sa flexion sur un faux thème $\textit{vidi-}$, $\textit{līqui-}$. Rien de plus simple, mais les difficultés fourmillent dès qu'on veut aborder le détail. Essayons-le pourtant dans la mesure du possible.

Sg. 1 : $\textit{vid-ī}$, $\textit{līqu-ī}$. La désinence grecque $-\alpha$ est active, la désinence latine $-\bar{i}$ est moyenne et correspond à i.-e. $*-ay$, sk. $-\bar{e}$ (cf. sk. *babhūv-a*, ie fus, moy. *babhūv-é* = lat. *fū-ī fūī*). Cette finale a été naturellement transportée à l'aor. sigmatique qui s'est confondu avec le parfait : $\textit{dīw-ī}$, $\textit{vīw-ī}$.

(1) Att. $\dot{\iota}\sigma\mu\epsilon\nu$ refait sur $\dot{\iota}\sigma\tau\epsilon$ et $\dot{\iota}\sigma\alpha\sigma\iota$.

(2) La forme $\dot{\iota}\sigma\alpha\nu\tau\iota$ prise pour présent (cf. $\varphi\alpha\nu\tau\acute{\iota} \varphi\alpha\mu\acute{\iota}$) a fait créer en dorien le verbe $\dot{\iota}\sigma\alpha\mu\iota$ (je sais) — $\dot{\iota}\sigma\alpha\tau\iota$ dans Théocrite —, et les Éoliens ont conjugué $\omicron\dot{\iota}\delta\alpha$ comme un présent de vb. en $-\mu\iota$ ($\gamma\omicron\dot{\iota}\delta\eta\mu\iota \cdot \acute{\epsilon}\pi\acute{\iota}\sigma\tau\alpha\mu\alpha\iota$. Hesych., cf. supra 40 in fine).

(3) Supra 64 A.

Sg. 2. Au lieu du **vīts-te* actif supposons une forme moyenne corrélatrice, nous aurons **vīts-tī* = **vīd-tī*. Cette forme n'existe pas sans doute ; mais on en trouve le pendant dans le type *dīx-tī*, qu'il n'est point du tout nécessaire d'expliquer par une syncope de *dīxistī* ; car il représente très exactement un thème d'aoriste sigmatique *dīx-* = gr. (ξ)δεξ-, auquel s'est adjointe une désinence de parfait. On conçoit dès lors comment, à la faveur de sg. 1 *vīdī*, etc., les formes primitives **vīstī*, **cecīstī*, *dīxī*, **vīxī* ont pu être remplacées par *vidistī*, *cecidistī*, *dīxistī*, *vīxistī*, etc., et subsidiairement **līc-tī* par *līquistī*, **pepic-tī* par *pepigistī*, etc. Que l'on ajoute, brochant sur le tout, l'influence probable du th. **vīdēs-*, **līquēs-*, qui apparaît au subj. du pf. (*vīder-ō* = εἰδέω), à l'optatif (*vīder-i-m* = εἰδέην⁽¹⁾), etc., et qui n'est certainement pas étranger à l'indicatif (cf. infra pl. 3 et la formation du plqpf., infra 298) ; et l'on aura une idée approximative des actions analogiques qui se sont entrecroisées dans cette formation compliquée.

Sg. 3. *vīdī-t*, par affixation du *-t* secondaire au faux thème en *-i-*.

Pl. 1 *vīdī-mus*, qui remonte peut-être phonétiquement à **vīdēs-mus* comme *nūbi-bus* à **nūbēs-bus*⁽²⁾, et qui a sans doute joué ultérieurement un rôle dans l'extension du faux thème *vīdī-* ; de même *dīxī-mus*.

Pl. 2 *vīdistis* pour **vīts-tis*, comme *vīdistī*.

Pl. 3 : *tulērunt* (Virg.), *vīdērunt* et *vīdēre*. La quantité *vīdērunt* est archaïque et sans doute primitive ; on n'en trouve plus que de faibles restes au siècle d'Auguste. Ce *vīdērunt* se ramènerait à **vīdes-ont*, de formation peu claire. Plus obscur encore est *vīdēre* (quantité constante)⁽³⁾, dont la longue a passé à *vīdērunt*, *tulērunt*. De même à l'aoriste devenu parfait, *dīxēre*, *dīxērunt*.

(1) Supra 144.

(2) Supra 206, 5.

(3) On peut remarquer que le sk. présente également un phonème *r* à pl. 3 du parfait : act. *dadūr*, moy. *dadīrē* (ils donnèrent), cf. *dederunt* et *dedōre*.

§ 4. — Désinences de l'impératif.

(254) Selon toute vraisemblance l'indo-européen n'avait à l'impératif que trois formes, celles de 2^e pers. sg. et pl. et celle de 3^e sg. Encore cette dernière ne saurait-elle passer pour une forme verbale : sa finale **-tōd* (cf. sk. véd. *-tāt*), tout à fait analogue à celle de l'ablatif⁽¹⁾, doit y faire reconnaître une sorte d'exclamation nominale, dont la forme était indépendante du nombre des personnes auxquelles elle était adressée⁽²⁾. Mais, en grec comme en latin, on a inconsciemment rapproché cette finale de celle de pl. 3 primaire **-ti*, on y a vu un indice personnel, et l'analogie en a tiré des formes de pluriel.

(255) I. Singulier. — 2. Il importe de distinguer avec le plus grand soin les formes athématiques et les formes thématiques.

A. Dans les impératifs athématiques le latin a deux types de sg. 2, le grec en a une grande variété.

α) En latin le thème-racine sans aucun affixe : *ēs, fer, ī, stā, dā*; de même en grec ἔστω, πύμπρη (brûle), πῶ (bois). C'est la formation classique pour les verbes en *-vā-* et en *-vū-* : δάμνα (Sapho), δείκνω, σθένω, etc.

β) Gr. *-θι* = sk. *-dhi, -hi* = i.-e. **-dhi* : au présent, ἔσθι (sois) = **σ-θ* : avec prothèse, ἴθι (va), φαθί, homér. δίδωθι, etc. ; à l'aor. athématique, hom. βῆθι, στῆθι, κλύθι (écoute), etc. ; au parfait, ἔσθι (sache) = **σθ-θι*, κέκλυθι, τέθναθι (X 365) ; aux aoristes passifs, φάνηθι, λύθητι⁽³⁾, formes constantes et classiques.

γ) Gr. *-ς*, désinence fort rare, empruntée aux temps secondaires et primaires : à l'aor. athématique, θές, ἔς, δός.

δ) Gr. *-ον*, désinence spéciale à l'impératif d'aoriste sigmatique, et encore inexploitée : λῶσον.

(1) Cf. supra 187, 4.

(2) Cf. en français « silence ! », all. « schritt ! » etc.

(3) Supra 61 in fine.

ε) Gr. (dialectal) -τωσ, doublet syntactique du -τω de sg. 3 (cf. οὔτω οὔτωσ⁽¹⁾), pris pour une forme de sg. 2 à cause de sa finale sigmatique : φατῶσ· ἀνάγνωθι (Hesych.). Lat., comme à la 3^e pers., *es-tō*, faisant fonction d'impératif futur.

ζ) Enfin le passage sporadique et partiel à la flexion thématique⁽²⁾ a amené les formes τίθεις = *τιθεις (cf. φιλει), δίδου = *διδοε (cf. δήλου), δείκνυε (cf. λῦε), etc.

B. α) Dans les impératifs thématiques, la forme la plus commune et la seule primitive consiste dans le thème nu à voyelle *e* sans aucun affixe : φέρε = sk. *bhára*, λείπε, λῦε, — ιδέ, λίπε; lat. *lege*, *monē* = **moneĕ*, etc. Dans la basse grécité λου = λουε, παῦ = πῦε par contraction.

β) Gr. -ς, analogique des formes athématiques, dans σχές pour σχέ (indic. ἔ-σχο-ν) et ἔνισπες (dis) pour ἔνισπε, indic. *ἴσπω = *σί-σπ-ω de rac. σεπ (lat. *in-sec-e*⁽³⁾).

γ) Par passage (éolien) à la flexion athématique, le type φιλη (Théocrite), impér. de φιλημι⁽⁴⁾.

δ) ἔλθε-τῶσ (salamin.) comme plus haut φατῶσ; lat. *legi-tō*, employé comme impératif futur, distinction hystérogène.

3. Gr. -τω = *-τωδ, lat. *-tōd* (arch.), *-tō*, partout : ἔσ-τω, ἴ-τω, φά-τω, — λεγέ-τω; lat. *es-tō*, *legi-tō*.

(256) II. Duel. — 2. -τον désinence primaire-secondaire, ἔσ-τον, φέρε-τον⁽⁵⁾. — 3. -των : ἔσ-των, φερέ-των, formés sur sg. 3 ἔστω, etc., par addition du ν final de ἔστων.

(257) III. Pluriel. — 2. Gr. -τε, lat. *-te* : ἔσ-τε, φέρε-τε; *es-te*, *fer-te*, — *legi-te* = **lege-te*; en latin seulement, *es-tōte*, *legi-tōte*, impér. fut. analogique⁽⁶⁾.

3. Cette forme n'existant pas en indo-européen, le grec et le

(1) Supra 65.

(2) Supra 88 et infra 274 sq.

(3) Supra 90 in fine.

(4) Cf. ἴστη et supra 249, 1 A.

(5) Formule φέρετον : φέρετε (pl. 2) = ἐφέρετον : ἐφέρετε.

(6) Formule *legitōte* : *legitō* (sg. 2) = *legite* : *lege*.

latin n'ont pu que la tirer de sg. 3 par divers procédés analogiques fort aisés à reconstituer :

α) affixation du -ν qu'on remarquait dans toutes les finales secondaires de pl. 3, homér. ἔσ-των, ἦ-των (rare) ;

β) affixation de la finale de pl. 3 de l'aor. sigmatique, -σαν⁽¹⁾, forme très usitée dans la langue commune, un peu moins en attique pur, ἔσ-τωσαν, φερέ-τωσαν ;

γ) type surtout dorien (-ντω) et béotien (-νθω), analogue de φερέτω et de pl. 3 primaire φέρον-τι, savoir δό-ντω, φερό-ντω, seule forme aussi que connaisse le latin, *suntō*⁽²⁾, *legu-ntō* ;

δ) le même type avec le -ν final en plus, cumulant ainsi deux indices de pluriel, homérique, néo-ionien et attique de la meilleure époque, δό-ντων, φερό-ντων ;

ε) le même type avec cumul de l'affixe -σαν (dialectal et très rare), delph. ἐόντωσαν.

SECTION II.

VOIX MOYENNE EN GREC.

- (258) La voix moyenne du grec peut, suivant le temps et suivant le verbe, jouer le rôle d'actif (nuance réfléchie souvent imperceptible), ou celui de passif, ou tout à la fois l'un et l'autre. Ses désinences remontent presque toutes à l'indo-européen, mais ont dû subir des altérations pour la plupart inexplicables.

§ 1^{er}. — Désinences secondaires.

- (259) Théoriquement il semble que les désinences secondaires du moyen dérivent de celles de l'actif par l'adjonction d'une voyelle qui est *a* en sanscrit, *o* en grec ; mais cette loi ne se vérifie en grec que pour trois formes (en sanscrit pour deux seulement).

(1) Comme ἔδοσαν, supra 247, 3 C.

(2) Formule *suntō* : *estō* = *sunt* : *est*.

(260) I. Singulier. — 1. La désinence est $-\mu\bar{\alpha}\nu$ (lesb., dor.), d'où ion.-att. $-\mu\eta\nu$, encore inexpiquée : $\acute{\epsilon}\delta\acute{o}-\mu\eta\nu$, $\acute{\epsilon}\tau\iota\theta\acute{\epsilon}-\mu\eta\nu$, $\delta\omicron\iota-\mu\eta\nu$, $\varphi\epsilon\rho\omicron\iota-\mu\eta\nu$, $\acute{\epsilon}\varphi\epsilon\rho\acute{o}-\mu\eta\nu$, $\acute{\epsilon}\lambda\iota\pi\acute{o}-\mu\eta\nu$, etc.; se greffe à l'aor. sigmatique sur le faux thème en $-\alpha-$: $\acute{\epsilon}\lambda\bar{\omega}\sigma\acute{\alpha}-\mu\eta\nu$.

2. La désinence est $-\sigma\omicron$ = zd. $-ha$ = lat. $-re$ ⁽¹⁾ : $\acute{\epsilon}\delta\omicron\upsilon$ = * $\acute{\epsilon}\delta\omicron\omicron$ = * $\acute{\epsilon}-\delta\omicron-\sigma\omicron$, $\acute{\epsilon}\theta\omicron\upsilon$, $\delta\omicron\iota-\omicron$, $\varphi\acute{\epsilon}\rho\omicron\iota-\omicron$, $\acute{\epsilon}\varphi\acute{\epsilon}\rho\omicron\upsilon$ = * $\acute{\epsilon}-\varphi\acute{\epsilon}\rho\epsilon-\sigma\omicron$, $\acute{\epsilon}\lambda\bar{\upsilon}\sigma\omega$ = * $\acute{\epsilon}-\lambda\bar{\upsilon}\sigma\alpha-\sigma\omicron$, etc. A l'impf. $\acute{\epsilon}\delta\iota\delta\omicron\sigma\omicron$, $\acute{\epsilon}\tau\iota\theta\epsilon\sigma\omicron$, $\acute{\epsilon}\delta\epsilon\iota\kappa\nu\sigma\omicron$, etc. (mais $\acute{\epsilon}\delta\acute{\upsilon}\nu\omega$, tu pouvais), la désinence $-\sigma\omicron$ a été rétablie de par l'analogie des cas où le σ ne devait pas disparaître, v. g. plqpf. $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\iota\psi\omicron$, et cf. $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\epsilon}\lambda\upsilon\sigma\omicron$.

3. Gr. $-\tau\omicron$, sk. $-ta$: $\acute{\epsilon}-\theta\epsilon-\tau\omicron$, $\acute{\epsilon}-\delta\iota\delta\omicron-\tau\omicron$, $\delta\iota\delta\omicron\iota-\tau\omicron$ (l'accentuation modifiée d'après $\delta\eta\lambda\omicron\iota\tau\omicron$), $\varphi\acute{\epsilon}\rho\omicron\iota-\tau\omicron$, $\acute{\epsilon}-\varphi\acute{\epsilon}\rho\epsilon-\tau\omicron$, $\acute{\epsilon}-\lambda\bar{\upsilon}\sigma\alpha-\tau\omicron$, $\acute{\epsilon}-\lambda\acute{\epsilon}\lambda\upsilon-\tau\omicron$, etc.

(261) II. Duel. — 1. La désinence $-\mu\epsilon\theta\omicron\nu$, qui n'a rien de primitif, est un simple hybride de celle de pl. 1 $-\mu\epsilon\theta\alpha$ et de celle de du. 2 $-\sigma\theta\omicron\nu$. C'est à peine si on la rencontre dans les textes, et en tout cas elle n'a jamais appartenu à la langue courante, où le pluriel fait, comme à l'actif, fonction de duel. Peut-être n'est-ce qu'une invention analogique des grammairiens. V. g. $\pi\epsilon\rho\iota\delta\acute{\omega}\mu\epsilon\theta\omicron\nu$ (?) Ψ 485 (forme primaire d'ailleurs).

2, 3, resp. $-\sigma\theta\omicron\nu$, $-\sigma\theta\eta\nu$, susceptibles de se confondre comme à l'actif $-\tau\omicron\nu$ et $-\tau\eta\nu$: combinaison visible du type de duel actif avec celui de pl. 2 moyen ⁽²⁾.

(262) III. Pluriel. — 1. Le grec a deux désinences $-\mu\epsilon\theta\alpha$ et $-\mu\epsilon\sigma\theta\alpha$; mais celle-ci, assez commune dans Homère et en général chez tous les poètes, n'apparaît jamais dans la langue de la prose. Elle semble même être exclusivement propre au dialecte homérique, auquel les poètes l'auraient empruntée à raison des facilités qu'elle offrait à leurs rythmes ⁽³⁾. La forme $-\mu\epsilon\theta\alpha$ (cf. sk. $-\máhi$) est certainement la seule primitive ; mais l'autre, fort ancienne, remonte sans doute à l'époque lointaine où l'on

(1) Cf. supra 34 A α, et infra 267.

(2) Formule $\lambda\acute{\upsilon}\epsilon\sigma\theta\omicron\nu$: $\lambda\acute{\upsilon}\epsilon\sigma\theta\epsilon$ = $\lambda\acute{\upsilon}\epsilon\tau\omicron\nu$: $\lambda\acute{\upsilon}\epsilon\tau\epsilon$.

(3) $\acute{\epsilon}\delta\acute{o}\mu\epsilon\theta\alpha$, par exemple, ne saurait entrer dans un vers dactylique, à peine dans un mètre iambique ou trochaïque.

distinguaient encore à l'actif de pl. 1 une désinence secondaire *-με et une primaire -μες, et doit son σ intercalaire à cette dernière forme⁽¹⁾ : en d'autres termes, -μεθα serait secondaire, et -μεσθα désinence primaire analogique : puis, les confondant, on aurait dit indifféremment ἐφερόμεθα et ἐφερόμεσθα, comme aussi φερόμεσθα et φερόμεθα.

2. Sk. -*dhvám*, gr. -σθε pour -θε = *-θσε. Quoi qu'on puisse penser de cette dernière restitution, il est certain que le σ grec est épenthétique. Pour l'expliquer, il faut se reporter au parfait, où la même désinence -θε se trouve très souvent précédée d'une explosive dentale, qui naturellement permute en σ, πέπυσθε (vous savez) = *πέ-πυθ-θε, πέπεισθε = *πέ-πειθ-θε, λέλησθε = *λέ-ληθ-θε, etc. Or ce σ, qui apparaît dans tout le reste de la flexion, est susceptible de disparaître à sg. 2 : par réduction du groupe, πέπυσσι devient πέπυσι⁽²⁾, tout semblable à λέλυσι; il n'en fallait pas davantage pour qu'on créât λέ-λυ-σθε⁽³⁾ et subsidiairement une désinence générale -σθε applicable à toutes les formes moyennes, ἐ-τιθε-σθε, ἐ-λύε-σθε. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le parfait, d'où est partie la corruption, est aussi le seul temps qui nous permette de la découvrir ; car, à la différence de tous les autres, il a conservé sporadiquement la désinence ancienne : ainsi λέλειφθε, εἴληφθε s'expliquent bien mieux par *λέ-λειπ-θε, εἴ-ληφ-θε que par *λέ-λειπ-σθε, *εἴ-ληφ-σθε, et πέ-φαν-θε (vous parûtes) ne peut du tout remonter à *πέ-φαν-σθε, qui fût devenu *πέφασθε⁽⁴⁾.

3. En indo-européen probablement *-ntá après voyelle, *-ntá après consonne, gr. -ντο et -ατο : — ἔ-δο-ντο, ἐ-τιθε-ντο, ἐ-φέρο-ντο, ἐ-λέλυ-ντο ; — mais homér. κεί-ατο (ils étaient couchés) = *κείγ-ντο, à l'opt. θησαί-ατο (σ 191), au plqpf. après consonne (vieil-att. épigr.) ἐ-τετάχ-ατο. On sait combien sont communes dans la langue d'Homère ces formes de pl. 3 en -ατο, à ce point qu'on les rencontre dans des types où

(1) Formule φερόμεσθα : φέρομες = ἐφερόμεθα : *ἐφέρομε, cf. supra 247, 1.

(2) Supra 69, 6.

(3) Formule λέλυσθε : λέλυσι = πέπυσθε : πέπυσι.

(4) Cf. supra 47 C.

phonétiquement l'*n* devait rester consonne, v. g. hom. βεβλή-ατο (η 97) analogique pour ἐ-εβλή-ντο. Le néo-ionien d'Hérodote les a aussi beaucoup développées. Au contraire la langue classique les a entièrement fait disparaître : en présence du rapport ἔθετο ἔθεντο, ἐλύετο ἐλούοντο, etc., ce pluriel en -ατο pouvait à bon droit sembler bizarre à qui n'y sentait plus vibrer la nasale originaire d'où l'*α* était issu. La finale -ντο s'est introduite partout où cette substitution était possible : ἔ-χει-ντο ἐ-λύσα-ντο, διδοῖντο, φέροιντο⁽¹⁾, etc. Là où le groupe ainsi obtenu eût été imprononçable, c'est-à-dire dans les plus-que-parfaits à racine terminée par une consonne, v. g. ἐ-τεταχ-, la langue a préféré une tournure périphrastique, τεταγμένοι ἦσαν (ils étaient rangés).

§ 2. — *Désinences primaires.*

(263) La loi qui tire les désinences primaires des secondaires par l'addition d'un *i*⁽²⁾ se vérifierait en grec pour sg. 1, 2, 3 et pl. 3 moy., si, comme le voudrait la théorie⁽³⁾, les désinences secondaires étaient respectivement *-μα, *-σα, *-τα, *-ντα, au lieu de -μᾱν, -σο, -το, -ντο. C'est tout ce qu'on peut dire pour ramener l'un à l'autre les deux systèmes⁽⁴⁾.

(264) I. Singulier. — 1. Partout -μαι, τίθε-μαι, δείκνυ-μαι, — φέρο-μαι, φέρω-μαι, λύσο-μαι, λυθήσο-μαι, etc.

2. Désinence -σαι, d'où -αι dans les formes thématiques : *φέρε-σαι = sk. bhāra-sē, indic. λύη = λύει, subj. λύη = λύηαι, etc. A l'indicatif l'attique substitue λύει, et cette forme a même été adoptée par la κοινή dans les trois verbes βούλει, οἶει et ὄφει. Comme il n'est guère possible de concilier λύη et λύει, il faut sans doute voir dans λύει un type actif passé au moyen⁽⁵⁾, d'au-

(1) Formule φέροιντο : φέροιτο = ἐφέροντο : ἐφέρετο.

(2) Supra 248. Mais ici l'*i* devient *y*, parce qu'il suit une voyelle.

(3) Supra 259.

(4) On doit aussi remarquer qu'en arcadien la finale primaire sg. 3 -τοι se rapproche davantage encore du -το secondaire.

(5) Supra 249, 2 B.

tant que le type $\lambda\acute{\upsilon}\eta$ est fort commun dans l'ancien attique. Dans les présents athématiques, $\tau\acute{\iota}\theta\epsilon\text{-}\sigma\alpha\iota$, $\delta\acute{\iota}\delta\omicron\text{-}\sigma\alpha\iota$, $\delta\epsilon\acute{\iota}\kappa\upsilon\text{-}\sigma\alpha\iota$, etc. (mais hom. $\delta\acute{\alpha}\zeta\eta\iota$), la désinence $\text{-}\sigma\alpha\iota$ a été rétablie tout entière par l'analogie du parfait $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\upsilon\sigma\alpha\iota$, lui-même imité de $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\iota\psi\alpha\iota$ ⁽¹⁾.

3. Gr. $\text{-}\tau\alpha\iota$ = sk. $\text{-}t\bar{e}$: $\tau\acute{\iota}\theta\epsilon\text{-}\tau\alpha\iota$, $\phi\acute{\epsilon}\rho\epsilon\text{-}\tau\alpha\iota$, $\phi\acute{\epsilon}\rho\eta\text{-}\tau\alpha\iota$.

II. Duel. — 1. $\text{-}\mu\epsilon\theta\omicron\nu$ (?), comme plus haut 261.

2, 3. $\text{-}\sigma\theta\omicron\nu$, comme à l'actif $\text{-}\tau\omicron\nu$, supra 250 et 261.

III. Pluriel. — 1. $\text{-}\mu\epsilon\sigma\theta\alpha$ et $\text{-}\mu\epsilon\theta\alpha$ comme aux temps secondaires : homér. et poét. $\phi\epsilon\rho\acute{\omicron}\mu\epsilon\sigma\theta\alpha$, class. $\phi\epsilon\rho\acute{\omicron}\mu\epsilon\theta\alpha$ ⁽²⁾.

2. $\text{-}\sigma\theta\epsilon$ pour $\text{*}\text{-}\theta\epsilon$, comme aux temps secondaires ⁽³⁾.

3. Après voyelle $\text{-}\nu\tau\alpha\iota$, $\tau\acute{\iota}\theta\epsilon\text{-}\nu\tau\alpha\iota$, $\delta\acute{\iota}\delta\omicron\text{-}\nu\tau\alpha\iota$, $\phi\acute{\epsilon}\rho\omicron\text{-}\nu\tau\alpha\iota$, $\phi\acute{\epsilon}\rho\omega\text{-}\nu\tau\alpha\iota$; après consonne $\text{-}\alpha\tau\alpha\iota$, homér. $\kappa\acute{\epsilon}\acute{\iota}\text{-}\alpha\tau\alpha\iota$ $\kappa\acute{\epsilon}\chi\tau\alpha\iota$ (ils sont couchés) = $\text{*}\kappa\acute{\epsilon}\acute{\iota}\gamma\text{-}\eta\tau\alpha\iota$. Le néo-ionien a considérablement propagé cette dernière finale ($\tau\acute{\iota}\theta\acute{\epsilon}\alpha\tau\alpha\iota$, $\acute{\iota}\sigma\tau\acute{\epsilon}\alpha\tau\alpha\iota$ Hérod. ⁽⁴⁾), que la langue classique a éliminée, $\kappa\acute{\epsilon}\acute{\iota}\nu\tau\alpha\iota$ ⁽⁵⁾.

§ 3. — Désinences du parfait.

(265) Le parfait a adopté en grec les désinences primaires.

I. Singulier. — 1. $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\iota\mu\text{-}\mu\alpha\iota$, $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\upsilon\text{-}\mu\alpha\iota$, etc.

2. $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\iota\psi\alpha\iota$ = $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\iota\pi\text{-}\sigma\alpha\iota$, $\xi\sigma\tau\acute{\iota}\zeta\alpha\iota$ (tu es piqué), $\pi\acute{\epsilon}\pi\upsilon\sigma\alpha\iota$ (tu sais) = $\pi\acute{\epsilon}\pi\upsilon\sigma\sigma\alpha\iota$, etc., d'où $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\upsilon\sigma\alpha\iota$ pour $\text{*}\lambda\acute{\epsilon}\lambda\upsilon\alpha\iota$, et ainsi partout le σ intervocalique rétabli, sauf dans quelques types homériques, $\beta\acute{\epsilon}\beta\lambda\eta\alpha\iota$, $\mu\acute{\epsilon}\mu\upsilon\eta\alpha\iota$.

3. $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\iota\pi\text{-}\tau\alpha\iota$, $\gamma\acute{\epsilon}\gamma\rho\alpha\pi\text{-}\tau\alpha\iota$, $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\upsilon\text{-}\tau\alpha\iota$, etc.

II. Duel. — 1. $\lambda\epsilon\lambda\acute{\epsilon}\iota\mu\text{-}\mu\epsilon\theta\omicron\nu$ (?) ⁽⁶⁾. — 2, 3. $\text{-}\theta\omicron\nu$ et $\text{-}\sigma\theta\omicron\nu$ (comme pl. 2 $\text{-}\theta\epsilon$ et $\text{-}\sigma\theta\epsilon$), $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\iota\phi\text{-}\theta\omicron\nu$, $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\upsilon\text{-}\sigma\theta\omicron\nu$.

(1) Supra 260, 2.

(2) Supra 262, 1.

(3) Supra 262, 2.

(4) Cf. supra 262, 3, et att. $\tau\acute{\iota}\theta\acute{\epsilon}\alpha\sigma\iota$, supra 251, 3.

(5) Formule $\kappa\acute{\epsilon}\acute{\iota}\nu\tau\alpha\iota$: $\kappa\acute{\epsilon}\acute{\iota}\tau\alpha\iota$ = $\tau\acute{\iota}\theta\epsilon\nu\tau\alpha\iota$: $\tau\acute{\iota}\theta\epsilon\tau\alpha\iota$.

(6) Se lit dans Sophocle, *Elect.* 950.

III. Pluriel. — 1. λελείμ-μεσθ, λελύ-μεσθ, etc.

2. λέλειφ-θε, πέφαν-θε, πέπυσ-θε, — λέλυ-σθε⁽¹⁾.

3. Après voyelle, λέλυ-νται; après consonne, homér. ἦται (ils sont assis) = *ἦσ-ηται⁽²⁾ (sk. *ās-atē*), τετεύχ-αται, ἐρράδ-αται (ils sont aspergés), vieil-att. épigr. γεγράφ-αται; désinence -αται propagée dans la langue poétique, βεβλή-αται, et en néo-ionien, οἰκέαται (ils sont habités), effacée dans la langue classique, ἦνται (ils sont assis), et habituellement remplacée par une périphrase, γεγραμμένοι εἰσίν⁽³⁾.

§ 4. — Désinences de l'impératif.

(266) Sauf celles de 2^e personne, toutes les désinences de l'impératif moyen sont imitées de celles de l'impératif actif⁽⁴⁾.

I. Singulier. — 2. -σο, désinence secondaire : présent athém. τίθε-σο, δίδο-σο, ἴστα-σο, δείκνυ-σο, et aussi, régulièrement, τίθου, δίδου, ἴστω; aor. athém. (hom.) φάο, att. θοῦ = hom. θέο = *θέ-σο, δοῦ = *δόο, etc.; pf. λέλειψο, λέλυσο; prés. thém. φέρου et (ion.) φέρου = φέροο = *φέρε-σο, etc. La forme spéciale à l'aor. sigmatique, λείψ-αι, λύσ-αι, est probablement la même que celle de l'infinitif actif⁽⁵⁾, avec l'accent reculé (inf. φιλῆσαι, impér. φιλῆσαι) comme dans toutes les formes conjuguées⁽⁶⁾.

3. -σθω, comme -τω à l'impératif actif⁽⁷⁾.

II. Duel 2, 3 : -σθον, -σθων, cf. -τον, -των.

III. Pluriel. — 2. -σθε, désinence secondaire et primaire : τίθε-σθε, δό-σθε, λύε-σθε, λέλυ-σθε, λύσ-σθε.

(1) Supra 262, 2.

(2) Avec abréviation ionienne, ἔαται (Γ 134), et plqpf. εἶατο pour ἦατο (Σ 504, α 326, etc.).

(3) Ut supra 262, 3.

(4) Supra 254 sq.

(5) Supra 167 i. n. On sait que l'emploi de l'infinitif en fonction d'impératif est fort commun en grec.

(6) Cf. supra 81.

(7) Formule λυέσθω : λύεσθε = λυέτω : λύετε.

3. — α) κρινέ-σθω (épigr.), comme sg. 3. — β) λυέ-σθων (d'après λυέ-των), surtout attique. — γ) λυέ-σθωσαν (d'après λυέ-τωσαν), grec commun et attique — δ) διδó-σθω = *διδó-νσθω, ἀνελόσθω = *ἀν-ελó-νσθω, etc.) d'après λυó-ντω⁽¹⁾, surtout en dorien. — ε) ἐπι-μελό-σθων = *νσθων (d'après λυó-ντων) en vieil-attique.

SECTION III.

LE MÉDIOPASSIF LATIN.

(267) Le médiopassif latin fait fonction de voix passive pour les verbes qui ont une forme active (*legō lego-r*), et de voix active dans les verbes dits déponents (*sequo-r* = ἐπο-μαι), qui ne se conjuguent qu'au moyen. On sait que parfois les deux voix s'entremêlent sans que le sens du verbe en soit affecté, v. g. *fīō* et *fieri*⁽²⁾, *solēbam* et *solitus sum*.

Cela posé, parmi les désinences du médiopassif latin, il n'y en a en tout que trois qui paraissent primitives et soient directement comparables à celles du grec, à savoir : au présent, sg. 2, *sequere* = **seque-se* = **seque-so*⁽³⁾, forme primaire à désinence secondaire, équivalente à un type grec sans augment *ἐπε-σο tout comme, à l'actif, **lege-s* pour **lege-si* se superpose à (ξ-)λεγε-ς ; au présent, pl. 2. *legiminī (estis)*, *sequiminī* = λεγó-μενοι, ἐπό-μενοι, forme nominale étrangère à la conjugaison⁽⁴⁾ ; enfin, impér. sg. 2, *seque-re* = gr. ἐπε-σο. Qu'on y joigne, au présent sg. 2, le doublet *lege-ris*, *seque-ris*, tiré de l'impér. *sequere* par un procédé d'analogie bien aisé à reconstituer⁽⁵⁾.

Deux des formes du présent se trouvent ainsi éclaircies ; mais comment rendre raison des autres ? Le problème n'est

(1) Formule *λυόνσθω : λυέσθω = λυόντω : λυέτω.

(2) Supra 125.

(3) Cf. supra 34 A δ, et 260, 2.

(4) Supra 32 A β, 115, 7, et 156.

(5) Formule *legeris* : *legere* = *legis* : *lege*.

pas encore résolu. A la grande rigueur, pl. 1 *vehimur* pourrait n'être qu'un doublet syntactique de *vehimus*, par rhotacisme devant voyelle initiale : on aurait dit *vehimus trāns montem*, mais *vehimur in currū* ; puis *vehimus* et *vehimur* se seraient différenciés, l'un avec sens actif, l'autre avec sens moyen, et la finale de *vehimur*, par transport analogique, aurait donné *vehit-ur* et *vehunt-ur* ; *veho-r*, enfin, serait construit sur *vehō* par imitation grossière du rapport *vehimus vehimur*. Rien de plus séduisant que cette explication dans sa simplicité ; malheureusement les mêmes finales moyennes en *r* se rencontrent dans le domaine celtique, auquel le rhotacisme est inconnu. La même objection et bien d'autres, plus graves encore en saine phonétique, doivent faire rejeter l'ancienne théorie, d'ailleurs correcte au point de vue grammatical⁽¹⁾, qui expliquait le moyen par l'agglutination de l'élément pronominal réfléchi *sē* (*veho-r* = **vehō sē*, etc.). En l'état, on ne peut que constater que le sanscrit, lui aussi, a quelques désinences moyennes en *r*, sans essayer même d'entrer dans le détail des multiples altérations que le sanscrit de son côté et le latin du sien ont dû faire subir au type primitif⁽²⁾.

Quoi qu'il en soit, du paradigme *lego-r*, *lege-re lege-ris*, *legi-tur*, *legi-mur*, *legi-mini*, *legu-ntur*, la langue a abstrait des désinences qu'elle a transportées telles quelles aux subjonctifs, aux futurs et aux imparfaits. Quant au parfait et aux temps qui en dépendent, on sait qu'il y est suppléé par des tournures périphrastiques, *lēctus sum* ou *fui*, etc.

A la seule exception de *legere*, l'impératif a été également obtenu par voie analogique : sg. 2 *lege-re*, et *legi-tor* d'après *legitō* ; sg. 3 *legitor* ; pl. 2 *legiminī* (*este*) ; pl. 3 *legu-ntor* d'après *leguntō*. La langue archaïque a en outre une forme de sg. 2 et 3, *fā-minō*⁽³⁾ calquée approximativement sur *fāminī* et sur le rapport *este estō*.

(1) Cf. supra 224.

(2) V. une hypothèse toute récente, *Revue critique*, XXIV, p. 237.

(3) L. XII Tab. I. 1. « *qui in jus vocat, nī it, antestamino* » (ou *-minor*, par double corruption) : « si le défendeur cité en justice refuse de s'y rendre, que le demandeur fasse constater le refus par témoins. »

CHAPITRE III.

VARIATIONS DU THÈME DES TEMPS ET MODES.

- (268) Après les trois catégories verbales de la voix, du nombre et de la personne, il ne nous reste plus à étudier que celles du **temps** et du **mode**. Le temps est la relation de **passé**, de **présent** ou de **futur** qui affecte le concept verbal. Cette relation elle-même est susceptible d'une infinité de nuances : on peut, par exemple, envisager un fait passé par rapport à ses conséquences dans le présent, « il est mort », gr. τέθνηκε, ou tout uniment comme passé, pour le constater et en détailler les circonstances, « il est mort hier à six heures », gr. ἔθανε ; le présent, à son tour, peut constater un fait actuel et momentané, « je dis U », ou une habitude, « je fume très peu », ou une propriété générale, « l'homme parle », sans parler même du présent si souvent employé en fonction de futur, « je pars ce soir », gr. εἶμι (j'irai). Il s'en faut de beaucoup qu'à chacune de ces nuances si délicates de la pensée corresponde dans nos langues une forme spéciale : elles se déduisent du ton et de l'ensemble de la proposition. D'autre part, dans chaque temps, le fait exprimé par le verbe peut être conçu comme constant et positivement **affirmé**, ou comme **éventuel** et relatif, ou comme simplement souhaité et **subordonné**, ou enfin comme obligatoire et **commandé** : à ces distinctions répondent les

quatre modes, **indicatif, subjonctif, optatif, impératif**, les seuls que connaissent les langues indo-européennes ⁽¹⁾.

La formation des divers thèmes de temps et modes a été analysée en détail dans l'étude de la dérivation primaire et secondaire. Il ne reste plus à envisager que le groupement logique de ces thèmes dans le mécanisme de la conjugaison, et les variations régulières dont ils sont susceptibles sous l'influence de l'affixation des désinences personnelles.

En ce qui concerne le premier point, on se souviendra que beaucoup de temps latins portent en grammaire pratique un autre nom qu'en grammaire comparée, autrement dit, que leur fonction usuelle ne répond pas rigoureusement à leur formation théorique. Dans l'exposé qui va suivre, les temps latins seront rangés sous les catégories grecques auxquelles ils correspondent morphologiquement; mais en même temps on rappellera, sous chaque temps grec, le temps latin fonctionnellement équivalent.

(269) Quant à la variation apophonique des thèmes conjugués, elle se résume en deux lois fondamentales :

I. Les formes athématiques ⁽²⁾ se distinguent en fortes ou faibles, selon le degré normal (fléchi au parfait seulement) ou réduit de la syllabe qui précède immédiatement la désinence : **la forme forte**, en principe, **n'apparaît qu'au singulier de l'actif, la forme faible au pluriel et au duel de l'actif et dans tout le moyen**, v. g. τίθη-μι
τίθη-μεν τίθη-μα: ⁽³⁾.

II. Dans les formes thématiques, **la voyelle e/o**, qui précède immédiatement la désinence, **revêt la nuance o à toutes**

(1) On a vu que l'infinif et les participes ne sont pas des modes verbaux, mais des formes nominales. Ils prendront place cependant, à titre de rappel, dans le tableau de la conjugaison, ainsi que les supins, verbaux et gérondifs. Il a paru préférable de présenter un tableau complet et de ne pas trop rompre avec les habitudes de la grammaire pratique.

(2) Supra 86.

(3) Il va sans dire que le grec, reculant l'accent le plus possible, et à plus forte raison le latin, ne gardent plus aucune trace des changements d'accentuation qui ont autrefois causé ces apophonies et que souvent le sanscrit nous révèle : v. g. εἶ-μι ἔ-μεν, sk. é-mi i-más, et cf. supra 42 et 207.

les 1^{res} personnes et à la 3^e du pluriel, la nuance e partout ailleurs : φέρω φέρο-μεν φέρο-ντι, φέρο-μαι φερό-μεθα (-μεθον?) φέρο-νται; φέρεις φέρει φέρε-τε φέρε-τον, φέρε-αι φέρε-ται φέρε-σθε φέρε-σθον.

La loi I est traversée dans ses applications par un très grand nombre d'actions analogiques; en latin, vu la rareté relative des formes athématiques, c'est à peine si elle a laissé autre chose que des traces. La loi II est au contraire d'une rigueur absolue en grec, presque absolue pour les formes thématiques sûres du latin; car, si l'on conjugue le paradigme constant du présent, on obtient, d'une part *vehō* et *vehunt* = **veho-nt*, de l'autre *vehis* = **vehē-s*, *vehi-t* et *vehi-tis*. Reste seulement *vehi-mus* au lieu de **veho-mus* = dor. ἔχο-μες. Mais **vehomus* est certainement devenu *vehumus*, forme archaïque constatée dont témoigneraient au besoin les types *sumus* et *volumus*. Ensuite que s'est-il passé? *vehumus* est-il devenu *vehimus* par voie phonétique, comme *optumus* *optimus* ou **manubus* *manibus*⁽¹⁾? ou, bien plutôt, *vehimus* s'est-il développé sous l'influence de *vehitis*, comme le donneraient à penser précisément *sumus* et *volumus*, demeurés intacts parce qu'ils n'avaient pas à leur côté une 2^e pers. **sitis* ou **volitis*? Quelque solution qu'on adopte, on voit que la flexion thématique du latin ne le cède guère en pureté à celle du grec. Il n'y a qu'à en indiquer les alternances une fois pour toutes et n'y plus revenir.

(270) La conjugaison grecque distingue sept temps : présent, imparfait, futur, futur antérieur, aoriste, parfait et plus-que-parfait. On y peut joindre les noms verbaux sans notion de temps. Le latin a confondu l'aoriste avec le parfait, comme, parmi les modes, l'optatif avec le subjonctif, et, des temps aux modes, le subjonctif et le futur : *vidī* et *dixī* passent pour le même temps, de même *sim* et *feram*; *ferēs* est un subjonctif en fonction de futur, et *ferrēs* un futur corrompu⁽²⁾ pris en fonction de subjonctif.

(1) Supra 30, 139 et 206, 5.

(2) A la fois indicatif de futur, subjonctif d'aoriste, et peut-être subjonctif de futur, à raison de la quantité de la voyelle prédésinentielle, cf. supra 106.

SECTION I^{re}.

PRÉSENT.

§ 1^{er}. — *Indicatif.*

(271) Il y a pour le présent une très grande variété d'indices ⁽¹⁾, il n'y en a aucun pour l'indicatif : ce mode, à tous les temps, revêt la forme du temps lui-même sans modification.

(272) I. Actif. — 1. Les présents athématiques de toutes catégories, εἶμι ἔμεν, τίθημι τίθεμεν, δίδωμι δίδομεν, ἵστημι (dor. ἵστῃμι) ἵσταμεν, δάμνημι δάμναμεν, δείκνυμι δείκνυμεν, etc., présentent en grec l'apophonie avec une rare régularité. Le latin n'en a plus trace : *īmus* comme *īs*, *fertis* comme *fers*, *stāmus* comme *stās*, etc.; la forme forte s'est partout propagée, excepté dans *damus*, *datis*, qui a fait prévaloir la forme faible ⁽²⁾. Mais la flexion de la racine **es* (être) mérite dans l'une et l'autre langue une mention spéciale.

Gr. : le sg. avec forme forte, régulier; pl. 1 ἐσμέν pour *σ-μέν, 2 ἐστέ pour *σ-τέ (cf. sk. *smās*, *sthá*), 3 ion. ἔασι = *ἔσ-αντι (att. εἰσί = béot. ἐντί ⁽³⁾) pour *σ-αντι = sk. *sánti*; du. ἐσ-τόν pour *σ-τόν. La forme forte du sg. a passé au pluriel et au duel. Les formes de la racine ἐς sont d'ailleurs sujettes à cette corruption : on connaît l'optatif εἶην = *ἔσ-γην pour *σ-γην (sk. *syám*, lat. *siem*).

Lat. : sg. 1 *sum* (au lieu de **esmi* ou de **esm̄* qui fût devenu **erem*), très probablement analogique de *sumus* ⁽⁴⁾; sg. 2 *es* = **es-s*, 3 *es-t*, réguliers; pl. 1 *sumus* pour **s-mus*,

(1) Supra 87 (I, II), 88, 89 (VI). 90 (X), 91, 92, 93.

(2) Ce n'est pas à dire qu'il y ait apophonie entre *dās* et *dātis*. Si *dās* avait la forme forte, le vocalisme serait sans doute **dōs* (cf. gr. ἔδως et supra 41 in fine) : il y faut donc reconnaître l'analogie de *amās*.

(3) Supra 251, 3.

(4) Formule *sum* : *sumus* = *sim* : *simus*

avec *u* analogique des présents thématiques (*volumus*, **agumus*, etc.); pl. 2 *estis* pour **s-tis*, intrusion de la forme forte; pl. 3 *sunt* pour **sent* = **s-ñt(i)*, par analogie de *volunt*, *agunt*. A l'inverse, la forme faible du pluriel, introduite au sg., y a donné l'enclitique *st*, si commun chez les comiques et dans la langue courante.

2. Présents thématiques : λέγω, *legō*, supra 249, 1 A.

- (273) II. Moyen. — 1. Toujours la forme faible, τίθεμαι, δίδομαι, δύνωμαι, δείκνύμαι, etc. Dans κείμαι la forme forte (cf. la racine fléchie dans κοίτη, lit), par une irrégularité qui remonte à la langue indo-européenne, sk. *çētē* (il est couché)⁽¹⁾. Aucun type latin correspondant.

2. Thématiques : λέγομαι, — *legor*.

§ 2. — *Subjonctif*.

- (274) I. Actif. — On a vu que le subjonctif a régulièrement : dans les temps athématiques, la racine à l'état normal et la voyelle thématique brève devant les désinences personnelles, v. g. homér. ἴομεν dactyle = εἶ-ο-μεν (allons); dans les temps thématiques, le vocalisme de l'indicatif et la voyelle thématique longue par contraction indo-européenne, v. g. λέγω λέγω-μεν λέγγη-τε⁽²⁾. Le degré faible de ἴμεν a contaminé ἴομεν tribraque, plus commun dans Homère que le dactyle. Mais l'altération la plus forte résulte de la confusion des deux types originairement distincts : on avait d'une part la flexion ἴω ἴομεν, de l'autre la flexion λέγω λέγωμεν : il était inévitable qu'à la faveur de la similitude absolue des 1^{res} personnes du singulier les autres tendissent à s'assimiler, et que la voyelle longue, considérée comme l'indice nécessaire du subjonctif, s'étendît peu à peu à tous les verbes en -μι. Aussi la langue grecque, dès l'époque homérique, ne connaît-elle guère plus au présent que le type ἴωμεν, ὦμεν = ἔωμεν = *ἔσωμεν, τιθῶμεν = τιθέωμεν, δεικνύωμεν, etc.

(1) Passage à la conjugaison thématique dans κέο-νται (π 232).

(2) Supra 89 (VII) et 143.

Ce subjonctif à son tour n'a pas été sans influence sur les autres modes : ainsi *δεικνύομεν* appelait à l'indicatif un corrélatif *δεικνύομεν* ; c'est dire que le passage de la flexion athématique à la flexion thématique, assez commun en grec et presque constant en latin ⁽¹⁾, a trouvé là son point de départ ; et un rapport analogue se laisse entrevoir entre *ῥωμεν* et le participe *ῥών* ⁽²⁾.

Pour les subjonctifs de présents athématiques le latin n'a de corrélatif que le futur *erō* = **es-ō*, pl. 1 *er-ī-mus*, à cela près toutefois que *ferō* pourrait aussi bien être le subjonctif d'un vb. **fer-mi* que l'indicatif d'un vb. *fer-ō* ⁽³⁾. Aux présents thématiques, il répond morphologiquement par son futur *legēs*, qui est à *λέγης* pour **λέγης* ce que *legis* = **legēs* est à *λέγεις* pour *λέγεις* ⁽⁴⁾ ; mais la voyelle *ē* s'est étendue à toute la flexion (*legēmus* = gr. **λέγημες*), sauf sg. 1 pris à un autre temps ⁽⁵⁾. Au point de vue du sens le corrélatif latin est *legam legās*.

(275) II. Moyen. — Le type à voyelle brève est entièrement supplanté par le type à voyelle longue, *δεικνύομαι* comme *λέγωμαι*. Dialectalement le grec connaît encore une autre forme, soit primitive, soit bien plutôt analogique, par simple allongement de la voyelle prédésinentielle de l'indicatif : *ζώνωνται* (*ω* 89), *ῥήγγωνται*, *ῥήγγυται* ⁽⁶⁾, (*dor.*) *δύνᾱμαι*.

Voyelle longue : gr. *λέγωμαι* *λέγη* *λεγώμεθα* *λέγηθε*, lat. (*legar*) *legēris* *legēmur*, et fonctionnellement *legar legāris legāmur*, etc.

§ 3. — Optatif.

(276) I. Actif. — 1. L'optatif du présent athématique a l'indice *-ιη-*

(1) Cf. supra 86, 87, 88 et 249, 1 B.

(2) Supra 123.

(3) Supra 89 (VII).

(4) Supra 143.

(5) Supra 104, 143 et 147.

(6) Formule *ῥήγγυται* : *ῥήγγυται* = *φέρηται* : *φέρεται*.

aux formes fortes, \tilde{i} - aux formes faibles⁽¹⁾, et l'alternance est en général très rigoureuse, $\tau\tilde{i}\theta\epsilon\acute{\iota}\eta\nu$ $\tau\tilde{i}\theta\epsilon\acute{\iota}\mu\epsilon\nu$, $\delta\tilde{i}\delta\acute{o}\tau\eta\nu$ $\delta\tilde{i}\delta\acute{o}\tau\mu\epsilon\nu$, $\epsilon\acute{\iota}\eta\nu$, $\epsilon\acute{\iota}\mu\epsilon\nu$, etc. Toutefois en néo-ionien et dans l'attique des bas temps, la forme forte a passé au pluriel et au duel, et l'on a eu les types $\delta\tilde{i}\delta\acute{o}\tau\eta\mu\epsilon\nu$, $\epsilon\acute{\iota}\eta\mu\epsilon\nu$, avec la désinence hystérogène $-\sigma\alpha\nu$ à pl. 3, $\delta\tilde{i}\delta\acute{o}\tau\eta\sigma\alpha\nu$, $\epsilon\acute{\iota}\eta\sigma\alpha\nu$ ⁽²⁾.

En latin, tout au contraire, c'est le pluriel qui a imposé son thème au singulier : l'apophonie n'apparaît plus que dans *siem* (*siēs siet* arch.) *simus* ; partout ailleurs la forme faible, *sim*, *velim*, *duim*⁽³⁾ (dits subjunctifs).

Dans le verbe $\epsilon\acute{\iota}\mu\iota$ et dans tous les verbes en $-\nu\bar{u}-\mu\iota$, il s'est formé, sur le modèle de $\tilde{i}\omega\mu\epsilon\nu$, $\delta\epsilon\iota\kappa\nu\acute{o}\mu\epsilon\nu$, un optatif $\tilde{i}\omega\mu\iota$ ⁽⁴⁾ (aussi $\iota\acute{o}\tau\eta\nu$ infra), $\delta\epsilon\iota\kappa\nu\acute{o}\mu\iota$, répondant à un indicatif thématique $*\tilde{i}\omega$, $\delta\epsilon\iota\kappa\nu\acute{o}$, et le type régulier $*\acute{\iota}\eta\nu$, $*\delta\epsilon\iota\kappa\nu\acute{o}\eta\nu$ a disparu sans laisser la moindre trace.

2. Au présent thématique, indice $-\tilde{i}$ - sans apophonie, $\lambda\acute{\epsilon}\gamma\omicron\mu\iota$ $\lambda\acute{\epsilon}\gamma\omicron\mu\epsilon\nu$, $\tau\acute{\iota}\mu\acute{\alpha}\omicron\mu\iota$ $\tau\acute{\iota}\mu\acute{\alpha}\omicron\mu\epsilon\nu$ (analogique att. $\tau\acute{\iota}\mu\acute{\omega}\eta\nu$ = $\tau\iota\mu\alpha\acute{o}\eta\nu$ d'après $\delta\tilde{i}\delta\acute{o}\tau\eta\nu$ ⁽⁵⁾). Corrélatif latin, très douteux, *amem* = $*ama\text{-}oi\text{-}m$ (?) ou $*am\bar{a}\text{-}ye\text{-}m$ (?), supra 144.

II. Moyen. — La forme faible est de rigueur, $\tau\tilde{i}\theta\epsilon\acute{\iota}\mu\eta\nu$, $\delta\tilde{i}\delta\acute{o}\tau\mu\eta\nu$ (jamais $*\delta\tilde{i}\delta\acute{o}\tau\eta\mu\eta\nu$), $\delta\upsilon\nu\alpha\acute{\iota}\mu\eta\nu$ ⁽⁶⁾, etc. — $\lambda\epsilon\gamma\acute{o}\mu\eta\nu$. Analogique $\delta\epsilon\iota\kappa\nu\sigma\acute{o}\mu\eta\nu$ (type fort rare).

§ 4. — Impératif.

(277) I. Actif. — 1. Quand la 2^e pers. du sg. est sans désinence, elle a la forme forte, $\tilde{i}\sigma\tau\eta$, $\delta\epsilon\acute{\iota}\kappa\nu\bar{u}$; forme faible au contraire en grec devant les désinences, $\iota\sigma\tau\acute{\alpha}\tau\omega$, $\delta\epsilon\acute{\iota}\kappa\nu\acute{\nu}\tau\epsilon$, $\tau\tilde{i}\theta\acute{\epsilon}\tau\omega$, $\delta\tilde{i}\delta\acute{o}\tau\omega$, $\tilde{i}\theta\iota$ $\tilde{i}\tau\omega$, et même $\tilde{i}\sigma\theta\iota$ (sois) = $*\sigma\theta\iota$, quoique les autres personnes

(1) Supra 95.

(2) Supra 247, 3 C.

(3) Supra 95.

(4) Homér. $\tilde{i}\omega\iota$, et même $\tilde{i}\omega$ (qu'il soit) = $*\tilde{i}\sigma\text{-}\omega\iota$.

(5) Plus tard, en grec vulgaire, $\phi\iota\lambda\acute{o}\eta\nu$ d'après $\tau\iota\mu\acute{\omega}\eta\nu$, et jusqu'à un type $\delta\acute{\omega}\eta\nu$ $\delta\acute{\omega}\eta\mu\epsilon\nu$.

(6) Passage à la conjugaison thématique $\mu\alpha\rho\nu\acute{o}\mu\epsilon\theta\alpha$ pour $\mu\alpha\rho\nu\acute{\alpha}\iota\text{-}\mu\epsilon\theta\alpha$ (λ 513).

aient la forme forte comme à l'indicatif, ἔσται, ἔστω. Le latin a la forme forte sans distinction, *stā stātō, ī itō, es estō*, sauf dans *datō date*.

2. Thématisque : λέγε λέγετε, *lege legite*.

II. Moyen. — 1. Athématique : comme à l'actif : gr. τίθεσο, δίδοσο, ἴστασο, δείκνυσο ; lat. *fāre, dare*.

2. Thématisque : λέγου = *λέγεσο, *legere*.

§ 5. — *Infinitif*.

(278) I. Actif. — 1. Éol. homér. ἔμμεναι ἔμμεν, τιθήμεναι, etc. : ion.-att. εἶναι = *ἔσ-ναι, τιθέναι, διδόναι, δείκνύναι, etc., les deux formations sans rapport étymologique, soit entre elles⁽¹⁾, soit avec celle du lat. *īre, stāre, dare, esse, ferre*⁽²⁾.

2. Éol. homér. ἀκουέμεναι, φιλήμεναι (comme τιθήμεναι à cause de la flexion φιλημι⁽³⁾), φερέμεν ; ion.-att. λέγειν = *λέγε-γεν^(?)⁽⁴⁾ ; lat. *legere* : même observation.

II. Moyen. — Gr. τίθεσθαι, δίδοσθαι, δείκνυσθαι, — λέγεσθαι⁽⁵⁾ ; lat. *darī, ferrī — legī, legier* (arch.), *amārī amārier* (arch.)⁽⁶⁾ : même observation.

§ 6. — *Participe*.

(279) I. Actif. — 1. Gr. τιθείς = *τιθέ-γτ-ς⁽⁷⁾, ιστᾶς, διδούς, δεικνῶς, irréguliers ἰών et ἑών, contracté ὦν, d'où l'on a tiré par analogie une nouvelle déclinaison ὦν ὄντος (la contraction de ἑόντος n'eût pu donner que *οῦντος) ; lat. *iēns, *sēns (sōns), stāns, dāns, dēns, fāns*.

(1) Supra 115, 5, 130, 156 et 167.

(2) Supra 125.

(3) Supra 249, 1 A.

(4) Supra 167.

(5) Supra 130 et 167.

(6) Supra 125 et 161.

(7) Supra 47 C, 123 et 200, 5.

2. Gr. λέγων, lat. *legēns* (1).

II. Moyen. — 1. Gr. τιθέμενος, ιστάμενος, διδόμενος, δεικνύμενος ; lat. *fēmīna* = *θημένη, *fāminī* (vous parlez), *damīnī*, peut-être *domīnus* (2).

2. Gr. λεγόμενος ; lat. *legiminī* (peut-être *alumnus*), tombé d'ailleurs en désuétude partout ailleurs qu'à pl. 2 du médio-passif, fonctionnellement suppléé par le verbal en *-to-*, *datus*, *lēctus*, *secūtus*, autant toutefois que le permet la signification essentiellement passée de cette dernière forme.

SECTION II.

IMPARFAIT.

§ 1^{er}. — *Indicatif.*

(280) I. Actif. — 1. L'apophonie est aussi régulière à l'imparfait athématique grec qu'au présent dont il dépend : ἴστην ἴσταμεν, ἐτίθην ἐτίθεμεν, ἐδείκνυν ἐδείκνυμεν, etc. Les formes spécialement attiques ἐτίθεις ἐτίθει et ἐδίδουν ἐδίδους ἐδίδου sont analogiques de ἐφιλεις et ἐδήλουν (3). Seuls εἰμί et εἶμι font exception : ils ont généralisé la forme forte.

Impf. de εἰμί. — Sg. 1 : homér. ἦα = *ἦσ-η, naturellement confondu avec le pf. ἦα = *ἦσ-α (4) ; sans augment, homér. ἔα ; contracté att. ἦ et plutôt ἦν, cette dernière forme refaite sur sg. 3 ἦ d'après le rapport ἐτίθην ἐτίθη. 2 : ἦς = *ἦσ-ς, et ordinairement att. ἦσθα emprunté au parfait. 3 : ἦς (dor.) = *ἦσ-τ ; att. ἦ et bien plus souvent ἦν = homér. ἦε ἦεν = *ἦσ-ε, forme de parfait. — Pl. 1 : ἦμεν = *ἦσ-μεν. 2 : ἦσ-τε, et habituellement ἦτε d'après

(1) Supra 160, 200, 5, 201, 2, et 209.

(2) Supra 115, 7, et 156.

(3) Cf. supra 251, 3 i. n., et à l'optatif διδοῖμεν (pour δίδοιμεν) d'après δηλοῖμεν.

(4) Supra 252, 1.

$\bar{\eta}\mu\epsilon\nu$. 3 : $\bar{\eta}\sigma\alpha\nu$ par adjonction hystérogène de l'affixe $-\sigma\alpha\nu$ ⁽¹⁾ (un primitif $*\bar{\eta}\sigma-\alpha\nu = *\bar{\eta}\sigma-\acute{\eta}\iota\tau$ serait devenu $*\bar{\eta}\sigma\alpha\nu$). — Duel : homér. $\bar{\eta}\sigma\tau\omicron\nu \bar{\eta}\sigma\tau\eta\nu$. — Il y a en outre une flexion analogique $\xi\alpha \xi\alpha\varsigma \xi\alpha\tau\epsilon$ (Hérod.) et une flexion thématisée ($\xi\omicron\nu$) dans Homère.

Impf. de $\epsilon\bar{\iota}\mu\iota$. — Sg. 1 : $\bar{\eta}\alpha = *\bar{\eta}y-m$. — Pl. et du. : $\bar{\eta}\mu\epsilon\nu = *\bar{\eta}\iota-\mu\epsilon\nu, \bar{\eta}\tau\epsilon, \bar{\eta}\sigma\alpha\nu, \bar{\eta}\tau\omicron\nu, \bar{\eta}\tau\eta\nu$, sans apophonie. — Forme faible seulement dans $\bar{\iota}\sigma\alpha\nu$ (poét.). — L'autre flexion attique $\bar{\eta}\epsilon\iota\nu \bar{\eta}\epsilon\iota\varsigma \bar{\eta}\epsilon\iota$ appartient au plus-que-parfait⁽²⁾. — Il y a en outre (poét.) trois flexions thématisées, l'une à augment, $\bar{\eta}\iota\omicron\nu$, l'autre sans augment, $\epsilon\bar{\iota}\omicron\nu$, et la troisième à racine réduite, $\bar{\iota}\omicron\nu$ d'après le subj. $\bar{\iota}\omega$.

Le latin n'a rien à mettre en regard, que *eram* = $\xi\alpha$ (?), en tout cas corrompu⁽³⁾, et sans apophonie, pl. *erāmus*. Tous ses autres imparfaits sont obtenus au moyen d'une suffixation particulière, *ibam, dabam*⁽⁴⁾, et le thème en est également invariable, *ibāmus*.

2. Thématique : gr. $\epsilon\lambda\epsilon\gamma\omicron\nu$. — Lat. *legēbam*.

II. Moyen. — 1. La forme faible partout : $\epsilon\tau\iota\theta\acute{\epsilon}\mu\eta\nu, \epsilon\delta\iota\delta\acute{\omicron}\mu\eta\nu, \epsilon\delta\epsilon\iota\kappa\nu\acute{\omicron}\mu\eta\nu$, etc. Exceptions : $\epsilon\kappa\acute{\epsilon}\iota\mu\eta\nu$ comme $\kappa\epsilon\bar{\iota}\mu\alpha\iota$, et l'impf. moyen (non attique) de $\epsilon\bar{\iota}\mu\iota$, comme l'impf. actif, $\bar{\eta}\mu\eta\nu \bar{\eta}\sigma\omicron \bar{\eta}\mu\epsilon\theta\alpha$, etc. — Lat. *dabar*, sans rapport morphologique, et naturellement sans apophonie, pl. *dabāmur*.

2. Thématique : gr. $\epsilon\lambda\epsilon\gamma\acute{\omicron}\mu\eta\nu$. — Lat. *legēbar*.

§ 2. — Autres modes.

(281) En grec les modes du présent sont aussi ceux de l'imparfait, puisque, l'augment une fois enlevé, le thème des deux temps est exactement identique. Le latin a développé dans son domaine propre un subjonctif d'imparfait (dit imparfait du

(1) Supra 247, 3 C.

(2) Cf. infra 298, 3.

(3) Supra 149.

(4) Supra 104 et 147.

subjonctif), *essem*, *legerem* (pass. *legerer*, moy. *sequerer*), dont on a déjà rapporté l'origine au subjonctif d'aoriste indo-européen devenu en grec indicatif du futur ⁽¹⁾.

SECTION III.

FUTUR A TOUS LES MODES.

(282) L'indicatif du futur étant toujours thématique ⁽²⁾, ses flexions personnelles et modales sont d'une grande simplicité. Au surplus, en fait de modes, le futur n'a en grec que l'indicatif et l'optatif, en latin que l'indicatif et l'impératif (impératif présent en fonction de futur ⁽³⁾). Le subjonctif particulièrement est suppléé en général par celui du présent (*timeō nē* pluat, je crains qu'il ne *pleuve*), et l'on sait d'ailleurs quels rapports étroits unissent en grec et en latin le subjonctif et le futur.

1. Actif. — 1. Indicatif : gr. *ἔσσω, λέξω, στελεῶ (pl. στελοῦμεν στελεείτε), τιμήσω, etc. Le corrélatif morphologique latin est **essō* et *essem*, *faxō* et *faxem*, etc., *legerem*, *amārem* : les premières formes (rares) ont gardé l'apophonie, *faxō*, *faxis* = **faxēs*, etc. ; les autres l'ont perdue en échangeant *ě* contre *ē* (*essēs* pour **essēs*) et généralisant cet *ē* à toutes les personnes, pl. *essēmus*, etc. ⁽⁴⁾. Le corrélatif fonctionnel est *amābō* ⁽⁵⁾ et *legam legēs*.

2. Optatif : gr. λέξοιμι, μενοῖμι (att. μενοίην).

3. Infinitif : gr. λέξειν = *λέγ-σε-γεν (éol. ἀξέμεναι ἀξέμεν) : suppléé en latin par une périphrase, *lētūrūm esse*.

4. Participe : gr. λέξων. — Lat. *lētūrus* ⁽⁶⁾.

(1) Supra 106 et 150.

(2) Supra 97.

(3) Supra 255 et 257. Exceptionnellement impér. fut. οἶσε (χ 481), οἰσέτω (T 173).

4) Cf. supra 106 et 150.

(5) Supra 104 et 147.

(6) Supra 121, 6°.

II. Moyen. — 1. Indicatif : ἔσομαι = ἔσσομαι, λέξομαι, στελοῦμαι, etc. — Lat. *imitābor* et *sequar sequēris*.

2. Optatif : λέξοίμην.

3. Infinitif : λέξεσθαι. — Lat. *secūtūrum esse*.

4. Participe : λεξόμενος. — Lat. *secūtūrus*.

III. Passif. — 1. Indicatif : σταλήσομαι λεχθήσομαι⁽¹⁾, etc. — Lat. *amābor* et *legar legēris*.

2. Optatif : σταλησοίμην, λεχθησοίμην.

3. Infinitif : σταλήσεσθαι, λεχθήσεσθαι; suppléé en latin par une périphrase, *lēctum īrī*, qui demande un bref éclaircissement. On connaît l'origine des supins et l'on sait que la locution *eō b̄isum* signifie « je vais au jeu ». Dès lors une phrase *v̄isum īre* signifiera « aller à la vision », et, comme la vision peut être prise à volonté dans le sens actif ou le sens passif, le sens de la locution sera « aller voir » ou « aller être vu ». Dans *v̄isum īrī* c'est ce dernier sens qui s'est fixé. La forme *īrī* n'y est pour rien; car on sait qu'étymologiquement *īrī* a le même sens que *īre*⁽²⁾. Mais il est fort probable que le sens passif de l'expression a fait prévaloir la finale *ī*, parce que l'usage avait exclusivement affecté *amāre* à l'actif et *amārī* au passif.

4. Participe : σταλησόμενος, λεχθησόμενος.

SECTION IV.

FUTUR ANTÉRIEUR.

(283) Ce temps n'existe guère en grec qu'à la voix passive, λελέξεται (il aura été dit); il y a pourtant quelques spécimens de voix active, τεθνήξω (je serai mort), ou moyenne, μεμνήσομαι (je me souviendrai)⁽³⁾. Il a les mêmes modes que le futur.

(1) Supra 103 et 146.

(2) Supra 125.

(3) Supra 100 et 146.

Le latin n'a aucune formation semblable. Il y supplée par un subjonctif de parfait, *vīderō* = εἰδέω⁽¹⁾, *lēgerō*, etc., moyen *secūtus erō*, pass. *lēctus erō* (cf. gr. λελεγμένος ὢ).

SECTION V.

AORISTES.

§ 1^{er}. — *Indicatif.*

(284) I. Actif. — 1. L'aoriste athématique radical est, après le présent et l'imparfait athématiques, le plus remarquable exemple de la conservation de l'apophonie primitive. Il y a lieu de distinguer toutefois le cas où la racine se termine par une voyelle, ἔ-θη-ν, et celui où elle se termine par une consonne, *ἔ-χες-α⁽²⁾.

A. Les deux formes alternent régulièrement : ἔθην ἔθεμεν, ἔδων ἔδομεν, ἔβαν (ion. ἔβην) et homér. du. 3 βάτην, etc. Dans les racines dites à métathèse⁽³⁾ la longue est de règle à toutes les formes : ἔτλημεν, ἔγωνμεν. De là sans doute est partie l'analogie qui a unifié la flexion d'un grand nombre d'aoristes radicaux, dès l'époque homérique, et dont le plus remarquable exemple est le type absolument constant ἔστην ἔστημεν.

B. La flexion régulière serait ἔχεα *ἔχουμεν, ἔκηα (je brûlai) = *ἔ-καῶ-α) *ἔκαυμεν, ἔθηκα⁽⁴⁾ *ἔθεκμεν, *ἔ-κτεν-α ἔκταμεν (= *ἔ-κτιν-μεν), etc. Ce dernier type s'est parfaitement conservé au pluriel et au duel, et même on a tiré de pl. 3 ἔκταν une forme analogique de sg. 3 ἔκτα (Hom.). D'autre part, on retrouvera au moyen l'équivalent de *ἔχουμεν. Mais en général le thème tout entier du sg., y compris l'α de sg. 1 pris pour une voyelle thé-

(1) Supra 144.

(2) Cf. supra 245, 1.

(3) Cf. supra 90 (VIII) i. n.

(4) Cf. supra 99.

matique⁽¹⁾, a été transporté sans modification au pluriel et au duel, ἐχέαμεν et ἐχέουαμεν, ἐθήκαμεν, etc.

Le latin n'a rien à mettre en regard, à cela près que son type de présent *stat* = **stāt* ressemble bien plus au type ἔστη (**στᾶ-τ* sans l'augment) qu'à toute autre forme grecque.

2. L'aoriste sigmatique est un aoriste athématique à consonne finale, dont la flexion régulière serait dès lors ἔ-λειψ-α, *ἔλειψ = *ἔ-λειψ-ς, *ἔλειψ = *ἔ-λειψ-τ, *ἔ-λειψ-μεν, *ἔ-λιψ-τε, *ἔ-λιψ-αν. Mais on sait ce qui s'est passé : l'α de sg. 1 et pl. 3 s'est attaché au thème⁽²⁾; quant à la racine, le type réduit *ἔλιψαν s'est conservé et même étendu au sg., particulièrement dans les verbes qui avaient aussi la racine réduite au présent, ἔσχισα ἔστιξα, cf. σχίζω = *σχιδ-γω, στιζω, etc.⁽³⁾; partout ailleurs c'est le degré de ἔλειψα, parfois modifié (ἔλῶσα pour *ἔλευσα), qui a prévalu, et en tout cas il n'y a plus trace d'apophonie dans le passage du sg. au pl. et au duel.

A plus forte raison l'uniformité est-elle absolue dans la flexion latine, *dixi diximus*, qui est d'ailleurs celle du parfait.

3. Aoriste thématique : ἔλαβον, ἔλιπον, ἔφυγον, etc.; en latin, à peine quelques traces de cette formation⁽⁴⁾.

(285) II. Moyen. — 1. A. La forme faible régulière dans ἐθέμην, ἐδόμην, etc.; la longue de métathèse dans homér. πλῆτο (il se remplit); la forme forte (très rare) propagée dans att. ὠνήμην pour ὠνάμην, de ὀνίημι (servir).

B. La forme faible régulière dans ἔχυτο, homér. χύτο (il fut répandu), ἔσσυτο, homér. σύτο (il fut lancé, act. sg. 1 ἔσσευα), ἀπέκτατο (il fut tué); la forme forte et le faux thème en α propagés dans ἐκῆατο et autres.

2. Le faux thème en α de l'aoriste sigmatique actif passe au moyen sans aucune modification : ἐλειψάμην (pour *ἔ-λίψ-μην), ἔσχισάμην, ἐλῶσάμην, etc.

(1) Supra 245, 1, et 247, 3.

(2) Supra 245, 1, et 247, 3.

(3) Cf. supra 96.

(4) Supra 90.

3. Thématique : ἐλαβόμεν, ἐλιπόμεν, ἐφυγόμεν, etc.

- (286) III. Passif. — Le thème des deux aoristes passifs de la langue grecque, n'offre plus le moindre vestige d'apophonie, et l'on peut douter qu'il y en ait jamais eu dans cette flexion, v. g. ἐτύπην ἐτύπημεν, ἐλέχθην ἐλέχθημεν ; car il n'y en a pas non plus trace dans les formes latines *jacēs jacet jacēmus*, qui, à l'augment près, se superposent exactement à ἐτύπης ἐτύπη ἐτύπημεν ⁽¹⁾.

§ 2. — *Subjonctif.*

- (287) I. II. Actif et moyen. — 1. Le seul subjonctif régulier est naturellement le subjonctif à voyelle thématique brève ⁽²⁾, dont on trouve dans Homère de très nombreux spécimens, v. g. καταβήομεν, στήομεν, δῶομεν, γνώομεν, θήομεν, θήομαι, βλήεται, mais que la langue classique a remplacé, comme au présent, par le subjonctif à voyelle longue, στῶμεν = στέωμεν = homér. στήωμεν, θῆ = θέη = homér. θήη, βῶμεν, θῶμεν, θῶμαι, etc.

2. Le subjonctif d'aoriste sigmatique à voyelle brève est également fort commun dans la langue homérique, type βή-σο-μεν (A 144), et il a d'ailleurs survécu jusqu'au bout en prenant la fonction d'indicatif du futur ⁽³⁾ ; mais, dans sa fonction originare, il a été remplacé par un subjonctif à voyelle longue, qui pourrait fort bien avoir été originarement un subjonctif de futur ⁽⁴⁾, λέξωμεν, λέξωμαι.

3. A l'aoriste thématique la voyelle longue sans difficulté : λάβω λάβωμεν λάβωμαι, etc.

III. Passif. — Le subjonctif régulier à voyelle brève, homér. τραπήομεν, δαμήετε, remplacé dès le temps d'Homère par un subjonctif à voyelle longue, δαμήης, φανήη, le seul que connaisse la langue classique, (τυπέω) τυπῶ (τυπέωμεν) τυπῶμεν,

(1) Cf. supra 98.

(2) Supra 89 (VII) et cf. 274

(3) Supra 97.

(4) Le même accident a pu arriver au subjonctif d'aoriste *essēs, ferrēs*, que sa voyelle longue semble dénoncer pour un subjonctif de futur, supra 106 et 282.

λεχθῶ λεχθῶμεν, etc. En latin le type *jaceō* répond trait pour trait à τυπέω, et, pris pour un indicatif, il a dû jouer un rôle important dans le passage partiel de cette forme passive à la flexion thématique.

§ 3. — *Optatif.*

(288) I. Actif. — 1. L'apophonie est parfaitement conservée partout, βαίην βαίμεν, σταίην σταίμεν, θείην θείμεν, δοίην δοίμεν, etc. Mais chaque forme régulière est doublée d'un type analogique, βαίημεν, σταίημεν, θείημεν, δοίημεν⁽¹⁾, moins usité dans l'attique de la bonne époque, et l'on lit déjà σταίησαν dans Homère (P 733). L'analogie du subjonctif à voyelle longue a fait créer un optatif *θείοιμι⁽²⁾, dont on trouve diverses formes dans Hérodote et dans les Attiques, notamment *θοίτε dans κατάθοιτε (l'accent reculé par oubli de la contraction).

2. Rigoureusement il est clair que l'optatif d'aoriste sigmatique devrait être *λίψ-ίτη-ν *λίψ-ι-μεν. On ne trouve aucune forme semblable ; mais il est permis d'en restituer une qui y ressemble beaucoup, à savoir *λειψ-είτη-ν, *λῶσ-είτη-ν. D'où vient cet ε intercalaire, c'est ce qu'il n'est pas fort aisé de préciser ; mais du moins peut-on remarquer qu'il a son pendant exact dans l'optatif de parfait εἶδ-είτη-ν⁽³⁾, et bien mieux encore dans l'optatif d'aoriste sigmatique latin *dixērim* = **deix-es-iē-m*. Quoi qu'il en soit, la flexion régulière amenait à pl. 3 λείψειαν = *λειψει-ῆντ, et sur ce type λείψειαν, comme sur celui de l'indicatif ἔλειψαν⁽⁴⁾, s'est construite analogiquement une nouvelle flexion, dite à tort éolienne, λείψεια λείψειας λείψειε, etc. En bon attique elle se combine avec la suivante de manière à former le paradigme λύσαιμι λύσειας (et λύσαις) λύσειε (et λύσαι) λύσαιμεν λύσαιτε λύσειαν (et λύσαιεν) λύσαιτον λῶσαιτην.

(1) Cf. supra 95 et 276.

(2) Cf. supra 276, 1 in fine.

(3) Supra 144 et infra 294.

(4) Supra 247, 3 A.

La flexion λύσαιμι λύσαιμεν se passe de commentaire : c'est l'optatif construit sur le faux thème λῦσα-.

3. A l'aoriste thématique, λάβοιμι λάβοιμεν.

II. Moyen. — 1. Partout la forme faible, sans irrégularités, θείμην, δοίμην. Fausse voyelle thématique introduite dans le néo-ion. προσθείτο, att. προσθοῖτο et πρόσθοιτο.

2. λῦσαίμην λειψαίμην, comme λύσαιμι.

3. A l'aoriste thématique, λαβοίμην, λιποίμην.

III. Passif. — Flexion apophonique : τυπεῖν τυπεῖμεν, λυθείν λυθεῖμεν, etc., et aussi τυπεῖημεν, λυθείημεν, comme plus haut θεῖν θεῖημεν.

§ 4. — Impératif.

(289) I. II. Actif et moyen. — 1. Dans les impératifs d'aoriste radical, la longue, au moins à l'actif, est aussi commune que la brève, et en tout cas l'une ou l'autre persiste dans toute la flexion. On a d'une part θές θέτω, δός δότω, — θέσθω, δόσθω, de l'autre τλήθι, γνῶθι (métathèse), puis βῆθι βήτω, στῆθι στήτω, κλῆθι (sorte de compromis entre *κλεῖθι et *κλύθι, cf. κλύω et κλέ(ϝ)ος).

2. L'aoriste sigmatique, à la seule réserve de sg. 2 λῦσ-ον et λῦσαι⁽¹⁾, se conjugue sur le faux thème en α, λῦσά-τω, λῦσά-σθω.

3. Thématique : λαβέ, ιδέ, εἰπέ, ἐλθέ⁽²⁾, λίπε, φύγε, etc. — ἰδοῦ, λίπου, φύγου, etc.

III. Passif. — L'impératif a la voyelle longue sans apophonie, τύπηθι τυπήτω (cf. *jacētō*), λύθητι λυθήτω.

§ 5. — Infinitif.

(290) I. Actif. — 1. Éol. δόμεναι δόμεν, éol.-dor. στᾶμεν, etc.; ion.-

(1) Supra 255 A δ, et 266 (1).

(2) Cf. supra 81.

att. δοῦναι = cypr. δόφεναι⁽¹⁾, θεῖναι = *θέφεναι, γνῶναι = γνώφεναι, puis βῆναι, στῆναι, δῦναι, etc.

2. Sigmatique : λῦσαι, λείψαι, φιλήσαι.

3. Thématique : λαθεῖν = λαθέεν = *λαθέφεν (?), λιπεῖν, etc.

II. Moyen. — 1. δόσθαι, θέσθαι. — 2. λύσασθαι (par le faux thème λῦσα-). — 3. λαθέσθαι, ιδέσθαι.

III. Passif : τυπῆναι, λυθῆναι.

§ 6. — Participes.

(291) I. Actif. — 1. δούς = *δό-ντ-ς, etc.⁽²⁾. — 2. λύσᾱς = *λῦσα-ντ-ς (faux th. λῦσα-). — 3. Gr. λαβών, λιπών, φυγών, etc.; lat. *parēns*, **facēns* dans le composé *bene-ficent-ior*, etc., qui sont évidemment avec *pariēns*⁽³⁾ et *faciēns* dans le même rapport que φυγών avec *fugiēns*.

II. Moyen. — 1. δόμενος, θέμενος. — 2. λῦσάμενος (faux thème λῦσα-). — 3. λαθόμενος, λιπόμενος.

III. Passif : τυπείς, λυθείς, comme θείς, τιθείς.

SECTION VI.

PARFAIT.

§ 1^{er}. — Indicatif.

(292) I. Actif. — La loi d'apophonie primitive du parfait radical⁽⁴⁾ est très peu différente de celle qui régit les autres temps : à l'indicatif actif, la forme de sg. 1 avait le degré fléchi, ϣοῖδ-α, ou peut-être normal, soit *ϣεῖδ-α ; celles de sg. 2 et 3, sûre-

(1) Supra 130.

(2) Supra 123.

(3) Supra 90.

(4) Supra 87 (III).

ment le degré fléchi, $\rho\omicron\iota\sigma\text{-}\theta\alpha$, $\rho\omicron\iota\delta\epsilon$; toutes les autres, le degré réduit, $\rho\omicron\delta\text{-}\mu\epsilon\nu$, etc. Ce parfait $\omicron\iota\delta\alpha$, dont on a vu la flexion ⁽¹⁾, est un reste précieux et quasi intact de l'ancienne alternance. D'autres, quoique moins complets, ne sont pas moins probants ; car ils remontent tous à Homère, et c'est la langue postérieure qui les a peu à peu éliminés. Voici les plus sûrs : $\gamma\acute{\epsilon}\text{-}\gamma\omicron\nu\text{-}\alpha$, pl. $\gamma\acute{\epsilon}\text{-}\gamma\chi\text{-}\mu\epsilon\nu = * \gamma\acute{\epsilon}\text{-}\gamma\eta\text{-}\mu\epsilon\nu$; $\mu\acute{\epsilon}\text{-}\mu\omicron\nu\text{-}\alpha$, pl. $\mu\acute{\epsilon}\text{-}\mu\alpha\text{-}\mu\epsilon\nu$, du. $\mu\acute{\epsilon}\text{-}\mu\alpha\text{-}\tau\omicron\nu$; $\pi\acute{\epsilon}\text{-}\pi\omicron\nu\theta\text{-}\alpha$ (j'ai souffert), pl. 2 $\pi\epsilon\text{-}\pi\alpha\sigma\text{-}\theta\epsilon$ (Γ 99, κ 465, correction d'Aristarque pour l'impossible $\pi\acute{\epsilon}\pi\omicron\sigma\theta\epsilon$) = $* \pi\acute{\epsilon}\text{-}\pi\eta\theta\text{-}\tau\epsilon$, cf. $\pi\alpha\theta\epsilon\iota\nu$; $\delta\acute{\epsilon}\delta\delta\omicron\alpha$ (je crains), qu'on restitue dans Homère à la place de $\delta\epsilon\iota\delta\omega$ (faux présent, en réalité contracté de $* \delta\epsilon\iota\delta\omicron\alpha$), et qui équivaut à $* \delta\acute{\epsilon}\text{-}\delta\tau\omicron\iota\text{-}\alpha$ (rac. $\delta\tau\omicron\iota$, cf. $\delta\acute{\epsilon}\omicron\varsigma = * \delta\tau\omicron\iota\text{-}\omicron\varsigma$), pl. $\delta\acute{\epsilon}\delta\delta\iota\mu\epsilon\nu$ (écrit $\delta\epsilon\iota\delta\iota\mu\epsilon\nu$) = $* \delta\acute{\epsilon}\text{-}\delta\tau\iota\text{-}\mu\epsilon\nu$, att. $\delta\acute{\epsilon}\delta\iota\mu\epsilon\nu$, etc.

Le principe d'uniformité a agi ici en deux sens différents. Quelquefois, mais bien rarement, la forme faible du pl. et du duel s'est imposée à toute la flexion : ainsi se sont formés, par exemple, sur $\delta\acute{\epsilon}\delta\iota\mu\epsilon\nu$, le classique $\delta\acute{\epsilon}\delta\iota\alpha$, sur $* \epsilon\lambda\eta\lambda\upsilon\theta\mu\epsilon\nu$, le classique $\epsilon\lambda\eta\lambda\upsilon\theta\alpha$, qui a remplacé l'homérique $\epsilon\iota\lambda\eta\lambda\omicron\upsilon\theta\alpha$ ⁽²⁾, sur $\gamma\acute{\epsilon}\gamma\chi\mu\epsilon\nu$, $\mu\acute{\epsilon}\mu\alpha\mu\epsilon\nu$, les types homériques de pl. 3 $\gamma\epsilon\gamma\acute{\alpha}\alpha\sigma\iota$, $\mu\epsilon\mu\acute{\alpha}\alpha\sigma\iota$, qui supposeraient à sg. 1 $* \gamma\acute{\epsilon}\gamma\alpha$, $* \mu\acute{\epsilon}\mu\alpha$, et il en faut dire autant des formes attiques $\acute{\epsilon}\sigma\tau\acute{\alpha}\sigma\iota$, $\beta\epsilon\beta\acute{\alpha}\sigma\iota$. Parfois c'est le vocalisme du parfait moyen qui se propage, et l'on a l'hystérogène $\tau\acute{\epsilon}\tau\tau\alpha\phi\alpha$ (pour $\tau\acute{\epsilon}\tau\tau\omicron\phi\alpha$, de $\tau\acute{\rho}\epsilon\pi\omega$) d'après $\tau\acute{\epsilon}\tau\tau\alpha\mu\mu\alpha\iota$. Mais ordinairement c'est le degré normal ou fléchi du sg. qui, en même temps que l' α final de sg. 1, s'est propagé d'un bout à l'autre, et au lieu des réguliers, $* \lambda\acute{\epsilon}\lambda\alpha\theta\mu\epsilon\nu$, $* \pi\acute{\epsilon}\pi\alpha\gamma\mu\epsilon\nu$, $* \pi\acute{\epsilon}\phi\upsilon\gamma\mu\epsilon\nu$, $* \pi\acute{\epsilon}\pi\iota\theta\mu\epsilon\nu$, $* \lambda\acute{\epsilon}\lambda\iota\pi\mu\epsilon\nu$, etc., l'on a eu la flexion uniforme $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\eta\theta\alpha$ $\lambda\epsilon\lambda\acute{\eta}\theta\chi\mu\epsilon\nu$, $\pi\acute{\epsilon}\pi\eta\gamma\alpha$ $\pi\acute{\epsilon}\pi\eta\gamma\alpha\varsigma$ (pour $* \pi\acute{\epsilon}\text{-}\pi\omega\gamma\text{-}\theta\alpha$) $\pi\epsilon\pi\acute{\eta}\gamma\alpha\mu\epsilon\nu$, $\pi\acute{\epsilon}\phi\epsilon\upsilon\gamma\alpha$ $\pi\epsilon\phi\epsilon\upsilon\gamma\alpha\mu\epsilon\nu$, $\pi\acute{\epsilon}\pi\omicron\iota\theta\alpha$ $\pi\epsilon\pi\omicron\iota\theta\chi\mu\epsilon\nu$, $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\omicron\iota\pi\alpha$ $\lambda\epsilon\lambda\omicron\iota\pi\alpha\mu\epsilon\nu$, et ainsi de cent autres.

Les parfaits aspirés, simple variété des parfaits radicaux ⁽³⁾, et les parfaits à $-\chi-$, formation exclusivement hellénique ⁽⁴⁾, présentent à bien plus forte raison cette uniformité de flexion.

(1) Supra 252.

(2) Inversement $\epsilon\iota\lambda\eta\lambda\omicron\upsilon\theta\mu\epsilon\nu$ (I 49).

(3) Supra 87 in fine.

(4) Supra 99 (II) et 146.

Dans ces derniers, le degré réduit n'est pas rare, parce que le parfait se modèle purement et simplement sur le présent, v. g. λέλυκα d'après λύω, ἔσχηκα d'après σχίζω, ou sur le parfait moyen, ἔσταλκα d'après ἔσταλμαι.

En latin, les désinences du parfait étant moyennes⁽¹⁾, bien que différentes des désinences moyennes du grec, on s'attendrait à trouver constamment le degré réduit de la racine; et en fait le degré réduit est assez commun en latin, particulièrement dans les parfaits qui se dénoncent comme les plus purs par le redoublement conservé : *tu-tud-ī* (cf. sk. *tu-tud-ē*), *rupugī*, *cecīdī*, *populī*, *tulī*, etc. Mais la voyelle longue, régulière au sg. de l'actif, avait profondément pénétré cette flexion, **vīd-ī* était devenu *vīdī* sous l'influence de **vīde* = **φειδα*, et il en résulte que l'actif disparu a la plupart du temps légué son vocalisme au moyen demeuré seul : *vīdī*, *vīcī*, *lēgī*, *ēgī*, *fēcī* (cf. ἔθηκα et τέθεικα), *mōvī*, *fūgī*, *fūī* (et *fūī* par abréviation postérieure; on a de même en sk. *babhūvé* au moyen comme *babhūva* à l'actif, malgré le changement d'accent). Quel que soit le vocalisme, il va sans dire d'ailleurs qu'il demeure uniforme, ainsi que dans l'aoriste conjugué en parfait et dans les parfaits secondaires en *-vī* et *-uī*⁽²⁾.

II. Moyen. — Le parfait moyen, n'ayant dès l'origine que des formes faibles, devait se conserver plus pur que l'actif, mélange de formes faibles et fortes. C'est ce qu'il est aisé de vérifier : le parfait grec, surtout dans ses types les plus anciens, montre très souvent la racine réduite; à *τείνω*, par exemple, (= **τέν-γω*) s'oppose hom. *τέταμαι* = **τέ-τη-μαι* (cf. *τατός* = *tentus*); à *θείνω* (frapper), hom. *πέφαται* (il fut tué)⁽³⁾; à *τρέπω* *τέτροφα*, homér. *τέτραμμαι* = **τέ-τη-μαι*; à *στέλλω*, *ἔσταλμαι* = **ἔ-στλ-μαι*; à *πέυθομαι*, *πέπυσμαι*, etc. Quand le vocalisme du parfait moyen s'est altéré, il s'est modelé sur celui du présent du verbe, jamais sur celui du parfait actif: ainsi **λέλιμμαι* est devenu *λέλειμμαι* d'après *λείπω*, et non pas **λέλομμαι* d'après *λέλοιπα*; sauf, bien entendu, le cas où l'un et l'autre

(1) Supra 253.

(2) Cf. supra 96, 105 et 148.

(3) Cf. supra 57, 4.

vocalisme coïncide, λήθω λέληθα λέλησμαι. Le type τέτογμαi (j'ai enfanté), d'après τέτοκα, n'appartient qu'à la plus basse grécité.

Le latin, sauf son parfait dit actif, n'a pas de formation semblable : il y supplée au moyen et au passif par un temps périphrastique, *secūtus sum*, *lēctus sum*, cf. λελεγμένοι εἰσί.

§ 2. — *Subjonctif.*

(293) I. Actif. — Le parfait n'étant pas un temps thématique, le subjonctif à voyelle brève serait le seul régulier, et l'on en trouve en effet deux exemples dans Homère, εἶδομεν, πεποιθομεν. Mais, ici comme partout, la voyelle longue s'est introduite, et l'on a créé λελοίπωμεν, λελύκωμεν sur λείπωμεν, λύωμεν.

Le grec n'a qu'un exemple du type, si commun en latin, formé par adjonction de la voyelle thématique à un thème secondaire à suff. *-es- : εἰδέω = *Ἔειδ-έσ-ω (que je sache) = lat. *vīd-er-ō*⁽¹⁾. Il lui a imposé comme aux autres la voyelle longue, att. εἰδῶ εἰδῆς εἰδῶμεν, tandis que le latin a régulièrement la brève, *vīderīs* = **veid-es-ēs*. En latin ce subjonctif, jouant le rôle de futur antérieur, est suppléé dans celui de subjonctif par l'optatif *vīderim*.

II. Moyen. — Un type à voyelle brève, προσαρήρεται, dans Hésiode ; quelques types à voyelle longue, att. κεκτώμαι = ion. κεκτέωμαι = *κεκτήωμαι, de même μεμῶμαι κεκλῶμαι ; ordinairement une périphrase, λελεγμένος ῶ, en latin *lēctus erō* (futur antérieur), et fonctionnellement *lēctus sim*.

§ 3. — *Optatif.*

(294) I. Actif. — La formation régulière serait évidemment *Ἔιδ-ίη-ν, *λε-λιπ-ίη-ν, et il y en a quelques exemples dans Homère, ἐσταίην = *σε-στᾶ-ίη-ν, τετλαίην, τεθναίην. Mais le sub-

(1) Supra 143 et 144

jonctif *λελοίπω* *λελύκω* a son équivalent dans l'optatif de la langue courante *λελοίποιμι* *λελύκοιμι*.

Le type *εἰδείην* (= **εἰδ-εσ-ίη-ν*) *εἰδεῖμεν* est unique⁽¹⁾, tandis que son équivalent latin *vīderim vīderimus* (dit parfait du subjonctif) s'est multiplié à l'infini.

II. Moyen. — Quelques formations régulières, hom. et att. *μεμνήμην* = **με-μνᾶ-ῖ-μη-ν*, att. *κεκτῆμην*; quelques-unes sur un faux thème, att. *μεμνῶτο* = *μεμνέωτο* = *μεμνήοιτο*; ordinairement périphrastique, *λελεγμένος* *εἶην*; lat. *lētus sim*.

§ 4. — *Impératif.*

(295) I. Actif. — L'impératif du parfait est extraordinairement rare; cependant on en rencontre dans Homère quelques spécimens très réguliers, à racine toujours réduite devant les désinences, *δεῖδιθι*, à corriger en *δέδδθι* = **δέ-δῑ-θι* (crains)⁽²⁾, *κέκλυθι* (écoute), *ἔσταθι* (tiens-toi), et l'on peut corriger *πέπεισθι* (Esch. *Eum.* 599) en *πέπισθι* (crois), sur le modèle du panhellénique et classique *ἴσθι* (sache). On trouve même la brève dans deux types à métathèse *τέτλαθι*, *τέθναθι*. Mais c'est là tout⁽³⁾. La langue postérieure s'est créé, d'après *λελύκω* et *λελύκοιμι*, un impératif thématique *λέλυκε*, étranger à la bonne grécité, et en cas de besoin elle peut toujours recourir à la périphrase *λελυκῶς ἴσθι*.

II. Moyen : *λέλυσο*, *λέλειψο*, etc., avec le vocalisme de l'indicatif, sans apophonie.

§ 5. — *Infinitif.*

(296) I. Actif. — Régulier dans *δεδείναι* = *δεδδιέναι* = **δε-δῑ-ῑ-έναι*. En thèse générale, formé par la simple affixation du suffixe *-έναι* au thème, quel qu'il soit, de l'indicatif, *λελοιπέναι*, *λελυ-*

(1) Pourtant *δεδειεῖη* (il craindrait), dans Platon. Cf. supra 144 et 253.

(2) Cf. supra 292.

(3) En latin, un seul type d'impér. du pf. *me-men-tō* = *μεμάτω* (Γ 355) = **me-mnē-tōd*.

κέναι⁽¹⁾. On trouve dialectalement (lesb., dor.) un infinitif de temps thématique, γεγόνειν, δεδύκειν, qui est à mettre sur la même ligne que λελύκω et λελύκοιμι.

En latin *vidisse*, *lēgisse*, *divisse*, sans lien étymologique avec la forme grecque⁽²⁾.

II. Moyen. — La finale est -θαι, et analogiquement -σθαι, comme à pl. 2 de l'indicatif -θε et -σθε⁽³⁾ : λελέχθαι, λελείφθαι, — δεδόςθαι, λελύσθαι. En latin, infinitif périphrastique *lētum esse*.

§ 6. — Participes.

(297) I. Actif. — La racine est régulièrement à l'état réduit devant le suffixe -τός (-ώς)⁽⁴⁾ dans un certain nombre de participes du parfait homériques et classiques : εἰδώς = **ἔε-ἔιδ-ώς*, opposé à οἶδα ; εἰκός ἐστιν (il convient) = **ἔε-ἔικ-ός*, opposé à *ἔοικα* ; ἐστῶς, fm. ἐσταῦια ; γεγαώς = **γε-γῶ-τός* (γέ-γον-α), μεμαώς = **με-μῶ-τός* (μέ-μον-α), et même, analogiquement, γεγαῦια, μεμαῦια, pour **γε-γν-ύσ-ια*, **με-μν-ύσ-ια*. Mais en général le suffixe -ώς s'adjoint purement et simplement au thème de l'indicatif, γεγονώς, λελοιπώς, λελυκώς, πεφίληκώς. Les féminins attiques ἐστῶσα, γεγῶσα sont refaits d'après τῆμῶσα.

Le latin n'a aucune formation de ce genre : il y supplée par le verbal en -to-, soit dans tous les verbes moyens, *secūtus* (qui a suivi), soit même parfois, mais bien rarement, dans les verbes actifs, *cēnātus* (qui a dîné), ou sinon, par une proposition périphrastique.

II. Moyen. — Le suffixe -μένο- s'adjoint au thème de l'indicatif : τετραμμένος, λελεγμένος, λειμμένος, λελυμένος, ἐσχισμένος.

Le latin y supplée par *lētus*, *līctus*, *scīssus*, etc.

(1) Supra 130 et 167.

(2) Supra 125 et 161.

(3) Supra 130, 167 et 262, 2.

(4) Supra 128 et 166.

SECTION VII.

PLUS-QUE-PARFAIT.

§ 1^{er}. — *Indicatif.*

(298) I. Actif. — Il y a, pour le plus-que-parfait, divers modes de formation — le latin n'en connaît qu'un — qu'on peut classer comme suit.

1. En principe le plus-que-parfait n'est autre chose que le temps à augment du parfait : il a donc le même thème et la même apophonie⁽¹⁾. Il y a plusieurs exemples homériques de cette formation : ils correspondent tous aux parfaits qui ont le mieux conservé dans leur flexion le vocalisme primitif : ἔοικα, εἶκτον (ils ressemblaient) = *(é-)ϝεϝίκ-την; πέποιθα, ἐπέπιθμεν; γέγονα, γεγάτην (x 138); μέμονα, μέμασαν. A pl. 3, comme dans presque tous les temps à augment, s'est introduite la désinence -σαν, ἐδεῖδισαν, ἐτέθνασαν.

2. Un autre plus-que-parfait, presque le seul classique, s'est formé par l'adjonction de l'affixe aoristique -εσ-, le même que dans εἰδέω et εἰδείην, au thème du parfait⁽²⁾ : le type est sg. 1 homér. ἤδεα = *ἤϝεῖδ-εσ-ῃ avec augment long⁽³⁾, et la flexion, sans aucune apophonie, est celle de l'aoriste sigmatique. De même ἐλελοίπεα, ἐλελύκεα, etc. On a donc en ionien les formes : sg. 1 ἐλελύκεα, 2 ἐλελύκεας, 3 ἐλελύκεε(ν), etc., pl. 3 ἐλελύκεσαν (pour *ἐλελύκεαν, par rétablissement du σ) : d'où en attique la flexion : sg. 1 ἐλελύκη, 2 ἐλελύκης, 3 ἐλελύκει et ἐλελύκειν, pl. 3 ἐλελύκεσαν. Le latin répond peut-être par le type *vīderam*, en tout cas altéré par une cause inconnue⁽⁴⁾, et d'ailleurs également dépourvu d'apophonie, *vīderāmus*.

(1) Cf. supra 292.

(2) Cf. supra 101 et 253.

(3) Cf. supra 233, 3.

(4) Supra 101 et 149.

3. Sur sg. 3 ἐλελύκει, l'analogie a construit en attique une nouvelle flexion, d'après le rapport ἐτίθηεν ἐτίθης ἐτίθη; autrement dit, on a conjugué le temps tout entier sur un faux thème ἐλελύκει-, savoir : ἐλελύκειν ἐλελύκεις ἐλελύκει, ἐλελύκειμεν ἐλελύκειτε ἐλελύκεισαν (moins usité que ἐλελύκεσαν), ἐλελύκειτον ἐλελυκείτην.

4. Le subjonctif λελύκω et l'optatif λελύκοιμι appelaient naturellement un plus-que-parfait *ἐλέλυκον. Ce type est rare dans les textes et exclusivement dialectal : on lit ἐγέγωνε (il avait crié) dans Homère, ἐπέφῶκον dans Hésiode. On comprend aisément l'influence qu'il a pu exercer sur la création de faux présents tels que πεφύκω, δεδοίκω (Théocr. *Syracus.* 58), ἀνώγω, γεγώνω, etc. ⁽¹⁾.

II. Moyen. — Au moyen le plus-que-parfait est rigoureusement le temps à augment du présent et n'appelle pas d'autre observation : ἐλέλυμην, ἐλελείμυμην, etc. Le latin y supplée par une périphrase : *vīsus eram*.

§. 2. — *Autres modes.*

Le plus-que-parfait grec n'étant que le temps à augment du parfait, il n'a d'autres modes que l'indicatif (cf. supra 281). Quant au latin, il s'est créé par voie analogique (supra 150) un temps dit plus-que-parfait du subjonctif, *lēgisse*m, *amāvisse*m, périphrastique au moyen, *vīsus essem*, *secūtus essem*.

SECTION VIII.

NOMS VERBAUX.

- (299) 1. Supin actif et passif (latin) : *vīsum vīsū*, *lēctum lēctū*.
— C'est respectivement l'accusatif et l'ablatif d'un thème en

(1) Cf. supra 89 (VI in fine).

-tu-⁽¹⁾, dont le sens est à volonté actif ou passif⁽²⁾. Bien entendu, l'usage seul, et non la forme casuelle, a causé le départ de signification entre ces deux termes.

2. Participe futur actif (latin) : thème en *-tūro-*, *lēctūrus*, *vīsūrus*, apparenté aux noms d'agent⁽³⁾.

3. Verbal en *-to-* (latin et grec), participe passé ordinairement passif en grec, en latin passif dans les verbes actifs et actif dans les déponents, subsidiairement en grec exprimant l'idée de possibilité : *λεκτός* (dit ou qu'on peut dire), *ρηκτός* (brisé ou fragile); *lēctus*, *frāctus*, *vīsus*, *secūtus*, *solitus*, *intuitus*, etc.⁽⁴⁾

4. Verbal en *-τέο-* (grec), participe futur passif d'obligation : *λεκτέος* (qui doit être dit), etc.⁽⁵⁾.

5. Verbal en *-ndo-* (latin), équivalent fonctionnel du précédent : *legendus*, *sequendus*, etc.⁽⁶⁾

6. Gérondifs (latins) : respectivement génitif, datif, ablatif et accusatif du thème précédent : *dissimulandī causā*, *operam dare quaerendō*, *vīrēs acquirit eundō*, *inter cēnandum*, etc.

(1) Supra 119, 158 et 204, 6.

(2) Cf. supra 282 (III, 3).

(3) Supra 121, 6°.

(4) Supra 117 et 158.

(5) Supra 133 et 169.

(6) Supra 137 et 171.



CONCLUSION.

(300) Ici se termine notre étude comparée du grec et du latin. Nous avons parcouru dans toutes ses divisions la grammaire proprement dite de l'une et de l'autre langue, en constatant partout les corrélations et les divergences. Presque partout aussi il nous a été donné d'en rendre raison, en les ramenant historiquement et logiquement à deux principes aussi simples que constants : l'accord, fondé sur des lois phonétiques d'une rigueur absolue, remonte à une origine commune ; la divergence procède de l'évolution propre de chaque idiome une fois isolé, et cette évolution elle-même a pour facteur essentiel l'analogie linguistique, forme particulière de l'association des idées. Est-il besoin maintenant d'avertir que ce livre ne saurait être un dictionnaire et que bien des formes dérivatives ou grammaticales ont dû être, de propos délibéré, exclues d'un précis qu'il importait de ne point allonger et compliquer outre mesure ? Parmi ces formes il y en a beaucoup que l'étudiant, avec un peu de réflexion et à l'aide de la méthode à laquelle on s'est efforcé de l'initier, s'expliquera sans difficulté. Il est tels problèmes, au contraire, peu nombreux, espérons-le, devant lesquels il s'arrêtera : il en est dont nous n'aurions pu lui donner la solution, parce qu'ils sont encore insolubles dans l'état présent de la science, et peut-être le demeureront à toujours. Ce détail importe peu. L'essentiel, c'est que, dans leurs grandes lignes comme dans leur structure intime, le grec et le

latin nous apparaissent vraiment identiques, non par des ressemblances superficielles et mal observées, mais par les caractères que relève la plus minutieuse analyse et par le fond même de leur être ; c'est que tout grammairien, si vaste ou si étroit que puisse être son horizon, s'arme, pour le parcourir, d'une méthode scientifique et précise, qui le défende des rapprochements arbitraires et des conclusions hâtives ; c'est enfin qu'une idée nette, exacte et féconde de l'évolution du langage se substitue, dans l'esprit de nos élèves, aux entités creuses et aux fantaisies étymologiques des temps passés.



INDEX DES MOTS.

N. B. — Ne sont pas repris, en principe, dans cet index : — 1^o les formes nominales autres que le nominatif singulier et les formes verbales autres que la 1^{re} pers. du sg. du présent indicatif (sauf exception pour celles qui présentent un intérêt tout particulier); — 2^o les composés qu'on trouvera au chapitre de la composition (n^{os} 175 sq.); — 3^o les dérivés secondaires, tertiaires, etc., à chercher sous leurs finales respectives à l'index des syllabes finales infra.

Les chiffres renvoient aux numéros marginaux.

I. — Grec.

'A- (priv.).....	49	'Αθήναζε.....	47, 195	ἀκωκή....	110
ἀ-, ἀ- (copul.)..	49, 61	'Αθηναία.....	37, 72	ἀλείφω.....	51
ἀγαρός.....	39	'Αθήνη.....	37	ἀλκι (loc.).....	176
ἀγείρω.....	57	ἀθρόος.....	61	ἀλλαγή.....	62
ἄγιος.....	39, 112	ἀθρόος.....	61	ἀλλάττω.....	62
ἀγορά.....	57	αἰδώς 124, 181, 201,		ἄλλομαι.....	91, 233
ἀγρός... 36, 70, 79,	116	208, 212		ἄλλος.....	39, 112, 217
ἄγλω.... 36, 46, 58, 89		αἰεΐ.....	204	ἄλλυι.....	217
ἄγω 36, 41, 58, 89, 234,	239	αἰέν.....	204	ἄλοχος.....	61
ἀγωγή.....	41	αἰές.....	204	ἄλς.....	200
ἀδμής.....	120	αἰθήρ.....	36, 136	ἀλφός.....	60
ἀεί.....	204	αἰθω.....	36, 41	ἄλωπηξ.....	202
ἀέλιος.....	72	αἰπόλος.....	179	ἄμα.....	204
ἀήδων.....	213	αἰσθάνομα.....	93	ἄμαρτάνω.....	93
ἄήρ.....	136	αἰών 112, 154, 201, 210		ἄμβροσία.....	48
ἀθάνατος.....	181	ἄκμής.....	120	ἄμβροτος.....	48
'Αθηνᾶ.....	37, 72	ἄκμων.....	115, 201	ἄμειβω.....	57
'Αθηνάα.....	37, 72	ἄκοιτις.....	61	ἄμέγλω.....	79
		ἀκόλουθος.....	34, 61	ἄμέρα..	9, 193

ἀμές.....	227	ἄσφε.....	227	βραδύς.....	59
ἄμιλλα.....	37, 197	ἄτερ.....	49	βρέμω.....	117
ἄμμη.....	227	ἄτερος.....	121	βρέτας.....	129
ἄμμες.....	222, 227	ἄτη.....	72	βρέχω.....	62
ἄμμος.....	229	ἀτιμάω.....	178	βρίσδα.....	40
ἄμνος.....	63	ἀτίω.....	178	βροντή.....	117
ἄμφι.....	60, 187	ἄττα.....	220	βρότος.....	48
ἄμφις.....	187	ἄττα.....	220	βρωτός.....	119
ἄμφορεύς.....	79	ἀυατά.....	72	βῶς.....	213
ἀνά.....	79	ἀξάνω.....	36, 93	Γάλα.....	65, 203
ἀναιδής..	124, 181, 201	ἀρρηκτος.....	40	γαμβρός.....	48
ἀναξ.....	40, 65, 204	αὐτόν.....	224, 228	γαμέω.....	48, 97
ἀνεψιός.....	79	αὐτός.....	72, 220	γέγαμεν... ..	43, 87, 292
ἀνήρ.....	47, 136, 211	αὐώς.....	124	γέγονα..	41, 43, 87, 292
ἀντί.....	36	ἄφρων	42, 113, 181, 201	γεγώνω.....	89, 298
ἄντλος.....	122	ἄχθομαι.....	92	γέλως.....	136, 174
ἄνω.....	187	ἄχθυμαι.....	92	γενεά.....	37, 72
ἀνώγω.....	298	Βαθίων.....	39, 126	γενεή.....	37
ἄορ.....	136	βάθος.....	124	γενέθλη.....	122
ἄοτόν.....	24	βάθρον.....	122	γένεσις.....	117
ἄπαξ.....	49, 61	βαθύς... ..	49, 111, 124	γενετήρ.....	97
ἄπας.....	61	βαίνω.....	49, 57, 91	γενετής.....	132
ἀπίκετο.....	78	βάκτρον.....	121	γένος	32, 34, 41, 42, 43, 124, 181, 203
ἀπλόος.....	49, 68	βάλλω.....	52, 90	γέρας.....	129
ἀπό.....	79	βανά.....	57	γῆ.....	72
ἀραρίσκω.....	92, 240	βάρβαρος.....	60	γῆρας.....	129
Ἄρχειφόντης.....	132	βάρος.....	124	γηρύω.....	36
ἀργός.....	58	βαρύς... ..	57, 111, 124	γίγνομαι.....	41, 43, 90
ἄργυρος.....	58	βασιλεύς.....	76	γιγνώσκω..	58, 92, 238
ἀρέσκω.....	92	βάσις.....	59	γίνομαι.....	63
ἀρετή.....	92	βάσκω.....	92	γινώσκω.....	63
Ἄρης.....	213	βάσσων.....	39, 126	γλευκός.....	111
ἄρθρον.....	59, 122	βαφή.....	110	γλυκύς... ..	111, 203, 214
ἀριστερός.....	159	βέλεμον.....	115	γλώσσα.....	112, 197
ἄρκτης.....	52	βέλος.....	52, 57	γνώμη.....	114
ἀρόνς (gén.)..	113, 210	βένθος.....	49, 124	γνωτός.....	35
ἀρόω.....	51	βηλός.....	116	γόνατα.....	40, 215
ἄρπαξ.....	62, 127	βλάπτω.....	87	γόνατα.....	40
ἄρρηκτος.....	40	βλώσκω... ..	48, 90, 92	γόνυ.....	58, 203, 215
ἄρρηγν.....	69, 210	βόλλομαι... ..	47, 57, 93	Γοργώ.....	213
ἄρσην.....	69, 113	βόλομαι.....	47	γούνατα.....	40, 215
ἄρχι.....	180	βορά.....	57	γραφεύς.....	76, 131
ἄρχω.....	89	βούλομαι... ..	47, 93, 233	γράφω.....	63, 87, 89
ἀστήρ.....	51, 241	βοῦς.....	76, 213		
ἄστυ..	40, 119, 203, 214				

γυνή.....	57, 215	δόξα.....	37, 197	εἰκώς.....	128, 297
Δαιτρός.....	121	δόρυ.....	215	εἰλήλουθα 34, 41, 43, 87,	240, 292
δάκνω.....	93	δοτήρ....	121, 201, 211	εἴληφα.....	233, 238
δάκρυ.....	59	δοτός.....	41, 117	εἶμα.....	115
δαμνάω.....	88	δοῦναι.....	130	εἴμαρται.....	238
δάμνημι....	88, 94, 272	δοῦρί (loc.).....	215	εἶμι... 69, 87, 249, 272	
δαρθάνω.....	93	δραστής.....	132	εἶμι... 42, 87, 233, 272	
δασύς.....	72	δρέπανον.....	116	εἶνυμι.....	40, 69, 78
δαυλός.....	72	δρομεύς.....	131	εἶπα.....	245
δεδοίκω.....	298	δρῦς.....	214	εἶπέ.....	40, 81, 90
δειδία.....	40, 292	δυάς.....	136	εἶς.....	47
δειδω.....	292	δύναμαι... 88, 233, 273		εἶς.. 108, 200, 207, 210	
δείκνυμι 32, 88, 94, 249,	272	δύο.....	188	ἐκ.....	63
δεικνύω.....	249	δύω.....	30, 188	ἐκατόμβη.....	213
δειλός.....	116	δώδεκα.....	40	ἐκατόν.....	49, 79
δεῖνα.....	220	δωρεά.....	72	ἐκεῖ.....	187
δεινός.....	116	δῶρον.....	35, 116	ἐκεῖνος.....	220
δέκα.....	58	δωτήρ.....	121	ἐκεχειρία.....	61
δεκάς.....	136	δῶτωρ 35, 51, 59, 77,	121, 201, 211	ἐκτοθεν.....	187
δέμω.....	34	Ἔ.....	224, 225	ἐκτός.....	187
δεξιός.....	59	ἔα.....	280	ἐλασσον.....	39
δέξις.....	118	ἔαρ.....	127, 215	ἐλαττον.....	39
δέρη.....	37	ἔαυτόν.....	224, 228	ἐλαχύς.....	39, 57
δέρκομαι.....	43	ἐγώ 58, 77, 216, 222,	225	ἔλδωρ.....	136
δέρρα.....	37	ἐγών.....	222	ἐλεύθερος.....	51
δέσποινα.....	112	ἔδαφος.....	59	Ἑλλάς.....	136
δεσπότης.....	132, 196	ἔδηδα.....	33, 240	ἐλπίς.....	63, 127
δήλεται.....	57	ἔδος.....	59, 124, 212	ἔλωρ.....	136
δαιτάω.....	236	ἔδρα.....	116	ἔμαυτόν.....	228
διακονέω.....	236	ἔδω.....	32	ἔμεν.....	115
διδάσκω.....	64, 92	ἔδωδῆ.....	110	ἐμέω.....	34
δίδωμι.. 41, 87, 94, 272		ἔειπον.....	90, 233	ἔμμα.....	115
δίζημαι.....	94	ἔέργω.....	79	ἔμμεν.....	115
δίκη.....	110	ἔέρση.....	79	ἔμμεναι.....	115
δίννω.....	93	ἔθελω.....	79, 233	ἔμμι... 69, 87, 249	
δίνω.....	93	εἰδείην.....	144, 294	ἔμμορε.....	238
διος.....	32	εἰδέω.....	144, 293	ἔμός.....	229
δῖς.....	40	εἶδος.....	41	ἐν.....	32
δίφρος.....	41, 109	εἰδυία.....	128, 151	ἐν... 48, 108, 203	
δόλος.....	59	εἶδω.....	89, 293	ἐνθα, ἐνθεν.....	187
δόμηναι.....	115, 204	εἰδώς.....	34, 128, 297	ἐντισπε.....	90
δόμενοι.....	115, 204	εἰκῶν.....	113	ἐντισπες.....	255
δόμος.....	34, 59			ἐννεά.....	32, 40
				ἐννυμι.....	40, 69, 78

ἐντερον.....	121	ἔγενα.....	245	θαρσύς.....	69, 124
ἐντός.....	32, 187	ἐχθαίρω... 52, 141, 145		θάσσον.....	126
ἐντοσθεν.....	187	ἐχθρός.....	52, 141	θάτερον.....	121
ἐξ.....	40, 68	ἔχω 58, 61, 90, 124, 233,		θεῖνω.....	57
ἔοικα.....	238, 298	238		θέλω.....	79, 233
ἐός.....	32, 68, 229	ἔωκα.....	41	θέναρ.....	127, 215
ἐπιβδαι.....	207, 208	ἔως (subst.)... 78, 191		θεός.....	187
ἐπίσκοπος.....	41	ἔως (conj.).....	76	θεράπεινα.....	49, 151
ἐπίσταμαι.....	236	ἔωυτόν.....	228	θεράπων.....	49, 151
ἐπίτεξ.....	108	Ζεύγνυμι.....	39, 88	θέρμη.....	114
ἔπομαι.....	57, 233	ζεῦξις.....	118	θερμός.....	57, 114
ἔπος.....	34, 40	Ζεύς.....	39, 197, 213	θέρος.....	57
ἐπά.....	60, 68	ζητέω.....	94	θέσις.....	83
ἔργον.....	40, 58, 109	ζυγόν.....	39, 109, 190	θετός.....	41, 59, 117
ἔρευθος.....	41, 124	ζυγός.....	30, 109	θήκη.....	83, 127
ἔρις.....	127, 204	Ἡα.....	149, 234, 280	θηλή.....	33, 59
ἔρπω.....	60, 68, 233	ἦβη.....	39	θηλυς.....	33, 59
ἔρση.....	78	ἦδός... 30, 41, 59, 111		θήμα.....	41
ἔρση.....	78	ἦέλιος.....	72	θήρ.....	66
ἐρυθρός 41, 51, 59, 116,		ἦκα.....	39	θησαυρός.....	83
124		ἦκα.....	99	θνήσκω.....	90, 92
ἔρωσ.....	136	ἦλιος.....	72	θρασύς.....	69
ἐς.....	47	ἦμα.....	41	Θράυλλος.....	69
ἔσθης.....	69	ἦμαι.....	265	θρίξ.....	61, 200
ἔσκα.....	92	ἦμαι.....	203	θυγάτηρ.....	121, 211
ἔσπερα.....	78	ἦμαρ.....	203	θυμός.....	31, 59, 114
ἔσπερος.....	40	ἦμέδιμον.....	79	θύσθλον.....	59, 122
ἔστια.....	40	ἦμεῖς.....	78, 227	θύω.....	31
ἔσχατος.....	134	ἦμέρα... 9, 37, 193 sq.		θωμός.....	41, 83
ἔτερος.....	121	ἦμέρη.....	9, 37, 193	θώραξ.....	127
ἔτι.....	59, 79	ἦμέτερος.....	229	Ἰδῖος.....	151
ἔτος.....	59	ἦμι.....	33	ἰδίω.....	59, 234
ἐτός.....	41	ἦμί.....	69, 249	ἰδμεν.. 43, 87, 252, 292	
εὐ.....	72	ἦπαρ 39, 52, 57, 127,		ἰδμων.....	115
εὐαδε.....	40	215		ἰδρις.....	28, 116, 203
εὐγενής 42, 124, 181, 201		ἦρ.....	215	ἰέναι.....	130, 204
εὐγενής.....	81	ἦρως... 131, 204, 213		ἰζω.....	90
εὐέκτης.....	132	ἦσθα.....	252, 280	ἰημι.....	28, 41, 87
εὐῖδε.....	233	ἦσσον, ἦττον.....	39	ἰθαρός.....	41
εὐρίσχω... 92, 234, 239		ἦχώ.....	131	ἰκκος.....	40
εὐρύς.....	111	ἦώς.....	78, 124	ἰκνέομαι.....	93
εὐωψ.....	108	Θάρρος.....	69	ἰν, ἰν.....	225
ἔχεα.....	244 sq.	θάροςος.....	69, 124	ἰος.....	192, 221
ἔχεσφι.....	125			ἰππεύς... 76, 131, 213	
ἐχέτη.....	122, 159				

ἵππος.. 32, 34, 40, 78, 112, 187 sq.	κίρνημι..... 88	λαγώς..... 191
ἴς..... 29	κιγάνω..... 61	λαϊός..... 36, 112
ἴσαμι..... 252	κληθῶν..... 163	λαμβάνω..... 93, 94
ἴσθι (sois). 79, 255, 277	κλείς..... 127	λαμπάς..... 136
ἴσθι (sache)... 255, 295	κλέος..... 72, 124	λαμπρός..... 116
ἴσος..... 40, 69	κληθῶν..... 163	λάμπρο..... 116
ἴσος..... 40, 69	κληθῶν..... 163	λανθάνω..... 93
ἴστημι 7, 9, 37, 41, 87, 272	κλήρις..... 127	λαός..... 76
ἴστωρ..... 121	κλίννω..... 93	λέγω... 85, 87, 89, 182
ἴσχω..... 90	κλίνω..... 93, 94	λειμών..... 47
ἴφι..... 29, 176, 204	κλυτός. 30, 58, 117, 124	λείπω 34, 41, 42, 43, 57, 89
ἴφις..... 176	κλύω..... 91	λείψις..... 118
ἰχθύς..... 214	κλώψ..... 202	λέλοιπα 34, 41, 43, 87, 238, 252, 292
ἰών..... 222	κνημῖς..... 127	λέξις..... 182
Κάββαλε..... 62, 79	κό..... 57, 220	λεύκη..... 110
κάθημαι..... 236	κοίτη..... 117, 273	λευκός... 51, 108, 109
καθίξας..... 145	κολωνός..... 47	λέχος..... 51
καίω..... 39, 284	κόμη..... 9	λεώς..... 76, 191
καλέω..... 97	κόνισσαλος..... 68	ληθάνω..... 93
κάλημι..... 249	κόπτω..... 92	λήθω..... 89
καλός..... 179	κόραξ..... 127	λήθω..... 76
κάππεσε..... 62, 79	κορέννυμι..... 140	λητός..... 131, 243
κάρα..... 215	κόρη..... 37, 40	λιμήν..... 115
καρδία..... 52	κόρρα..... 37	λιμπάνω..... 93
κάρη..... 215	κόρυς..... 127, 204	λίπα..... 51
καρπός..... 57	κόσμος..... 69	λιπεῖν... 42, 89, 90, 130
καρτερός..... 121	κούρη..... 37	λιπέν..... 167
κατά..... 79	κρατερός..... 121	λίπην..... 167
κάτω..... 187	κράτος..... 39, 126	λίσσομαι..... 40, 91
καῖμαι... 262, 264, 273	κρείσσων..... 126	λογάς..... 136
καῖνος..... 220	κρείττων..... 39	λόγος..... 85, 182
κέλευθος..... 34	κρεμάννυμι..... 140	λοιπός..... 109
κέλης..... 124	κρίνω..... 93	λοῦτρον..... 121
κέλιω..... 69, 97	κρίνω..... 93, 94	λύκος..... 57, 109
κέντρον..... 51, 121	κριτής..... 132	λύπη..... 110
κέρας... 58, 129, 212	κρύβδην..... 163	λυπρός..... 116
κευθάνω..... 93	κτείνω... 39, 47, 284	λυτήρ..... 121
κευθμός..... 114	κτέννω..... 39	λύω..... 39, 91
κῆ..... 187	κυνέω..... 93, 94	
κῆνος..... 220	κύων 41, 47, 113, 201, 210	Μακρός 39, 77, 116, 124
κῆνσωρ..... 77	κώρα..... 37	μάντις..... 118
κινέω..... 94	Λαγγάνω..... 93	μάρναμαι..... 88
		μάρπτω..... 92

μάχη.....	110	νεύω.....	47	οἶμαι.....	34, 39, 111
μάχομαι.....	89	νεφέλη.....	193	οἶος.....	34, 112, 221
μέζων.....	126	νέφος.....	212	οἶος.....	220
μειδιάω.....	68	νέω.....	92, 102	οἶς..	28, 34, 40, 72, 111
μείζων... ..	126, 201, 212	νήθω.....	92, 102	οἶσθα..	59, 64, 252, 292
μείων.....	126	νηϋς.....	213	οἰωνός.....	34, 111
μέλι.....	48, 136, 203	νικάās.....	78	οἰκως, οἰως.....	220
Μέντωρ.....	121	νίν.....	225	οἰλυμί.....	47, 240
μένω.....	47, 97	νίπτρον.....	121	ὀλος.....	40, 51, 112
μέρος.....	112, 238	νίφα.....	57, 68	Ὀλυσσίης.....	59
μέσος.....	39, 69	νίφει.....	57	ὀμιχέω.....	39, 58
μέσσοσ.....	39, 59, 69	νομέύς.....	131	ὀμματα.....	63
μετά.....	204	νόμος.....	109	ὄναρ.....	215
μήκος.....	124	νομός.....	109	ὄνινημί.....	87, 285
μήνις.....	116	νόσφι.....	204	ὄνομα.....	48, 115, 204
μήτηρ 33, 37, 48, 121,		νύκτωρ.....	158	ὄνυξ.....	34, 57
	211	νύμφα (voc.).....	193	ὄπατρος.....	181
μητίς.....	59	νύξ.....	120	ὄποτε.....	220
μηχανή.....	116	νυός.....	30	ὄππατα.....	63
μία.....	68, 210	νώ.....	222, 226	ὄπποτε.....	220
μικρός.....	68	Ξεῖνος.....	40	ὄππως, ὄπως.....	220
μίν.....	225	ξέννος.....	40	ὄργανον.....	116
μινύω.....	88	ξένος.....	40	ὄρέγω.....	51
μίσγω.....	67	ξένος.....	40	ὄρνηθοθήρας... ..	61, 196
μισέω.....	69, 180	ξηγος.....	40	ὄρνια... ..	127, 200, 204
μισός.....	69	Ὅ.....	216, 217, 220	ὄρνημι.....	88, 234
μνηστήρ.....	121	ὄγκος.....	46	ὄρος.....	78
μοῖρα.....	112, 238	ὄδε.....	220	ὄς (rel.).....	39, 220
μοῖσα.....	197	ὄδεῖνα.....	220	ὄς (poss.).....	229
μοῦσα.....	37, 197	ὄδούς.....	123	ὄσος.....	220
μουσίδδει.....	23, 54	ὄδουσεύς.....	59	ὄσσα.....	112, 197
μύς.....	31, 48, 69	ὄδωδή.....	110	ὄσσε.....	111
μῶά.....	197	ὄδών.....	123	ὄσσοσ.....	220
μῶνυξ.....	81, 179	οἶδα 34, 43, 59, 87, 241,		ὄστις.....	220
			252, 292	ὄτε.....	220
Ναύς.....	213	οἶθαδε.....	187	ὄτι.....	220
νεῖφει.....	57	οἶχει.....	187	ὄτου.....	220
νεκρός.....	58	οἶκοι.....	34, 187	οὔδασ.....	129
νέχυς.....	58, 111, 214	οἶκόνδε.....	187	οὔθαρ.....	59
νέμεσις.....	97	οἶκος.....	34, 40	οὔλος.....	40, 78, 112
νέμος.....	48	οἶμοσ.....	114	οὔμές.....	23, 227
νέμω.....	47, 97	οἶνή.....	34	οὔρανός.....	116
νέοσ.....	32, 40, 47, 72	οἶνοσ.....	34	οὔροσ.....	78
νεότης.....	37	οἶνός.....	34	οὔτοσ.....	220
νεπόδεσ.....	79				

οὖτω 65, 187, 217, 220	πέρνημι 88, 116	πολλός 40, 112
οὖτως 187, 217	πέσσω 60	πολύρρην 40, 210
ὀχέω 124	πετάννουμι 140	πολύς 111
ὄχος 58, 124	πέτομαι 32, 41, 60, 89, 90	πόπανον 116
ὄψ 108, 202	πέφευγα 34, 87, 292	πόρνη 88, 116
Παθεῖν 43, 90, 124	πεφύκω 298	πορφύρα 23, 54
πάθος 124	πῆ 187, 217	πόσε 187
πάϊς 72, 127, 200	πήγνουμι 62, 88, 108	πόσις 118
παῖς 72, 127, 200	πηλίκος 116	πόσος 220
πάλλω 92	πήλυι 217	ποτε 220
παλτός 52	πημονή 115	πότερος 121
πάν 203	πίερα 112	πότνα 112
πανόπτῃς 132	πίμπλημι 92	πότνια 112
πάντη 204	πίνω 93	ποῦ 187
παρά 79, 204	πιπίσκω 92	πουλύ 40
παράβλωψ 108	πίπρασκω 92	πούς 202, 207, 208
παράι 204	πίπτω 90	πράγμα 62
πάρος 204	πίστις 59, 61	πράσσω 9, 91
πάς 200, 207	πιστός 61	πράτος 72
πάσσω 39	πίτημι 140	πράττω 9, 37
πάσχω 92	πιφάυσκω 61	πρήσσω 9, 37
πατήρ 41, 42, 51, 60, 77, 121, 199, 201, 207, 211	πίων 112	πρόφρασσα 151
παῖρος 127	πλάνης 127	πρόφρων 151
παχύς 39	πλέκω 32, 87, 92	πρώτος 72, 134
πεδά 36, 204	πλήθω 92	Πυθώ 213
πέδον 109	πλήρης 116	πυθάνομαι 93
πεῖθω 32, 41, 59, 61	πλοκή 110	πῦρ 16, 203
πειθῶ 131, 213	πλόος 109	πῶν 93
πειστήρ 121	πλόσιος 59	πῶς 202, 207, 208
πέκτω 92	πλούσιος 59	ῥάνα 210
πέλεκυς 214	πλοῦτος 59	ῥέζω 40
πέλομαι 41	πό- 57, 220, 221	ῥέω 34, 51, 69, 110, 233
πέλωρ 136	πόεω 39	ῥῆγμα 115
πέμπε 45, 57	πόθεν 187, 217	ῥήγνυμι 40, 51, 88, 238
πέμπτος 57, 117	πόθι 187	ῥῆξις 51
πεμπτός 117	ποῖ 187, 217	ῥήτρα 40, 121
πένης 127	ποιέω 39	ῥήτωρ 121
πένθος 34, 43, 124	ποιμήν 115, 151, 201, 210	ῥῆγος 29, 68
πέντε 32, 45, 57, 60	ποιμνιον 115, 151	ῥίξα 40, 112, 197
πέποιθα 41, 292	ποινή 57, 116	ρίπτω 92
πέπονθα 34, 43, 292	ποιος 220	ῥοή 34, 110
πέπτω 60	ποκα 220	ῥύαξ 127
περί 79, 204	πόκος 92	ῥώννουμι 88
	πόλις 41, 111, 214	

Σάλος.....	68	στόρνυμι.....	68	τέσσαρες.....	40
σαυτόν.....	224, 228	στραβός.....	109	τέχνη.....	32
σθενύνεις.....	249	στρατηγός.....	41	τῆλε.....	217
σθένυμι.....	67, 68	στρωμνή.....	115	τηλικός.....	116
σεαυτόν.....	224, 228	σύγιος.....	39, 112	τῆνος.....	220
σέβομαι.....	63, 68, 116	σύω.....	41	τιθαιβώσσω.....	60
σεμνός.....	63, 116	σύ.....	223, 225	τίθημι 7, 41, 59, 61, 83,	
σεύω.....	68	σύζυξ.....	108	87, 249, 272	
σιχύα.....	37	σῦς.....	68	τίκτω.....	90
σίναπι.....	28, 203	σφαῖρα.....	112, 197	τιμάω.....	39, 84, 180
σίνις.....	127	σφάλω.....	68	τιμή.....	84
σίνομαι.....	159	σφέ.....	224, 227	τίνω.....	93
σίός.....	54	σφέτερος.....	229	τίς 28, 57, 217, 220, 221	
σκεδάννυμι.....	140	σφός.....	229	τίσις.....	57
σκέπτομαι.....	32, 41	σφώ.....	223, 226	τιταίνω.....	92
σκίδνημι.....	88, 140	σγές.....	255	τιτρώσκω.....	92
σκοπή.....	41, 110	σχιζώ.....	58, 83, 91	τίω.....	39, 57
σκώρ.....	127	Σωκράτης 124, 181, 196		τλάω.....	64
σμικρός.....	68	σῶμα.....	115	τλητός.....	64
σμός.....	68	Τάνυμαι.....	88	τό.....	216, 217, 220
σοφία.....	9, 37	τανύω.....	88	τοῖος.....	220
σοφίη.....	9, 37	τάσις.....	118	τοιούτος.....	220
Σπάρτη.....	117	τατός.....	49, 59	τομή.....	110
σπείρω.....	68, 91	τάχος.....	124	τόσος.....	220
σπεύδω.....	34, 110	ταχύς.....	124	τοσοῦτος.....	220
σπλήν.....	64	τε (conj.).....	32, 57	τότε.....	220
σπορά.....	91	τε (pron.).....	220	τού.....	223
σποράς.....	136	τέγος.....	68	τρεις.....	39, 59
σπουδάζω.....	34	τέγω.....	68	τρέφω.....	61
σπουδή.....	34, 110	τεῖδε.....	187, 217	τριάνκοντα.....	190
σπᾶμεν.....	42, 115	τεῖνω.....	59, 92	τρίθω.....	62, 63, 87
στατός.....	41, 42, 117	τείρεα.....	129	τρώγω.....	89
στέαρ.....	215	τεκεῖν.....	90	τύ.....	223, 225
στέγη.....	110	τέκμαρ.....	127	τυῖδε.....	187
στέγος.....	68	τέκμωρ.....	127	τύμπανον.....	116
στέγω.....	32, 68	τέκνον.....	116	τύπτω... 39, 91, 92, 94	
στείχω.....	109	τελείω.....	39	Υἱβάλλειν.....	62
στέλλω.....	91, 97	τελέω.....	39	Ἰδρος.....	179
στενός.....	159	τέλλω.....	91, 92	Ἰδωρ. 78, 127, 203, 215	
στέφανος.....	116	τέμνω.....	90, 93	υἱός.....	25, 72
στήναι.....	42, 130	τέός.....	32, 229	υἱός.....	200
στίζω.....	39, 91	τέρας.....	129	ἡμεῖς.....	39, 78, 227
στίχος.....	109	τέρετρον.....	122	ἡμέες.....	223, 227
στοά.....	37	τέρμων.....	115	ἡμμε.....	227
στοιά.....	37				

ἕμεις..... 39, 223, 227	φορά..... 34, 110	χέισομαι..... 57
ὑπέρ..... 30, 60	φοράς..... 136	χέλιοι..... 69
ἕπνος..... 63, 116	φορβή..... 60, 110	χέρνιψ..... 108
ὑπό..... 30, 79	φορέω..... 34, 39	χέω..... 58
ἕς..... 31, 68	φόρος..... 34, 109	χήλιοι..... 69
ἕστατος..... 134	φόρος..... 109	χῆν..... 78
ἕστερος..... 78	φράζω..... 141	χῆρ..... 200
Φαινός..... 69	φράσσω..... 141	χθών..... 201, 210
φάεννος..... 69	φράττηρ..... 121	χίλιο..... 69
φαηνός..... 69	φρατήρ..... 121	χιών..... 48, 201, 208
φαίνω..... 47	φράτωρ..... 60, 121	χλαμύς..... 127
φάος..... 69	φρήν..... 42, 113, 201, 210	χλόη..... 78
φάτις..... 59, 118	φροσδος..... 72	χόλος..... 113
φάθος..... 69	φύγαδε..... 187	χόρτος..... 58, 117
φάθειν..... 24	φύγδα..... 163	χρᾶσθαι..... 141
φαινή..... 116	φύγη..... 32, 41, 110	χρησθαι..... 141
φέρτε..... 87	φύζω..... 39	χρύσσεος.. 25, 39, 72, 151
φέρω 34, 35, 41, 60, 89,	φύω..... 39, 91	191
249	φῦκος..... 23	χύτλον..... 122
φεύγω..... 32, 41, 89	φυλή..... 116	χώρα..... 179, 193
φήμη..... 37, 41, 114	φύλον..... 116	χώρη..... 193
φημί... 37, 41, 87, 249	φύσις..... 59, 69	χώρος..... 179
φήρ..... 66	φύω..... 39, 60, 91	
φθαίρω..... 91	φωνή..... 41	Ψευδής..... 124, 212
φθάνω..... 93	φώρ..... 35, 201	ψευδος..... 124
φθείρω... 39, 69, 91, 97	χαμάζε..... 195	Ωκίων..... 39, 126
φθέρρω..... 39, 91	χαμαί..... 193, 204	ὠκύς..... 111
φθίνω..... 93	χανδάνω..... 57	ὄμος..... 78
φιλιππίζει..... 83	χάος..... 78	ὠρα..... 39
φλέγω..... 108	χάρις..... 136, 204	ὠρος..... 39
φλέψ..... 62, 200	χαρμονή..... 115	ὠς..... 65, 220
φλόξ..... 62, 108	χέλιοι..... 69	ὠστε..... 220
φόνος..... 57	χέρ..... 199, 200	

II. — Latin.

<i>Ab</i> 62, 79	<i>accurro</i> 64	<i>acus</i> 111
<i>abdoucit</i> 26	<i>acer</i> .. 70, 116, 152, 200	<i>adaugeo</i> 36
<i>abduco</i> 62	<i>Achilles</i> 213	<i>adigo</i> 36
<i>absens</i> 123	<i>Aciles</i> 54	<i>adultus</i> 142
<i>accaptare</i> 32	<i>acris</i> 70, 116, 152, 200,	<i>aedes</i> 36, 41
<i>acceptus</i> 36	203	<i>aegrotus</i> 141

<i>aenus</i>	69, 73	<i>apud</i>	65	<i>caelum</i>	51
<i>aequor</i>	124	<i>aput</i>	62	<i>caeruleus</i>	51
<i>aes</i>	73	<i>arbor</i>	33, 69, 201	<i>caesius</i>	39
<i>aestumo</i>	36	<i>arbos</i> 33, 69, 124, 201,	212	<i>caldus</i>	79
<i>aestus</i>	41			<i>calidus</i>	79
<i>aevom</i>	112, 154	<i>arefacio</i>	147	<i>callis</i>	116
<i>ageps</i>	44	<i>arena</i>	78	<i>calor</i>	124
<i>agellus</i>	79	<i>argentum</i>	58	<i>candelabrum</i>	41
<i>ager</i> ... 36, 70, 116, 191		<i>armentum</i>	115	<i>canis</i>	206
<i>aggulus</i>	44	<i>aro</i>	51	<i>cantus</i>	119
<i>agmen</i> 26, 77, 115		<i>arvom</i>	51, 112	<i>capesso</i>	145
<i>agnus</i>	63	<i>asellus</i>	51	<i>capiro</i> 16, 39, 73, 91, 94	
<i>ago</i> 36, 41, 58, 89		<i>assiduus</i>	112	<i>capso</i>	97
<i>agricola</i> 110, 195		<i>asiceps</i> .. 36, 40, 79, 179		<i>carnifex</i>	30
<i>aidilis</i>	26	<i>aucupium</i>	36	<i>carnufex</i>	30
<i>Albius</i>	60	<i>audax</i> ... 200, 203, 206		<i>caro</i> 41, 47, 210	
<i>albus</i>	60	<i>audio</i>	73	<i>carpo</i>	57
<i>Alfus</i>	60	<i>augeo</i> 36, 96		<i>cassis</i>	127
<i>aliquis</i>	221	<i>augmen</i>	115	<i>cassus</i>	69
<i>alituum</i> (gén.).... 206		<i>augmentum</i>	115	<i>cauda</i>	26
<i>alius</i> 39, 112, 217		<i>augurium</i> 36, 179		<i>causa</i> 64, 69	
<i>alloquor</i>	34	<i>augustus</i>	36	<i>causidicus</i>	109
<i>almus</i>	114	<i>aureus</i> 39, 73, 151		<i>caussa</i>	64, 69
<i>alo</i>	89	<i>aurora</i>	124	<i>caveo</i>	68
<i>alter</i> 121, 217		<i>autumnus</i>	156	<i>celer</i> 124, 212	
<i>alumnus</i> 156, 279		<i>autumo</i>	34	<i>cenatus</i>	297
<i>alveus</i>	73	<i>avis</i> 34, 73, 111, 200,		<i>ensor</i>	77
<i>alvos</i> 112, 186			204 sq.	<i>centum</i>	49, 79
<i>ambages</i>	41	<i>Balbus</i>	60	<i>Ceres</i> 124, 212	
<i>ambire</i>	60	<i>battuere</i>	26	<i>cerno</i>	94, 122
<i>ambo</i> 77, 188, 194		<i>bellum</i>	40	<i>certe</i>	187
<i>amo</i> 39, 73, 141		<i>bene</i>	187	<i>certo</i>	65, 187
<i>ango</i> 36, 46, 58, 89		<i>beneficentior</i> .. 161, 291		<i>cicer</i>	203
<i>anguis</i>	36	<i>bibo</i>	60, 87	<i>civis</i> ... 124, 201, 212	
<i>angulus</i>	44	<i>bimus</i>	208	<i>cito</i>	187
<i>animal</i> 77, 157, 203		<i>bis</i>	40	<i>claudio</i>	79
<i>annuo</i>	47	<i>bonus</i>	40	<i>claustrum</i> .. 51, 64, 121	
<i>annus</i>	181	<i>bos</i> 76, 200, 213		<i>clausus</i>	64
<i>anser</i>	78	<i>bubulcus</i>	179	<i>clavis</i> 127, 204	
<i>ante</i>	36	<i>byssus</i>	26	<i>Clodis</i>	73
<i>ap</i>	62	<i>C. (abrév.)</i>	55	<i>Cn. (abrév.)</i>	55
<i>apiscor</i>	73, 92	<i>caedes</i> ... 124, 125, 201		<i>coalesco</i>	73
<i>appeto</i>	64	<i>caelites</i>	120	<i>cocus</i>	34
<i>applaudo</i>	36			<i>coda</i>	26
<i>aptus</i>	92			<i>coemo</i>	73

<i>coepi</i>	73, 239	<i>decido</i>	36	<i>ec-</i>	63
<i>coeptum</i>	26	<i>decor</i>	124	<i>ecus</i>	34, 40
<i>cognitus</i>	35	<i>decus</i>	124	<i>edax</i>	127
<i>cognomen</i>	115	<i>dedi</i>	238	<i>edim</i>	95
<i>cognomentum</i> ...	115	<i>degener</i>	124, 201, 212	<i>edo</i> (vb.).....	32, 33
<i>cogo</i>	36, 73	<i>dego</i>	73	<i>edo</i> (subst.)	113, 201, 210
<i>colligo</i>	32	<i>deico</i>	32, 40	<i>ef-</i>	63
<i>collis</i>	47	<i>demo</i>	73	<i>egi</i>	41, 239, 292
<i>colloco</i>	34	<i>dens</i>	123, 200, 279	<i>ego</i> ...	58, 77, 222, 225
<i>columba</i>	57	<i>denuo</i>	40	<i>emo</i>	48
<i>comes</i>	120	<i>deus</i>	40, 187	<i>ensis</i>	77
<i>comis</i>	165	<i>dexter</i>	59, 79, 121, 191	<i>eo</i>	87, 249, 272
<i>comissari</i>	141	<i>di-</i>	69	<i>eques</i>	120, 179
<i>concors</i>	63	<i>dico</i>	32, 40, 62, 89	<i>equos</i>	32, 34, 40, 78, 112, 187 sq.
<i>conculco</i>	36	<i>dictatored</i>	204	<i>eram</i>	101, 149, 235, 245, 280
<i>concutio</i>	36	<i>didici</i>	64, 238	<i>ero</i>	69, 89, 274
<i>confectus</i>	36	<i>dies</i> ...	39, 77, 197, 200	<i>erus</i>	78
<i>confestim</i>	204	<i>Diespiter</i>	197	<i>escit</i>	92
<i>conficio</i>	36	<i>dif-</i>	69	<i>esse</i>	125, 278
<i>conjux</i>	108	<i>difeidens</i>	26	<i>essem</i> ...	106, 281, 282
<i>Consentes</i>	123, 189	<i>dignus</i> ..	44, 62, 63, 77	<i>est</i> (il est)	32, 82, 87, 249, 272
<i>consobrinus</i>	69	<i>dis-</i>	69	<i>est</i> (il mange)	87, 249
<i>consul</i>	59, 77	<i>disco</i>	64, 92	<i>et</i>	59, 79
<i>coquina</i>	57	<i>distinguo</i>	93	<i>eundum</i>	137
<i>coquo</i>	60	<i>divos</i>	32, 40	<i>euntem</i>	123
<i>cor</i>	52	<i>dixi</i>	253, 284	<i>ex</i>	64
<i>cornu</i>	58, 203	<i>dixti</i>	253	<i>exemplum</i>	48
<i>corpus</i>	208, 212	<i>do</i>	87, 272	<i>eximius</i>	112
<i>coventionid</i>	204	<i>dolor</i>	69, 124	<i>existumo</i>	36
<i>creresco</i>	92	<i>dolus</i>	59	<i>exsul</i>	59
<i>cribrum</i>	122	<i>domi</i> ..	187	<i>exsulto</i>	36
<i>culler</i>	121	<i>dominus</i>	279	<i>exterior</i>	121
<i>cum</i>	34	<i>domus</i>	34, 59	<i>Faber</i>	60
<i>cupa</i>	82	<i>donum</i>	41, 116	<i>fabula</i>	122
<i>cuppa</i>	82	<i>douco</i>	32	<i>facio</i>	41, 59, 87, 91, 99
<i>cuspis</i>	127	<i>duco</i>	32, 89	<i>factor</i>	121
		<i>duellum</i>	40	<i>fallo</i>	68
<i>Dacruma</i>	59	<i>duim</i>	95, 276	<i>fama</i>	37, 114
<i>danunt</i>	93	<i>duo</i>	30, 40, 77, 188, 194	<i>fames</i>	197
<i>dator</i>	35, 51, 59, 77, 121, 211	<i>duodecim</i>	40	<i>fari</i>	37, 41
<i>datus</i>	41, 117, 279	<i>dux</i>	32		
<i>debeo</i>	73	<i>dvenos</i>	40		
<i>decem</i>	58	<i>dvonus</i>	40		
<i>decet</i>	62	E	64		

<i>fastigium</i>	151	<i>fui</i> ..	31, 34, 60, 253, 292	<i>hic</i> (adv.).....	217
<i>fateor</i>	41	<i>fulcio</i>	141	<i>hiems</i> 48, 200, 201, 208	
<i>faxem</i>	106, 282	<i>fulcrum</i>	51, 122	<i>hinc</i>	217
<i>faxo</i>	97, 282	<i>fulgeo</i>	96	<i>holus</i>	78
<i>feci</i> ... 87, 99, 239, 292		<i>fulmen</i>	203	<i>homo</i> 41, 47, 77, 113,	
<i>fel</i>	113, 210	<i>funus</i> ..	31, 59, 114	201, 207, 210	
<i>felix</i> 200, 203, 204, 206		<i>funditus</i>	187	<i>homonem</i> (acc.)... 210	
<i>felo</i>	33, 59	<i>fundo</i>	58	<i>honor</i> 69, 77, 201, 212	
<i>femen</i>	215	<i>funebri</i>	69	<i>honos</i> 69, 77, 78, 124,	
<i>femina</i> 33, 59, 115, 279		<i>funestus</i>	69	201, 208, 212	
<i>femur</i> 30, 127, 203, 215		<i>funus</i>	69, 124	<i>hortus</i>	58, 117
<i>ferax</i>	127	<i>fuo</i>	39, 104	<i>hosticapas</i>	196
<i>fero</i> 35, 41, 60, 89, 249,		<i>fur</i>	35, 77, 201	<i>huc</i>	217
272		<i>furnus</i>	57	<i>humerus</i>	78
<i>ferox</i>	200, 203	<i>furor</i>	30	<i>humī</i>	187
<i>ferre</i>	69, 125, 278	<i>fusus</i>	69, 117	<i>humus</i>	113
<i>fert</i>	87, 249	<i>Gavius</i>	39	<i>Ibi</i>	204, 217
<i>fetus</i>	115	<i>genitus</i>	117	<i>idem</i>	221
<i>fides</i>	41, 77	<i>genius</i>	112	<i>idus</i>	41, 111
<i>fido</i> .. 32, 34, 41, 59, 89		<i>gens</i>	59, 118, 200	<i>iens</i>	123, 200, 279
<i>fidus</i>	41, 109	<i>genu</i>	58, 203	<i>ignis</i>	116
<i>fiere</i>	77, 125	<i>genua</i>	26, 40	<i>ignosco</i> ... 45, 63, 178	
<i>feri</i>	77, 125, 267	<i>genus</i> 32, 34, 41, 69,		<i>ilico</i>	34, 47, 77
<i>Alius</i> ... 33, 59, 73, 191		124		<i>illac</i>	187, 217
<i>fiugo</i>	96	<i>gigno</i>	41, 90	<i>ille</i>	217, 221
<i>fiō</i>	77, 267	<i>glisco</i>	92	<i>illic</i>	217, 221
<i>firmus</i>	114	<i>gnarus</i>	116	<i>illinc</i>	217
<i>flabrum</i>	59, 122	<i>gnotus</i>	35	<i>illuc</i>	217
<i>flebilis</i>	138	<i>gradior</i>	69	<i>im</i>	221
<i>flecto</i>	92	<i>gravis</i> ... 57, 111, 152		<i>in</i>	32
<i>fluvius</i>	112	<i>gressus</i>	69	<i>in-</i> (priv.).....	49
<i>foedus</i> .. 26, 34, 41, 124		<i>grex</i>	57	<i>includus</i> 26, 30, 58, 117	
<i>fore</i>	30	<i>grus</i>	200, 204	<i>incrementum</i>	115
<i>forma</i>	114	<i>gula</i>	110	<i>inde</i>	187, 217
<i>formo</i>	141	<i>Habeo</i>	16	<i>indigena</i>	110, 195
<i>formus</i>	57, 114	<i>hac</i>	187, 217	<i>infans</i>	37
<i>frater</i>	60, 121	<i>hanser</i>	78	<i>inferus</i>	139
<i>fremo</i>	117	<i>harena</i>	78	<i>infimus</i>	139
<i>frigus</i>	29, 68	<i>haruspex</i>	32, 108	<i>inquam</i>	90
<i>fructus</i> .. 119, 200, 206		<i>hemonem</i> (acc.)... 210		<i>insece</i>	90, 255
<i>fruges</i>	119	<i>herba</i>	60, 110	<i>inspicio</i>	32
<i>fucus</i>	23	<i>herus</i>	78	<i>intellego</i>	32
<i>fuga</i>	41, 110	<i>hic</i>	217, 221	<i>inter</i>	121
<i>fugi</i> ... 34, 41, 87, 292				<i>interior</i>	121
<i>fugio</i>	39, 91				

<i>intimus</i>	139	<i>Lases</i>	69	<i>medius</i>	39, 59
<i>intus</i>	32, 187	<i>latus</i> (porté).....	64	<i>meio</i>	39, 58
<i>ipse</i>	221, 228	<i>lectus</i> 26, 117, 279, 299		<i>mel</i>	48
<i>iri</i>	282	<i>lectus</i> (lit).....	51	<i>melior</i>	126
<i>is</i>	217, 221	<i>lego</i>	32, 89	<i>memini</i>	34, 295
<i>istac</i>	187, 217	<i>leigibus</i>	33	<i>mens</i>	34, 118
<i>iste</i>	217, 221	<i>levis</i>	28, 57	<i>mensor</i>	121
<i>istic</i>	217, 221	<i>lex</i>	108, 202	<i>mensura</i>	64, 121
<i>istinc</i>	217	<i>liber</i> (libre).....	51	<i>mergo</i>	109
<i>istuc</i>	217	<i>libet</i>	30	<i>mergus</i>	109
<i>it</i>	87, 249	<i>licet</i>	98	<i>meses</i>	44
<i>iter</i>	215	<i>lactus</i>	57, 117	<i>messis</i>	118
<i>itiner</i>	215	<i>lien</i>	64, 201, 210	<i>met</i>	222
<i>Jaceo</i> 98, 286, 287, 289		<i>lingua</i>	59	<i>metior</i>	121
<i>jacio</i>	98	<i>lino</i>	93	<i>meus</i>	229
<i>jecur</i> 30, 39, 52, 127,		<i>linquo</i>	57, 87, 98	<i>mi</i>	73, 78
203, 215		<i>lis</i>	64	<i>migro</i>	57
<i>jequr</i>	55	<i>locus</i>	34, 64, 127	<i>miles</i>	63, 120, 200
<i>judex</i>	108	<i>locutus</i>	57	<i>minister</i>	159
<i>jugum</i> .. 30, 39, 93, 190		<i>lubet</i>	30	<i>minor</i>	126
<i>jumentum</i>	115	<i>lubricus</i>	68	<i>minuo</i>	88
<i>jungo</i>	39, 93, 94	<i>luce</i>	51	<i>mirificus</i>	109
<i>Jupiter</i> ... 82, 197, 213		<i>lucifer</i>	109	<i>mirus</i>	68
<i>Juppiter</i>	82	<i>lwo</i>	121	<i>misi</i>	69
<i>juvencis</i>	39, 206	<i>lupus</i>	57	<i>missus</i>	69
<i>Kalendae</i>	55	<i>lustrum</i>	121	<i>modo</i>	77
<i>Kartago</i>	55	<i>lux</i>	108	<i>moenia</i>	26, 34
<i>Labes</i>	197	<i>Maarco</i>	26	<i>moenicipiom</i>	26
<i>labor</i>	69	<i>magister</i>	79, 159	<i>moles</i>	206, 212
<i>lac</i>	65, 203	<i>magnus</i> ... 39, 77, 116		<i>molestus</i>	212
<i>laccio</i>	145	<i>major</i> 39, 69, 126, 201,		<i>mollis</i>	59
<i>lacro</i>	145	212		<i>moneo</i> .. 34, 39, 73, 141	
<i>lacrima</i>	26, 30	<i>majus</i> ... 201, 203, 212		<i>morian</i>	91, 141
<i>lacruma</i>	30, 59	<i>male</i>	187	<i>mors</i>	48
<i>lacryma</i>	30	<i>mancipium</i>	36	<i>motus</i>	35
<i>laedo</i>	69	<i>mancupium</i>	36	<i>moveo</i>	35, 105
<i>laesus</i>	69, 180	<i>mane, mani</i>	204	<i>mulctra</i>	121
<i>laevos</i>	36, 112	<i>manus</i> 73, 116, 200, 206,		<i>mulgeo</i>	79, 121
<i>lampas</i>	136	214		<i>munia</i>	34
<i>lapis</i>	127, 200	<i>mare</i>	28, 203	<i>munio</i>	34
<i>laquear</i>	157	<i>marid</i>	26, 204	<i>munus</i>	124
<i>Lares</i>	69	<i>marmor</i>	203	<i>murus</i>	34
		<i>mater</i> .. 33, 37, 48, 121		<i>mus</i>	31, 48, 69
		<i>maximus</i>	139	<i>Nare</i>	68

<i>nates</i>	206	<i>offendo</i>	57	<i>peda</i>	110
<i>natio</i>	118, 210	<i>oinos</i>	34, 112	<i>pedetentim</i>	204
<i>nauta</i>	132	<i>oleo</i>	59	<i>pejor</i>	126
<i>navaled</i>	204	<i>olim</i>	221	<i>pello</i>	47, 52, 92
<i>navis</i>	152, 213	<i>ollus</i>	221	<i>pendo</i>	34, 41, 87
<i>navita</i>	132	<i>olus</i>	78	<i>penitus</i>	187
<i>nec</i>	79	<i>omnis</i>	210	<i>pepigi</i>	62, 87, 238
<i>neco</i>	34, 58, 141	<i>onus</i>	78, 124, 208	<i>per</i>	79
<i>necto</i>	92	<i>op</i>	62	<i>perfidus</i>	41
<i>neglego</i>	32	<i>optimus</i>	139	<i>pernicies</i>	112
<i>nemo</i>	78	<i>opus</i>	124	<i>pes</i> 202, 204 sq., 207,	
<i>nemus</i>	48	<i>orior</i>	39, 91	208	
<i>neque</i>	79	<i>oscen</i>	108, 179	<i>peto</i>	60
<i>nequinunt</i>	93	<i>ovis</i> 28, 34, 40, 111, 204		<i>pietas</i>	73, 164, 200
<i>neuter</i>	26, 73, 217	sq., 214		<i>pinguis</i>	39
<i>nex</i>	34, 58	<i>Pabulum</i>	122	<i>piscis</i>	111
<i>nidus</i>	69	<i>paciscor</i>	90, 92	<i>plaustrum</i>	26, 121
<i>nihil</i>	73	<i>pacont</i>	90	<i>plebs</i>	62, 200
<i>nil</i>	73, 78	<i>pactum</i>	92	<i>plecto</i>	92
<i>ninguit</i>	57	<i>pagont</i>	90	<i>plenus</i>	116
<i>nivem</i> (acc.)	57, 68	<i>palumbes</i>	57	<i>plico</i>	32
<i>noceo</i>	34, 58, 141	<i>pando</i>	93	<i>plodo</i>	69
<i>nocuos</i>	112	<i>pango</i> 62, 90, 93, 94, 241		<i>posio</i>	69
<i>nomen</i> 48, 115, 201, 203,		<i>panis</i>	116	<i>poena</i>	26, 34
210		<i>parens</i>	90, 291	<i>poeta</i>	39
<i>nos</i>	222, 227	<i>paricidas</i>	196	<i>pomocrium</i>	34
<i>nosco</i>	58, 92, 94	<i>paries</i>	26, 73, 200	<i>pondus</i> 34, 41, 109, 124	
<i>noster</i>	229	<i>pario</i>	90, 141	<i>popina</i>	57
<i>notus</i>	35	<i>parricida</i> 110, 179, 196		<i>poploe</i>	51, 189
<i>novem</i>	32, 40	<i>pars</i>	59, 118	<i>populus</i>	51
<i>novitas</i>	37, 164	<i>particeps</i>	36	<i>porgo</i>	79
<i>novos</i>	32, 40, 47	<i>partim</i>	59, 118, 204	<i>portio</i>	118
<i>nox</i>	120	<i>pasco</i>	116	<i>posco</i>	64, 92
<i>nubes</i> 124, 125, 197, 206,		<i>pateo</i>	93, 98	<i>praebeo</i>	73
212		<i>pater</i> 51, 60, 77, 121,		<i>praeceps</i>	36
<i>nullus</i>	73, 217	201, 211		<i>praepes</i>	52
<i>nurus</i>	30	<i>patrius</i>	39, 151	<i>praesens</i>	123
<i>nutrix</i>	79	<i>patrus</i> (gén.)	204	<i>praeses</i>	108
<i>Ob</i>	62	<i>pauci</i>	127	<i>praetor</i>	35
<i>occisit</i>	97	<i>pax</i>	62, 93, 108	<i>praectura</i>	35
<i>occurro</i>	64	<i>pecten</i>	113, 201, 210	<i>precor</i>	64, 92
<i>ocior</i>	39, 126	<i>pecto</i>	113	<i>prehendo</i>	57
<i>oculus</i>	41	<i>pecu</i>	203	<i>prensus</i>	78
<i>odor</i>	59	<i>pecus</i>	127, 200	<i>primus</i>	139
				<i>profugus</i>	109

<i>prohibeo</i>	73	<i>rapsit</i>	97	<i>se</i>	68, 224, 225
<i>promo</i>	73	<i>reapse</i>	221	<i>se</i> (adv.).....	225
<i>propior</i>	126	<i>reccidi</i>	79	<i>secius</i>	39
<i>prosper</i>	197	<i>redinunt</i>	93	<i>secludo</i>	36, 225
<i>prudens</i> ..	203, 204, 206	<i>refacere</i>	32	<i>seco</i>	62
<i>pudor</i>	124	<i>rego</i>	51	<i>secundus</i>	171
<i>puer</i>	70, 191	<i>repeto</i>	32	<i>secutus</i> ...	57, 279, 299
<i>puls</i>	200	<i>repperi</i>	79, 242	<i>sed</i>	65, 225
<i>pulsus</i>	52, 64	<i>reppuli</i>	82	<i>sedeo</i>	59, 68, 90
<i>pulvis</i>	124, 201	<i>res</i>	197	<i>sedes</i>	59, 124, 212
<i>punio</i>	34	<i>rettuli</i>	79, 87, 242	<i>sedi</i>	238, 241
<i>puppis</i>	204	<i>rex</i>	62, 108, 202	<i>sedulo</i>	59
<i>purpura</i>	23, 54	<i>robur</i>	124, 203	<i>segmentum</i>	62
<i>puta</i>	77	<i>ruber</i> ..	41, 51, 59, 116	<i>sella</i>	59, 116
<i>pyramis</i>	26	<i>rufus</i>	41, 59, 109	<i>semel</i>	48, 49
<i>Qua</i>	187, 217	<i>rure</i>	28, 204	<i>semen</i>	41, 115
<i>quaero</i>	69	<i>Sabini</i>	63	<i>semi</i>	33
<i>quaeso</i>	69	<i>sacer</i>	116	<i>senex</i>	215
<i>quaestor</i>	69	<i>saecum</i>	51, 122	<i>sensim</i>	204
<i>quaestura</i>	121	<i>saeculum</i>	51, 122	<i>septem</i>	60, 68
<i>qualis</i>	116	<i>Saeturnos</i>	122	<i>sequor</i>	34, 57, 267
<i>quam</i>	221	<i>sal</i>	157, 200	<i>sermo</i> ...	115, 201, 207
<i>quassus</i>	64, 117	<i>salax</i>	127	<i>sero</i>	28
<i>quatio</i>	64	<i>salio</i>	91, 141	<i>serpo</i>	60, 68, 233
<i>quattuor</i>	40, 82	<i>salus</i>	174	<i>Servius</i>	151
<i>quatuor</i>	40, 82	<i>salvos</i>	40, 112	<i>servos</i>	34, 151
<i>que</i>	32, 57, 82	<i>Samnium</i>	63	<i>set</i>	62
<i>qui</i>	57, 217, 221	<i>sanguen</i>	200	<i>sex</i>	68
<i>qui</i> (adv.).....	217	<i>sanguis</i>	200	<i>siccus</i>	127
<i>quia</i>	219, 221	<i>satelles</i>	120	<i>sido</i>	90
<i>quicumque</i>	221	<i>satullus</i>	165	<i>siem</i> 33, 73, 95, 245, 276	
<i>quidam</i>	221	<i>Saturnalia</i>	157	<i>silva</i>	26
<i>quies</i>	127	<i>Saturnus</i>	122	<i>sim</i> ... 73, 95, 245, 276	
<i>quilibet</i>	221	<i>scabellum</i>	63	<i>simplex</i> ...	49, 68, 179
<i>quinctus</i>	57	<i>scabo</i>	89	<i>simul</i> ..	49
<i>quinque</i> ..	32, 45, 57, 60	<i>scala</i>	47	<i>simus</i>	29, 95, 276
<i>quis</i> 28, 57, 82, 217, 221		<i>scamnum</i>	63	<i>sincerus</i>	179
<i>quom</i>	34, 221	<i>scando</i>	68	<i>singuli</i>	49
<i>quotiens</i>	47, 206	<i>scibilis</i>	138	<i>sinister</i>	159
<i>quoties</i>	47, 206	<i>scindo</i>	58, 83, 91	<i>sino</i>	93
<i>Radicitus</i>	204	<i>scribo</i>	62	<i>sisto</i>	87
<i>radix</i>	40	<i>scripsi</i>	62, 96	<i>sitis</i>	127
<i>rapax</i>	127	<i>scriptus</i> ...	62, 64, 117	<i>socius</i>	34
				<i>sol</i>	77
				<i>soleo</i>	267

<i>sollus</i> 40, 51, 112, 217	<i>super</i> 30, 60	<i>Ulysses</i> 59, 213
<i>solum</i> 59	<i>superstes</i> 120	<i>umerus</i> 78
<i>solus</i> 40	<i>surgo</i> 79	<i>uncus</i> 46
<i>somnus</i> 40, 63, 116	<i>sus</i> 31, 68, 200, 204, 206	<i>unda</i> 78, 215
<i>sons</i> 123, 279	<i>suus</i> 32, 229	<i>unde</i> 217
<i>sonticus</i> 123, 162	<i>Tabes</i> 197	<i>unguis</i> 34, 57
<i>soror</i> 40, 69, 201	<i>tagit</i> 90	<i>unus</i> 34, 112, 217
<i>sovos</i> 32, 229	<i>talis</i> 116	<i>upilio</i> 179
<i>spargo</i> 64	<i>tam</i> 221	<i>ursus</i> 52
<i>sparsi</i> 64	<i>tango</i> 90, 93, 94	<i>uter</i> 121, 204, 217
<i>sparsus</i> 64	<i>tango</i> 90, 93, 94	<i>Vacuus</i> 112
<i>species</i> 112, 197	<i>tegmen</i> 115	<i>valde</i> 79
<i>spero</i> 68, 197	<i>tego</i> 32, 34, 41, 68	<i>Valeri</i> 73, 191
<i>spes</i> 197	<i>tegula</i> 68	<i>validus</i> 79
<i>spica, spicum</i> 179	<i>tela</i> 116	<i>vas</i> 69
<i>splendeo</i> 64	<i>telum</i> 116	<i>vectus</i> 26, 117
<i>spondeo</i> 87	<i>temo</i> 47, 115	<i>veho</i> 58, 124, 125, 267, 269
<i>stabilis</i> 41, 138	<i>tempus</i> 34, 124, 208, 212	<i>velim</i> 95, 245
<i>stabulum</i> 51, 59, 122	<i>tendo</i> 59, 92	<i>velle</i> 69, 125
<i>stamen</i> 41	<i>tentus</i> 49, 59	<i>Venafrom</i> 59
<i>stare</i> 37, 41, 125, 278	<i>tenuis, tennis</i> 26	<i>venio</i> 39, 49, 57, 91, 94, 141
<i>statim</i> 204	<i>terebra</i> 122	<i>venum</i> 179, 233
<i>status (état)</i> 41	<i>teres</i> 127	<i>Venus</i> 124, 212
<i>status (fixe)</i> 41, 117	<i>terminus</i> 115	<i>Vertumnus</i> 156
<i>stella</i> 51	<i>termo</i> 115	<i>vesper</i> 40, 78
<i>steti</i> 238	<i>terra</i> 69, 73, 193 sq.	<i>Vesta</i> 40
<i>stipendium</i> 79	<i>thesaurizo</i> 141	<i>vester</i> 34, 229
<i>stilis</i> 64	<i>tignum</i> 32	<i>vestis</i> 40, 78, 118
<i>stlocus</i> 34, 64	<i>toga</i> 34, 41, 68, 110	<i>vetus</i> 59
<i>sto</i> 68, 87, 272	<i>tollo</i> 52, 92	<i>via</i> 58
<i>strictus</i> 93, 117	<i>tondeo</i> 87	<i>victor</i> 151, 201
<i>stringo</i> 93	<i>tovos</i> 32, 40, 229	<i>victrix</i> 151, 170, 206
<i>structus</i> 26, 117	<i>tremonti</i> 34, 251	<i>victus</i> 119
<i>suasor</i> 64	<i>tres</i> 39, 59	<i>vicus</i> 34, 40
<i>suavis</i> 30, 59, 152, 200	<i>tu</i> 223, 225	<i>viden</i> 69
<i>sub</i> 30, 62, 79	<i>tuli</i> 52, 87, 241, 253, 292	<i>video</i> 41
<i>subtemen</i> 64	<i>Tullius, Tullus</i> 151	<i>vidi</i> 41, 59, 87, 241, 253, 292
<i>subter</i> 121	<i>tum, tunc</i> 221	<i>vinclum</i> 122
<i>sudo</i> 59	<i>turris</i> 204	<i>vinculum</i> 122
<i>sum</i> 249, 272	<i>tuus</i> 32, 40, 229	<i>vinum</i> 34
<i>summoveo</i> 63	<i>Uber (subst.)</i> 59	<i>virtus</i> 200
<i>summus</i> 63, 139	<i>uber (adj.)</i> 107	
<i>sumpsi</i> 48	<i>ubi</i> 121, 204, 217	
<i>sumptus</i> 48	<i>ullus</i> 217	
<i>sup</i> 62		

<i>vis</i> (force).....	29	<i>volnus</i>	124	<i>voro</i>	57
<i>vis</i> (tu veux).....	249	<i>volo</i>	34, 57, 77, 249	<i>vos</i>	223, 227
<i>vivo</i>	96	<i>volt</i>	87, 249	<i>voster</i>	34
<i>vixero</i>	98	<i>vomo</i>	34	<i>vox</i> ... 40, 90, 108, 202	
<i>vixi</i>	96, 241, 253	<i>vorago</i>	62, 154	<i>Xystum</i>	26
<i>voco</i>	34	<i>vorax</i>	62, 127		



INDEX DES FINALES.

N. B. Les finales nominales sont reprises sous la forme du nominatif singulier (celle du génitif ajoutée entre parenthèses, s'il y a lieu) ; les finales verbales, sous la forme de 1^{re} personne du singulier actif.

Les chiffres renvoient aux numéros marginaux.

I. — Grec.

-α (-ας) 37, 110, 192 sq.	-ας (-αντος)... 123, 291	-ειον... 39, 151 (3)
-α (-ης)... 37, 112, 197	-ας (-ατος)... 129	-ειος... 39, 151 (3, 4)
-α (parf. 2) 87, 252, 292	-ας (-ου)..... 196	-ειρα..... 151 (6)
-άδης..... 163	-ασα..... 151 (7)	-είρω... 39, 91, 141 (4)
-άδιον..... 151 (8)	-ασμα..... 141 (6)	-εις (-εντος)..... 123
-άζω..... 85, 141 (6)	-ασμός..... 141 (6)	-εις (fm. -εσσα).... 165
-αια..... 39, 151 (1)	-αστής..... 85, 141 (6)	-είσα..... 151 (7)
-αιμι..... 249 (1)	-αστικός... 85, 141 (6)	-είτης..... 169
-αινα..... 49, 151 (5)	-ατος..... 134 i. n.	-έнай..... 167
-αίνω..... 49, 141 (3)	-άω..... 39, 141 (1)	-εος... 39, 151 (1), 191
-αιον..... 151 (1)	-δα..... 163	-ερός..... 157
-αιος..... 39, 151 (1)	-δε..... 187 (11) i. n.	-έσχω..... 92, 142
-αίρω... 52, 91, 141 (4)	-δην..... 163	-έστατος... 169
-αίτατος..... 169	-δης..... 163	-έστερος..... 159
-αίτερος..... 159	-διον..... 151 (8)	-εύς..... 76, 131, 168
-άλιμος..... 155	-δόν..... 163	-εύω..... 141 (2)
-ανή..... 116	-δών..... 163	-έω..... 39, 141 (1)
-ανον..... 116	-εα (plqpf.) 101, 146, 298	-έω (fut.)..... 97, 145
-ανος..... 116	-εια..... 39, 151 (3, 4)	-ζε..... 195 (2)
-ανός..... 158	-ειμι..... 249 (1)	-ζω..... 39, 91
-άνω..... 93	-ειν (inf.).... 130, 167	-ζων..... 126
-αξ..... 62, 127	-ειν (plqpf.) 101, 146,	-η... 37, 110, 193 sq.
-αρ (-αρος)..... 127	298	-η (adv.) 187 (7), 204 (9)
-αρ (-ατος) 52, 127, 215	-εινα..... 151 (5)	-ηδόν..... 163
-άς (-άδος).... 136, 170	-είνω..... 39	-ήεις..... 165

-ηλή.	157	-ίσκος.	170	-ννυμι.	140
-ηλός.	157	-ίσκω.	92, 142	-νον.	116
-ημι.	249 (1)	-ισμα.	141 (6)	-νος.	116
-ην (subst.)	113, 210	-ισμός.	141 (6)	-νυμι.	88
-ην (aor. pass.)	98	-ισσα.	170	-νυς.	116
-ηνός.	158	-ιστατος.	169	-νύω.	88, 274
-ήρ.	136, 211	-ιστερος.	159	-νω.	93
-ηρός.	157	-ιστής.	141 (6)	-ξα (aor.)	145
-ης (-εος)	124, 161, 181	-ιστικός.	141 (6)	-ξω (fut.)	145
-ης (-ητος)	120, 127	-ιστος.	126, 135	-όεις.	165
-ης (-ου)	196	-ίτης.	169	-οιμι.	144
-ήσμαι.	103	-ίω.	39, 91, 141 (2)	-οιος.	39, 151 (1, 4)
-ήτης.	169	-ίων.	39, 126, 161, 212	-ον.	109, 187 sq.
-θα (adv.)	187 (6)	-ίων (patron.)	154 i. n.	-ορ.	136
-θεν (adv.)	187 (6)	-ιώτης.	169	-ος (-εος)	34, 124, 212
-θην.	102, 146	-ιωτικός.	169	-ος (-ου)	34, 109, 181, 187 sq.
-θήσομαι.	103, 146	-κα (aor.)	99	-οσύνη.	170
-θι (adv.)	187 (11) i. n.	-κα (parf.)	99, 146, 292	-ότης.	164
-θλη.	122	-κεα (plqpf.)	146, 298	-ους (-οντος)	123
-θλον	51 (1), 59 (4), 122	-κειν (plqpf.)	146, 298	-ουσα.	151 (7)
-θρα.	159	-κη.	127, 162	-όω.	141 (1)
-θρον.	59 (4), 122	-κός.	162	-ρα.	116
-θω.	92, 142	-κω.	103 i. n., 298	-ρις.	116
-τι (-εος, -ιος)	111, 214	-λη.	116, 157	-ρον.	116
-τι (-ιτος)	136	-λλω.	52, 91, 141 (4)	-ρός.	116, 157
-τα.	151	-λον.	116, 157	-σα (aor.)	69, 96, 145, 245 (1), 247 (3 A)
-τάδης.	163	-λος.	116, 157	-σαιμι.	288
-τακός.	162	-μα.	115, 156	-σε (adv.)	187 (11) i. n.
-ίδης.	163	-μεν.	115, 156	-σεια (opt.)	288
-ίδιον.	151 (8)	-μεναί.	115, 156	-σείω.	141 (2)
-ίδιος.	151 (8)	-μένη.	115	-σέω (fut.)	97, 145
-ίξω.	141 (6)	-μνη.	115	-σθαι.	130, 167
-ίην.	95, 144	-μνον.	115	-σθην.	146
-ικός.	162	-μον.	114	-σθήσομαι.	146
-ίλον.	157	-μονή.	115	-σία.	151 (2)
-ίμος.	155	-μος.	114, 155	-σιμος.	155
-ιμός.	158	-μων.	47, 115	-σιος.	151 (2), 182
-ιμος.	158	-ν (éphelk.)	79	-σις.	59, 118, 158
-ιος.	39, 112, 151	-ναι (inf.)	130, 167	-σίω (fut.)	97, 145
-ις (-εος, -ιος)	111, 214	-νάω.	88	-σκω.	92, 142
-ις (-ιδος)	127, 170	-νη.	116	-σμα.	155 i. n.
-ις (-ιτος)	136	-νημι.	88	-σμός.	155 i. n.
-ίσκη.	170	-νις.	116	-σσω.	91, 141 (5)
-ίσχιον.	170				

-σσων 39, 126	-τός (adv.) 187 (5)	-ώ (-οος) 131, 213
-στής 132, 169	-τρα 121	-ω (adv.) 65, 187 (4)
-στός 158	-τρον 121, 159	-ωλή 157
-σύνη 170, 174	-τρος 121	-ωλον 157
-συνος 170 i. n.	-ττω 91, 141 (5)	-ωμι (subj.) 249 (1)
-σω (fut.) 97, 100, 145, 146	-ττων 39, 126	-ων (-οντος) 113, 181, 210
-σῶ (fut.) 97, 145	-τυ 119	-ων (-οντος) 123, 160, 209
-τατος 134, 169	-τύς 119, 158	-ων (-ωνος) 154, 210
-τέος 133, 169	-τω 39, 91, 92, 141 (5)	-ωρ (-ατος) 127, 215
-τερος 121, 159, 229	-τωρ 35, 121, 159, 181, 211	-ωρ (-ωρος) 136
-τη 117	-υ (-ατος) 215	-ώς (-δος) 124
-τήρ 121, 159, 211	-υ (-εος) 111, 214	-ώς (-δος) 128, 166
-τήριον 151 (6)	-υία 128, 151 (4)	-ως (-ω) 181, 191
-της (-τητος) 37, 164	-ύνω 141 (3)	-ως (-ωος) 131, 213
-της (-του) 132, 169	-ύρω 141 (4)	-ως (-ωτος) 120, 136, 174
-τιχός 162	-υς (-εος) 111, 214	-ως (adv.) 65, 187 (4), 204 (7)
-τιον 151 (8)	-υς (-υδος) 127	-ώσσω 141 (5)
-τις 59, 118	-υς (-υος) 111, 214	-ώτατος 169
-τήη 122, 159	-ύω 141 (2)	-ώτερος 159
-τλον 64, 122	-χω 103 i. n.	-ώτης 169
-τλος 122	-ω (vb.) 89, 90, 249	-ωπικός 169
-τός 83, 117, 158	-ω (subj.) 89, 143, 274	-ώττω 141 (5)
-τος 117	-ῶ (fut.) 97, 145	

II. — Latin.

-a (ae) 110, 192 sq.	-as 136	-de (adv.) 187 (6), 217 (4)
-aeus 151 (1)	-aster 174	-do (vb.) 92
-ago 62, 154	-atus 158	-do (subst.) 163
-al 77, 157	-ax 62, 127	-dus 163
-alis 51 (2), 157	-bam 104, 147	-e (-is) 28, 111
-alium 157	-bi 217 (6)	-e (adv.) 187 (4)
-am (subj.) 104, 147	-bilis 138, 172	-eius } 151 (4)
-am (fut.) 143	-bo 104, 147	-ejus }
-aneus 158 i. n.	-bris 69 (4)	-ela 157
-ans 160	-brum 41, 59(4), 122, 159	-ella 51 (3), 157
-antia 151 (7)	-bulum 51, 59, 122, 159	-ellus 51 (3), 79 (2), 157
-antius 151 (7)	-bundus 171	-em (subj.) 143, 144
-anus 158	-clum } 51 (1), 64 C,	-en 113, 210
-ar 157	-culum } 122, 159	-endus 171
-aris 51 (2), 157	-culus (dim.) 157	-ens 123, 160, 209
-arium 157	-cundus 171	-ensis 174
-arius 157	-cus 127, 162	

-entia..... 151 (7)	-ior 39, 69(1), 126, 161	-o (1 ^{re} conj.) 39, 73 (1), 141 (1)
-entius..... 151 (7)	-iquos..... 162 i. n.	-o (-inis) . 47, 113, 210
-entus..... 165	-is (-eris).... 124, 212	-o (-onis).... 113, 210
-enus..... 158	-is (-idis)..... 127	-o (adv.)... 65, 187 (4)
-eo (2 ^o conj.) 39, 73 (1, 2), 98, 141 (1), 142, 287 in fine.	-is (-is) 28, 111, 152, 181, 214	-olentus..... 165
-er (-eris).... 124, 212	-isco..... 92	-olus..... 157
-er (-ri) .. 70, 116, 191	-issimus } 126, 139, 173	-om..... 34, 109
-er (-ris).... 70, 116	-issumus }	-ons (-ontis)..... 123
-es (-ei)..... 197	-itas..... 164	-or (-oris nt.).... 124
-es (-eris).... 124, 212	-iter (adv.)..... 159	-or (-oris msc.) 69 (1), 77, 124, 212
-es (-etis)..... 127	-ito..... 141 (1)	-os (-eris).... 34, 124
-es (-is)..... 124, 212	-itus..... 158	-os (-oris).... 124, 212
-es (-itis)..... 120	-itus (adv.).... 204 (7)	-osus..... 165
-esco..... 142	-ius . 39, 112, 151, 191	-ram..... 149
-esso..... 145	-ivos, -ivus..... 153	-re (inf.).... 125, 161
-estis, -estris..... 174	-ix.. 151 (6), 170 i. n.	-rem..... 106, 150
-estus..... 158, 208	-jor..... 126	-ri (inf.).... 125, 161
-eus..... 39, 151 (1)	-la..... 116, 157	-rier (inf.)..... 161
-gnus..... 174	-limus..... 173	-rim..... 144
-i (parf.).... 87, 253	-lis..... 116	-rimus..... 173
-i (inf.)..... 125	-lo..... 92	-ris..... 116
-ia..... 112, 151	-lum..... 116	-ro..... 97 i. n., 144
-iacus..... 162	-lumus..... 173	-rumus..... 173
-ianus..... 158	-lus..... 157	-rus..... 116
-ico..... 150 i. n.	-ma..... 114	-sco..... 92
-icus..... 162	-men..... 115, 156	-se (inf.).... 125, 161
-ido..... 163	-mentum.... 115, 156	-sem..... 106, 150
-idus..... 163	-mina..... 115	-si (parf.).... 96, 253
-ier (inf.).... 125	-minus..... 115	-sim..... 144
-ies .. 112, 151 (6), 197	-mnus..... 156	-sim (adv.).... 204 (4)
-igo (vb.).... 150 i. n.	-mo..... 115	-simus..... 139, 173
-igo (subst.).... 154	-monia..... 151 (5)	-sio..... 69 (6), 154
-ilis..... 157	-mus..... 114, 139	-so (fut.)..... 97
-illo..... 150 i. n.	-na..... 116	-so (1 ^{re} conj.).. 141 (1)
-im (subj.).... 95	-ndus..... 137, 171	-sor..... 64, 121
-ina..... 158	-nis..... 116	-sse (inf.)..... 161
-ineus..... 158	-no..... 93	-ssem..... 150
-inquos..... 162 i. n.	-nu..... 116	-su } (sup.) .. 64, 119
-inus..... 158	-num..... 116	-sui } (sup.) .. 64, 119
-io (3 ^o conj.)... 39, 91	-nuo..... 88	-sum (sup.)... 64, 119
-io (4 ^o conj.) 73 (3), 94, 141 (2, 4, 5)	-nus (-ni).... 116, 158	-sumus..... 139, 173
-io (-ionis)..... 154	-nus (-nus).... 116	-sura..... 64, 121
	-o (vb.) 77, 87, 89, 90, 249, 269	-surio..... 141 (4)

-surus.....	64, 121	-to (3 ^e conj.).....	92	-ullus.....	157
-sus (-si).....	64, 117	-tor..	77, 121, 159, 211	-ulus.....	157
-sus (-sus)....	64, 119	-toria.....	151 (6)	-um... 34, 109, 187 sq.	
-la.....	132	-torium.....	151 (6)	-umnus.....	156
-tas.....	164	-torius.....	151 (6)	-unculus.....	157
-ter (-teri) .	79 (2), 121	-tra.....	121	-undo (subst.)....	163
-ter (-terius)..	121, 217	-trina.....	158	-undus.....	163, 171
-ter (-tri) 79 (2),	121,	-trix.....	151 (6)	-uo.....	141 (2)
	159, 229	-trum.....	121, 159	-uos.....	112
-ter (-tris)...	121, 211	-tu (sup.)....	119, 158	-ur 52, 124, 127, 212,	215
-ter (-trius)..	121, 217	-tudo.....	154	-urnus.....	158
-ter (adv.)... 121, 159		-tui (sup.)... 119, 158		-us (-eris) 34, 124, 212	
-tia.....	151 (2, 7)	-tulo.....	150 i. n.	-us (-i) 34, 109, 187 sq.	
-ticius.....	162	-tum (sup.).. 119, 158		-us (-oris) ... 208, 212	
-ticus.....	162	-tumus.....	139, 173	-us (-udis).....	127
-ties.....	151 (2)	-tura.....	121, 159	-us (-us)....	111, 214
-tilis.....	157	-turio.....	141 (4)	-us (-utis).....	174
-tim... 59, 118, 204 (4)		-turnus.....	158	-ustus.....	158, 208
-timus.....	139, 173	-turus.....	121, 159	-utio.....	141 (5)
-tio.. 59, 118, 154, 158		-tus (-ti) ... 117, 158		-utus.....	158
-tis.....	59, 118	-tus (-tus).... 119, 158		-uus.....	112
-titius.....	162	-tus (-tutis)..... 174		-vi (parf.)....	105, 148
-tito.....	141 (1)	-tus (adv.).... 187 (5)		-vom.....	34, 112
-tium.....	151 (2)	-udo.....	163	-vos.. 34, 40, 112, 153	
-tius.....	151 (7)	-ugo.....	154	-vum.....	34, 112
-tivos, -tivus.....	153	-ui (parf.).... 105, 148		-vus... 34, 40, 112, 153	
-to (1 ^{re} conj.)..	141 (1)	-ulentus.....	165		



TABLE DES MATIÈRES.

Nos.		Pages.
	PRÉFACE, BIBLIOGRAPHIE, SIGNES CONVENTIONNELS.....	V-XVIII
(1)	INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	1
PREMIÈRE PARTIE.		
(16)	PHONÉTIQUE.	13
(18)	CHAPITRE I ^{er} . — ÉLÉMENTS DE PHONÉTIQUE PHYSIOLOGIQUE..	17
(18)	Section I ^{re} . — <i>L'appareil vocal au repos</i>	17
(19)	Section II. — <i>L'appareil vocal en action</i>	18
(20)	Section III. — <i>Classement des phonèmes</i>	22
(20)	§ 1 ^{er} . — <i>Voyelles</i>	22
(21)	§ 2. — <i>Consonnes-voyelles</i>	24
(22)	§ 3. — <i>Consonnes</i>	24
(23)	CHAPITRE II. — LE VOCALISME GRÉCO-LATIN.....	27
(23)	Section I ^{re} . — <i>Voyelles et diphthongues envisagées isolément dans chacune des deux langues</i>	27
(23)	§ 1 ^{er} . — <i>Grec</i>	27
(26)	§ 2. — <i>Latin</i>	30
(27)	Section II. — <i>Voyelles et diphthongues des deux langues rapportées à leur commune origine</i>	33
(28)	§ 1 ^{er} . — <i>Voyelles</i>	33
(38)	§ 2. — <i>Semi-voyelles</i>	43
(41)	Section III. — <i>Apophonie vocalique</i>	49
(43)	CHAPITRE III. — NASALES ET VIBRANTES.....	53
(43)	Section I ^{re} . — <i>L'apophonie appliquée aux consonnes-voyelles</i>	53

Nos.		Pages
(44)	Section II. — <i>Nasales et vibrantes envisagées isolément dans chacune des deux langues</i>	54
(45)	Section III. — <i>Nasales rapportées à leur commune origine</i>	55
(46)	§ 1 ^{er} . — <i>Consonnes</i>	55
(49)	§ 2. — <i>Voyelles</i>	58
(50)	Section IV. — <i>Vibrantes rapportées à leur commune origine</i>	59
(51)	§ 1 ^{er} . — <i>Consonnes</i>	59
(52)	§ 2. — <i>Voyelles</i>	60
(53)	CHAPITRE IV. — <i>CONSONNES</i>	61
(54)	Section I ^{re} . — <i>Les consonnes envisagées isolément dans chacune des deux langues</i>	61
(54)	§ 1 ^{er} . — <i>Grec</i>	61
(55)	§ 2. — <i>Latin</i>	63
(56)	Section II. — <i>Momentanées primitives et leur évolution</i> ..	63
(57)	§ 1 ^{er} . — <i>Vélares</i>	64
(58)	§ 2. — <i>Palatales</i>	66
(59)	§ 3. — <i>Dentales</i>	67
(60)	§ 4. — <i>Labiales</i>	68
(61)	§ 5. — <i>Lois complémentaires</i>	69
(67)	Section III. — <i>Spirantes primitives</i>	75
(68)	§ 1 ^{er} . — <i>s initial</i>	75
(69)	§ 2. — <i>s médial</i>	77
(70)	§ 3. — <i>s final</i>	80
(71)	CHAPITRE V. — <i>COMBINAISONS ULTÉRIEURES DE VOYELLES ET CONSONNES</i>	82
(71)	Section I ^{re} . — <i>Contraction</i>	82
(72)	§ 1 ^{er} . — <i>Grec</i>	82
(73)	§ 2. — <i>Latin</i>	86
(74)	Section II. — <i>Élision</i>	88
(75)	Section III. — <i>Abréviation et allongement hystérogènes</i> ..	88
(76)	§ 1 ^{er} . — <i>Grec</i>	89
(77)	§ 2. — <i>Latin</i>	90
(78)	Section IV. — <i>Aspiration et déaspiration hystérogènes</i> ...	91
(79)	Section V. — <i>Épenthèse et syncope</i>	92
(80)	CHAPITRE VI. — <i>ACCENTUATION</i>	95
(81)	Section I ^{re} . — <i>Accent grec</i>	97
(82)	Section II. — <i>Accent latin</i>	99

Nos.		Pages
(83)	DEUXIÈME PARTIE.	
	ÉTYMOLOGIE.	101
(85)	CHAPITRE I ^{er} . — DÉRIVATION PRIMAIRE.....	106
(86)	Section I ^{re} . — <i>Thèmes verbaux</i>	107
(86)	§ 1 ^{er} . — Formations communes.....	107
(99)	§ 2. — Formations helléniques.....	121
(104)	§ 3. — Formations latines.....	123
(107)	Section II. — <i>Thèmes nominaux</i>	125
(107)	§ 1 ^{er} . — Formations communes.....	125
(128)	§ 2. — Formations helléniques.....	141
(137)	§ 3. — Formations latines.....	144
(140)	CHAPITRE II. — DÉRIVATION SECONDAIRE.....	146
(140)	Section I ^{re} . — <i>Thèmes verbaux</i>	146
(140)	§ 1 ^{er} . — Formations communes.....	146
(146)	§ 2. — Formations helléniques	154
(147)	§ 3. — Formations latines.....	155
(151)	Section II. — <i>Thèmes nominaux</i>	158
(151)	§ 1 ^{er} . — Formations communes.....	158
(166)	§ 2. — Formations helléniques.....	169
(171)	§ 3. — Formations latines.....	172
(175)	CHAPITRE III. — COMPOSITION	174
(176)	Section I ^{re} . — <i>Classification des composés</i>	175
(176)	§ 1 ^{er} . — Classification morphologique.....	175
(177)	§ 2. — Classification fonctionnelle.....	177
(178)	Section II. — <i>Formation des composés</i>	179
(179)	§ 1 ^{er} . — Forme du premier terme	180
(181)	§ 2. — Forme du second terme	184
(182)	TROISIÈME PARTIE.	
	MORPHOLOGIE.	187
(184)	I. — DÉCLINAISON.	192
(185)	CHAPITRE I ^{er} . — DÉCLINAISON PARISYLLABIQUE.....	194
(186)	Section I ^{re} . — <i>Thèmes en O-</i>	194
(187)	§ 1 ^{er} . — Masculins et féminins.....	194
(190)	§ 2. — Neutres.	204
(191)	§ 3. — Modifications accidentelles.....	204

Nos.		Pages.
(192)	Section II. — <i>Thèmes en ā-</i>	205
(193)	§ 1 ^{er} . — Féminins.....	206
(196)	§ 2. — Masculins.....	211
(197)	Section III. — <i>Thèmes en ī-</i> (gr. - <i>yǎ</i> , lat. - <i>iē-</i>).....	213
(198)	CHAPITRE II. — DÉCLINAISON IMPARISYLLABIQUE.....	215
(199)	Section I ^{re} . — <i>Nominatif singulier</i>	215
(200)	§ 1 ^{er} . — Nominatif sigmatique.....	216
(201)	§ 2. — Nominatif à allongement.....	218
(202)	§ 3. — Nominatif à cumul.....	219
(203)	§ 4. — Nominatif-accusatif des noms neutres ...	220
(204)	Section II. — <i>Désinences casuelles</i>	221
(207)	Section III. — <i>Variations du thème décliné</i>	231
(209)	§ 1 ^{er} . — Thèmes à finale explosive.....	234
(210)	§ 2. — Thèmes en nasale.....	234
(211)	§ 3. — Thèmes en vibrante.....	237
(212)	§ 4. — Thèmes sigmatiques.....	238
(213)	§ 5. — Thèmes à diphthongue.....	240
(214)	§ 6. — Thèmes vocaliques.....	242
(215)	§ 7. — Hétéroclites.....	244
(216)	CHAPITRE III. — DÉCLINAISON PRONOMINALE.....	246
(217)	Section I ^{re} . — <i>Démonstratifs</i>	246
(217)	§ 1 ^{er} . — Désinences.....	246
(220)	§ 2. — Thèmes.....	250
(222)	Section II. — <i>Pronoms personnels</i>	255
(222)	§ 1 ^{er} . — Thèmes.....	255
(225)	§ 2. — Désinences.....	258
(228)	§ 3. — Les pronoms personnels en juxtaposition syntactique.....	262
(229)	§ 4. — Possessifs.....	262
(230)	II. — CONJUGAISON.....	264
(231)	CHAPITRE I ^{er} . — AUGMENT ET REDOUBLEMENT.....	265
(232)	Section I ^{re} . — <i>Augment</i>	266
(232)	§ 1 ^{er} . — Forme de l'augment.....	266
(235)	§ 2. — Emploi de l'augment.....	268
(236)	§ 3. — Place de l'augment.....	269
(237)	Section II. — <i>Redoublement</i>	270
(237)	§ 1 ^{er} . — Forme du redoublement.....	270
(241)	§ 2. — Emploi du redoublement.....	274
(242)	§ 3. — Place du redoublement.....	275

N ^{os}		Pages.
(243)	CHAPITRE II. — DÉSINENCES PERSONNELLES	276
(244)	Section I ^{re} . — <i>Voix active</i>	277
(244)	§ 1 ^{er} . — Désinences secondaires	277
(248)	§ 2. — Désinences primaires	282
(252)	§ 3. — Désinences du parfait.....	286
(254)	§ 4. — Désinences de l'impératif.....	289
(258)	Section II. — <i>Voix moyenne en grec</i>	291
(259)	§ 1 ^{er} . — Désinences secondaires	291
(263)	§ 2. — Désinences primaires	294
(265)	§ 3. — Désinences du parfait.....	295
(266)	§ 4. — Désinences de l'impératif.....	296
(267)	Section III. — <i>Le médiopassif latin</i>	297
(268)	CHAPITRE III. — VARIATIONS DU THÈME DES TEMPS ET MODES	299
(271)	Section I ^{re} . — <i>Présent</i>	302
(271)	§ 1 ^{er} . — Indicatif.....	302
(274)	§ 2. — Subjonctif.....	303
(276)	§ 3. — Optatif... ..	304
(277)	§ 4. — Impératif.....	305
(278)	§ 5. — Infinitif.....	306
(279)	§ 6. — Participe.....	306
(280)	Section II. — <i>Imparfait</i>	307
(280)	§ 1 ^{er} . — Indicatif.....	307
(281)	§ 2. — Autres modes	308
(282)	Section III. — <i>Futur à tous les modes</i>	309
(283)	Section IV. — <i>Futur antérieur</i>	310
(284)	Section V. — <i>Aoristes</i>	311
(284)	§ 1 ^{er} . — Indicatif.....	311
(287)	§ 2. — Subjonctif.....	313
(288)	§ 3. — Optatif.....	314
(289)	§ 4. — Impératif.....	315
(290)	§ 5. — Infinitif.....	315
(291)	§ 6. — Participes.....	316
(292)	Section VI. — <i>Parfait</i>	316
(292)	§ 1 ^{er} . — Indicatif.....	316
(293)	§ 2. — Subjonctif.....	319
(294)	§ 3. — Optatif.....	319
(295)	§ 4. — Impératif.....	320
(296)	§ 5. — Infinitif.....	320
(297)	§ 6. — Participes.....	321

N ^{os}		Pages.
(298)	Section VII. — <i>Plus-que-parfait</i>	322
(298)	§ 1 ^{er} . — Indicatif.....	322
(298)	§ 2. — Autres modes	323
(299)	Section VIII. — <i>Noms verbaux</i>	323
(300)	CONCLUSION.....	325
	INDEX DES MOTS. — I. Grec.....	327
	II. Latin	335
	INDEX DES FINALES. — I. Grec.....	345
	II. Latin	347
	TABLE DES MATIÈRES	351

